

Document fourni par la société Bibliopolis  
<http://www.bibliopolis.fr>

Journaux et oeuvres diverses [Document électronique] / Marivaux ; éd. de F. Deloffre et M. Gilot

Lettres sur les habitants de Paris

*Avant-propos du Théophraste moderne*

La quantité de matières que je traite ici, leur variété, le mélange alternatif du sérieux et du gai dans les réflexions, pourront faire plaisir à ceux qui liront cet ouvrage. Je n'ai point prétendu établir d'ordre dans la distribution des sujets; cela m'a paru fort indifférent. J'adresse cette relation à une dame qui me l'avait demandée, et j'ai tâché de ne rien oublier de tout ce qui peut instruire ou divertir un esprit juste et délicat, tel qu'est le sien. Je commence par lui parler des choses qui se passaient quand je fis cette relation. Je continue au hasard, et je finis quand il me plaît. Cet ouvrage, en un mot, est la production d'un esprit libertin, qui ne se refuse rien de ce qui peut l'amuser en chemin faisant. J'espère que le lecteur n'y perdra rien.

*A Madame\*\*\**

Je vous tiens parole, madame, ou plutôt je vous obéis; car ce qu'un amant promet à ce qu'il aime, vaut un devoir d'obéissance envers son maître.

Vous avez raison de vouloir être instruite des moeurs et du caractère des habitants de Paris, et de tout ce qui se pratique dans cet abrégé du monde.

Paris est le centre des vertus et des vices; c'est le lieu où les méchants développent leur iniquité; l'endroit où se manifeste toute leur capacité de mal faire. La raison de cela, madame, est qu'ils ont abondance d'occasions, et que l'exercice met en oeuvre et perfectionne leurs mauvaises dispositions.

Les vertus n'y règnent pas moins que les vices; mais elles y règnent sans bruit et secrètement. Les justes y composent un parti ignoré de la foule des hommes. On y voit encore un troisième ordre de personnes; ce sont d'honnêtes gens d'une probité morale qui n'a pour principe, ou qu'un heureux caractère qui les porte à vivre avec honneur, ou qu'un goût de sagesse philosophique qui les maintient dans un esprit de justice et d'union avec les hommes. Ce sont de ces gens qui, bornés à satisfaire leurs petits plaisirs, tâchent, autant qu'ils peuvent, de ne troubler ceux de personne, de ces gens, en un mot, qui adoptent le frein des lois, moins, si vous voulez, par respect pour elles, que par ménagement pour le préjugé public.

Cette secte, madame, ne laisse pas que d'être un peu pyrrhonienne; car elle n'a de vertus que par convention; mais vivre bien avec les hommes, et penser autrement qu'eux, est une chose qui paraît si belle, et si distinguée, que dans bien des endroits à Paris vous ne passez pour homme d'esprit, qu'autant qu'on vous croit confirmé dans cette impiété philosophique.

Je m'étendrais là-dessus davantage, si je ne prévoyais que, dans la suite de cette relation, l'occasion se présentera d'en parler encore: venons à d'autres matières.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

## Chapitre I

Il est difficile de définir la population de Paris, je vais pourtant tâcher de vous en donner quelque idée.

Imaginez-vous un monstre remué par un certain instinct, et composé de toutes les bonnes et mauvaises qualités ensemble; prenez la fureur et l'emportement, la folie, l'ingratitude, l'insolence, la trahison et la lâcheté; ajustez tout cela, si vous le pouvez, avec la compassion tendre, la fidélité, la bonté, l'empressement obligeant, la reconnaissance et la bonne foi, la prudence même; en un mot, formez votre monstre de toutes ces contrariétés; voilà le peuple, voilà son génie.

Pour en achever le portrait, il faut lui supposer encore une nécessité machinale de passer en un instant du bon mouvement au mauvais: détaillons à présent ce caractère.

Le peuple est une portion d'hommes qu'une égalité de bassesse dans la condition réunit: ils se querellent, ils se battent, se tendent la main, se rendent service et se desservent tout à la fois: un moment voit renaître et mourir leur amitié; ils se raccommoient et se brouillent sans s'entendre. Le peuple a des fougues de soumission et de respect pour le grand seigneur, et des saillies de mépris et d'insolence contre lui: un denier donné par-dessus son salaire vous en attire un dévouement sans réserve; ce denier retranché vous en attire mille outrages. Quand il est bon, vous en auriez son sang; quand il est mauvais, il vous ôterait tout le vôtre: sa malice lui fournit des moyens de nuire, que l'homme d'esprit n'imaginerait jamais. Tel est le pathétique de ses discours, qu'il laisse, parmi les plus honnêtes gens et les meilleurs esprits, une opinion de bien ou de mal, pour ou contre vous, qui ne manque pas de vous servir ou de vous nuire.

Le peuple, à Paris, a tous les vices qu'il se reproche dans ses querelles.

Une chose m'a toujours surpris: deux femmes s'accusent de mauvaise vie, citent les lieux et les circonstances: les assistants croient tout; la querelle finit et ne leur a fait aucun tort.

Les femmes, entre elles, ne rougissent pas de l'opprobre dont elles se chargent; leur motif de honte est d'avoir été vaincues en coups ou en injures.

Plus une femme a la voix vigoureuse, et plus celle avec qui elle se querelle a de tort.

Plus une querelle a de témoins, plus elle s'échauffe: ce n'est plus tant alors une vraie colère qui anime les combattantes, qu'une émulation d'invectives.

Personne ne caractérise plus éloquemment que le peuple.

On lui inspire aisément de la confiance; mais quand il la perd, il déshonore.

Toute belle que vous êtes, madame, si le hasard vous avait attiré le courroux d'une femme du peuple, elle vous ferait rougir de vos propres charmes. L'union des gens mariés parmi le peuple est la chose du monde la plus divertissante; vous diriez, à les entendre se parler et se répondre, qu'ils ne peuvent se supporter et qu'ils souffrent de se voir.

Voici la réflexion que je fais là-dessus, madame: un mot plus haut que l'autre brouille des époux honnêtes gens; pourquoi cela? C'est que leur commerce est ordinairement honnête: cette honnêteté cesse-t-elle un moment? l'union s'altère. Les gens mariés d'entre le peuple se parlent toujours comme s'ils s'alliaient battre; cela les accoutume à une rudesse de manière qui ne fait pas grand effet quand elle est sérieuse et qu'il y entre de la colère: une femme ne s'alarme pas de s'entendre dire un bon gros mot, elle y est faite en temps de paix comme en temps de guerre; le mari de son côté n'est point surpris d'une réplique brutale, ses

oreilles n'y trouvent rien d'étrange; le coup de poing seulement avertit que la querelle est sérieuse; et leur façon de se parler en est toujours si voisine, que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement.

Savez-vous bien, madame, qu'à tout prendre, il y a plus de gain dans cette façon de se traiter que dans celle des honnêtes gens?

Je compare l'union de ces derniers à une mer calme: les deux époux y voguent en paix; vient-il un seul coup de vent? Il porte l'alarme dans la barque, et nos époux, accoutumés à une longue bonace, ne se remettent que longtemps après de leur frayeur.

La même comparaison me servira pour figurer l'union des gens du peuple.

Cette mer, pour eux, est toujours agitée; les vents et les éclairs y règnent sans interruption; la barque va son train, sans s'en apercevoir: la tempête lui est familière, la foudre tombe quelquefois; mais elle est une suite si naturelle de l'orage que la barque tâche de se réparer sans en avoir frémi. Manie de politesse à part, la mer agitée me paraît préférable à la mer calme.

Je n'aurais jamais fait, si je ne voulais rien omettre dans le portrait du génie du peuple, inconstant par nature, vertueux ou vicieux par accident; c'est un vrai caméléon qui reçoit toutes les impressions des objets qui l'entourent.

Là-dessus, vous vous imaginez que le peuple est méchant; vous avez raison; mais il n'a point une méchanceté de réflexion; c'est une méchanceté de hasard, qui lui vient de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend, il devient méchant, comme il devient bon, sans le plus souvent être ni l'un ni l'autre.

Il exprimera, par exemple, des cris de malédiction contre les gens d'affaires; non pas qu'il ait conclu qu'ils le méritent, mais la voix publique les annonce haïssables: voilà le peuple irrité contre eux.

On allait un jour faire mourir deux voleurs de grands chemins; je vis une foule de peuple qui les suivait; je lui remarquai deux mouvements qui n'appartiennent, je pense, qu'à la populace de Paris.

Ce peuple courait à ce triste spectacle avec une avidité curieuse, qui se joignait à un sentiment de compassion pour ces malheureux; je vis une femme qui, la larme à l'oeil, courait tout autant qu'elle pouvait, pour ne rien perdre d'une exécution dont la pensée lui mouillait les yeux de pleurs.

Que pensez-vous de ces deux mouvements? pour moi je ne les appellerai ni dureté ni pitié. Je regarde en cette occasion l'âme du peuple comme une espèce de machine incapable de sentir et de penser par elle-même, et comme esclave de tous les objets qui la frappent.

Par ce système, je vois, clair comme le jour, la raison de ces deux mouvements contraires: on va faire mourir deux hommes; l'appareil de leur mort est fort triste: voilà la machine frappée d'un mouvement assortissant; voilà le peuple qui pleure ou qui se contriste.

L'exécution de ces hommes a quelque chose de singulier; voilà la machine devenue curieuse.

Je gagerais que le peuple pourrait, en même temps, plaindre un homme destiné à la mort, avoir du plaisir en le voyant mourir, et lui donner mille malédictions.

Que dirions-nous encore de lui? Il est de certains endroits à Paris, madame, où le peuple est en possession d'une liberté despotique dans le langage, et souvent dans les actions: il y règne souverainement; il y parle de tout et n'y craint personne: achetez-vous quelque chose

aux marchés publics, par exemple; votre honneur, votre taille, votre visage y sont à la discrétion des marchandes: il faut opter, ou d'être dupe ou d'être maltraité, dans ces endroits qu'on pourrait appeler l'empire des Amazones: vous avez autant de juges et de parties qu'il y a de femmes; si la colère d'une d'entre elles vous déclare coupable, c'en est fait; toutes les autres vous condamnent sans consultation et vous exécutent à la même heure: toute la liberté qu'on vous laisse, c'est de vous sauver; et vous ressemblez, en ce cas, à ces soldats qui passent par les baguettes en courant.

Je connais un de mes amis, homme d'esprit et de bon sens, qui me disait un jour, en parlant du génie du peuple: le moyen le plus sûr de connaître ses défauts et ses vices serait de familiariser quelque temps avec lui, et de lui chercher querelle après. On a trouvé l'invention de se voir le visage par les miroirs: une querelle avec le peuple serait la meilleure invention du monde pour se voir l'esprit et le corps ensemble. Une aimable fille, entendant parler ainsi mon ami, nous dit, en badinant: Tous mes amants me disent belle; ma glace et mon amour-propre m'en disent autant; mais, pour en avoir le coeur net, quelque jour en carnaval j'userai de l'invention dont vous parlez.

Qu'ajouterais-je encore sur le caractère du peuple?

Les dévots d'entre le peuple, le sont infiniment dans la forme: la vraie piété est au-dessus de la portée de leur coeur et de leur esprit.

Une grosse voix dans un prédicateur les persuade; ils ne comprennent rien à ce qu'il dit, mais il crie beaucoup et les voilà pénétrés.

Ainsi, je ne conseillerais à personne de compter beaucoup sur la religion du plus dévot personnage d'entre le peuple: de là vient aussi qu'il est aisé d'en corrompre le plus honnête homme; car, pour l'engager au crime, il ne s'agit pas de gagner son esprit, on a bon marché de cette pièce; il faut seulement effacer une impression par une autre: celle du cérémonial de la religion qui les a rendu pieux, par l'impression d'une offre qui les chatouille.

Vous m'avouerez qu'on peut faire tout ce qu'on veut d'un homme qu'il ne s'agit que de toucher sensiblement; l'impression la plus fraîche est toujours la victorieuse.

Ne vous attendez pas, madame, que j'épuise la matière là-dessus; je n'en dirai plus qu'un mot.

Le peuple, dans les provinces, reconnaît autant de maîtres qu'il est de gens au-dessus de lui.

L'intérêt seul, ici, fait la vraie dépendance du peuple. Le cordonnier y va de pair avec le duc et le marquis: si l'on ne veut pas qu'il manque de respect pour ces grands noms, il faut acheter son hommage. L'argent est le seul titre de grandeur qu'il révère: le peuple est comme un gros mâtin; le mâtin aboie après tout ce qui passe; jetez-lui un morceau de pain, il vous caresse.

Ainsi, madame, si vous venez jamais à Paris, en cas que vous ayez affaire au peuple, prenez avec lui des mesures qui mettent vos charmes à l'abri de la correction.

## *Chapitre II, Le bourgeois*

Le bourgeois à Paris, madame, est un animal mixte, qui tient du grand seigneur et du peuple.

Quand il a de la noblesse dans ses manières, il est presque toujours singe: quand il a de la petitesse, il est naturel; ainsi il est noble par imitation, et peuple par caractère.

Entre les bourgeois, la cérémonie est sans fin: je crois en savoir la raison, en suivant toujours

mes principes.

Il règne parmi les gens de qualité une certaine politesse dégagée de toute fade affectation: cette politesse n'est autre chose qu'une façon d'agir naturelle, épurée de la grossièreté que pourrait avoir la nature.

Le bourgeois voudrait bien imiter cette politesse; mais, malheureusement, son premier effort pour cela le tire de l'air naturel, et tout ce qu'il fait est cérémonie.

Le bourgeois dans ses ameublements, ses maisons et sa dépense, est souvent aussi magnifique que le sont les gens de qualité; mais la manière dont il produit sa magnificence a toujours certain air subalterne qui le met au-dessous de ce qu'il possède: y paraît-il indifférent? On voit qu'il gêne sa vanité: en jouit-il avec faste? il s'y prend avec petitesse.

Le bourgeois est quelquefois fier avec les gens au-dessus de lui, mais c'est une fierté qu'il se donne, et non pas qu'il trouve en lui; il fait comme ceux qui se haussent sur leurs talons pour paraître plus grands.

Un bourgeois qui s'en tient à sa condition, qui en sait les bornes et l'étendue, qui sauve son caractère de la petitesse de celui du peuple, qui s'abstient de tout amour de ressemblance avec l'homme de qualité, dont la conduite, en un mot, tient le juste milieu; cet homme serait mon sage.

Généralement parlant, à Paris, vous trouverez de la franchise et de l'amitié dans le bourgeois; mais il ne faut pas le tâter sur la bourse: une froideur subite et l'éloignement succéderont aux marques d'affection que vous en aurez reçu: le bourgeois alors, se fait, de vous fuir, un principe de sagesse et d'habileté; il se croirait votre dupe, s'il vous avait obligé.

Je connais un homme qui avait été longtemps en commerce d'amitié avec un bourgeois. Il eut, un jour, un besoin pressant de quelque somme d'argent: il écrivit au bourgeois et le pria de la lui prêter. Je me trouvais chez lui, quand il reçut la lettre: il lui répondit qu'il lui était impossible de lui faire ce plaisir: lorsque le laquais fut parti: Monsieur... me demande de l'argent à emprunter, me dit-il: malpeste, qu'il est fin avec ses amitiés! Mais j'en sais autant que lui. Monsieur, répondis-je, il n'y a pas grande finesse à avoir besoin d'argent et à en demander à ses amis: Bon! ses amis, reprit-il, il en a cinquante comme moi; mais il n'aura garde de leur proposer la chose; il sait bien qu'il n'y aurait rien à faire, et il m'a cru plus sot qu'un autre; peut-être plus généreux, répondis-je: il n'y a plus que les bêtes qui le sont, me dit-il.

Parlons un peu des dames bourgeoises; car vous avez, sans doute, plus envie de connaître les personnes de votre sexe que celles du nôtre.

Comme je n'ai d'ordre que le hasard dans cette relation, je ne ferai point difficulté de vous dire ici ce que j'aurais pu vous dire ailleurs.

C'est qu'il y a différentes bourgeoises: le commerce, par exemple, est un métier qui fait une espèce de bourgeoisie: la pratique fait une autre espèce, et dans ces deux espèces-là il y a encore une différence du plus au moins.

Je suis tenté de vous dire que, pour l'ordinaire, les bourgeoises marchandes sont de grosses personnes bien nourries: vous en trouvez de fort brusques, qui vous querellent presque au premier signe de difficulté que vous faites: vous en trouvez d'affables; mais d'une affabilité vive et bruyante. Rien n'est épargné pour vous faire plaisir, on devine ce qui vous plaît, faites un geste de tête, toute la boutique est en mouvement: cet empressement d'actions est entremêlé, comme je vous l'ai dit, d'un torrent de douceurs et d'honnêtetés.

Un jour, un provincial, nouvellement débarqué dans Paris, entra dans la boutique d'une de

ces marchandes pour acheter quelque chose de considérable. D'abord, salut gracieux, étalage empressé; la marchandise ne lui plaisait pas, il mâchait un refus de la prendre et n'osait le prononcer: la reconnaissance, pour tant d'honnêtetés, l'arrêtait: plus il hésitait, plus la marchande chargeait son homme de nouveaux motifs de reconnaissance. De dépit de lui voir prendre tant de peine, et de n'avoir pas la force d'être ingrat, il se lève et tire sa bourse; tenez, madame, lui dit-il, votre marchandise ne me convient pas, et je n'ai nulle envie de la prendre; vous m'avez accablé d'honnêtetés et j'en enrage; je n'ai pas le front de sortir sans acheter; voilà ma bourse, je vous laisse la liberté de me vendre ou de me renvoyer; le dernier m'obligera davantage. Ce discours ne démonta pas la marchande: il crut, le pauvre homme, avoir trouvé le secret de se tirer d'affaire avec honneur: ce que vous me dites est trop obligeant, lui dit-elle, je n'ai pas le coeur moins bon que vous, monsieur, et je ne puis répondre mieux à la bonté du vôtre, qu'en vous vendant ma marchandise: j'en sais la valeur et vous seriez assurément trompé ailleurs; je veux vous faire du bien malgré que vous en ayez. Là-dessus, elle ouvrit la bourse, en prit ce qu'il lui fallait, fit couper la marchandise et la livra à notre provincial, de qui cette action avait dissipé la honte; mais il n'était plus temps d'être courageux.

Vous me direz là-dessus que toute marchande n'aurait point été capable de profiter de la bêtise de l'autre avec autant d'esprit; mais vous serez bien surprise, quand je vous dirai qu'elle en avait fort peu, quoiqu'il y eût bien de la finesse dans sa réplique.

Il y a à Paris un certain esprit de pratique parmi les marchands: rien n'est plus adroit, plus souple, plus spirituel que leur façon d'offrir à qui vient acheter. Vous croyez que cette souplesse veut réellement de l'esprit, et qu'elle est mieux ou moins bien pratiquée par ceux ou celles qui ont plus ou moins d'esprit: point du tout, cette souplesse, cet art de captiver la bienveillance, d'embarrasser la reconnaissance, n'est qu'un métier qui s'apprend, comme celui de tailleur ou de cordonnier: les plus spirituels n'y sont pas les plus parfaits: dans cet art, un garçon de boutique épais et pesant d'intellect y sera le plus habile.

Il me vient une pensée assez plaisante sur le babil obligeant des marchands dont j'ai parlé: je les compare aux chirurgiens qui, avant que de vous percer la veine, passent longtemps la main sur votre bras pour l'endormir: les marchandes, pour tirer l'argent de votre bourse, endorment aussi votre intérêt à force d'empressements et de discours; et quand le bras est en état, je veux dire, quand elles ont tourné votre esprit à leur profit, le coup de lancette vient ensuite, elles disposent de votre volonté, elles coupent, elles tranchent, elles vous arrachent votre argent, et vous ne vous sentez blessé que quand la saignée est faite.

La boutique de ces marchandes est un vrai coupe-gorge pour les bonnes gens qui n'ont pas la force de dire non. Etes-vous belle et jeune? Elles vous cajolent sur vos appas en déployant leurs marchandises: ces compliments ne sont pas étrangers à la vente; on dirait qu'ils font partie de la marchandise même. Vous êtes cajolée, vous écoutez, vous leur en savez gré, vous vous prévenez pour elles, tout cela sans que vous vous en aperceviez. Etes-vous vieux ou vieille? Elles ont des recettes de surprises pour tout âge. Etes-vous jeune homme? Elles font en sorte qu'un peu de galanterie vous amuse; pendant lequel temps la bourse se délie et l'argent est jeté sur la table, tout en badinant. Vous me demanderez peut-être, madame, si la bonne foi règne dans la boutique des marchands.

Si vous entendez par cette bonne foi une certaine exactitude de conscience sans détour, en un mot cette bonne foi prescrite à la rigueur par la loi, je vous répondrai franchement que je n'en sais rien: en revanche, je vous dirai qu'il peut s'y trouver une bonne foi mitigée, qui, dégagée de la sévérité du précepte, s'accommode à l'avidité que les marchands ont de gagner sans violer absolument la religion. Le marchand partage le différend en deux: la religion veut une régularité absolue, l'avidité veut un gain hors de tout scrupule. On est

chrétien, mais on est marchand: ce sont deux contraires, c'est le froid et le chaud, il faut vivre et se sauver. Que fait-on? on cherche un tempérament: comme chrétien, je m'abstiendra d'un gain exorbitant; comme marchand, je le ferai raisonnable: le malheur est que ce n'est presque jamais le chrétien, mais bien le marchand qui fixe ce raisonnable.

Ce discours sur le commerce commence à m'ennuyer: changeons de sujet sans changer d'objet. Tous les plaisirs, tous les délices de la vie sont, à Paris, tellement à portée de celui qui les peut prendre, qu'il faut être d'un tempérament bien insensible, pour ne point abuser de la possibilité de les goûter. Les riches marchands ici ne s'en refusent guère. Il est surtout un agrément fort goûté du bourgeois opulent, c'est, ne vous déplaie, madame, l'agrément d'aimer une personne, qui n'est point leur femme, mais qui les traite avec autant de bonté que leur épouse même.

A propos de ces femmes si bonnes, puisque j'en suis à elles: détaillons un peu les différents degrés de bonté que comprend le métier de femme obligeante.

Paris, madame, est aujourd'hui rempli de femmes excessivement bonnes, dont la charité ne fait acception de personne: cette sorte de femmes possède le degré de bonté le plus éminent. Il y en a d'autres d'une charité un peu inférieure, et que j'appellerai, pour quitter le langage figuré, des coquettes parfaites.

Ce sont de ces femmes qui n'affichent point, pour ainsi dire, l'excès de leur coquetterie, qui ne la promènent pas dans les rues; mais qui, sans beaucoup de façon, la montrent tout entière à ceux qui le hasard la fait deviner.

Il y en a d'une autre espèce encore, qui sont celles à qui les bourgeois donnent volontiers le superflu de leur bien. Dans le métier de coquetterie, elles sont sans doute les plus honorables, et le défaut qui se trouve dans leur conduite est à présent, parmi la plupart des femmes, un si petit objet, que depuis le peuple jusqu'aux femmes de qualité, tout s'en mêle et personne n'en rougit.

Je me trouvais un jour en compagnie, j'y vis une des plus belles personnes de la ville; je m'approchai d'elle dans le dessein de la féliciter de ses appas; elle me reçut honnêtement, mais elle avait de grandes distractions. J'aperçus dans un coin un homme de cinquante ans, et en rabat; il fronçait le sourcil, et jetait de notre côté de noirs regards, qui signifiaient méchante humeur.

Un de mes amis plus au fait que moi des moeurs et de la conduite de ceux qui composaient la compagnie vint me tirer par la manche, m'arracha d'auprès de ma belle, sous prétexte de me dire quelque chose: Vous ne savez pas, me dit-il, que vous causez de l'inquiétude à deux personnes, à la demoiselle à qui vous parliez, et à celui que vous voyez dans le coin, ajouta-t-il, en me montrant mon homme à rabat. Est-ce son mari, répondis-je? Non. C'est apparemment son père? repris-je. Ce n'est ni l'un ni l'autre, me dit-il, mais c'est un ami, c'est un brutal dont elle a besoin. Mademoiselle de... n'a pas de bien, et elle est obligée d'avoir des ménagements pour cet homme-là qui lui fait plaisir.

J'entends, répondis-je, elle fait avec lui un troc de ce qu'elle a contre ce qui lui manque et qu'il possède; mais comment n'a-t-elle pas honte de se montrer en si bonne compagnie, puisque l'on sait le secret de son petit ménage? Vous vous moquez, me dit-il, si une petite bagatelle déshonorait, il n'y aurait pas une femme ici qu'on ne dût fuir. On vit à présent plus aisément dans le monde; la rareté de l'argent a fait congédier bien des scrupules, les bonnes moeurs ne sont plus si farouches; se conserver un amant utile est prudence. Une femme regarde même comme un bienfait l'amour qu'un homme riche veut bien prendre pour elle; mais enfin, répondis-je, l'honneur? Bon, l'honneur! me dit-il en m'interrompant: le public ne se



scandalise plus de ces bagatelles-là et ôtez le scandale, il n'y aura plus de cruelles.

Je ne sais plus où j'en suis, je parlais des bourgeoises ou de marchandes.

Disons encore un mot sur ces dernières.

Le comptoir est une place d'une dangereuse conséquence pour un mari, quand sa femme est belle et qu'elle l'occupe; les regards des curieux qui la contemplent donnent aux siens une hardiesse, qui, des yeux, passe dans le discours, et du discours dans les actions.

Une femme qui s'accoutume à regarder ceux qui la regardent répond aisément à ceux qui lui parlent.

Les marchandes à Paris peuvent, au comptoir, avoir impunément auprès d'elles un soupirant, mais je doute qu'elles l'aient impunément pour leur innocence.

S'il était possible que la coquetterie se perdît parmi les femmes, on la retrouverait chez les filles des marchands; je ne crois pas qu'on soit obligé de l'y aller chercher; les bourgeoises de toute espèce en ont bonne provision.

La passion la plus dominante chez les bourgeoises, c'est la vanité: elle est la tige de tous les autres menus défauts qu'elles contractent. Sans la vanité, elles n'aimeraient pas la bonne chère; sans la vanité, elles ne seraient point avides de plaisirs.

La vue d'une bourgeoise magnifique, quoique galante, va triompher de la vertu de cinquante de ses semblables qui la verront, et qui n'auront pas autant de parure qu'elle: la preuve la plus certaine qu'elles voudraient être à sa place, c'est le mépris qu'elles témoigneront pour elle.

Parmi les bourgeoises, la médisance n'est qu'une expression de l'envie qu'elles auraient de la mériter.

Ce qui gâte l'esprit des bourgeoises, c'est le faste continuel qui s'offre à leurs yeux: chaque équipage que rencontre en chemin une femme à pied porte en son cerveau une impression de douleur et de plaisir; de douleur, en se voyant à pied; de plaisir, en se figurant celui qu'elle aurait si elle possédait une pareille voiture. Le moyen que le cerveau d'une femme tienne à cela?

### *Portrait de Climène*

Ode anacréontique

Il faisait nuit quand, seul, de l'aimable Climène

Je voulus peindre un soir l'esprit et les appas.

Vains efforts, pour prix de ma peine,

Je l'admirais toujours et ne la peignais pas.

Apollon vint à moi; ce Dieu, par sa présence,

Fit briller un éclat dans les lieux d'alentour

Plus beau que n'est l'éclat du jour:

Faible mortel, dit-il, connais ton impuissance,

Le portrait de Climène est l'ouvrage des dieux.

Le soin de la tracer est un soin digne d'eux.

A ces mots, Apollon le commençait lui-même,  
Quand l'Amour, à l'instant, parut et vint à nous:  
Cet air si charmant et si doux,  
Qui brille dans ses yeux auprès de ce qu'il aime,  
Était banni par le courroux.  
Cessez, dit-il, d'exciter ma colère,  
Apollon, et quittez un dessein téméraire:  
Le portrait de Climène est l'ouvrage des dieux,  
Dites-vous; mais je suis encore au-dessus d'eux;  
Et si de ce mortel l'entreprise fut vaine,  
Quand vous voulez peindre Climène,  
Sachez qu'il est autant de distance entre nous,  
Qu'il en est d'un mortel à vous.  
Ce discours n'a rien qui m'étonne,  
Dit Apollon au dieu des cœurs;  
L'Amour est jeune, on lui pardonne  
D'un peu de vanité les flatteuses douceurs.  
J'aime à voir un débat que Climène a fait naître;  
Sans y penser, ici nous faisons son portrait  
Et plus noble et plus grand que nous ne l'eussions fait.  
Oui, ce débat fera connaître  
Combien nous l'estimons tous deux;  
Et le spectacle de deux dieux  
Jaloux de peindre une mortelle  
Est un éloge du modèle  
Qui le met presque au-dessus d'eux.  
Lettre écrite par M. de Marivaux à l'auteur du Mercure.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'avoir trouvé mes réflexions dignes d'avoir place dans un Mercure estimable, par le choix des pièces dont vous le remplissez. Ce livre n'a pas toujours été le rendez-vous des bonnes choses, mais on y peut mettre aujourd'hui ce qu'on a fait de meilleur, sûr de l'y trouver en bonne compagnie; c'est une justice qu'on doit vous rendre.

Ce commencement de ma lettre ne vous présage point de querelle; je vais cependant vous en faire une. Je pensais, au train que vous prenez, qu'on [n']aurait jamais rien à vous reprocher. Voici, disais-je, un Mercure prudent et délicat; il satisfera tout le monde. Conclusion imprudente et trop hâtée. Un moment plus tard, vous ne teniez rien, car j'ouvris un de vos livres, où je me vis couché sous le nom du Théophraste moderne. Répondez, s'il vous plaît, Monsieur; votre devise n'est-elle pas: Qui fert mandata per auras? Je l'explique

ainsi, à votre égard: celui qui va porter les nouvelles. Où avez-vous pris celle qui m'appelle le Théophraste moderne? La nouvelle serait curieuse, si elle était véritable; mais le public, tout crédule qu'il est, n'en croira rien sur ma parole. Savez-vous bien, Monsieur, que, quand on aurait à présent autant de génie que les hommes de cet ordre, on n'irait jamais jusqu'à gagner leur nom, ou la valeur de l'idée qu'on a d'eux. C'en est fait: ils ont moissonné, dans l'esprit des hommes, le plus beau de l'estime qu'il peut donner là-dessus, et l'on ne fait plus qu'y glaner. Moi qui n'y prétends rien; moi qui n'y peux rien prétendre; moi dont tous les petits ouvrages sont nés du caprice; moi qui, sans m'embarrasser des lecteurs qu'ils auraient, voulus me satisfaire en les faisant, et n'eus d'autre objet que moi-même, je me trouve chargé du poids d'un nom qui compromet, avec le public, le peu que j'ai de forces.

Je suis, etc.

De Marivaux.

Varions les matières: laissons là les bourgeois et leurs femmes, pour les reprendre en chemin faisant, et parlons un peu des dames de qualité.

C'est là votre ordre, madame; heureux ceux qui, comme vous, savent en rendre la chimère respectable, et qui, par leur affabilité, restituent à l'ignoble comme un équivalent de l'égalité naturelle qui est entre les hommes!

J'ai dit chimère, et ce mot est sans conséquence, c'est le langage des philosophes, et leurs idées ne gênent personne sur le train établi des choses.

Pouvoir être impunément superbe, parce qu'on est d'une grande naissance; sentir pourtant qu'il n'y a point là matière à orgueil, et se rendre modeste, non pour l'honneur de l'être, mais par sagesse; cela est beau.

Etre né sans noblesse, acquiescer de bonne grâce aux droits qu'on a donnés au noble, sans envier son état, ni rougir du sien propre; cela est plus beau que d'être noble, c'est une raison au-dessus de la noblesse.

Ces deux caractères d'esprit que je viens de peindre sont peut-être sans exemple; mais en revanche nous avons des fourbes qu'on appelle sages ou philosophes: ils n'ont point les vertus que je viens de dire; mais ils ont de l'esprit, et beaucoup d'orgueil; ils font, avec ces deux pièces, la même figure que s'ils étaient en effet ce qu'ils feignent d'être. Ils trompent les sots; et les clairvoyants sont en si petit nombre qu'ils ne valent pas une exception.

Vous seriez surprise de voir ici, madame, de quel air certains hommes du plus haut rang abordent leurs inférieurs; j'ai souvent regardé leur façon de près.

Celui-ci vous caresse, vous tend la main, vous sourit, familiarise, pourvu qu'il ait des témoins; car c'est un rôle de simplicité trop brillant pour le perdre dans l'obscurité. Notre homme n'est point simple, c'est un acteur qui veut être applaudi. Il lui faut du spectacle: tous les instants ne sont pas favorables; il en vient un. L'acteur vous trouve: vous devenez l'instrument et la victime de sa gloire: vous restez caressé, marqué de honte, confirmé petit, insulté par l'estime que s'acquiert le perfide qui vous sacrifie, qui a joué le public et qui s'est joué lui-même; car il jouit de l'applaudissement, sans se douter que c'est un bien mal acquis.

Sur cela je fais une réflexion. De tous les hommes les plus sots, peut-être les plus misérables, ce sont les hommes orgueilleux; mais l'homme qui pousse l'orgueil jusqu'à vouloir contrefaire le modeste, pour mériter l'estime qu'on donne à la modestie, cet homme-là est un petit monstre.

Un jour je me trouvai dans un endroit où vint un de ces hauts seigneurs dont nous avons parlé; il se fit un écart dans la compagnie; on lui prodigua les honnêtes déférences.

Messieurs, dit-il, avec un geste de main qui mélangeait artistement la hauteur et la simplicité, ou qui, pour mieux dire, était équivoque de l'une et de l'autre, aussi flatteur pour lui qu'il le croyait flatteur pour nous; messieurs, point de cérémonie, je vis sans façon, et partout où je vais, c'est m'obliger que de n'en point faire.

Cela, bien interprété, signifiait: on doit des respects à mon rang, je le sais; je suis charmé que vous ne l'ignoriez pas, mais je vous en fais grâce; vous vous êtes mis en état et cela me suffit.

A votre avis, madame, ai-je mal fondu ce compliment? n'est-ce pas là le sens qu'il peut rendre? Et l'inférieur n'est-il pas bien flatté d'une familiarité dont on ne l'honore qu'en se montrant satisfait des sentiments qu'il a de sa petitesse?

Avec cela cependant, et d'autres vertus de la même force, l'homme de haute qualité gagne le titre de philosophe. Celui dont je vous parle nous fit un récit qui tendait à nous prouver sa modestie; mais qui charriait en même temps une historiette de ses avantages. Ce récit est de trois lignes, le voici.

Les provinciaux sont fatigants, nous dit-il; je ne pus l'autre jour me dispenser d'aller à une petite ville dont je suis seigneur; j'appris que les habitants viendraient en corps me complimenter à mon arrivée. Le gentilhomme de France le plus ennemi de ces fadaises-là, c'est moi: la vanité de mes confrères là-dessus m'est insupportable. Pour me sauver, je dis à mes gens d'arrêter à deux lieues de la ville, dans le dessein de n'y entrer qu'à dix heures du soir, et d'envoyer dire que je n'arriverais que le lendemain sur le soir. Mais je m'assoupis pour mes péchés, dans le lieu où je m'étais arrêté, mes gens n'osèrent me réveiller, j'y passai la nuit et, par là, le lendemain je fus contraint d'essuyer une kyrielle de respects ridicules: quelle corvée! Je baissai mes glaces, et fis le malade.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que l'homme du haut rang; le petit noble ne peut guère se donner ces airs mitigés de hauteur et de modestie; la distance d'un bourgeois à lui n'est pas assez grande pour qu'ils soient à leur place. Dénué de ces équipages magnifiques, de cet appareil de domestiques qui subjugué la vanité des inférieurs à la faveur d'un sentiment de vanité même, il n'a pour toute ressource d'orgueil que le maigre titre de noble; et sa philosophie, quand il se mêle d'en avoir, n'est guère au large avec cela.

S'il contrefait le modeste, ce ne peut être qu'avec le bourgeois, et sa modestie avec lui ne ferait pas fortune: le bourgeois, à la vérité, l'en croira sur sa mine; mais il ne l'en louera pas; il le trouvera seulement dans l'ordre, et si le bourgeois est plus riche, il croira pouvoir, en conscience, faire deux nombres égaux en valeur de sa roture et de ses richesses avec la naissance et la médiocrité des biens du noble, tant pour tant, et le compte fait, sa fierté se tient en garde.

Il y a de l'erreur, dit intérieurement le noble, qui se doute bien du calcul; mais comment faire pour le prouver au bourgeois? Le voici, madame.

Parmi les hommes, le préjugé de la noblesse est violent; le riche bourgeois a beau s'étourdir là-dessus, il n'y a que façon de le prendre pour le rendre au joug.

Le gentilhomme, pour cela, emploie une familiarité franche, raille la noblesse, vante le bon citoyen, lui fait honneur de sa roture, et le confirme dans le mépris qu'il a pour les avantages de la naissance. C'est là le hameçon qui rattrape le bourgeois qui avait rompu ses filets.

Comme il s'était attendu à quelque résistance de la part du noble, quand il avait arrêté son compte, il est charmé de sa docilité; il en a de la reconnaissance, il estime, il admire enfin celui qui a bien voulu ne pas sentir qu'il était gentilhomme: voilà le grand oeuvre du petit

noble philosophe, dont l'amour-propre, longtemps contraint, trouve enfin la récompense de la contrainte qu'il a soufferte.

Il me semble, madame, que vous me demandez comment il en use avec l'homme de qualité; c'est une autre allure; jeune, il brigue sa compagnie, son amitié, sa confiance; quelquefois, par un autre tour d'imagination, il travaille d'esprit, de geste et de dépense, pour arriver à prendre un ton d'égal à égal, il s'enfle, fait comme la grenouille, qui veut être aussi grosse que le boeuf.

Si son bien et sa situation lui interdisent le commerce des gens de qualité, que par hasard il ait à leur parler, il affiche sur son visage qu'il est gentilhomme, et paraît à peu près dans le goût de ces aventuriers de roman, casque en tête et lance au poing, et qui se vantent par la posture.

Tous ces caractères se peuvent trouver en province, à l'air près de société moins aisé. Parlons de choses plus nouvelles pour vous, madame: par exemple, disons un mot des femmes de qualité, cela vous réjouira.

Otez à la campagnarde de qualité son masque qu'elle porte, quand, montée sur sa haquenée, elle traverse d'un château à l'autre; ôtez-lui sa vanité crue sur les antiquités de sa famille, son ton bruyant, son estomac redressé par intervalles de réflexions, l'embarras total de sa contenance, et sa marche à mouvement uniforme; car tout cela compose l'économie de sa figure; ôtez-lui son fils le marquis et le chevalier, petits enfants qu'elle dresse devant vous à la révérence villageoise, et qui, par fatalité, sont toujours morveux quand ils arrivent, afin d'être mouchés du mouchoir de la mère; passez-moi le portrait; ôtez-lui, dis-je, toutes ces choses, il ne vous reste plus rien de curieux chez elle, si ce n'est la langueur ou le ton emphatique des compliments qu'elle fait, quand elle est en ville.

Tout cela vu et entendu, le sujet est épuisé; les femmes de qualité dans ce pays sont un spectacle bien plus varié: les définirai-je en général? Le projet est hardi; n'importe.

La femme de qualité a tous les défauts de la bourgeoise; mais, pour ainsi dire, tirés au clair par l'éducation et l'usage. Elle possède un goût de hardiesse si heureux qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie, sans être effrontée. Peut-être ne doit-elle cet avantage qu'à la nature de l'esprit des hommes, faciles à donner des droits plus amples à qui les étonne par de plus fortes impressions.

L'air de mépris le mieux entendu de la femme de qualité pour la bourgeoise, ce sont ses caresses et ses honnêtetés; et là-dessus: rien n'est plus poli que la femme de qualité, dit la bourgeoise; l'innocente qui ne voit pas le stratagème, et qui ne sent pas que, par cette politesse, la voilà marquée au coin de subordination!

Dans la femme de qualité, l'habillement, la marche, le geste et le ton, tout est formé par les grâces; mais ces grâces-là, la nature ne les a point faites; ce ne sont pas de ces grâces qui font partie nécessaire de la figure, que l'on a sans y penser, qui nous suivent partout, qui sont en nous, qui sont nous-mêmes: ce sont des grâces de hasard, d'après coup, que la vanité des parents a commencées, que l'exemple et le commerce aisé des autres femmes ont avancées, et qu'une étude de vanité personnelle a finies.

Grâces ridicules aux gens raisonnables, attirantes pour les jeunes gens, imposantes pour le peuple, inimitables aux bourgeoises, quoique toujours copiées par elles; voisines du mal dont elles aplanissent les voies, et peut-être le chef-d'oeuvre de l'orgueil.

Et voilà, madame, ce que l'on appelle air du monde.

On ne peut aisément exprimer ce que c'est que le commerce mutuel des femmes de qualité.

Sans aller même jusqu'au crime, tout est je pour elles; jusqu'à leur réputation; et cette réputation est un jeu pour ceux dont elles dépendent.

Parmi elles, attrape qui peut, tout passe, un bon mot tire tout le monde d'affaire; elles sont les confidentes les unes des autres, se prêtent réciproquement secours dans l'occasion, se promettent le secret, que réciproquement elles violent aussi; la médisance court, on la croise par une autre, et pendant que la demande et la repartie amusent le public, elles restent, en bonnes amies, spectatrices des effets plaisants de leur perfidie.

Il y a l'espèce des femmes tendres; ce sont celles dont le coeur embrasse la profession du bel amour; leur esprit fourmille d'idées délicates; elles aiment en un mot plus par métier que par passion. Un amant infidèle met leur talent au jour; sans lui on ne saurait pas qu'elles ont mille grâces attendrissantes dans une affliction de tendresse.

Il y a l'espèce des femmes coquettes: celles-là font l'amour indistinctement; ce sont des femmes à promenades, à rendez-vous imprudents; ce sont des furieuses d'éclat; elles ne languissent point, elles aiment hardiment, se plaignent de même; c'est pour elles faveur du hasard, quand on trouve un de leurs billets d'intrigue; tout cela va au profit de leur gloire. Il y a les femmes prudes; ce sont celles qui s'entêtent, non de l'amour de l'ordre, mais de l'estime qu'on fait de ceux qui sont dans l'ordre. Elles sont ordinairement âgées; cabale d'autant plus dangereuse qu'elle est, du côté des plaisirs, dans une oisiveté dont elles enragent. Je vous les peindrai une autre fois, madame, en achevant l'article des femmes de qualité qui ne fait que commencer, et où je n'ai rien dit encore des exceptions avantageuses.

#### *Suite des caractères de M. de M\*\*\*.*

Dans mes dernières réflexions, madame, je vous en promis de nouvelles sur les femmes de qualité. J'en vis l'autre jour deux ou trois qui m'en fournirent quelques-unes; elles étaient ce qu'on appelle en négligé.

J'ai toujours regardé cet habit comme un honnête équivalent de la nudité même. Vous verrez dans un moment pourquoi je l'appelle équivalent: les femmes ont un sentiment de coquetterie, qui ne désespère jamais leur âme; il est violent dans les occasions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes, mais toujours présent, toujours sur le qui-vive: c'est en un mot le mouvement perpétuel de leur âme, c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais; de sorte qu'une femme veut toujours plaire, sans le vouloir par une réflexion expresse. La nature a mis ce sentiment chez elle à l'abri de la distraction et de l'oubli. Une femme qui n'est plus coquette, c'est une femme qui a cessé d'être.

Mais revenons à ma thèse. J'ai nommé le négligé l'équivalent de la nudité même. Pourquoi, madame? Le voici.

Je vous ai dit que les femmes étaient coquettes sans relâche. Or elles ne le sont jamais plus que quand elles veulent insinuer qu'elles ne le sont pas.

Le négligé, par exemple, est une abjuration simulée de coquetterie; mais en même temps le chef-d'oeuvre de l'envie de plaire.

L'habit magnifique donne de l'éclat à l'aimable femme; elle en devient plus curieuse à voir, mais non pas si touchante; elle en est plus belle, et moins dangereuse; et cet éclat étranger, qui saute aux yeux, étouffe l'impression des grâces naturelles, et divertit le spectateur de l'attention risquable qu'il donnerait au reste.

Cette façon de se montrer est plus superbe que délicate: user d'ornements pour plaire, c'est s'appuyer de seconds, c'est combattre avec ruse; et comme cela, la victoire n'est pas nette.

Ai-je plu comme femme ornée, ou comme femme aimable? Voilà la sourde question qu'en pareil cas se fait une dame; argument dicté par l'amour-propre qui se connaît en vrais avantages, et qui se juge à la rigueur quand il prévoit n'y rien risquer.

Pour vider la question, on a recours au négligé; c'est par lui qu'on fait une épreuve de ses charmes, qui finit les chicanes de l'amour-propre; c'est par lui qu'on expose la vérité toute nue, et qu'on semble dire: me voilà telle que la nature m'a fait; voilà du moins une copie modeste de l'original. Mais à vous dire vrai, ce modeste est si superficiel, qu'il n'est presque de nulle fatigue pour l'imagination des hommes. Mais, me direz-vous, les femmes savent-elles ce libertinage d'imagination? Je ne vous dirai pas si elles le savent; mais, pour le peu qu'elles s'en doutent, le négligé durera longtemps.

Concluez sur tout ce que nous venons de dire, madame, que cet habit a la simplicité, la propreté, le peu d'affectation des habits vraiment modestes; mais qu'il n'en a pas la pudeur, qu'il porte, pour ainsi dire, le caractère de la peu chaste vanité qui l'inventa sans doute: quand je dis peu chaste, je n'entends pas des desseins formellement mauvais; mais de vifs sentiments de complaisance pour ses charmes; sentiments de qui vient l'art de se vêtir sans y rien perdre, et de mettre, sans blâme, ses appas dans leur plus dangereuse posture.

Revenons aux dames que je vis. Une d'elles se retira, je m'en allais aussi: un cavalier s'avança pour lui parler. Je m'attendis sur-le-champ à quelque phrase de manège, et je ne me trompai point. Laissez-moi, lui dit-elle, je me sauve, je suis faite comme une folle. Savez-vous, madame, ce qu'une femme de qualité pense confusément toutes les fois qu'elle prononce ce peu de mots? Regardez-moi, je ne suis point parée comme les femmes doivent l'être; mon bon air et les grâces de ma taille ne sont point équivoques; tout naît de moi, c'est moi qui donne la forme à mon habit, et non mon habit qui me la donne; je sais combien je suis aimable et touchante en cet état; mais je dois paraître ne le pas savoir; c'est une grâce de plus, que d'en avoir tant et de les ignorer. On les voit, on les sent, on croit qu'elles m'échappent, croyez-le de même, je me sauve, je suis faite comme une folle.

Voilà, madame, ce que signifie le langage hypocrite dont nous parlons; et le plaisant de cela, c'est que les hommes n'en expliquent que le sens favorable; et que leur jugement étourdi fait grâce du reste à la comédienne, et glisse sur le ridicule qu'il contient. Il y a là-dessus bien des réflexions à faire, convenables au feu de mon âge, mais d'un vrai trop voisin de la licence: quelque agréable que soit ce champ d'idées qu'elles ouvriraient à mon esprit, je vous les sacrifie, madame.

Que vous dirai-je encore? Les femmes de qualité élevées dans les usages de la cour, qui savent leurs droits et l'étendue de leur liberté, ne rougissent pas d'avoir un amant avoué; ce serait rougir à la bourgeoise. De quoi rougissent-elles donc? C'est de ne pas avoir d'amant, ou de le perdre. J'aurais pu dire des amants; ce pluriel, ailleurs déshonorant, fait ici cortège glorieux. Chaque pays a sa guise: on sait à la cour le prix de la vie, et l'on n'y admet nulle maxime qui ne tende à la faire sentir.

Nous avons dit qu'elles y rougissaient de n'avoir point d'amant: cela n'est pas difficile à comprendre, en les supposant coquettes. Une femme qui vit sans être aimée vit dans l'opprobre et dans la dernière des réputations; la plus galante des femmes de cour a le pas sur elle dans l'esprit des hommes. Je ne sais même, à bien examiner l'esprit de cour, si cette plus galante n'est pas dans mille moments la plus estimée. Ces moments sont ceux où les courtisans ne font point de réflexions raisonnables: il serait hardi de parier qu'ils en fissent quelquefois.

Il faut donc des amants, il faut même se les conserver. Ah! c'en est trop, me répondrez-vous: ceci devient sérieux; j'en conviens, madame, et très sérieux; surtout avec des amants de

cour, qui veulent bien essayer des délais de bienséance, qui s'attendent bien à combattre des imitations de vertu, mais non pas la vertu même; et qui savent à un jour près assigner la durée raisonnable de ces imitations; qui soupirent enfin, non pour tâcher de vaincre, car tâcher suppose des efforts pour un succès douteux; mais parce que les soupirs sont un cérémonial qui doit précéder la récompense; et qu'il est de l'ordre qu'une femme paraisse récompenser, et non donner d'avance.

Comment donc conserver des amants de cette espèce? Comment? Comme on peut, par des espérances. Ah! Grands dieux! Est-il permis d'en souffrir l'idée dans un homme? Une femme a-t-elle besoin d'un plus grand oubli de vertu pour les remplir que pour les donner? C'est contester sur le temps et non sur le crime.

Oh! Madame, attendez, ces espérances qui vous choquent ne sont pas si criminelles que vous le pensez. Si nous parlions d'une femme ordinaire, j'entends femme de ville ou de province, vos conséquences seraient justes. Une éducation roturière, purgée de licence, et qui lui a appris à observer les vertus à la lettre lui défend de souffrir un amant: le souffre-t-elle? elle a fait un premier pas dans la voie du crime; lui permet-elle d'espérer? elle en a fait mille ou bien les fera.

En effet, avant que d'en venir là, que de diminutions journalières dans la sagesse! Que d'inutiles travaux de pudeur! Quelle succession de mouvements libertins n'a-t-il pas fallu pour aguerrir son âme, pour la familiariser avec l'idée du crime? Elle donne des espérances, le crime est résolu; elle l'envisage, elle s'y promet. Que ne s'y livre-t-elle? Ce n'est pas la pudeur qui l'en empêche, c'est le souvenir d'en avoir eu qui la retarde.

Voilà, madame, l'histoire du coeur ordinaire, qui donne des espérances. Vous vous imaginez qu'il en est de même du coeur d'une femme de cour; mais il n'y a rien du tout de tout cela. Quoiqu'elle soit mariée, elle peut avoir un soupirant; il fait comme partie de son équipage. Quant aux espérances qu'elle lui donne, c'est un discours en l'air, un proverbe, un vaudeville de cour: en fait de galanterie, elle ne sait pas ce qu'elle donne alors.

Mais, l'amant, qui en attend l'échéance, comme d'un bon billet, presse, s'impatiente, fait ses diligences, menace d'infidélité; et si quelqu'un alors se présente pour tenir sa place, en cas de désertion, je crois franchement qu'une femme est en péril manifeste.

L'on voit encore une autre sorte de femme de cour. Il est, par exemple, des coquettes honoraires; ce sont celles qui font leurs preuves d'agréments et de charmes, en laissant seulement aborder les amants; et qui, résolues d'être sages, prennent de publiques attestations de la facilité qu'elles auraient à se mettre au rang des aimables folles.

Ce n'est pas là vertu parfaite; mais que voulez-vous, madame, la corruption est tellement sympathique avec le coeur humain, qu'on ne peut l'en purger si bien, qu'il n'y reste souvent ou la honte de n'oser paraître sage, ou du penchant à ne pas l'être. Là-dessus, ne pourrait-on pas dire que le vice est comme l'amant chéri de l'âme? Elle le regrette en y renonçant, et ne le hait jamais.

Il y a des femmes de qualité plus courageuses encore que ces dernières, et qui ne souffrent point d'adorateurs: on voudrait bien qu'elles fussent coquettes; elles savent qu'on le voudrait bien, et le savent avec plaisir; voilà leur coquetterie: il leur est doux d'être comptées comme des beautés inaccessibles; il leur est doux, toutes séquestrées qu'elles sont de la foule, d'inquiéter les sens des spectateurs.

Je vous parlerais ici, madame, des femmes de qualité dévotes; mais c'est une espèce trop marquée: il vous suffit de savoir, en général, que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde, sans, le plus souvent, les approcher de Dieu.



Quand je vois ces saintes âmes, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces soldats que leurs blessures envoient aux Invalides. Les blessures de nos femmes, c'est l'âge et le déchet de leurs charmes: adieu le monde, belle vocation! Les habits, le maintien, le discours, les démarches, tout est pieux, le coeur même prend du goût pour la façon des actions pieuses; il aime son métier; le formulaire ambulante ou contemplatif lui en plaît; on gémit sans douleur aux pieds des autels, on versera des pleurs, dont la source sera, non l'amour de Dieu, mais la vive et jalouse imitation de cet amour, je veux dire que l'âme entrera dans son sujet, ainsi qu'un acteur tragique entre dans la passion qu'il représente.

Mais, sans m'en apercevoir, je traite une matière que je m'étais d'abord interdite. Peu s'en est fallu, que je ne parlasse de ceux à qui ces dames confient leur conscience, gens au profit de qui tourne la piété de nos dévotes, pendant que Dieu n'en a que les honneurs.

Je ne sais; mais l'inquiétude, ce scrupule toujours renaissant, et ces visites fréquentes chez l'homme de Dieu, sont une image bien ressemblante des mouvements d'un coeur tendre; ce pourrait être de l'amour qui n'a fait que changer de nom; peut-être que l'âme s'y méprend elle-même, et qu'elle n'est jamais plus profane que quand elle paraît scrupuleuse.

#### *Suite des caractères de M. de M\*\*\*.*

Vous voulez que je vous parle des beaux esprits de Paris, madame; la matière est fine; et bien m'en prend d'avoir un zèle d'obéissance, qui m'étourdit sur les difficultés du sujet. J'oserai donc obéir; mais observez, s'il vous plaît, madame, qu'ici tout mon devoir est d'oser, et point de réussir; à moins qu'il ne soit vrai, comme on dit, que l'amour donne de l'esprit: nous saurons bientôt ce qu'il en faut croire; car je vais éprouver le proverbe, comme partie capable s'il en fut jamais.

Paris fourmille de beaux esprits: il n'y en eut jamais tant; mais il en est d'eux, à peu près comme d'une armée; il y a peu d'officiers généraux, beaucoup d'officiers subalternes, un nombre infini de soldats.

J'appelle officiers généraux les auteurs qu'en fait d'ouvrages de goût le public avoue pour excellents.

Après eux, viennent les grands médiocres dans le même genre de travail, passez-moi ce nom plaisant que je leur donne, ou bien mettons-les à la tête des officiers subalternes; appelons-les les premiers de ceux-là.

Imaginez-vous, madame, un espace entre l'excellent et le médiocre; c'est celui qu'ils occupent. Leurs idées sont intermédiaires; ce n'est pas que ce milieu qu'ils tiennent soit senti de tout le monde; il n'appartient qu'au lecteur excellent lui-même de les y voir; et leur caractère d'esprit, généralement parlant, leur fait tour à tour trop de tort et trop d'honneur: trop de tort parce que bien des gens, machinalement connaisseurs du beau, ne se sentant pas assez frappés du ton de leurs idées, les confondent avec les médiocres: trop d'honneur, parce que bien des gens aussi, n'ayant qu'un goût peu sûr, peu décisif, les jugent excellents sur la foi du peu de plaisir qu'ils prennent à la lecture de leurs ouvrages.

Après eux sont les médiocres, comme les officiers subalternes; gens dont le talent est de fixer avec ordre sur du papier un certain genre d'idées raisonnables, mais communes, qui suffisent pour le commerce et la conduite des honnêtes gens entre eux, et par là si familières, qu'elles ne méritent pas d'être expressément offertes à la curiosité du lecteur un peu délicat.

Disons un mot, en passant, des esprits du plus bas rang: ce sont des auteurs au-dessous du

médiocre; gens si misérables, que c'est fortune à eux que de fixer même une idée commune dans son degré de force et de justesse.

Un si petit talent d'esprit ne vaut pas la peine d'une plus grande analyse; qu'il vous suffise de savoir, madame, que ces messieurs n'ont point de nom: qu'on ne connaît chacun d'eux ni par la chute ni par le succès particulier de leurs ouvrages; fût-ce par la chute: ce serait toujours être connu par quelque chose. Un médiocre compose-t-il? S'il tombe, du moins dit-on, un tel est tombé, comme on dit: un tel officier a été tué; mais à l'égard de ces derniers, on sait, en gros, que mille de leurs productions paraissent et ne valent rien; c'est comme un bataillon qui se présente, et que le mousquet fait tomber: qui est-ce qui s'avisera de demander le nom des soldats morts?

Il y a d'autres auteurs encore, que nous mettrons si vous voulez au rang des beaux esprits: ce sont les traducteurs; ils savent les langues savantes, ils ressuscitent l'esprit des anciens qui, disent-ils, vaut cent fois mieux que l'esprit des modernes; du moins faut-il avouer qu'ils le croient de bonne foi, puisque nous ne voyons pas qu'ils s'estiment assez pour penser par eux-mêmes. C'est agir conséquemment à leur principe.

Je vous aurais parlé plutôt d'une autre sorte d'auteurs, si je n'avais jugé qu'ils tiendraient à injure de se voir au rang de ceux qu'on appelle beaux esprits: ce sont les philosophes et les géomètres. J'ai quelquefois pensé au peu de cas que ces messieurs-là semblent faire des productions de sentiment et de goût; aussi bien qu'à la distinction avantageuse que le public fait d'eux.

Le bel esprit, il est vrai, ne s'est pas fait de la géométrie une science particulière; il n'est point géomètre ouvrier, c'est un architecte né, qui, méditant un édifice, le voit s'élever à ses yeux dans toutes ses parties différentes; il en imagine et en voit l'effet total par un raisonnement imperceptible et comme sans progrès, lequel raisonnement pour le géomètre contiendrait la valeur de mille raisonnements qui se succéderaient avec lenteur. Le bel esprit, en un mot, est doué d'une heureuse conformation d'organes, à qui il doit un sentiment fin et exact de toutes les choses qu'il voit ou qu'il imagine; il est entre ses organes et son esprit d'heureux accords qui lui forment une manière de penser, dont l'étendue, l'évidence et la chaleur ne font qu'un corps; je ne dis pas qu'il ait chacune de ces qualités dans toute leur force: un si grand bien est au-dessus de l'homme; mais il en a ce qu'il en faut pour voler à une sphère d'idées, dont non seulement les rapports, mais la simple vue passe le géomètre.

A l'égard des philosophes, la nature et ses principaux effets ne sont-ils pas le noeud gordien pour eux? Nous sommes-nous à nous-mêmes moins énigmes qu'il y a quatre mille ans? qu'a pu penser sur l'homme un philosophe, qu'un bel esprit excellent ne nous puisse dire, et plus ingénieusement, et par des préceptes plus accommodés à nos façons non réfléchies de connaître et de sentir? A entendre fastueusement prononcer le nom de philosophe, qui ne croirait que son esprit est d'un autre genre que celui du bel esprit? L'homme, pour l'ordinaire, est cependant leur sujet commun. En quoi différent-ils donc? C'est que l'un traite ce sujet dans un poème, dans une ode; l'autre le traite dans un corps de raisonnement qu'on appelle système. L'un glisse l'instruction à la faveur du sentiment; c'est un maître caressant qui vous fait des leçons utiles, mais intéressantes; l'autre est un pédagogue qui vous régenté durement, et dans un triste silence.

Pourquoi donc pense-t-on plus respectueusement du philosophe que du bel esprit? Ne serait-ce pas que le philosophe, ou bien l'homme au système, nous proposant une connaissance expresse de nous-même, nous fait penser que nous sommes difficiles à comprendre, et par là importants; au lieu que le philosophe qui fait un poème ou une ode semble ne nous exposer à nos propres yeux que pour nous divertir: ce dessein-là ne nous

fait pas tant d'honneur.

Pardon, madame, si ceci m'a conduit un peu loin: ce que j'ai dit est une idée que j'avais depuis longtemps dans l'esprit, et qui a trouvé jour. Revenons à nos auteurs. Je sais que vous aimez à raisonner; je vais tâcher de vous servir à votre goût.

L'amour-propre est à peu près à l'esprit ce qu'est la forme à la matière. L'un suppose l'autre. Tout esprit a donc de l'amour-propre, comme toute portion de matière a sa forme: de même aussi que toute portion de matière est pliable à une forme plus ou moins fine et variée, suivant qu'elle est plus ou moins fine et délicate elle-même, de même encore notre amour-propre est-il plus ou moins subtil, suivant que notre esprit a lui-même plus ou moins de finesse.

Ces principes établis, concluons que l'auteur excellent est de tous les auteurs celui dont l'amour-propre est le plus subtil.

Tâchons d'en développer le jeu: tout homme vraiment supérieur a sentiment de sa supériorité. Il a les yeux bons; il voit incontestablement ce qu'il est; or, il se complaît à se voir, il s'estime: voilà le début de son amour-propre; il veut des témoins de ses avantages: en voilà le progrès. Il veut des témoins sans faveur, naïfs, irréprochables, portant témoignage avec un étonnement qui les décèle inférieurs; il veut mettre leur propre orgueil en défaut; il est bon juge des moindres expressions de confusion qui échappent à cet orgueil; il apprécie un geste, le silence même: voilà la finesse de l'amour-propre excellent. Mais observez, madame, que cet amour-propre est à son dernier période, quand, avec l'art de ces appréciations dont j'ai parlé, il joint encore l'art de dérober ses inquiétudes superbes, et de jouir de ses découvertes sans paraître y avoir tâché. Insinuer qu'il est bonnement, innocemment supérieur, escamoter à ceux qu'il surpasse jusqu'à la triste consolation de l'appeler vain; voilà ce nec plus ultra de l'orgueil d'auteur.

Nous poursuivrons le reste une autre fois, madame, il vous divertira.

*Suite des caractères de M. de M\*\*\*.*

Nous parlions l'autre jour de l'amour-propre de l'auteur excellent ou supérieur; et je vous dis là-dessus, madame, que cet auteur savait ses avantages; qu'il se disait: je connais ma supériorité, cela est doux, mais il me revient encore un plaisir bien flatteur à prendre; c'est de voir les autres la connaître avec moi.

Ces autres, madame, ce sont des hommes orgueilleux, comme lui, qui composent ou qui ne composent pas. Mais en un mot qui ont de l'esprit, qui sont marqués dans le monde comme gens qui en ont beaucoup, qui s'en croient encore davantage, parce qu'ils supposent que le monde, jaloux, loue modiquement, et que, quand il va pour nous jusqu'à l'estime, c'est signe qu'il devrait aller plus loin. Gens enfin qui font sentinelle sur tout ce qui paraît de beau, qui vont et viennent pour en arrêter les impressions, dans la crainte que ce beau ne leur nuise, et qu'en pensant indirectement à eux, on ne présomât pas qu'ils pussent en faire ou dire autant, et même plus.

Voilà, madame, quels sont ceux de qui l'auteur supérieur veut un hommage.

Cet hommage, je vous ai dit ce que c'était: ce n'est, le plus souvent, qu'un geste, un mot; c'est le silence même, de certaine espèce.

Il faut être bien fin pour expliquer de pareils signes, que la jalousie de ceux mêmes à qui ils échappent rend obscurs: ce sont comme des énigmes dont l'homme supérieur a le talent de trouver le mot; mais il se garde bien de laisser apercevoir qu'il l'a trouvé.

Non pas qu'il paraisse indifférent aux louanges formelles qu'on veut bien lui donner; l'air d'indifférence serait trop grossier, et qui veut trop prouver ne prouve rien.

Ce n'est pas là le parti qu'il prend; cela ne serait digne que d'un maladroit, qui ne saurait pas qu'il est des occasions, où, pour faire mystère de toute sa vanité, il faut en montrer un peu; parce qu'il ne serait pas naturel de n'en point avoir alors, et de ne pas ressembler à tous les autres hommes.

Bien loin donc d'être indifférent aux éloges, il les reçoit d'un air ingénu, et qui semble dire: Tenez, messieurs, je n'y entends point de finesse; franchement votre approbation me flatte; j'ai du plaisir à vous voir estimer ce que j'ai fait; vous récompensez mon travail.

Et voilà, madame, ce qui s'appelle agir en habile homme. Voulez-vous savoir ce qui arrive de cela?

Il a forcé les autres à l'admirer; ils ont rougi de se trouver inférieurs. Imaginez-vous une jolie femme qui n'a pu s'empêcher de convenir avec elle-même que ses appas le cèdent à ceux de sa compagne; quelle mortification!

Eh bien, nos gens ont senti un chagrin de la même nature! Mais de la façon dont s'y prend l'homme supérieur, ils se trouvent soulagés.

Ils ont pu comprendre qu'il n'a pas aperçu l'excès humiliant de leur admiration; c'est autant de diminué sur la honte de l'avoir senti: ils n'en ont eu de témoins qu'eux-mêmes; ce témoin-là n'est point incorruptible, on peut se sauver avec lui; à la fin, il se trouvera qu'il s'est trompé.

D'ailleurs, cet homme supérieur aurait pu surprendre leur secret; il l'ignore, il ne leur a pas fait tout le mal qu'il pouvait leur faire; ils l'en haïssent moins, ils le supportent volontiers; à la fin même ils lui voudraient du bien, parce que l'ignorance où il est de ce qu'il vaut les met plus à leur aise en le louant, et rend la louange sans conséquence, et de pair à pair. Voici un homme, disent-ils, qui n'abusera point de l'estime que nous lui montrerons; il l'a simplement espérée, et cela nous fait honneur: car espérer un bien, c'est l'estimer soi-même; et n'en regardant pas l'acquisition comme infaillible, c'est nous dire: je souhaite de l'obtenir; jugez si je le mérite. Nous voici donc juges et dispensateurs de ce bien qu'il attend; c'est jouer un rôle avantageux, et plus noble que le sien même.

Après ces courtes réflexions, qui, dans l'esprit de nos admirateurs, s'arrangent en un instant, et non par reprises, comme ici, le croiriez-vous, madame, l'affront s'oublie, leur dépit passe, l'art de l'homme supérieur a mis, pour ainsi dire, un appareil à tout; il s'est justifié parce qu'il a su raccommoier les autres avec eux-mêmes, en amusant leur vanité par de petits profits, qui lui font regarder son désavantage passé comme une fausse alarme.

Que conclure de la confiance de nos dupes, qui croient s'être effarouchés mal à propos?

Que l'homme vraiment supérieur est celui qui sait plier les autres à lui souffrir, à lui pardonner sa supériorité: tout homme supérieur qui révolte les autres n'est pas si supérieur que l'on pense; je dis: quand même on lui passe en secret qu'il l'est; il lui manque au moins de voir qu'il intéresse la malice des autres à lui refuser nettement, pour le punir, ce qu'il veut emporter à force ouverte, et ce qu'il pourrait obtenir sans violence.

Car quoique l'auteur supérieur dont je vous ai parlé, madame, ait fait penser aux autres qu'il traite avec lui de pair à pair; cependant le dépit de se sentir inférieurs, les petites illusions dont ils ont eu besoin pour perdre ce sentiment d'infériorité, tant de mouvements, enfin, ont laissé chez eux des traces de ce sentiment même; et l'auteur revient si souvent à la charge, les réveille si souvent, ces traces, qu'elles se fortifient au point que, petit à petit, les illusions n'ont plus de prise.

Voilà ce qui arrive en faveur de l'homme supérieur, quand il sait se ménager.

Ses ouvrages peuvent impunément mortifier l'orgueil des autres, pourvu que, par sa conduite personnelle, il répare l'effet de ses ouvrages: il les gâte, en les appuyant de sa voix; qu'il se réjouisse de ce que les autres les trouvent bons, il doit alors des démonstrations de joie à ceux qui l'environnent, et qu'il irriterait s'il paraissait peu touché de leur approbation: il les a blessé par l'excès de ses talents; qu'il les guérisse en ne s'en prévalant que de leur aveu; ce sera tenir d'eux ses plaisirs. Par là il calmera leur orgueil par cet orgueil même: s'ils ont été fâchés de le sentir au-dessus d'eux, ils seront flattés de penser qu'il ne se croit louable que sur leur parole; il gouvernera leur amour-propre, tandis qu'ils s'imagineront qu'ils gouvernent le sien.

Disons encore un mot de l'homme supérieur: si par hasard il se trouve dans le monde avec de grands médiocres, et qu'on vienne à parler d'ouvrages, quel parti croyez-vous que lui fera prendre sa vanité? De mettre les siens sur le tapis? Non, madame, mais bien ceux des grands médiocres.

Dans le monde, on est fort persuadé que ces messieurs ont de l'esprit; mais comme cet esprit est entre deux feux, ni excellent ni médiocre, la réputation qu'il leur produit est comme indécise; on ne sait pas bien jusqu'à quel degré d'estime il faut les honorer. Parler d'eux alors, leur donner occasion de briller, c'est donner sujet aux autres de les estimer plus hardiment, et de se déterminer du moins sur leur compte le plus favorablement qu'il sera possible; c'est leur procurer une bonne fortune de passage.

Vous me demanderez pourquoi leur prêter ce secours, et se taire sur son chapitre?

Tout doucement, madame, car voici un des plus fins et des plus superbes procédés de l'amour-propre dans notre auteur; voyons ce qu'il pense.

Il s'agit d'ouvrages; si je parle des miens, mes inférieurs parleront des leurs; on me louera, on les louera de même, et me voilà compromis, car ils feront comparaison avec moi. Non, non, faisons garder le respect qui m'est dû: je suis déshonoré si l'on me loue, et l'éloge ici le plus digne de moi, c'est de n'en point recevoir. Qu'ils brillent au contraire, ces inférieurs, et qu'ils brillent par moi-même; le géant a bonne grâce à louer la taille des hommes; c'est montrer à l'oeil sa grandeur et leur petitesse; à leur égard, ils ne remarqueront pas l'affront que leur fera mon suffrage; la remarque est au-dessus d'eux.

Voilà, madame, ce que signifie le secours dont vous vous étonniez, et que notre auteur prête aux grands médiocres.

Une autre fois, madame, nous verrons le reste: je vous parlerai des médiocres, ensuite des traducteurs, ou des amateurs des Anciens; vous verrez les combats qu'ils ont livrés aux Modernes, et leurs malheurs; préparez-vous, en attendant, à les regarder comme une famille ruinée, où tout le monde, jusqu'aux domestiques, se plaint de la partie adverse, et des indifférents même au procès.

*Lettre à une dame sur la perte d'un perroquet*

Avant-propos du Mercure

Je vous ai promis, Madame, de vous donner l'histoire des combats des amateurs des Anciens contre les Modernes. Mais peut-être cela m'eût-il engagé dans un badinage que j'ai cru devoir épargner à ceux qu'il aurait touchés de plus près. Je ne suis point étonné de

l'opiniâtre admiration que bien des gens ont pour les Anciens; quand le hasard a voulu qu'on ait fait sa principale obligation du grec et du latin, il faut bien remplir la vocation qu'il nous a choisie, et devenir l'admirateur des idées dont il a tant coûté d'avoir l'intelligence. Je regarde l'étude de ces langues comme un noviciat très dur. Ceux de qui la docte ferveur les y soutient font profession: ils admirent tout. Après tout, nous nous vouons presque tous à quelque manie. Admirer aveuglément les Anciens en est une. Les mépriser en est une aussi. Tenons le milieu en tout.

J'avais dessein, ce mois-ci, de vous parler d'un système sur l'éloquence, dont une personne d'excellent esprit est l'auteur. Il m'a paru très habilement imaginé: j'augurerais presque mal de celui qui ne s'y rendrait pas à la première lecture. Je lui pardonnerais de se rendre encore à la seconde. On y a répondu: Je ne vous dirai rien de la réponse; j'y ai quelque part, et je vous la promets, Madame, au mois prochain. En attendant, je vous envoie une lettre que j'écris à Madame de... sur la mort de son perroquet. Comme vous avez une linotte que vous aimez beaucoup, la morale de ma lettre peut être à votre usage.

Texte

Lettre à une dame sur la perte d'un perroquet par M. de M\*\*\*.

A Paris le jour qu'un filou

Me prit mon argent dans ma poche,

Dans un bateau qu'on nomme un coche,

Qui me menait je ne sais où.

Car je ne me ressouviens plus où nous allions, mes amis et moi, qui nous étions mis là par curiosité; mais,

Que ce soit bien ou mal daté,

J'ai pourtant dit la vérité.

Venons au fait.

Vous m'écrivez que votre chatte,

De sa griffe incluse en sa patte,

A tué votre perroquet

Comme d'un coup de pistolet.

Oh! la déplaisante aventure,

Et que sa petite figure

Naquit pour un étrange sort!

Oh, quelle espiègle que la mort!

Quelle diable de fantaisie

(Car j'en jure de tout mon coeur),

L'a donc en ce moment saisie?

Quel est son gain dans son malheur?

Passe encor, lorsqu'à leurs provinces

Elle ravit d'aimables princes;  
D'un peuple entier le désespoir  
Est pour elle un objet à voir.  
Que d'un magistrat équitable,  
Au pauvre, au malheureux affable,  
Elle médite le trépas:  
Cela ne me surprendra pas.  
Si quelque élève de Turenne  
Nous fait vaincre dans les combats,  
Passe aussi qu'elle nous le prenne:  
Nous avons besoin de son bras.  
Que de crainte enfin d'être oisive,  
Sa malice toujours active,  
Porte en détail de menus coups,  
Et nous enlève, parmi nous,  
Là, quelque ami, là, quelque père,  
Ici le fils, ici la mère:  
Ce qu'il en naît d'affliction  
Vaut encore son attention.  
Qu'un amant perde sa maîtresse  
Ou qu'elle perde son amant,  
Passe; il en résulte un tourment  
Digne d'amuser la traîtresse:  
Mais, vous ôter un perroquet,  
Parce qu'il avait du caquet;  
Se détourner de son ouvrage,  
Pour tuer l'hôte d'une cage;  
Car c'était là qu'on le tenait,  
Qu'il buvait, mangeait, raisonnait.  
En vérité, madame, j'en suis dans un étonnement qui me fait perdre la rime. Attendez  
cependant je la retrouve, et tout subitement là-dessus,  
Il m'apparaît une pensée,  
Qui, peu s'en faut, sera sensée.  
Quoi, peu s'en faut? je vous dis net  
Qu'elle le sera tout à fait.

De tout temps la mort fut perfide,  
Et s'occupa de l'homicide,  
Et toujours s'en occupera,  
Tant qu'au monde un humain vivra:  
Mais on dit qu'autrefois, madame,  
Quand elle frappait homme ou femme,  
Amis ou parents qui restaient  
Amèrement les regrettaient.  
Remarquez cela, s'il vous plaît; et je quitte exprès le vers, pour vous le dire: Alors donc,  
Point de procès dans les familles;  
La mère y voyait sans chagrin  
Embellir et croître ses filles:  
On n'enviait point son voisin:  
L'amant aimait avec tendresse;  
Et, jaloux d'un tendre retour,  
C'était le coeur de sa maîtresse  
Qu'estimait son fidèle amour.  
Si jusqu'à l'extrême vieillesse  
Le ciel ne prolongeait vos ans,  
Vos héritiers ou vos enfants  
En mouraient presque de détresse;  
Et finir à cent ans passés,  
Ce n'était pas durer assez.

Faisons là-dessus nos petites réflexions en prose:

Amants tendres, mères non coquettes, héritiers désintéressés, voisins bons amis, familles en paix: Quelle conséquence tirer de cela? que la mort de tout défunt affligeait quelqu'un, et qu'il était plaint de tout le monde.

Et qu'ainsi la mort, dont l'office  
Est de mettre au tombeau les gens,  
En prenant ce bel exercice  
Jouissait encor du supplice  
De ceux qu'elle laissait vivants.  
On eût alors vu des spectacles  
Incroyables, de vrais miracles:  
L'épouse versant sur l'époux,



Ou bien l'époux versant sur elle  
Des pleurs vrais, inconnus à nous.  
Que de plaisir pour la cruelle!  
Que son métier lui semblait doux!  
Dites, madame: alors eût-elle  
Entrepris une bagatelle?  
Sur un oiseau porté ses coups?  
Non sans doute; la meurtrière  
Trouvait dans la bonté des coeurs,  
Une inépuisable matière  
A de plus flatteuses douceurs:  
Mais ce n'est plus la même chose;  
Et le temps a fait dans les moeurs  
Une étrange métamorphose.  
En vain toujours sa cruauté  
Les uns des autres nous sépare:  
Ces plaisirs de malignité,  
Que goûtait jadis la barbare,  
Sont, grâce à notre iniquité,  
Devenus d'une rareté,  
Que, maintenant, je lui pardonne  
(Ne trouvant presque plus personne  
Qui puisse être bien regretté)  
De descendre à la minutie,  
De nous harceler par des riens,  
Des oiseaux ou de petits chiens,  
Dont elle ignorerait la vie,  
Si nos coeurs lui marquaient encor  
De plus doux objets à détruire,  
Et ne la réduisaient à nuire  
Par un simple perroquet mort.  
Peut-être aussi que j'exagère,  
Et qu'il peut vivre sur la terre  
Certain nombre de bonnes gens,  
De parents, d'amis ou d'amants,

Dont les coeurs, de bonne fabrique,  
S'unissent, s'aiment à l'antique;  
Et qu'aujourd'hui la mort encor  
Fait son profit de leur accord:  
Mais ce profit d'une journée,  
Ne faut-il pas, quand il est fait,  
Qu'elle en revienne au perroquet,  
Pour en avoir pendant l'année?

Quant à ce profit qui dure si peu, vous ajouteriez même encore celui qu'elle peut faire en nous enlevant certaines personnes absolument nécessaires ici-bas, et qui le seront toujours, vous lui donnerez de quoi la divertir, tout au plus une semaine: ainsi comme elle est avide, il lui faudra toujours le perroquet.

Vous ne vous attendiez pas à cette morale. Mais lisez-la sérieusement; vous n'avez ni père ni mère, et vous les avez perdus si jeune, que vous étiez dispensée de les regretter. Vous êtes veuve; mais vous avez un coeur. De quoi l'occupez-vous, pour ne pas ressembler aux gens de ce siècle pervers? D'amitié? Jeune et belle comme vous l'êtes, il vous est bien difficile d'avoir des amis de notre sexe. Jugez donc, s'il vous sera facile d'avoir des amies du vôtre. Qu'aimerez-vous donc, quelque nouvel oiseau? Oh, le digne objet, pendant qu'une infinité d'amants frappent à la porte de votre coeur, et que nul d'eux n'y peut entrer! Il me semble vous entendre d'ici: si j'aimais quelqu'un, la mort me l'enlèverait comme mon perroquet, et ce serait bien pis. D'ailleurs, où trouver un homme tendre, qui n'estime, comme vous l'avez dit, que le coeur? Eh! madame, c'est bien à vos pareilles à chercher des hommes qui soient nés tendres! Ne les font-elles pas ce qu'ils doivent être? Mais la mort vous ôtera celui que vous choisirez? le ciel ne le permettra point; et si ce malheur arrive, du moins alors votre affliction fera-t-elle l'éloge de votre coeur; du moins, je franchis le mot, sera-t-elle raisonnable; du moins, le défunt vous laissera-t-il la satisfaction de penser, qu'en l'aimant, vous aviez fait un digne usage de votre capacité d'aimer. Hésitez-vous sur votre choix? Me voilà tout prêt de courir les risques de l'aventure. Je ne crains rien; si tous les dangers ressemblaient à celui dont il s'agit, où seraient les poltrons? Consultez-vous; j'ai tout dit, et je suis avec respect, etc.

### *Pensées sur différents sujets*

#### Sur la clarté du discours

L'exacte clarté, Madame, est le premier et le plus essentiel devoir de l'auteur; mais il faut se faire une idée nette, et non mal entendue, de ce qu'on entend par clarté, et ne pas se mettre en danger de supposer à la vraie certaine clarté pédantesque qui ne laisse, il est vrai, nulle obscurité dans le discours, mais qui en ruine la force et la vivacité.

Voyons donc ce que c'est que l'exacte clarté dans le discours.

A la regarder, madame, dans toute son étendue, et par rapport à l'auteur, c'est l'exposition nette de notre pensée au degré précis de force et de sens dans lequel nous l'avons conçue; et si la pensée ou le sentiment trop vif passe toute expression, ce qui peut arriver, ce sera pour lors l'exposition nette de cette même pensée dans un degré de sens propre à la fixer, et

à faire entrevoir en même temps toute son étendue non exprimable de vivacité.

C'est comme si l'âme, dans l'impuissance d'exprimer une modification qui n'a point de nom, en fixait une de la même espèce que la sienne, mais inférieure à la sienne en vivacité, et l'exprimait de façon que l'image de cette moindre modification pût exciter, dans les autres, une idée plus ou moins fidèle de la véritable modification qu'elle ne peut produire.

Voilà de quelle façon un auteur doit être clair: voilà la clarté qu'il lui convient d'avoir, quand il veut se faire honneur de tout ce qu'il sent de beau.

Mais la clarté, prise plus simplement et dans son sens étroit, est une exposition de nos pensées qui fait que tout le monde les aperçoit, les entend dans le même sens. Il n'est pas nécessaire, pour être clair, d'avoir exprimé tout ce que vous pensez; mais il est nécessaire que ce que vous exprimez soit entendu de tous également. Tant pis pour vous si vous perdez à l'exposition: en ce cas, vous êtes exact et clair, quant à ce que vous devez aux autres; mais vous péchez quant à ce que vous vous devez à vous-même; et comme on ne se doute pas du tort que vous vous faites, on n'a rien à vous reprocher.

Cette dernière clarté que j'ai définie est donc la seule qu'on doive exiger d'un auteur.

Bien des gens, trop scrupuleux, reprochent aux auteurs un défaut de clarté dont l'homme qui a du bon sens, sans fantaisie, ne se plaindra jamais: un seul exemple donnera pleine idée de ce défaut reproché; deux vers de M. de Crébillon me le fournissent.

Agénor, héros, mais d'une naissance inconnue, aimait la fille du prince Bélus. Bélus est choqué de cette audace, dans un homme né peut-être d'un sang obscur; il lui parle avec hauteur. Agénor lui répond avec toute la fierté d'un guerrier qui se sent de vrais et de respectables avantages, je veux dire son extrême valeur et sa vertu. Il ferme sa répartie courageuse par ces deux vers:

"Et quand j'ai recherché votre auguste alliance,  
J'ai compté vos vertus, et non votre naissance."

La naissance se compte-t-elle, disent une infinité de gens, dans le sens qu'on peut compter des vertus une par une? Cette critique n'est pas juste, ce me semble. Quand j'ai recherché votre alliance, vos vertus, et non votre naissance, me la firent regarder comme honorable.

Voici à peu près, je pense, ce que signifient ces deux vers, encore laissé-je bien de la hauteur et de la fierté de reste; mais, de bonne foi, n'est-ce pas là le fond uniforme de sens que tout le monde a tout d'un coup senti là-dedans? Notre auteur ici s'est donc acquitté de son devoir envers autrui. Quant à celui qu'il se doit à lui-même, a-t-on lieu de supposer un instant qu'il s'est fait tort? Est-il aisé de donner à ce fond de sens une gradation supérieure?

On ne compte point la naissance, à la prendre comme un jeton qu'on va ajouter à un autre; mais on peut la compter, à la prendre, ainsi qu'on nous l'offre ici, comme un motif d'intérêt, qu'on pourrait ajouter à d'autres motifs de faire quelque chose. Ce calcul même des vertus que fait Agénor, sans y faire entrer la naissance, sert à mieux marquer le peu d'impression qu'elle fait sur lui; et corrige plus précisément l'erreur de Bélus à la croire un grand avantage. En un mot, c'est une façon de penser qui met en image courte et vive le mépris généreux qu'il a pour cet avantage.

On prouvera bien que ces vers ne doivent point signifier ce que je dis; mais on n'empêchera pas qu'ils ne le signifient pour tout le monde.

En fait d'exposition d'idées, il est un certain point de clarté au-delà duquel toute idée perd nécessairement de sa force ou de sa délicatesse. Ce point de clarté est, aux idées, ce qu'est,

à certains objets, le point de distance auquel ils doivent être regardés, pour qu'ils offrent leurs beautés attachées à cette distance. Si vous approchez trop de ces objets, vous croyez l'objet rendu plus net; il n'est rendu que plus grossier. Un auteur va-t-il au-delà du point de clarté qui convient à ses idées, il croit les rendre plus claires; il se trompe, il prend un sens diminué pour un sens plus net.

L'exemple que j'ai rapporté de l'inexactitude reprochée peut en montrer l'espèce; mais comme, après tout, il peut y avoir des inexactitudes qui sortent de cette espèce, et pour lesquelles je n'aurais tout au plus que de l'indulgence, suivant le degré d'obscurité qu'elles jetteraient dans un sens vaste et distingué, voici, ce semble, sur quoi l'on pourrait se régler pour faire justice à tout auteur.

Toute pensée a sa clarté suffisante, quand tout le monde l'entend de même; je veux dire, quand le sens qui s'en présente à votre esprit est celui qui se présente à tout le monde, soit que l'auteur ait appuyé d'une image la chose principale qu'il a voulu dire. Quand cette image, regardée séparément, n'aurait aucun rapport avec la chose, si vous sentez que cette image, unie à la chose, sert à la rendre plus vivement intelligible, à vous comme à tout le monde, vous pouvez, je pense, en toute sûreté, ne faire aucune attention à la critique qu'on ferait de l'exposition de cette pensée ou de cette chose, puisqu'elle a tout ce qu'il lui faut pour être bonne.

Mais s'il vous en coûte, à vous comme à d'autres, le moindre embarras pour saisir le sens fixe de cette pensée; si vous avez de la peine à démêler le rapport des idées qui la composent, le nombre de ceux qui n'y trouveraient rien à redire ne justifie pas l'auteur, parce qu'il y a des gens dont l'esprit remédie tout d'un coup aux défauts d'une exposition, et voit ce qu'un auteur a pensé d'après ce qu'il a mal exprimé; mais ces gens-là ne sont qu'une très petite portion d'hommes. L'auteur est obscur pour les autres; ainsi, il n'a satisfait que très imparfaitement à ses devoirs. C'est lui faire grâce de l'excuser, si ce n'est dans des idées concernant des matières savantes et philosophiques; auquel cas son public, je crois, est restreint au nombre de ceux à qui l'étude, ou une capacité distinguée, donne la clé de ces matières; mais son devoir, alors, sera d'être toujours clair pour tout ce public-là.

Il serait aisé de se régler sur ce que je viens de dire; mais il faut s'y régler de bonne foi; et je suis bien aise d'ajouter que mille gens sont souvent les dupes des scrupules de clarté que leur jettent dans l'esprit une infinité de gens qui, par leur capacité, ont effectivement droit de juger, mais qui s'entêtent souvent eux-mêmes, et qui, en réfléchissant sur ce qu'ils ont d'abord compris comme tout le monde, trouvent le secret de se prouver qu'on pourrait ou qu'on devrait ne le pas comprendre ainsi. Ils énervent souvent eux-mêmes leurs pensées par des fatigues peu nécessaires de netteté; ils sont assez malheureux pour y soupçonner des imperfections de clarté qui n'y sont pas; ils se chicanent sur une hardiesse de rapports qui leur est venue; ils s'excitent à en être choqués, et jugent les autres comme ils se jugent.

L'amour de la clarté, dans d'autres, est une marotte dont ils se font honneur; ils ne la désirent pas tant parce qu'elle est nécessaire, que parce qu'il y a préjugé qu'on a l'esprit bon quand on la désire. Je suis pesant; il me faut une extrême clarté, disent-ils. Ce je suis pesant est l'éloge de la bonté de leur jugement; cela leur établit parmi les crédules un caractère de juges exacts. Quels juges, grands dieux! Et comment démêlerait-on le vrai d'avec le faux, tandis que les hommes seront mutuellement les dupes de mille fantaisies pareilles?

D'autres désirent encore la clarté, non qu'elle ne soit où ils la désirent; mais elle découvre un sens magnifique, et le plaisir qu'il fait scandalise leur amour-propre. Quand ils ont dit cela n'est pas clair, les voilà non seulement dispensés de louer le sens, mais souvent ils altèrent encore l'opinion avantageuse que les autres en avaient.

Il est des gens qui sont de bonne foi, et qui diront aussi d'une pensée qu'elle est obscure, mais voici pourquoi.

Cette pensée peint un sujet par des côtés extrêmement fins; l'image de ces côtés s'aperçoit aisément; mais elle est de difficile consistance aux yeux de l'esprit; sa délicatesse la fait perdre de vue à cet esprit; et ces personnes appellent obscurité ce qui ne vient que de la difficulté qu'ils ont de continuer d'apercevoir l'objet d'abord bien aperçu.

Je parle ici d'une méprise de la part du lecteur, qu'il avouerait lui-même, s'il y prenait garde, et que tout homme qui connaîtra l'effet de l'objet délié sur l'esprit humain avouera possible.

Cependant, à tout prendre, l'auteur pourrait être en faute; et certainement il y sera, si, dans ces occasions, on peut se convaincre intérieurement qu'on n'aperçoit rien de net. Car, comme je l'ai dit, il y a des pensées qui sont d'abord bien aperçues, mais dont les rapports sont si fins, si peu familiers, qu'on a peine à les contenir à ses yeux, même en le voyant. Ceux qui éprouvent ces disparitions d'objets ne peuvent se plaindre que d'eux-mêmes, et non de l'auteur.

Sur la pensée sublime.

L'idée sublime n'est dans son principe qu'une idée commune, à qui la chaleur de l'esprit donne une croissance de force; j'appelle principe de l'idée sublime son fond commun, qui est à tous les hommes. Dans ce fond commun, elle est idée vulgaire. Quand elle devient sublime, elle conserve son fond, et elle ne fait que changer de forme; mais il y a bien loin de son fond commun, ou de sa forme vulgaire, à sa forme sublime; et ce sont deux extrémités entre lesquelles se jouent les auteurs ordinaires, et dont l'espace peut être rempli par une infinité d'autres formes synonymes, plus ou moins distinguées, suivant qu'elles s'approchent ou s'éloignent de l'une des deux extrémités.

Voulez-vous un petit exemple de l'une et l'autre extrémité? Le vieil Horace s'irrite de ce que son fils a fui contre trois. Et que vouliez-vous qu'il fît, lui dit-on? Il répond: qu'il mourût.

Trouvons le fond grossier de ce sentiment sublime. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Je voulais qu'il pérît, qu'il se fît tuer. Voilà l'idée dans les proportions communes du sentiment. Voilà de la matière propre à devenir sublime. Le qu'il mourût la rend telle.

Le sublime enferme donc un fond de pensée ou de sentiment, qui est à la portée de tous les hommes, qui pourrait leur être familier, qui est enfin de toute capacité. C'est par la proportion de ce fond de pensée avec toute capacité, que cette même pensée, rendue sublime, est aperçue, qui plus, qui moins, par l'homme épais, ainsi que par l'homme délicat.

Ainsi cette pensée, dans son fond, porte une nature de sens que tous les hommes pourraient trouver; mais ce sens ne reçoit pas, dans tous les hommes, l'augmentation de qualité ou de quantité qui le rend sublime. Ce n'est que par cette augmentation que les hommes diffèrent entre eux.

Si tout ce que je dis était vrai, ne pourrait-on définir le sublime en général une exposition exacte de toute espèce de pensées dans toute la gradation de sens et de vrai dont elle est susceptible?

Il me semble, enfin, que le sublime est à l'âme le point de vue le plus frappant de toute nature de pensées. Celui dont l'esprit se tourne à cette façon de voir n'aperçoit rien dont il ne saisisse le vrai original. Celui qui s'écarte de cette façon ne peut trouver l'aspect unique d'une chose. Il voit ou trop loin, au-dessous, ou à côté; cependant, il voit quelquefois confusément cet aspect vrai de son sujet; il l'a chez lui, mais non à lui; et s'il l'exprime, c'est avec les

diminutions qui distinguent une copie faible d'avec l'original.

Presque tous les esprits errent autour de la chose qu'ils veulent exprimer, sans aller jusqu'à elle, ou sans l'entamer entière. De là vient peut-être qu'en matière d'esprit, on a nommé sublime ce qui n'est que cet excellent vrai toujours manqué.

Voulez-vous, Madame, que je hasarde encore une explication de ce vrai?

Il me souvient de vous avoir entendu dire que certaine dame s'ajustait de fort mauvais goût; il est donc un arrangement propre à la parure. Cet arrangement en fait l'agrément, et cet agrément, c'est l'excellent, c'est le sublime de la parure.

Une idée dans l'esprit d'un auteur est, je dis à peu près, est donc un habit entre les mains d'une femme. Cette femme a certaine espèce d'habillement à mettre; cet auteur a certain fond d'idées à exprimer. Cet habit sans grâce, quand il est vêtu par cette femme, devient charmant, vêtu par une autre. Ce fond d'idées, froid et vulgaire dans cet auteur, présente un sens neuf dans celui-ci; toutes les façons de mettre cet habit sont des copies de la façon originale; ces copies sont muettes, l'original parle au coeur; toutes les fausses expositions de ce fond d'idées sont des imitations sans âme de la vraie. Les fausses répètent à l'esprit du lecteur ce qu'il a souvent pensé lui-même, ou ne lui montrent que ce qu'il pourrait penser; tout lui paraît neuf dans la vraie.

Peut-être, et ce n'est ici qu'une conjecture, que les charmes de l'habit sont comme égarés ou dispersés dans toutes les mauvaises façons de le vêtir. Peut-être, dans tous les sens informes qu'on peut donner à cette idée, le vrai sens est-il partagé comme en lambeaux, et que le vrai sens n'est qu'un vif abrégé de toutes ces parcelles.

A présent que nous avons définie le sublime en général, examinons-en l'espèce la plus applaudie; c'est le sublime tragique. Car, quoique toute idée, exposée dans toute la gradation de vrai qu'elle peut recevoir, ait tout le sublime dont elle est susceptible, il est des idées dont le vrai, dans sa gradation, est d'un caractère plus vif, et dont par conséquent le sublime est plus frappant.

Les sentiments impétueux qu'inspire le sublime tragique marquent sa supériorité. L'âme est agréablement amusée par les autres sublimes; elle leur rit en paix.

Un visage joli, par exemple, je veux dire avec une sorte de grâces inférieures aux grâces majestueuses et touchantes, invite agréablement à l'amour, à la familiarité. Vous savez, madame, si vous le voulez, combien les impressions de certain visage diffèrent de celles-ci; il frappe de respect, d'étonnement et de tendresse; cela remue l'âme et la pénètre: il est donc préférable à tous les plus jolis visages du monde.

Nous devons penser de même du sublime tragique; et c'est ainsi qu'il l'emporte sur les autres sublimes, dont les impressions ne font que plaire ou divertir, et que par là je compare au visage simplement joli.

Bien des gens semblent établir deux sortes de sublime tragique; ils vous disent: c'est ici sublime de sentiment, c'est là sublime de pensée.

Vous entendez bien, Madame, qu'il s'agit ici du sublime d'auteur; et je dis, en ce cas, que la distinction mystérieuse qu'on fait de ces deux sublimes peut avoir deux faces.

Je croirais donc qu'en fait de composition, le sublime de pensée serait une image de la façon de l'esprit; je veux dire, de la façon de l'âme réfléchissante, qui médite un abrégé subtil de ses vues, ou qui cherche à voir des côtés singuliers, et qui s'excite oisivement à des tours d'imagination; à moins qu'on entende, par sublime de pensée, certaines idées conçues sur des sujets d'une impression moins vive, et plus sérieux que d'autres: tels sont les sujets de

politique, de délibération, etc.

Mais, en regardant le sublime du premier côté, c'est l'image des efforts de l'esprit auteur: ce sublime nous peint ce qu'un auteur se fait devenir; il est l'effet des impressions qu'il appelle à lui, qu'il cherche.

Par sublime de sentiment, au contraire, l'auteur nous peint ce qu'il devient; il est l'effet des impressions qu'il reçoit et qui le surprennent.

La distinction du sublime de pensée et de sentiment peut avoir encore une autre face.

Je veux dire que l'on a peut-être fait deux parts de la matière qui est du ressort de la tragédie.

L'on a, je crois, entendu par sentiment cette matière exposée d'une façon relative à la trempe du coeur en général. On a nommé pensée cette même matière, traitée dans un goût de sentiment particulier.

Quelques hommes, charmés de voir les singularités de leur âme saisies de cette dernière façon et tirées du caractère général, ont peut-être, par ce motif, préféré Corneille à Racine, sans songer que la simple connaissance des caprices de la nature est bien moins vaste que le sentiment continu de sa méthode générale, et n'est, en fait de talent, que ce que la partie est au prix du tout.

Mais il ne s'agit pas ici de ces deux grands hommes; revenons.

Le sublime de sentiment, pris dans ce sens, c'est donc cette matière qui traite, ou plutôt qui peint le coeur en général. Le sublime de pensée, c'est cette matière qui peint les différences du coeur. Ces différences font, dans leur espèce, comme un objet métaphysique; elles ont leur hauteur et leur délicatesse de sentiments, qui ne sont crus plus raffinés, que parce qu'ils sont une exception du sentiment général; exception plus curieuse qu'instructive; hauteur, dans le fond, grotesque, hors de la ligne du vrai d'usage, et qu'on pourrait appeler fanatisme de sentiment, dans ceux dont l'âme se tourne de ce côté.

Ce fanatisme a cependant son vrai; mais vrai vicieux, quant à nous, quant aux autres hommes, à qui il ne peut et ne doit même servir que de spéculation.

Suivant ma réflexion sur ces deux sortes de sublime, vous voyez bien, madame, que les auteurs de l'un et de l'autre n'ont tous qu'un même objet, mais qu'ils voient par des côtés différents: envisager cet objet par des côtés convenables ou relatifs à tous les hommes est sans doute le meilleur.

Oubliant à présent toute différence de sublime de sentiment et de pensée, je dis qu'en général on pourrait avec raison remarquer deux espèces de sublime tragique. Le premier est le sublime de la nature, et le second est le sublime de l'homme.

Celui de la nature est une exposition du sujet rendu tel que l'esprit l'a vu, rendu dans l'audace et le feu de la perception, dans cet indivisible tissu de parties; ouvrage de la chaleur de l'esprit; tissu dont nous ne connaissons pas la façon, qui se fait en nous, non par nous; sur qui l'âme a comme empreint son caractère, et qui est enfin le fruit de la liberté que nous lui laissons.

Le sublime de l'homme est l'exposition d'un sujet aperçu par l'âme, et rendu, non tel qu'il se présente à elle, mais tel qu'il devient par son retardement à le saisir; tel qu'il devient par des additions ou des soustractions de parties, par des corrections étrangères, dont l'usage lui vient, ou de l'envie de briller, ou des préjugés d'exactitude qui l'empêchent d'être l'arbitre de son idée. De sorte qu'on voit la mécanique de son ouvrage; elle y a comme imprimé les marques de son travail.

Et voilà ce que n'a pas le génie ferme et supérieur. Ce n'est pas qu'il ne réfléchisse sur son travail; mais, quand il est au vrai distingué de son idée, il le connaît; ce vrai le domine, il n'y désire plus rien.

Vous jugez bien à présent, Madame, que le sublime de la nature est le seul digne de notre admiration; et ce sublime, le tragique supérieur l'emploie de plusieurs manières.

Il y a ce qu'on appelle le trait sublime, ou le trait marqué. En voici un exemple: il est pris de Rhadamiste, qui parle à Zénobie qu'il croyait avoir tuée autrefois, et qu'il avait jetée dans un fleuve, pour empêcher qu'elle ne tombât vivante entre les mains d'un rival. Au bout de quelques années, il la retrouve; et voici ce qu'après les premiers moments de la surprise il lui dit, pénétré d'amour et de remords, en la pressant de le suivre en Arménie:

César m'en a fait roi; viens me voir désormais,

A force de vertus, réparer mes forfaits.

Ou bien, quand, se reprochant ses fureurs passées à la vue de Zénobie, captive alors, et qui témoigne le retrouver avec plaisir:

O de mon désespoir victime trop aimable!

Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!

Voilà, Madame, ce que j'appelle un trait sublime. Le premier est l'exposition d'un sentiment de l'âme rendue à la vertu, qui appuie ses projets de changement de l'horreur de ses crimes; qui prend ces crimes même pour garants d'une conversion constante, et qui semble mériter qu'on la croie par l'aveu franc qu'elle en fait.

Le second trait est l'exposé d'un sentiment de l'âme coupable et touchée, qui peint ses remords avec d'autant plus de force et de vérité, qu'elle expose à ses yeux, avec une ingénieuse cruauté pour elle, les différents motifs qui la rendent haïssable et criminelle.

Il y a le sublime de continuité: en voici un exemple. Il est de trente-quatre vers, mais ne vous en alarmez pas, car j'espère qu'il ne vous ennuiera point.

C'est Electre, esclave d'Egisthe meurtrier d'Agamemnon son père, qui, prête d'être forcée à épouser le fils de ce meurtrier (qu'elle aime en secret cependant), conjure Oreste son frère (mais qu'elle ne connaît point pour tel), de lui montrer, de lui rendre ce frère même qu'elle soupçonne d'être à la cour, et de qui elle attend du secours. Oreste, qui passe pour le fils de Palamède, sous le nom de Tydée, lui dit, sans se découvrir, que ce frère a péri dans les flots. Voici ce qu'elle répond:

Eh! n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste,

Palamède avait vu cet empire funeste!

Il revoit cependant la clarté qui nous luit:

Mon frère est-il le seul que le destin poursuit?

Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,



Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?  
Oreste, comme vous, peut en être échappé;  
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.  
J'ai vu dans ce palais une marque assurée  
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée:  
Le tombeau de mon père, encor mouillé de pleurs;  
Qui les aurait versés? qui l'eût couvert de fleurs?  
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frère  
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père?  
Mais quoi, vous vous troublez! Ah! mon frère est ici!  
Hélas, qui mieux que vous peut en être éclairci!  
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.  
Pourquoi me fuir, pourquoi vouloir que je l'ignore?  
J'aime Oreste, Seigneur: un malheureux amour  
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.  
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse;  
Si vous pouviez savoir jusqu'où va ma tendresse,  
Votre coeur frémirait de l'état où je suis,  
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.  
Hélas, depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,  
N'ai-je pas donc assez éprouvé de misère?  
Esclave dans des lieux où le plus grand des Rois  
A l'Univers entier semblait donner des lois,  
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?  
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?  
Une mère en fureur la hait et la poursuit;  
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.  
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste!  
Rendez-moi, par pitié, le seul bien qui me reste.

Voilà, Madame, un sublime continu, d'autant plus estimable, à mon gré, qu'il est composé de sentiments d'une généalogie naturelle, doux à l'âme, et qui la pénètrent par un progrès sourd dont elle ne s'est presque pas doutée.

Imaginez-vous bien la situation d'une jeune princesse abandonnée par sa mère dans les fers d'un tyran insolent, qui n'a qu'un frère pour toute ressource, un frère qu'elle chérit, et qui pourrait finir ses malheurs, s'il venait, s'il vit encore, et s'il arrive. Imaginez-vous qu'elle soupçonne qu'il est venu, mais qu'il se cache; sa ressource est donc près d'elle. Confrontez à présent ce qu'elle doit dire à ce qu'elle dit ici; ou bien, mettez-vous à sa place, et essayez

vosre âme à ses discours.

Elle vous peint d'abord une âme avide d'espérance. La nature, dans tous les malheureux, en a fait le contrepoids à leur affliction. Une âme, dis-je, à qui rien de ce qui peut donner de l'espérance n'échappe: ingénieuse à prouver qu'elle a raison d'espérer; non spirituelle en le prouvant: je veux dire ingénieuse, comme Electre infortunée doit l'être, et non comme le poète aurait pu la rendre.

Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,

Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?

Oreste, comme vous, peut en être échappé;

Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.

Voilà les prompts conséquences qu'une lueur d'espérance fait tirer dans l'infortune; c'est là le langage de l'âme ardente à la fin de son malheur. La raison les désavouerait, ces conséquences; elle ne sait conclure qu'à coup sûr; elle ne dirait pas il n'est point mort, vous vous-êtes trompé; mais l'âme, dans son affliction, a ses principes à part; et l'impression qui la porte à souhaiter son bonheur, est comme un charme heureux, qui lui garantit et qui lui fournit ses espérances. Electre conclut donc que son frère n'est point mort, et le conclut d'une façon si séduisante, ou que l'on pense qu'elle ne se trompe pas, ou que l'on voudrait au moins qu'elle ne se trompât point. Ce n'est point assez pour elle: des preuves de la vie de son frère, elle passe aux preuves de son arrivée: il n'est point mort, il est ici; voilà l'excès de l'âme affligée dans ces sentiments subits de consolation; nous voilà généralement peints.

Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs!

Qui les aurait versés? Qui l'eût couvert de fleurs?

Qui l'eût orné d'un fer? Quel autre que mon frère

L'eût osé consacrer aux mânes de mon père?

Examinez ce qui suit ces vers, Madame. Electre n'a jusqu'ici conclu que sur de légères apparences. Une secourable illusion les avait rendues certitudes; mais il est resté, dans ces certitudes mêmes, comme un levain de doute; l'âme les a plus exprimés comme des erreurs qui la flattaient que comme des vérités qui l'aient convaincue. Non, Oreste n'est point mort; on s'est trompé. Quel autre que mon frère aurait pu mettre sur le tombeau de mon père ce que j'y ai vu? Qui n'aperçoit pas dans ce discours l'âme qui croit sans fondement? Entendez-la s'exprimer, quand elle croit sur des preuves.

Mais quoi, vous vous troublez? Ah! mon frère est ici!

Ne me le cachez point, Oreste vit encore.

Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?

J'aime Oreste, Seigneur: un malheureux amour

N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.

Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse;

Si vous pouviez savoir jusqu'où va ma tendresse,

Votre coeur frémerait de l'état où je suis,

Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.

Voyez-vous dans ces vers l'âme absolument convaincue, franche de tout doute? Sa certitude

est ici l'ouvrage de l'évidence, et non le sien propre: Vous vous troublez? Ah! mon frère est ici! Rien n'est plus simple que ce sentiment, mais aussi rien de plus judicieux. Electre n'interroge point Tydée sur son trouble: Il s'est troublé, Electre sait tout; intelligence impétueuse, digne de sa tendresse pour son frère, et bien naturelle dans la douleur. Pourquoi me fuir, dit-elle, pourquoi vouloir que j'ignore qu'il est ici? Voyez Madame, avec quelle souplesse son impatience et sa joie la font parler; elle écarte la question de savoir si son frère est à la cour. Il paraît, à l'entendre, que cette question est vidée, pourquoi me fuir? Je vous avoue, madame, que ce piège qu'Electre tend à Tydée me semble admirable; j'y reconnais les tours séduisants qu'enseigne à l'âme un intérêt cher, cet art de l'amour-propre à tromper la réserve de ceux de qui nous voulons apprendre quelque chose; art inimitable au travail réfléchi, et que le poète ne peut saisir que quand, par emportement d'imagination, il devient lui-même ce qu'est la personne dont il parle.

L'âme sait plus d'un tour dans les occasions dont il s'agit: remarquons-le. Notre propre attendrissement sur nos malheurs est encore un de ces innocents stratagèmes de l'âme. Ajoutez à cela que cet attendrissement est comme une crise, qui soulage l'âme du poids de mille sentiments douloureux qui la chargeaient.

Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,

N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère?

Esclave dans des lieux où le plus grand des Rois

A l'Univers entier semblait donner des lois:

Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?

Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?

Une mère en fureur la hait et la poursuit;

Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.

Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;

Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste!

Cette douleur, Madame, ne plaide-t-elle pas bien pour elle? Quelle exposition de l'état d'Electre! Ses fers me pèsent; triste effet du malheur: elle en a contracté jusqu'aux sentiments humiliés dont il marque les coeurs les plus fiers. Electre ne se respecte plus; elle ne rougit pas de faire compassion.

N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère?

Quel langage pour une princesse! Mais qu'il convient bien à sa jeunesse, à son état, et qu'il est bien vrai que l'orgueil plie sous l'infortune. Je ne dis rien du contraste qu'elle expose, de ce qu'elle était et de ce qu'elle est. Poursuivons.

Une mère en fureur la hait et la poursuit;

Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.

L'âme, en de certains moments, s'afflige, se décourage avec excès du plus petit obstacle qu'elle trouve à ce qu'elle veut. Tout lui est successivement matière de douleur ou de joie, d'espérance ou de désespoir; point de milieu pour elle; et cela doit être: car tous ses excès vont à son profit, par la compassion qu'ils inspirent.

Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.

Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;

Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste!

Quelles contradictions de jugement! Non, mon frère n'est point mort, mon frère est ici. Electre sur tout cela demandait un aveu franc; on ne lui refuse pas, on se tait seulement. C'en est fait; espérance, certitude, tout s'évanouit; ce ne sont plus que des éclats de douleur. Si le portrait de l'âme n'est original ici, voilà du moins la plus grande copie que je connaisse.

Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste!

Il est difficile de demander plus violemment.

J'aime le sentiment, Madame. Ces vers, qui en sont pleins, m'ont peut-être trop amusé; vite à autre chose.

Il est une troisième sorte de sublime qui regarde la combinaison des événements de la tragédie; mais comme il faudra l'examiner ailleurs, je n'en dirai rien ici.

Il nous reste un quatrième sublime. Par ce dernier, j'entends l'exposition des détails les plus indifférents d'une tragédie par leur côté le plus excellent. En voici un exemple: il est de Rhadamiste, qui raconte à Hiéron comment Corbulon le sauva des mains de ceux qui voulaient le tuer.

Ce même Corbulon, armé pour m'accabler,

Conserva l'ennemi qu'il venait immoler.

De mon funeste sort touché, sans me connaître,

Ou de quelque valeur que j'avais fait paraître,

Ce Romain, par des soins dignes de son grand coeur,

Me sauva, malgré moi, de ma propre fureur.

Sensible à sa vertu, mais sans reconnaissance,

Je lui cachai longtemps mon nom et ma naissance,

Traînant avec horreur, etc.

Ces idées ont tout le sublime qu'elles peuvent porter; j'entends toujours par là que leur fond, dans son espèce, a reçu tout l'accroissement de sens qu'il pouvait recevoir; et ce sont là des choses que j'appelle indifférentes: matières de détails qui conduisent aux sujets sublimes, mais qui, malgré leur peu de valeur, peuvent être annoncées sous des faces dignes d'accompagner les matières vraiment hautes; de sorte que l'on conserve le ton majestueux de la tragédie en donnant à ces détails, aux discours des confidents, une proportion de dignité qui les allie sans contraste au sujet grand.

Figurez-vous de hauts seigneurs, suivis de leur train. Si ce train est lesté, s'il a bon air, leurs valets n'offrent-ils pas aux yeux une grandeur de proportion avec la majesté de leur maître? Il en est de même de ce dernier sublime dont il s'agit, si vous le comparez aux autres.

Voilà, Madame, les espèces de sublime que le génie supérieur emploie dans la tragédie.

Permettez-moi de m'arrêter ici pour discuter une question que j'ai vu souvent agitée. C'est de savoir si un trait sublime devait frapper également, non tous les hommes, mais les hommes en général.

Observez, Madame, que je ne parle pas du sublime de la façon de l'esprit auteur. Ce sublime, dont j'ai déjà donné l'idée, est un jeu de réflexion trop combiné pour se laisser saisir

par l'homme ordinaire, qui difficilement pourrait être au fait des sentiments qu'un auteur a reçus en cherchant à se frapper d'impressions singulières. Les sentiments qui résultent de ces impressions sont, pour l'homme ordinaire, comme des objets étrangers, presque inconnus; ce sont des sentiments d'étude. Effectivement, il n'arrive jamais que l'âme, dans la vie civile, soit remuée ou modifiée dans ce goût; il n'y a que l'homme très fin qui se prête beaucoup à ces façons d'être de l'âme, à ces jeux d'imagination.

Je parle ici d'une pensée, d'un sentiment sublime que reçoit un auteur vif, qui s'est mis à la place d'un personnage, et qui, dans cet état, acquiert des idées d'une ressemblance franche, foncière et générale avec celles que pourrait avoir l'homme réellement intéressé. Je dis donc, à propos de notre question, qu'il ne me paraît pas possible qu'un trait sublime, dans ce caractère, soit généralement senti avec le même plaisir; non que l'obstacle soit dans le plus ou moins d'étendue de vue qui se trouverait parmi les hommes. Car enfin, chacun sentirait à la mesure de son étendue; bien des gens sentiraient davantage, sans être, dans un sens, plus frappé que celui qui sentirait moins.

Si ce dernier fournissait vingt degrés de sentiment, et qu'il n'eût que cela, ce serait comme un nain qui, ne pouvant porter que vingt livres pesant, en serait aussi chargé que le seraient les géants même de deux mille.

L'homme le plus délicat, et de la conformation d'organes la plus heureuse, porte sa vue et son sentiment plus loin que l'homme ordinaire, voilà tout.

Tous les hommes peuvent être amoureux, vindicatifs, jaloux, perfides, vains, superbes, hypocrites. Ils sont tous susceptibles de sentiments vicieux, lâches et vertueux, suivant la nature des impressions qui les frappent le plus dans l'occasion. Or, les spectateurs reçoivent des impressions à la tragédie, ils sentent ce que chaque personnage paraît sentir; leur âme est comme l'écho qui répond à la sienne; mais qui répond plus ou moins exactement, avec plus ou moins d'étendue, dans tel ou tel spectateur.

S'il s'agit, par exemple, d'un sentiment délicat de jalousie, l'homme épais n'en reçoit pas toute la finesse; il ne s'en fait chez lui qu'un imparfait écho; et pour quitter toute comparaison, il ne voit pas dans tout son jour cette délicate espèce de jalousie. Mais comme cette espèce est toujours jalousie, et qu'elle en porte le caractère générique, il reçoit l'impression du caractère. D'ailleurs, il aperçoit le fond grossier de cette pensée; il peut même apercevoir quelque chose de la quantité de sens qu'elle représente, et cela par une vue d'instinct qui souvent le dédommage de l'intelligence totale qu'il perd par le malheur de ses organes.

Ainsi, une pensée sublime pourrait frapper également tous les hommes, malgré la différence de leur étendue de sentiment: mais je vois un inconvénient qui me paraît rendre la chose absolument impossible: le voici, Madame.

Pour qu'un trait sublime puisse frapper également le gros des spectateurs dans les proportions de leur capacité, il ne suffit pas qu'ils soient susceptibles du même genre d'impressions; il faudrait encore que le hasard des organes ne rendît pas ces hommes plus dépendants d'une impression que d'une autre, et que la nature tînt là-dessus dans leur cerveau la balance égale; il faudrait qu'allant à la tragédie, comme amoureux d'impressions, ils y portassent une âme en disposition d'être également frappée de tels exemples ou de tels sentiments de vice et de vertu, et même de telle espèce de vice ou de vertu.

Une comparaison familière achèvera de mettre là-dessus ma pensée au net.

Imaginez-vous, Madame, un banquet de trente convives. Tel d'entre eux distinguera des finesses de ragoût dans les mets, qui échapperont à celui-ci, dont l'appétit peu délicat ne saisira que le goût principal. Qu'en arrivera-t-il? le friand est le plus flatté, sans être plus

content; chacun d'eux a sa charge de plaisir.

Ces deux convives sont l'image des spectateurs, de l'homme à sentiment grossier, et de l'homme à sentiment fin. S'il n'y avait à présent que la différence de finesse de goût dans nos deux convives, elle n'empêcherait pas que tous les excellents mets du repas ne leur parussent également bons; si vous leur supposez un appétit commun, je veux dire une disposition commune à manger qui les détermine également pour toutes les sortes d'assaisonnement sublimes, sans les faire pencher pour aucun mets préférablement à l'autre. Cependant, dans notre banquet, chacun d'eux se déclare pour certains mets, et néglige les autres: d'où vient cela, Madame? le voici.

La disposition à manger est bien générale entre eux; aussi mangeront-ils tous. Cette disposition, dans les uns, a de fines qualités qui manquent à la disposition des autres. De là vient cette distance de friandise que j'ai marquée; distance qui ne leur rendrait aucun mets préférable à l'autre, si elle était l'unique inconvénient de leur disposition générale à manger; mais cette disposition, toute générale qu'elle est, se tourne à des espèces favorites d'assaisonnement.

Voilà ce qui fait qu'avec un goût générique pour tout mets excellent, nos convives en ont cependant de choix, qui leur font négliger les autres.

Ainsi, Madame, le cuisinier ne pourra se flatter d'avoir fait un plat d'une excellence généralement aimée.

Vous me demanderez peut-être si, parmi nos convives, il n'y aura pas quelqu'un d'une disposition si heureuse qu'elle le mette au fait de l'excellence de chaque mets, sans l'entraîner à des goûts amis. Oui, madame, il est possible qu'il se trouve un convive de cette délicatesse, à qui la disposition générale fournisse un amour d'équilibre pour tout ce qui sera vraiment excellent dans son espèce; mais ce convive est bien rare.

Retournons maintenant aux spectateurs de la tragédie. J'ai fait choix, pour les figurer, de l'image la moins ennuyeuse: achevons le parallèle en quatre mots.

Nos convives ont une disposition générale à manger de tous mets excellents; nos spectateurs en ont une à sentir en tout genre de sentiment; il est, de tous degrés, des convives plus friands les uns que les autres, en fait d'étendue de sentiment; nos spectateurs aussi ne sont pas égaux; la disposition générale à manger de nos convives ne rend pas à chacun d'eux tout mets excellent également agréable. La capacité de sentir en tout genre de nos spectateurs n'assujettit pas chacun d'eux à toute espèce de sentiment également. De même enfin que nos convives ont plus d'appétit pour un ragoût que pour un autre, de même aussi nos spectateurs se prêtent-ils plus volontiers à certaines impressions qu'à d'autres.

En effet, Madame, ce sont de ces préférences que l'âme, au gré de ses organes, fait d'un sentiment à un autre, de qui vient l'impossibilité qu'un trait sublime se concilie l'admiration de tous les honnêtes gens ensemble.

Le cuisinier, par aucun art, ne peut préparer un plat excellent pour tout le monde; mais son art, s'il le possède bien, est de faire que chacun de ces mets soit du moins au goût général des convives; son art est à rassembler dans le nombre de ses plats tout ce qui peut assortir l'appétit d'un chacun.

Le grand poète ne peut composer une tragédie dont chaque partie sublime frappe chaque spectateur; mais heureux si la nature a mis son âme au point de sentir génériquement! Par là, madame, il accommodera tout le monde, et peut-être trouvera-t-il quelque spectateur supérieur, qui, sans avoir le goût général au degré de capacité qu'il faut pour être auteur, l'aura du moins au degré qu'il faut pour sentir le vaste génie de l'auteur.

Par tout ce que nous venons de dire, madame, vous voyez qu'il ne peut y avoir de trait sublime d'une approbation vive et générale; mais qu'il peut y avoir une tragédie d'un sublime générique, et, par conséquent, un auteur d'une capacité de génie assez heureuse pour rencontrer le goût, non de tous les honnêtes gens, mais de ces honnêtes gens en général, pour combiner dans son travail les goûts particuliers de sentiments, et donner à chacun comme sa partie d'âme à sentir. Nous parlerons ailleurs de cela plus amplement.

Je suis à présent tenté de vous donner un exemple de certain point que j'ai avancé: c'est un petit épisode qui ne gâtera rien à nos réflexions. J'ai dit que l'homme le plus délicat sentait au-delà de l'homme épais; voilà tout.

Zénobie dit à Rhadamiste, qui l'avait traitée cruellement: Va, je te pardonne,

Sûre que les remords qui déchirent ton coeur

Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.

Qu'apercevrait l'homme délicat là-dedans? Oui, dirait-il, le malheur ralentit la fureur de l'âme qui s'abandonne au crime; le crime veut des efforts dont l'homme infortuné se lasse et se dégoûte, quand ils sont sans profit; son courage en cet état le quitte; il s'attendrit sur lui-même, à l'aspect des coupables transports dont il est la victime. Cet attendrissement a sa source dans son infortune. S'il était heureux, il serait encore méchant; mais il est épuisé de fureur; il a la faiblesse de se repentir. Ce ne sont pas là les dispositions que Zénobie souhaite à Rhadamiste; elle lui veut un remords pur, qui ne doive rien au hasard des circonstances; elle veut un homme rendu à la vertu par la voie de l'horreur pour ses crimes, non terrassé par la fatigue infructueuse de ses forfaits. D'ailleurs, dans ces vers, Zénobie fait une leçon à Rhadamiste; elle lui marque ce qu'il doit être, en cas qu'il ne le soit pas.

Ce sont là les délicatesses du trait, ou du moins je le suppose, dont voici les impressions grossières que pourrait recevoir l'homme épais.

Effectivement, Rhadamiste pourrait bien n'être converti que parce qu'il n'a pu rien gagner à être méchant.

Comparez à présent, madame, le sentiment de l'homme épais avec celui de l'homme délicat; vous ne trouverez dans ce dernier qu'un développement de principes, à raison d'une impression plus complète qu'il a reçue du trait; vous verrez que l'homme épais en a saisi le fonds superficiel, la vérité grossière; mais vérité sans extension.

Semblable à celui qui, voyant une machine, en démêlerait les ressorts principaux, sans se douter de l'infinité de ressorts fins et cachés qui contribuent à la force et à la justesse de la machine entière.

Je dis, madame, que cet homme épais n'a saisi du trait que l'image grossière; et remarquez, effectivement, qu'il y a dans ce trait une infinité d'autres petites images sous-entendues, qui peignent les agitations de l'âme criminelle et malheureuse, à la vue de sa misère, de ses crimes et de sa vertu passée, et qui, de leur assemblage tumultueux, forment un sentiment marqué de découragement, et un sentiment de remords. Ce découragement et ce remords sont clairement annoncés dans le trait dont il s'agit. L'homme épais en reçoit l'impression comme de choses exposées dans un point de vue sublime pour son âme. Le reste, je veux

dire ces agitations dont se composent le découragement et le remords, ce sont des finesses de traits qui le passent, qui ne se développent point en lui, et dont le poète, dans une adroite exposition des sentiments principaux, a su ménager l'intelligence à l'homme délicat.

Cependant, quand je dis que l'homme épais n'aperçoit que le découragement et le remords, il faut encore m'expliquer; j'entends qu'il ne voit clairement que ces deux choses; car au moment où il aperçoit que le méchant peut cesser de l'être, ou par découragement ou par vertu, l'aspect net de ces deux motifs de conversion qu'il lie ensemble sous-entend nécessairement chez lui un sentiment d'instinct des agitations qui forment ces deux motifs dans l'homme méchant; ce ne peut être même qu'en conséquence de ce sentiment d'instinct qu'il approuve ces motifs exposés par le poète, et les sent vrais: car il ne jugerait pas que ce méchant pût devenir bon par telle ou telle raison, si son âme ne voyait confusément comment.

Cet instinct est donc connaissance, direz-vous, madame; non, c'est une sorte de sentiment qui porte instruction sans clarté; c'est une vue trouble de l'âme embarrassée dans ses organes; en un mot, l'instinct est à l'âme humaine un sentiment non déployé, qui lui prouve la vérité des choses qu'elle aperçoit nettement, en lui montrant un mystère obscur des dépendances qu'elles ont avec d'autres.

Cette définition, madame, peut même expliquer l'instinct de l'homme supérieur; car il a le sien aussi dans bien des choses.

Lettres contenant une aventure

Lettre de M. de M\*\*\* contenant une aventure

J'ai reçu votre lettre, mon cher ami. L'aventure dont vous m'y faites le récit est particulière, et vous avez, dites-vous, de l'admiration pour une femme qui meurt de douleur, après avoir appris l'irréparable infidélité de son amant; un si prodigieux excès d'amour vous pénètre de respect pour elle, et je n'en suis point surpris, car vous aimez. Cette tragique histoire fait un exemple du caractère d'amour que vous souhaiteriez pour vous à votre maîtresse; mais cruel! en le lui souhaitant, songez-vous aux conséquences? Je la garantis morte, si vous êtes exaucé, et morte peut-être dans huit jours: peut-être le hasard va-t-il vous présenter un visage aimable, dont la propriétaire armera toute la coquetterie contre vous. Vous aurez des yeux, un coeur et de l'amour-propre; vous vous amuserez à regarder avec plaisir; vous aimerez à plaire; voilà votre maîtresse à son dernier soupir; vous achèverez de vous gâter la nuit par de flatteuses et de reconnaissantes réflexions; la voilà morte. Où est-il, le coeur de tout sexe dont la loyauté ne périclite dans les dangers dont je parle? Et que deviendraient les amants, si l'inconstance de l'un était un arrêt de mort contre l'autre? Les hommes et les femmes tomberaient autour de nous par pelotons; on ne pourrait compter sur la vie de personne, et je conçois qu'il ne resterait plus sur terre que quelques gens, qui, par cas fortuit, se seraient mutuellement portés un coup fourré d'inconstance. Juste Ciel! que de trépas indiscrets et scandaleux ne verrait-on pas? Que de dévots reconnus pour hypocrites après leur mort! eux, dont la bonne odeur ne subsiste qu'à la faveur du secret qui dérobe leurs faiblesses. Que de mères détrompées de l'innocence de leurs filles! Que de maris crédules, et qui ne pourraient plus l'être! Que de vieilles femmes ridiculisées, en cessant de vivre! Mais, grâce à Dieu, nous n'avons rien à craindre de tout cela. La nature plus sage que vous, mon ami, ne donne pas à l'amour un si grand crédit sur les coeurs; le pouvoir qu'elle lui laisse va tout à l'avantage du genre humain, et loin d'être homicide, il n'est dangereux que



par le contraire. On pleure l'inconstance de son amant ou de sa maîtresse, on la soupire; voilà le plus grand inconvénient d'un amour trahi; encore ne voit-on passer par ces peines que ceux dont la nature a manqué le coeur; je veux dire que c'est un vice dans son ouvrage, que cet excès de sensibilité qu'elle y laisse. Sa règle générale est plus douce, les amants abandonnés en sont quittes pour quelques chagrins que le moindre amusement écarte, et qui ne s'aperçoit que dans ceux qui ne veulent pas se gêner; je ne sais même si le plus grand nombre n'en n'est pas quitte à moins: quoi qu'il en soit, pour payer votre petite histoire par une autre, je vais vous rapporter un exemple sur lequel vous pouvez, presque à coup sûr, tirer l'horoscope de votre maîtresse, en cas que vous deveniez infidèle.

J'étais, il y a quelques jours, à la campagne, chez un de mes amis: nombre de dames et de cavaliers s'y étaient rassemblés. Il me prit fantaisie, un matin, d'aller me promener seul dans le bois de la maison: je m'enfonçais déjà dans les routes les plus obscures, quand la pluie me surprit; pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis assez près de moi. J'allais y entrer, quand j'entendis parler: je prêtai l'oreille; c'étaient deux dames de notre compagnie, qui s'y étaient apparemment réfugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, poussa quelques soupirs qui me donnèrent la curiosité d'en apprendre la cause. Je suis jeune: ces soupirs me présageaient de l'amour; je crus qu'il serait bon de voir comment ces deux femmes en traiteraient à coeur ouvert: j'en pouvais tirer des conséquences générales, et m'instruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou moins de sûreté qui se trouvait dans les petites façons extérieures du sexe. Hélas! Ma chère, dit la dame qui me semblait avoir soupiré, ne me reproche point ma mélancolie: ne sais-tu pas que Pyrame est absent, et que je ne le verrai de six mois. Ah! répondit l'autre, en éclatant de rire; gageons que ton coeur a pillé ce ton-là dans Cléopâtre. Que tu es folle à contretemps, dit l'affligée, si tu étais à ma place, tu n'aurais pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, répliqua l'autre; je t'avoue que j'ai ri d'étonnement: tu ne dois voir ton amant de six mois; tu te prépares, ce me semble, à gémir autant de temps; il n'est pas jusqu'au son de ta voix que tu n'aies mis en deuil: cela m'a paru singulier. Je connais bien cette espèce d'amour languissant et tous ses devoirs, mais franchement je n'ai pas cru que ce fût celui dont le coeur se servit dans l'occasion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on imprime, et dont on remplit de gros volumes de roman: et tu te joues à mourir de fatigue, si tu veux imiter ces amantes que ce fou de La Calprenède a faites avec une plume et de l'encre. Il faut s'imaginer, ma chère, qu'un coeur romanesque fournit plus d'amour lui tout seul que n'en fournirait tout Paris ensemble. Ne prends pas ce que je te dis pour un manque d'expérience. Nous sommes seules. Au moment où je te parle, j'aime; mon amant est absent, non pas absent comme le tien, qui n'est allé que chez son père; il est à l'armée; le voilà bien en risque; il pleurerait en me quittant; je pleurerai de même, et les larmes m'en viennent encore aux yeux. Tout cela est à sa place. Mais, ajouta-t-elle, en riant, je veux dire en mariant une folie plaisante avec ses pleurs, je verse des larmes, et n'en suis pas plus triste; bien au contraire, ma chère, je ne pleure que parce que je m'attendris; mais mon attendrissement me fait plaisir, et les larmes qu'il amène sont en vérité des larmes que je répands avec goût. Je ne sais pas si tu comprends comment cela s'ajuste; je suis tendre autant qu'on peut l'être. Je tremble pour mon amant sans inquiétude; je le désire ardemment sans impatience; je gémiss même sans être affligée, et tous ces mouvements ne me sont point à charge; souvent je les réveille, de peur d'être oisive; ils me suivent où je vais; ils se mêlent à mes plaisirs; ils ne les rendent que plus touchants; c'est comme une provision toute faite de réflexions douces, qui ne m'en tiennent que plus disposée à la joie, quand j'en trouve. Je me dis à moi-même: Je fais la passion d'un homme aimable; cette idée me flatte, c'est une preuve de mérite; je m'en estime avec plus de sûreté de conscience, et je ne suis pas fâchée de trouver alors sur mon chemin un hommage de petits soins: je m'en amuse sans scrupule; ils me répètent ce que je vau: je les encourage quelquefois par un coup d'oeil, un geste, un souris, et je te jure enfin que mon amant ne m'est jamais plus cher que

quand je me suis prouvé qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard, je ne les aime point, ce me semble; cependant ils me plaisent; mon amour-propre a de l'inclination pour eux, mais je sens bien confusément qu'eux et mon coeur n'ont rien à démêler ensemble; voilà tout ce que j'en puis dire, et voilà comme on aime, ma chère: crois-moi; règle-toi là-dessus. Et que deviendrais-tu donc, si ton amant venait à changer? Ah! de quoi parles-tu là? s'écria l'autre. Ah, mon Dieu, tout me frémit! Lui, changer: toi qui aimes si fort à ton aise, comment te sauverais-tu de la douleur la plus vive, et peut-être du désespoir, s'il t'arrivait ce que tu me fait craindre? Eh, que me dis-tu répondit l'autre, avec ta douleur la plus vive, et ton désespoir? du dépit encore, passe. Du dépit, juste Ciel! du dépit pour une perfidie! dit l'autre dame. Oh, je n'en sais pas davantage, reprit son amie; et je n'ai jamais connu d'autre accident en pareil cas: je te parle bien naturellement, comme tu vois, mais je t'aime, et tu as besoin d'instruction.

Et je vais, pour te la donner plus ample, te faire un abrégé succinct de mes petites aventures.

A neuf ans, on me mit dans un couvent, avec intention de m'engager à des vœux: j'avais une soeur aînée à qui mes parents destinaient leur héritage: ils crurent devoir commencer de bonne heure à me soustraire du monde, afin que l'ignorance de ses plaisirs m'empêchât de les regretter, et que la victime, dans un âge plus avancé, ignorât du moins tout ce que lui dérobaient son sacrifice; j'y restai trois ans avec tranquillité, et j'y reçus une éducation dévote, qui porta plus sur mes manières que sur mon coeur; je veux dire, qui ne m'inspira pas de vocation, mais qui me donna l'air d'en avoir une. Je promis tout autant qu'on voulut que je serais religieuse, mais je le promis sans envie de le devenir, et sans dessein de ne pas l'être. Je vivais sans réflexion; je m'occupais de mon propre feu; j'étais étourdie et badine; je jouissais de ma première jeunesse, et je m'amusais de tout cela, sans en désirer davantage.

Il est vrai que ce coeur vide de goût pour la clôture, et qu'on n'avait pu tourner à l'amour de la règle, quoiqu'il ne souhaitât rien encore, semblait deviner par son agitation folâtre qu'il était d'agréables mouvements qui lui convenaient, et qu'il attendait que les mouvements lui vinsent; et l'accident que je vais te dire me débrouilla tout cela!

Une de nos petites pensionnaires tomba malade: sa mère, qui l'aimait beaucoup, ne voulut point la confier aux soins du monastère; elle vint la chercher, et demanda à me voir, parce que mes parents l'en avaient priée. Je fus donc au parloir; et j'y perdis sur-le-champ mon ignorance.

J'y vis un cavalier; c'était le fils de la dame en question: nos yeux se rencontrèrent; je sentis ce qu'ils se dirent, sans être étonnée de la nouveauté du goût que j'avais à voir ce jeune homme, et la conversation que mes yeux eurent avec les siens n'eut de ma part aucun air d'apprentissage. Si je péchai, ce fut par un excès d'éloquence, dont à présent je retranche un peu dans l'occasion; je n'ai point appris à mieux dire que j'aime, j'ai seulement appris à le dire un peu moins.

La dame, qui emmenait sa fille, me parla conformément aux instructions que mes parents lui avaient données; me vanta les charmes du cloître, et mit sa main dans sa poche, pour chercher des lettres qu'elle devait me rendre de la part de ma mère. Heureusement, elle les avait oubliées; son fils s'offrit sur-le-champ de me les apporter, et avant qu'il eût parlé, j'avais déjà compris et souhaité ce qu'il devait dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à son tour il avait senti la nécessité, puisque je lui trouvai déjà les yeux sur moi.

Enfin, ma chère, après quelques discours fatigants, sa mère sortit, avec promesse de renvoyer son fils me porter mes lettres; et de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes sentiments, les goûter à l'aise, et contempler l'image de mon vainqueur. Au retour de ma méditation, on ne me vit plus ni si badine ni si vive; mais en

revanche, j'étais négligente et distraite; non que j'eusse perdu ma gaieté, mais elle se répandait moins au-dehors. Je jouissais d'un plaisir qui m'occupait tant qu'il arrêtait ma dissipation; et pour vaquer à mes petites réflexions, j'oubliais tout le reste.

Cependant, le jeune homme revint; il me demande; une religieuse me suit au parloir. Que je la haïssais là! mais le hasard m'a toujours servi assez fidèlement: une soeur converse vint pour parler à ma religieuse, cela nous fit un moment de liberté, dont le cavalier et moi profitâmes, parce que nous en étions tous deux également avides; il me glissa adroitement, avec mes lettres, un billet qu'un serrement de main m'avertit être mystérieux; ma main lui redit aussitôt que j'entendais la sienne. Je rougis pourtant de ce geste mis en réplique; il le vit, et pour m'enhardir le petit fripon me baisa la main. Ce qui est de plaisant, c'est qu'effectivement j'en devins moins honteuse; mais mon importune compagne, la religieuse, retourna la tête à l'instant le plus intéressant de notre action; elle en surprit toute l'ardeur sur le visage du jeune homme, et tout le consentement sur le mien; et la nonne commença à rougir, où j'achevais de le faire.

Monsieur, dit-elle au jeune homme, en me retirant de la grille, Madame votre mère ne vous a point donné cette commission. Il est vrai, Madame, répondit-il; mais une si belle main, et mon âge me l'ont donnée; et je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma mère, répondis-je, je n'ai pas eu le temps d'arrêter Monsieur. Allez-vous-en, Mademoiselle, me repartit-elle, vêpres sonnent, vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une révérence, où, à travers beaucoup de modestie, j'enveloppai je ne sais quel air content de mon amant, qu'il dut comprendre, et je me retirai plus curieuse qu'inquiète des suites de l'aventure, et dans une impatience extrême de lire mon billet; il me parut charmant, peut-être l'était-il: je le gardai comme un trésor, où je puisais, dans mille moments du jour, une agréable vanité: je me regardais comme une personne importante; je n'avais besoin que de le toucher pour m'estimer, et pour tressaillir de joie. On veilla dès lors mes actions de plus près; mais au bout de quelque temps je me vis libre par la mort de ma soeur. On me vint reprendre au couvent: mon amant eut la liberté de me voir; ma nouvelle situation me ravit au point que j'en étais comme étourdie: les moindres visites étaient pour moi des plaisirs sérieux; un rien m'était beaucoup, ou quelque chose; mon amour même augmenta à proportion; la journée ne suffisait pas à sentir ma satisfaction.

Voilà quelle j'étais, quand les empressements de mon amant baissèrent, et quand enfin j'appris qu'il les portait ailleurs. Je te l'avoue, ma chère, le jour où l'on m'en confirma la nouvelle, je fus bien une bonne heure où il me sembla que tout était désert dans le monde, et que tout m'avait abandonné. Dans cette détresse, il me vint compagnie; le monde à mes yeux se repeupla; mon chagrin s'affaiblit; je me crus moins délaissée; deux jeunes gens me firent des mines que je trouvai sincères; je me sentis reconfortée, et je pris tant de courage dans cette soirée, que lorsque la compagnie sortit, je me félicitai de mes nouvelles conquêtes, sans me ressouvenir que trois heures avant, je regrettais la perte d'une... Cette dame en était là de son discours, quand je fis par mégarde un petit bruit qui la fit taire. Remettons le reste; dit-elle, à une autre fois, il te divertira. Je me sauvai là-dessus, avec dessein de guetter l'occasion de savoir la suite de l'histoire; je l'ai sue; et comme cette lettre est déjà très longue, ce que j'ai appris sera le sujet d'une autre. Bonjour.

Suite de la lettre de M. de M\*\*\*.

Non, mon cher, je ne vous manquerai point de parole; je vous ai promis la suite de l'histoire en question; vous souhaitez que j'entre d'abord en matière, et je commence.

Je vous ai dit qu'un petit bruit que je fis avait interrompu la dame qui parlait, et qu'elle était sortie du cabinet avec sa tendre compagne, dans le dessein de continuer une autre fois son discours. Le lendemain je les épiai si bien toutes deux, que je les vis sur le soir se prendre sous le bras, et se retirer dans le cabinet, d'où j'avais tout entendu la veille; je me glissai donc à ma place, et je crois être obligé de vous conter la nouvelle conversation qu'elles eurent ensemble, avant que la dame qui avait commencé son histoire la poursuivît.

Eh bien, ma chère, dit la dame folâtre à son amie, comment as-tu passé la nuit? Mon Dieu! répondit l'autre, j'ai honte de te le dire. Ah j'entends, reprit l'amie; je sais ta nuit par coeur; je la lus hier en me couchant. Tu l'as lue? Tu rêves! dit l'autre. Non je te dis vrai, repartit-elle; je lisais hier Cassandre; l'auteur suppose son amant absent, et j'en étais aux agitations qui tourmentaient son coeur pendant la nuit; ainsi tu vois bien que je dois savoir l'histoire du tien; car apparemment il n'a pas dérogé, et l'exercice de toutes ces nuits-là est uniforme. Tiens, je te dirais de la tienne le commencement, le milieu et la fin, par ordre alphabétique: gageons que c'est d'abord une réflexion cruelle qui produit un soupir douloureux, ou bien, si tu le veux, c'est le soupir qui précède la réflexion; car les coeurs de ton espèce soupirent souvent d'avance, en attendant de savoir pourquoi.

Il en est d'eux là-dessus, comme de ces poètes qui font la rime avant que d'avoir trouvé la raison; mais d'ordinaire, c'est la réflexion qui produit le soupir; le soupir à son tour est le père d'une apostrophe à l'amant absent: cher Pyrame! quand le Ciel permettra-t-il que je te revoie?

En voilà l'exorde: après on se parle à soi-même: ô fille ou femme infortunée! etc. Ensuite, il y a des pauses, je veux dire qu'on se tait, qu'on parle, qu'on s'agite; une famille de nouveaux soupirs naît encore de tout cela; ils ont aussi pour enfants de nouvelles apostrophes à la nuit, au lit où l'on repose, à la chambre où l'on est; car dans cet état le coeur fait inventaire de tout: dis-moi la vérité; voilà la généalogie des actions de ta nuit; voilà du moins comment l'original en est dans Cassandre. A la pointe du jour tu t'es endormie d'abattement, et je gage encore que ton sommeil était orageux, nuisible à l'estomac par la quantité des soupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre dame en souriant (car sans la voir, je devinais qu'elle souriait par son ton), tu ne mérites pas que je te confie ce que j'ai senti cette nuit. Ah! ma toute bonne, repartit l'autre, rends-moi compte, je t'en prie; si tu n'as pas été si tourmentée qu'à l'ordinaire, c'est une fortune que tu me dois: je t'ai donné des remèdes qui t'ont soulagée; parle.

As-tu observé, dit l'autre dame, l'empressement que Lisidor marquait hier au soir pour moi? Oui sans doute, dit sa compagne, et ma vanité commençait à souffrir un peu de voir tes appas préférés aux miens (car tu sais que voilà la règle entre nous autres femmes). Quand deux cavaliers ont paru se disputer l'honneur de me plaire, leur hommage m'a raccommodée avec toi: je t'ai pardonné Lisidor en leur faveur; je t'avoue qu'alors je t'ai perdue de vue, et que mon acquisition m'a fait oublier la tienne. Eh bien! continue, qu'est-il arrivé de cet empressement? Mais, dit l'autre, il est arrivé... j'ai de la peine à te l'avouer. Que signifie cela? répondit son amie; Pyrame est-il sorti de ton esprit? N'aimes-tu plus qu'Alidor? Je te louerais de ce double impromptu, si tu n'avais que quatorze ans: je t'ai déjà dit qu'à cet âge mon coeur avait joué le même tour à sa première inclination; mais à vingt-cinq ans, ma chère, ce n'est plus là qu'un tour d'enfant: change, sois volage, quand le coeur t'en dira; à la bonne heure: mais tu n'as pas tant besoin de savoir changer de penchant, que tu as besoin de savoir changer ta façon d'en prendre. Tu aimais Pyrame; il était absent; tu t'étais ensevelie dans la douleur: voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. Alidor le chasse subitement de ton coeur, c'est quelque chose; et cela marque qu'on peut te conduire à mieux; mais si tu

recommences avec ce dernier un cours de tendresse pareil à celui que tu quittes, si tu vas avec lui doubler encore Cassandre ou Cléopâtre, plus de commerce entre nous, je me retire. Aussi bien je m'imagine que tu as des devoirs solitaires, des réflexions à faire sur la honte de ton amour naissant: tu n'as qu'à dire et je te laisse, sur-le-champ, la liberté d'être honteuse à ton aise: mais si tu veux être raisonnable, faire le profit de ton amour-propre et de ton coeur, aimer Lisidor parce qu'il te plaît, en te conservant Pyrame, parce qu'il t'aime: oh! tu seras de ce monde! Je suis toute à toi, et je te continue mes conseils pour ta conversion.

En vérité, tu n'es qu'une étourdie, répondit alors l'autre dame, tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer, et depuis que tu causes, tu n'as combattu que tes chimères, et point du tout mes idées: Eh! qu'importe? reprit l'autre. J'y ai toujours gagné, puisque je suis femme, et que j'ai parlé longtemps. Mais quelle est donc ta pensée? La voilà, repartit son amie; c'est que, Dieu me pardonne, il me semblait, cette nuit, que j'aimais Pyrame sans douleur, tout absent qu'il est, et qu'Alidor me plaisait encore, sans que je l'aimasse. D'abord cela m'a fait peur à cause de ce pauvre garçon qui est éloigné de moi: je craignais de lui faire tort; mais autant qu'il m'en souvient, cela faisait dans mon coeur un mélange d'amour et de vanité, qui ressemblait assez à ce que tu m'en enseignes. J'ai perdu quelque temps à m'examiner, par scrupule pour l'absent; mais j'ai vu qu'il n'entraîne rien là-dedans contre ses intérêts: en effet le chagrin que j'avais, en l'aimant, ne lui rapportait rien. Oh! si fait, si fait; il lui rapportait, reprit son amie en souriant; ce chagrin-là n'était qu'un dévouement de ton âme à une fidélité éternelle, et cela ne vaut rien: laisse-la hardiment mourir, cette fidélité; il n'y a que les dupes qui en font leur objet; je suis très contente de toi; à tes scrupules près, tu marches à pas de géant dans la bonne voie; avance et ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre, je me reproche encore quelque chose; mais, si Alidor continue à m'en vouloir, j'espère que cela se passera. Bon! dit son amie; puisque tu vas jusqu'à l'espérer, cela vaut fait; jamais ces espérances-là ne trompent. As-tu vu ce matin Alidor? Je le quitte il n'y a qu'un moment, dit-elle; il est venu voir tantôt si j'étais levée. Tu l'étais sans doute, reprit sa compagne. Point du tout, repartit-elle; comme je n'ai point fermé l'oeil de toute la nuit, j'ai tâché de m'assoupir ce matin; car tu sais qu'on est à faire peur, quand on n'a pas dormi. Comment, s'écria l'autre, tu crains déjà de faire peur? Oh! mon enfant, ton coeur a fait un coup de maître. N'importe, reprit la convertie, tu feras bien de m'achever ta vie, et cela me fortifiera. J'y consens, dit son amie; aussi bien l'habitude d'aimer languissamment t'a laissé je ne sais quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela me fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on dirait d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris, mais je veux mourir, si cela ne ressemble... A propos, de ma vie, où en étais-je? Aux conquêtes que tu fis un soir, lui dit l'autre dame, et qui te firent oublier subitement l'inconstance de ton premier amant. Nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reste de la soirée dans une situation de coeur qui, par intervalle, me fournissait des secousses de joie incroyables. Les deux jeunes gens, qui s'étaient déclarés pour moi, me revenaient dans l'esprit avec leurs petites façons: à cela se joignait une apparition subite des plaisirs de coquetterie que me vaudrait leur amour. Quelle vue, ma chère, pour une fille, et pour une fille de mon âge! aussi je n'y pouvais tenir et je tressaillais entre cuir et chair, tout autant de fois que cela me passait dans l'esprit. Cela ne m'y passait cependant que d'une façon très confuse, parce que la présence de mon père et de ma mère me gênait; j'en réservai donc l'examen, et j'en fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut l'heure de se coucher, je volai dans ma chambre pour me déshabiller et pour me voir: oui, pour me voir, car j'étais pressée d'une nouvelle estime pour mon visage, et je brûlais d'envie de me prouver que j'avais raison. Tu penses bien que mon miroir ne me mit pas dans mon tort; et je n'y fis point de mine qui ne me parût meurtrière; et la contenance la moins façonnée de mes charmes pouvait, à mon goût, achever mes deux amants.

Te ferai-je le détail de mes petites grimaces? Nous sommes toutes deux du même sexe, et je ne t'apprendrai rien de nouveau: tantôt c'est un mixte de langueur et d'indolence, dont on attendrit négligemment une physionomie; c'est un air de vivacité dont on l'anime, d'usage et d'éducation dont on la distingue; enfin, ce sont des yeux qui jouent toutes sortes de mouvements; qui se fâchent, qui se radoucissent, qui feignent de ne pas entendre ce qu'on voit bien qu'ils comprennent; des yeux hypocrites, qui ajustent habilement une réponse tendre; à qui cette réponse échappe, et qui la confirment par la confusion qu'ils ont de l'avoir faite.

Voilà en gros les aspects sous lesquels je m'admirai pendant un quart d'heure: je me retouchai, cependant, sous quelques-uns, non que je ne fusse bien, mais pour être mieux; après quoi je me couchai remplie de sécurité sur l'avenir; mais je me couchai sans envie de dormir: j'avais trop bonne compagnie d'idées: les deux jeunes gens, leurs tendres dispositions, ma gloire présente et future, la bonne opinion de moi-même, tout cela me suivit au lit.

Je me mis donc à rêver, et à faire mille projets de conduite: j'arrangeais les discours de mes amants et les miens; j'imaginai des incidents; je troublai leur repos; je les calmai; j'inventai des caprices dont je me divertissais de les voir dépendre: et toute jeune que j'étais, je commençais à comprendre la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes: je jugeais qu'elles nous variaient à leurs yeux, et nous exposaient sous différentes formes, dont l'inconstance les obstinait à nous fixer dans la bonne; mais qu'il ne fallait pas qu'ils pussent s'en assurer; et qu'ainsi, leur temps se passait à nous chercher, et à ne nous trouver, comme ils souhaitaient, qu'à la traverse.

Voilà, ma chère, jusqu'où portaient alors mes lumières naturelles: enfin, mon enfant, le sommeil me prit au milieu de toutes ces idées, et je m'endormis sans m'en apercevoir.

Le jour vint; je ne m'étais pas trompée; nos deux jeunes gens étaient blessés. A mon égard, j'étais saine et sauve, et je n'avais encore que ma vanité d'intriguée.

Mais l'amour est comme un mauvais air que nous portent les amants qui nous approchent. Un des miens fut deux jours sans venir au logis; mon coeur s'avisa naïvement de s'en apercevoir; je ne m'amusai point à me le vouloir cacher; c'eût été trop de peine, et je hais l'embarras qui ne mène à rien. Je pris la chose tout comme mon coeur me la donnait; je vis qu'il y avait de l'amour, j'y acquiesçai.

Tu ne le croiras peut-être pas; mais rien ne nuit tant à l'amour que de s'y rendre sans façon. Bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait, et ne devient plus qu'une bagatelle, quand on le laisse en repos. Telle que tu me vois, je suis un peu philosophe, moi. Tiens, j'ai trouvé que la raison nous rend nos plaisirs plus chers en les condamnant. Si l'on s'y arrache, on en souffre, et en souffrant, on croit se refuser à des délices; le plus court pour en perdre le goût, c'est de se les permettre, je dis, quand ils ne choquent pas absolument les moeurs que doit avoir une honnête femme du monde; car je ne suis pas une libertine, au moins; mais se pardonner quelque amour dans le coeur n'est pas un si grand crime; et je t'avoue d'ailleurs que je n'espérerais rien de bon de la conduite à venir d'une femme qui combattrait un grand penchant dont elle se voit prévenue: si le penchant l'entraîne, gare qu'il n'en fasse ce qu'il veut! car elle est bien fatiguée, et ne peut guère ménager de conditions avec son vainqueur.

Il n'est pas de gens plus extrêmes dans leurs excès que ceux qui l'étaient dans leurs scrupules; ils vont toujours plus loin que la tentation ne leur proposait; elle n'a du moins qu'à se présenter pour être obéie.

Voilà un échantillon de ma philosophie, et je te la donne pour excuser ma façon d'agir avec cet amour naissant dont je m'aperçus.

Celui de qui je le tenais vint le lendemain; il entra dans le moment que je m'occupais à le souhaiter. Comme il me surprit, je n'eus pas le temps de m'empêcher d'être ingénue; je désirai de le voir; je le reçus en conformité; en un mot, il connut qu'il me faisait plaisir; il en devint plus aimable; car, en amour, pareille découverte donnera toujours de nouvelles grâces à l'homme d'esprit qui la fait.

Le nouvel agrément qu'il prit ne m'échappa pas; mon coeur n'en perdit rien; il lui en tint compte, et je ne vis qu'avec plus de complaisance une passion qui s'augmentait des faveurs qu'on lui faisait.

Quelques visites qui vinrent alors abrégèrent le bon accueil qu'il recevait de moi, non que je lui eusse dit que je l'aimais: j'avais été plus modeste, sans être pourtant moins claire, et j'en avais glissé l'aveu sous des plaintes assez empressées de son absence.

On nous interrompit donc; j'allai recevoir la compagnie qui venait, et avec laquelle il sortit trois heures après.

J'oubliais à te dire que son rival en était, de cette compagnie; sa présence écarta, sans les renvoyer, les sentiments de préférence que j'avais pour le premier de ces deux adorateurs. Risquer d'en perdre un, par trop de naïveté pour l'autre, c'était jouer trop gros jeu; et je n'étais pas d'humeur à ruiner les plaisirs de ma vanité, en faveur de ceux de mon amour.

D'ailleurs, j'étais un peu fâchée que ce jeune homme préféré m'eût fait un larcin de mon secret, quand il m'avait surprise; et comme il n'entrait pas dans mes petits maximes que la certitude lui durât longtemps, je me déterminai, tout d'un coup, à le dérouter en fêtant son rival.

Trois ou quatre minauderies, tant en gestes qu'en paroles, corrigèrent le premier de sa sécurité et firent germer l'espoir dans le coeur du second: de là, je vis naître des nuages sur le visage de l'un, et la sérénité sur le visage de l'autre.

La paix en souffrit; le favorisé raillait le malheureux; il abusait insolemment de sa fortune, et le malheureux répandait un esprit d'envie sur tout ce qu'il répondait, mais d'une envie douloureuse, plus humiliée que brusque.

Cela me toucha; l'amour dans mon coeur plaida sa cause, et la gagna, mais si adroitement que j'avais déjà soulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyais en être encore à décider du parti que je devais prendre.

Voilà les surprises de l'amour; mais t'avouerai-je toutes mes folies? Ce soir-là, je fis et défis plusieurs fois la même chose, tombant, tour à tour, d'un acte de pur amour dans un acte de vanité; je ne crois pas qu'il y ait rien de si divertissant.

Cependant l'heure de se retirer vint, et mes deux amants sortirent plus piqués et plus incertains que jamais de leur destinée. Quand je les vis partir, j'étais bien tentée de finir la scène à la satisfaction de mon amour; il n'était question que d'un petit tour de gibecière, du moindre petit clin d'oeil, fait en cachette et reçu de même. Je ne sais pas comment je m'en abstins, en voyant l'air mortifié de celui que j'aimais; mais je regardai ailleurs par un esprit de ménage sur mes plaisirs. Je me dis qu'il fallait en réserver pour le lendemain, et que si mon amant partait consolé, je m'ôttais la douceur de jouir plus au long de son inquiétude, et de

l'effet de mes bontés.

Je passai la nuit à merveille; il y avait longtemps que je ne m'occupais plus à rêver éveillée; j'avais pris, de cet amusement-là, jusqu'à satiété, et je n'y trouvais plus rien de piquant; en effet, il n'est bon qu'à des filles novices. Devine qui me rendit visite le lendemain. L'amant du couvent, mon infidèle! Devine encore ce qu'il m'arriva quand on me l'annonça. T'y attendrais-tu? le coeur me battit.

Mais, mon enfant, je songe qu'il se fait tard, dit-elle, en s'interrompant; on peut nous attendre pour dîner; remettons le reste à tantôt.

Et vous, mon cher, vous voulez bien que je m'interrompe aussi, avec promesse de vous dire la suite, à condition que je l'apprendrai.

Suite de la lettre de M. de M\*\*\*.

Je vais enfin vous rapporter le dernier entretien des deux dames en question. Je sors actuellement de ma niche, et elles du cabinet d'où je les ai toujours entendues: vous vous souvenez, sans doute, de la différence de leur caractère.

L'une est une coquette badine, qui quand un amant lui plaît, n'y sait d'autre façon que de l'aimer, que de l'oublier sans y tâcher, quand il l'oublie; et quand il est absent, que de se divertir, en l'attendant, des coeurs étrangers qui lui venaient; et d'employer, dans cet agréable exercice de coquetterie, le temps qu'une autre donnerait au désir impatient de revoir ce qu'elle aimerait.

C'est une femme dont le coeur, en amour, est fermé à toute impression fâcheuse, accessible à toute impression agréable autant de fois que le hasard le veut; un coeur, enfin, qui tire parti de tout, qui, devenu tendre pour un objet, ne renonce pas pour cela aux autres; mais qui retient pour sa vanité ceux dont son penchant ne s'accommode pas, et qui souvent même dans le même jour, se trouve sensible autant de fois qu'il est coquet.

La compagne de la dame que je viens de peindre est d'un caractère tout opposé; c'est une femme dont le coeur est plus sage et plus neuf, et qui paraît avoir toujours regardé l'amour comme un péril, dont elle avait honte de s'approcher; mais le péril, apparemment, l'a poursuivie; et comme on fuit avec paresse ce que l'on fuit à contrecoeur, le péril l'a surprise; elle aime.

Oh! vous savez que plus une femme a craint l'amour, plus scrupuleusement le sert-elle, quand les forces lui ont manqué, et qu'elle ne peut plus s'en défendre; c'est en aimant de tout son coeur qu'elle se délasse de la fatigue qu'elle a soufferte en combattant, mais elle aime comme un autre remplit un devoir, je veux dire avec une exactitude de sentiments qui n'est jamais un défaut, et dont elle se fait comme une obligation religieuse.

L'amant est-il absent pour un demi-jour? il faut y rêver solitairement, fuir ou défier toute occasion qui oserait réjouir.

Revoit-on cet amant? il faut un épanchement modeste de tendresse; mais cependant plus tendre que ne pourrait être une joie libertine: il faut soupçonner cet amant de n'avoir eu ni l'air ni le coeur assez mortifié, pendant sa courte absence, et perdre ses soupçons, après avoir eu le plaisir de sa justification; lui jurer après, cent fois, qu'on l'aimera toujours; car cette répétition de serments n'est que dans les paroles; mais le sentiment en est toujours nouveau.



Enfin, il entre dans la tendresse d'une femme de ce caractère une infinité d'autres petites formalités, qui sont toutes de l'invention des coeurs qui étaient sages et timides, avant que d'être tendres.

Telle est donc la dame à qui sa compagne a déjà raconté une partie de ses aventures: elles prirent ensemble le chemin du cabinet, et moi celui de mon bosquet.

Quel livre as-tu dans ta poche? dit la coquette, en ouvrant la conversation. C'est Pharamond, répondit-elle. Pharamond! s'écria l'autre, quoi! pendant que je travaille à ta conversion, et qu'elle est plus d'à moitié achevée, tu lis encore des livres hérétiques? Donne-moi ce livre; je te défends d'en lire de pareils, sous peine de ma colère; donne, te dis-je: tu n'as pas encore la tête assez forte, pour soutenir l'air dangereux qu'on y respire.

Il me semble que si, répondit l'autre, et je t'assure que ce matin mon coeur a déjà critiqué dans les amants de Pharamond des lenteurs, des timidités, des fiertés, qui autrefois étaient tout à fait de mon goût. J'ai trouvé que ces gens-là s'amusaient trop à respecter, à se fâcher, ou à se plaindre; et que les meilleures occasions périssaient entre leurs mains: tu vois bien que de pareilles remarques ne me menacent pas de rechute.

Ta critique est judicieuse, reprit l'autre: effectivement, si toutes ces folies étaient d'usage, et si les amants d'aujourd'hui se ballottaient comme ceux-là, le mariage serait assez inutile; car on ne serait d'accord qu'après quatre-vingts ans de martyre.

Abrège tes réflexions, dit sa compagne, pour m'achever ta vie; je ne suis venue ici que pour l'entendre; tes coquetteries m'ont d'abord fait peur; mais à présent, la comédie m'en plaît.

Je te la donne aujourd'hui, reprit l'autre, mais j'espère que tu la joueras bientôt toi-même: achevons mes aventures, puisque tu le veux: il ne m'en reste pas beaucoup; mais je travaille tous les jours à les augmenter.

J'en étais, je pense, à mon amant de couvent, qui s'avisa de me rendre visite, quand je ne songeais plus à lui.

Le petit infidèle avait entendu parler de mes conquêtes. Le don de mon coeur, autrefois, lui avait paru plus agréable qu'important: il en avait aimé la tendresse; mais il avait oublié de l'estimer; et franchement, quelque aimé que soit un amant, quelque amour qu'il ait lui-même, s'il n'est glorieux d'avoir acquis le nôtre, c'est un amant manqué.

Ce n'est pas assez qu'il soit glorieux de nous paraître aimable; il faut qu'il le soit de nous l'avoir paru plus que d'autres, qui aspirent à le paraître aussi bien que lui. Ses rivaux, en lui exagérant ce qu'il vaut, quand il en triomphe, l'avertissent de ce que nous valons nous-mêmes; cette dernière leçon tient son amour en respect, et son orgueil en haleine: il a eu l'honneur de la préférence; cela ne lui suffit pas; il reste que cette préférence lui soit continuée.

Il ne s'était rien passé de semblable avec mon inconstant, quand nous nous étions aimés; mais on ne lui eût pas plus tôt dit que j'avais deux esclaves à ma suite, et que mes appas étaient en haute réputation, qu'il jugea que c'était un beau coup à faire, s'il pouvait rattraper les droits qu'il avait eus sur mon coeur; mais il avait eu ces droits sur un coeur brut, sur un coeur enfant.

Dans le couvent j'avais regardé son amour comme un effet étonnant de mon mérite; et le retour que j'avais eu pour lui n'était qu'une admiration de moi-même, qui m'échauffait, à quoi s'était jointe une curiosité puérile d'essayer mes yeux sur un homme, et de voir ce qu'il en arriverait; de sorte que je n'aurais jamais eu d'amour pour lui, sans l'envie que j'avais eue d'en avoir pour qui que ce fût, pour savoir ce que c'était; mes deux dernières conquêtes, et je

ne sais combien de petits amours momentanés, qui naissaient autour de moi partout où j'étais, m'avaient guérie de ces enfances; je n'étais plus surprise d'être aimée, et je l'aurais été de ne l'être pas.

Ainsi mon infidèle était bien loin de son compte; et comme tu vois, de pareilles dispositions ne lui faisaient pas beau jeu.

Cependant je t'ai dit que le coeur me battit quand on me l'annonça; mais ce n'était qu'émotion d'orgueil; encore cet orgueil ne le regardait-il pas. Il revient, me dis-je aussitôt; sans doute c'est le bruit que je fais qui le ramène; je ne me flatte pas quand je crois valoir mieux qu'une autre; il court dans le monde une estime publique en ma faveur; le repentir de mon infidèle en est la preuve.

Qu'en dis-tu? pareille idée ne méritait-elle pas une émotion? le fripon entra donc; peut-être crut-il que j'allais traiter froidement avec lui; et que trop fière pour lui rappeler son crime, je serais du moins assez malhabile pour être sérieuse.

Mais qu'il s'abusait, le pauvre garçon! Ah! vous voilà, mon cher enfant? lui écriai-je au milieu de sa révérence. Vous avez la conscience en peine, je gage, et vous craignez de mourir sans mon absolution. Allez, je suis bonne, et je vous la donne; ma générosité va plus loin, je vous permets l'honneur de rentrer dans mes fers; vous ne vous y ennuierez pas comme autrefois, et vous aurez bonne compagnie dans votre esclavage.

Ma saillie le déconcerta; il se prisait assez pour ne s'y pas attendre, et rien n'est plus sot, en pareil cas, qu'un homme vain qui se trouve innocent, où il se flattait d'être coupable.

Je vis son embarras; une autre en aurait eu pitié; mais pour moi je ne vauz rien dans ces occasions. Eh, quoi! mon brave, lui dis-je, vous voilà bien étourdi de ne me pas trouver fâchée; rendez-moi compte de vos petits sentiments de présomption.

A cette demande, il me répondit par un bégaiement; je me mis à rire de toute ma force. A la fin je ne sais s'il ne serait pas mort de honte, ou plutôt de pure vanité confondue, s'il n'était entré du monde; il se sauva pendant les compliments.

Suite de la lettre de M. de M\*\*\*.

Quelqu'un, qui l'autre jour entra dans ma chambre, quand je vous écrivais, m'empêcha de continuer notre histoire: en voici la suite.

La dame qui raconte ses aventures dit que l'amant qui lui avait ramené la réputation de ses charmes s'était sauvé de ses plaisanteries, à la faveur d'une visite qui survint.

Il s'éclipsa si adroitement, continua-t-elle, que je ne m'en aperçus pas: sa retraite me fit rire, et je n'y songeai plus. Une dame de la compagnie proposa une partie de comédie; on me demanda à ma mère, et nous y allâmes; j'y retrouvai mon fugitif; il était dans une loge, voisine de la mienne, avec deux dames, dont l'une me parut une brune fort aimable, sans être belle; c'était un de ces visages de goût, dont les traits ont je ne sais quelle heureuse irrégularité; et qui n'en valent que mieux de n'être pas beaux. J'ai toujours appelé ces physionomies-là d'agréables fantaisies de la nature, qui n'amusent jamais les yeux qu'aux dépens du coeur. Oui, ce sont de ces physionomies à part, qui ne ressemblent à rien; on aime à les voir, sans s'aviser de les craindre; on les regarde avec un plaisir de bonne foi, qui n'avertit pas de ce qu'il est. Il y a des visages d'ostentation, déclarés dangereux, quand on vient à les aimer; on n'en a point été la dupe, on avait présagé l'aventure; mais les physionomies dont je parle ne font point de fracas; rien n'est d'abord plus familier, leur charme agit sans faste, il ne prélude pas avec un coeur, et l'on est tout surpris de se trouver

un amour dont on n'avait pas eu la moindre nouvelle.

Tu ne douterais pas des petites raisons que j'ai de caractériser ces friponnes de physionomies-là; c'est que je connais leurs mauvais tours par expérience.

J'en ai rencontré une de cette espèce; je croyais, quand elle me plaisait, que c'était sans conséquence; je le disais partout très innocemment; celui qui la portait vint un beau matin prendre congé de moi pour un petit voyage qu'il allait faire. Jusque-là je ne l'avais cru que mon ami: quand il partit, je le trouvai mon amant; mais il n'est pas temps d'en venir à lui.

L'aimable brune dont je t'ai parlé me parut prendre quelque intérêt au jeune homme en question; et le jeune homme fit tout ce qu'il put pour me faire remarquer cet intérêt.

L'intelligence de ces petites façons me vint sur-le-champ. "Vous m'avez méprisé, vous voyez cependant que je vaudrais quelque chose": voilà le langage muet qu'elles m'adressaient.

Là-dessus je pris, tout d'un coup, mon parti; j'aurais été fâchée qu'il eût cru que je le comprenais; encore plus fâchée qu'il eût vu que je refusais de le comprendre; car en pareil cas, c'est être trop au fait, que de n'y vouloir pas être.

J'appelai donc à moi toute mon industrie, pour cacher l'attention que j'avais, et pour dérober que je la cachais.

Je pense que je me tirai d'affaire: tantôt je parlais aux personnes de ma loge; je regardais de tous côtés indifféremment; je me fis enfin de ces postures oisives, de ces regards dissipés, qui ne tombent sur rien, et qui tombent sur tout, et dont une curiosité vague ou le hasard dispose.

La nature n'est pas plus vraie que mon art dans ces occasions; c'est un talent qui m'a souvent bien réjouie; le petit bonhomme crut assurément avoir perdu ses peines; j'en jugeai du moins par le ralentissement des soins qu'il se donnait pour être entendu de moi.

Pendant ce temps-là, je méditais de ma part un coup de coquette, dont je goûtais le plaisir par avance, car il ne me vint pas un moment dans l'esprit de douter du succès, et voilà ma façon de penser: écoute donc quel était mon dessein.

J'avais trouvé la brune fort aimable, je m'étais aperçue qu'elle ne haïssait pas le jeune homme; il pouvait l'aimer aussi, lui, et quand il ne l'aurait pas aimée, l'honneur de plaire à la belle valait bien qu'on ne s'exposât pas légèrement à le perdre.

Oh bien! ma chère, je voulais triompher de l'estime qu'apparemment il faisait de cet honneur, et lui faire abandonner sa maîtresse, sur la simple espérance de rattraper mon coeur. Je trouvai dans ce triomphe un ragoût infini; je savais bien que j'étais aimable; c'était une vérité prouvée; mais il me sembla que je n'en avais que des preuves ordinaires. Je n'avais fait encore soupirer que des indifférents, ou de jeunes gens sans maîtresse, qui n'étaient ni amoureux ni aimés, et je ne voyais pas qu'il y eût un si grand mystère à cela. Mon idée me fit penser que je n'étais encore qu'une enchanteresse d'un ordre subalterne, puisqu'il me restait à faire une épreuve de mes charmes supérieure à tout ce que j'avais fait jusqu'ici. J'étais comptable à ma vanité d'un amant qui brisât ses fers, pour s'engager dans les miens, ou qui préférât la poursuite de mon coeur à la gloire d'en conserver un tout acquis.

Je formais là des desseins meurtriers pour la brune en question, qu'on me dit être intime amie d'une de mes parentes; mais je n'aurais pas fait grâce à ma soeur; si elle avait été à la place de la brune; il s'agissait d'un plaisir de vanité coquette; et quand il se présente un pareil gain à faire, parmi nous autres femmes, on en ignore encore le sacrifice; et j'étais femme complète à cet égard; ou pour mieux dire, j'avais là-dessus, pour ma part, l'avidité de quatre femmes ensemble.

La brune m'en a toujours voulu depuis; elle a tort cependant; passe qu'elle me haït alors: encore ces ressentiments-là ne doivent-ils durer qu'un jour. Pour moi, si jamais semblable aventure m'arrivait, je proteste aujourd'hui contre la rancune qui me saisira et dont la durée excédera le temps que je viens de te dire.

Suite de la lettre de M. de M\*\*\*.

Tu te ressouviens bien, ajouta la dame à sa compagne, en continuant son histoire, que j'avais déjà deux amants: j'en retenais un, parce que j'étais coquette; mais le coeur me parlait pour l'autre; et pour entretenir deux amants de cette espèce, il faut du manège.

Il est difficile de se conserver des plaisirs de vanité, qui nuisent à tout moment à ceux que le coeur veut prendre; et d'ailleurs une coquette, en pareil cas, oublie souvent de l'être, ou du moins, pour veiller à sa gloire, pour la trouver touchante, il faut qu'elle s'avise d'y penser; mais elle pense à son amour, sans s'en aviser; elle n'a besoin que de sentiment pour en goûter les douceurs; et ce sentiment, elle ne le cherche pas; il est toujours tout trouvé.

C'est donc un grand embarras que d'avoir à garder deux conquêtes pareilles aux miennes; et il fallait être bien hardie pour en méditer une troisième.

Mais, il faut te l'avouer, je ne suis point faite là-dessus, comme les autres femmes; ce n'est pas même à force d'esprit et de finesse que je me démêle de ces intrigues; je ne réfléchis jamais, je badine, et je sens: voilà tous mes talents; c'est avec cela que je me suis toujours tirée d'affaire. Les mesures les plus délicates, les tours les plus subtils ne coûtent aucun effort de pensée; j'ai là-dessus une adresse de tempérament; j'agis par instinct, toujours à propos, et toujours me divertissant de tout, même de la violence que je me fais avec mes amants, pour ne point donner l'avantage à celui que j'aime sur celui que je n'aime point.

Autant que j'en puis juger cependant, je crois que cette souplesse de coeur et d'esprit, cette audace à tenter plusieurs conquêtes, à vouloir me les conserver, malgré leur nombre, quand elles sont faites, cet art de surmonter alors les difficultés que je ne prévoyais jamais, et dont j'ai l'habileté de me tirer, sans tâcher d'être habile; ce talent d'être impunément coquette, de faire soupirer mes amants sous le joug d'une coquetterie actuelle, dont aucun d'eux ne m'accuse, qu'ils ne devinent point; je crois, dis-je, ne devoir ces avantages qu'à l'insatiable envie de sentir que je suis aimable, et qu'à un goût dominant pour tout ce qui m'en fait preuve.

Vois-tu, mon enfant, si j'ai quatre amants, j'ai pour moi-même un amour de la valeur de tout celui qu'ils ont pour moi. Oh! Il faut que tu saches que le plaisir de s'aimer si prodigieusement produit naturellement l'envie de s'aimer encore davantage; et quand un nouvel amant m'acquiert ce droit; quand je me vois les délices de ses yeux, je ne puis t'exprimer ce que je deviens aux miens. Mes conquêtes présentes et passées s'offrent à moi; je vois que j'ai su plaire indistinctement, et je conclus, en tressaillant d'orgueil et de joie, que j'aurais autant d'amants qu'il y a d'hommes, s'il était possible d'exercer mes yeux sur eux tous.

Et même alors, en concluant ce que je dis là, je vois en idée les regards que savent porter mes yeux; je les admire; j'en deviens amoureuse; le charme m'en émeut intérieurement; je brûle de trouver quelqu'un qui les éprouve: et si, chemin faisant, il se présente un objet pour qui mon coeur se déclare, c'est une aventure agréable, un bénéfice dont je jouis par surrogation, et qui dure autant qu'il peut, et qui n'interrompt nullement mes desseins de conquête.

Toutes ces parenthèses que je mêle au récit de ma vie vont à ton instruction; voilà pourquoi

je me les permets volontiers. Jusqu'ici ton amour-propre n'était qu'un maladroit, qui prenait les intérêts à gauche: je crois pourtant m'apercevoir qu'il est de bonne trempe, et qu'il ne tient qu'à lui de s'évertuer. Songe bien, ma fille, à méditer sur l'avidité du mien, et sur la préférence que je donne au plaisir d'être aimée, sur celui d'aimer moi-même: échauffe ton orgueil d'idée de régner sur plusieurs coeurs, et tu sentiras que l'art de conserver ses conquêtes naît du désir bien ardent de les faire: continuons à présent.

La comédie finit; le jeune homme dont je t'ai parlé, la belle brune avec laquelle il était, et leur compagnie se levèrent pour sortir de leur loge: personne de la mienne ne remuait encore, mais je me levai pour inviter les autres à en faire autant. J'avais envie de rencontrer mon fugitif en descendant l'escalier: j'y réussis, il me salua d'une révérence que j'interprétais encore, car elle était parlante: c'était un défi qu'il faisait au pouvoir de mes charmes. Je fermai les yeux sur l'injure et je résolus, sur-le-champ, de tourner sa vanité même à mon avantage.

Je sentis, je ne sais comment, qu'en pareil cas, le plus sûr moyen de triompher d'un fanfaron, c'était de feindre de le regretter. Le plaisir que vous lui faites, en flattant la bonne opinion qu'il a de lui, l'attire insensiblement à vous, pour l'amour de vous-même; il se charge, sans y penser, d'une reconnaissance qui le conduit à l'amour; d'abord il s'humanise par curiosité pour la joie que vous aurez de le voir revenir; mais il paye enfin de tout son coeur le plaisir superbe de voir agir le vôtre.

Monsieur, dis-je, au jeune homme, en m'approchant de lui avec un sérieux que la dupe prit pour un dépit; il y a six mois que je vous prêtais les Lettres portugaises: ce livre n'est point à moi; on me le redemande, et je vous prie de me le renvoyer... J'irai vous le rendre moi-même au hasard d'être encore raillé, me répondit-il, du ton d'un homme qui veut bien laisser entrevoir qu'il pourrait devenir traitable... Non, lui dis-je, un laquais suffit; je ne vous raillerais pas, mais je ne vous renverrais pas plus content.

Je prononçai ces derniers mots en le quittant, sans le regarder, et avec un dédain qui, sans doute, lui parut alors tenir la place d'un soupir.

Il ne me répondit point, mais je m'aperçus bien que sa vanité mordait à l'hameçon. Pour moi qui l'avais abordé très froidement, je gardai toujours un maintien uniforme; je remarquai qu'il jetait les yeux sur moi à la dérobée, et qu'il avalait, à longs traits, le plaisir dangereux de me voir sérieuse; ce qui, dans cette occasion, valait autant que me voir triste.

Nous remontâmes en carrosse, et j'attendis le lendemain, persuadée que le jeune homme ne pourrait porter plus loin l'envie de jouir, ou de ma douleur, ou de mes timides espérances.

Je l'attendis donc, comme en embuscade, je veux dire que je lui fis une nouvelle friponnerie. Il vint effectivement, et me trouva dans un négligé, dont l'économie était un chef-d'oeuvre. J'avais laissé dans ma parure les marques d'une distraction que je n'avais pas eue; et cela, sans préjudice des grâces que j'y avais ménagées, de façon, cependant, que ces grâces s'y trouvaient sans qu'on pût m'accuser d'avoir pris la peine de les y mettre; elles n'étaient là que parce que j'avais une figure, et qu'elles y tenaient: et je vis bien quand il entra, qu'il me croyait effectivement innocente.

Je le reçus avec un air d'indifférence, qui semblait gêner un moment de surprise agréable; tout cela porta coup. Voici, mademoiselle, le livre que vous m'avez prêté, me dit-il, et je viens vous demander excuse de l'avoir gardé si longtemps. Cela n'en vaut pas la peine, monsieur, lui dis-je, et je pardonne aisément de pareilles fautes. Je serais au désespoir d'en avoir de plus grandes à me reprocher, répartit-il. Brisons là-dessus, répondis-je vivement, et avec une adresse qui paraissait exclure une explication qu'elle amenait: brisons là-dessus, je vous

pardonne tout. Mais, mademoiselle, me dit-il, charmé de voir que je lui pardonnais du ton dont on accuse; de grâce, apprenez-moi mes crimes.

Changeons de discours, ou je vous quitte, lui répondis-je impatientement, en me levant, et faisant quelques pas.

A ce transport, le petit orgueilleux, content et rassasié de gloire, me sut si bon gré du mérite que lui supposait ma colère, qu'il se jette à mes genoux transporté d'aise, et me prit une main que je ne voulus pas avoir la force de retirer d'entre les siennes; car il fallait qu'à mon emportement succédât une tendre indulgence. Ce sont deux sentiments, qu'en pareil cas, la nature a liés l'un à l'autre.

Il donnait mille baisers à ma main: les souffrir, c'était faire un doux aveu du plaisir que j'avais de le revoir tendre; et dans cet aveu même, il entraînait d'amoureuses plaintes de son inconstance passée.

Je ne sais si tu conçois comment mon action signifiait tout ce que je dis; mais il est certain que peu de chose, en amour, contient souvent le sens de plusieurs pensées.

Mais, ma chère, le plus plaisant de l'histoire, c'est qu'au milieu de tout cela il m'arriva un accident que je n'avais pas mis en ligne de compte dans mon projet, c'est que je pris ma part au plaisir d'un raccommodement que je n'avais médité que par coquetterie; je dis ma part en amour, ce n'était plus vanité, c'était tendresse; apparemment que mon coeur voulut profiter aussi bien que le sien de l'occasion d'être bien aise; le fripon me remit sur mon siège, et là, mon attendrissement redoublant le sien, il m'embrassait les genoux avec une ardeur prouvée par quelques larmes, qui me parurent différentes de celles qui viennent du don d'en savoir verser.

Dans cet état: Oui! s'écriait-il, mademoiselle, j'ai fait mille crimes, puisque j'ai pu vous être inconstant, si c'est l'être que de négliger un bien dont une étourderie de jeunesse, dont mon peu d'expérience, me laissait ignorer le prix. D'autres objets m'ont amusé quelque temps, je l'avoue, mais il y a plus de quatre mois que mon coeur expie sa faute, qu'il vous regrette, qu'il adore votre image, et je n'osais paraître. Je me trouvais trop indigne d'obtenir grâce; et je le suis encore, je le serai toujours, malgré mon repentir. Oui! ma chère maîtresse; oui, punissez-moi, vengez-vous, en me permettant de vous voir; plus je vous verrai, plus je pleurerai la perte de votre coeur.

De temps en temps le fripon s'interrompait d'un baiser qu'il donnait à ma main, c'était malgré moi, mais je ne l'en empêchais pas. A te dire le vrai, je me sentais étourdie; ses caresses, ses larmes, ses regrets me faisaient trembler de peur et de plaisir. L'occasion était vive, le jeune homme vif, moi vive aussi: levez-vous, lui dis-je, en baissant ma tête auprès de la sienne; il me vola un baiser; je m'en fâchai, sans pouvoir m'en mettre en colère: je craignis son désordre et le mien; assoyez-vous, lui dis-je, d'une voix plus ferme que mon coeur; je le veux, asseyez-vous.

Il se levait, quand j'entendis du bruit dans l'antichambre; c'était celui de mes deux amants pour qui j'avais du penchant qui venait.

### *Lettre à mademoiselle Silvia pour sa fête*

Vous me disiez hier, mademoiselle, et bien naïvement: "C'est demain ma fête, monsieur de Marivaux... Vous, qui vous mêlez de bel esprit, est-ce que vous ne ferez pas quelques vers pour moi?..." Non, en vérité, mademoiselle, je m'en garderai bien! Vous êtes un point de vue un peu trop dangereux pour moi...

Car enfin, dites-moi, Silvie,  
Sur quoi les faire, je vous prie?  
Quand on versifie à l'honneur de quelqu'un, le jour de sa fête, on le loue, on célèbre ses  
bonnes qualités:  
C'est d'ordinaire son portrait,  
Qu'en pareille aventure on fait.  
Mais à faire un portrait de l'espèce du vôtre,  
Il y va, ma foi, trop du nôtre:  
A mon original je ne me fierais pas!  
Le moyen, avec lui, que le Peintre badine?  
Il n'offre qu'un tissu de grâces et d'appas;  
Et le fripon qu'il est, il a toute la mine  
De ne marchander pas celui qui l'examine.  
Or, voyez le bel embarras  
Lorsque, pour prix de mon ouvrage,  
J'aurai perdu ma liberté!  
Lorsqu'en vous regardant, mon coeur m'aura quitté,  
Et qu'il ira vous rendre hommage!  
Le vôtre me paraît manquer de charité:  
Jamais il ne voudra, je gage,  
Lui donner l'hospitalité.  
Fasse donc qui l'osera votre portrait, mademoiselle.  
Ce n'est pourtant pas que je sois fort jaloux de ma liberté: le plaisir de la garder n'est pas si  
grand... et plutôt au Ciel, l'avoir perdue avec vous, si vous étiez bien aise de l'avoir trouvée!  
Mais qu'à vos cruautés j'aie exposé mon coeur?...  
Je suis, en vérité, votre humble serviteur.

## Section II. Le Spectateur Français

### *Première feuille*

[29 mai 1721]

Lecteur, je ne veux point vous tromper, et je vous avertis d'avance que ce n'est point un  
auteur que vous allez lire ici. Un auteur est un homme, à qui dans son loisir, il prend une  
envie vague de penser sur une ou plusieurs matières; et l'on pourrait appeler cela réfléchir à  
propos de rien. Ce genre de travail nous a souvent produit d'excellentes choses, j'en  
conviens; mais pour l'ordinaire, on y sent plus de souplesse d'esprit que de naïveté et de  
vérité; du moins est-il vrai de dire qu'il y a toujours je ne sais quel goût artificiel dans la liaison

des pensées auxquelles on s'excite. Car enfin, le choix de ces pensées est alors purement arbitraire, et c'est là réfléchir en auteur. Ne serait-il pas plus curieux de nous voir penser en hommes? En un mot, l'esprit humain, quand le hasard des objets ou l'occasion l'inspire, ne produirait-il pas des idées plus sensibles et moins étrangères à nous qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il se donne en composant?

Pour moi, ce fut toujours mon sentiment; ainsi je ne suis point auteur, et j'aurais été, je pense, fort embarrassé de le devenir. Quoi! donner la torture à son esprit pour en tirer des réflexions qu'on n'aurait point, si l'on ne s'avisait d'y tâcher; cela me passe, je ne sais point créer, je sais seulement surprendre en moi les pensées que le hasard me fait, et je serais fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas si celle-ci est fine, si celle-ci l'est moins; car mon dessein n'est de penser ni bien ni mal, mais simplement de recueillir fidèlement ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choses que je vois ou que j'entends, et c'est de ce tour d'imagination, ou pour mieux dire de ce qu'il produit, que je voudrais que les hommes nous rendissent compte, quand les objets les frappent.

Peut-être, dira-t-on, ce qu'ils imagineraient alors nous ennuerait-il? Et moi, je n'en crois rien; serait-ce qu'il y aurait moins d'esprit, moins de délicatesse, ou moins de force dans les idées de ce genre? Point du tout. Il y régnerait seulement une autre sorte d'esprit, de délicatesse et de force, et cette autre sorte-là vaudrait bien celle qui naît du travail et de l'attention.

Tout ce que je dis là n'est aussi qu'une réflexion que le hasard m'a fournie. Voici comment.

Je viens de voir un homme qui attendait un grand seigneur dans sa salle; je l'examinais parce que je lui trouvais un air de probité, mêlé d'une tristesse timide; sa physionomie et les chagrins que je lui supposais m'intéressaient en sa faveur. Hélas! disais-je en moi-même, l'honnête homme est presque toujours triste, presque toujours sans biens, presque toujours humilié; il n'a point d'amis, parce que son amitié n'est bonne à rien; on dit de lui: C'est un honnête homme, mais ceux qui le disent, le fuient, le dédaignent, le méprisent, rougissent même de se trouver avec lui; et pourquoi? C'est qu'il n'est qu'estimable.

En faisant cette réflexion, je voyais dans la même salle des hommes d'une physionomie libre et hardie, d'une démarche ferme, d'un regard brusque et aisé; je leur devinais un coeur dur, à travers l'air tranquille et satisfait de leur visage; il n'y avait pas jusqu'à leur embonpoint qui ne me choquât. Celui-ci, disais-je, est vêtu simplement; mais dans un goût de simplicité garant de son opulence; et l'on voit bien à son habit, que son équipage et ses valets l'attendent à la porte.

L'or et l'argent brillent sur les habits de cet autre. Ne rougit-il pas d'étaler sur lui plus de biens que je n'ai de revenu? Non, disais-je, il n'en rougit point.

Je fais le philosophe ici; mais si j'avais affaire à lui, je verrais s'il a tort de s'habiller ainsi, et si ses habits superbes ne reprendraient pas sur mon imagination les droits que ma morale leur dispute.

C'était donc dans de pareilles pensées que je m'amusais avec moi-même, quand le grand seigneur vint dans la salle. L'homme, pour qui je m'intéressais, ne se présenta à lui que le dernier. Sa discrétion n'était pas sans mystère; c'est que son visage indignant n'était pas de mise avec celui de tant de gens heureux.

Enfin, il s'avança, mais le grand seigneur sortait déjà de la salle quand il l'aborda. Il le suivit donc du mieux qu'il put, car l'autre marchait à grands pas; je voyais mon homme essoufflé tâcher de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vite; mais il avait beau faire, il articulait fort mal. Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde, et qu'on a le coeur bien placé, on a toujours l'haleine courte.



J'entendis le grand seigneur lui répondre, mais sans le regarder, et prêt de monter en carrosse; la moitié de sa réponse se perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un laquais de six pieds vint fermer la portière; et le carrosse avait déjà fait plus de vingt pas, que mon homme avait encore le col tendu pour entendre ce que le seigneur lui avait dit.

Supposons à présent que cet homme ait de l'esprit. Croyez-vous en vérité que ce qu'il sent en se retirant ne valût pas bien ce que l'auteur le plus subtil pourrait imaginer dans son cabinet en pareil cas? Allez l'interroger, demandez-lui ce qu'il pense de ce grand seigneur. Il vient d'en essayer cette distraction hautaine que donne à la plupart de ses pareils le sentiment gigantesque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce seigneur, par un ton de voix indiscret et sans miséricorde, vient d'instruire toute la salle que cet honnête homme est sans fortune. Quel est encore une fois l'auteur dont les idées ne soient de pures rêveries en comparaison des sentiments qui vont saisir notre infortuné?

Grands de ce monde! si les portraits qu'on a fait de vous dans tant de livres étaient aussi parlants que l'est le tableau sous lequel il vous envisage, vous frémiriez des injures dont votre orgueil contristé, étonne et désespère la généreuse fierté de l'honnête homme qui a besoin de vous. Ces prestiges de vanité qui vous font oublier qui vous êtes, ces prestiges se dissiperaient, et la nature soulevée, en dépit de toutes vos chimères, vous ferait sentir qu'un homme, quel qu'il soit, est votre semblable. Vous vous amusez dans un auteur des traits ingénieux qu'il emploie pour vous peindre. Le langage de l'homme en question vous corrigerait, son coeur, dans ses gémissements, trouverait la clef du vôtre; il y aurait dans ses sentiments une convenance infailible avec les sentiments d'humanité, dont vous êtes encore capables, et qu'interrompent vos illusions.

Je conclus donc du plus au moins, en suivant mon principe: Oui! je préférerais toutes les idées fortuites que le hasard nous donne à celles que la recherche la plus ingénieuse pourrait nous fournir dans le travail.

Enfin, c'est ainsi que je pense, et j'ai toujours agi conséquemment; je suis né de manière que tout me devient une matière de réflexion; c'est comme un philosophie de tempérament que j'ai reçue, et que le moindre objet met en exercice.

Je ne destine aucun caractère à mes idées; c'est le hasard qui leur donne le ton; de là vient qu'une bagatelle me jette quelquefois dans le sérieux, pendant que l'objet le plus grave me fait rire; et quand j'examine, après, le parti que mon imagination a pris, je vois souvent qu'elle ne s'est point trompée.

Quoi qu'il en soit, je souhaite que mes réflexions puissent être utiles. Peut-être le seront-elles; et ce n'est que dans cette vue que je les donne, et non pour éprouver si l'on me trouvera de l'esprit. Si j'en ai, je crois en vérité que personne ne le sait, car je n'ai jamais pris la peine de soutenir une conversation, ni de défendre mes opinions, et cela par une paresse insurmontable. D'ailleurs, mon âge avancé, mes voyages, la longue habitude de ne vivre que pour voir et que pour entendre, et l'expérience que j'ai acquise, ont émoussé mon amour-propre sur mille petits plaisirs de vanité, qui peuvent amuser les autres hommes; de sorte que si mes amis venaient me dire que je passe pour un bel esprit, je ne sens pas en vérité que j'en fusse plus content de moi-même; mais si je voyais que quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes réflexions, se fût corrigé d'un défaut, oh! cela me toucherait, et ce plaisir-là serait encore de ma compétence.

Au reste, on ne doit s'attendre dans mes réflexions qu'à des discours généraux. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit ni rien de malin ni rien de trop libre. Je hais tout ce qui s'écarte des bonnes moeurs. Je suis né le plus humain de tous les hommes, et ce caractère a toujours présidé sur toutes mes idées.

À l'âge de dix-sept ans, je m'attachai à une jeune demoiselle, à qui je dois le genre de vie que j'embrassai. Je n'étais pas mal fait alors, j'avais l'humeur douce et les manières tendres. La sagesse que je remarquais dans cette fille m'avait rendu sensible à sa beauté. Je lui trouvais d'ailleurs tant d'indifférence pour ses charmes, que j'aurais juré qu'elle les ignorait. Que j'étais simple dans ce temps-là! Quel plaisir! disais-je en moi-même, si je puis me faire aimer d'une fille qui ne souhaite pas d'avoir des amants, puisqu'elle est belle sans y prendre garde, et que, par conséquent, elle n'est pas coquette. Jamais je ne me séparais d'elle que ma tendre surprise n'augmentât de voir tant de grâces dans un objet qui ne s'en estimait pas davantage. Était-elle assise ou debout? parlait-elle ou marchait-elle? il me semblait toujours qu'elle n'y entendait point finesse, et qu'elle ne songeait à rien moins qu'à être ce qu'elle était.

Un jour qu'à la campagne je venais de la quitter, un gant que j'avais oublié fit que je retournai sur mes pas pour aller chercher; j'aperçus la belle de loin, qui se regardait dans un miroir, et je remarquai, à mon grand étonnement, qu'elle s'y représentait à elle-même dans tous les sens où durant notre entretien j'avais vu son visage; et il se trouvait que ses airs de physionomie que j'avais cru si naïfs n'étaient, à les bien nommer, que des tours de gibecière; je jugeais de loin que sa vanité en adoptait quelques-uns, qu'elle en réformait d'autres; c'était de petites façons, qu'on aurait pu noter, et qu'une femme aurait pu apprendre comme un air de musique. Je tremblai du péril que j'aurais couru si j'avais eu le malheur d'essayer encore de bonne foi ses friponneries, au point de perfection où son habileté les portait; mais je l'avais crue naturelle et ne l'avais aimée que sur ce pied-là; de sorte que mon amour cessa tout d'un coup, comme si mon cœur ne s'était attendri que sous condition. Elle m'aperçut à son tour dans son miroir, et rougit. Pour moi, j'entrai en riant, et ramassant mon gant: Ah! Mademoiselle, je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir mis jusqu'ici sur le compte de la nature des appas dont tout l'honneur n'est dû qu'à votre industrie. Qu'est-ce que c'est? que signifie ce discours? me répondit-elle. Vous parlerai-je plus franchement? lui dis-je, je viens de voir les machines de l'Opéra. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins. Je sortis là-dessus, et c'est de cette aventure que naquit en moi cette misanthropie qui ne m'a point quitté, et qui m'a fait passer ma vie à examiner les hommes, et à m'amuser de mes réflexions.

## *Deuxième feuille*

[12 janvier 1722]

Les austérités des fameux anachorètes de la Thébaïde, les supplices ingénieux qu'ils inventaient contre eux-mêmes pour tourmenter la nature; cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuse qu'ils donnaient à leurs sens; tout cela, joint à l'horreur de leurs déserts, ne composait peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde jeune, aimable, aimée, et qui veut être vertueuse.

Ce que je dis là paraîtra sans doute ridicule à bien des gens. Un anachorète! s'écriera-t-on, un homme atténué, mourant, épuisé de jeûnes et de veilles! un homme!... mais ce n'est plus un homme; ce n'en sont plus que les ruines. Jugez de ses souffrances par leurs effets; jugez de ses combats par la désolation du champ de bataille; que deviendra votre parallèle?

Vous nous parlez d'une jeune femme aimable; et ce sont des yeux brillants, c'est une santé, ce sont des appas nés du sein de la mollesse et de l'oisiveté; c'est l'ouvrage de la plus profane complaisance pour soi-même que vous comparez à l'ouvrage de la rupture la plus sévère avec ses sens. Depuis quand le duvet est-il plus fatigant que la dure? Depuis quand celui qui dort à son aise est-il plus malade que celui qui veille presque toujours? Quoi! se

nourrir délicieusement, agacer son appétit par une abstinence industrielle sera plus pénible que mourir de faim!

Voilà ce qu'on peut me dire; voilà la déclamation qu'on peut faire contre mon sentiment. Peut-être m'aurait-il paru ridicule à moi-même, il n'y a qu'une heure; mais, lisez la lettre que je vais rapporter; c'est cette lettre qui a débauché mon jugement. Un de mes amis, dont je suis le confident, vient de me la donner; il l'a reçue d'une jeune dame dont il est éperdument amoureux; lisez-la; elle argumentera mieux que moi contre vous.

Vous m'aimez, monsieur, et quand vous ne me l'auriez pas dit tant de fois, je n'en serais pas moins persuadée. Oui, vous m'aimez; je le savais même avant que vous me l'eussiez avoué. Je vous examinai quelquefois sans le vouloir; et je vous trouvais comme il me semblait qu'on devait être, quand on aimait. Hélas! je ne savais pas encore que je souhaitais alors de vous trouver comme vous étiez. Juste Ciel! moi, qui n'avais jamais eu d'amour, comment pénétrais-je celui que vous me cachiez? Comment étais-je sûre que je ne me trompais pas? Et d'où vient que je ne m'apercevais pas que je vous aimais moi-même? Le voilà, cet aveu que vous demandiez tant; voilà ce mot si important à votre bonheur, et que je n'osai prononcer dans notre dernier entretien. Hélas! vous n'en aviez pas besoin non plus, et j'étais folle de n'oser vous dire ce que vous voyiez si clairement. Pour un aveu que vous refusait ma bouche, combien ma complaisance pour vos discours vous en prodiguait-elle? Souvenez-vous de vos caresses. Il est vrai qu'elles étaient innocentes; mais je m'en défendais mal. Et n'était-ce pas vous les rendre? N'importe, soyez content, je vous aime. Et tout inutile qu'il est de vous le dire, je m'en étais fait une honte, et je vous la sacrifie. Je me flattais de n'avoir pas encore violé mon devoir, tant que cet aveu restait à faire. Malheureuse illusion! qu'était devenue ma raison? J'aimais et je ne m'en embarrassais pas. Je regardais cela comme rien; je me croyais toujours vertueuse, seulement pour n'avoir pas dit que je ne l'étais plus. Je dois ma tendresse à mon mari; cependant, au moment où je parle, elle est tout à vous. Juste Ciel! pourquoi faut-il que ce soit un crime? Que dis-je? cruel que vous êtes! voyez le désordre que vous avez porté dans mon cœur; voyez ce que je deviendrais, si je continuais à vous voir. Je ne vous cèle rien; car enfin, dans l'état où je suis, j'ai besoin de vous parler sans retenue; ma faiblesse a besoin de se répandre; c'est un crime encore, mais il m'est nécessaire; je serais trop exposée, si je voulais combattre tous les mouvements qui me viennent. Je vous découvre mon état. Cette satisfaction coupable que je me donne rendra peut-être ma passion moins pesante. Ma passion! Justes dieux! n'êtes vous pas étonné vous-même de ce que vous lisez? Vous qui n'osiez me déclarer votre amour, qui m'en avez fait l'aveu avec tant de crainte, qui m'en entreteniez avec tant de respect, qui ne me demandiez le mien qu'en tremblant, me reconnaissez-vous? Je n'avais rien à me reprocher; j'avais lieu d'être contente de moi. Vous m'estimiez, je m'estimais moi-même. Je vivais en repos et dans l'innocence. Où sont tous ces biens-là? Vous m'aimez, et vous me les avez ôtés; et vous voulez que je vous aime; et vous dites que vous seriez heureux si je vous aimais! Quel étrange bonheur vous proposez-vous? Mes égarements et la perte de ma vertu vous rendront donc heureux! et vous appelez cela m'aimer! Voilà les sentiments que vous voulez que je récompense. Ah! juste Ciel! qu'est-ce que c'est qu'un amour? La haine du plus mortel ennemi me ferait-elle autant de mal que vous m'en souhaitez? Eh bien! je suis dans le trouble, dans la douleur, dans les larmes. Mon mari m'est presque odieux; ce qui me reste de vertu, presque insupportable; je suis digne de compassion; je vous en ferai sans doute à vous-même; en est-ce assez? êtes-vous heureux? Non, vous vous plaindrez encore. Mon malheur n'est pas au point où vous le voudriez; vous aspirez à me rendre encore plus méprisable, et vous avez raison. Je suis bien digne de l'outrage que me font vos desseins; mais, que fais-je? d'où vient vous rendre compte de ce que je sens? D'où vient que j'entre avec tant d'abondance dans un détail si honteux? D'où vient qu'il m'entraîne? Il est pourtant vrai que je me repens

sincèrement d'avoir blessé mon devoir. Hélas! est-il bien vrai que je m'en repente? Eh! comment m'en assurer? Puis-je rien démêler dans mon coeur? Je veux me chercher, et je me perds. Comment, avec tant d'amour, puis-je savoir si je me repens d'aimer? Je renonce à vous, et je vous regrette. Je veux vous ôter toute espérance, et j'ai peur que vous croyiez que je ne vous aime point; enfin, de quelque côté que je me tourne, tout est péril pour moi; et la confusion où je suis de ma faiblesse, et les efforts que je fais pour la combattre, et la résolution de ne vous plus voir; tout est empoisonné, tout devient amour dès que j'y songe. Oh! Ciel! que je suis égarée! Qu'une femme à ma place est à plaindre d'avoir pris de l'amour! Quelle punition pour elle que le plaisir qu'il lui fait! Grâce au Ciel! j'y renonce, à ce plaisir; je le déteste; je vais redevenir vertueuse; je retrouverai le plaisir que j'avais à l'être. Oui! monsieur, mon parti est pris; je ne vous verrai plus. Il ne fallait que deux mots pour vous l'écrire, et je n'avais pas dessein de vous en marquer davantage; mais je l'ai tenté inutilement dans quatre lettres que j'ai toutes rebutées. Voici la moins honteuse pour moi, que je vous envoie; c'est presque vous les envoyer toutes, que vous avouer que je les ai écrites; mais après ce qui m'est échappé dans celle que vous lisez, je ne puis guère me faire de nouveaux affronts. D'ailleurs, puisque je ne vous verrai plus et que je rentre dans mon devoir, les peines que je vais souffrir satisferont bien à mes fautes. Mais ne finirai-je jamais? Ce que je dis ne ressemble point à ce que je veux dire. Je pense que je ne veux plus aimer, et toujours je répète que j'aime. N'importe, n'espérez rien d'un sentiment involontaire; ce n'est plus moi qui aime; je ne suis plus coupable; peut-être je ne l'ai jamais été; c'est vous qui l'étiez, c'est la faiblesse que vous m'aviez donnée, c'est mon coeur qui ne dépendait plus de moi. Aujourd'hui tout cela m'est étranger; aujourd'hui je romps avec ce coeur lâche, avec cette faiblesse, avec mon séducteur, enfin, avec vous. Vous n'en serez pas persuadé, et vous allez prendre ce que je dis pour de l'emportement et du trouble; vous vous trompez; ma résolution ne vient pas d'être formée. Vous savez que ma mère demeure ici; vous connaissez son caractère. Hier au matin, je lui confiai ma situation; elle en frémit, autant qu'il m'était nécessaire. Ainsi, voilà sa vertu dans les intérêts de mon devoir. Le soir, mon mari et moi, nous parlâmes de vous. Il fit votre éloge, et ce fut un coup de poignard pour moi. Lui, qui vous estime tant, mérite-t-il de se tromper si cruellement sur votre compte? Jetons tous deux les yeux sur nous. Que de devoirs violés de part et d'autre! Perfides que nous sommes! nous nous serions aimés; sans doute nous serions-nous jurés de nous aimer toujours! Ah! monsieur, à qui devais-je plus de fidélité qu'à mon mari? A qui, vous, en deviez-vous plus qu'à l'honneur? Vous auriez trahi votre ami, j'aurais trahi mon époux; ne voyez-vous pas qu'enfin, nous nous serions trahis tous deux? Vous n'auriez donc aimé qu'une femme indigne, et je n'aurais aimé qu'un malhonnête homme. Juste Ciel! cette réflexion m'attendrit sur vous, et je ne me reproche point le mouvement de tendresse qui me vient ici. Vous êtes naturellement vertueux; quel malheur que vous cessassiez de l'être! Et ce malheur, voudriez-vous qu'il fût mon ouvrage? Voilà ce que je sens, rendez-moi tendresse pour tendresse. Que la vôtre, à présent, ressemble à la mienne; vous avez les mêmes réflexions à faire sur moi; c'est la même horreur à envisager pour nous deux. Je suis née vertueuse aussi bien que vous; auriez-vous le courage de m'ôter ma vertu? M'ôter ma vertu! l'amour même, dans une âme comme la vôtre, est-il compatible avec cette idée-là? Je sais bien que dans la suite, nous aurons quelque peine à penser toujours de même; mais j'y ai pourvu: j'ai fait remarquer à mon mari que vous veniez souvent ici, et que vos visites, toutes innocentes qu'elles étaient, pouvaient nuire à une femme de mon âge. Il vous le dira, il me l'a promis; prenez votre parti là-dessus. Si je vous revois encore chez moi, mon mari saura que je vous aime. J'y suis résolue. J'en perdrai peut-être et son estime et son amour; mais, pour les mériter, il faut me résoudre à les perdre, et si ce n'est encore assez, j'instruirai tous mes amis de ma faiblesse: ils seront autant de barrières que je mettrai entre vous et moi. Voilà des extrémités où assurément vous êtes incapable de me réduire; il me suffit de vous les montrer. Je ne vous

demande ni votre souvenir ni votre oubli: je suis encore trop faible pour oser m'examiner là-dessus; et je ne veux pas savoir lequel des deux je souhaiterais. Pour moi, je vais tâcher de vous oublier; je ne suis point obligée d'y réussir; mais je suis obligée de faire, toute ma vie, ce que je pourrai pour cela, et je vais remplir mes devoirs: je ne vous verrai plus, adieu.

Mon ami, après m'avoir lu cette lettre, me dit qu'il y avait fait réponse au gré de la vertu de cette dame, et qu'il partait le lendemain pour sa province.

### *Troisième feuille*

[27 janvier 1722]

Je sortais, il y a quelques jours, de la Comédie, où j'avais été voir Romulus qui m'avait charmé; et je disais en moi-même: On dit communément l'élégant Racine et le sublime Corneille. Quelle épithète donnera-t-on à cet homme-ci? Je n'en sais rien; mais il est beau de les avoir méritées toutes deux.

J'étais donc profondément occupé de cette tragédie, de l'élévation sensée des idées de l'auteur, de la continuité de cette élévation. J'aimais dans la fierté de Tatius cette rudesse des premiers temps, ce courage inaccessible aux conseils de la nécessité, et digne alors d'un roi légitime, qui savait être plus vertueux que raisonnable. J'aimais à voir Hersilie ressembler dans son espèce à son père, se punir d'aimer en secret Romulus en lui montrant de la haine, et peut-être, le maltraiter plus que s'il lui avait été indifférent; avouer enfin son amour. Mais, disais-je en moi-même, que devient cet aveu, placé comme il l'est? C'est une exposition rapide de tous les sacrifices qu'elle a faits de ses mouvements à sa vertu; c'est un torrent de tous les sentiments qu'elle avait retenus; c'est le salut de son père et de son amant; et cet amant, quel est-il? Quel est son caractère? C'est toute la vertu, toute la générosité possible, tour à tour maîtresse et dépendante du libertinage des sentiments d'un jeune homme, et d'un jeune homme chef de bandits illustres.

C'était là les pensées qui m'occupaient, lorsqu'en descendant l'escalier de la Comédie, je me sentis arrêté par une dame plus âgée que moi, et avec qui je suis sur le pied d'un ami de trente ans. Vieux rêveur, me dit-elle, en me tirant par la manche, voulez-vous venir souper chez moi? Soit, mon ancienne! lui répondis-je. Notre tête-à-tête ne sera point de mauvais exemple; nous trouverons compagnie, me dit-elle. Là-dessus, nous tâchâmes de percer la foule et de sortir; nous eûmes de la peine à en venir à bout.

Pendant les petites pauses que nous étions obligés de faire par intervalle, mon esprit pensif s'exerçait à son ordinaire. Je regardais passer le monde; je ne voyais pas un visage qui ne fût accommodé d'un nez, de deux yeux et d'une bouche; et je n'en remarquais pas un sur qui la nature n'eût ajusté tout cela dans un goût différent.

J'examinais donc tous ces porteurs de visages, hommes et femmes. Je tâchais de démêler ce que chacun pensait de son lot, comment il s'en trouvait. Par exemple, s'il y en avait quelqu'un qui prît le sien en patience, faute de pouvoir faire mieux; mais je n'en découvris pas un dont la contenance ne me dît: Je m'y tiens. J'en voyais cependant, surtout des femmes, qui n'auraient pas dû être contentes, et qui auraient pu se plaindre de leur partage, sans passer pour trop difficiles; il me semblait même qu'à la rencontre de certains visages mieux traités, elles avaient peu d'être obligées d'estimer moins le leur. L'âme souffrait; aussi l'occasion était-elle chaude! jouir d'une mine qu'on a jugée la plus avantageuse! qu'on ne voudrait pas changer pour une autre, et voir devant ses yeux un maudit visage qui vient chercher noise à la bonne opinion que vous avez du vôtre; qui vous présente hardiment le combat, et qui vous jette dans la confusion de douter un moment de la victoire; qui voudrait

enfin accuser d'abus le plaisir qu'on a de croire sa physionomie sans reproche et sans pair: ces moments-là sont périlleux! Je lisais tout l'embarras du visage insulté; mais cet embarras ne faisait que passer. Celle à qui appartenait ce visage se tirait à merveille de ce mauvais pas; et cela, sans doute, par une admirable dextérité d'amour-propre; une fière sécurité revenait sur sa mine; il s'y peignait un air de distraction dédaigneuse, qui punissait le visage altier de la vanité de son étalage; mais qui l'en punissait habilement, et qui disait à la rivale qu'on n'avait pas seulement pris garde à elle.

Mais, disais-je en moi-même, de quel expédient de vanité peut se servir une femme laide, pour entrer, de la meilleure foi du monde, en concurrence avec une femme aimable et belle? Si elle a la bouche mal faite, ou si vous voulez, le nez trop long ou trop court, ce nez, quand elle le regarde, se raccourcit-il, ou s'allonge-t-il? Non, ce n'est pas cela, me répondis-je.

Quand une femme se regarde dans son miroir, son nez reste fait comme il est; mais elle n'a garde d'aller fixer son attention sur ce nez, avec qui, pour lors, sa vanité ne trouverait pas son compte; ses yeux glissent seulement dessus, et c'est tout son visage à la fois, ce sont tous ses traits qu'elle regarde, et non pas ce nez infortuné qu'elle esquivé, en l'enveloppant dans une vue générale; et de cette façon même, il y aurait bien du malheur si, tout laid qu'il est, il ne devient piquant, à la faveur des services que lui rendent les autres traits qu'on lui associe; bien plus, ces autres traits n'obligent pas un ingrat; et ce nez, devenu plus honorable, les accompagne à son tour de fort bonne grâce. Mais ces autres traits seront peut-être difformes. Qu'importe? plusieurs difformités de visages jointes ensemble, regardées en bloc, maniées et travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vue, en dépit qu'ils en aient, prennent une bonne contenance, et forment aux yeux de la coquette un tout qui l'enchanté, qui lui paraît préférable à ce tas de beautés fades qu'elle voit souvent à d'autres femmes. Et c'est avec ce visage de la composition de sa vanité qu'une femme laide ose lutter avec un beau visage de la composition de la nature. Et qui le croirait? quelquefois, cela lui réussit.

Les femmes n'étaient pas les seules qui me divertissaient, et je trouvais nos jeunes gens tout aussi amusants qu'elles.

Dans le nombre de ceux-ci, j'en voyais qui semblaient se remuer, étonnés de la noblesse de leur figure, et qui certainement comptaient sur un égal étonnement dans les autres. Ils étaient vains, mais très sérieusement vains, et comme chargés de l'obligation de l'être: je les interprétais. Quand on est fait comme je suis, pensait apparemment chacun d'eux, on laisse agir à l'aise le sentiment qu'on a de ses avantages, en marchant superbement: Moi, je vais mon pas; ma figure est un fardeau de grâces nobles, imposantes, et qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous, hommes étonnés? Qui de vous songe à faire quelque chicane à ce maintien? Qui de vous n'avouera pas qu'il me sied bien de me rendre justice? N'est-il pas vrai que je vous surprends, et que la critique est muette à mon aspect? Gare! Reculez-vous! Vous empêchez le jeu de mes mouvements; vous ne voyez mon geste qu'à demi. Place au phénomène de la nature! Humiliez-vous, figures médiocres ou belles; car c'est tout un, et vous êtes toutes au même rang auprès de la mienne.

Ce petit discours que je fais tenir à nos jeunes gens, on le regardera comme une plaisanterie de ma part. Je ne dis pas qu'ils pensent très distinctement ce que je leur fais penser; mais tout cela est dans leur tête, et je ne fais que débrouiller le chaos de leurs idées: j'expose en détail ce qu'ils sentent en gros; et voilà, pour ainsi dire, la monnaie de la pièce.

Après tout cela, je vais faire un aveu bien singulier; c'est que moi, qui démêlais leurs idées, qui développais leur orgueil, peu s'en fallait que je ne disse: Ils ont raison. A la lettre, la hardiesse de leur vanité, soutenue d'une belle figure, m'en imposait; je m'amusais à les

trouver bien faits; et voilà comme nous sommes tous; de grandes qualités dans un homme, un grand rang, un grand pouvoir, sont toujours auprès de nous le passeport de ses défauts; et dans le fond, c'est fort bien fait à nous d'être comme cela; c'est le lien de la société des hommes que cet éblouissement de notre raison, que cette indulgence favorable aux faiblesses de ceux qui nous priment, et de qui nous sommes les inférieurs de façon ou d'autre.

Je continuais mes remarques sur cette foule de monde qui nous arrêtaient à la porte, lorsqu'enfin nous eûmes le passage libre. J'allai donc souper chez la personne avec qui j'étais. Nous y trouvâmes son frère avec une jeune dame et un jeune cavalier, de fort bonne façon tous deux. Je vis bien pendant le repas qu'ils avaient envie de se plaire l'un à l'autre; et moi, qui ne suis plus d'âge à plaire à personne, je pris le parti de m'amuser du petit spectacle qu'ils m'allaient donner. A les entendre parler, je commençai d'abord par sentir qu'ils altéraient le son naturel de leur voix, pour y couler du gracieux, et qu'en prononçant, il n'y avait pas jusqu'aux mouvements de leur bouche qu'ils ne voulussent assortir avec leurs tendres idées. J'aimerais mieux travailler, toute une journée, comme un crocheteur que d'essuyer, deux heures seulement, la fatigue qu'ils se donnaient, pour imaginer un caractère d'action qui jetât du goût dans les bras, dans les mains, dans la tête, dans les habits même. Je n'eus pas le temps de voir toute la comédie: le frère de la dame, après le repas, me pria d'écouter la traduction qu'il avait faite d'un manuscrit espagnol, où, entre autres choses, il me lut un songe dont je suis d'avis de donner ici le commencement; je dis mal ce n'est qu'une introduction au songe. C'est un jeune seigneur espagnol qui parle.

Chacun croit les usages de son pays les meilleurs et les plus sensés. Il y avait déjà quelque temps que j'étais dans les Gaules, quand un Français que j'avais vu en Italie vint me voir. Nous allâmes souper ensemble. Après le repas, notre conversation roula sur l'amour. Il me fit un portrait des manières d'aimer de son pays, et je lui peignis l'espèce d'amour qui régnait dans le nôtre. Ce sujet fut, entre nous, une matière de dispute assez amusante. Nous examinâmes à qui des deux amours il fallait donner la préférence; nous pesâmes nos raisons. Quand il tenait la balance, les siennes l'emportaient; quand je la tenais, les miennes avaient leur revanche. Notre examen produisit cependant quelque chose; c'est que nous nous retirâmes un peu plus éloignés de nous accorder que nous ne l'avions été d'abord. J'allai me coucher, l'esprit rempli de la question que nous avions agitée, et je m'endormis du sommeil le plus profond. Dans cet état, je fis un rêve assez singulier, et si frappant, qu'à mon réveil, je n'en perdis pas la moindre circonstance.

Je m'arrête là, et c'est jusqu'où j'ai pu déchiffrer l'écriture du traducteur que je prierai de m'aider à lire le reste, que je donnerai la première fois.

#### *Quatrième feuille*

[28 février 1722]

J'ai promis, dans la dernière feuille du Spectateur, un rêve tiré d'un manuscrit espagnol; mais je ne puis m'empêcher de le différer; j'ai quelque chose de plus pressant à dire. Je cède à des réflexions moins amusantes, mais plus instructives. Je me reprocherais d'écarter la situation d'esprit où je me trouve; je me livre aux sentiments qu'elle me donne, qui me pénètrent, et dont je voudrais pouvoir pénétrer les autres. Jamais, peut-être, ne me reviendraient-ils avec ce caractère d'attendrissement qu'ils portent. Je m'imagine en devoir compte aux autres; et je vais essayer de faire passer dans leur âme toute la chaleur de l'impression qu'ils me font.

Je viens de rencontrer, ce soir, dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône; elle pleurait à chaudes larmes; son affliction m'a touché; je l'ai regardée avec attention; je lui ai trouvé de la douceur et des grâces dans la physionomie; beaucoup d'abattement, avec un air confus et embarrassé. Son habit, quoique mauvais, marquait une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous? lui ai-je dit. Hélas! Monsieur, c'est que je suis dans un état affreux, m'a-t-elle répondu, mais d'un ton qui m'a saisi, et qui marquait une désolation profonde.

Là-dessus, j'ai été tenté de la laisser, sans lui en demander davantage, pour me sauver de l'intérêt douloureux qu'elle commençait à m'inspirer pour elle; mais je n'ai pu me débarrasser de la pitié qu'elle m'avait faite; il aurait fallu prendre trop sur moi, et ce ménagement pour moi-même m'aurait mis plus mal à mon aise que la plus triste sensibilité pour ses malheurs.

Je l'ai donc tirée à quartier, et dans un endroit où je pouvais l'écouter paisiblement: Mademoiselle, vous me paraissez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent, que vous est-il arrivé?... Elle ne m'a répondu d'abord que par des sanglots; ses larmes ont coulé avec plus d'abondance; enfin, s'étant un peu remise: Puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t-elle dit, je vais vous en instruire.

Je suis une fille de famille; mon père avait une charge assez considérable en province; il mourut, il y a trois ans. Le jeu avait dérangé ses affaires, et ma mère est restée veuve, chargée de trois filles, dont je suis l'aînée. Nous sommes venues à Paris, ma mère et moi, après avoir vendu tout ce qui nous restait, pour hâter la décision d'un procès dont le gain nous rétablirait. Il y a dix-huit mois que nous sommes ici. Notre partie, qui est puissante, et qui prévoit qu'un arrêt ne lui peut être favorable, a eu assez de crédit pour le reculer; ces longueurs ont consommé ce que nous avons. Dans cette extrémité, nous avons tenté de nous jeter aux pieds de nos juges pour implorer leur justice; mais au Palais, nous les avons toujours trouvé entourés de clients, parmi lesquels nous n'osions nous mêler, mal vêtues comme nous sommes; et chez eux, soit que notre figure ne s'attirât pas l'attention de leurs domestiques, ou que nous vinssions à de mauvaises heures, on nous a toujours dit que ces messieurs étaient absents ou occupés; de sorte que nous n'avons nul appui. On néglige de travailler pour nous, parce que nous n'avons point de quoi payer; enfin, monsieur, la misère où nous sommes tombées, le chagrin, le mauvais air, et l'obscurité du lieu où nous logeons; la douleur de me voir souffrir moi-même, et le grand âge, ont entièrement abattu ma mère; elle est malade, et tout lui manque, et moi, qui suis au désespoir de la voir dans cet état-là, il faut, monsieur, que je combatte encore mon amour et ma compassion pour elle. Si je les écoute, je suis perdue. Un riche bourgeois m'offre tous les secours possibles; mais quels secours, monsieur! ils sauveraient la vie à ma mère; ils déshonoreraient éternellement la mienne. Voilà mon état; en est-il de plus terrible? J'aime ma mère, et je lui suis chère; elle meurt, cela me fait trembler pour nous deux. Dans mon affliction, je lui ai dit les offres de l'homme dont je vous parle. A mon récit, j'ai cru qu'elle allait expirer entre mes bras; elle m'a baignée de ses larmes; elle a jeté sur moi des yeux tout égarés, et s'est retournée de l'autre côté, sans me dire une seule parole. Je ne sais pourquoi, je ne l'ai point pressée de me parler; il semble que cette femme vertueuse ait perdu tout courage, et succombe sous notre malheur; et moi, je voudrais mourir pour être délivrée du péril de la voir.

Tout honnête homme sentira combien les discours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pu; j'ai joint à cela les conseils que j'ai cru les plus convenables, et me suis retiré chez moi presque aussi affligé qu'elle.

Qu'il est triste de voir souffrir quelqu'un, quand on n'est point en état de le secourir, et qu'on a reçu de la nature une âme sensible qui pénètre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'est comme une nécessité de la comprendre, et de



ne rien perdre de la douleur qui peut en rejaillir sur elle-même!

Juste Ciel! quels sont donc les desseins de la Providence dans le partage mystérieux qu'elle fait des richesses? Pourquoi les prodigue-t-elle à des hommes sans sentiment, nés durs et impitoyables, pendant qu'elle en est avare pour les hommes généreux et compatissants, et qu'à peine leur a-t-elle accordé le nécessaire? Que peuvent, après cela, devenir les malheureux qui par là n'ont de ressource ni dans l'abondance des uns ni dans la compassion des autres? Mais ces réflexions qui naissent de mon impuissante médiocrité m'écartent de celles que me fournit l'aventure de la jeune fille en question.

Homme riche! vous qui voulez triompher de sa vertu par sa misère, de grâce! prêtez-moi votre attention. Ce n'est point une exhortation pieuse; ce ne sont point des sentiments dévots que vous allez entendre; non, je vais seulement tâcher de vous tenir les discours d'un galant homme, sujet à ses sens aussi bien que vous; faible, et si vous voulez, vicieux; mais chez qui les vices et les faiblesses ne sont point féroces, et ne subsistent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuse. Oui! vicieux encore une fois, mais en honnête homme, dont le coeur est heureusement forcé, quand il le faut, de ménager les intérêts d'autrui dans les siens, et ne peut vouloir d'un plaisir qui ferait la douleur d'un autre.

Je vous suppose jaloux de l'estime des hommes, et du droit de vous estimer vous-même; si vous n'êtes comme je le dis, ce n'est plus à vous à qui je parle; vous n'êtes que la moitié d'une créature humaine; vous en avez la figure et le penchant au mal; mais vous n'en avez ni la dignité ni la noblesse; et pour lors, je m'adresse à d'honnêtes gens, qui dans une aventure comme la vôtre, pourraient se démentir et se livrer à l'amour d'un vice odieux, préférablement au goût de vertu et de générosité qu'ils ont en eux; goût secourable qu'ils feraient peut-être avorter dans leur âme, qui, cependant, les presserait, qui les poursuivrait, qu'ils écarteraient, qui reviendrait à la charge; enfin, qu'ils étoufferaient, crainte de l'aimer, d'y céder, de devenir vertueux, et d'y perdre.

Quoi qu'il en soit, écoutez-moi si vous le pouvez. Que vous deveniez amoureux d'une femme qui peut se passer de vous, que nulle affaire importante n'expose à la nécessité de vous recevoir; que vous la tentiez par votre opulence; que vous lui inspiriez l'envie d'être mieux; qu'à la vue de votre abondance, il lui naisse des besoins qu'elle n'aurait pas connus; que vous profitiez de ces besoins imposteurs; que vous jetiez dans son coeur, moitié tendresse pour l'amant, moitié faiblesse pour l'homme riche; vous faites mal, vous êtes un mauvais chrétien; mais à quelque délicatesse près, dont je comprends qu'il est difficile d'écouter le scrupule, vous êtes encore galant homme suivant le monde.

De même, que la jeunesse et les grâces de la fille dont nous avons parlé vous aient donné de l'amour, ce n'est pas là ce qui m'étonne, et ma charge n'est pas de vous inquiéter là-dessus; mais que ce visage frappé de désespoir, dont la souffrance a désolé les traits, que ces grâces flétries par les larmes n'aient pas déconcerté votre amour, ou n'en aient point fait une protection pour cette infortunée; que cet amour, loin de la plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale; que la misère la plus féconde en impressions touchantes ne l'ait déterminée qu'à l'outrage, et non pas aux bienfaits; que vous dirai-je enfin? qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en pitié généreuse; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposait son malheur; que le découragement, la lassitude qui pouvait la prendre, n'ait pas attiré tous vos égards; que vous ayez pesé son infortune; que vous en ayez compris l'excès, sans en sentir vos désirs confondus, sans être épouvanté vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter; voilà ce qui me passe: c'est une iniquité dont je ne sais pas comment on peut soutenir le poids; c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes! qu'avez-vous dit à cette fille, dont vous avez vu la jeunesse en proie à la fureur des derniers besoins? Malheur à toi que la faim dévore! A qui t'adresses-tu? Mon incontinence va prendre avantage de ta misère. Si tes besoins te mettaient moins en prise, tu pourrais n'exciter que ma compassion; mais ils sont extrêmes; ils me corrompent; il ne s'agit plus de te plaindre; ton honneur m'échapperait, si j'étais généreux: je l'attends de ton désespoir que ma dureté va pousser à bout; et misérable comme tu l'es, je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de secours qui ne fasse ton opprobre! subis toutes les rigueurs de ton sort! achève d'en être la victime! Veux-tu du pain? Deviens infâme, et je t'en accorde. Voilà tout ce que je sens pour toi, voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Est-ce là ce que vous avez dit à cette fille? Si ce ne sont pas là vos paroles, du moins ce sont vos pensées. Vos pensées! non, je ne le puis croire; elles ont peut-être menacé de se montrer, mais vous en avez craint la laideur trop affreuse, et vous vous y êtes refusé; votre âme n'aurait pu supporter la vue d'une méchanceté si distincte; son libertinage n'aurait pu la sauver des remords, de l'horreur d'elle-même, ni des sentiments d'attendrissement qui l'auraient pressée: la victoire aurait été trop sanglante à remporter sur tout cela; et ce n'est enfin qu'en vous étourdissant sur votre action, que vous l'avez commise; cependant, valait-elle que vous renonçassiez à la satisfaction d'être content de vous, que vous étouffassiez l'honnête homme, pour mettre le monstre en liberté? Vous me l'avouerez; vos efforts pour détruire l'un vous mettaient mal avec vous-même: vous n'osiez les réfléchir; vos efforts, contre l'autre, auraient été presque des plaisirs. Il y serait entré je ne sais quelle douceur de vous trouver dans l'ordre, hors de reproche; et comme en état de vous regarder avec quiétude et confiance; il s'y serait mêlé je ne sais quel sentiment de votre innocence, je ne sais quelle suavité que l'âme respire alors, qui l'encourage, et lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui! voluptés, c'est le nom que je donne aux témoignages flatteurs qu'on se rend à soi-même après une action vertueuse; voluptés bien différentes des plaisirs que fournit le vice. De celles-ci, jamais l'âme n'en a satiété; elle se trouve en les goûtant dans la façon d'être la plus délicieuse et la plus superbe; ce ne sont point des plaisirs qui la dérobent à elle-même; elle n'en jouit pas dans les ténèbres; une douce lumière les accompagne, qui la pénètre, et lui présente le spectacle de son excellence. Voilà les plaisirs que vous avez sacrifiés à l'avilissement des plaisirs du vice. Car que sont-ils qu'un état de prostitution pour l'âme, qu'elle ne goûte et ne se pardonne, qu'à la faveur du trouble qui lui voile son infamie. Mais c'en est assez; ces réflexions m'ont mené trop loin; il en naît encore de très importantes de l'aventure de cette fille et de sa mère, qui n'ont pu aborder leurs juges, et dont la pauvreté met les affaires en souffrance; cela me fournit une matière digne d'être traitée dans un autre discours. Juges! que les devoirs de votre état sont nobles! Mais je finis; nous les examinerons ailleurs.

### *Cinquième feuille*

[10 avril 1722]

J'ai promis un Rêve; je m'en ressouviens; mais c'est un rêve qui ne roule que sur l'amour. Ami lecteur, en vérité, cela peut se différer. Je me sens aujourd'hui dans un libertinage d'idées qui ne peut s'accommoder d'un sujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de l'Infante. J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde, c'est une fête délicieuse pour un misanthrope que le spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés; c'est le temps de sa récolte d'idées. Cette innombrable quantité d'espèces de mouvements forme à ses yeux un caractère générique. A la fin, tant de sujets se réduisent

en un; ce n'est plus des hommes différents qu'il contemple, c'est l'homme représenté dans plusieurs mille.

Au milieu de mes réflexions, j'ai aperçu un pauvre savetier qui travaillait d'un sang-froid admirable dans sa boutique. De temps en temps il jetait ses regards sur cette foule de gens curieux qui s'étouffaient, et il critiquait après leur curiosité, de ses deux épaules qu'il levait en pitié sur eux. Il m'a pris envie de voir de près ce philosophe subalterne et d'examiner quelle forme pouvaient prendre des idées philosophiques dans la tête d'un homme qui raccommoait des souliers.

Je me suis approché. J'ai fait plus; je lui ai demandé un asile dans sa boutique contre la foule. Comment! lui ai-je dit, vous travaillez, pendant que vous pouvez voir de si belles choses, mon bon homme!

Pardi! m'a-t-il répondu, Monsieur, cela est trop beau pour de petites gens comme nous; cela ne nous appartient pas, de voir ces beautés-là; cela est bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit, et qui avez le temps de mettre votre journée à rien faire. Voyez-vous, Monsieur, quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre, ou jeûner, sans en avoir envie, le Cheval de bronze marcherait de ses quatre pattes, que j'aimerais, mardi, mieux le croire que de l'aller voir. Les fainéants ne valent rien à suivre, c'est une compagnie qui n'est pas saine pour ceux-là qui n'ont pas moyen d'être comme eux. J'interrompis ce discours d'un sourire... Tenez, ajouta-t-il après, en se retournant: Voilà quatre escabeaux dans ma boutique; je suis content comme un roi, avec cela et mes savates; je m'en accommode à merveille, quand je ne m'amuse pas à regarder toutes ces braveries-là; mais sitôt que je vois tant de beaux équipages et tout ce monde qu'il y a dedans, mes escabeaux et mes savates me fâchent; je deviens triste; je n'ai plus de coeur à l'ouvrage. Pardi! puisque Dieu m'a fait pour raccommoier de vieux souliers, il faut aller mon train, laisser là les autres, et vivre bon serviteur du roi et des siens; le reste n'a que faire de moi, ni moi du reste. J'en serai bien mieux, quand j'aurai été courir la prétantaine, et gagner plus d'appétit qu'à moi n'appartient d'en avoir. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être savetier, cela vous passe.

Ce brute Socrate s'est arrêté là; je ne lui ai rien répondu, sinon qu'il avait raison. La scène a fini par une petite chanson qu'il a entonnée; et ma curiosité satisfaite, je me suis retiré de sa boutique, pour aller butiner quelques nouveautés ailleurs.

Je me suis amusé quelque temps de la populace qui se renversait la tête pour considérer les arcs de triomphe; et dans sa façon de voir, j'ai cru démêler que l'admiration du peuple pour une belle chose ne vient pas précisément de ce qu'elle est belle, mais bien des événements plus ou moins importants qui font qu'elle est exposée là, et qui la vantent à son imagination.

J'entendais dire de tous côtés: Oh! que cela est beau! Et moi qui allais au principe de cette exclamation dans l'esprit du peuple, je la mettais en forme; et voici l'espèce d'argument qu'elle me rendait: Hé! vois-tu tout ce monde? c'est que l'Infante arrive. Tout ce que nous voyons là est fait pour elle; regardons bien, car assurément cela doit être beau. Oh! que cela est beau!

Il est certain que ces arcs de triomphe étaient curieux, et que c'était une décoration qui avait beaucoup de dignité; mais, en développant l'esprit de cette populace, je voyais de pauvres enseignes de cabaret à qui, peut-être, il ne manque pour être converties en chef-d'oeuvre, que d'être exposées pour une aventure de conséquence.

Tableaux de Raphaël! disais-je encore en moi-même, si vous étiez à la place de ces mêmes enseignes, j'aurais grande peur que vos curieux ne vous prissent pour ce que vous paraîtriez. Je veux mourir, si en vous voyant ils s'avisait de vous deviner là. Hélas! combien est-il de

mauvais tableaux parmi vous, qu'un coup de hasard, qu'une estime visionnaire qui a fait du progrès, vous a donné pour frères? Et à combien de vos frères a-t-on fait l'injure de ne les pas reconnaître, pour avoir paru trop tard, ou dans une occasion peu favorable?

En vérité, à cela près que nous vivons, et que nous pensons, nous sommes tous des tableaux, les uns pour les autres; notre fortune va du moins comme la leur.

Tel est un Raphaël, un tableau du plus grand prix, je veux dire un homme né plein d'esprit et de talents. Si le hasard ou sa naissance l'a mal exposé, c'en est fait; il a beau nous voir, nous parler tous les jours, voilà notre discernement en défaut sur son compte; rien ne nous avertit de ce qu'il vaut la médiocrité de son état l'enveloppe, pour ainsi dire, d'un nuage qui nous le dérobe. C'est un personnage inutile, confondu dans la foule, que nous méprisons; il n'a ni biens, ni rang, ni crédit; voilà le fantôme qui nous frappe à la place de l'homme que nous n'apercevons pas; voilà le masque qui nous cache son visage; enfin, voilà le tableau, tout beau qu'il est, enseigne de cabaret pour toujours. Tel, au contraire, est un tableau de barbouilleur; et je le vois entouré de curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Est-il pesant? parle-t-il peu? Ils me disent que c'est un homme froid, mais plein de jugement et de réflexion. Parle-t-il mal et beaucoup? Qu'il est agréable et vif! Ces curieux sont donc des bêtes? Non, ce sont gens d'esprit, de la meilleure foi du monde, qui le pensent comme ils le disent; ils ont peut-être eu quelque peine à se persuader eux-mêmes, mais l'homme dont il s'agit est dans une opulence ou dans un crédit qui le rend nécessaire et qui a levé leurs doutes. Ils vous diraient volontiers: Je n'ai pas d'abord pris cet homme-là pour ce qu'il est; et vous vous écrierez: Voilà des flatteurs! Point du tout; je vous l'ai déjà dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait, ce sont en cela de vrais dupes, de vrais innocents, dont l'esprit est, pour ainsi dire, aux gages de l'intérêt. C'est ce misérable intérêt qui a joué ce tour de souplesse à leur jugement, et qui leur fait accroire qu'un grand équipage, un grand nombre de valets, une bonne table, sont de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité, et de bons mots.

C'était là à peu près les idées qui me venaient successivement dans la tête, quand le roi a passé. Le peuple, à son ordinaire, a crié Vive le roi; J'ai trouvé ses acclamations attendrissantes. C'était plus qu'un roi, plus qu'un maître qui paraissait. Ce peuple, dans ses transports, semblait revêtir ce jeune prince de titres moins superbes, mais plus aimables, plus touchants, et peut-être plus augustes: c'était le bienfaiteur, l'ami de chaque homme de la nation; c'était le protecteur, l'espérance, l'amour et les délices du peuple que l'on voyait passer.

Rois, princes de la terre! ce n'est ni la garde qui vous environne, ni cette foule d'hommes soumis qui composent votre cour, ni vos richesses, ni votre vaste puissance, qui feraient mon envie. Ceux qui, parmi vous, ne sont sensibles qu'à ces avantages, sont simplement des hommes riches, redoutables, puissants, et ne sont pas rois. Assis sur le trône, ils ne règnent pas; je les vois dans le sein du bonheur, sans qu'ils en profitent. Autant que leur vie a d'instant, autant, s'ils veulent, vont-ils goûter de plaisirs, mais des plaisirs vraiment dignes de leur rang, et dont le Ciel n'a destiné l'abondance délicate que pour eux seuls. Rois! qu'est-ce donc que votre condition a de flatteur? Quel est celui qui règne? Quel est le prince qui jouit des vrais biens attachés au trône? C'est celui qui sait faire un généreux usage de la crainte et du respect que la majesté de son rang inspire; cette crainte et ce respect sont les moindres de ses droits, ou plutôt ils ne font que lui préparer ses véritables droits. Craint, il n'est encore que le maître; aimé, le voilà roi. Et comment l'aime-t-on? Comptez tous les sentiments de vénération, d'estime, d'admiration; tous les mouvements de tendresse, de dévouement, de confiance, dont l'homme est capable: voilà de quoi se compose l'amour qu'on a pour un maître dans qui l'on est charmé de trouver un roi; enfin, voilà les trésors du

rang suprême. Un accueil obligeant, un sentiment de bonté, un sourire, un geste, une parole; princes! ce sont là pour vous les clefs de ces trésors. Oui! soyez doux, affables, généreux, compatissants, caressants dans vos discours, et vous êtes possesseurs de ces biens dont l'ambition a fait les grands hommes, et dont à peine ont-ils pu s'acquérir une petite partie.

Quelqu'un que j'ai entendu parler alors, d'un ton de voix extrêmement haut, a mis fin à mes réflexions. Là-dessus, je me suis retourné et j'ai vu plusieurs hommes qui en entouraient un autre qui leur parlait avec beaucoup d'action. J'ai soupçonné qu'il y aurait là quelque chose pour moi. Je me suis donc approché; je ne répéterai point ce qu'il disait; il parlait de la dernière paix avec l'Allemagne et l'Angleterre; il jetait les ministres dans des intrigues politiques; il s'étonnait de leur habileté; et je remarquai qu'insensiblement la dignité du sujet étourdissait cet homme; qu'elle réfléchissait sur son âme, et la remuait d'un sentiment d'élévation personnelle. De la façon dont cela se passait dans son esprit, je voyais que c'était lui qui se réconciliait avec les puissances, ou plutôt il était tour à tour l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande et la France. Il avait fait la guerre, il faisait la paix. L'admiration judicieuse qu'il avait pour les ministres lui en glissait une de la même valeur pour lui-même. Bientôt les ministres et lui ne faisaient plus qu'un, sans qu'il s'en doutât. Je sentais que dans son intérieur il parcourait superbement un vaste champ de vues politiques; il exagérait sa matière avec volupté; c'était l'homme chargé des affaires de tous ces royaumes; car il était Allemand, Hollandais, Anglais, Français; il était tout, pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois la difficulté des négociations nécessaires l'étonnait extrêmement; mais je le voyais venir; il n'y perdait rien à s'étonner; il en avait plus d'honneur à percer dans les voies qu'on avait tenus pour faire réussir ces négociations; il ne disait pas tout ce qu'il apercevait; il lui suffisait d'être soupçonné d'une pénétration profonde et de voir ses auditeurs avouer, dans un humble silence, qu'il en savait plus qu'eux.

Quelqu'un de la bande, d'un amour-propre plus rétif, et plus entendu dans ses intérêts, ne trouvait pas apparemment son compte à fournir son contingent d'étonnement pour le discours de notre politique. Un petit mot, Monsieur, lui dit-il, de l'air d'un homme qui ne se paie pas de babil et qui a trop d'esprit pour s'épouvanter de celui d'un autre; prenez bien garde que ces ministres, que vous louez tant, auraient pu dans telle occasion... Monsieur, lui répondit l'autre, en lui coupant la parole, je ne force personne, et vous êtes libre d'en penser ce qu'il vous plaira; ce que j'ai dit n'en est pas moins juste. Le censeur, à ces mots, sourit d'un air incrédule et se tut; et moi, je dirais volontiers à tous les censeurs de son espèce: Messieurs, ne soyons point de ceux qui cherchent toujours querelle au mérite des belles choses; louons ce qui est louable, et laissez là ce petit profit d'orgueil que vous trouvez à critiquer.

Rien n'est plus vrai qu'un homme oisif se plaît à disputer son estime à la conduite des personnes en place. Il entre, dans les dégoûts qu'il prend pour elle, certaine audace qui lui rit, qui le venge de son peu de relief, de l'inaction dans laquelle il passe sa journée, et lui donne je ne sais quel air d'importance momentanée, dont il s'amuse.

Mais je pense que je ferai bien de quitter la plume; je sens que je m'appesantis. Cette feuille-ci a été retardée par des accidents qui n'arriveront plus dans la suite, mais qui pourraient bien avoir causé la langueur que je crois sentir ici.

*Sixième feuille*

[27 avril 1722]

Je m'amusais l'autre jour dans la boutique d'un libraire, à regarder des livres; il y vint un

homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'esprit grave; il demanda au libraire, mais d'un air de bon connaisseur, s'il n'avait rien de nouveau. J'ai le Spectateur, lui répondit le libraire. Là-dessus, mon homme mit la main sur un gros livre, dont la reliure était neuve, et lui dit: Est-ce cela? Non, monsieur, reprit le libraire, le Spectateur ne paraît que par feuille, et le voilà. Fi! repartit l'autre, que voulez-vous qu'on fasse de ces feuilles-là? Cela ne peut être rempli que de fadaises, et vous êtes bien de loisir, d'imprimer de pareilles choses.

L'avez-vous lu, ce Spectateur? lui dit le libraire. Moi! le lire, répondit-il; non, je ne lis que du bon, du raisonnable, de l'instructif, et ce qu'il me faut n'est pas dans vos feuilles. Ce ne sont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'écolier, quelques saillies plus étourdies que brillantes, et qui prennent les mauvaises contorsions de leur esprit pour des façons de penser légères, délicates et cavalières. Je n'en veux point, mon cher; je ne suis point curieux d'originalités puériles.

En effet, je suis du sentiment de Monsieur, dis-je alors, en me mêlant de la conversation; il parle en homme sensé. Pures bagatelles que des feuilles! La raison, le bon sens et la finesse peuvent-ils se trouver dans si peu de papier? Ne faut-il pas un vaste terrain pour les contenir? Un bon esprit s'avisa-t-il jamais de penser et d'écrire autrement qu'en gros volumes? Jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une feuille d'impression que vous allez soulever d'un souffle! Et quand même elles seraient raisonnables, ces idées, est-il de la dignité d'un personnage de cinquante ans, par exemple, de lire une feuille volante, un colifichet? Cela le travestit en petit jeune homme, et déshonore sa gravité; il déroge. Non, à cet âge-là, tout savant, tout homme d'esprit ne doit ouvrir que des in-folio, de gros tomes respectables par leur pesanteur, et qui, lorsqu'il les lit, le mettent en posture décente; de sorte qu'à la vue du titre seul, et retournant chaque feuillet du gros livre, il puisse se dire familièrement en lui-même: Voilà ce qu'il faut à un homme aussi sérieux que moi, et d'une aussi profonde réflexion. Là-dessus il se sent comme entouré d'une solitude philosophique, dans laquelle il goûte en paix le plaisir de penser qu'il se nourrit d'aliments spirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raisons graves. Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous? N'est-ce pas là votre pensée?

Ce discours surprit un peu mon homme. Il ne savait s'il devait se fâcher ou se taire; je ne lui donnai pas le temps de se déterminer. Monsieur, lui dis-je encore, en lui présentant un assez gros livre que je tenais, voici un Traité de Morale. Le volume n'est pas extrêmement gros, et à la rigueur on pourrait le chicaner sur la médiocrité de sa forme; mais je vous conseille pourtant de lui faire grâce en faveur de sa matière; c'est de la morale, et de la morale déterminée, toute crue. Malepeste! vous voyez bien que cela fait une lecture importante, et digne du flegme d'un homme sensé; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuse, et tant mieux! A notre âge, il est beau de soutenir l'ennui que peut donner une matière naturellement froide, sérieuse, sans art, et scrupuleusement conservée dans son caractère. Si l'on avait du plaisir à la lire, cela gâterait tout. Voilà une plaisante morale que celle qui instruit agréablement! Tout le monde peut s'instruire à ce prix-là, ce n'est pas là de quoi l'homme raisonnable doit être avide; ce n'est pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de se fatiguer pour chercher cet utile, et la vaste sécheresse d'un gros livre fait justement son affaire.

Chacun a son goût, et je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le personnage qui se retira mécontent et décontenancé, et que peut-être notre conversation réconciliera dans la suite avec les brochures; si ce n'est avec les miennes, qui peuvent ne le pas mériter, ce sera du moins avec celles des autres.

Quoi qu'il en soit, le mépris qu'il a fait du Spectateur, sans le connaître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du Rêve que j'ai promis, tout frivole qu'en paraîtra le sujet aux

personnes qui lui ressemblent. C'est de l'Amour dont il s'agit. Eh bien, de l'amour! le croyez-vous une bagatelle, messieurs? Je ne suis pas de votre avis, et je ne connais guère de sujet sur lequel le sage puisse exercer ses réflexions avec plus de profit pour les hommes.

Dirai-je aux personnes qui n'ont pas daigné lire mes feuilles précédentes, l'origine du rêve en question? Non! mon libraire me saurait mauvais gré de leur épargner l'achat des brochures qui peuvent les mettre au fait de celle-ci, s'ils veulent y être. Quant à ceux qui me lisent, ils se souviendront que c'est un Espagnol qui parle.

Je m'endormis donc du sommeil le plus profond, et je rêvai que je me trouvais au milieu d'une vaste campagne, partagée en deux terres de différente nature. A droite, ce n'était que fleurs odoriférantes, et qu'arbres fruitiers; mais ces fleurs étaient sèches et fanées, et les arbres mouraient de vieillesse. La campagne, de ce côté, me paraissait abandonnée; elle était devenue sauvage. Pourquoi, disais-je, laisse-t-on inculte un pays naturellement si fertile?

Alors, en jetant ma vue un peu plus loin, je découvris un palais. L'architecture en était noble et majestueuse; les grâces s'y mariaient avec la majesté, et leur accord donnait à l'édifice un aspect touchant et respectable.

Je jugeai par quelques ruines que ce devait être un ancien monument; et je regardais avec application, quand, au travers de quelques arbres, il parut une femme dont la beauté me surprit; cependant, je remarquai quelque tristesse sur son visage; elle sourit en me voyant, et je m'avançai respectueusement vers elle, pour lui demander où j'étais.

Jeune homme! vous êtes en peine, me dit-elle, et vous ne comprenez rien à tout ce que vous voyez. J'allais vous prier de m'instruire, lui répondis-je. Je le veux bien, répartit-elle. Vous voici dans les terres de l'amour; ce palais antique est sa demeure; et moi, je suis l'Estime, compagne inséparable de ce dieu d'amour.

De grâce, expliquez-moi, lui dis-je, ce que signifient ces arbres, ces fleurs fanées dont l'odeur me réjouit encore. Cette terre me paraît excellente; pourquoi ne la cultive-t-on point? Ce n'est plus qu'un désert. L'amour manque-t-il de sujets?

Tout ce que vous voyez, me dit-elle, n'est fait que pour votre instruction; c'est une image des effets que produisit autrefois l'amour chez les hommes. Cette terre figure leur âme; ces fleurs et ces arbres sont les vertus que l'amour y faisait naître; l'état mourant dans lequel vous paraissent toutes ces choses, vous marque qu'elles sont anciennes. Cette terre ne produit aujourd'hui ni fleurs fraîches ni arbres nouveaux; c'est que l'amour ne règne plus parmi les hommes, et qu'il n'échauffe plus leur âme du goût des vertus qu'il y faisait germer autrefois.

Remarquez tous ces arbres fruitiers de différente espèce; ils sont le symbole de la noblesse, de la générosité et de la sagesse des sentiments, dont l'amour ornaît le cœur des plus grands personnages.

Parmi ces arbres, vous en voyez quelques-uns dont il semble qu'on ait arraché quelques racines; et ces racines arrachées signifient les vices que l'amour a détruit dans ces grands hommes, ou bien expriment ce qu'il a retranché de vicieux dans des sentiments mal réglés, et qu'il a rendus plus humains et plus louables.

Regardez cet arbre plus haut que les autres, et dont, en quelques endroits, on a coupé les racines; il figure les vertus d'un jeune héros, qui dut à son attachement pour une aimable et vertueuse personne l'estime et l'admiration que son siècle eut pour lui. Avant que l'amour l'eût assujéti sous ses lois, la grandeur de sa naissance lui inspirait un noble orgueil; mais un peu d'excès dans cet orgueil en altérait la dignité. Ce héros était généreux, quand il s'offrait

des occasions de l'être; mais il ne savait pas encore chercher ces occasions précieuses; il aurait craint de trahir son rang, s'il les avait prévenues; il envisageait un air prévenant comme un abaissement dans ses pareils, et il aurait cru s'humilier, en se rendant aimable. Il n'estimait, il ne mettait encore au nombre des hommes que ceux qui, par leur naissance, pouvaient ou l'approcher ou lier commerce avec lui. C'était aussi les seuls qu'il obligeait, parce qu'il n'imaginait de reconnaissance flatteuse que la leur; c'était au rang de celui sur qui tombaient ses bienfaits, que se mesurait le plaisir qu'il avait à les répandre. Il méconnaissait la misère la plus touchante, dès que le malheureux qu'elle accablait était un homme obscur, qui n'eût offert à sa vertu qu'un exercice ignoré et sans faste. Ce n'était pas qu'il ne fût naturellement sensible; mais sa fierté n'admettait rien de généreux que ce qui était superbe, et voulait trouver dans les sujets un vain éclat qui les ajustât à elle, et, pour ainsi dire, justifiât l'intérêt qu'elle y daignait prendre. Ce héros était plein de valeur dans les combats, mais d'une valeur aveugle, sujette à se souiller d'un sang respectable, du sang d'un ennemi vaincu. Quand il récompensait un service, ce n'était que l'action qu'il payait: il ne joignait pas à la récompense cette aimable façon de donner, qui fait précisément le salaire de celui qui a mérité qu'on lui donne. Il était équitable, et n'était pas également bon.

Dès qu'il aima, ce ne fut plus le même homme: l'envie de devenir digne de celle qu'il aimait, fit disparaître tous ses défauts; l'amour purifia sa valeur et sa fierté de cet excès qui les déshonorait toutes deux. Tout l'empire retentit bientôt du bruit de ses vertus.

Je ne vous dirai rien des autres arbres, me dit alors cette femme: parcourez dans votre imagination les vertus les plus éclatantes, ces arbres les représentent toutes. A l'égard de ces fleurs, dont le nombre est presque infini, elles figurent de bonnes qualités, d'un prix peut-être égal aux vertus des grands personnages; mais que la condition de ceux qui les durent à l'amour rendit moins brillantes, et d'une importance plus médiocre; et pour vous en donner une légère idée, ce sont des ivrognes devenus sobres; des débauchés devenus sages; des avarés faits généreux; des menteurs corrigés de leur vice par la honte d'en être méprisables; des brutaux ramenés à un caractère plus doux et plus sociable; c'est de la jeunesse impudente devenue modeste et respectueuse; des fainéants devenus laborieux; des hommes sans foi, sans probité, transformés en gens d'honneur; ce sont d'habiles gens dans les arts, à qui l'amour inspira de l'émulation, et qui crurent leurs maîtresses dignes de la gloire d'avoir des amants illustres par leurs talents; ce sont même des coquettes, dont l'amour a réformé les manières, qu'il a guéries de cette insatiable avidité de plaire, et qui ont senti qu'une pudeur scrupuleuse était le plus aimable trait d'une femme, qu'il est honteux de débaucher les cœurs, et glorieux de les attendrir; enfin, vous voyez dans ces fleurs une infinité de vertus moyennes et domestiques.

Mais avançons vers ce palais qui a frappé vos regards; il est temps que vous connaissiez l'amour et sa suite, que vous appreniez ce qu'était autrefois son règne, par quelles actions éclatait le penchant dont il liait les âmes, et comment s'aimaient les deux sexes. Nous descendrons dans les jardins de l'amour, vous y verrez des amants; vous y verrez du moins des figures qui vous instruiront autant que ferait la réalité; et quand vous aurez visité ce canton où nous sommes, on vous conduira dans cette autre terre que vous avez remarquée différente de celle où vous êtes. Là vous verrez un monstre qu'on appelle Amour; mais marchons, et songez à profiter de tout ce qu'on va vous montrer.

Dans la feuille suivante, je donnerai le reste du rêve, et j'espère que ce qu'il a de curieux méritera l'attention de mes lecteurs.

*Septième feuille*



[21 août 1722]

Je n'ose me flatter que le public se soit aperçu que le Spectateur a été interrompu quelques mois; cependant, comme certaines personnes ont parlé de cet ouvrage avec un peu d'estime, je leur dois compte, ce me semble, des raisons qui en ont retardé la suite, et les voici.

Soupçonnerait-on un contemplateur des choses humaines, un homme âgé qui doit être raisonnable, tranchons le mot, un philosophe, le soupçonnerait-on de s'être dégoûté d'écrire, seulement parce qu'il y a des gens dans le public qui méprisent ce qu'il fait? Voilà pourtant l'origine de mon dégoût. N'est-ce pas là un louable motif de silence? Quelle misère que l'esprit de l'homme!

Je croyais n'être plus vain, mais je vois bien que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pu pour guérir de ma vanité; mais tout ce que mes efforts ont opéré contre elle, c'est que de courageuse qu'elle était autrefois, elle est devenue lâche: nos faiblesses, combattues sous une figure, nous échappent sous une autre. Il n'est pas question de les détruire; il s'agit de quelque chose de plus pénible et de plus glorieux, c'est de les poursuivre sans cesse.

Oui! Messieurs mes critiques! vos mépris m'avaient découragé; mais comment découragé? c'était par vanité mécontente que j'avais discontinué d'écrire. Souffrez donc que je recommence; je compte encore sur vos mépris, et je vais m'en servir, comme d'une recette contre cette vanité dont je croyais être défait, et qui reparaît métamorphosée en dégoût. Courage, Messieurs! c'est pour une bonne oeuvre que je vous sollicite; j'étais tout triste de vous déplaire, parce que cela m'ôtait l'honneur d'avoir de l'esprit avec vous. Que je vous aie l'obligation de ne me plus soucier de cet honneur-là! Allons, ne vous relâchez pas; critiquez bien, critiquez mal, n'importe lequel des deux: mon profit, ou le vôtre, s'y trouvera toujours. Si c'est bien, je dirai que le Ciel vous le rende; je vous regarderai comme mes bienfaiteurs; j'avertirai le public de la justesse de vos préceptes. Si c'est mal, je tâcherai de vous induire à penser plus juste; j'y contribuerai de toutes mes forces; j'arrêterai le progrès de vos erreurs, afin de vous épargner le plus de torts que je pourrai: voilà ma charge. A l'égard de ces critiques qui ne sont que des expressions méprisantes, et qui, sans autre examen, se terminent à dire crûment d'un ouvrage: cela ne vaut rien, cela est détestable, nous serons bientôt d'accord là-dessus, et je vous ferai convenir sur-le-champ que ces sortes de raisonnements, à leur tour, ne valent rien et sont détestables; qu'un habile homme, après avoir lu un livre, peut bien dire, il ne me plaît pas, mais ne décidera jamais qu'il est mauvais qu'après avoir comparé ses idées à celles des autres; à moins que, tout homme éclairé qu'il est, vous ne lui supposiez une audace, une présomption qui tient ses lumières en échec, et qui, pour l'ordinaire, est la marque d'un esprit borné ou mal réglé; car, plus on a d'esprit, plus on voit de choses; et pour lors on démêle, on aperçoit tant de sentiments différents, tant de goûts qui peuvent combattre ou balancer le nôtre, qu'avant que d'avoir pesé le plus ou moins de valeur qu'ils ont tous, on est bien long à se prouver qu'en tout sens, ce qui ne nous plaît pas ne doit raisonnablement plaire à personne.

Ah! que nous irions loin! qu'il naîtrait de beaux ouvrages, si la plupart des gens d'esprit, qui en sont les juges, tâtonnaient un peu avant que de dire, cela est mauvais, ou cela est bon; mais ils lisent, et en premier lieu, l'auteur est-il de leurs amis? n'en est-il pas? Est-il de leur opinion en général sur la façon dont il faut avoir de l'esprit? Est-ce un Ancien? Est-ce un Moderne? Quels gens hante-t-il? Sa société croit-elle les Anciens des dieux, ne les croit-elle que des hommes?

Voilà par où l'on débute pour lire un livre. On lit après; et que lit-on? Sont-ce les idées

positives de l'auteur? Non, il n'y a plus moyen; son nom, son âge et sa secte les ont métamorphosées, toutes gâtées d'avance, ou toutes embellies.

On ne saurait s'imaginer le droit que ces bagatelles-là ont sur l'esprit humain, ni toute la corruption de goût dont elles le pénètrent, ni toute l'industrie machinale qu'elles lui donnent pour se falsifier à lui-même ce qui lui passera devant les yeux, pour diminuer, augmenter, arrêter, détourner le plaisir ou le dégoût des sentiments qu'il reçoit.

Après cela, on porte son jugement, parce qu'il faut qu'un homme d'esprit juge; ne fût-ce que pour mettre son orgueil en possession du respect que ses amis auront pour ce qu'il pense; et qu'enfin il est comptable à l'attente où ils sont d'une décision quelconque.

On lui fera peut-être des objections de bon sens quand il aura prononcé; mais voilà qui est fait, il a jugé. Dût son sentiment pervertir le goût de tout le genre humain; se doutât-il, malgré lui, qu'il s'est trompé; plutôt que de se dédire, il armera son esprit contre son esprit même; il confondra ses lumières par ses lumières mêmes; il s'irritera de voir clair après coup et parviendra à se persuader qu'il ne voit rien; tout cela, pour se conserver de bon droit l'honneur d'avoir tout vu d'abord; car notre amour-propre est inconcevable, il ne veut jouir que d'une gloire légitime il est d'un scrupule infini là-dessus, et ce même amour-propre si scrupuleux, quand il soupçonne qu'il ne la mérite pas, ce n'est pas de sa gloire dont il se défait, c'est du soupçon de l'avoir mal acquise; moyennant quoi, le voilà plein de quiétude et tout aussi fier qu'il aime à l'être.

Cependant, le jugement qu'on a porté va son train, sert de règle à je ne sais combien de génies naissants, qui s'y conforment, qui souffrent pour s'y conformer, et qui ne font rien qui vaille.

Je crois, pour moi, qu'à l'exception de quelques génies supérieurs, qui n'ont pu être maîtrisés, et que leur propre force a préservé de toute mauvaise dépendance, je crois, dis-je, qu'en tout siècle la plupart des auteurs nous ont moins laissé leur propre façon d'imaginer que la pure imitation de certain goût d'esprit que quelques critiques de leurs amis avaient décidé le meilleur. Ainsi, nous avons très rarement le portrait de l'esprit humain dans sa figure naturelle: on ne nous le peint que dans un état de contorsion; il ne va point son pas, pour ainsi dire; il a toujours une marche d'emprunt qui le détourne de ses voies, et qui le jette dans des routes stériles, à tout moment coupées, où il ne trouve de quoi se fournir qu'avec un travail pénible. S'il allait son droit chemin, il n'aurait d'autre soin à prendre que de développer ses pensées; au lieu qu'en se détournant, il faut qu'il les compose, les assujettisse à un certain ordre incompatible avec son feu, et qui écarte l'arrangement naturel qu'amènerait une vive attention sur elles.

Est-ce là l'esprit, après cela? Non, nous ne voyons point là ce qu'il est; mais bien ce que des égards pour des sentiments inconsiderés le font devenir.

Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'écrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, font justement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être? d'autres, qui se rendent fades de crainte qu'on ne leur dise qu'ils courent après l'esprit, car courir après l'esprit et n'être point naturel, voilà les reproches à la mode.

Mais, dira-t-on, il faut pourtant des critiques. Oui, sans doute, il en faut, mais je voudrais des critiques qui pussent corriger, et non pas gêner, qui réformassent ce qu'il y aurait de défectueux dans le caractère d'esprit d'un auteur, et qui ne lui fissent pas quitter ce caractère; mais il faudrait aussi pour cela, s'il était possible, que la malice ou l'inimitié des partis n'altérât pas les lumières de la plupart des hommes, ne leur dérobât pas l'honneur de se juger équitablement, n'employât pas toute leur attention à s'humilier les uns les autres, à

déshonorer ce que leurs talents peuvent avoir d'heureux, à se ruiner réciproquement dans l'esprit du public; de façon que, sur leur rapport, vous, lecteur, vous méprisez souvent des ouvrages que vous estimeriez, ou, si vous les avez lus, je gagerais bien que les endroits où l'auteur a pensé le mieux vous ont paru les plus mauvais, par la raison qu'ils vous ont fait plus d'impression que le reste, et que, disposé comme vous étiez, cette impression a dû vous choquer au même degré qu'elle vous aurait plu.

Ne vous a-t-on pas dit que cet écrivain courait après l'esprit? n'était point naturel? Eh bien! n'avez-vous pas senti qu'on avait raison? le moyen de n'en pas convenir! En le lisant, vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde, d'une vue fine et déliée, d'un sentiment nourri partout d'un goût de réflexion philosophique; avec ce génie-là, avec un naturel si riche et si supérieur, on est par-dessus le marché nécessairement singulier, et d'un singulier très rare; cela est donc clair: il n'est point naturel, il court après l'esprit.

Voilà comme on vous dupe, lecteur, voilà les surprises qu'on fait au public, et comment on peut frustrer les talents les plus estimables des éloges qui leur sont dus.

Quand je songe à cette critique, surtout à celle de courir après l'esprit, je la trouve la chose du monde la plus comique, tant j'ai de plaisir à me représenter la commodité dont elle est à tous ceux qu'elle dispense heureusement d'avoir de l'esprit, et qui ne l'attraperaient point, quand ils courraient après; et en effet, il y a bien des ouvrages qui ne subsistent que par le défaut d'esprit, et leur platitude fait croire à certains lecteurs qu'ils sont écrits d'une manière naturelle: au surplus, pourvu qu'on adore Homère, Virgile, Anacréon, etc., on peut avoir de l'esprit, tant qu'on pourra; les amateurs des Anciens ne vous le reprocheront pas, et je connais des écrivains rusés, qui ont dix fois plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour être persécutés, si la religion dont ils font profession pour les Anciens ne les sauvait.

Je disais l'autre jour à un de mes amis, à qui les reproches dont j'ai parlé sont ordinaires: Savez-vous bien ce que chez certaines gens signifient ces mots: ils courent après l'esprit?

Comment! Messieurs les Modernes, petits marmousets! vous prétendez valoir et surpasser des auteurs qui sont en grec et en latin, et que j'étudie depuis vingt ans! Si le monde allait vous en croire, que deviendrais-je, moi, qu'on associe au respect qu'on leur rend? faudra-t-il me réduire à l'affront de vous admirer, vous, avec qui je vis tous les jours? Oh! il y a bonne justice, et moyennant ce que nous allons dire, la plupart de ceux qui vous liront, et à qui notre querelle n'importe en rien, se voyant appuyés, seront bien aises de disserter cavalièrement sur votre compte, d'oser secouer la tête et d'avoir des dégoûts en vous lisant: ils s'imagineront gagner à ce qu'ils vous feront perdre; car voilà l'homme, et en effet, ils auront raison de vous trouver mauvais. De bonne foi! je sens que vous l'êtes; eh fi! vous cherchez à briller dans vos ouvrages, vous voulez être spirituels; vous n'y êtes point; ce n'est point là la nature, vous courez après l'esprit.

C'est là à peu près, dis-je à mon ami, ce que veulent dire certaines gens, en tenant les discours que vous teniez tout à l'heure. Les auteurs plats leur servent de troupes auxiliaires, et voici ce que ceux-là disent à leur tour, ou du moins ce que chacun d'eux pense.

Ces gens, contre qui on crie, me chagrinaient; il me fallait tous les jours aller aux expédients pour ne me pas douter que je valais moins qu'eux, et j'entends qu'on dit qu'ils ne sont pas naturels, qu'ils courent après l'esprit; ma foi! cela est vrai, et bien trouvé, et grâce au Ciel, me voilà meilleur qu'eux! Oui, Messieurs! lisez-moi: vous verrez un homme qui pense simplement, raisonnablement, qui va son grand chemin, qui ne pétille point, et voilà le bon esprit.

Je crois que mes lecteurs voudront bien me passer mes gaietés sur ce chapitre-là. Je me

joue des hommes en général, et je n'attaque personne; je parais aujourd'hui n'apostropher que les amateurs des Anciens; un de ces jours, les Modernes auront leur tour; je m'y engage, et je promets que leur article vaudra bien celui-ci; car je ne suis d'aucun parti: Anciens et Modernes, tout m'est indifférent: le temps auquel un auteur a vécu ne lui nuit ni ne lui sert auprès de moi. J'adopte seulement, le plus qu'il m'est possible, les usages et les moeurs, et le goût de son siècle, et la forme que cela fait ou faisait prendre à l'esprit; après quoi, je vais mon train. Si c'est une traduction du grec, et qu'elle m'ennuie, je penche à croire que l'auteur y a perdu; si c'est du latin, comme je le sais, je me livre sans façon au dégoût, ou au plaisir qu'il me donne; bien entendu que c'est dans les choses que j'entends parfaitement, et qui n'ont pas besoin de l'histoire particulière du temps; et l'on aurait beau me dire: Cela ne vaut rien, ou: Cela est excellent, on ne me donne de disposition ni pour ni contre; je lis le livre, et le jugement que j'en forme m'appartient à moi, à mes lumières sûres ou non sûres, sort pur de toute prévention, et est à moi, tout comme si j'étais seul au monde; et il serait à souhaiter que nous fussions tous de même. Les Anciens avaient plus d'esprit que nous: nous avons plus d'esprit que les Anciens: voilà les vraies causes de la corruption du goût, s'il vient à se corrompre.

Est-ce le génie des auteurs grecs qu'il faut que ce jeune homme imite? Non, leurs idées ont une sorte de simplicité noble qui naît du caractère des actions qui se passaient alors, et du genre de vie qu'on menait de leur temps. Ils avaient, pour ainsi dire, tout un autre univers que nous: le commerce que les hommes avaient ensemble alors ne nous paraît aujourd'hui qu'un apprentissage de celui qu'ils ont eu depuis, et qu'ils peuvent avoir en bien et en mal. Ils avaient mêmes vices, mêmes passions, mêmes ridicules, même fond d'orgueil ou d'élévation; mais tout cela était moins déployé, ou l'était différemment. Je ne sais lequel des deux c'est. Quoi qu'il en soit, l'homme de ce temps-là est étranger pour l'homme d'aujourd'hui, et en nous supposant comme nous sommes, c'est-à-dire en étudiant le goût de nos sentiments aujourd'hui, il est certain qu'on verra que nous avons des auteurs admirables pour nous, et qui le seront à l'avenir pour tous ceux qui pourront se mettre au vrai point de vue de notre siècle.

Eh bien! un jeune homme doit-il être le copiste de la façon de faire de ces auteurs? Non, cette façon a je ne sais quel caractère ingénieux et fin, dont l'imitation littérale ne fera de lui qu'un singe, et l'obligera de courir vraiment après l'esprit, l'empêchera d'être naturel: ainsi, que ce jeune homme n'imite ni l'ingénieux, ni le fin, ni le noble d'aucun auteur ancien ou moderne, parce que, ou ses organes l'assujettissent à une autre sorte de fin, d'ingénieux et de noble, ou qu'enfin cet ingénieux et ce fin qu'il voudrait imiter ne l'est dans ces auteurs qu'en supposant le caractère des moeurs qu'ils ont peint: qu'il se nourrisse seulement l'esprit de tout ce qu'il leur sent de bon, et qu'il abandonne, après, cet esprit à son geste naturel. Qu'on me passe ce terme qui me paraît bien expliquer ce que je veux dire; car on a mis aujourd'hui les lecteurs sur un ton si plaisant, qu'il faut toujours s'excuser auprès d'eux d'oser exprimer vivement ce que l'on pense; mais il me semble qu'il y a longtemps que j'écris; et si je ne finissais, la matière me mènerait trop loin.

### *Huitième feuille*

[8 septembre 1722]

Dans ma dernière feuille, je jetai quelques idées au hasard sur les critiques que l'on fait aujourd'hui de la plupart des ouvrages d'esprit, et sur la corruption de goût que peuvent entraîner ces critiques, qui partent moins du bon sens que de l'inimitié des partis et des préventions jalouses où l'on est aujourd'hui les uns contre les autres.

Mais comme je ne traitai pas la chose d'une façon méthodique, et que je pris mes réflexions comme elles venaient, je pourrai bien, un de ces jours, argumenter dans les formes et prouver qu'écrire naturellement, qu'être naturel n'est pas écrire dans le goût de tel Ancien ni de tel Moderne, n'est pas se mouler sur personne quant à la forme de ses idées, mais au contraire, se ressembler fidèlement à soi-même, et ne point se départir ni du tour ni du caractère d'idées pour qui la nature nous a donné vocation; qu'en un mot, penser naturellement, c'est rester dans la singularité d'esprit qui nous est échue, et qu'ainsi que chaque visage a sa physionomie, chaque esprit aussi porte une différence qui lui est propre; que la correction qu'il faut apporter à l'esprit n'est pas de l'arracher à cette différence, mais seulement de purger cette même différence du vice qui peut en gâter les grâces, de lui ôter ce qu'elle peut avoir de trop cru, et de lui procurer ce qu'il arrive aux physionomies les plus singulières, qui ne changent point, mais qui, par le commerce que les hommes ont ensemble, contractent je ne sais quoi de liant qui les mitige, nous apprivoise avec elles, et nous rend par là leur singularité agréable, ou du moins curieuse; et qu'enfin, lorsqu'il a paru un beau génie dans certain genre, il n'est pas raisonnable de le proposer autrement aux autres, que comme un génie qui peut servir à exciter les forces du leur, et non pas comme un modèle sur lequel il faille calquer sa façon de penser pour être habile homme; et qu'il est absurde de dire d'un homme qui a travaillé dans le même genre, qu'il a mal réussi, parce qu'il n'aura pas travaillé dans le même goût, que c'est tout comme si l'on disait à toutes les femmes aimables: N'entreprenez pas d'être gaie, ou d'être tendre; on se moquerait de vous; car vous n'avez ni la couleur ni les traits de madame une telle, dont les gaietés et la tendresse ont tant réussi, et ce n'est précisément qu'avec cette couleur et ces traits qu'on peut inspirer de la joie ou de l'amour d'une certaine sorte, hors de laquelle nous ne voulons ni aimer ni nous réjouir.

Par cette fantaisie-là, il n'y aurait peut-être point de femme dont le visage ne fût mis au rebut; mais heureusement pour nous, et pour la plus belle moitié du monde, la diversité là-dessus n'a point de travers d'esprit à craindre de notre part; la nature nous l'a trop bien recommandée; et de ce côté-là, nous nous prêtons docilement aux aimables variétés que cette nature nous présente.

Pourquoi donc les rebutons-nous dans les productions d'esprit, et tâchons-nous de les décrier? Serait-ce qu'il est mortifiant d'avouer le plaisir que nous font les ouvrages des autres? Est-ce que nous ne voulons ni les estimer ni qu'on les estime? Que le talent d'auteur traîne après lui de petites gens!

J'adresse ceci à tous ceux qui se mêlent de belles lettres; en un mot, aux deux partis qui règnent aujourd'hui, et qui ont chacun leur formule de critique, et chacun leurs partisans et leurs élèves qui sont les dupes des deux partis.

A l'égard de ces dupes, ils peuvent ne plus l'être, quand ils voudront; et cela, sans qu'il leur en coûte aucun examen fatigant.

Voulez-vous savoir ceux à qui d'entre les deux partis vous devez le plus d'estime? La recette est sûre: écoutez les auteurs eux-mêmes, remarquez bien ceux qu'ils prennent à tâche de décrier, contre lesquels ils emploient le plus de raisonnements et de dissertations, ceux contre qui leur critique ou leur mépris mord avec le plus d'emportement; et cet emportement, tâchez de le démêler, tout masqué qu'il sera quelquefois d'un air de discrétion ou d'indifférence jalouse; souvent même, vous verrez attaquer les gens d'une manière oblique; on les accablera sous le nom d'un tiers qu'on supposera entiché de leur doctrine, sans compter mille autres petites rubriques d'inimitié qu'on emploiera pour leur ruine.

Encore une fois, remarquez bien ceux que cela regarde, et voilà qui est fait: tenez-les à votre tour pour d'habiles gens: vous venez de les entendre louer; car, dans la profession, on ne se

loue pas autrement. Oui! toutes les injures qu'on leur a faites sont vraiment autant d'éloges dont vous ferez l'estimation au degré de venin et de subtilité que portent ces injures mêmes; et croyez ce que je vous dis, comme vous croyez au produit d'une somme calculée dans la dernière exactitude.

Nous avons beau dissimuler le mérite qui nous blesse, nous avons beau l'attaquer, il a cet avantage sur notre malice, qu'elle ne peut se sauver d'en faire l'aveu. Oui! il en faut venir là de bonne ou de mauvaise grâce; le reconnaître avec une franchise généreuse, ou lui rendre hommage par les marques honteuses de notre jalousie.

De tous les mensonges, le plus difficile à bien faire, c'est celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une vérité glorieuse à nos rivaux; notre amour-propre, avec toute sa souplesse, est alors défaillant en ce point, qu'il ne peut dans ses fourberies se déprendre de la passion qui l'agite: cette passion le suit; il ne peut se l'assujettir, ni la soustraire; elle est empreinte dans tout ce qu'il nous fait dire; on la voit, et cela trahit sa malice, et l'en punit.

J'ai une preuve toute récente de ce que je dis. Je suis à la campagne, et hier je rendis visite à une dame assez jolie, et d'un assez bon air. Je ne la connaissais pas encore, et des amis communs m'avaient mené chez elle.

Dans la conversation, on vint à parler d'une autre dame, voisine de celle chez qui j'étais, et que je devais voir aussi le lendemain pour la première fois. C'est une fort aimable femme, dit alors quelqu'un de la compagnie. A cela, pas un mot de réponse de la part de la dame qui était présente; mais en revanche, question subite faite à propos de rien, sur le temps que j'avais envie de passer à la campagne.

Bon! dis-je en moi-même, bon! pour la dame dont on a parlé, elle est aimable, c'est un fait, et peut-être plus aimable que celle à qui je parle (qui ne l'était pourtant pas mal): ce peut-être que je formais se convertit bientôt en certitude.

Quelqu'un reprit le discours sur la dame dont le silence de l'autre avait ébauché l'éloge, et dit: On m'assurait, l'autre jour, que son mari était jaloux, et il est vrai qu'on peut l'être à moins. Lui, jaloux! répondit-elle alors; c'est un conte que cela. Mme est d'une conduite si sage que cette faiblesse-là ne serait pas pardonnable à son mari; et d'ailleurs, c'est une femme qui a beaucoup d'agrémens, il est vrai; mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle est d'une physionomie extrêmement triste? Il me semble que non, reprit un de mes amis. Peut-être que je me trompe, dit-elle encore; mais comme elle n'a guère de teint, qu'elle a je ne sais quoi d'un peu rude dans les yeux... Elle! guère de teint, et du rude dans les yeux! répondit alors un de ces messieurs en s'écriant, je lui ai toujours trouvé les yeux vifs; et la dernière fois que nous la vîmes, elle était plus vermeille qu'une rose... Bon! reparti-elle, le Ciel la préserve d'être toujours vermeille à ce prix-là, la pauvre femme! elle avait une migraine affreuse; voilà, Monsieur, d'où lui venait ce beau teint. Non, non, assurément, le teint n'est pas ce qu'elle a de plus beau, et pour l'ordinaire elle est pâle; aussi est-elle d'une santé assez infirme: je ne connais point de femme plus sujette aux fluxions que celle-là; cela lui a même gâté les dents qu'elle avait assez belles. Ecoutez! elle n'est plus dans cette grande jeunesse, au moins, elle se soutient pourtant assez bien.

Une visite qui arriva rompit le cours d'une satire qui rendait une femme triste parce qu'elle était modeste, convertissait la vivacité de ses yeux en rudesse, ne lui souffrait un beau teint qu'en conséquence d'une migraine, lui remplissait la tête de fluxions pour lui gâter les dents, et la faisait infirme pour la vieillir; satire, en un mot, qui, en trois ou quatre traits enveloppés dans un air perfide de bienveillance, barbouillait tous les appas de la dame en question, ruinait ses dents, sa santé, sa jeunesse, son teint, et le feu de ses yeux.

Pour moi, sur ce portrait-là, je m'attendis à voir une femme charmante; car tant de fiel qu'on venait de répandre sur elle ne pouvait tirer sa source que d'une jalousie douloureusement sensible et allumée par de grandes causes.

De sorte qu'impatient de vérifier là-dessus mes conjectures, je courus le lendemain chez cette femme triste, pâle, infirme et âgée. Je ne m'étais pas trompé, je la trouvai telle que je l'avais comprise sous les expressions dont on s'était servi contre elle; je vis en un mot que j'avais très sagement entendu la langue que parle l'amour-propre dans une jolie femme qui en peint une belle.

Cette femme à physionomie triste me parut avoir un air sage; sa pâleur était une blancheur mêlée d'un incarnat doux et reposé; ses yeux rudes jetaient des regards vifs et imposants. A l'égard de son air infirme, on pouvait le justifier par je ne sais quoi de mignard, de tendre et de languissant, répandu dans sa figure; au reste, je remarquai que cette dame crachait assez souvent, et ce fut à cela que j'attribuai l'idée des fluxions qui lui gâtaient les dents; pour son défaut de jeunesse, je le trouvai, moitié dans beaucoup d'embonpoint, et moitié dans la simplicité de ses ajustements.

A vous dire le vrai, il n'appartient qu'à l'amour-propre piqué d'apercevoir les rapports éloignés que tant d'avantages pouvaient avoir avec les défauts qu'on m'avait annoncés.

Oh! voyons à présent comment s'exprime l'amour-propre d'une belle femme, sur le compte d'une autre personne qui n'a que des agréments subalternes.

Après les compliments requis dans cette visite, cette dame-ci me demanda si j'avais vu l'autre: Oui, madame, lui répondis-je. Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous? reprit-elle, sans me donner le temps d'en dire davantage. Etes-vous du goût de tout le monde? Vous plaît-elle? Et n'ai-je pas là une jolie voisine? Je vous avoue que c'est ma beauté.

Quelle croyez-vous que fut mon idée, en l'entendant parler sur ce ton-là? Que si je n'eusse pas déjà vu l'autre, j'aurais deviné là-dessus qu'elle portait un visage inférieur à celle-ci.

Eh bien, nos deux femmes, et les auteurs entre eux, c'est tout un; et pour mieux dire, je crois qu'on peut juger tous les hommes en général sur la même règle.

Volontiers louons-nous les gens qui ne nous valent pas; rarement ne censurons-nous pas ceux qui valent mieux que nous; ainsi, nous ne louons le mérite d'autrui presque que pour sous-entendre la supériorité du nôtre; et quand nous le blâmons, c'est la douleur de le sentir supérieur au nôtre qui nous échappe. Mais je laisse là les querelles des auteurs et les réflexions qu'ils me font faire.

Avant que de finir cette feuille, je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un livre que je lisais ce matin, et qui est intitulé les Lettres persanes, dont je n'ai encore lu que quelques-unes; et par celles-là, je juge que l'auteur est un homme de beaucoup d'esprit; mais entre les sujets hardis qu'il se choisit, et sur lesquels il me paraît le plus briller, le sujet qui réussit le mieux à l'ingénieuse vivacité de ses idées, c'est celui de la Religion, et des choses qui ont rapport à elle. Je voudrais qu'un esprit aussi fin que le sien eût senti qu'il n'y a pas un si grand mérite à donner du joli et du neuf sur de pareilles matières, et que tout homme, qui les traite avec quelque liberté, peut s'y montrer spirituel à peu de frais; non que parmi les choses sur lesquelles il se donne un peu carrière, il n'y en ait d'excellentes en tout sens, et que même celles où il se joue le plus ne puissent recevoir une interprétation utile; car enfin, dans tout cela, je ne vois qu'un homme d'esprit qui badine; mais qui ne songe pas assez qu'en se jouant il engage quelquefois un peu trop la gravité respectable de ces matières: il faut là-dessus ménager l'esprit de l'homme qui tient faiblement à ses devoirs, et ne les croit presque plus nécessaires, dès qu'on les lui présente d'une façon peu sérieuse.

L'auteur, par exemple, blâme les lois de l'Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes; il les appelle injustes et furieuses; il veut qu'on laisse à l'homme le droit de sortir de la vie quand elle lui est à charge; il dit que cet homme, en se défaisant, ne fait que changer les modifications de sa matière, et rendre carrée une boule que les lois de la création avaient fait ronde.

De l'air décisif dont il parle, on croirait presque qu'il est entré de moitié dans le secret de cette même création; on croirait qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit que parce qu'il se plaît à produire une idée hardie.

Quoi qu'il en soit, je crois que j'achèverai son livre avec autant de plaisir que je l'ai commencé. Je réserve pour la feuille suivante l'aventure d'une demoiselle dont on me rendit l'autre jour un paquet, qui contient des lettres qu'elle m'adresse, dont l'une est pour son amant, l'autre pour son père, et l'autre pour moi. Je les produirai toutes trois.

### *Neuvième feuille*

[27 septembre 1722]

J'ai parlé dans ma dernière feuille de trois lettres, qu'une jeune demoiselle, qui m'est inconnue, m'envoya il y a quelques jours. Elle souhaite que je les rende publiques; et de mon côté, je la remercie du plaisir qu'elle me fait, en s'adressant à moi pour ce petit service. J'exhorte les personnes, que deux de ces lettres regardent, à les lire avec attention quand je les donnerai: je ne leur demande que cela, persuadé qu'elle produiront l'effet que cette infortunée en attend.

Je vais commencer par celle qu'elle m'écrit: elle y fait un détail de l'aventure qui l'a conduite au malheur dont elle gémit aujourd'hui. Cette aventure emploiera peut-être toute cette feuille-ci; mais je ne puis faire autrement, et dans quinze jours on aura le reste.

Monsieur,

La lecture de quelques-unes de vos feuilles me persuade que vous avez le coeur bon, et qu'une personne aussi malheureuse que je le suis n'aura pas de peine à vous intéresser pour elle. Le secours, dont j'ai besoin de votre part, est que vous produisiez la lettre que je vous écris, et les deux autres que vous voyez ici; votre compassion ensuite joindra à cela les réflexions qu'elle jugera les plus capables d'inspirer quelques sentiments d'honneur à un homme qui m'a jetée dans l'opprobre, et quelques retours de tendresse à un père dont je faisais, il y a quelques mois, les délices, et dont je fais aujourd'hui la honte et le désespoir. Quelle chute affreuse! il y a moins de distance, de la mort à la vie, que de l'état où je suis à la situation où j'étais.

Qu'est devenu ce temps où j'étais vertueuse? où j'étais estimée, autant que chérie? Que d'avantages j'ai perdus! et quelles horreurs ont pris leur place! En quelque endroit que tu sois, séducteur de mon innocence, homme perfide, que j'ai cru l'honneur même! tu le sais, et ta conscience te le reprochera toujours: quelque grand qu'ait été mon amour pour toi, ce n'est point par lui que tu m'as vaincue; ce n'est point d'une fille follement amoureuse dont tu te joues aujourd'hui. Fusses-tu le plus lâche de tous les hommes, tu te souviendras que tu dois tout à l'estime infinie que j'avais pour toi! Non, perfide! ce n'était point de la satisfaction de mon amour que j'étais jalouse; c'était du plaisir de te donner des marques de ma confiance; et tu l'as trahie, cette confiance que tu m'as demandée, mille fois plus respectable et plus obligeante pour toi que ma tendresse même! Tu m'offris ta foi; je la reçus; j'aurais cru t'outrager en la refusant. Dis-moi! as-tu pu te résoudre à ne pas mériter un procédé si noble



et si franc? peux-tu durer? peux-tu vivre avec l'idée que je suis détrompée sur ton caractère? peux-tu, sans être pénétré de confusion, te représenter l'étonnement mortel où je suis? Songe à ces sentiments dont je t'honorais, dont ma vertu se faisait même une obligation de t'honorer! et ces sentiments si glorieux pour toi, compare-les dans le fond de ton âme à ceux à qui tu laisses aujourd'hui la mienne en proie! Ces parents, ces amis, qui me méprisent à présent, s'ils avaient lu dans mon coeur, si les motifs de ma conduite avec toi leur étaient connus, comme ils te le sont, trouveraient-ils que mon malheur eût d'autre source qu'une crédulité généreuse? Parle! que verraient-ils? qu'une infortunée vraiment estimable, dans une fille dont ta lâcheté leur fait une indigne. Hélas! je n'ai d'autre tort que de n'avoir pas rencontré un honnête homme.

Pardon, Monsieur; mon affliction me distrahit de ce que je dois vous dire: apprenez mon aventure. Celui qui me l'a rendue si funeste la lira peut-être; peut-être il en sera touché? Que vous dirai-je? Je voudrais qu'il se repentît, et je le voudrais pour lui, comme pour moi-même. Puis-je, après l'avoir tant aimé, ne pas m'affliger de le voir sans honneur? Non! je l'avoue, je ne saurais m'empêcher, dans ma douleur, de confondre sa honte avec la mienne. Tel qu'il est, il a part à mes pleurs: que sais-je? il y a quelquefois plus de part que moi-même.

Ma mère, qui est morte depuis huit mois, à qui le Ciel a voulu, sans doute, épargner la désolation où je l'aurais mise, si elle avait été témoin de mon état, ma mère, que ma reconnaissance pour l'éducation vertueuse qu'elle m'a donnée, cette mère si tendre, que mon amour, que mon respect pour sa mémoire venge dans le fond de mon coeur d'un affront qu'elle ne ressent pas, ma mère dont le nom seul me confond, m'avait menée à la campagne chez une dame de nos amis, qui allait, disait-on, marier sa fille au fils d'un de ses voisins.

Je ne connaissais encore ni la demoiselle ni le jeune homme en question; je trouvai l'une digne de l'attachement du plus galant homme, et l'autre... hélas! je le crus bien différent de ce qu'il se montre aujourd'hui.

Jamais physionomie ne garantit tant de candeur, n'offrit tant de grâces mêlées avec tant d'apparence de probité.

Un jour, à l'écart, je félicitais sa maîtresse, qui était déjà devenue mon amie, du bonheur que la fortune semblait lui réserver.

Mais quelle fut ma surprise! quand cette fille, que je croyais devoir être si contente, me dit alors: J'estime M.\*\*\*, il est aimable; et si je voulais un mari, je lui donnerais la préférence sur tous les hommes que je connais; mais, ma chère, avec tout cela, je ne l'épouserai point, soyez-en bien persuadée; je ne puis vous en dire davantage, je craindrais que votre amitié pour moi ne vous fît révéler le reste de mon secret à ma mère: mes desseins lui sont aussi inconnus qu'à vous: je ne puis m'en assurer l'exécution qu'en les taisant; et demain vous serez mieux instruite.

Tout ce qui me reste à vous dire, c'est que je vous aime, et je voudrais que l'époux qu'on m'avait destiné devînt le vôtre; je lui crois le caractère aussi aimable que la figure; j'en ai même quelque preuve. Dès que je sus ce que nos parents avaient résolu de faire de nous, je lui parus plus sérieuse qu'à l'ordinaire; je tâchai, par de fréquentes marques d'indifférence, de le dégoûter d'un mariage que je ne voulais pas accomplir, et que ce peu d'agrément qu'il voyait en moi pouvait pourtant lui rendre souhaitable. Je m'attendis de sa part à quelques plaintes qui auraient amené de la mienne une entière explication de mes sentiments; mais il ne me dit rien, et se conforma sans murmure à mes manières.

J'en fus étonnée: je craignais (par vanité peut-être) que cet air si tranquille ne vînt du dépit de me voir tant de froideur; je craignis même que ce dépit ne vînt d'un peu d'amour dont je

voulais arrêter le progrès.

Dans cette pensée, je lui demandai sans façon s'il m'aimait, et je le priai de me répondre là-dessus sans détours.

Puisque vous m'ordonnez de vous parler avec vérité, me dit-il, Mademoiselle, voici ce que je pense.

Toute politesse à part, je n'ai rien vu de si aimable que vous; tout ce qui peut rendre charmante, vous l'avez avec profusion; mais je vous l'avoue, jusqu'ici mes yeux ont plus remarqué cela que mon coeur, parce que j'ai toujours été frappé de je ne sais quoi de grave que vous avez dans l'esprit, d'un certain caractère de réserve qui est en vous, qui m'intimide, et me fait pencher au respect plus qu'à l'amour. On va nous marier ensemble, et je ne me donnerais pas le moindre mouvement pour l'empêcher; car je ne crains point ce moment-là, je l'attends gaiement, mais sans impatience. Voilà mon coeur à découvert; de votre côté, si vous m'encouragez un peu, je vous aimerais sans doute, j'en suis sûr, sans en avoir d'autre preuve que la liberté d'esprit où je me trouve.

C'en est assez, Monsieur, lui répondis-je alors, gardez-vous de m'en dire davantage; ma résolution est prise depuis longtemps; je ne veux point vous encourager à m'aimer, parce que je ne veux aimer personne; mais, après ce que vous venez de me dire, je vous avoue, à mon tour, que sans cette résolution dont je vous parle, vous auriez bientôt de l'inclination pour moi, s'il dépendait de moi de vous en donner; mais ne songeons plus à cela ni l'un ni l'autre. Jusqu'à présent nous voilà, grâce au Ciel, en état de prendre tous deux notre parti sans peine; laissons nos parents dans l'idée qu'ils ont de nous unir; vivons comme de coutume ensemble; je me charge du soin de rompre leur projet quand il en sera temps.

Ce jeune homme, ajouta cette fille en continuant, m'écouta paisiblement; et me quittant ensuite: Puisque votre coeur ne doit être à personne, me dit-il, je ferai bien de rompre une conversation que j'ai, ce me semble, écoutée avec une attention dont je me défie: j'en agirai avec vous à mon ordinaire; suivez vos desseins, et ne m'en parlez plus, je vous en prie.

Je ne vous ferai point, Monsieur, le détail de tous les discours que nous tînmes, mon amie et moi. Après qu'elle eut achevé son récit, sa mère l'appela quelques moments après; elle se retira, et moi, je restai dans une allée du jardin où nous nous étions promenées; mais j'y restai tout émue, et comme une personne à qui l'on vient d'apprendre une nouvelle qui la remplit d'espérance et de crainte. Je m'intéressais à tout ce qu'on m'avait dit, sans pouvoir encore démêler pourquoi: il me semblait que c'était de moi dont nous avions parlé, que c'était sur moi que roulait toute l'aventure. Je faisais des réflexions que je condamnais par d'autres; je ne savais quel parti prendre; je m'imaginai que je devais me déterminer à quelque chose, et je voyais que j'avais tort de me l'imaginer; je reconnaissais mon trouble, et je n'en sortais point; j'en avais peur, et je le rappelais. Cet homme, qui n'avait point d'amour pour mon amie, l'aveu sincère qu'il en avait fait, cette amie qui méditait elle-même un dessein, qui souhaitait que son amant vînt à m'aimer, qui me disait qu'il était aimable, et qui me le persuadait; je ne sais combien de petites remarques qui venaient alors s'offrir en foule à mon esprit: les regards de ce jeune homme que je me ressouvenais d'avoir souvent surpris sur moi; ceux que j'avais à mon tour jetés sur lui; les motifs que je donnais aux siens; la confusion où j'étais de ce qu'il avait pu lire dans les miens; de simples paroles, des actions que je ne pouvais m'empêcher d'interpréter de sa part, que j'avais crues innocentes de la mienne, et qui ne me le paraissaient plus; je voyais dans tout cela des présages qui menaçaient mon coeur d'un accident qui m'attachait, et que je ne pouvais m'expliquer; j'y voyais une fatalité, ou plutôt je voulais l'y voir; je m'égarais dans un chaos de mouvements où je m'abandonnais avec douceur, et pourtant avec peine.

Telle était mon agitation, quand retournant dans une autre allée, je rencontrai tout à coup cet objet encore confus de mes pensées, ce jeune homme dont j'étais si occupée.

Je demeurai presque immobile à sa vue, je le sentis aimable, je rougis en le sentant; et cependant, mon amour alors me parut moins naître que continuer.

Il m'aborda de son côté d'une façon si interdite que je vis qu'il m'aimait aussi, et que même il m'aimait depuis qu'il m'avait vue; je ne doutai pas qu'il ne fût dans un trouble égal au mien, qu'il ne pensât comme moi, qu'il n'eût mes mouvements, mes réflexions; qu'enfin il ne fût pour moi ce que j'étais pour lui, et par une bizarrerie surprenante, tout cela se trouva vrai.

Son embarras me frappa; le mien l'intimida, parce qu'il le comprit; une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs; nous nous dîmes que nous nous aimions, avant que d'avoir parlé, et nous en fûmes tous deux si étonnés, que nous nous hâtâmes de nous quitter pour nous remettre.

J'interromps ici la suite de cette histoire, dont le reste ne peut se partager. Je viens de recevoir un billet d'un de mes amis, par qui je vais finir ma feuille. C'est une gaieté dont j'espère que tous mes lecteurs voudront bien rire.

Comme je suis dans l'habitude de vous rendre compte de tout ce qui m'arrive, je vous dirai, mon cher ami qu'il me tomba, l'autre jour, entre les mains une feuille grecque de la divine Iliade. O dieux! dans quel état la vis-je? un Grec en serait mort subitement; mais le Ciel, qui conduit tout, n'a pas voulu qu'il en coûtât la vie à personne; et l'aventure a raté sur moi, qui, par bonheur, suis un ignorant. Imaginez-vous donc que la feuille de l'homme divin avait servi à envelopper des denrées d'épicier, elle en portait encore les marques. Je ne m'en étonnai pas, car je la ramassai à la porte de l'épicier même, et je jugeai tout d'un coup que cette relique du Parnasse ne pouvait être tombée chez un Moderne plus irréligieux. N'allez pas divulguer cette affaire; cela ruinerait je ne sais combien de ces sortes de marchands qui fournissent quantité de dévots d'Homère. Pour moi, qui, comme vous savez, me tiens neutre sur tout culte littéraire, je n'ai fait ni bien ni mal au lambeau grec; j'en ai vu le caractère; je l'ai remis sagement où je l'avais trouvé, souhaitant que le sort ne conduisît là nul passant de l'observance d'Homère (sentiment de charité qui ne nuit pas à la neutralité), et je me suis retiré en essuyant mes doigts qu'il avait un peu salis. Mandez-moi si je me suis bien comporté; j'attends votre réponse, et je réserve pour une autre fois à vous raconter une nouvelle aventure qui regarde nos Modernes. Je suis, etc.

### *Dixième feuille*

[16 octobre 1722]

Je me souviens qu'un jour, dans une promenade publique, je liai conversation avec un homme qui m'était inconnu. L'air pesant et taciturne que je lui trouvais ne me promettait pas un entretien fort amusant de sa part; il éternua, je lui répondis par un coup de chapeau; voilà par où nous débutâmes ensemble. Après cela, vinrent quelques discours vagues sur la chaleur, sur le besoin de pluie, et d'autres questions, qui n'étaient qu'une façon de se dire avec bonté l'un à l'autre: Je n'oublie pas que vous êtes là.

Là-dessus, entre plusieurs dames qui passaient, j'en remarquai une qui, dans son air et dans sa physionomie, annonçait je ne sais quoi de si enjoué, une coquetterie si folâtre, si bruyante, que je ne pus m'empêcher de sourire en jetant mes yeux sur elle, et de dire: Voici une dame qui doit être de bonne compagnie!

Je la connais fort, me répondit d'un ton nonchalant mon camarade (effectivement ils s'étaient

salués). Elle fait la passion de bien des gens, ajouta-t-il, et son mari en est très jaloux; il a toujours peur qu'elle ne vienne elle-même à aimer quelqu'un de ceux qui l'aiment; mais il n'y a rien à craindre; elle est trop folle.

Comment! trop folle? dis-je alors, un homme ne peut-il lui paraître aimable? n'a-t-elle pas des yeux et des oreilles? Oui, monsieur! reprit-il froidement, mais une femme de ce caractère-là n'achève jamais, ni de vous bien voir, ni de vous entendre, et vous n'avez pas le temps de lui plaire autant qu'il le faudrait pour lui faire impression. Pourquoi cela? répondis-je, assez surpris de son discours. Pourquoi? dit-il, c'est qu'une mouche vole et vous croise; de la mouche, elle passe à un miroir qui se présente; de là, à sa cornette; puis à un ruban, puis à autre chose. Mais vous la rattraperez peut-être, dis-je alors. Oui-da! me répondit-il, elle pourra revenir à vous par distraction, et vous recommencez! mais elle n'y est déjà plus, votre habit vous l'a dérobée; et quand vous lui direz qu'elle est charmante, elle vous répondra que la couleur en est de bon goût.

Cependant, repris-je encore, ces femmes-là veulent vous plaire. Non, Monsieur, me dit-il, ce n'est ni à vous ni à personne qu'elles veulent plaire; c'est à tout le monde, et à tout le monde assemblé; voilà leur amant, celui qu'elles écoutent, et qu'elles aiment; cet objet-là les fixe; elles ne le perdent point de vue; il embrasse, il réunit toutes leurs distractions; car elles ne le quittent à droite que pour le reprendre à gauche; ce qu'un côté de l'objet perd avec elles, un autre côté le gagne.

Mais vous avisez-vous de vous isoler, sortez-vous de la foule, vous n'êtes plus pour elles que le sujet tout au plus de deux ou trois distractions, vous, votre habit ou vos galons, sur une centaine qu'elles auront nécessairement dans une heure; ainsi, il faut bien que leur esprit se fournisse du reste ailleurs. Oh! vous m'avouerez qu'il est difficile de surprendre le coeur d'une femme qui ne vous prête ses yeux et ses oreilles qu'une minute, et je dis trop peut-être.

Mon homme s'arrêta là, et je regardais avec étonnement cette physionomie, qui, de pesante que je l'avais vue d'abord, s'était insensiblement dégagée pendant qu'il parlait, et qui redevint épaisse dès qu'il eut achevé.

Ah! ah! dis-je alors en moi-même, en apostrophant son esprit; il ne tiendra pas à moi que tu ne sortes plus d'une fois de ta coquille. J'allais en effet imaginer quelque chose pour cela, quand le hasard fit encore passer des dames, parmi lesquelles j'en saluai une de ma connaissance.

J'aimerais mieux cette dame-ci que l'autre, me dit-il; il y a plus de majesté dans sa taille, et la douceur de sa physionomie m'enchanté. C'est, lui répondis-je, une des plus estimables filles de Paris; sa beauté est son moindre trait; je ne connais point de caractère plus distingué, d'humeur plus égale, d'esprit plus sage, et personne n'a dans le coeur plus de noblesse de sentiment qu'elle en a. Un esprit sage et de la noblesse dans les sentiments! me répondit-il tout d'un coup. Oh! pour celle-là, je pardonne au mari qui en sera jaloux. Vous me surprenez, comment l'entendez-vous donc? lui dis-je. Vous voulez qu'on ait tort d'être jaloux d'une femme coquette et dissipée, et vous approuvez presque qu'on le soit d'une femme sage et vertueuse.

Eh! oui, Monsieur, repartit-il, je vous le répète; vous ne sauriez croire combien un amant tendre, soumis, et respectueux, sympathise avec une femme sage et vertueuse. La passion de cet amant est elle-même si douce, si noble, si généreuse qu'elle ressemble à une vertu! elle en a la figure, et vous voyez bien qu'une vertu en apprivoise aisément une autre.

Mais, répondis-je, quoique vous puissiez dire, l'amour se déclare; une femme vertueuse le reconnaît et lui impose silence. Oui, dit-il, elle lui impose silence, bien moins parce qu'elle le

hait que parce qu'elle s'est fait un principe de le haïr et de le craindre. Elle lui résiste donc, cela est dans les règles; mais en résistant, elle entre insensiblement dans un goût d'aventure; elle se complaît dans les sentiments vertueux qu'elle oppose; ils lui font comme une espèce de roman noble, qui l'attache, et dont elle aime à être l'héroïne. Cependant, un amant demande pardon d'avoir parlé; en le demandant, il recommence; bientôt elle excuse son amour comme innocent; ensuite elle le plaint comme malheureux; elle l'écoute comme flatteur; elle l'admire comme généreux; elle l'exhorte à la vertu, et en l'y exhortant, elle engage la sienne. Elle n'en a plus; mais dans cet état, il lui reste encore le plaisir d'en regretter noblement la perte; elle va gémir avec élévation; la dignité de ses remords va la consoler de sa chute; il est vrai qu'elle est coupable; mais elle l'est du moins avec décence, moyennant le cérémonial des pleurs qu'elle en verse; sa faiblesse même s'augmente des reproches honoraires qu'elle s'en fait. Tout ce qu'elle eut de sentiment pour la vertu passe au profit de sa passion; et enfin il n'est point d'égarements dont elle ne soit capable avec un coeur de la trempe du sien, avec un coeur noble et vertueux. Ainsi, croyez-moi, monsieur, une femme comme celle-là, quand on lui parle d'amour, n'a point d'autre parti à prendre que de fuir. La poursuit-on? qu'elle éclate! Si elle s'amuse à se scandaliser tout bas du compliment qu'on lui fait, l'air soumis d'un amant la gagne; son ton pénétré la blesse, et je la garantis perdue quinze jours après; mais il me semble qu'il se fait tard, ajouta-t-il après ces mots; d'ailleurs je crois que nous aurons de l'orage, et nous ferons sagement de nous retirer.

Il se leva là-dessus et me quitta, en me souhaitant le bonsoir. Je le conduisis des yeux, tout aussi loin que je le pus, et depuis ce temps-là, j'ai toujours été sur le qui-vive avec les physionomies massives.

La demoiselle, dont je vais achever de produire l'histoire, m'a rappelé les discours de cet homme. Comme elle me paraît avoir cette trempe de coeur sensible dont il a parlé, j'ai rapporté ce qu'il en pensait, et pour son instruction dans la suite, et pour l'instruction de toutes les femmes de son caractère.

C'est maintenant cette demoiselle qui parle, et qui rend compte de ce qu'il arriva, quand elle eut quitté cet amant qui ne s'était pas encore déclaré de vive voix.

J'évitai, dit-elle, dans le reste de la journée, de me trouver seule avec lui, et je ne sais pourquoi je l'évitai; car j'aurais été bien aise que l'occasion de me parler se fût trouvée malgré moi. Je crus m'apercevoir qu'il m'observait tendrement, pendant que nous étions en compagnie, et il vit bien que je m'empêchais de l'observer à mon tour.

Le lendemain, j'étais à peine levée, quand j'entendis beaucoup de bruit dans la maison; je descendis pour savoir ce que c'était, j'entrai dans la salle où je vis Madame entourée de plusieurs amis, entre lesquels étaient ma mère et mon amant. Elle pleurait et tenait une lettre dans sa main, dont la vue lui arrachait des cris. Voyez, Mademoiselle, voyez ce que m'écrit ma fille, me dit-elle, d'aussi loin qu'elle me vit; lisez ce qu'elle est devenue; voyez comme elle me traite; elle est partie ce matin à six heures, pour se rendre aux Carmélites. Je m'étais défiée de son dessein; mais je n'y songeais plus; elle me donne un coup de poignard; elle sera contente, et j'en mourrai.

Je pris la lettre, et je la lus, les larmes aux yeux, presque troublée, et même, autant qu'il m'en souvient, saisie de frayeur, en comparant l'état que mon amie embrassait à celui dans lequel je restais; il me semblait qu'elle me remettait sa condition, qu'elle en choisissait une meilleure, et qu'elle me laissait la pire. Il me passa mille tristes idées dans l'imagination; j'eus des pressentiments de malheur; il me prit une envie secrète de suivre mon amie; en la pleurant, je me pleurais moi-même; j'enviais son sort, et je craignais le mien.

Au milieu de ces mouvements inquiets, je jetai la vue sur mon amant, qui de son côté me

lança un regard si tendre, si suppliant, que je lui répondis par un soupir que rien ne gêna, de la naïveté duquel je le vis rougir lui-même, et dont je ne connus l'indiscrétion que sur son visage.

Je me retirai alors, sous prétexte de chagrin, et j'entrais dans le jardin, quand tout à coup je me sentis embrasser les genoux. C'était lui, et ce fut là sa première déclaration d'amour. Juste Ciel! que ne me dit-il pas? quel fond d'inclination ne se développa-t-il pas pour lui dans mon coeur? Mes larmes coulèrent avec abondance; ainsi mon amour a commencé par des pleurs, et il finit de même. Je lui avouai mon penchant, je l'en vis pénétré de plaisir et de reconnaissance; j'abrège, je serai trop longue.

Nous revînmes à Paris, et quelque temps après, il songeait à me faire demander à mon père quand le sien mourut.

Cette mort changea la face de ses affaires; il lui survint un procès qui intéressait la plus grande partie de son bien; il remit donc sa demande, contre mon sentiment. Si votre père me refuse, que ferez-vous? me dit-il. Je n'épouserai personne, lui répondis-je, j'irai vivre avec mon amie, soyez-en sûr.

Cependant, son procès dura longtemps, il tourna mal, il fut sur le point de le perdre: je l'en vis au désespoir; la promesse que je lui faisais de n'être jamais qu'à lui, ou de n'être à personne, ne le satisfaisait plus. Je vais être ruiné, disait-il. Votre père me refusera, vous irez dans un couvent, c'est toujours vous perdre, et je veux mourir. Mes pleurs, et les assurances de mon amour toujours nouvelles, et toujours vives, le calmaient quelquefois; ses chagrins le reprenaient ensuite. Je souffrais de le voir si affligé; ses inquiétudes altéraient sa santé; il tomba malade; il guérit de sa maladie, et non de sa tristesse. Ah! s'il était mort, je serais peut-être moins à plaindre.

Ne croyez pas, me dit-il un jour, que je puisse durer davantage avec la crainte de n'être pas à vous. M'aimez-vous? m'estimez-vous? voulez-vous que je vive? devenez mon épouse; il ne nous reste que ce moyen pour faire cesser l'obstacle que met à notre mariage le peu de bien qui me va rester après la perte de mon procès. Juste Ciel! où vous emportez-vous? lui dis-je, y songez-vous? Ah! s'écria-t-il, sans me donner le temps d'en dire davantage; un homme dont vous vous défiez n'est plus digne de vous. Ses sanglots l'interrompirent; il me fit pitié. Malheur à qui se trouve dans de pareils moments! il me vit touchée. Hélas! il m'a bien punie d'en avoir cru ses serments; voilà tout, et vous savez, Monsieur, ce que je vous demande.

Voici maintenant la lettre que cette demoiselle adresse à son amant.

Ne pouvant vous parler, ni faire passer de lettre jusqu'à vous, puisque je ne sais où vous êtes, je vous adresse ce billet-ci dans une des feuilles du Spectateur que vous lisez peut-être.

Je suis cette malheureuse qui vous fut si chère, à qui vous le fûtes tant vous-même, à qui vous l'êtes encore, toute déshonorée qu'elle est par vous. Je suis cette déplorable fille sans réputation, sans honneur aux yeux de tout le monde; et dans cet état, pourtant, plus respectable pour vous qu'avant ma honte, et ma misère, dont vous êtes l'auteur. Je suis celle avec qui il vous fallut feindre d'être si estimable pour pouvoir ensuite être si perfide; celle qui, pour vous convaincre qu'elle vous croyait honnête homme, vous mit, comme vous le vouliez, en état de manquer d'honneur et celle qui s'est vue trompée, pour avoir voulu vous convaincre qu'elle ne craignait pas de l'être. Enfin, je suis cette épouse à qui vous niez la foi que vous lui avez donnée, parce qu'elle n'en a que le Ciel pour témoin, parce que vous pouvez la nier devant les hommes, parce qu'elle n'est pas revêtue de formalités qui ne la rendraient ni plus sainte ni plus légitime, et dont le défaut tourne plus à la honte du misérable

qui s'en prévaut, qu'à la confusion de l'infortunée qui les a négligées dans sa tendresse. Quoi! des formalités, qui ne sont nécessaires, disiez-vous, qu'avec des scélérats dont il faut prévoir la noirceur et gêner la perfidie; qui étonnent par leurs serments, et qui les font terribles, pour rendre le parjure incroyable! Et je péris pourtant, pour n'avoir pas pris avec vous les précautions qu'il faut prendre avec les scélérats. Quelle affreuse aventure que la mienne! Je croyais honorer la probité, et je n'ai satisfait qu'un traître. Cette injure m'est échappée; elle m'accable; vous méritez bien que je vous la fasse. Mais méritais-je, moi, la douleur que je sens à vous la faire? mon amour devait-il devenir ce qu'il est aujourd'hui? je me vois dans l'infamie; c'est vous qui m'y jetez; vous me faites horreur, et je vous aime. Avec ce mélange affreux de sentiments, ne vous fais-je pas un peu de pitié? Non! la punition des plus grands crimes n'est point comparable aux maux que je souffre; mais je n'en puis plus; je finis; vous savez l'état où je suis. Quand je vous eus perdu de vue, pénétrée de douleur, je vous écrivis une lettre que mon père surprit sur ma table, et qui l'instruisit de la situation où je me trouvais. Quelques amis qui se trouvèrent au logis me sauvèrent de sa fureur qui éclata; et je sortis dans ce moment même, sans savoir où j'allais. Deux heures après, fatiguée d'avoir marché, accablée de langueur, attendrie sur moi-même, j'entrai chez une femme que je touchai par le récit que je lui fis de mon malheur; elle me garde encore chez elle. Elle n'est pas riche, mais elle est charitable; je n'y serai pas longtemps; je suis mourante, et il n'y a pas d'apparence que j'arrive à mon terme, si je vis assez pour mettre au jour un enfant qui n'a que le Ciel pour garant de ce que vous lui devez, à lui et à sa mère. S'il me survit lui-même, vengez-moi, par le soin que vous en aurez, de l'état où vous m'aurez laissé mourir, et que son éducation soit le fruit de vos remords. Voilà tout ce que je vous demande; daignez me marquer que vous me l'accordez par un billet que vous rendrez à une femme qui vous connaît et qui ira vous parler le 25 de ce mois aux Carmes du Luxembourg à neuf heures du matin. Adieu.

Dans la feuille suivante on verra la lettre qu'elle écrit à son père, et que je ne puis donner ici.

### *Onzième feuille*

[10 novembre 1722]

Quelques-uns de mes lecteurs s'ennuieront, sans doute, de voir trois feuilles de suite rouler sur le même sujet, mais les intérêts de la demoiselle en question le demandent, et tout ami que je suis moi-même de la variété, je ne la soutiendrai jamais aux dépens des services que je pourrai rendre dans mes feuilles. Il vaut mieux remettre vingt curieux que de faire attendre une personne qui a besoin de secours.

Mais, que dis-je, une personne! que de filles peut-être sont aujourd'hui sur le bord du précipice où elle est tombée! mille sûretés imaginaires les rassurent contre le péril qu'il y a d'avancer; un reste de vertu les retient encore, mais en pareil cas, c'est bien peu de chose que la vertu, quand on ne voit point de risque à la perdre, et qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'exemple que je leur propose va, pour ainsi dire, éclairer toute l'horreur de l'abîme que la passion leur cache; elles verront ce que devient une fille qui confie son honneur à des serments amoureux, ce que devient le coeur d'un amant satisfait, les funestes révolutions qui s'y passent, ou plutôt son épouvantable métamorphose.

Je me souviens, là-dessus, que dans le cours de mes voyages, un Polonais me raconta que dans son pays une demoiselle nommée Eleonor, de grande condition, et maîtresse d'elle, aimait un jeune seigneur, qui de son côté en était éperdument amoureux.

Ils étaient près de se marier, quand un événement imprévu les empêcha de conclure leur mariage.

Mirski (c'était le nom du jeune seigneur) fut au désespoir de l'obstacle qui différait son bonheur. Eleonor n'en soupira pas moins que lui, quoiqu'elle en soupirât plus discrètement. S'aimer autant qu'ils s'aimaient, se voir tous les jours, et ne répondre de leurs actions à personne, ce n'était pas là de quoi modérer l'impatience qu'ils avaient de s'unir ensemble.

Cependant, l'obstacle ne cessait point; leur amour s'augmentait, ils souffraient de se voir, et ne pouvaient se perdre de vue. Il n'y avait pas moyen de se marier secrètement; il fallait des témoins, et leur indiscretion était à craindre.

Quoi! dit un jour Mirski, je ne puis donc être heureux? Eh! quand le serai-je, ma chère Eleonor? dites, quand serez-vous à moi? quand verrons-nous la fin des difficultés qui nous arrêtent? Après celles-ci n'en reviendra-t-il plus? eh! qui le sait? nous attendions-nous à celles qui nous gênent? Notre amour peut donc être le jouet éternel du hasard. Eh! pourquoi l'en faisons-nous dépendre? qu'a de commun ce hasard avec nos sentiments? Vous m'aimez, n'est-il pas vrai? Je vous adore, vous connaissez le fond de mon âme; vous faites tout mon bien; je suis, dites-vous, tout le vôtre. Voilà votre main, voilà la mienne: joignons-les, et nous sommes époux. L'usage veut que nous ayons des témoins; eh! n'avons-nous pas nos deux coeurs? Où trouverez-vous des témoins plus respectables et plus sûrs? un monde entier de garants vaudrait-il pour vous plus que moi, qui vous donne ma foi? vaudrait-il pour moi plus que vous, qui la recevez?

Oui, Mirski! répondit Eleonor, un peu confuse; oui, je me ferais à vous, et je crois qu'il est inutile de vous le dire. Ce n'est pas votre amour qui ferait ma confiance; non, vous n'auriez pas besoin de m'aimer pour être honnête homme; mais songez-vous à ce que vous demandez, à ce que je suis? On nous a prescrit certains devoirs; et quoique je pusse en toute sûreté m'en affranchir avec vous, je les sais, et vous ne les ignorez pas; ce serait toujours m'en affranchir, et les marques de mon estime pour vous seraient aussi des marques de hardiesse.

Mirski ne répondit à ce discours que par des soupirs et par des larmes. Eleonor l'aimait trop pour le laisser si malheureux. Ne vous affligez point, lui dit-elle; mon coeur est aussi triste que le vôtre; je ne refuse point absolument la foi que vous m'offrez; je ne vous promets point non plus de la recevoir; souffrez que j'y pense.

Nos amants se quittèrent alors. Eleonor, demeurée seule, se vit en proie à la situation d'esprit la plus inquiète. Ce que lui proposait Mirski l'épouvantait; elle rougissait en y pensant; elle se laissait entraîner au plaisir d'y penser. Agitée d'amour et de crainte, elle se perdait dans ses émotions, ne réfléchissait à rien, ne sentait rien de distinct dans son âme, qu'une douceur dangereuse dont elle n'osait jouir, et dont elle jouissait malgré elle.

C'en était fait; Eleonor eût cédé, sans doute, à son amour; car le peu de réflexions raisonnables que fait une fille dans ces moments-là n'aboutit à rien; ce n'est jamais qu'une façon plus honnête de se rendre.

Mais elle avait une confidente; c'était Fatime, demoiselle âgée, qui l'avait élevée, dont elle avait souvent éprouvé la prudence, et pour qui elle n'avait rien de caché. Cette fille entra dans sa chambre et s'aperçut du trouble où elle était; elle lui en demanda la cause; Eleonor lui ouvrit son coeur, lui en avoua la faiblesse, et s'excusa sur la nécessité de s'assurer Mirski, sur l'apparente impossibilité de l'épouser autrement, et sur le peu de danger qu'il y avait à se fier à un homme de son caractère.

Fatime frémit des dispositions de sa maîtresse, et cependant dissimula son étonnement: elle



faisait bien. Les passions sont farouches; il faut les ménager d'abord, leur présenter, pour ainsi dire, un visage ami, et gagner ainsi leur confiance, pour les mieux combattre.

Madame, répondit-elle à Eleonor, votre situation est fâcheuse; vous ne pouvez épouser Mirski avec éclat, ni prendre d'autre témoin que moi d'une union secrète avec lui, et mon témoignage ne serait rien; ainsi, dans la conjoncture présente, vous n'avez de ressource que sa bonne foi. Vous êtes persuadée de sa probité; je le suis aussi, mais sans vous en défier, tâchez d'en être plus sûre. L'estime que vos avez pour Mirski n'est encore digne ni de vous ni de lui: elle n'est pas assez éclairée; peut-être l'estimeriez-vous moins, si vous ne l'aimiez pas tant. Prenez-y garde, madame: lui-même, un jour, pourrait s'imaginer que vous auriez été trop vite; il dirait que votre estime fut téméraire, et cela inquiéterait la sienne. Epargnez-lui ce scrupule sur votre compte; conduisez-vous de façon que sa vertu n'ait rien à reprocher à la vôtre; sauvez-vous enfin de l'affront d'être un jour crue plus tendre que sage, et ne laissez rien à faire aux réflexions à venir de votre époux, qui ne vous fasse honneur.

Qu'on ne se scandalise pas ici de l'expédient que va donner Fatime; il n'est pas chrétien, je ne l'approuve point, et ce n'est qu'une histoire que je rapporte.

Voici donc le parti qu'il faut prendre, ajouta-t-elle; vous avez chez vous une jeune esclave qui a de l'esprit, et dont le son de voix est le même que le vôtre; nous nous y méprenons tous les jours. Feignez de consentir à ce que Mirski vous propose, mais de ne vouloir accepter sa foi que la nuit; la jeune esclave tiendra votre place, Mirski s'y trompera dans les ténèbres, et la croira son épouse; vous le laisserez quelque temps dans l'erreur; son amour pourra se ralentir, mais n'importe, ce ne sera pas sur votre compte, et si, malgré ce ralentissement qui ne vous regardera pas, si malgré l'obstacle qui arrête aujourd'hui votre mariage, il consent encore de vous donner la main avec éclat, comme vous feindrez de le souhaiter, pour lors, madame, acceptez en secret sa foi, je ne vous en détournerai plus, il vous sera permis de vous y fier, et votre confiance sera plus raisonnable.

Mais, répondit Eleonor, que dira Mirski que j'aurai trompé? ne se plaindra-t-il pas de l'injustice de mes soupçons? Eh! Madame, ne vous en mettez point en peine, dit Fatime; les preuves de prudence ou de vertu, que donne une fille, n'ont jamais rien gâté dans le coeur d'un homme. Mirski se plaindra de vous, et vous en aimera davantage. Eleonor se rendit; Fatime, charmée de la voir dans cette résolution, voulut l'y affermir par un exemple de la perfidie des amants. Tous les hommes, lui dit-elle, n'ont pas autant de probité que Mirski en aura sans doute. Le fils de votre écuyer, Madame, ne veut pas aujourd'hui reconnaître pour sa femme une fille qui s'est perdue par un excès d'estime pour lui; permettez que je le fasse appeler; son procédé vous irrite, mais contraignez-vous, vous saurez ses raisons.

On envoya chercher ce jeune homme. Viniescho, lui dit Fatime quand il entra, je parlais de vous à Madame; votre aventure avec votre maîtresse lui paraît plaisante, mais elle serait bien aise de vous l'entendre raconter à vous-même. Ce n'est qu'une bagatelle qui ne mérite pas la curiosité de Madame, répondit-il; c'est une fille que j'aimais, qui disait qu'elle m'aimait, et que j'ai pressée de m'en donner des preuves; elle l'a fait, et à présent j'en suis fâché, car elle est dans un embarras dont je ne saurais la tirer. Que ne l'épousez-vous? dit Eleonor d'un air riant. Moi! Madame, reprit-il, il faudrait que je fusse bien méchant pour devenir son époux; c'est par amitié que je refuse de l'être, c'est par reconnaissance: je lui épargne un malheur; je la tromperais; je ne l'aime plus, et vous savez qu'un mari doit aimer sa femme, et l'estimer, qui pis est. Comment, Viniescho! la mépriseriez-vous aujourd'hui? dit Eleonor. Que le Ciel m'en préserve, Madame, répartit-il; je ferai toujours cas d'elle, pourvu qu'elle appartienne à un autre; mais mon estime n'est pas de celle qu'il faut porter à son épouse en mariage; elle ne soutiendrait jamais l'épreuve du noeud conjugal; elle est aujourd'hui d'un tempérament trop délicat, je la perdrais, et sans cette estime, on est de trop mauvaise humeur avec sa

compagne. Mais, répondit Eleonor, votre maîtresse est bien à plaindre, vous la laissez sans honneur, vous lui avez donné votre foi, et vous la punissez de vous avoir cru vertueux.

Je lui ai donné ma foi, j'en conviens, Madame, reprit-il, et je lui en aurais donné mille, si je les avais eues. Un homme amoureux est-il responsable des serments qu'il fait? peut-il s'empêcher de les faire? est-il son maître? a-t-il de la raison? Si dans un transport au cerveau j'avais juré de me tuer, au sortir de là, serais-je obligé de tenir parole? Eh bien! l'amour est un transport, on ne sait ce qu'on dit quand on aime. Promettre à une fille de l'épouser, si elle se fie à vous, n'est-ce pas lui promettre une impertinence? n'est-ce pas lui dire: Je m'engage à vous prendre pour épouse, quand vous ne le mériterez plus? Pourquoi donc s'y fie-t-elle? C'est, dit-on, qu'elle vous croit honnête homme. Ce n'est pas cela, c'est qu'elle a aussi le transport au cerveau, c'est qu'elle vous aime et qu'elle prend pour conviction de votre probité l'envie qu'elle a de vous mettre à l'épreuve. Eh! sans cela, Madame, comment expliquer sa complaisance? Mille exemples lui crient de tous côtés: Soyez sage! les serments qu'on vous fait ne valent rien, ils sont sans conséquence: votre prétendu mari ne les tiendra pas, et ne sera pourtant point parjure. Malgré cela, elle continue, et cela est fâcheux; mais du malheur qui lui en arrive, un amant n'en est pas coupable, il n'en est que cause innocente. Quand il revient de là, c'est un homme qui se réveille, et qui voit aussitôt disparaître toutes les illusions qu'il a rêvées dans son amour. Il ne sait où sont passés ces sentiments si tendres; il se retrouve avec un coeur froid, nonchalant, épuisé; cette maîtresse si aimable n'est plus; il ne voit plus à sa place qu'une fille imprudente dont la présence l'ennuie, dont les sollicitations l'importunent, dont la tendresse lui est à charge, et qui parle un langage qu'il n'entend plus. Elle est encore folle; il se trouve libre; elle le poursuit? il est naturel qu'il la laisse là.

Eleonor alors ne put retenir ou la honte, ou l'horreur qu'elle sentit à ce discours. Retirez-vous, lui dit-elle, lâche que vous êtes, et ne vous présentez jamais devant moi.

Viniescho sortit en pâlisant. Juste Ciel! s'écria Eleonor, que viens-je d'entendre? quel monstre que cet homme-là! Ah Mirski! pardonnez-moi les frayeurs qui me saisissent. Fatime, je m'abandonne à votre conduite; je suis dans une consternation dont je ne sais pas la cause.

Eleonor, après ces mots, ne fit plus que soupirer. Mirski revint; tout se passa à son égard, comme on l'avait projeté. Son amour s'accrut d'abord; il fut violent les premiers jours, ensuite il baissa; enfin Mirski disparut tout à fait, et un mois après on apprit qu'il était marié à une autre. Il sut la vérité de son aventure. Eleonor eut soin de l'en faire instruire, et l'on dit que cet infidèle en mourut de douleur, après avoir languï quelque temps; et voilà ce que c'est que l'homme. Mais achevons l'histoire de la demoiselle, à l'occasion de qui je viens de faire ce récit, et finissons par la lettre qu'elle écrit à son père.

Mon très cher père, je n'ai peut-être pas longtemps à vivre, et je vous ai offensé. J'ai trahi la tendresse que vous aviez pour moi, j'ai porté le poignard dans votre coeur; j'ai déshonoré celui qui m'a donné la vie; je l'ai fait repentir de me l'avoir donnée; j'ai rendu le jour où je suis née un jour de malédiction pour lui; enfin, mon père, je suis aujourd'hui votre malheur, votre désespoir et votre opprobre; voilà toute la récompense de votre amour et de vos soins. Cependant, toute coupable que je me suis rendue, toute indigne que je suis d'aucun soulagement, je n'ai pu, malade et presque mourante, me refuser le seul bien qui me reste; c'est de me jeter à vos genoux, de vous demander pardon, de vous montrer mon repentir, et de vous dire, que de tous les malheurs où je suis plongée, de toutes les douleurs que j'éprouve, rien ne me pénètre tant que l'injure que j'ai faite à un si bon père, et que la désolation où je vous sais. Dans votre juste ressentiment, vous voulûtes vous venger de moi, quand je me sauvai de votre maison. Hélas! mon père, je ne suis pas échappée à votre

vengeance, j'ai porté avec moi le ressouvenir terrible de tout ce que je vous dois; je n'ai point oublié combien vous m'aimiez, et j'ose vous assurer, tout irrité que vous êtes, que vous auriez pitié de ce que je souffre, en vous regardant, et que vous êtes vengé au-delà de ce qu'un coeur comme le vôtre aurait voulu l'être. Mes larmes et ma faiblesse ne me laissent pas la liberté d'en dire davantage, et je ne mérite pas la consolation que je me donne en vous apprenant mon affliction; je ne vous demande rien pour moi; tant que je vivrai, je dois vous être un objet d'horreur! mais que votre miséricorde ne se refuse pas à ce que je laisse après moi, si son indigne père l'abandonne. Hélas! je vous implore pour le fruit de mon crime. Quelle espèce de cruauté restera-t-il à exercer contre lui? ne l'aurai-je pas accablé de tous les malheurs? il naîtra dans la misère et dans l'infamie. Adieu, mon père; j'espère qu'on vous avertira bientôt que ma mort doit calmer votre colère.

### *Douzième feuille*

[6 décembre 1722]

Mon confrère, le Spectateur anglais, avait établi des bureaux d'adresse où différents particuliers lui envoyaient des lettres, qu'à leur prière il insérait dans ses discours; or, mon confrère vaut mieux que moi, puisqu'il pense mieux et qu'il est venu le premier. Ainsi, je ne puis m'égarer en suivant son exemple, et je vais mettre encore ici deux lettres qui me sont arrivées, je ne sais comment.

Monsieur le Spectateur,

Peut-être êtes-vous quelquefois embarrassé de trouver le sujet de vos feuilles, et ma situation vous en fournit un que vous pouvez rendre utile et agréable. Je suis un homme sans ambition, d'une humeur douce, d'une santé vigoureuse, aimant la joie, et d'assez bon commerce, à ce que disent mes amis; j'ai du bien plus qu'il ne m'en faut pour vivre à mon aise, et pour laisser mes enfants passablement riches.

Sur cela, vous allez croire que je suis heureux. Eh! non, mon cher Monsieur; j'ai une femme qui broche sur le tout, et qui m'enlève tous les avantages de ma fortune, de mon tempérament, et de mon caractère; je suis triste, en dépit de mon humeur joyeuse; je vis dans la pauvreté, en dépit de mon bien, dont j'ai bonne envie de jouir, et suis toujours valétudinaire, en dépit de la meilleure santé du monde.

Cependant, ma femme, cette femme si fatale, par qui tant de moyens d'être heureux me périssent entre les mains, elle est d'une figure aimable; elle m'aime tendrement, et je l'aime de tout mon coeur aussi.

C'est qu'elle est jalouse, direz-vous. Non, je ne lui vis jamais la moindre vapeur de jalousie. Si c'était là son mal, je l'en guérirais. Je laisse la femme d'autrui en repos; la mienne me plaît, comme je vous dis; et je suis trop paresseux pour me donner la peine d'être coquet. D'où vient donc qu'elle est mon fléau? C'est qu'elle est avare, mais dans un excès qui serait plus l'admiration que l'exemple de l'avare le plus déterminé. Je ne suis pas même assez méchant pour donner ici son portrait en entier et pour exposer fidèlement toute l'industrie de son avarice; je supprimerai ce détail par charité pour les avares, que je regarde encore comme mon prochain, quoique bien des personnes leur disputent cette qualité. Ces pauvres gens se pendraient peut-être à la vue de mille petites dépenses qu'ils font depuis longtemps, qu'ils croient bonnement indispensables, et que ma femme, plus qu'eux, a pourtant trouvé le secret d'épargner.

D'ailleurs, je suis trop bon serviteur du roi, et dans le détail qu'il faudrait faire, il y aurait bien

des choses qui instruiraient à blesser ses intérêts, aussi bien que ceux d'un nombre de marchands dont je pourrais causer la banqueroute.

Par exemple, ma femme n'écrit jamais de lettre, et n'en reçoit jamais. Pour en écrire, il en coûte une feuille de papier. Pour en recevoir, il en coûte le port. Oh! voyez, s'il vous plaît, ce que deviendraient la vente du papier et le revenu des postes, si tous les avars pensaient de même.

Et c'est là le moindre des articles que je pourrais citer. Tous les jours elle en imagine de nouveaux, qui, s'ils prenaient crédit, couperaient la gorge aux cuisiniers, aux artisans, aux ouvriers; livreraient toutes les marchandises aux vers, casseraient aux gages les deux tiers des matelots, parce que la navigation pour le commerce serait inutile; feraient cesser les manufactures et tomber la République de Hollande qui ne vendrait plus ses denrées.

Il y a quelque temps qu'à dîner, mes enfants et moi, nous avons grand appétit; l'on nous servit un repas si frugal que je fis mettre encore un chapon à la broche, et de ce maudit chapon ma femme, qui pâlit en le voyant, crut devoir en expier la dépense, et réparer par un coup de sobriété le dommage que faisait à son gré notre intempérance.

L'heure du souper arrive; deux moineaux bien affamés n'auraient pas eu trop de ce qu'on apporta sur la table. Ma foi! mes enfants et moi nous changeâmes de couleur à notre tour. Mais, ma femme, lui dis-je, il n'y a pas là de quoi manger. Vous vous trompez, me dit-elle, car je ne souperai point. La condition de votre estomac est bien malheureuse, lui répondis-je, en plaisantant d'un air contraint; mais je vous avertis que le mien n'est pas si endurant. Là-dessus je mangeai un morceau, faute d'en pouvoir manger deux, à moins que de voler la part de quelque autre; ensuite, je me retirai. Deux heures après, ma femme tomba en faiblesse de pure inanition; je courus à elle et la priai de manger; il n'y eut pas moyen. Laissez-moi, me dit-elle, c'est ce chapon que je n'ai pu digérer; je l'en aurais défiée, car elle n'en avait pas goûté.

Vous concevez bien, Monsieur, que cette abstinence presque éternelle doit répandre un air de langueur sur tous les visages de ma maison; aussi, quand je reviens chez moi, je crois rentrer dans un désert; car il y règne un calme si triste, la cuisine y est si froide, mes enfants sont sombres, si sérieux; leur sang apparemment a si peu d'esprits; il circule si lentement; moi-même à l'aspect de tout cela, je demeure si abattu, si consterné, qu'actuellement en vous racontant seulement la chose, et quoique absent de chez moi, il me prend, de mélancolie, un engourdissement par tout le corps.

Vous ne manquerez pas de me dire que je suis le maître, et que si je souffre, c'est à ma complaisance à qui je dois m'en prendre. Il est vrai; je n'ai pu jusqu'ici me résoudre à dire d'un ton ferme à ma femme, je veux. Je suis l'homme du monde le plus faible, le plus indolent, et le plus ennemi du bruit, surtout avec les gens que j'aime un peu; et je le vois bien: voilà ce qui fait que ma femme amaigrit à son aise, que j'ai une migraine continue, et que mes enfants ne sont ni nourris ni vêtus; je dis ni vêtus, car en été ils étouffent, et tremblent en hiver, à cause que ma femme ne connaît point de saisons; et pour d'habits, elle était si fâchée, si piquée la dernière fois qu'elle en acheta, que je la surpris dans son cabinet ruminant très sérieusement à quelque honnête moyen de s'en passer. Je m'attends qu'au premier jour elle trouvera l'expédient qu'elle cherche.

Savez-vous, Monsieur, comment je me comporte quand la patience m'échappe avec elle? Je retiens ma colère; je pars subitement de chez moi, et vais du même pas lui faire emplette d'un habit neuf. Cet habit est plus ou moins magnifique, suivant que je suis plus ou moins en colère. Il y a deux mois que j'étais si outré, que je lui levai une étoffe toute d'or; elle s'évanouit en la voyant, et j'ai eu un peu de repos pour six semaines; ensuite, elle a

recommencé sur nouveau frais; de sorte que ces jours passés, elle me régala d'un trait d'économie si extraordinaire que pour l'en punir, je courus vite lui acheter une cornette superbe, cela la mit à la raison, elle devint docile pour quelque temps et me promit bien de s'amender; mais franchement, ces corrections-là me fatiguent; et, comme elle lit vos feuilles qu'on lui prête, je souhaiterais que dans un de vos discours vous essayassiez de me soulager par des réflexions qui la fissent rougir de son avarice, et qui m'épargnassent à moi l'achat des verges dont je la châtie.

Après quoi, si vous ne réussissez point, mon parti est pris; et tout franc, j'ai résolu de m'en délivrer, non que je veuille employer ni fer ni poison contre elle au moins; je n'en suis pas capable, et ce n'est pas là ce que je veux dire. J'ai, pour la faire mourir, des moyens plus innocents, qui se moquent de toute recherche, et qui, je crois, ne blessent presque point ma conscience. Je ne la tuerai point, je serai seulement cause de sa mort, et cause, à mon gré, très éloignée. Je lui ôterai la vie par un trait badin, et assurément le badinage n'est point défendu, quand il est honnête: vous en allez juger.

Depuis dix ou douze ans, quand je veux me divertir, voir mes amis, leur donner à manger, je les mène dans une petite maison que j'ai louée à l'insu de ma femme. D'ailleurs, je fais quelquefois des parties de campagne; je vais aux spectacles avec des dames; je joue; de temps en temps je perds. Ma femme ne sait rien de tout cela, et moi, par je ne sais quel pressentiment qu'un jour elle me pousserait à bout, et qu'il me serait impossible de vivre avec elle, j'ai toujours eu la précaution de tenir un mémoire, et de mes pertes, et de ces dépenses qu'elle ignore. Oh! c'est avec ce mémoire que je la tuerai, monsieur; voilà mon poignard; il est en bon état, il ne la manquera pas; le numéro des sommes écrites dessus se monte à vingt mille francs. Je le tiens tout prêt. Hier, j'avais déjà tiré mon arme de ma cassette; j'allais faire mon coup: je ne me suis jamais trouvé contre elle dans une humeur si assassine; enfin, ma femme n'avait plus qu'un instant à vivre. J'entrai dans sa chambre, elle était à sa toilette; elle a les plus beaux cheveux du monde, ils étaient épars; cela lui faisait une physionomie si douce! elle sourit en me voyant et me désarma: je n'eus pas la force de déployer mon papier, de l'exposer à ses yeux, et ma tendresse lui fit quartier. Mais, Monsieur, je sens bien que ce n'est que partie à remettre. Je n'en puis plus; je vous en prie, sauvez-lui la vie, prêchez-la du mieux qu'il vous sera possible, préservez-la d'une mort subite que je suis toujours tenté de lui donner. J'attends de vous cette grâce avec impatience, et je suis, etc.

Monsieur le Spectateur,

Avant que de vous entretenir sur ce qui me regarde, je suis bien aise de vous dire que je lis exactement vos discours, et que je m'y plais beaucoup, quand vous ne parlez ni d'Anciens, ni de Modernes, ni de bel esprit; car dans ce cas, je prends, ne vous déplaît, la liberté de vous sauter, parce que je n'aime pas les raisonnements que vous autres, ce me semble, appelez métaphysiques, et dont je ne connais que le nom, sans trop comprendre ce qu'il signifie.

Je me doute pourtant que vous pensez à merveille dans ces raisonnements-là; mais, comme ils m'ennuient, dès que j'en ai lu deux lignes, je n'y sais d'autre façon que de les quitter et de les passer pour bons, et cela fait justement votre compte et le mien. Ainsi, vous devez être content de mon procédé, et j'espère qu'en revanche vous ne me refuserez pas ce que je vous demande.

Je suis une fille de seize à dix-sept ans; j'ai de l'esprit, j'en suis sûre, car on me déplaît quand on n'en a point, et je sais fort bien rire en moi-même de toutes les bêtises que je vois faire. Lorsque vous aurez lu ma petite histoire, vous jugerez bien que j'ai raison de me croire un peu spirituelle. Si ma mère me laissait voir le monde, je vais gager qu'en moins d'un mois j'en saurai autant que les personnes qui y ont été toute leur vie. Je ne puis pas dire que je suis

belle; non, mais je m'imagine que c'est tant mieux; car si je l'étais, je crois en vérité que je ne serais pas si jolie que je le suis. Pour bien faite, j'entendis l'autre jour le directeur de ma mère, qui lui disait du ton d'un homme qui sent ce qu'il dit: Il faut avouer que cette demoiselle est faite à peindre. Je le sais bien, lui répondit-elle à son tour d'un ton de confessionnal, et je crains bien qu'elle ne le sache aussi.

Mais je m'amuse à babiller, sans venir au fait. Il faut me le pardonner, Monsieur, une fille de mon âge, qui parle de sa taille et de son visage, c'est tout comme si elle était à sa toilette: elle ne peut finir; finissons pourtant. Je ne vous dirai rien de mon coeur; la suite de ma lettre vous expliquera ce qu'il est. Il suffit que vous compreniez que je suis aimable; moi, je le comprends encore mieux, et voilà ma peine. Ma mère est extrêmement dévote et veut que je le sois autant qu'elle, qui a cinquante ans passés; n'a-t-elle pas tort?

Quand je vous dis cela, ne croyez pas que je blâme la dévotion; j'en ai moi-même ce qu'il m'en faut; je suis naturellement sage, mais jusqu'ici j'ai plus de vertu que de piété, cela est dans l'ordre; et de cette piété, je vous jure que j'en aurais encore davantage, si ma mère n'exigeait pas que j'en eusse tant. Jamais je ne me sauverais, si je devais vivre toute ma vie avec elle.

Il y a quelque temps qu'elle fut très malade, on crut qu'elle mourrait. Comme je vis qu'elle allait se confesser, il me prit une inquiétude pour elle. Hélas! dis-je en moi-même, cette femme-là va ne s'accuser que de ses fautes, sans faire mention des miennes qui sont sur son compte. Là-dessus je pensai lui aller dire: Ma mère, vous ne savez pas tous vos péchés, et je me crois obligée, en conscience, de vous avouer tous les dégoûts, tous les murmures, toutes les dissipations, toutes les impatiences où je suis tombée à cause des exercices religieux que vous m'avez fait faire, et de la contrainte où vous m'avez tenue.

Je prenais déjà ma secousse pour l'aller trouver, quand on m'apprit qu'elle venait d'avoir une crise qui apparemment la tirerait d'affaire. Je me retins; mais voilà six heures qui sonnent... A six et demie, je dois aller dans son cabinet faire une lecture pieuse qui dure ordinairement une heure. Nous revenons de complies; nous avons déjà été à vêpres. Dans l'instant où je vous écris, ma mère est en méditation, et je suis censée y être aussi. Par précaution je tiens toujours ouvert le livre où est le point que je dois méditer, afin qu'elle me trouve sous les armes, si, suivant sa coutume, elle venait s'assurer de ma ferveur.

Ce matin, de même que tous les matins que Dieu fit, au sortir du lit, nous avons été une heure en oraison; ce soir, avant que de nous coucher, autre oraison de fondation et de la même durée, et le tout toujours précédé d'une lecture. Pour moi, dans toutes ces oraisons-là, j'y paie de mine. Quand le hasard nous dérange, et que je suis ma maîtresse, je fais ma prière soir et matin d'aussi bon courage qu'on le puisse. Un Pater récité à ma liberté me profite plus que ne feraient dix années de piété avec ma mère. Vous parlerai-je tout à fait franchement? Nos heures d'exercices n'arrivent point, je n'entends sonner ni vêpres ni complies, je ne vois point de livre pieux, que je ne sois saisie d'un ennui qui me fait peur.

Avant hier, j'étais seule dans la chambre de ma mère; il entra un ecclésiastique. Comme je ne songeais à rien, je me trouvai presque mal en le voyant, seulement à cause de son habit qui a rapport à nos fonctions dévotes.

Savez-vous bien, Monsieur, que je crains les suites de mes dégoûts là-dessus? savez-vous bien qu'une prédication me donne la fièvre, moi qui aimerais à entendre prêcher, si je n'en avais satiété? Ce n'est pas là tout; si vous voyiez comme ma mère m'habille, au voile près, vous me prendriez pour une religieuse; encore, au voile près, je me trompe, ma coiffe en est un, de la manière dont je la mets. A l'égard de mon corps, il me va jusqu'au menton; il me sert de guimpe: vous jugez bien qu'une âme de seize ans n'est pas à son aise sous ce petit

attirail-là. Entre vous et moi, je crains furieusement d'être coquette un jour; j'ai des émotions au moindre ruban que j'aperçois; le coeur me bat dès qu'un joli garçon me regarde; tout cela m'est si nouveau; je m'imagine tant de plaisir à être parée, à être aimée, à plaire, que si je n'avais le coeur bon, je haïrais ma mère de me causer, comme cela, des agitations pour des choses qui ne sont peut-être que des bagatelles, et dont je ne me soucierais pas, si je les avais. Persuadez-la, s'il vous plaît, de changer de manière à mon égard. Tenez, ce matin j'étais à ma fenêtre; un jeune homme a paru prendre plaisir à me regarder; cela n'a duré qu'une minute, et j'ai eu plus de coquetterie dans cette seule minute-là qu'une fille dans le monde n'en aurait en six mois. Tâchez donc de faire voir les conséquences de cela à ma mère. Six heures et demie sonnent, elle m'appelle déjà de son cabinet; je m'en vais lire, je vais prononcer des mots; je vais entrer dans ce triste cabinet que je ferai, quelque jour, abattre, s'il plaît à Dieu; car sa vue seule me donne une sécheresse (pour parler comme ma mère) qui m'empêcherait, toute ma vie, de prier Dieu, si je restais dans la maison. Ah! que je m'ennuie!

### *Treizième feuille*

[30 décembre 1722]

Le fameux Scythe Anacharsis, un jour surpris par une nuit obscure, aperçut une maison bâtie au bas d'une montagne. Il vint y demander l'hospitalité, et ce fut le maître même de la maison à qui il parla... Entrez, dit-il à Anacharsis, d'un ton sévère. Les hommes en général ne méritent pas qu'on les oblige; mais ce serait être aussi méchant qu'eux que de les traiter comme ils le méritent. Venez, les vices de leur coeur m'ont valu des exemples de vertu.

La singularité de ce discours eût, peut-être, étourdi tout autre homme qu'Anacharsis; mais ce Scythe, qui était un amateur de la sagesse, et qui voyageait pour en acquérir, se sentit au contraire piqué d'une curiosité de philosophe; il regarda cet accueil comme la matière d'un éclaircissement qui ne manquerait pas d'être instructif, il s'en promit tout d'un coup quelques nouvelles leçons de sagesse, et il lui tarda de voir le dénouement d'une aventure qui, suivant ses vues, commençait d'une façon si intéressante.

Il suivit donc son hôte, qui le prit par la main et le conduisit dans un appartement commode, dont la propreté faisait tout l'ornement. Anacharsis, qui était bon connaisseur, vit bien alors qu'il était logé chez un sage; et cela étant, il se trouvait, lui, une bonne fortune pour son hôte, tout comme son hôte en était une pour lui. Il ne s'agissait plus que d'une chose, c'était que l'autre à son tour eût sentiment de son mérite, et que la découverte de ce qu'ils valaient fût entre eux réciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharsis qui prend le maintien d'un sage, attitude grave, discours sentencieux, et silence attentif.

Notre misanthrope remarqua ces façons-là, et sur cette étiquette, il examine Anacharsis; celui-ci tient bon; déjà l'autre s'intrigue, s'arrange sur ses conjectures, prend lui-même une contenance moins distraite, et soupçonnant qu'il est devant un sage ne veut pas manquer le petit profit qui se présente, c'est d'être aussi pris pour tel.

Cependant on servit, ils se mirent à table; et dans la conversation: Si je ne craignais de vous paraître trop curieux, dit-il, je vous prierais de me dire à qui j'ai le plaisir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les apparences, je dois vous distinguer des autres hommes pour qui je n'ai pu m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux, reprit Anacharsis, vous ne seriez point injuste; tous les hommes, en effet, sont méprisables, les uns plus, les autres moins; voilà toute la différence qu'on peut mettre entre

eux. Vous souhaitez de savoir qui je suis, et je vous ai trop d'obligation pour refuser de vous satisfaire. Je suis né Scythe, et je m'appelle Anacharsis. Votre nom et votre amour pour la sagesse me sont connus, Seigneur, répondit le solitaire; je sais même votre rang que vous oubliez de me dire; vous êtes prince de la famille royale de Scythe, et je vous demanderais pardon de la manière dont je vous ai reçu d'abord, si je ne croyais devoir épargner au philosophe Anacharsis les excuses et les respects que je dois au prince. Cependant, Seigneur, souffrez que je vous dise d'où me vient cette haine que j'ai prise pour les hommes. J'allais vous prier de m'en instruire, reprit Anacharsis, et j'attends votre récit avec impatience. Je vais, dit le solitaire, vous exposer toute l'histoire de ma vie; cela pourra vous amuser, et je ne serai pas long.

Je m'appelle Hermocrate, et je suis issu de parents qui furent autrefois sénateurs dans Athènes. Mon père répara, par une éducation excellente, la médiocrité des biens qu'il avait à me laisser. J'étais dans la fleur de mon âge quand il mourut; je crus, après sa mort, ne devoir rien négliger de tout ce qui pouvait augmenter ma fortune. J'avais l'âme généreuse, et de tous les plaisirs auxquels j'étais sensible, je n'en connaissais point de plus grand, de plus cher, ni qui me fût plus nécessaire que le plaisir d'obliger les autres. Quand je pouvais rendre un service à quelqu'un, je n'avais pas besoin d'étudier mes façons pour sauver aux gens la petite confusion qu'on a souvent d'être obligé dans bien des choses. J'étais là-dessus tout sentiment; je n'avais qu'à laisser faire mon coeur; il n'y avait rien à ajouter à son industrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avait de cacher son industrie même.

Né avec de pareilles dispositions, j'envisageais avec volupté toutes les sortes de partages que je ferais de ma fortune aux autres. Quand je serais riche, je ne puis subsister avec mon bien, disais-je en moi-même, car il ne suffit que pour moi, et mon coeur, pour ainsi dire, n'a pas le nécessaire. Etre né bon et ne pouvoir exercer sa bonté, n'est-ce pas vraiment n'avoir pas de quoi vivre? Quoi! voir les besoins d'un honnête homme, et n'être point en état de les soulager, n'est-ce pas les avoir soi-même? Je serai donc pauvre avec les indigents, ruiné avec ceux qui seront ruinés, et je manquerai de tout ce qui leur manquera: tâchons de me mettre à l'abri d'une vie si triste.

Dans ce projet je me ressouvins qu'il y avait un philosophe qui s'était entièrement retiré du monde, et qui demeurait à un quart de lieue de ma ville. Il cultivait les sciences dans sa retraite, et beaucoup de personnes l'allaient souvent consulter sur une infinité de matières: ses réponses et ses conseils avaient été utiles à tout le monde, et son étude lui avait même acquis des secrets qui le faisaient passer pour un magicien dans l'esprit du peuple; il fallait l'interroger en peu de paroles, et il répondait de même.

J'allai donc le trouver; je n'avais qu'une question fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre, lui dis-je, pour avoir l'amitié des hommes? (car je comptais qu'avec leur amitié il n'y avait rien dont je ne vinsse à bout). Etre bon avec eux, et dans ses discours et dans ses actions, me répondit-il, et puis il se retira. Sur ce pied-là, ils m'aimeront, dis-je, en me retirant aussi; car, pour être bon, je n'ai qu'à rester comme je suis.

Je revins chez moi avec cet oracle qui s'ajustait si bien à mon caractère; et dès ce moment, je me mis en besogne; vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avait recommandée, et dont mon coeur ne respirait que la pratique.

Le philosophe ne s'était point trompé; et en effet, je fus bientôt regardé comme le meilleur garçon du monde, je ne voyais personne qui ne fît mon éloge; on s'attendrissait en me louant; on se répandait en caresses; tous les discours qui roulaient sur mon compte étaient affectueux; et ce qu'on me disait, il est certain qu'on le sentait. Sur le rapport de ceux qui me



connaissaient, j'avais pour amis tous ceux qui ne me connaissaient pas; et je vous l'avoue, les espérances de crédit et de fortune, que j'avais conçues, me parurent alors infaillibles, au point où je voyais les choses. Je comptais en homme sensible que mes amis me seraient obligés des services que j'exigerais d'eux; ils seront charmés de m'être utiles, me disais-je, ils m'aiment, et les requérir de quelque grâce est un bonheur que leur doit ma reconnaissance; il est vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, et qu'assurément je m'y prendrai mal, mais à cet égard-là leur amitié m'épargnera bien des frais de compliments; et d'ailleurs c'est un titre de bon coeur que de ne savoir pas parler pour soi. L'homme généreux, quand il prie son ami de le servir, s'imagine, presque à cause de cela, être un mauvais ami lui-même.

C'était ainsi que je m'entretenais avec moi, quand un poste honorable et qui me convenait se présenta. Je témoignai à différentes personnes que j'avais envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adressais me semblaient les plus touchés de mon caractère; j'en avais reçu, en toutes occasions, de ces tendres serremments de main, par qui l'on semble dire à un homme qu'il est doux d'être avec lui, de ces protestations de bienveillance qui partent d'une abondance de goût pour vous. Ils tenaient ordinairement avec moi de ces discours familiers qui seraient des injures entre gens indifférents, et qui, entre amis, ne sont qu'un badinage joyeux et caressant.

Les uns me dirent, d'un air pensif et réfléchi, que la chose était difficile, qu'ils ne voyaient pas bien encore comment ils s'y prendraient pour s'employer en ma faveur. Mais j'y rêverai, ajoutait chacun d'eux, et je vous promets là-dessus une réponse plus positive. Les autres me refusèrent tout à fait cordialement: En homme d'honneur, par telles et telles raisons, je ne puis rien là-dedans, mon cher ami; j'en suis fâché; mais ne vous rebutez pas: remuez-vous. Voilà à peu près les tours que je vous conseille de prendre pour arriver à vos fins. C'était là le langage de chacun de ceux-là d'auprès de qui je revenais chargé d'instructions que m'avait prodigué leur zèle.

De ces amis, je passai à d'autres; et partout je trouvai des sentiments du même style: j'en étais surpris, je n'y comprenais rien, c'était une énigme pour moi que de voir qu'on m'aimait véritablement, et que pourtant on ne se souciait point de moi.

Je manquai le poste, un autre l'emporta; et cet autre, c'était un homme dangereux, malin, vindicatif, qui avait le courage de dire de bons mots contre ceux qui ne lui plaisaient pas, et qui, à l'égard des ridicules de son prochain, était d'un commerce aussi cavalier que le mien était doux et humain; enfin qui était mon contraste: avec cela, voyez la différence de nos aventures. Il s'attirait des ennemis qui s'empressaient à le servir, pendant que je me faisais des amis qui refusaient de m'être utiles. N'auriez-vous pas cru que les hommes se trompaient, et que par méprise ils me donnaient la part qui lu était due et lui transportaient la mienne? A qui pensez-vous qu'il eut obligation du poste dont il s'agissait? aux mêmes personnes que j'avais tâché d'intéresser pour moi, et qui m'avaient toujours mal parlé de lui. Ce n'est pas tout, quelque temps après on me pria d'un repas où tous les conviés, me disait-on, seraient charmés de m'avoir. L'homme en question sut ce repas, il en voulut être, il apprit que je m'y trouverais, et témoigna n'en être pas content. Savez-vous ce qui arriva? On m'avait prié, on m'aimait, et il était craint; eh bien! le repas se fit, et pour mettre à l'aise le malin personnage, on envoya dire au meilleur garçon du monde, que la partie était rompue, pour je ne sais quel accident qu'on imagina, et dont l'imposture fut de l'invention de tous les conviés. Oh! alors, informé de cela, je crus pour le coup que les hommes étaient devenus fous. A peine étais-je sorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts. Chaque jour je m'apercevais que j'ennuyais tout le monde qui continuait à m'aimer. Voulait-on se réjouir, ma compagnie ne tentait pas mes plus intimes, et l'on préférait celle de gens sur qui; s'il en avait été question, le coeur de ceux qui me laissaient là m'eût donné mille

fois la préférence! on disait que j'avais de l'esprit et que j'étais gai, et on le disait sans se soucier ni de mon esprit ni de ma gaieté: on les estimait sans y prendre goût; le plus petit des plaisirs, une minutie, si je la demandais à quelqu'un, il fallait, pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la distraction qu'on avait pour moi.

Me voyant enfin si maltraité des hommes, et du côté du bien de moitié moins à mon aise que je ne l'avais été d'abord, il me prit un jour une si grande colère contre mon philosophe, pour la tromperie que je croyais qu'il m'avait faite quand j'avais été le consulter, que je partis tout d'un coup pour aller lui témoigner mon ressentiment. J'arrivai bientôt chez lui, et je frappai avec emportement à sa porte; il se présenta d'un air aussi froid que s'il avait eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnaissez-vous? lui dis-je. Oui, reprit-il, que me voulez-vous? Vous reprocher, répondis-je, la fourberie de vos conseils. Dites plutôt mon ignorance, s'il est vrai que mes conseils vous aient fait tort, repartit-il. Non, non! m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma jeunesse; je vous ai demandé ce qu'il fallait faire pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avais qu'à être bon, et c'est cette bonté que vous m'avez conseillée qui m'a perdu auprès d'eux, loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'espérais, et peu s'en faut qu'elle n'ait causé ma ruine entière. Vouloir faire fortune est une autre chose que de souhaiter d'être aimé des hommes, me répondit-il. Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé? Comment! repris-je, pouvais-je m'imaginer que j'échouerais, soutenu de l'amitié de ces hommes? Par quelle fatalité m'a-t-elle donc été si nuisible? Prenez, me dit-il, cette poudre que j'ai composée de simples, et dont les effets sont naturels; allez chez vous, assemblez vos amis, et mêlez-en dans le vin qu'ils boiront; plaignez-vous ensuite de leur procédé pour vous, et ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets.

J'exécutai ce qu'il me prescrivit; pendant le repas, il me sembla qu'ils raillaient adroitement jusqu'à la profusion de mets exquis que je leur donnai. Il ne tenait qu'à moi de deviner qu'ils m'appelaient dupe, de ce que j'étais si généreux; je choisis cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens, leur dis-je, je sens toute l'ingratitude que vous enveloppez dans votre façon de louer mon repas; et ce n'est pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats. Cependant, il n'y a pas un de vous ici qui ne m'aime! Cela est vrai, me dirent-ils. Pas un de vous, continuai-je, qui ne convienne que je suis le meilleur cœur qu'on puisse trouver. C'est une justice que nous vous devons, dirent-ils encore. Avec cette qualité, repris-je, on peut se vanter d'être aimable et d'un commerce sûr, quand on y joint un peu d'esprit. Pourquoi donc chacun de vous me fuit-il et paraît-il en toute occasion se soucier si peu de moi, pendant qu'il s'amuse volontiers avec Diléarque, qui est un rapporteur éternel de ce qu'on dit, et de ce qu'on ne dit point; avec Delphire, qui est une âme double; avec Dioclès, qui ne s'attache à personne; avec Thélèphe, qui n'a jamais obligé qui que ce soit; avec Amyntas, railleur impitoyable, et avec qui, dans un cercle, votre amour-propre essuie mille petits affronts qui vous le font haïr? Pourquoi rendre service à tous ces gens-là plutôt qu'à moi que vous aimez? pourquoi semblez-vous même en faire plus de cas que de moi? C'est que leurs vices, me répondit alors un de la bande, leur donnent une importance que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement? Ma foi, rien n'est d'une moindre ressource, rien ne tarit tant au plaisir de la société qu'un homme aussi excessivement bon que vous l'êtes à tous égards: son entretien n'a rien de vif, rien qui flatte la curiosité maligne que nous avons tous mutuellement sur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'esprit de qui le vôtre n'a point à se précautionner dans la conversation? De quoi s'occuperait-on avec lui, de qui l'on ne peut espérer aucun trait de malice, et à qui, par conséquent, on n'en peut rendre; qui ne médite de personne, et qui par là ne vous apprend rien; qui ne vous dispute jamais son suffrage, quand vous avez de l'esprit avec lui; qui n'est point jaloux de cet esprit, ce qui ôte la vanité d'en

avoir; d'un homme avec qui votre amour-propre languit dans une éternelle sécurité, d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni sur vos intérêts ni sur votre réputation; de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres, ce qui n'établit aucun motif de liaison ni d'intrigue entre vous et lui? Eh bien! vous êtes un bon garçon, je vous aime, parce que vous serez toujours bon pour moi; mais vous me laissez, parce que vous ne serez jamais mauvais pour personne. Nous ne vous avons point rendu service, dites-vous. Eh! par où nous excitez-vous à vous servir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus là-dessus? Non, je vous l'ai dit, vous serez toujours bon, toujours généreux; ainsi, ce n'est pas la peine de se donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté ni s'attirer la rancune. Pour ceux que vous venez de nommer, je passe le temps ou à me tenir sur mes gardes avec eux, ou à m'en faire craindre, ou à m'en divertir; mais vous, vous n'êtes qu'aimable, et quoi encore? aimable! et en vérité cela n'anime point, car on vous aime, et puis c'est tout.

Il allait continuer; mais moi, saisi de fureur à la vue de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de sortir, ce qu'ils firent en se moquant de moi. Le lendemain je vendis le reste de mon bien, et m'éloignant de ma patrie aussi bien que des hommes qui m'étaient odieux, je fis bâtir cette maison dans ce désert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpents de terre que j'y cultive.

### *Quatorzième feuille*

[2 janvier 1723]

Je me suis mis sur le pied de produire les lettres qu'on m'enverra, quand je les trouverai utiles au public; et en voici deux que je n'ai pas cru devoir supprimer.

Monsieur le Spectateur,

Je ne vous demande point de mettre cette lettre dans vos feuilles; je ne sais pas faire de lettres qui méritent d'être imprimées. Je vous prie seulement d'avoir la bonté, dans un de vos discours, de traiter de la situation où je suis. Si vous aimez à secourir les gens qui sont malheureux, vous ne pouvez donner du secours à personne qui soit plus digne de compassion que moi.

Je suis infirme, accablé d'années, relégué à la campagne où l'on a livré ma vieillesse à la discrétion de deux ou trois domestiques sans charité pour mon âge et pour mes infirmités, qui m'oublieraient toujours, si je n'étais importun, et dont il faut que j'impatiente la brutalité pour en arracher quelque attention à mes besoins; enfin, auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrais leur faire, et que je leur fais si peu qu'ils abusent de l'oubli cruel où m'a laissé leur maître. Hélas! ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'est que ce maître dont je parle, vous le dirai-je, monsieur, c'est qu'il est mon fils. Je suis sûr que mon état vous touche; mais quelque bon coeur que vous soyez, vous n'en sauriez comprendre toute la misère. Il faut être à ma place, il faut être père pour en sentir toute l'étendue.

C'est, sans doute, un étrange malheur que d'être à mon âge rebuté de tout le monde, ou de se voir à la merci de l'humanité des étrangers, de gens qui ne sont ni vos amis ni vos parents, de ne trouver qui que ce soit qui s'intéresse véritablement à vous, qui vous soulage et vous aide à supporter ce reste de vie languissante où vous ne pouvez plus rien pour vous, et où vous êtes à charge à vous-même. Dans de pareilles extrémités, un homme est fort à plaindre; enfin, il souffre beaucoup, et puis il meurt. Eh bien, monsieur, soyez-en persuadé, l'infortune de cet homme-là n'est rien auprès de la mienne, s'il n'a point d'enfants, si Dieu ne

l'a pas fait le père d'un fils qui l'abandonne. Non, ce n'est rien que d'être délaissé des autres hommes, de n'avoir à se plaindre que de leur peu de compassion; il n'est pas étonnant qu'ils soient durs, impitoyables; vous ne leur êtes rien, ce sont des indifférents, des inconnus que vous pressez d'être généreux; ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le sont peut-être pour d'autres, et si vous ne souffriez pas, vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monsieur, vous imaginez-vous bien ce que c'est qu'un fils? Savez-vous comment on le regarde, ce qu'on en attend, ce qu'il vous est? Est-il pour vous un homme comme un autre? Ah! c'est ici où les expressions me manquent; c'est ici où mon coeur est saisi, où je souffre ce qui n'est point douleur, ce qui n'est point désespoir, mais quelque chose de plus cruel que tout cela. Oui, l'on vit encore; il reste encore du courage et des forces, quand on sent de la douleur et du désespoir; et moi, Monsieur, je ne vis plus, je ne tiens plus à la vie que par un sentiment de tristesse qui me pénètre, qui confond et qui glace mon âme, qui ne me laisse ni crainte ni espérance, qui m'anéantit. Les hommes aujourd'hui me rejettent et m'abandonnent, et ce n'est encore là qu'être rejeté et abandonné des hommes; mais mon fils me rejette et m'abandonne comme eux, et c'est être rejeté et abandonné de la nature entière. Il était mon unique appui, ma ressource, mais une ressource qu'il me semble que rien ne pouvait m'ôter, qui était à moi, qui ne dépendait ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes. Que mon fils fût généreux ou non, la nature, les préjugés même, l'éducation qu'on donne à ses enfants, la tendresse qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de respecter leur père, tout me garantissait l'amour de mon fils pour moi, tout m'assurait que cet amour était mon bien; tout dans son coeur devait m'excepter des autres hommes; eût-il été sans honneur pour eux, tout le liait à moi, comme tout me liait à lui. Fût-il né l'homme du monde le plus haïssable, aurais-je pu le haïr? en aurais-je moins senti que j'étais son père? Nos enfants pour nous éprouver sensibles ont-ils besoin de le mériter, d'être bons et aimables? Hélas! que font sur nous leurs vices qu'affliger notre amour, sans le rebuter?

Oui, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis, c'est mon amour qui s'élève. Vous n'avez pu me l'ôter; c'est lui qui se plaint de vous; il ne m'est dur de vivre encore que parce que je vous aime toujours. Non, je ne souffre que parce que c'est vous qui me maltraitez; votre coeur ne me connaît plus, et ma tendresse subsiste encore, je n'ai pu cesser d'être votre père: comment avez-vous fait pour cesser d'être mon fils? Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature; tout s'y est donc désuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un désert. J'y suis seul, ignoré de tout l'Univers, de mon fils que je regrette, que j'appelle à mon secours, et qui m'ignore comme tout le reste des hommes.

Cependant, Monsieur, qu'ai-je fait contre ce fils? De six enfants que j'avais, il me resta seul. Je n'étais pas riche, mais je l'aimais tendrement; et dans l'éducation que je lui donnai, mon économie et l'industrie de mon amour me tinrent lieu de richesses. Il répondit à mes soins; je l'envoyai à Paris y suivre le barreau: je m'ôtai presque le nécessaire pour l'y soutenir; il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'estime de ceux qui le connaissaient; et comme il était assez bien fait, qu'on le voyait laborieux, une riche dame, dont il faisait les affaires, en eut si bonne opinion qu'elle lui offrit sa fille, pourvu qu'en se mariant il eût du moins un bien médiocre. Ce bien médiocre était entre mes mains: il consistait en deux petites terres qui venaient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, et dont le revenu avait servi à l'avancer, et à me faire vivre.

Il m'écrivit la proposition de la dame, me marqua tous les avantages du parti qu'on lui offrait, et me dit que sa fortune était entre mes mains. Hélas! elle ne pouvait être plus sûre: je partis pour Paris, et je convins tout d'un coup de lui donner la moitié de ce que j'avais, et de lui assurer l'autre.

Son mariage se fit quelque temps après: il quitta le barreau pour des emplois qui paraissaient

meilleurs; sa femme mourut en mettant un enfant au monde; je perdis beaucoup; elle m'aimait, et sa mémoire me sera toujours chère.

Quatre ou cinq mois après sa mort, mon fils, pour certains desseins, eut besoin d'une somme considérable d'argent; il en emprunta, mais il lui en manquait encore. J'étais alors content de lui; je suis né simple et plein de franchise; je le croyais plus amoureux de mon repos que moi-même, et en vendant ce qui me restait pour achever sa somme, je voyais seulement que c'était un bien qui changeait de nature, sans changer de maître.

Je le vendis donc, suivant son envie, et cela sans prendre aucune précaution pour moi; la chose se fit entre nous deux seulement; l'argent en fut employé suivant ses vues: elles réussirent au-delà même de ses espérances. Le voilà puissant, après quoi il voulut jouir sans travailler davantage: sa maison prit une autre face, il se jeta dans les plus grands airs, des amis plus considérables succédèrent à ceux qu'il avait eu d'abord; il se défit insensiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois, et commença enfin à rougir de moi.

Je m'en aperçus, mais d'abord je crus me tromper; en ce temps-là je tombai malade, et je vis qu'il me négligeait dans le cours de ma maladie; ses domestiques, à son exemple, me négligèrent aussi: cela me chagrina sérieusement; je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'était pas entré depuis quatre jours; il y vint; je me plaignis à lui du peu de soin qu'on avait de moi. C'est que vous êtes un peu difficile, mon père, me répondit-il. Voilà la première fois que vous me le dites, lui repartis-je, et votre réponse m'étonne. Ce n'était pas trop la peine de m'envoyer chercher pour me quereller, comme vous faites tout le monde, me dit-il là-dessus: on a soin de vous tout autant qu'on le peut; cependant vous vous plaignez toujours. Que faire à cela? Tâchez de vous remettre; quand votre santé sera meilleure, je vous conseille d'aller demeurer à la campagne; vous y serez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaisie; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas, et nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il sortit après ce discours, pendant qu'un valet qui l'avait entendu tournait la tête pour rire et se moquer de moi.

Le procédé de mon fils m'avait frappé; l'action de ce valet me perça le coeur: je vis tout ce que j'allais devenir; je compris que je n'étais plus qu'un étranger dans la maison de mon fils, et qu'enfin lui et moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit, je me levai ensuite; mes forces revinrent un peu; je m'habillai du mieux que je pus. On allait dîner, j'entendis sonner, et j'appelai quelqu'un pour m'aider à descendre: on me répondit, mais personne ne vint; j'essayai donc de descendre en me soutenant avec ma canne, et j'étais déjà à moitié de l'escalier, quand mon fils parut à la porte de son appartement.

Que faites-vous là? me dit-il d'un ton rude. Quelle fantaisie vous prend? J'ai du monde. Etes-vous en état de paraître? Avez-vous peur qu'on ne vous envoie pas à manger chez vous? Remenez mon père, ajouta-t-il, en s'adressant à un valet de chambre, et puis il rentra; pour moi, je restai immobile, et les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet de chambre fit semblant de m'aider à remonter, en me disant que j'étais encore vert pour mon âge: je ne répondis rien à la raillerie de ce domestique qui faisait sa charge en m'insultant; la douleur me rendait muet; je rentrai chez moi comme un homme qui ne sait plus où il est; je me trouvai mal, et je demandai du vin; on ne m'en apporta qu'un quart d'heure après, avec un potage froid dont je ne goûtai pas, non plus que du reste de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer;

mes soupirs à tout moment se confondaient avec mes pleurs: Où irai-je! disais-je, je n'ai plus rien qui soit à moi! Je me suis dépouillé de tout!

Cependant je résolus en me couchant, de sortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvais plus y respirer, j'y expirais; je me proposais d'aller trouver un de nos amis, de lui confier ma situation, de le prier de me secourir, de me donner un conseil dans mon affliction. Dans ce dessein, je me levai le lendemain plus tôt qu'à mon ordinaire, et je m'habillai.

Apparemment qu'on alla le dire à mon fils, car il entra dans ma chambre au moment où j'allais sortir. Où allez-vous, mon père? Me dit-il. Cherche, lui répondis-je, quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grâce. Vous savez que je n'ai plus, ma tendresse pour vous m'a tout ôté. Quel raisonnement, me répondit-il; que les gens de votre âge ont de caprices! vous voilà donc bien scandalisé de ce que je vous ai dit hier au matin. Mon fils, repartis-je, je suis assez consterné, laissez-moi aller sans me répondre, vous n'êtes plus en état de me parler; toutes les paroles que vous prononcez sont autant de coups de poignard pour moi, vous n'en connaissez pas la force, elles me tuent. Finissons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité. Vous avez tort, mon père, il est mille chose que vous auriez pu vous dire à vous-même; vous êtes dans un âge avancé; vous avez presque toujours vécu dans une petite ville de province, et vos idées, vos manières de faire, vos usages sont si différents de ce qui se passe dans le monde, que vous auriez dû vous dégoûter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici; mais vous ne sentez point cela, et je le sens, moi. Le bel agrément pour votre fils que de vous voir conserver avec gens d'un certain rang, polis et délicats, que vous faites rire, et à qui votre simplicité donne la comédie; voilà pourtant ce que c'est: pensez-vous que cela me soit fort avantageux? Je suis un homme de fortune, n'est-il pas vrai? Eh bien, à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le savent pas? C'est cependant ce qui saute aux yeux dès qu'on vous voit; et malgré cela, vous avez la manie de vouloir toujours vous montrer; ainsi ne nous querellons point, mon père, il n'est pas nécessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes, je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma maison de campagne, vous y serez le maître et dans votre centre; de temps en temps j'irai vous voir, et rien ne vous manquera. Adieu, je vous quitte, vous allez partir, et moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, monsieur, que mon fils se sépara d'avec moi: il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui échappât le moindre mot de douceur que celui de père, que sa bouche prononçait, et que son coeur ne sentait pas; il se retira sans être touché ni de l'abattement où il me laissait, ni du triste silence que je gardai, ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux. Ensuite on vint emporter mes hardes, on me dit de descendre, et je fus mis, presque sans sentiment, dans une chaise qui me conduisit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'est point venu comme il me l'avait promis, enfin où je vis dans une privation entière de toute consolation, et souvent même de toutes les choses nécessaires à la vie.

Monsieur le Spectateur,

Zélé comme vous l'êtes pour le public, je ne doute pas que vous ne lui fassiez un présent de ma lettre; elle sera très courte, et j'y donne le secret de se faire payer de certains débiteurs qui sont très honnêtes gens, très généreux, et les meilleurs coeurs du monde; mais qui dans le cas dont il s'agit, ont une bizarrerie d'humeur, qui leur ôte l'usage de leur bon caractère, c'est qu'ils ne peuvent se résoudre à payer leurs dettes. Empruntez d'eux, vous ne sauriez leur faire un plus grand plaisir. Demandez-leur ce qu'ils vous doivent, il n'y a plus personne; vous les glacez, les voilà perclus de tout sentiment. Qu'est-ce que c'est que l'homme! quel assortiment de vices comiques, avec les plus estimables vertus! Mais ce n'est point mon affaire que de réfléchir là-dessus. Je dirai seulement que nous sommes des animaux bien singuliers. Bref, il n'y a que trois heures que j'avais un de ces débiteurs, dont je parle. Il me

devait depuis deux ans une somme assez considérable. Je l'ai prié en deux occasions de s'acquitter. Néant, il m'a toujours remis, et moi j'ai toujours patienté, parce que je connaissais mon homme, et l'infirmité de son caractère à cet égard-là. Je savais bien qu'il n'y avait point de mauvaise volonté dans son fait; or hier il m'est survenu une petite affaire dans laquelle il me faut de l'argent: Si je vais proposer à un tel de me payer, ai-je dit ce matin en moi-même, il me semble que je l'entends: Je n'ai pas un sol, me répondra-t-il. Comment ferai-je? la nécessité donne de l'industrie; là-dessus, continuant à me parler, j'ai dit: Mon homme se déplaît à rendre, c'est un grand défaut; mais il aime à prêter, c'est une fort belle qualité; eh bien, de quoi m'embarrassé-je? sa bonne qualité va me faire raison de son défaut. Allons, allons, mon argent est dans ma poche. En effet, j'ai prié un de nos amis communs d'aller lui emprunter justement ma somme, il y est allé tout en riant de mon idée; il a exécuté sa commission. Je n'ai ici que les deux tiers de cet argent, mais prenez toujours, dans un instant je vais vous envoyer le reste, lui a dit l'autre d'un air aisé. Là, de cet air noble qui met l'obligation qu'on va nous avoir sur le pied d'une chose indifférente, et tout à fait naturelle: Adieu, mon ami, a-t-il ajouté d'une façon distraite, vous allez recevoir le surplus. Notre ami est venu m'apporter l'argent, nous sommes allés chez lui, où le reste était déjà arrivé; et moi, du même pas, j'ai été chez mon débiteur lui rendre son billet, en lui apprenant ma petite intrigue, et je l'ai laissé tout consterné de n'avoir fait qu'une restitution, au lieu d'avoir rendu un service gratuit: le pauvre homme!

### *Quinzième feuille*

[14 mars 1723]

Il y a quelque temps que j'achetai dans un inventaire une assez grande quantité de livres; ils avaient appartenu à un étranger qui était mort à Paris. En les plaçant dans ma bibliothèque, il tomba d'un gros volume un petit cahier de papier. Je le ramassai, curieux de savoir ce qu'il contenait; je vis qu'il était en langue espagnole, et qu'il avait pour titre: Continuation de mon Journal. Je le lus aussitôt, il me fit assez de plaisir. Je l'ai traduit en français, et c'est aujourd'hui cette traduction que je donne.

Du lundi, septième février, à Paris: troisième jour de mon arrivée.

Ce matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures et midi; à l'instant où je l'ouvrais, il est venu un grand coup de vent; j'allais me retirer, car la place ne me paraissait pas tenable: et voyez ce que c'est, j'aurais perdu une leçon de morale. Ce vent m'a fait faire une découverte, il m'a appris qu'il mettait beaucoup d'hommes dans une situation que j'avais toujours cru indifférente, et qui cependant les rend à plaindre. Que de peines dans la vie! Hélas! je n'ignorais pas que le vent causait bien des malheurs, qu'il abattait des maisons, déracinait des arbres, qu'il couchait les blés à terre, sans parler des ravages qu'il fait sur mer. Je ne mets point en ligne de compte la poussière dont il aveugle, les chapeaux qu'il enlève de dessus la tête, et voilà tous les tristes effets que je lui connaissais. Point du tout; avec cela, il peut encore affliger les hommes personnellement, il chagrine leur amour-propre. Voici comment. Comme j'allais fermer ma fenêtre, j'ai vu passer trois ou quatre jeunes gens dont les cheveux étaient frisés, poudrés, accommodés avec un art dont il n'y a que le Français qui soit capable: vous auriez dit que c'était l'Amour même qui avait mis la main à ces cheveux-là. L'air ne paraissait d'abord agité d'aucun zéphir; et sur la foi de ce calme perfide, ces pauvres jeunes gens marchaient lestes; ils jouissaient en pleine sécurité de la beauté de leur chevelure, et de la poudre qui l'ornait; mais qu'en ce monde nos plaisirs sont de courte durée! Ces jeunes gens étaient contents; crac, une persécution survient, les voilà dans l'embarras; le vent souffle et les prend à l'oreille gauche. Eh, vite, ils se baissent, ils se

tournent, ils appellent cent différentes postures au secours de ce malheureux côté que le vent insulte. Quel état douloureux! il me touchait, j'étais fâché de m'être mis à la fenêtre, je combattais contre le vent avec eux, mais il triomphait; tout allait en désarroi dans le côté qu'il attaquait. Bientôt il attaque de front, ensuite il fait le cercle autour de la tête; la voilà martyrisée, tout est perdu. Oh! pour lors, ces jeunes gens se sont mis à disputer si péniblement le peu de poudre et d'arrangement qui leur restait que je n'ai pu y tenir davantage. J'ai repoussé la fenêtre, et me suis assis le coeur tout serré de l'affliction où je les laissais.

Mon hôtesse est entrée un moment après, et je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi ceux que je venais de voir avaient tant souffert. C'est, m'a-t-elle répondu, que ces messieurs sont galants: qu'ils voient des femmes, et qu'un homme dépoutré n'a plus bonne mine. Comment, ai-je dit, ces messieurs ne plairont d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ils ne seront aimables, ils ne diront rien de joli? Ah, vent cruel! Mais aussi de quoi se sont avisées les dames d'ici, de régler leur bienveillance sur le plus ou le moins de poudre qu'un honnête homme peut sauver de la fureur du vent? Que diantre, sur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des machines où l'on puisse enfermer son chef? N'eût-on qu'une cour à traverser, n'en est-ce pas assez pour devenir inhabile à plaire? Qui pourra se flatter de porter sa tête avec tous ses agréments chez une femme?

Mon hôtesse est sortie en riant de mes discours; ensuite deux de mes amis sont venus pour m'emmenner dîner chez une dame française; mais quoique nous dussions monter en carrosse, j'ai songé que le vent continuait, qu'il ne fallait qu'un malheur pour me voir abandonné de ma poudre, et comme on venait de m'en dire les conséquences, je n'ai point voulu risquer d'arriver chez des dames plus laid que je ne suis naturellement. J'ai remercié mes amis, ils sont sortis, et j'ai gardé la chambre toute la journée, sans oser me remettre à la fenêtre, de peur de voir encore quelque âme en peine pour la disgrâce que je venais de plaindre.

Il est cinq heures du soir, je quitte un livre que j'ai trouvé ici sur des tablettes, et qui ne contient que des sermons; j'en viens de lire un qui combat l'orgueil. Ma foi, il faut que la vertu contraire soit d'une pratique bien difficile. Imaginez-vous que c'est la vanité de bien dire, qui a aidé au prédicateur à prouver qu'il fallait avoir le coeur humble, aussi le sermon est-il fort beau. Il est vrai qu'en le lisant, je n'ai pas été un moment tenté de la vertu qu'on y prêche; mais en revanche je l'ai trouvée très élégamment prêchée. Ajustez cela comme vous pourrez; je vous rends compte de mes impressions, et si celui qui a fait le sermon les savait, je suis persuadé qu'il serait content de moi: je l'admire, il se passera bien que je me convertisse. A vous parler franchement, je ne suis pas étonné du peu d'effet des prédications: la plupart ne sont que des pièces d'éloquence, où le prédicateur nous exhorte bien moins à devenir pénitents qu'à le trouver habile.

Je me souviens qu'un jour j'étais dans une petite église où prêchait un bon religieux; on ne l'estimait pas beaucoup, car il n'avait que du zèle; ce bon homme monta en chaire, il prêcha, et je me rappelle à cette heure qu'il prêcha mal, je veux dire qu'il n'était pas habile homme.

Cependant je l'écoutai, je ne pus m'en empêcher, il gagna mon attention, sans que je m'en aperçusse. Je ne songeai pas seulement s'il y avait de l'esprit au monde, le mien se familiarisa, je ne sais comment, avec la simplicité du sien; moi qui n'étais pas dévot, je m'intéressais à tout ce qu'il disait, cela me regardait, il traitait de mes affaires, il parlait comme un homme qui vous apporte la vérité, comme un homme qui la croit, et qui, sans y employer d'art inutile, n'a d'autre secret pour vous persuader de ce qu'il dit que d'en être persuadé lui-même. Vous ne sauriez croire combien ce ton-là est insinuant, cela ressemble aux entretiens intérieurs que nous avons avec nous-mêmes, quand nous réfléchissons sur



quelque chose qui nous importe. Vous sentez bien que nous n'y cherchons pas de façon, et que nous ne voulons alors ni briller ni nous trouver de l'esprit. Nous voulons simplement voir, connaître, et nous déterminer. Eh bien! ce que disait ce bon religieux était de ce genre-là, cela imitait tout naturellement notre façon de penser alors. Enfin, il pensa me convertir, mais je n'achevai pas de l'entendre, car une personne de ma connaissance m'emmena.

On frappe à ma porte; c'est une visite qui me vient; quand elle sera finie, je vous dirai ce que c'est.

Me voilà seul, celui qui vient de sortir est un jeune homme qui parle beaucoup, qui s'estime tant qu'il ne peut s'en taire. Il serait bien mortifié qu'on le soupçonnât de vouloir se louer, et pourtant il veut faire son éloge; de sorte que tout son embarras est de l'agencer dans ce qu'il dit, de façon qu'il s'y trouve sans qu'il paraisse qu'il y ait de sa faute; mais il manque toujours son coup, toujours il y a de sa faute. Enfin c'est de lui que je sais qu'il est bien fait, qu'il est beau, qu'il est adroit, qu'il a plus d'esprit qu'un autre, qu'il est couru des femmes, et peut-être dit-il vrai dans ce dernier article. Je l'en croirais volontiers sur le caractère qu'il m'expose: il est plein de lui-même, il a du caquet, il se dit persécuté de bonnes fortunes, il ment joliment à son honneur et gloire. Oh! parbleu, voilà de grands avantages avec les femmes du pays! Vous m'avouerez que c'est là du mérite, non pas du mérite effectif et vrai, il ne vaudrait rien celui-là, mais de ce mérite badin, comment vous dirai-je, de ce ridicule galant, enfin de ce mérite impertinent qui agace une femme qui veut plaire, non qu'on ne critique un pareil homme, et qu'on ne doute quelquefois qu'il soit aussi aimable qu'il croit l'être; mais qu'il le soit ou non, il a toujours cela d'heureux qu'il y gagne une réputation à la vérité équivoque, mais c'est toujours une réputation, on parle de lui. Eh! quel honneur n'est-ce pas pour une femme, que de fixer un pareil homme! A la vérité, en le voulant fixer, il peut bien arriver qu'elle se fixe elle-même. L'ambition d'être aimée joue souvent de mauvais tours aux femmes; ainsi notre jeune homme pourrait bien en être aussi couru qu'il le dit.

Quoi qu'il en soit, il n'a tenu qu'à moi de le regarder comme un petit prodige. Vain comme il est, si je lui montrais son portrait tel qu'il me l'a fait, il s'évanouirait, j'en suis sûr; car il n'y a point d'homme plus honteux de se trouver fat, que le fat même, quand il est pris sur le fait.

Sur la fin de notre conversation, il a vu sur ma table ce livre de sermons dont je vous ai parlé; j'ai jugé tout d'un coup que j'allais recevoir de sa part quelque raillerie là-dessus. Oh! oh! m'a-t-il dit, vous êtes un excellent chrétien, je vous en fais mes compliments. Eh, ne l'êtes-vous pas aussi, vous? ai-je répondu. Sans difficulté, je le suis, m'a-t-il reparti, mais parbleu vous êtes bien un autre homme que moi. Comment! lire des sermons, y méditer; oh, je n'irai jamais jusque-là. Vous le prenez sur un ton assez indévot, lui ai-je dit. Indévot, s'est-il écrié, la réflexion est austère; je crois qu'effectivement vous avez raison, je ne suis pas dévot, vous m'y faites penser, je le deviendrai, c'est une obligation que je veux vous avoir, mon cher. Croyez-vous, lui ai-je dit, qu'il ne faille pas l'être? Je vous avouerai, a-t-il repris, que je ne suis pas tout à fait de l'humeur de ces bonnes gens qui croient tout, sans trop savoir pourquoi. Fort bien, lui ai-je dit, mais j'ai un petit mot à vous répondre: Ces gens-là, dites-vous, croient tout sans savoir pourquoi; et vous, savez-vous mieux pourquoi vous ne croyez pas? Ah, ah, si je le sais? m'a-t-il répondu; vous vous divertissez, sans doute (et cela était vrai); oui, monsieur, je le sais; je raisonne quelquefois, j'ai des principes. Moi, là-dessus, curieux du système étourdi que pouvait s'être fait un homme qui n'avait assurément pour toute philosophie qu'un peu de libertinage, beaucoup de vanité, et force ignorance, j'ai fait semblant de le combattre sérieusement pour l'agacer; et en effet le système est venu, et ce système, qui était sa créance, c'était un composé de lieux communs, de bribes d'opinions qu'il avait apparemment retenues de la conversation de quelques esprits, qui se donnent pour esprits forts. Je mourais d'envie de rire, mais je n'ai point voulu fâcher ce philosophe,

dont les raisons étaient à l'abri de toute critique, et devenaient incontestables par le peu de logique qu'il avait soin d'y observer.

Je parlais tout à l'heure des prédications, mais fussent-elles aussi persuasives qu'elles le devraient être, je ne sache rien qui pût mieux établir la religion, rien qui servît tant à la foi, que de faire prêcher à un docteur de cette espèce-là son incrédulité même, peut-être l'incrédulité des plus forts esprits serait-elle encore plus efficace; ce qui est de sûr, c'est qu'elle ne nuirait pas.

Quand j'ai vu que mon homme avait fini: En vérité, mon cher monsieur, lui ai-je dit, vous vous moquiez tout à l'heure de la crédulité des bonnes gens, mais si vous croyez à votre système, vous n'avez rien à leur reprocher, je vous garantis plus crédule qu'eux; je vois bien que ce n'est pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajouter foi à de certaines choses, car je ne pense pas que vous voyiez plus clair dans celles que vous croyez. A ce discours, il s'est levé d'un air distrait, en ajoutant: Chacun a sa façon de voir. Franchement, ai-je répondu, je comprends bien qu'avec la vôtre, on marche hardiment dans les ténèbres.

Quelques compliments assez froids ont terminé notre scène, et il est parti; mais on m'annonce qu'il est temps de souper; bonsoir, je me coucherai de bonne heure.

Du mardi, huitième février.

Les amants à belle chevelure auront été charmants aujourd'hui, car il a fait le plus beau temps du monde, et le plus calme. Il est huit heures du soir, j'arrive de chez ce seigneur dont je dois tirer les appointements que m'a promis la cour de Madrid pour mes voyages; je vous ai déjà dit que c'était un glorieux, d'une humeur hautaine, qui abuse du besoin qu'on a de lui, et devant qui il faut ramper pour l'avoir favorable. Chacun a son caractère, il y a des gens qui ne sont pas dans le goût d'être aimés, une reconnaissance vive et respectueuse ne les pique point; si l'on ne les craint pas, si la haine qu'on a pour eux ne désavoue pas les soumissions qu'on est obligé de leur faire et ne les rend pas douloureuses, ils ne sont point contents, ils ne priment point sur vous, ils ne jouissent point de leur autorité, ils préfèrent en vous une inimitié, qu'ils forcent à se taire, à des sentiments d'estime et d'amitié, qui les honorerait.

La première fois que j'ai vu celui dont je vous parle, c'était à Bayonne; il me traita si cavalièrement que je me révoltai, et suivant les principes de l'orgueil humain, je ne crus pas qu'un homme d'honneur, et né quelque chose, pût se laisser brusquer sans s'en ressentir; vous jugez bien que je ne le disposai pas à me rendre service. Pour me punir, il a tâché depuis de faire réduire mes appointements à la moitié, et il y a réussi; je ne l'ai su que ce matin; d'abord j'en ai été au désespoir, il m'est venu cent fois dans l'esprit de tout abandonner, mais comme il s'agit d'un intérêt de conséquence, puisque j'ai compté sur la somme considérable qu'il ne tient qu'à lui de me faire toucher ici, et qu'étant étranger dans le pays, je ne trouverais point de ressource, la raison m'a donné de plus sages avis, je me suis résolu d'aller trouver mon homme; vous allez croire que pour cela j'ai sacrifié ma fierté: point du tout, je n'aurais jamais pu faire ce sacrifice-là, mais j'ai trouvé moyen de tout ajuster; mon amour-propre s'est secouru, et vous allez voir son expédient, il est curieux, il faut que je vous en instruisse, il pourra même vous servir dans le besoin.

Je me suis donc dit: Qu'est-ce que c'est? de quoi s'agit-il? Je ne veux point aller voir cet homme parce qu'il est superbe, qu'il veut qu'on soit bas et rampant avec lui, et que moi je ne veux pas l'être; eh, pourquoi ne le veux-je pas, puisque c'est le moyen de captiver ses bonnes grâces qui me sont nécessaires? Quel inconvénient y aura-t-il à flatter sa faiblesse? tout aussi peu qu'il y en a à apaiser un enfant qui crie, et dont le bruit vous importune: et cependant j'ai peur que ce ne soit m'abaisser! Eh quoi, la petitesse des hommes mérite-t-elle qu'on lui fasse l'honneur de s'en piquer? n'est-ce pas l'estimer ce qu'elle vaut que d'en avoir

compassion? Je veux être fier; eh, la véritable fierté n'est-elle pas d'être raisonnable? Allons, partons, mes dégoûts étaient ridicules.

Cette exhortation faite, j'ai pris ma secousse et suis arrivé chez celui dont il s'agissait; il m'a regardé d'un oeil brusque, mais fidèle aux principes d'orgueil dont je venais de me munir, j'ai caressé l'enfant, je lui ai donné du sucre et des bonbons; je triomphais de me trouver si supérieur à lui, et l'enfant s'est apaisé. Il faut l'avouer, dans le fond, les orgueilleux, quand on le veut, sont les meilleurs gens qu'il y ait, les créatures du monde les plus faciles; que vous dirai-je? demain je recevrai tout mon argent, mes appointements seront augmentés, mon homme m'offre un appartement chez lui, il m'a embrasse, je le haïssais, je l'aime, et nous nous aimons. Oh! parbleu, qu'il me vienne à présent des orgueilleux, je les attends avec ma fierté.

### *Seizième feuille*

[27 mars 1723]

Voici la suite du Journal espagnol que j'ai traduit: je crois que ce qu'il en reste suffira pour remplir cette feuille.

Du mercredi, neuvième février.

Il est onze heures du soir; je viens de souper en ville, j'ai dîné en compagnie, et j'ai bien vu des choses aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire que ce matin j'ai été recevoir de l'argent que devait me donner un bourgeois de Paris, bourgeois riche et distingué. J'étais accompagné d'un de mes amis qui le connaît, et qui, en m'y conduisant, m'a dit qu'il était le mari d'une très belle femme, qu'ils s'étaient épousés par inclination, que cependant ils ne vivaient pas à présent avec beaucoup de douceur ensemble, et qu'ils paraissaient ne se guère soucier l'un de l'autre. Nous sommes arrivés chez mon homme en discourant là-dessus, et l'on nous a fait entrer dans une chambre, où d'abord nous n'avons trouvé que la femme; elle allait se sauver pour n'être point vue, mais elle n'en a pas eu le temps; il a fallu se montrer. Nous l'avons saluée, elle était embarrassée et honteuse, sans doute à cause que nous la trouvions dans un négligé des plus négligés, tranchons le mot, dans un négligé malpropre; aussi il fallait voir comme elle se montrait de côté, comme ses mains travaillaient machinalement après sa robe, après sa coiffure, pour en diminuer le désagrément, pour leur faire trouver grâce devant nos yeux; après cela, c'était de ses mains dont elle rougissait, parce qu'elles n'étaient pas en état; ensuite venait la confusion d'avoir des bras trop longs par le défaut d'engageantes; ensuite je la voyais en peine pour une paire de mules qui déshonoraient son pied; elle succombait sous tant d'embarras. La pauvre femme nous parlait, mais quoique je ne l'eusse vue que cette seule fois, il me semblait qu'elle n'avait ni son esprit ni son ton de voix. Non, ce n'était point là elle en tout; c'était, si vous voulez, ses yeux, sa taille et son visage; mais des yeux qui n'osaient regarder, une taille qui n'osait se faire valoir, un visage qui n'osait se montrer. En effet, une belle femme qui n'a point encore disposé ses attraits, qui n'a rien de préparé pour plaire, quand on la surprend alors, on ne peut pas dire que ce soit véritablement elle. Du moins par sa façon de faire, vous dit-elle: Ce n'est pas moi; cela me ressemble en laid, mais vous ne me voyez pas encore; attendez, je ne suis qu'ébauchée, deux heures de toilette m'achèveront; après quoi, vous me jugerez. Oh! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez par avance déconcerte aussi son esprit.

Pour moi, mon cher, malgré l'embarras de cette dame, je l'ai beaucoup examinée et je vous avoue qu'elle doit être une des plus aimables femmes du monde, quand elle veut l'être; car

j'ai deviné ses charmes plus que je ne les ai vus. Je ne l'aimais point du tout comme elle était, mais elle me plairait beaucoup comme elle peut devenir.

Enfin, pour le soulagement de sa vanité, son mari est venu, et tout en entrant lui a fait une brusquerie pour je ne sais quelle bagatelle de ménage dont je ne me souviens plus, et elle s'est retirée en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui disait. Pour lui, c'était un homme encore jeune, d'assez bonne mine; mais dans un déshabillé d'une malpropreté si dégoûtante, qu'il faut assurément qu'il l'ait étudiée pour y parvenir, ou qu'il ait un dessein formel de déplaire à sa femme; ce dont sa femme se venge en lui rendant la pareille. Il a pourtant de l'esprit et de la politesse, et je suis persuadé qu'il est homme aimable hors de chez lui. J'ai reçu mon argent, et nous nous en sommes en allés.

Je comprends bien que ces deux personnes-là ont pu s'aimer, quand elles se sont mariée, ai-je dit à mon ami; pour se plaire elles n'ont eu qu'à vouloir se rendre agréables; avec cette attention réciproque, elles méritaient d'être aimées l'une de l'autre. Vous me dites qu'aujourd'hui ces gens-là ne s'aiment plus, c'est qu'ils ne le méritent plus! Que dis-je, s'aimer? ils seraient heureux de ne se sentir qu'indifférents; encore entre époux se sauve-t-on avec de l'indifférence l'un pour l'autre; mais ceux-là doivent se haïr, se trouver pis que laids; oui sur ma parole, ils se voient avec dégoût. Vous pensez donc, m'a répondu mon ami, que le mariage à qui je m'en prends, ce n'est point lui qui fait succéder ce dégoût à l'amour. Il y a des amants qui s'aiment depuis dix ans sans se perdre de vue. Qu'arrive-t-il? quelquefois leur amour est tiède, il dort de temps en temps entre eux, par l'habitude qu'ils ont de se voir; mais il se réveille, il reprend vigueur, et passe successivement de l'indolence à la vivacité. Pourquoi n'est-ce pas de même dans le mariage? Serait-ce à cause qu'à l'autel on a juré de s'aimer? Bon, et que signifie ce serment-là? rien, sinon qu'on s'oblige d'agir exactement tout comme si on s'aimait, quand même on ne s'aimera plus; car à l'égard du coeur, on ne peut se le promettre pour toujours, il n'est pas à nous, mais nous sommes les maîtres de nos actions, et nous les garantissons fidèles, voilà tout; reste donc ce coeur dont l'amour doit toujours piquer, parce que cet amour est toujours un pur don, parce que des époux ont beau se le promettre, et qu'ils ne peuvent se le tenir qu'autant qu'ils prendront soin de se le conserver par de mutuels égards. Ainsi, des époux ne sont précisément que des amants heureux qui ne doivent point s'attacher ailleurs, mais qui malgré le mariage peuvent toujours rester glorieux et jaloux de l'honneur et du plaisir de se plaire, en ce que ce n'est pas le noeud qui les unit, mais seulement le goût qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables; et comme je vous ai déjà dit, leur devoir est de se comporter en amants, mais ils ne sont pas réellement obligés de l'être. De sorte que quand ils cessent de s'aimer, c'est un amant qui n'est plus aimable aux yeux de sa maîtresse, c'est une maîtresse qui n'a plus de charmes pour son amant. Et cela devrait humilier, ce me semble; je ne puis comprendre comment l'amour-propre ne regarde pas cela comme une diminution de ses avantages, comment il ne songe pas à s'en épargner l'affront, car c'en est un tout de même qu'entre amants que le mariage n'a point unis; c'est positivement la même chose. Quoi, nous qui nous estimons tant, et presque toujours mal à propos, nous qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous supposons, faut-il que, sans en devenir ni plus louables, ni plus modestes, nous cessions d'être orgueilleux et vains dans la seule occasion peut-être où il va de notre profit et de tout l'agrément de notre vie à l'être? Des gens s'épousent, ils s'adorent en se mariant, ils savent bien ce qu'ils ont fait pour s'inspirer mutuellement de la tendresse; elle est le fruit de leurs égards, de leur complaisance, et du soin qu'ils ont eu de ne s'offrir de part et d'autre que dans une certaine propreté qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être désagréable; ils ont respecté leur imagination qu'ils connaissaient faible et dont ils ont craint, pour ainsi dire, d'encourir la disgrâce, en se présentant mal vêtus. Que ne continuent-ils sur ce ton-là, quand

ils sont mariés? et si c'est trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions passées? pourquoi ne se piquent-ils plus d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire et de l'avantage à l'être? Ne serait-il pas bien flatteur de se dire: A présent, je suis jour et nuit avec ma maîtresse, jour et nuit avec mon amant; cependant elle m'aime, malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment; cependant il m'aime, quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher, sa tendresse résiste au commerce continuel que nous avons ensemble, son amour soutient la nécessité de nous voir.

J'en étais là de mes réflexions, quand mon ami s'est mis à rire de tout son coeur de la vivacité avec laquelle je les faisais. C'est bien dommage, m'a-t-il dit, que vous n'ayez que moi pour témoin de vos discours édifiants, je n'ai pas le temps d'achever de les entendre, et j'en suis fâché; mais j'ai affaire, adieu. Là-dessus il m'a quitté, et moi en attendant l'heure de dîner, j'ai été aux Tuileries et me suis promené dans une allée des plus écartées.

A peine y avais-je fait un tour que j'ai entendu dans un bosquet deux personnes qui se parlaient d'une voix assez élevée, et qui semblaient se quereller: j'ai distingué la voix d'une femme, et cela m'a donné la curiosité d'écouter. Vous pouvez en être sûr, disait-elle, je perdrai votre maîtresse de réputation, j'en ai les moyens, je la connais, je sais de ses aventures. Vous la perdrez de réputation, madame, a répondu le cavalier (car c'en était un), ma foi je vous en défie, je ne crois pas qu'elle en ait à perdre; cependant ne l'irritez pas. Vous savez de ses aventures, dites-vous, mais elle sait des vôtres, et vous seriez à deux de jeu. Vous parlez en malhonnête homme, a-t-elle reparti, et vous abusez des sentiments que je vous ai montrés. Ma foi, madame, a-t-il dit, je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous et moi; nous nous sommes plus, il est vrai, vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien, je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres; nous n'avons jamais fait mention d'amour durable. Si vous m'en aviez parlé, je ne demandais pas mieux; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux et passager, je me suis réglé là-dessus. Le hasard m'a fait connaître la dame en question; ce qui m'est arrivé avec vous m'arrive avec elle; autre caprice dont je profite. Il n'y a pas là de quoi vous fâcher, elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, et je l'imiterai exactement. Ainsi vous me querellez pour une bagatelle; sortons, votre carrosse vous attend, il commence à faire chaud, nous nous reverrons un de ces jours, notre conversation sera plus douce, cet amour exact et sérieux vous sortira de l'esprit, et nous nous aimerons sans tant de façon, comme à l'ordinaire.

Je ne sais point ce que la dame a répondu à ce discours comique où il n'entrait pas beaucoup d'estime pour elle. Mais j'ai cru qu'ils m'apercevaient, et je me suis éloigné, en faisant ma réflexion à mon ordinaire. La voici.

Autrefois, quand un amant cessait d'aimer une maîtresse, c'était un infidèle, mais un infidèle qui la respectait. Aujourd'hui, lorsqu'un homme quitte une femme, ce n'est qu'un vicieux qui la méprise, c'est-à-dire que l'amour, tel qu'il est à présent, fait plus de honte et moins de plaisir. A quoi donc songent les femmes de l'avoir mis dans cet état-là, car c'est leur faute, et non pas la nôtre; c'est d'elles que l'amour reçoit ses moeurs, il devient ce qu'elles le font.

J'ai eu encore bien d'autres idées sur ce chapitre-là; mais midi a sonné, et je me suis rendu vite dans l'endroit où je devais dîner.

J'ai trouvé plusieurs convives chez celui qui nous avait invités: il y a quatre enfants, j'en sais le compte bien exactement, car le père et la mère les ont tous fait passer en revue devant nous; l'un est un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, qui sort du collège. Je ne lui ai pas entendu prononcer un mot, tant que le père a été avec nous: il n'a parlé que par révérences, à la fin desquelles je voyais qu'il regardait timidement son père, comme pour lui demander si

en saluant, il s'était conformé à ses intentions. Le père a disparu pour quelques moments; j'avais bien jugé que sa présence tenait l'âme de ce jeune homme captive, et j'étais bien aise de voir un peu agir cette âme quand elle était libre, quand on la laissait respirer; de sorte que j'ai interrogé ce fils, d'un air d'amitié. Le pauvre enfant, par la volubilité de ses réponses, a semblé me remercier de ce que je lui procurais le plaisir de parler. Il se pressait de jouir de sa langue; je ne sais comment il faisait, mais il avait le secret de répondre à ce que je lui disais, sans qu'il se donnât le temps de m'écouter, car il parlait toujours; il n'y a qu'un homme qu'on a depuis longtemps forcé d'être muet, qui puisse en faire autant. Il commençait un récit, quand le père en toussant s'est fait entendre dans la chambre prochaine; le bruit de sa redoutable poitrine a remis la langue de son fils aux fers. J'ai vu la joie, la confiance et la liberté fuir de son visage; il a changé de physionomie; je ne le reconnaissais plus. Le père est entré, et je riais de tout mon coeur, de ce qu'il ne sait pas qu'il n'a jamais vu le visage de son fils. En vérité, il ne le reconnaîtra pas lui-même, si jamais il le surprend avec la physionomie qu'il avait en me parlant. Oh, je vous demande après cela, s'il y a apparence qu'il soit mieux au fait de son esprit et de son coeur.

Qu'un enfant est mal élevé, quand pour toute éducation il n'apprend qu'à trembler devant son père: dites-moi quels défauts le père pourra corriger dans son fils, si ceux qu'il a apportés en naissant lui sont inconnus et n'osent se montrer, si, pour ainsi dire, effrayés par son extrême sévérité, ils se sont sauvés dans le fond de l'âme, s'il n'a fait de ce fils qu'un esclave qui soupire après la liberté, et qui en usera comme un fou quand il l'aura.

Voulez-vous faire des honnêtes gens de vos enfants? ne soyez que leur père, et non pas leur juge et leur tyran. Et qu'est-ce que c'est qu'être leur père? c'est les persuader que vous les aimez. Cette persuasion-là commence par vous gagner leur coeur: nous aimons toujours ceux dont nous sommes sûrs d'être aimés; et quand vos enfants vous aimeront, quand ils regarderont l'autorité que vous conserverez sur eux, non comme un droit odieux que les lois vous donnent, et dont vous êtes superbement jaloux, mais comme l'effet d'une tendresse inquiète, qui veut leur bien, qui semble les prier de ce qu'elle leur ordonne de faire, qui veut plus obtenir que vaincre, qui souffre de les forcer, bien loin d'y prendre un plaisir mutin, comme il arrive souvent; oh, pour lors vous serez le père de vos enfants; ils vous craindront, non comme un maître dur, mais comme un ami respectable, et par son amour et par l'intérêt qu'il prend à eux. Ce ne sera plus votre autorité qu'ils auront peur de choquer, ce sera votre coeur qu'ils ne voudront pas affliger; et vous verrez alors avec quelle facilité la raison passera dans leur âme, à la faveur de ce sentiment tendre que vous leur aurez inspiré pour vous. Pardon, mon cher, de toutes mes réflexions; j'avais un père qui m'apprit à réfléchir, et qui ne prévoyait pas que je dusse un jour faire un journal et le gêter par là.

Je vis encore deux petits enfants, de sept à huit ans chacun, et qui me parurent de très jolies machines; je les appelle machines, parce qu'on les avait seulement dressés à prononcer quelques paroles comme: je suis votre serviteur, vous me faites bien de l'honneur, etc., ce qui ne me plut guère. Eh, mon Dieu, fussent les enfants ne répondre que des impertinences, laissons-leur avoir des pensées en propre. A quoi leur servent ce qu'ils répètent en perroquets? Écoutons leur impertinences, et disons-leur après: Ce n'est pas cela qu'il faut dire. Rien ne rend leur esprit plus paresseux que cette provision de petites phrases qu'on leur donne, et à laquelle ils s'attendent.

Nous dînâmes très splendidement, et au sortir de table, on m'emmena à la représentation d'une tragédie. Je me trouvai auprès d'un homme qui la critiquait, pendant qu'il larmoyait en la critiquant: de sorte que son coeur faisait la critique de son esprit. Deux dames spirituelles lui répondaient de la bouche: Vous avez raison, et de leurs yeux pleurants, lui disaient: Vous avez tort. Moi-même, je l'avoue, j'avais quelquefois envie de désapprouver des choses qui

me faisaient beaucoup de plaisir. Si c'est un défaut que de plaire ainsi, je vous le laisse à juger; mais pour moi, je crois que notre esprit n'est qu'un mauvais rêveur toutes les fois qu'en pareil cas il n'est de l'avis du coeur.

### *Dix-septième feuille*

[12 mai 1723]

Le journal de mon Espagnol n'est pas encore fini, mais j'en remets la suite, et je la donnerai une autre fois: j'aime à varier les sujets, et je crois que mes lecteurs approuveront mon goût. Comme j'ai pris l'habitude de changer de matière presque à chaque feuille, quelque jour je pourrai bien demeurer longtemps sur le même sujet, par raison de variété encore, car l'uniformité est chose neuve pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Voici maintenant ce dont il s'agit.

Je me trouvai l'autre jour dans le cabinet d'une dame dont je suis ami depuis plus de cinquante ans; j'ai même été autrefois piqué de belle tendresse pour elle, j'entends que j'ai eu de ces sentiments qui aboutissent à faire dire des choses bien tendres, de cela qu'on appellerait en ce temps-ci élégie ou églogue; enfin, de cet amour qui n'est qu'un soupir perpétuel, et qui vise bien respectueusement à surprendre une belle main, qu'on baise avec un ragoût si ravissant qu'une femme en est toute honteuse, à cause du plaisir qu'elle vous y voit prendre.

Je ne sais de quoi cette dame et moi nous nous étions avisés de traiter l'amour sur ce pied-là; car, dès lors, les sentiments n'étaient plus à la mode, il n'y avait plus d'amants, ce n'était plus que libertins qui tâchaient de faire des libertines. On disait bien encore à une femme: Je vous aime, mais c'était une manière polie de lui dire: Je vous désire. Aussi pour marquer qu'elle vous entendait, une femme se montrait-elle plus ou moins sage, suivant qu'elle se disait plus ou moins sensible. De sorte que quand elle vous aimait tout à fait, pour en faire foi, vous voyez bien à quelle preuve elle en était réduite; elle n'avait plus rien à perdre que son coeur, qu'elle accusait de tout, quoique le plus souvent il ne fût cause de rien, et qui à vrai dire ne valait pas la peine d'être regretté avec de pareilles maîtresses.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas ainsi que nous nous aimions, la dame dont je parle et moi, et je crois que nous y gagnions; car le vice a beau faire avec ses douceurs brutales et rassasiantes, outre qu'il tue l'amour quand il s'y en trouve, c'est qu'il ne lui appartient pas de piquer l'âme, autant que peut la piquer un amour tendre et innocent de part et d'autre. Si l'on savait bien ce que c'est que cet amour-là, quelles sont ses ressources, et le charme des progrès qu'il fait dans le fond de l'âme, combien il la pénètre, et tient sa sensibilité en vigueur, en combien de façons délicieuses il la remue; si l'on savait combien en mille moments, avec cet amour-là, deux amants se trouvent grands, nobles et délicats, combien ils sont glorieux et contents de se trouver tels; si l'on savait avec quelle satisfaction ils souffrent d'être sages... car on s'imagine qu'il n'y a point de plaisir à cela. On se trompe, la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte, et de cette vertu on en devient alors tout aussi amoureux que de la personne qu'on aime; on les confond toutes deux, ce n'est plus qu'un; cela ne fait-il pas un objet bien aimable? n'a-t-on pas bien du plaisir à l'aimer, et par-dessus le marché, n'est-ce rien, que l'honneur d'avoir une passion si distinguée et d'en inspirer une pareille? Eh, l'on a de la sagesse à l'envi l'un de l'autre pour se rendre à l'envi plus digne d'être aimé.

Mais moi, avec ma sagesse et ma vertu, je m'amuse ici à des discours gaulois qu'on n'entendra pas, et qui me dérobent mon sujet. Qu'ai-je fait de la dame dont j'ai parlé d'abord? je l'ai laissée, ce me semble, dans son cabinet, et moi avec elle.

Elle fouillait dans un coffre où je vis, sur un cahier de papier, ces mots écrits de sa main: Mémoire de ce que j'ai fait et vu pendant ma vie. Je me jetai sur ce cahier pour le prendre, elle voulut me l'ôter, et comme je résistais, il nous en demeura à chacun la moitié. Sur-le-champ je pris le parti de m'enfuir avec ma part, pendant qu'elle me poursuivait en badinant pour la ravoire; mais je sortis tout en riant aussi, et j'allai chez moi voir ce que c'était, et voici ce que c'est, sans y changer un mot.

Mémoire de ce que j'ai fait et vu pendant ma vie.

J'ai soixante et quatorze ans passés quand j'écris ceci: il y a donc bien longtemps que je vis. Bien longtemps? hélas! je me trompe, à proprement parler je vis seulement dans cet instant-ci qui passe; il en revient un autre qui n'est déjà plus, où j'ai vécu, il est vrai, mais où je ne suis plus, et c'est comme si je n'avais pas été. Ainsi ne pourrais-je pas dire que ma vie ne dure pas, qu'elle commence toujours? ainsi, jeunes et vieux, nous serions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris, et dans mon sens, toute vieille que je suis, il est déjà aussi ancien que moi: voilà ce qui m'en semble, et sur ce pied-là, qu'est-ce que la vie? un rêve perpétuel, à l'instant près dont on jouit, et qui devient rêve à son tour. Je connais un pauvre homme qui a beaucoup souffert depuis trente ans; je connais un grand seigneur qui a passé tout ce temps-là dans la joie; lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre, ou le grand seigneur? Quelque lot que vous choisissiez, vous n'en serez ni mieux ni plus mal. Voilà pourtant à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de cette vie: peines passées, plaisirs passés, tout se confond, tout est égal. Les rois n'ont qu'à profiter de l'instant dont ils jouissent, ils ne sont heureux que cet instant, et de ce court bonheur qu'ils ont, c'est à eux à en bien choisir l'espèce; tout court qu'il est, il a d'éternelles conséquences.

Je suis vieille, ceux qui liront ceci doivent me pardonner les réflexions par où je commence; réfléchir sur ces matières-là est, je crois, un tribut qu'il faut payer une fois en sa vie; il vaudrait mieux le payer quand on est jeune, cela procurerait une vie plus tranquille et plus innocente, et diminuerait beaucoup de la valeur que nous trouvons à je ne sais combien de petites doctrines hardies dont nous nous gâtons les uns les autres, et qui nous paraîtraient bien faibles, si nous n'avions pas un intérêt présent à les trouver fortes, ou si nous n'avions pas le sang trop chaud.

Quoi qu'il en soit, voilà mon exorde; ce qui me reste à dire va m'engager d'abord à des détails plus amusants et me ramènera ensuite aux réflexions les plus sérieuses.

On me maria à dix-huit ans, je dis qu'on me maria, car je n'eus point de part à cela; mon père et ma mère me promirent à mon mari que je ne connaissais pas; mon mari me prit sans me connaître, et nous n'avons point fait d'autre connaissance ensemble que celle de nous trouver mariés, et d'aller notre train sans nous demander ce que nous en pensions, de sorte que j'aurais dit volontiers: Quel est donc cet étranger dont je suis la femme?

Cet étranger, cependant, était un fort honnête homme de trente-cinq à quarante ans, avec qui j'ai vécu comme avec le meilleur ami du monde, car je n'eus jamais pour lui ce qu'on appelle amour, il ne m'en demanda jamais, nous n'y songeâmes ni l'un ni l'autre, et nous nous sommes très tendrement aimés sans cela.

Sept ou huit mois après notre mariage, un aimable homme de notre société s'avisa de prendre du goût pour moi: dès que je m'en aperçus, je le condamnai à soupirer en vain, car j'étais sage; mais nous autres femmes, lorsqu'un homme nous aime, il n'y a pas moyen que nous le congédions sans retour. La vertu nous dit: il ne faut point avoir d'amant, et là-dessus nous renvoyons celui qui nous vient, mais il ne s'en retourne pas si vite, car notre vanité lui fait signe d'attendre, et il attend, comme fit le mien, que je traitais avec froideur, et que j'agaçais par mille petites bagatelles dont il ne dépendait pas de moi de m'abstenir, parce



que j'étais femme, et qu'on ne peut être femme sans être coquette. Il n'y a que dans les romans qu'on en voit d'autres, mais dans la nature c'est chimère, et les véritables sont toutes comme j'étais. Par exemple, lorsque je me sentais dans un jour de beauté, que j'étais avantageusement parée, j'étais bien aise que l'amant dont je parle me vît alors, je l'en rebutais de meilleur courage, parce que je savais bien qu'il n'y avait point de danger à le faire; je l'aurais défié de me quitter, j'étais trop belle pour lors: ainsi je laissais ma sagesse se donner carrière, j'affligeais hardiment mon homme, quand mes agréments pouvaient soutenir tout ce fracas-là, mais j'allais plus doucement quand je me sentais moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'est là une grande coquetterie, car c'est la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir, ce n'est encore là qu'une coquetterie machinale; vraiment, quand la réflexion s'en mêle, c'est bien autre chose.

Cependant, l'épouse de cet honnête homme connu, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aimait; elle s'en alarma comme de raison, et vint me rendre visite un jour qu'il était avec moi. Ils parurent déconcertés en se voyant. Un moment après il sortit, et j'allais continuer la conversation avec elle, quand elle me dit en souriant: Mon mari vous aime, madame, et vous méritez d'être aimée plus que personne au monde; ainsi, je n'entreprendrai point de le détacher de vous, j'y perdrais mes efforts, il vaut mieux que j'aie recours à vous-même, et que je remette mes intérêts entre vos mains: c'est donc à vous, à votre amitié pour moi, que je recommande mon mari. J'ai de l'attachement pour lui, et il le mérite, au penchant près qu'il sent, et qu'il est bien difficile de ne pas se sentir, pour une femme aussi bien faite que vous l'êtes. Je suis sûre que ce penchant vous est à charge, et il m'afflige; je ne lui ai rien dit encore, j'ai cru que vous le ramèneriez mieux que moi, et qu'il serait plus touché du chagrin qu'il me donne si vous l'y rendiez sensible. Il m'aimait autrefois: disposez donc son coeur à plaindre du moins le mien, l'estime et le respect qu'il a pour vous donneront du poids à ce que vous lui direz en ma faveur; feignez que je suis aimable, et il vous croira, vous l'en persuadez encore mieux que ne feraient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embrassai de tout mon coeur, je me jetai dans ses bras, je crois même que nous pleurâmes; et le moyen à mon égard que je ne me fusse pas attendrie, que je n'eusse pas été remplie de zèle pour les intérêts d'une femme qui venait me dire que j'étais plus aimable qu'elle, et qui demandait quartier à mes charmes? le tour était trop adroit, aussi je n'y résistai pas; je l'embrassai encore, et puis je recommençai; je l'accablai de caresses, je la trouvai adorable, cent fois plus belle que moi; car l'amour-propre, quand il a son compte, est si tendre, si reconnaissant, si modeste! il rend tout ce qu'on lui donne.

Je ne rapporterai point les discours que nous nous fîmes; notre attendrissement rendit la scène assez muette. Je l'assurai qu'elle serait contente, et elle me quitta.

Son mari rentra qu'il n'y avait pas un demi-quart d'heure qu'elle était sortie; la joie était peinte sur son visage. Madame, me dit-il, voilà qui est fini, je ne vous serai plus importun; je viens vous demander pardon de vous l'avoir été: je vous admire, vous êtes la vertu même (et je me serais bien passé de ces éloges-là, ils me déplurent par pressentiment). J'écoutais à la porte de votre chambre lorsque ma femme vous a parlé, ajouta-t-il; je suis charmé d'elle: quelle femme, quel caractère; voyez comme elle m'aime! Elle redemande mon coeur, elle veut le tenir de vous, elle l'aura, madame; vous avez promis d'y faire vos efforts, et je vous obéis. Je ne vous ai pas encore parlé, lui répondis-je assez vivement. Oh, vous avez raison, ajouta-t-il, sans m'entendre; oui, j'avais un grand tort, je le sens tout entier. La pauvre enfant! quelle tendresse! Vous serez contente, vous m'estimerez, car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-dessus il partit, ou plutôt il vola, sans me donner le temps de lui répondre un mot. Pour

moi, je restai immobile, je me regardai comme une dupe. Si j'avais revu sa femme dans ce moment-là, elle n'aurait pas eu si bon marché de moi; je ne l'aurais pas trouvée si charmante, et je ne lui avais dit qu'elle l'était qu'à condition que je la serais toujours plus qu'elle. Son mari ne tenait pas la condition et cela ne m'accommodait point.

Je fus longtemps étourdie de ce que je venais d'entendre. A la fin, sortant de ma place où il m'avait comme fixée, et souriant de dépit: Voilà une petite femme qui va être bien glorieuse, mais je l'humilierai peut-être, et son mari n'est qu'un étourdi.

En effet, j'arrêtai dans mon esprit que je travaillerais à la rechute de ce mari: je lui destinai quelques regards qui n'étaient guère charitables pour la femme; mais d'autres incidents me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore, et il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné; avant ce temps-là, sa figure m'a toujours déplu; je voyais bien qu'elle était aimable, et avec tout cela je le voyais sans rien croire; un peu de vanité rend ces contradictions-là possibles.

Après cette aventure, je plus à un jeune homme, beau, bien fait, qui, de l'air dont il m'annonça son amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me faisait; mais je trouvai la faveur impertinente, et je l'en remerciai sans en vouloir: autant que je m'en ressouviens, mon remerciement fut plaisant.

Vous m'aimez donc, lui dis-je, à la bonne heure! continuez, mon cher, apportez-moi souvent votre belle figure et ces beaux airs de tête, ils me divertissent déjà, c'est toujours quelque chose. Eh! que sait-on? à force de rire de la bonne opinion que vous en avez, je m'y accoutumerai peut-être, on se fait à tout. Tenez, je gagerais que vous avez pu plaire à quelque femme; continuez, vous dis-je.

Apparemment que l'épreuve que je lui proposais lui parut trop douteuse, car il me quitta. Hélas! s'il avait tenu bon, je n'aurais voulu répondre de rien, il aurait pu réussir. Les femmes l'appelaient le beau garçon; cette réputation-là est bien intéressante pour nous, car nous sommes si folles, ou si disposées à le devenir! Si ce n'avait pas été lui que j'aurais aimé, ç'aurait été le titre qu'on lui donnait; cela revient au même, et mène tout aussi loin.

Après que je l'eus congédié, mon mari eut une affaire de conséquence dont le jugement dépendait d'un homme en place. Mon mari l'allait voir souvent et n'en rapportait pas de grandes espérances. J'allai le voir à mon tour, j'en reçus l'accueil le plus obligeant; il me pria d'entrer dans son cabinet, et là, me fit la réussite de notre affaire d'une difficulté insurmontable: Je ferais pourtant l'impossible, ajouta-t-il, pour obliger une aussi belle dame que vous. Là-dessus il me baisait la main, avec des yeux qui aplanissaient toutes les difficultés, si j'avais voulu aller par le chemin qu'ils m'enseignaient. Monsieur, lui dis-je, d'un air sec et sérieux, notre affaire est perdue, je l'abandonne: un homme aussi zélé que vous l'êtes pour moi n'est plus en état de rendre justice; cependant, j'informerai mon mari des dispositions où je vous laisse, et je suis persuadée qu'il a trop d'honneur pour abuser du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots son visage s'allonger de moitié; je lui fis la charité de ne vouloir pas le regarder fixement alors, et je sortis dans une situation d'esprit que je ne puis bien exprimer. Une autre femme que moi, à qui pareille chose serait arrivée, et qui en la racontant voudrait un peu se peindre en beau, dirait qu'elle sortit tout scandalisée, et s'arrêterait là. Mais voici ce qu'elle supprimerait, et ce que j'avoue, c'est que je fus scandalisée aussi, mais en hypocrite, car je n'étais pas fâchée qu'on m'eût donné le scandale; ma colère était sans rancune: au bout du compte une laide aurait été plus respectée.

## *Dix-huitième feuille*

[8 juin 1723]

J'espère que l'histoire de la dame âgée, dont j'ai parlé dans ma dernière feuille, n'aura pas déplu, et je me persuade qu'on ne sera pas fâché d'en voir la suite: c'est donc cette dame qui continue.

Notre affaire aurait eu sans doute un mauvais succès, si elle était restée entre les mains de cet honnête arbitre que j'avais fait rougir de ses bontés pour moi; mais on la remit au jugement d'un autre, par je ne sais quel accident qui arriva. Cet autre était un vieillard gracieux, qui en son temps avait été grand ami des dames, et qui dans ses vieux jours, ne pouvant plus être aimé d'elles, s'amusait à leur montrer qu'il les aimait toujours et les priait de lui pardonner le peu d'agrément qu'il avait pour elles, en récompense du plaisir qu'elles lui faisaient encore.

On me mena chez cet aimable vieillard, que je trouvai effectivement tel qu'on me l'avait dépeint: c'était un homme qui avait plus d'âge que de vieillesse, voilà comment mes yeux en jugèrent, et la distinction n'est pas si frivole. Il me fit mille politesses, me promit une prompté décision, et remercia joliment le sort qui lui donnait occasion de m'obliger.

Les jeunes gens seraient trop dangereux, si dans leurs procédés ils ressemblaient à ce bon homme. Que deviendrions-nous, si leurs manières étaient aussi charmantes que leur jeunesse? en vérité nous n'aurions pas assez de notre vertu contre eux; mais ils sont impertinents, cela nous dégoûte d'eux; et franchement nous nous sauvons mieux avec ce dégoût-là qu'avec de la vertu; il nous est plus aisé d'être sages, quand nous ne sommes plus tentées d'être folles.

Huit jours après ma visite chez ce vieillard, nous fûmes avertis qu'il avait réglé notre affaire plus favorablement que nous ne l'avions demandé: en effet je crois qu'il nous accorda par galanterie ce que nous aurions eu de la peine à mériter par justice.

Il faut l'avouer, les hommes galants, en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, sont sujets à s'exagérer la valeur de ses raisons. C'est un défaut, sans doute, mais je l'aimerais encore mieux que celui de ces hommes austères que j'ai connus, qui afin de n'être point surpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ses raisons mauvaises, pour ne point risquer de les trouver trop bonnes. Ce qui est de vrai, c'est qu'il est bien difficile d'être juste, quand on est si austère, et pour moi je crois qu'on est déjà surpris, quand on craint tant de l'être. Je souhaite que ce que je dis ici engage à quelques réflexions les personnes du caractère dont je parle. Je n'écris l'histoire de ma vie que dans l'espérance qu'elle pourra servir à l'instruction des autres. Revenons à moi.

Je recevais tous les jours tant de preuves que j'étais aimable, et ces preuves-là me faisaient tant de plaisir, que je n'oubliais rien pour en recevoir toujours de nouvelles. Quand je dis que je n'oubliais rien, quelque forte que soit cette expression-là, elle ne signifie rien en comparaison de ce que je veux dire. Mais comment faire? nous avons tant de faiblesses qu'on ne peut exprimer, qui n'ont point encore de nom dans la langue et qui, peut-être, n'en auront jamais; le tout, en conséquence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes dont nous avons gâté le goût, et que nous ne piquons plus, si nous ne donnons à nos agréments naturels un certain assaisonnement dont nous ne saurions nous parer qu'aux dépens de la pudeur, qui devrait être la plus aimable de nos grâces. De sorte qu'aujourd'hui, ce n'est pas assez que d'être née belle ou jolie, cela ne vous sert de rien; et vous avez affaire à des yeux vicieux qui trouvent la beauté insipide, si vous ne l'animez d'un air de corruption qu'on est obligé d'y mettre, qu'il est difficile d'attraper si vous n'avez vous-même les

sentiments un peu libertins, et qu'il ne faut pas outrer pourtant; car vous vous déshonoreriez, si vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la vérité, on l'a poussé si loin, qu'il faudrait être bien maladroite, ou bien effrontée, pour le passer.

Pour moi, j'eus d'abord de la peine à me jeter dans cet excès de coquetterie. La mienne était encore timide, mais petit à petit elle s'enhardissait. Un degré d'immodestie que je me permettais le matin m'effrayait. Je le soutenais en femme embarrassée, mais je m'y accoutumais dans la journée; à la fin je riais de moi, comme j'aurais ri d'une provinciale; et le soir n'était pas venu que je méditais pour le lendemain une liberté de plus.

Cependant, il me restait encore de légers scrupules qui me retardaient, quand le hasard me lia avec une demi-douzaine de femmes plus courageuses que moi, et dont le commerce acheva de me défaire de ce peu de retenue poltronne qui me restait. D'ailleurs, mes années commençaient à m'inquiéter; leur course me semblait plus rapide qu'à l'ordinaire. J'étais jeune encore, mais je ne me voyais pas loin de ce terme où la jeunesse d'une femme devient équivoque, où l'on ne sait plus quel âge elle a, et je croyais qu'avec une figure galante, j'en paraîtrais plus longtemps jeune. Mais que de fatigues pour l'avoir, cette figure galante, aussi bien que pour la varier! Comment se coiffera-t-on? quel habit mettra-t-on? quels rubans? de quelle couleur seront-ils? celle-ci est plus douce, celle-là plus vive. Comment se déterminer? un air de douceur est bien touchant, un air de vivacité bien frappant. Où prendre du conseil pour un choix qui va décider pour nous de la gloire de toute une journée? Choisir l'air doux, c'est peut-être manquer son coup; prendre l'air vif, c'est peut-être se rendre les yeux trop rudes. Il s'agit de consulter son miroir, et si jamais l'âme a porté des jugements d'une justesse admirable, si jamais ses attentions sur quelque chose, ses examens, ses discussions furent des prodiges de force, de goût, d'exactitude et de finesse; de ces prodiges si étonnants, n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui est à sa toilette; et voyez après combien cette âme est petite de n'être jamais si judicieuse et de n'y regarder jamais de si près que dans une occasion de si peu d'importance.

Je ne dirai rien des habits, ni de l'embarras que j'avais à savoir, quelquefois, si je me parerais beaucoup ou guère. Combien de fois suis-je sortie de chez moi dans un ajustement que je me repentai d'avoir pris! Et quand je voyais venir des hommes, de loin, dans une promenade, avec quelle inquiétude n'attendais-je pas qu'ils me regardassent préférablement à celles avec qui j'étais! En tenant alors ma meilleure amie sous le bras, mon amitié pour elle allait et venait, suivant qu'on était plus ou moins curieux d'elle ou de moi; et ne vous imaginez pas, lorsqu'il passait une belle femme, que je la regardasse, moi; j'avais trop de peur de la trouver belle et qu'elle ne le remarquât.

C'était ainsi que je vivais, quand un homme veuf, qui s'était rendu mon amant, et qui avait une fille de dix-sept à dix-huit ans, rompit le commerce que nous avions ensemble, cette jeune personne et moi, et lui défendit à mon insu de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne chez une de ses parentes, afin de m'accoutumer d'une façon plus honnête à la perdre de vue; mais elle revint, et depuis son retour je ne la vis pas deux fois en un mois; j'en étais étonnée, et j'attribuais cela à un de ces caprices qui prennent souvent aux femmes. Son père même en levait les épaules avec moi, et traitait son humeur de volage; mais la fille m'aimait, et comme elle obéissait à contrecœur, elle confia à quelqu'un les véritables raisons de son procédé avec moi. Ce quelqu'un ne put se coucher sans venir en secret me confier cette confidence; et voilà comme nous sommes faites, cela est dans l'ordre; quand nous trouvons occasion de mortifier notre prochain, et que la malignité naturelle qui nous y porte peut se mettre à l'abri d'un air de bienveillance, oh! elle est bien charmée.

J'appris donc pourquoi cette fille ne me voyait plus, et je l'appris au moment que je venais de quitter son père, qui ne m'avait jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit, et je ne me ressouviens point d'avoir jamais reçu de leçon d'honneur plus vive; car je me doutai tout d'un coup des motifs qu'avait eu le père quand il avait fait cette défense. Je compris l'affront qui m'en revenait, et je fus honteuse de le mériter; j'étais si outrée que j'allai m'enfermer sur-le-champ pour lui écrire; je ne le ménageai point dans ma lettre, et je la finis en lui défendant à mon tour d'une façon terrible de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avait fait rire; il y répondit aussitôt, et voici à peu près quelle était sa réponse:

Il est vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir: eh bien, en vérité, cela vaut-il la peine que nous nous brouillions ensemble, ma charmante? En conscience, mon intention a été pardonnable; j'avoue que je ne vous l'ai pas dite, parce que j'ai regardé cela comme un petit arrangement domestique, dont il n'était pas besoin de vous étourdir, ma reine. Ecoutez-moi, sans vous fâcher: je veux marier ma fille, cela est juste; or ma fille, en vous voyant si aimable, voudrait la devenir autant que vous l'êtes; et moi, j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenait pas encore de se donner tant de grâces, et qu'elles pourraient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux. Dès qu'elle sera mariée, je vous la rends; êtes-vous contente? Bonsoir, plus de promptitude, ma déesse. J'aurais grande envie d'aller me jeter à vos genoux, pour vous demander pardon d'une faute malheureusement nécessaire; ce sera quand il vous plaira. J'attendrai patiemment, sans murmurer, comme on attend les faveurs des dieux. Entre nous, pourtant, je me veux mal d'être le père d'une petite friponne, qui est cause que vous m'avez tant querellé. Je vous dirai que cette étourdie ne veut plus être qu'en corset, pour ne vous avoir jamais vue autrement. Voyez, je vous prie: c'est bien à elle à faire, ma foi! N'êtes-vous pas de mon sentiment? Je suis, etc.

Je déchirai cette lettre en mille morceaux; mais comme on voit, je l'ai gardée longtemps dans ma mémoire, et sans que je m'en aperçusse trop, ce fut là le premier accident qui tempéra ma coquetterie.

En voici un second qui eut aussi le même effet: je fus un jour témoin de la brusquerie d'un cavalier avec une de mes amies. J'avais remarqué depuis quelque temps qu'ils se voyaient tous deux d'assez bon oeil; je n'ai jamais su le sujet de la querelle où je les surpris, mais ce cavalier perdit avec elle le respect d'une façon si hardi, quoique pourtant peu grossière, il me parut abuser si insolemment des raisons qu'elle pouvait avoir de le ménager, et son ressentiment à elle me parut si timide, je lui vis une colère si humble, si gênée, que la pauvre dame me fit vraiment pitié.

Et en effet une femme ne peut guère essayer de moment plus dur que celui-là, et moi qui vis cela, si j'avais une fille qui eût de l'esprit, je croirais l'élever mieux en lui faisant voir une pareille chose, qu'en lui montrant mille exemples de vertu: la vertu est belle, à la vérité, mais le vice par de certains côtés a encore plus de laideur qu'elle n'a de charmes. Oui, il ferait plus d'horreur qu'elle ne ferait de plaisir, quoiqu'elle en fasse infiniment; je dis le vice, car la simple galanterie en est un, c'est un désordre dans l'esprit dont le coeur a bientôt sa part; et si ce désordre a des douceurs, il n'y a point de femmes qu'elles tentassent, si elles en connaissaient bien l'amertume.

L'aventure de mon amie me rendit les hommes moins considérables; je devins moins avide de leur plaire. Ma jeunesse continuait à se passer; ce qui m'en restait, je le perdais auprès d'une jeune femme: je le sentais bien, car quoi qu'on dise de notre amour-propre, il nous éclaire à merveille sur nos désavantages, quand ils sont de cette espèce; et s'il nous dupe

alors, c'est en nous persuadant que nous pouvons dérober ces désavantages-là aux yeux des autres, comme je croyais y parvenir en folâtrant plus que de coutume pour contrefaire la jeune. Car une de nos folies encore est de penser à certain âge que des airs étourdis nous rajeunissent; hélas! nous n'acquérons par là qu'un défaut de plus, qui est d'être de mauvais singes; on a beau s'évertuer, quelque feu qu'on ait à l'âge où j'étais, en eût-on à soi seule plus que toute la jeunesse d'une ville, jamais ce feu-là ne ressemble au feu qu'on a à vingt ans. Il peut bien être plus fou, mais ne sera jamais si jeune; il y a toujours quelque chose qui le caractérise et qui le différencie; les femmes ne le croient point, et ne le croiront jamais, qu'après avoir, comme moi, donné la comédie.

Dans ce temps-là, la femme de chambre d'une dame avec qui j'étais très étroitement liée la vola en prenant congé d'elle, et lui emporta dans une petite cassette une somme d'argent assez considérable, qui provenait de ses épargnes, et du gain du jeu.

Cette dame n'osa faire éclater ce vol, pour des raisons que je ne savais pas encore toutes entières, mais que j'appris dans la suite; elle vint me prier de parler à cette malheureuse et de l'intimider le plus que je pourrais. J'allai donc trouver cette femme de chambre, qui ne se cachait pas, et à qui je représentai le péril et la honte d'une pareille action.

Madame est une ingratitude, me répondit-elle en secouant la tête, et d'un ton ferme; elle avait promis de récompenser mes services mieux qu'elle n'a fait, et ce que je lui ai pris m'était dû; ainsi il n'y a rien à dire. Au reste, je ne la crains point, j'ai dans mes mains une douzaine de lettres que Monsieur lui a écrites, et qui l'empêcheront d'être méchante. À l'égard de la honte de l'action dont vous me parlez, quand il serait vrai que je lui aurais pris plus qu'elle ne me doit, ce qui n'est pas, et ce dont je ne suis pas capable, pardi, je ne suis pas obligée de rougir plus qu'elle. Au bout du compte, chacun a ses défauts; celui de Madame est d'aimer l'amour, et le mien est d'aimer l'argent, surtout quand il m'appartient. Voilà tout ce que j'ai à vous répondre, à vous, madame, que j'honore beaucoup. Cela dit, elle fit une grande révérence, et se retira fièrement. Pour moi, j'allai rejoindre mon amie à qui j'adoucis un peu la réponse de cette créature, mais à qui je conseillai, avec amitié, de laisser là son argent. Elle me quitta confuse, non sans verser quelques larmes, que l'intérêt ne fit pas couler; elles eurent un motif plus raisonnable, je le compris à la manière dont elle se comporta depuis.

Il me reste encore de cette histoire de quoi remplir une feuille, et je continuerai suivant ce que j'entendrai dire.

### *Dix-neuvième feuille*

[16 juillet 1723]

Il m'a paru que l'histoire de la dame en question n'avait pas déplu, et quoiqu'elle ait déjà fait le sujet de deux feuilles, je crois qu'il ne serait pas à propos de la laisser imparfaite, puisqu'on m'en a fourni la suite qui finit à cette troisième feuille.

Je fis de grandes réflexions sur la perfidie de cette femme de chambre envers sa maîtresse, et en effet, quand on y pense bien, on ne saurait comprendre comment il est possible qu'une femme en certains cas puisse se résoudre à se fier à un domestique. Par quelle étrange disposition d'esprit perd-elle de vue tous les malheurs qu'elle risque? ou si elle les envisage, quel est le tour d'imagination qui lui en ôte l'effroi? Tant de danger et tant de confiance ensemble sont-ils concevables? comment cela s'arrange-t-il dans sa tête? Si une femme alors pouvait pour un moment se séparer de sa passion et la mettre à l'écart, et qu'après elle examinât de sang-froid ce qui lui fait croire que sa confiance était raisonnable, il n'est point d'égarément d'esprit qu'elle jugeât digne d'entrer en comparaison avec le sien, point de

sécurité qui lui parût si stupide, si imbécile que la sienne. Mais avec de la passion, ce n'est plus cela: nous ne voyons plus les objets comme ils sont, ils deviennent ce que nous souhaitons qu'ils soient, ils se moulent sur nos désirs. Une femme a besoin du ministère d'un domestique: d'abord elle hésite à s'en servir. Mettra-t-elle entre ses mains l'honneur de son mari, le sien, quelquefois sa vie même? dépendra-t-elle d'une âme vénale, d'un sujet d'autant plus indigne, qu'elle le trouvera disposé à lui prêter son secours? Il y a un péril presque inévitable à s'y fier, mais elle voudrait bien qu'il n'y eût point de péril; et la voilà perdue, c'en est fait, le péril disparaît: l'envie qu'elle a de trouver des sûretés lui en fournit à perte de vue, elle croit les examiner, et ne sait pas que c'est le plaisir qu'elles lui font qui en est le juge.

N'avez-vous jamais vu des enfants qu'on amuse avec des contes de fées? ils croient tout ce qu'on leur dit. Une femme dans l'état où je la mets leur ressemble: c'est positivement un enfant comme eux; ce sont de vrais contes de fées, que les idées dont sa passion l'amuse.

J'ai cru devoir m'arrêter un peu là-dessus: il y a bien des personnes de mon sexe qu'il est encore temps d'avertir, et que l'amour n'a pas jeté encore dans l'enfance dont je parle. Que cet état leur inspire donc une frayeur salutaire: rien n'est plus rapide que le mouvement qui nous y entraîne, et quand nous y sommes, rien de plus misérable, de plus abandonné que notre esprit alors, rien de plus inaccessible à tout secours que sa misère. Et pour comble de malheur, que devient-on quand on cesse d'aimer? car on n'aime pas toujours; hélas! le repentir nous prend où l'amour nous laisse.

Revenons à moi. L'âge enfin me gagnait, il n'était plus question de jeunesse, ni d'aucun artifice pour paraître jeune: mon visage là-dessus n'était plus disciplinable, et il fallait me résoudre à l'abandonner. Malgré cela, un peu de consolation me restait encore; car une femme se retourne comme elle peut dans ces occasions-là. Elle serait inconsolable, si rien ne la soulageait dans son affliction, mais la nature charitable pourvoit à tout. A la place d'un avantage qu'elle nous ôte, sa faveur nous dispense de petites chimères au moyen desquelles nous coulons le temps et prenons patience.

Par exemple, je n'étais plus jeune, mais j'avais de l'embonpoint, beaucoup de santé, et dans mon espèce, je me trouvais très aimable; non pas aimable comme une jeune femme: mais n'y a-t-il pas des charmes de différent caractère? une femme faite, et d'un certain âge, n'a-t-elle pas le siens?

Voilà comme je raisonnais pour le repos de mon âme, et effectivement je durai quelque temps avec le secours de cette idée-là; mais dès lors mes appas étaient déjà si confirmés, j'étais tellement une femme faite que je la fus bientôt trop, et que, toute ressource épuisée, il fallut au bout du compte en venir à la raison et voir au vrai ce que j'étais.

Je le vis donc, et avec moins de chagrin qu'on ne pense; car à travers toutes mes chimères, de temps en temps la vérité avait percé comme un éclair, de sorte que, quand elle parut tout à fait, je la vis comme une chose dont j'avais déjà eu des nouvelles.

Me voilà donc vieille, et reconnue par moi pour telle, et avec ces débris de beauté qui font connaître aux autres qu'on a été belle. Eh bien, puisqu'il faut le dire, ces débris-là me flattaient encore, je m'intéressais à ce qu'on en pensait. Cela est bien fou, j'en conviens; mais aussi c'est l'histoire d'une femme que je rapporte: coquettes quand nous sommes aimables, coquettes quand nous ne le sommes plus; dans le premier cas, nous travaillons à être aimées, dans le second, nous travaillons à montrer que nous avons mérité de l'être; de façon que souvent je faisais encore l'agréable, et quelquefois j'osais espérer que je plairais, ce qui jetait un ridicule dans mes actions, qui m'attira une vigoureuse correction.

Allant un jour rendre visite à une dame, qui la veille avait été avec moi d'une partie de

campagne avec d'autres personnes, on me dit qu'elle n'était point chez elle, mais qu'elle allait revenir.

J'entrai dans son cabinet pour l'attendre, et j'y cherchais sur des tablettes un livre pour m'amuser, quand je vis tomber un billet à mes pieds. (Nous sommes curieuses, nous autres): je ramassai le billet, et l'ouvris, me doutant qu'on y traitait d'amour, et je ne me trompais pas; mais ce que je n'aurais pas deviné, c'est qu'il y était traité à mes dépens. L'honnête homme qui écrivait se plaignait à la dame de la gêne où j'avais mis son coeur, en les accompagnant à une promenade particulière qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en voulait tant, m'avait alors, au sortir du dîner, fait des compliments dont je m'étais, je l'avoue, félicitée comme d'une bonne fortune; et il est vrai qu'en conséquence de ces mêmes compliments, qui m'avaient toute réjouie, je m'étais plu à être avec lui et l'avais perdu de vue le moins qu'il m'avait été possible. Voici à présent quel était son style dans le billet.

Au nom de notre amour, ma chère maîtresse, rompez avec cette vieille Madame de ... C'est une charité que vous me ferez, car je la hais autant que je vous aime. Savez-vous bien pourquoi elle nous suivit hier dans cette allée où nous nous promenâmes? Vous ne le devineriez pas; c'est qu'elle tomba tout subitement amoureuse de moi; et cet amour-là, c'est un mauvais tour que m'a joué une honnêteté que je lui fis. Peste soit de la politesse! Imaginez-vous qu'au sortir du repas, j'eus le malheur de la gracieuser sans réflexion, parce que vous veniez de me serrer la main, et que j'en avais une joie qui attendrissait toutes mes expressions, et qui m'aurait fait gracieuser ma bisaïeule, si elle avait été là. La bonne dame a pris ma distraction pour un hommage, et s'est mise à m'aimer sans autre forme de procès. Ainsi me voilà chargé de son coeur, pour n'avoir su ce que je lui disais. Que ferai-je de cette antiquaille-là? Défaites-m'en, je vous prie; car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force; elle le voudra, vous dis-je. Vous ne savez pas ce que c'est que la coquetterie de ces femmes-là. Il n'y a rien de si opiniâtre, et j'ai bien peur, si vous n'y mettez ordre, qu'elle ne vienne relancer son infidèle jusque chez vous. Oh parbleu! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier? Tout de bon, mon amour, brouillez-vous avec elle pour m'en délivrer; et si cela ne suffit pas, dites-lui que je médis d'elle, et que je sais son âge. Bonjour, mes belles mains: je vous adore, et j'irai vous le jurer dans un quart d'heure.

Je repliai le billet bien proprement, après l'avoir lu, et m'en allai sur-le-champ digérer mon aventure. Là, après bien des réflexions, bien des projets de vengeance, bien des soupirs, et beaucoup de honte, je conclus... Hélas! je ne conclus rien; je me couchai seulement, triste, vaine et humiliée; mais un mois après, je conclus quelque chose.

Un de nos amis nous avait invité à venir dîner chez lui; mon mari et moi, nous y allâmes au jour marqué. Le portier nous laisse entrer sans nous rien dire: je monte, je rencontre une femme de chambre qui pleure, et passe sans me voir; inquiète de ce que cela signifie, je parviens jusqu'à la chambre de la dame, avec qui j'étais fort liée, et de qui j'étais la confidente, comme elle était la mienne; je la vois par-derrière dans un fauteuil; d'aussi loin que je l'aperçois, je cours à elle pour la surprendre et l'embrasser: je me jette à son col; dans l'instant, j'entends des cris et des sanglots dans un cabinet prochain, et je vois que c'est une femme morte que je tiens embrassée.

Tout mon sang se glaça dans mes veines, et je tombai sur elle évanouie. Le cri que je fis en tombant fit sortir les personnes qui étaient dans le cabinet; c'était son mari et son fils, jeune homme âgé de dix ans. Des prêtres arrivèrent; mon mari entra; on me fit revenir, mon évanouissement fut court: j'ouvris les yeux dans le moment qu'on emportait le corps de mon amie. J'en frémis encore: sa tête penchait, je vis son visage. Juste Ciel! quelle différence de ce qu'il était alors, à ce que je l'avais vu trois jours avant! L'apoplexie, dont elle était morte,



en avait confondu, bouleversé les traits. Ah, quelle bouche et quels yeux! Quel mélange de couleurs horribles!

J'ai vu dans ma vie bien des figures que l'imagination du peintre avait tâché de rendre affreuses; mais les traits qui me frappèrent ne peuvent tomber dans l'imagination: la mort seule peut faire un visage comme celui-là; il n'y a point d'homme intrépide que cela ne rappelât sur-le-champ à une triste considération de lui-même. Toutes ces laideurs funestes, on les trouve en soi, elles nous appartiennent. On croit être ce que l'on voit, et l'on frémit intérieurement de se reconnaître.

Mais passons. Il fallut presque me porter jusqu'à mon carrosse, et je me mis au lit dès que je fus arrivée chez moi.

Mille tristes pensées vinrent m'assaillir alors, et pour la première fois je songeai que j'étais destinée à mourir. Hélas! mon amie n'avait pas eu le temps de faire cette réflexion-là. Je savais que, lorsqu'elle mourut, il y avait bien loin des idées qui l'occupaient à l'idée de la mort, et je me demandais ce qu'elle était devenue, par inquiétude pour ce que je pouvais devenir moi-même. Où était-elle alors? ne restait-il rien d'elle que ce corps sans mouvement que j'avais vu emporter? Cette âme subitement enlevée à tant de chimères, quel était son sort? Et moi, je mourrai donc aussi, me disais-je; et j'ai vécu jusqu'ici sans le savoir. Mais qu'est-ce que mourir? Et quelle aventure est-ce que la mort? Qu'elle est terrible, si j'en crois ma religion! A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne d'avoir un seul instant de ma vie douté de ce qu'elle nous dit: je rapporte simplement la manière dont se tournaient alors mes pensées. Eh! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puisse douter de la vérité de sa religion? l'esprit pourrait-il s'égarer jusque-là? est-il de perversité de coeur qui puisse entraîner tant de bêtise? Non, je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils fassent les incroyables là-dessus tant qu'ils voudront; mais qu'ils ne se flattent pas de l'être; car ils se trompent et confondent les choses. Qu'ils s'examinent bien sérieusement. Je ne suis qu'une femme, et je leur assure qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu, qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage, et qu'une malheureuse habitude de vivre à cet égard-là sans réflexion. C'est tout cela qu'ils prennent pour incrédulité; il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ses devoirs, en sentant qu'ils sont incommodes, on croit voir qu'ils sont inutiles. Voilà la méprise funeste qu'un coeur corrompu fait faire à l'esprit: voilà ce qui fournit aux libertins toute leur philosophie. Mais grâce au Ciel, toute folle et toute dissipée que j'avais été pendant ma vie, Dieu ne m'avait pas abandonné jusque-là. J'avais eu plus de négligence que de haine pour mes devoirs; et quand je pensais que la mort était terrible, si j'en croyais ma religion, c'est que je me reprochais de l'avoir crue, cette religion, comme font une infinité d'honnêtes gens dans le monde, qui n'ont jamais songé à la révoquer en doute, qui frémiraient de le voir faire, mais qui, contents de s'appeler chrétiens, vivent avec ce nom-là, qu'ils professent tout aussi tranquilles que s'ils professaient la chose. Je passai plusieurs jours dans ces réflexions, pendant lesquelles le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade, et mourut quelque temps après, plein d'une amitié pour moi que je devais à son bon coeur plus qu'à mes soins. Je lui demandai mille fois pardon de ne lui avoir pas donné d'assez vifs témoignages de la mienne; je versai un torrent de larmes, il me serra la main et mourut.

Je fus quelques jours ensevelie dans la douleur la plus profonde, et il ne m'avait point laissé d'enfants. Sa nièce, qui était orpheline, me tint lieu de fille, je me chargeai de son éducation et de sa fortune, et je rompis sans retour avec tout ce qu'on appelle plaisirs du monde, et avec toutes les personnes qui les aimaient. Je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femme retirées, qui m'associèrent à leurs fonctions dévotes; mais je me rebutai bientôt de leur commerce: je ne leur entendais parler que de leur directeur, leur vie se passait en

scrupules qui demandaient qu'on le revît quand on venait de le quitter, et puis qu'on y retournât après l'avoir revu, et puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvait l'aller chercher. Cela ne me plaisait point, je trouvais beaucoup d'imperfection dans ce besoin éternel qu'on avait de la créature pour aimer le Créateur. Je croyais voir là-dedans que la chair était plus dévote que l'esprit; et il me paraissait enfin que ce violent amour pour Dieu pouvait fort bien ne servir au coeur que de prétexte pour une autre passion.

Un de ces directeurs mourut, et la dame à qui il appartenait en pensa devenir folle. Son pieux désespoir me scandalisa; Dieu, qui lui restait, ne lui suffisait pas pour la consoler! et je quittai tout à fait ces compagnes, qui ne pouvaient s'accommoder de ses volontés, pour me retirer à la campagne, où je fais mon séjour ordinaire, et où mon curé prend soin de ma conscience, sans avoir rien à démêler avec mon coeur.

### *Vingtième feuille*

[18 août 1723]

J'apprends qu'il a paru dans le public une feuille intitulée Un Spectateur français, où l'on fait une critique d'Iñès, tragédie de M. de la Motte; quelques personnes trompées par le titre auront pu me l'attribuer, et je crois devoir avertir qu'elle n'est point de moi, que je ne sais d'où elle part, et même que je ne l'ai point lue. Ce n'est point parce qu'elle critique l'ouvrage d'un homme illustre, que je prends soin d'avertir qu'on ne s'y méprenne pas et qu'elle ne m'appartient point; il est vrai que j'estime infiniment M. de la Motte, et je serais d'un esprit bien peu sensé, si je n'étais pas dans ce sentiment-là; mais en qualité de Spectateur des hommes, tel que je suis, M. de la Motte avec tout son mérite et sa réputation ne m'effraie point et devient à mes yeux un homme comme un autre, c'est-à-dire un simple sujet d'observation, de même que l'homme dont on ne parle point et qui se perd dans la foule.

Il n'y a ni petit ni grand homme pour le philosophe; il y a seulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts; d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités; il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, et dont la médiocrité a ses avantages. Car on peut dire en passant que c'est presque toujours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux et les grandes erreurs; s'ils n'abusent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire, du moins sont-ils cause que les autres abusent pour eux de ce qu'ils ont fait.

Mais pour revenir à mon sujet, je n'avertis que la critique d'Iñès n'est point de moi, que parce qu'elle n'en est point. Si elle est bonne, que le véritable auteur en soit loué, je ne veux le bien de personne; si elle est mauvaise, j'ai assez de mes fautes sans me charger de celles d'autrui. En fait de critique ou d'éloge, je suis bien aise que personne n'en fasse pour moi; je m'en tiens au peu que je sais faire, et je veux avoir tort ou raison par mes propres oeuvres.

Je ne ferai plus qu'une attention là-dessus; la critique d'Iñès est intitulée Un Spectateur français; je n'ai rien à dire à l'auteur qui a pris mon titre, mais si j'avais été homme à faire valoir exactement le privilège de mon livre, l'imprimeur de cette critique mise sous mon titre n'aurait pas trouvé son compte avec moi. Passe pour cette fois où je me contente de dire que cette feuille anonyme ne m'appartient point; mais si on y revenait, je prendrais les mesures convenables en pareil cas, et je ne souffrirai plus une confusion de titres, dont le moindre inconvénient serait de me faire ou plus d'honneur, ou plus d'injure que je n'en mérite, et qui avec cela pourrait me charger de l'iniquité de tout homme dangereux et hardi qui voudrait écrire sans être connu, et par là, livrerait mon caractère et l'innocence de mes moeurs à la discrétion de son audace.

Puisqu'il s'agit ici d'Iñès, et qu'il m'a fallu discontinuer la suite des sujets que j'ai coutume de traiter dans mes feuilles, je vais donner la moitié d'une lettre qu'un de mes amis m'écrit de Paris à la campagne où je suis; je l'avais prié de me dire ses sentiments sur cette tragédie, et voici comment il s'explique. Les réflexions qu'il fait dans sa lettre me tiendront lieu d'un Spectateur ordinaire.

Après vous avoir informé de tout ce que vous vouliez savoir, je vais à présent vous satisfaire sur le chapitre d'Iñès; le public a déjà fait son éloge par la grande avidité qu'il a marquée pour la voir, et moi qui vous parle, j'étais de ce public-là, et même de la portion de ce public la plus avide. Ainsi, c'est déjà vous dire en gros ce que je pense de l'ouvrage. Je n'ai pas le temps d'en faire le détail, et je vous en dirai ce que je pourrai, sans ordre, et suivant que les choses me viendront.

Je trouve d'abord qu'il règne un extrême intérêt dans cette tragédie, mais de cet intérêt rare qu'il n'appartient qu'à peu d'auteurs de jeter dans ces sortes d'ouvrages; intérêt qui vient moins des faits, que de la manière de les traiter, intérêt encore plus semé, plus répandu que marqué seulement en quelques endroits.

Dans les tragédies ordinaires, paraît-il une situation intéressante, elle frappe son coup, et voilà qui est fini jusqu'au moment qu'il en revienne une autre.

Ici chaque situation principale est toujours tenue présente à vos yeux, elle ne finit point, elle vous frappe partout, sous des images passagères qui la rappellent sans la répéter; vous la revoyez dans mille autres petites situations momentanées qui naissent du dialogue des personnages, et qui en naissent si naturellement que vous ne les soupçonnez point d'être la cause de l'effet qu'elles produisent; de façon que dans tout ce qui se passe actuellement d'intéressant réside encore, comme à votre insu, tout ce qui s'est passé: de là vient que vous êtes remué d'un intérêt si vif et si soutenu, et qui est d'autant plus infaillible, que, hors les endroits extrêmement marqués, vous ne distinguez plus les instants où il vous gagne, ni les ressorts qui le contiennent.

Et certainement c'est ce qu'on peut regarder comme le trait du plus grand maître; on aurait beau chercher l'art d'en faire autant, il n'y a point d'autre secret pour cela que d'avoir une âme capable de se pénétrer jusqu'à un certain point des sujets qu'elle envisage. C'est cette profonde capacité de sentiment qui met un homme sur la voie de ces idées si convenables, si significatives; c'est elle qui lui indique ces tours si familiers, si relatifs à nos coeurs; qui lui enseigne ces mouvements faits pour aller les uns avec les autres, pour entraîner avec eux l'image de tout ce qui s'est déjà passé; et pour prêter aux situations qu'on traite ce caractère séduisant qui sauve tout, qui justifie tout, et qui même, exposant des choses qu'on ne croirait pas régulières, les met dans un biais qui nous assujettit toujours à bon compte; parce qu'en effet le biais est dans la nature, quoiqu'il cessât d'y être si on ne savait pas le tourner; car en fait de mouvements, la nature a le pour et le contre, il ne s'agit que de bien ajuster.

Par exemple, le prince, malgré la convention faite avec sa maîtresse de cacher leur amour, à cause du danger qu'il y a de le découvrir, l'avoue pourtant, par une vivacité qui le prend, aussitôt qu'on l'en accuse.

Un génie borné aurait fait son personnage plus discret, il n'aurait pas même imaginé qu'on pût se conduire autrement, et sans jeter les yeux plus loin, il s'en serait tenu au parti qui avait d'abord la mine la plus raisonnable, et qui était que le prince se tût là-dessus; et c'est justement avec cet esprit-là qu'on fait des ouvrages si froids: tous les poèmes dramatiques qui sont médiocres sont pleins de ces régularités glacées. Mais il y a une conduite sensée d'un ordre supérieur, et c'est celle que tient un auteur, qui sait qu'il y a des occurrences où c'est agir judicieusement que de mettre une étourderie apparente à la place d'une action qui

se présente d'abord, et qui serait dans l'ordre ordinaire de la raison; qu'enfin il y a des instants où la passion fournit à un homme des vues subites, auxquelles il est impossible qu'il résiste, fussent-elles étourdies, et qui doivent l'emporter sur tout ce qu'il avait auparavant résolu de faire et qu'il avait cru le plus sage; car tout passionné qu'il est, cet homme-là, il compare rapidement ce qu'il sent alors à ce qu'il avait projeté, et peut-être n'a-t-on jamais le sens ni plus droit ni plus vif que dans ces moments-là. La passion est souvent meilleure ménagère de ses intérêts qu'on ne pense, et je croirais que la raison même dans de grands besoins la secourt de tout ce que ses lumières ont de plus sûr; car l'homme est ainsi fait que tout ce qu'il a lui sert, et vient à lui quand il le faut.

Mais je m'écarte, revenons au fils d'Alphonse; en vertu de quoi était convenu avec sa maîtresse de ne pas avouer leur amour? en vertu de ce qu'il croyait que cet amour n'était encore connu de personne, mais il voit que la reine l'a pénétré, cela change la thèse; elle l'en accuse devant son père; n'en eût-elle encore qu'un soupçon, c'est tout de même pour l'îlès que si elle en était sûre. Cette amante n'en sera pas moins l'objet de ses fureurs, quoique objet douteux. Il serait donc inutile pour le prince de s'en tenir à la négative; bien plus, il va devenir dangereux de nier, car dans l'état où sont les choses, c'est priver l'îlès de la seule défense qui peut lui rester contre la reine, et cette défense, c'est l'aveu franc et hardi que le prince fera de son amour pour elle: on pourra respecter, ou du moins ménager une fille de qualité chérie d'un prince héritier présomptif de la couronne, d'un héros qui fait lui-même les délices de tout un peuple. Ajoutez à cela je ne sais quoi de courageux que sent un homme dont l'âme est haute, qui le dégoûte bientôt de toute prudence craintive, et qui lui dit qu'on n'oserait le braver et le pousser à bout dans une chose à laquelle il a déclaré qu'il s'intéresse.

Voilà donc tout ce que le prince envisage, dans le détroit où il se voit; voilà les idées en conséquence desquelles sa passion inquiète lui fait négliger une convention qu'un auteur ordinaire aurait cru sacrée.

Eh bien, cette hardiesse ne lui réussit pas; le roi n'en menace pas moins l'îlès, et quelques personnes voudraient même qu'il la fit soustraire, comme si le prince, qu'il s'agit de gagner, en devait par là devenir plus docile. Mais passons cela; le roi, dis-je, n'en menace pas moins l'îlès; il la fait même prisonnière de la reine, dont il ne connaît ni la malice ni la noirceur. Oh! pour lors, le prince se taira, n'ayez pas peur qu'il parle, il croyait servir l'îlès en avouant qu'il l'aimait, il s'est trompé; il va croire qu'il l'assassinerait en avouant qu'il est marié avec elle; et voilà bien la passion qui promène toujours nos idées d'une extrémité à l'autre, et quelquefois c'est les mener bien. Ainsi c'en est fait, jamais il ne dira son mariage, et pour tirer l'îlès de péril, il n'y sait plus rien que de l'enlever; c'est ce qu'il tente, et qui ne leur réussit pas non plus; il est vrai qu'l'îlès lui fait manquer son coup et se refuse à une action violente et rebelle. Et que ne la force-t-il à le suivre? dira-t-on, c'est son épouse; oui, mais une épouse à qui le mystère de leur union a conservé tous les droits d'une amante; elle hait le crime, son époux en fait un qui n'est pas consommé, et cette épouse vertueuse veut lui en sauver l'énormité qu'y joindrait un succès coupable, et se sacrifie elle-même à ce peu d'innocence qu'elle peut encore lui conserver; car pour le prince, il ne court aucun risque; son père sera son juge, et ce père ne se vengera que sur l'îlès de la violence de son fils repentant. Que j'aime alors à voir la passion de ce prince, toute fougueuse qu'elle est, connaître pourtant les égards les plus tendres, et n'en relever pas moins de la tendre vertu d'l'îlès! Que cela peint bien les sentiments d'un époux qui ne l'est jusqu'ici que sous la figure d'un amant qu'on favorise, qui n'ose être heureux qu'en tremblant, et qui voit encore la pudeur de son épouse s'alarmer du bonheur secret qu'il obtient.

Pendant qu'l'îlès lui représente tout ce que son action a de criminel envers son roi, ce roi, dont le prince vient de forcer la garde, arrive et trouve son fils, l'épée à la main: Cherches-tu

à m'ôter la vie? lui dit-il, ou quelque chose de semblable. Ces mots désarment le prince, il jette son épée avec une promptitude qui exprime tendrement à son père tout l'abandon qu'il lui fait de sa personne, toute l'horreur qu'il a lui-même de l'idée qu'on lui impute, et toute l'étendue de son innocence à cet égard.

On démêle bien que le père sent toute la force de son geste et du discours qui le suit; il continue pourtant de paraître irrité, et je pense que c'est dans cet endroit-là que le prince outré de se voir toujours plus malheureux, et sa maîtresse toujours plus exposée, retombe dans un transport de passion qui me semble admirable; si l'on ne ménage l'îlès, dit-il, il fera tout périr, il tuera tout. En l'entendant parler ainsi, vous croiriez qu'il ne connaît plus personne. Point du tout, il est en lui un caractère généreux qui tient la main à son emportement. Du milieu de ces projets de vengeance et de cette fureur aveugle, il sort machinalement une exception généreuse en faveur de son père qui le maltraite; et en faveur de Constance, à laquelle le spectateur ne songe pas alors, et dont on se rappelle tout d'un coup la douceur et la vertu que l'on voit bien être les seules causes de cette exception que le prince fait pour elle, et pour elle qu'on veut qu'il épouse malgré lui: je ne sais rien de si beau que cela; mais à propos de Constance, de cette princesse rejetée du prince qu'elle aime, et qui ne sert, pour ainsi dire, qu'à mettre le holà partout; qui, de quelque côté qu'on la considère, fait un personnage comme disgracié, d'ailleurs assez uniforme, et qui semble ne devoir pas lui attirer grande attention, avez-vous rien de plus piquant qu'elle dans cette tragédie, perdez-vous un instant ses intérêts de vue? Combien ne vous les recommande-t-elle pas, par le sacrifice qu'elle en fait elle-même, par la douleur qu'il lui en coûte en les négligeant, par la contrainte où elle tient cette douleur, afin que son injure en frappe moins la reine et le roi même; par la sensibilité qu'elle éprouve aux malheurs du prince et de sa maîtresse, par ce secours affectueux qu'elle leur prête sans qu'ils le sachent et qu'elle leur offre ensuite, et tout cela sans faste, sans insinuer aucune de ces ostentations romaines, qui gâtent ce qu'on fait de généreux en le vantant, et qui humilient ceux qu'on oblige? Oui, je l'avoue, Constance m'a charmé, c'est un caractère absolument neuf, on oublie de l'admirer à force de l'aimer. Sa douceur et sa simplicité nous dérobent ce qu'il a de grand, je n'y sens rien de cette vertu affectée au théâtre, et avec laquelle peut-être serait-on insupportable dans le monde; Constance est comme une personne qui vivrait parmi nous, qui vaudrait mieux que nous tous, et dont nous sentirions avec plaisir la supériorité, sans la réfléchir avec l'étonnement qu'elle mériterait.

Avez-vous remarqué ce que vaut l'aveu qu'elle fait au roi de l'amour qu'elle a pour son fils? Que les sentiments d'un cœur qui se choisit un pareil confident sont respectables; que ce choix est bien garant d'une âme dont les faiblesses mêmes n'enfanteront que des actions vertueuses! Pour la reine sa mère, je ne l'aime point; mon sentiment est que M. de la Motte s'est trompé dans ce caractère: cette femme-là déplaît moins parce qu'elle est méchante que par sa manière de l'être. Une reine comme elle doit être plus décemment sensible à ces affronts, et laisser aux femmes du commun cet éclat humiliant qu'elles font des leurs. Je voudrais donc qu'elle dissimulât sans en valoir mieux, que ses emportements n'apprirent pas que c'est elle qui a empoisonné l'îlès, et qu'elle ne fût soupçonnée de ce coup qu'à cause de l'intérêt qu'elle aurait eu à le faire.

Après cela je conviens que sa méchanceté va au profit des autres personnages: le malheur d'îlès en est plus touchant, la vertu de Constance plus sensible le roi moins libre de se dissimuler les torts de son fils, et plus obligé de le punir quand ils le rendent criminel. La passion du prince en est plus exercée, son silence obstiné sur son mariage en est plus raisonnable, car il y a apparence que, soit qu'il meure ou qu'il vive, l'aveu qu'il en ferait perdrait l'îlès, à qui l'on ne peut jusques ici rien reprocher, sinon qu'il l'aime; enfin cette méchanceté nous amène ce bel endroit, où le roi, après condamné son fils par une rigueur

qui n'est point dans nos moeurs, à la vérité, mais que la loi bien exactement observée ne désavouerait point, où le roi, dis-je, parlant à la reine, qui a poursuivi la mort du prince, lui dit: Eh, pourquoi jugiez-vous sa mort si nécessaire? en ajoutant après: Je vois bien que mon fils n'a plus de mère.

Cet endroit-là me fera encore remarquer une chose, c'est cette connaissance intime et réciproque qu'au milieu de leurs divisions le père et le fils, dans toute la pièce, ont de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre; jamais ils ne s'aiment plus, ils ne se le font jamais plus entendre que dans leurs actions qui le démontrent le moins, et pour surcroît de peine, il faut qu'ils gênent leurs sentiments, l'un dans la crainte que son père ne s'en serve pour le gagner, l'autre dans la crainte que son fils n'arrache à la nature une grâce que la justice lui refuse.

Voilà de grandes sources d'intérêt, mais c'est bien dommage que le prince aille mourir.

Aussi le conseil que le roi tient pour le juger me blesse-t-il en partie; sa tournure ingénieuse ne me console pas de l'arrêt qu'on y prononce. Le juge qui absout le prince, tout son rival qu'il est, je l'estime d'abord; mais quand l'autre le condamne politiquement, après avoir cité les obligations qu'il a à ce prince, oh! je suis son serviteur, sa justice s'explique d'une façon trop bizarre, le parallèle que j'en fais avec les obligations qu'il cite me la rend odieuse, toute louable qu'elle est dans le fond. Outre cela, je m'aperçois tout d'un coup qu'on a voulu contraster trop spirituellement les avis de ces deux juges; l'auteur est trop là-dedans, lui qui ne paraît nulle part que là, et je sens malgré moi que cela ne s'accorde pas avec l'intérêt sérieux et de bonne foi qui m'occupe; peut-être ai-je tort de penser comme cela, mais il est comme impossible de ne pas tomber dans ce tort-là, et par là mon est celui de l'auteur.

Je ne sais pourquoi je n'ai presque rien dit du personnage d'Iñès qui contribue de tout son rôle au plaisir que donne cette tragédie, et dont les discours, dans le dernier acte surtout, emportent le coeur. Adieu, mon ami, le papier me manque. Vale.

### *Vingt et unième feuille*

[5 octobre 1723]

Un inconnu m'envoya, il y a quelques jours, un paquet que mon valet reçut pendant mon absence; j'y ai trouvé un manuscrit contenant la vie de ce même inconnu, avec une lettre qu'il est inutile de rapporter tout entière, et dont je ne donnerai ici qu'une partie: la voici.

Monsieur,

Puisque vous vous appliquez à connaître les hommes, n'y en eût-il qu'un seul entre cent mille qui dût profiter de vos recherches, votre étude ne dût-elle avancer que vous dans la sagesse, ne contribuât-elle qu'à perfectionner votre raison, le peu de progrès que j'ai fait moi-même dans cette étude me persuade que je dois, si je puis, aider au progrès que vous y pouvez faire. Le secours que j'ai à vous donner, c'est l'histoire de ma vie; si vous ne trouvez pas à propos de la produire telle qu'elle est, du moins y puiserez-vous des réflexions qui vous seraient peut-être échappées. Dans tout le cours de mes aventures, j'ai été mon propre spectateur, comme le spectateur des autres; je me suis connu autant qu'il est possible de se connaître; ainsi, c'est du moins un homme que j'ai développé, et quand j'ai comparé cet homme aux autres, ou les autres à lui, j'ai cru voir que nous nous ressemblions presque tous; que nous avons tous à peu près le même volume de méchanceté, de faiblesse, et de ridicule; qu'à la vérité nous n'étions pas tous aussi fréquemment les uns que les autres faibles, ridicules, et méchants; mais qu'il y avait pour chacun de nous des positions où nous serions tout ce que je dis là, si nous ne nous empêchions pas de l'être.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, disposez comme il vous plaira de ce que je vous envoie, et continuez votre travail: de tous les usages qu'on peut faire de son esprit, le plus louable, et peut-être le seul utile, c'est celui que vous faites du vôtre. Laissez à certains savants, je veux dire aux faiseurs de systèmes, à ceux que le vulgaire appelle philosophes, laissez-leur entasser méthodiquement visions sur visions en raisonnant sur la nature des deux substances, ou sur choses pareilles. À quoi servent leurs méditations là-dessus, qu'à multiplier les preuves que nous avons déjà de notre ignorance invincible? Nous ne sommes pas dans ce monde en situation de devenir savants; nous ne sommes encore que l'objet, ou plutôt le sujet, de cette science que nous voudrions avoir. Jusque-là soumettons notre orgueil, sa curiosité ne trouverait pas ici son compte, tout en nous est disposé pour la confondre; l'envie que nous avons de nous connaître n'est sans doute qu'un avertissement que nous nous connaissons un jour et que nous n'avons rien à faire ici qu'à tâcher de nous rendre avantageux ce développement futur des mystères de notre existence; l'impossibilité de les comprendre ne les détruit point, n'en empêche pas les conséquences: de la manière dont nous les ignorons, il nous est aussi peu possible de les nier que de les comprendre; et ne pouvoir les nier, c'est en connaître ce qu'il nous faut pour en craindre le noeud, et pour prendre garde à nous. Voilà où nous en sommes; ne nous révoltions point contre cette admirable économie de lumière et d'obscurité que la sagesse de Dieu observe en nous à cet égard-là; en un mot ne cherchons point à nous comprendre; ce n'est pas là notre tâche; interrogeons les hommes, ils nous apprendront quelle elle doit être.

Qu'exigent-ils de moi? qu'est-ce que j'exige d'eux? quelle est la fonction dont ils ont le plus de besoin que je m'acquitte avec eux? quelle est celle dont j'ai le plus de besoin qu'ils s'acquittent avec moi? c'est cela qui doit décider, ce me semble. Soyez bon et vertueux avec moi, me dit tout homme quelconque. Soyez de même à mon égard, dis-je à tout homme à mon tour; toutes nos voix ne forment là-dessus qu'un écho; et de la science dont je parlais tout à l'heure, pas un mot.

Laissons là donc cette science que personne ne me demande, que je ne demande à personne, et que toutes nos lumières nous refusent; faisons l'ouvrage qui nous est indiqué, soyons bons et vertueux; on apprend si aisément à le devenir. Ce que je voudrais raisonnablement qu'un autre fit pour moi, ne le fit-il point, m'enseigne ce que je dois faire pour lui; voilà toute la science dont il s'agit, et l'unique qui soit nécessaire, qui est à la portée de tous les hommes, qui n'exige presque aucun frais d'étude. Il est vrai qu'elle est d'une pratique difficile; mais pourquoi presque toutes nos lumières n'aboutissent-elles qu'à nous en donner des leçons, si nous ne sommes pas nés pour la pratiquer? Nous regorgeons là-dessus, si j'ose le dire, d'instructions intérieures et pressantes: car enfin, que l'homme sans honneur et sans religion me réponde, si pourtant il est vrai qu'il y ait de ces gens-là.

Quand je dis à l'homme à qui j'ai affaire: Traitez-moi avec justice! écoutez la voix de votre conscience! que pensé-je en lui disant cela? Je regarde cette conscience, à qui je veux le rendre attentif, ou comme la règle sacrée de ses actions, ou comme un guide imposteur qui va, s'il le suit, l'égarer à mon avantage et n'en faire qu'un imbécile. Si elle est la règle de ses actions, ma conscience est donc aussi la règle des miennes; si c'est un guide imposteur qu'il n'appartient qu'aux imbéciles de suivre, il n'y aura donc d'homme sage que celui qui expliquera toutes ses idées de justice à contresens. Eh! où en sommes-nous si la véritable sagesse n'est qu'un esprit de brigandage?

Toutes nos lois ne sont donc établies que pour faire des dupes; on punit donc un sage quand on punit un fripon; le plus criminel est donc le plus raisonnable, et l'homme vertueux n'est qu'un sot, qu'une misérable dupe de sa raison, dont il devrait rebuter les inspirations, et auxquelles il devrait substituer des idées meurtrières et subtiles, qui lui apprendraient qu'il faut être un coquin pour remplir sa véritable charge dans ce monde.

Quelle étrange sagesse que celle qu'on ne peut avoir qu'en prenant le contre-pied de toutes ses lumières naturelles, qu'en se disant à soi-même: Cet esprit de justice que je trouve en moi, que je trouve dans un autre, qui fait ma sûreté et la sienne, cet esprit-là n'est qu'illusion! Quelle étrange sagesse, encore une fois, que celle qui apprend à détruire l'ordre qui nous conserve, que celle qu'on ne peut souffrir dans les autres, que les autres ne peuvent souffrir en nous, que celle dont on est obligé de poursuivre, de déshonorer, d'étouffer les sectateurs!

Il est vrai que nous naissons tous méchants, mais cette méchanceté, nous ne l'apportons que comme un monstre qu'il nous faut combattre; nous la connaissons pour monstre dès que nous nous assemblons, nous ne faisons pas plus tôt société que nous sommes frappés de la nécessité qu'il y a d'observer un certain ordre qui nous mette à l'abri des effets de nos mauvaises dispositions; et la raison, qui nous montre cette nécessité, est le correctif de notre iniquité même.

Cet ordre donc, une fois prouvé nécessaire pour la conservation générale, devient (à ne parler même qu'humainement) un devoir indispensable pour chacun de nous qui frémissons d'horreur à la vue de ce qu'il arriverait, si cet ordre n'y était pas.

Il faut que mon prochain soit vertueux avec moi, parce qu'il sait qu'il ferait mal s'il ne l'était pas; il faut que je le sois avec lui, parce que je sais la même chose.

Malheur à qui rompt ce contrat de justice dont votre raison et la mienne et celle de tout le monde se lient, pour ainsi dire, ensemble, ou plutôt sont déjà liées, dès que nous nous voyons, en quelque endroit que nous nous voyions, et sans qu'il soit besoin de nous parler. Contrat qui m'oblige même avec l'homme qui ne l'observe pas à mon égard, parce que ce n'est pas une loi conditionnelle et particulière faite avec lui; loi qui serait inutile, impuissante, et malgré laquelle notre corruption reprendrait bientôt son empire féroce. Non, c'est une loi de nécessité absolue, passée pour jamais avec l'humanité, avec tous les hommes ensemble, et par tous les hommes en général, qui l'ont tous ratifiée, et qui la ratifieront toujours.

Malheur donc à qui n'observe pas autant qu'il est en son pouvoir cette loi de bon sens universelle, devenue juste par la nécessité qu'il y a de la suivre, et dont celui de qui je tiens mes lumières me reprochera le violement devenu criminel, parce que ma raison le condamne, parce que je sais que mon bien et ma vie, et tout ce que je possède, sont autant de bienfaits que me dispense l'observation générale de cette loi, et qui me seraient arrachés si tout le monde était aussi méchant que je le suis.

Que les coutumes, que les usages particuliers des hommes soient défectueux, cela se peut bien; aussi ces usages sont-ils de la pure invention des hommes, aussi ces coutumes sont-elles aussi variées qu'il y a de nations diverses. Mais cette loi qui nous prescrit d'être juste et vertueux est partout la même: les hommes ne l'ont pas inventée, ils n'ont fait que convenir qu'il fallait la suivre telle que la raison ou Dieu même la leur présentait et leur présente toujours d'une manière uniforme. Il n'a pas été nécessaire que les hommes aient dit: Voilà comment il faut être juste et vertueux; ils ont dit seulement: Soyons justes et vertueux, et en voilà assez; cela s'entend partout, cela n'a besoin d'explication dans aucun pays; en quelque endroit que j'aie, je trouve dans la conscience de tous les hommes une uniformité de science sur ce chapitre-là qui convient à tout le monde. Si j'ai des besoins ou des intérêts qui me soient personnels et particuliers, je n'ai qu'à les dire et l'on sait tout d'un coup ce qu'il me



faut.

Mais c'est assez parler de justice et de vertu; j'en reviens, monsieur, à vous encourager à poursuivre un travail qui ne tend qu'à faire ressouvenir les hommes de leurs véritables devoirs, etc.

Je supprime ici de la lettre de l'inconnu plus que je n'en donne, mais ce qu'il en reste nous mènerait trop loin.

J'ai lu d'un bout à l'autre ses aventures, et je les ai trouvées si instructives, et en même temps si intéressantes que j'ai résolu de les donner, quelque longues qu'elles soient; elles emploieront bien dix-huit à vingt de mes feuilles, et je les regarde comme des leçons de morale d'autant plus insinuant qu'elles auront l'air moins dogmatique, et qu'elles glisseront le précepte à la faveur du plaisir qu'on aura, je crois, à les lire. Cependant, je pourrai de temps en temps en suspendre la suite pour une quinzaine, et traiter alternativement quelques-uns de mes sujets ordinaires. Voici maintenant par où commencent ces aventures.

Je suis né dans les Gaules d'une famille assez médiocre, et de parents, qui, pour tout héritage, ne me laissèrent que des exemples de vertu à suivre. Mon père, par sa conduite, était parvenu à des emplois qu'il exerça avec beaucoup d'honneur et qui avaient déjà rendu sa fortune assez brillante, quand une longue maladie, qui le rendit très infirme, l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute subite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avait acquis: il ne lui resta pour toute ressource qu'un bien de campagne d'un très médiocre revenu, où il alla vivre, ou plutôt languir, avec sa petite famille composée de ma mère, de ma soeur, qui avait dix-sept ans, et de moi qui en avait près de seize, et qui sortait de mes classes.

Ma mère, qui avait une extrême tendresse pour ses enfants, et qui les voyait pauvres, soutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon père. Toute vertueuse qu'elle était, son esprit parut entièrement succomber sous le coup qui venait de nous frapper. Dès qu'elle fut à la campagne, la dure économie qu'il fallut y garder pour y vivre, le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avait laissés prendre, et dont elle nous voyait privés, le chagrin de voir ses chers enfants devenus ses domestiques et changés, pour ainsi dire, en valets de campagne; enfin je ne sais quelle tristesse muette et honteuse qu'elle voyait en nous, que la misère peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, et qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment que la douleur la plus déclarée; tout cela jetait ma mère dans une affliction dont elle n'était pas la maîtresse. Elle ne pouvait nous regarder sans pleurer; mon père qui l'aimait, et à qui nous étions chers, s'enfuyait quelquefois à ses pleurs, et quelquefois ne pouvait à son tour s'empêcher de joindre ses larmes aux siennes.

Un jour que je revenais sur le soir de cueillir un peu de fruit que nous avions dans un petit verger, je surpris mon père et ma mère qui se parlaient auprès de notre maison, et je les écoutai à la faveur d'une haie qui me couvrait. J'entendis que ma mère soupirait, et que mon père s'efforçait de calmer sa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui disait-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction. Vous vous y êtes abandonnée, je ne vous ai rien dit, il n'est pas étonnant que la raison plie d'abord sous de certains revers: les mouvements naturels doivent avoir leurs cours. Mais on se retrouve après cela: on revient à soi-même, on s'apaise, et vous ne vous apaisez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pu, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me ménagez point; vous m'accablez; vous me faites mourir, et vous ne

vous en souciez pas. J'aime nos enfants autant que vous les aimez; j'ai été aussi sensible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'espérais leur laisser. D'ailleurs je suis infirme; suivant toute apparence vous me survivrez, et vous resterez à plaindre, et vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il se passe dans mon coeur, quand j'envisage ce que je vous dis là? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'intéresser à ce qui vous regarde? N'avez-vous pas eu le temps de me devenir chère? Mes chagrins tels qu'ils sont ne me suffisent-ils pas? Voulez-vous toujours en redoubler l'amertume? Mes forces diminuent tous les jours, la fin de ma vie n'est que trop persécutée, ne contribuez point à la rendre plus triste! Vous avez toujours eu de la religion. J'espérais que vous me consoleriez, que nous nous consolions l'un et l'autre; mais tout me manque à la fois: Dieu veut apparemment que je meure environné de trouble et de désolation. Il m'a ôté mes biens et ma santé, et vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soumise à sa volonté. C'était là le seul bien qui pouvait me rester, la seule paix que mon coeur pouvait encore goûter! votre vertu me la promettait; mais tout m'est refusé: il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, et que Dieu m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de soupirs qui me glacèrent le coeur; ensuite ils recommencèrent à se parler, mais très bas et comme en se promenant, ce qui me fit perdre ce qu'ils disaient. J'allais donc me retirer quand mon père, haussant un peu plus la voix, m'arrêta.

Ne vous embarrassez point de nos enfants, dit-il, mon fils a des sentiments d'honneur, et sa soeur est née vertueuse; ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions: depuis le malheur qui nous est arrivé, j'ai découvert en eux un caractère qui me charme. Ils vous ont vu pleurer du peu de fortune que nous leur laisserons; ils m'en ont vu affligé moi-même. Vos pleurs et mes chagrins ne sont pas demeurés sans reconnaissance; leur coeur y a répondu, et notre affliction pour eux a réchauffé leur tendresse pour nous: je l'ai remarqué dans mille petites choses; et je vous avoue que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit cet attendrissement où notre amour les a mis pour nous. Voici l'instant de leur donner des leçons; jamais leur coeur n'y sera plus docile. Ils sont infortunés et attendris: il n'y a point de situation plus amie de la vertu que celle où ils se trouvent.

### *Vingt-deuxième feuille*

[8 novembre 1723]

Voici la suite des aventures de l'inconnu, et dorénavant je les continuerai sans préambule.

Mon père et ma mère, après s'être encore entretenus quelque temps, rentrèrent dans la maison; je m'y retirais moi-même quand je rencontrai ma soeur qui venait d'un autre côté; comme elle me vit fort triste, elle me demanda ce que j'avais: Hélas, ma soeur, lui répondis-je la larme à l'oeil, si vous saviez la conversation que je viens d'entendre entre mon père et ma mère sur notre chapitre, vous seriez aussi affligée que moi; je n'étais pas loin d'eux, ils ne me voyaient pas: ma mère est toujours au désespoir de nous voir ruinés; elle nous aime trop, nous serons la cause de sa mort; mon père n'oublie rien pour la consoler, et je sens bien qu'il aurait besoin de consolation lui-même; vous savez qu'il n'a point de santé, ma mère depuis quelque temps est toujours malade, nous les perdrons peut-être tous deux, ma soeur, ils ne peuvent pas y résister, et où en serons-nous après? que ferions-nous au monde s'ils n'y étaient plus? de quel côté tourner? qui est-ce qui nous aimera autant qu'ils nous aiment? est-ce que nous pourrions vivre sans les voir, nous qui n'avons plus qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? Aussi, ma soeur, je vous l'avoue, j'aimerais mieux mourir, que de nous voir

abandonnés comme nous le serions.

Nous n'y sommes pas encore, me répondit-elle avec amitié (car nous étions très tendrement unis); ne vous mettez point des choses si funestes dans l'esprit, surtout mon frère n'allez point pleurer devant eux, prenez-y garde, vous les chagrineriez encore davantage. Tâchons au contraire de leur paraître gais, peut-être que cela diminuera l'affliction où ils sont. Puisqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous fassions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon père, qui au bruit que nous faisons s'était arrêté sur le pas de la porte, s'approcha doucement dans l'obscurité et entendit aisément tout ce que nous disions; son coeur n'y put tenir, il vint à nous, pénétré de tendresse: Ah, mes enfants, que vous êtes aimables, nous dit-il en nous serrant entre ses bras, et que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquiétude que vous m'avez donnée jusqu'ici! Venez, suivez-moi, ajouta-t-il en nous prenant par la main; allons dire à votre mère ce que je sais de vous, venez lui payer ses larmes. Je la connais: quel bonheur pour elle! quelle récompense de sa douleur! quelle mère eut jamais plus de grâce à rendre au ciel!

Mon père continuait toujours à nous parler quand il entra avec nous dans une salle où était ma mère qui lisait. Quittez votre lecture, lui dit-il, je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous ni pour moi. Embrassez vos enfants, jamais père ni mère n'en ont eu de plus dignes de leur tendresse; ne les plaignez plus, réjouissez-vous; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, et il ne leur est point arrivé de vrai malheur. Rien ne leur manque, ma chère femme, ils ont de la vertu, je viens d'en être convaincu, je les écoutais sans qu'ils le sussent. Votre fille disait tout à l'heure à son frère, qui pleurait, que puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquiétudes. Que dites-vous de ces sentiments-là? Y a-t-il des richesses qui les vaillent? Nos enfants resteront-ils si malheureux? Serez-vous encore affligée? Le pourrez-vous? N'obtiendront-ils rien? Pour moi, je me suis déjà acquitté envers eux, mon coeur est en paix, je suis content et j'ose leur répondre que vous le serez aussi; car pour de tristesse, il n'en est plus question, je crois que ni vous ni moi n'en saurions plus avoir après cela. Mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes, cela vaut davantage, nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le sommes effectivement d'avoir des enfants qui ont le coeur si bon.

Ma mère à ce discours versa encore des larmes, mais ce fut des larmes de joie: Oui, s'écria-t-elle, en nous caressant de caresses auxquelles mon père joignait encore les siennes; oui, mon mari, vous avez eu raison de répondre pour moi, je suis contente.

Je ne savais où j'étais, pendant que ma mère nous parlait ainsi; le ravissement où je la voyais, ses caresses, celles de mon père, avaient mis mon coeur dans une situation qu'on ne peut exprimer, je me rappelle seulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais senti de mouvements dont mon âme ait été aussi tendrement pénétrée qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour-là finit notre tristesse commune; nous passâmes six mois dans toute la paix et toute la gaieté que peut donner un état où l'on ne désire plus rien. Je me promenais souvent avec mon père, et de tout ce qui s'offrait à nos yeux, il en prenait occasion de m'instruire; je ne sais comment il faisait en m'instruisant, mais je regardais nos entretiens comme des heures de récréation pour moi; je craignais de les voir finir; il avait l'art de les rendre intéressants, j'aimais à sentir ce qu'il disait. Ma jeunesse et ma vivacité, qui pouvaient me dégoûter de ce qui était sérieux et raisonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuaient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ses discours; j'en valais mieux entre ses mains d'être jeune et vif, parce que je n'en avais que plus d'ardeur

pour le plaisir, et que ce plaisir, il avait su faire en sorte que je le misse à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions comme de coutume, nous vîmes passer un seigneur extrêmement âgé, qui se promenait comme nous assez près de son château; il avait l'air triste, abattu et rêvait profondément: D'où vient donc que ce seigneur est ici, dis-je en le voyant, il me semble ne l'avoir jamais vu à la campagne? C'est qu'il a eu ordre de se retirer de la cour, me dit mon père. Eh, pourquoi cela? répartis-je. Oh, pourquoi? me dit-il, pour n'avoir pas eu l'adresse de se maintenir dans sa faveur, pour n'avoir pas eu une intrigue supérieure à celle de ses ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu, car ordinairement voilà les crimes de ces fameux disgraciés. Mais mon père, vous m'étonnez, lui dis-je, les moyens de se maintenir dans sa faveur me paraissent bien étranges; c'est donc un coupe-gorge que la cour des princes; eh, comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur? Je n'en sais rien, reprit-il, tout ce que je puis dire, c'est que les ambitieux s'en accommodent. Sur ce pied-là, répondis-je, quand on dit d'un homme qu'il est ambitieux, on en dit bien du mal. Mais ne pourrait-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres? il n'y aurait qu'à ne se point faire d'ennemis. Cela ne servirait de rien, dit mon père; car dans ce pays-là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez-vous du crédit? êtes-vous en place? vous voilà brouillé sans rémission avec je ne sais combien de gens à qui pourtant vous rendez service. Eh! m'écriai-je, quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige? On lui veut mal de ce qu'il est en état d'obliger, reprit-il, de ce qu'on a besoin d'être son ami, au lieu qu'on voudrait que ce fût lui qui eût besoin d'être le nôtre. Eh, de quelle manière faut-il donc se comporter avec des gens si méchants? lui dis-je. Hélas, mon fils, me répondit-il, il faut être méchant soi-même; encore est-il bien difficile de l'être avec succès, car il s'agit d'avoir une méchanceté habile qui perde finement vos ennemis, sans qu'ils voient comment vous vous y prenez; souvent même est-il nécessaire que ceux que vous employez pour les perdre ne s'aperçoivent pas de votre dessein; sais-tu bien qu'à la cour c'est le chef-d'oeuvre de l'esprit humain que cette méchanceté-là? On dit de celui qui y parvient: Voilà un habile homme, voilà une bonne tête; il a culbuté ses ennemis; il a su écarter tout ce qui lui faisait ombrage; il faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait. Mais mon père, lui répondis-je, parmi des personnes comme nous, quelqu'un qui ressemblerait à cet habile homme-là, nous dirions de lui que c'est un fourbe, un perfide, un homme sans conscience et sans honneur, un homme qui ne vaut rien? Bon, me dit mon père en riant, tu fais là une plaisante comparaison. Eh! qu'est-ce que c'est que des gens comme nous? il appartient bien à des hommes d'un état médiocre d'avoir le privilège d'être fourbes ou perfides avec gloire! ne voilà-t-il pas de beaux intérêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous emploierions pour avancer nos affaires, et pour ruiner celles de nos semblables? Oh! mon fils, ce n'est pas là l'esprit du monde; tu vois les choses comme elles sont, toi, tu as les yeux trop sains; mais si un peu d'extravagance humaine s'emparait malheureusement de ton cerveau, égarait ta raison, et mitigeait tes principes de vertu, tu penserais bien d'une autre manière! Sache, mon fils, que ce qu'on appelle noirceur de caractère, méchanceté fine, scélératesse de coeur, iniquité de toute espèce, porte toujours son nom naturel et n'en change jamais pour des gens comme nous; parmi nous un fourbe est un fourbe, un méchant est un méchant, à notre égard on explique les choses à la lettre, on les prend pour ce qu'elles sont; nos postes sont si petits, nos intérêts de si peu de valeur que nous ne pouvons en imposer à personne. Le moyen qu'on se trompât sur notre chapitre! nous ne sommes revêtus de rien qui soit respectable pour les autres hommes, de rien qui étourdisse, qui subjugue leur imagination en notre faveur; rien ne nous couvre, pour ainsi dire; nous sommes tout nus, ou nous n'avons que des haillons qui ne sont pas gracieux, et qui font qu'on nous juge sans miséricorde et comme nous le méritons; de sorte que nous avons beau être faux avec souplesse, méchants avec toute l'industrie du

monde, toute cette industrie, toute cette souplesse nous tourne à mal et ne fait qu'ajouter de nouveaux traits de laideur à notre indignité (comme cela est juste); en un mot, chez nous tout cela est misère d'esprit et de coeur, plus ou moins odieuse, suivant qu'elle est plus ou moins rusée.

Mais quand on est environné d'honneurs, qu'on est revêtu de dignités, de grands emplois, oh! pour lors, mon enfant, les choses prennent une nouvelle face; cela jette un fard sur cette misère dont je viens de parler, qui en corrige, qui en embellit même les difformités; pour lors soyez méchant, et vous brillerez; nuisez à vos rivaux, trouvez le secret de les accabler, ce ne sera là qu'un triomphe glorieux de votre habileté sur la leur; soyez tout fraude et toute imposture, ce ne sera rien que politique, que manège admirable; vous êtes dans l'élévation, et à cause de cela les hommes, qui sont vains et qui voudraient bien être où vous êtes, vous regardent avec autant d'égards qu'ils croiraient en mériter s'ils étaient à votre place; en respectant vos honneurs, c'est l'objet de leurs désirs qu'ils caressent; leur vanité, faute de mieux, prend plaisir à considérer votre importance, celle des affaires que vous maniez, des relations que vous avez, et l'étendue d'esprit dont vous avez besoin, et la beauté du mystère ou des stratagèmes qui vous sont nécessaires dans toutes vos actions, quelles qu'elles soient; fussent-elles indignes, n'importe, quelquefois même y gagnent-elle de l'être, elles en paraissent de plus grands coups, on a opinion qu'elles partent d'une nécessité grave et politique, et cela leur donne un air de majesté; le succès qu'elles ont, le fracas qui s'ensuit, la ruine de celui-ci et de celui-là qu'elles apportent les convertit en faits illustres, en aventures notables, qu'on est charmé de savoir et qu'on est tout glorieux de raconter. Ce que je te dis là n'est pas encore assez, car non seulement les actions de cette nature se sauvent du mépris qu'elles mériteraient, mais on semble les exiger de celui qui est en place, et s'il demeure oisif, on ne l'estime pas beaucoup, c'est un homme de peu de valeur, qui ne donne point de spectacle, et qui languit dans la carrière.

Voilà, mon enfant, pourquoi dans les grandes situations l'iniquité la plus déliée fait tant d'honneur, pendant qu'il est si honteux à des gens comme nous de n'être pas irréprochables dans la conduite de leur vie. Mais au bout du compte, qu'en dis-tu? notre lot n'est-il pas incomparablement meilleur que celui de ces personnes-là? leur grandeur a beau nous masquer leurs actions, ils ont beau n'être appelés qu'habiles quand ils sont méchants; si c'est un bénéfice pour eux, ils en paient bien les charges. Tu ne saurais croire ce que c'est que leur vie; quand j'y songe, je ne comprends rien à eux, ni à la passion qu'ils ont pour le rang, pour le crédit, pour les honneurs; car cette passion-là suppose des coeurs orgueilleux, avides de gloire, furieux de vanité; cependant ces gens si superbes et si vains ont la force de fléchir sous mille opprobres qu'il leur faut souvent essayer; le droit d'être fiers, et de primer sur les autres, ils ne l'acquièrent, ils ne le conservent, ils ne le cimentent qu'au moyen d'une infinité d'humiliations dont ils veulent bien avaler l'amertume. Quelle misérable espèce d'orgueil! Aussi se sent-il presque toujours de la lâcheté qui le fait subsister; aussi n'est-il bon qu'à donner la comédie aux gens raisonnables qui le voient.

J'écoutais avec attention mon père, pendant qu'il parlait ainsi, et je me souviens qu'en vérité, j'avais pitié de ceux dont il me dépeignait le sort; je jetais de temps en temps les yeux sur ce seigneur, dont j'ai parlé, et qui se promenait encore assez près de nous, et je le voyais toujours enseveli dans une rêverie mélancolique.

Il me paraît que tu t'intéresses au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon père. Il est vrai, lui dis-je, il me semble qu'il souffre. Je le connais, reprit mon père, il a l'âme d'un honnête homme, il est né obligeant, et l'on a toujours dit du bien de lui. Je suis persuadé qu'il n'est tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente par qui l'on vient à bout de se défendre de ses ennemis et de les perdre. Sur ce pied-là, répondis-je, il se consolera bientôt

de sa chute; un honnête homme ne saurait longtemps regretter un état incompatible avec sa bonté naturelle. Hélas, mon enfant, reprit-il, je suis sûr que ce seigneur ne le regrette que trop, cet état où il n'est plus. Son coeur n'y a pas fait naufrage, il y est resté bon et généreux, mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'esprit; il regrette ce fracas dans lequel il vivait, ce mouvement que tant de monde se donnait pour aller à lui, il regrette ses flatteurs dont il se moquait, mais qui regardaient comme un bonheur de se le rendre favorable; il ne voit plus ces airs timides et rampants qui divertissaient sa vanité, il ne fait plus la destinée de personne; ses amis n'ont plus tant d'intérêt à le ménager; il soupire après cette place qu'il tenait dans l'esprit des autres, après ce respect craintif qu'il aimait à inspirer, quoiqu'il se plût à le dissiper par des procédés obligeants; enfin, après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut vivre, et qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

### *Vingt-troisième feuille*

[8 janvier 1724]

Quand j'ai commencé les aventures de l'Inconnu, dont j'ai déjà donné deux feuilles, j'ai dit que je les interromprais de temps en temps par d'autres choses. C'est un privilège que je me suis réservé, et je me suis imaginé que l'usage que j'en ferais irait au profit des lecteurs. Parmi ces lecteurs, cependant, il y en a qui diront peut-être (en supposant que les aventures de l'Inconnu leur aient plu): Pourquoi suspendre la suite d'une histoire et laisser refroidir l'intérêt que nous commençons à y prendre? Que cela ne vous embarrasse pas, me disait l'autre jour un de mes amis, pourvu que l'histoire que vous interrompez soit bonne, intéressante; ceux qui n'auront pas voulu la lire par feuilles, à cause de cette interruption, la retrouveront toute entière dans le volume et la liront là tout à leur aise; mais satisfaites une partie de vos lecteurs, qu'une longue histoire donnée de suite ennuyerait, et qui ne seront pas fâchés de vous voir quelquefois changer de sujet. Changeons donc, lui dis-je, aussi bien je sens que cela me divertira moi-même, car enfin, il faut que le jeu me plaise, il faut que je m'amuse; je n'écris que pour cela, et non pas précisément pour faire un livre; il me vient des idées dans l'esprit; elles me font plaisir; je prends une plume et les couche sur le papier pour les considérer plus à mon aise et voir un peu comment elles feront. Après cela, quand je les trouve passables, je les donne aux autres, qui s'en amusent eux-mêmes, ou qui les critiquent; et lequel que ce soit des deux, j'y gagne toujours, car si la critique est bonne, elle m'instruit, elle m'apprend à mieux faire, j'en pense une autre fois d'une manière qui me satisfait plus moi-même; si au contraire elle est mauvaise, ou si je la crois telle franchement, je lève un peu les épaules sur ceux qui la font, je me moque un peu d'eux entre cuir et chair, et en pareil cas, rire de son prochain, c'est toujours quelque chose.

Mais comme c'est une impertinence que de rire ainsi, et qu'il n'y a point d'homme qui soit digne de se moquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui est permis que de les remarquer, ce sentiment moqueur ne me dure pas longtemps; il ne fait que passer; c'est un droit que je paie vite à l'infirmité humaine, et je deviens philosophe quand l'homme en moi a eu son compte, c'est-à-dire que je me repens lorsque j'ai eu le plaisir de faillir, et voilà ce que c'est que notre sagesse.

Cela me fait songer à un enfant à qui l'on emporte sa poupée; il crie d'abord une gouvernante vient qui le console: Allons mon fils, doucement! fi! qu'il est vilain de crier comme vous faites! ah, que vous êtes laid quand vous pleurez! L'enfant s'apaise. L'homme est de même; dérobez-lui le moindre petit plaisir de vanité qu'il attendait, c'est sa poupée, c'est son joujou qu'on lui emporte, et l'enfant de cinquante ou de soixante ans crie; la réflexion, qui est alors sa gouvernante, vient et lui dit: Eh! pauvre innocent, vous n'y pensez

pas, qu'est-ce que c'est que votre esprit, qu'est-ce que c'est que l'estime qu'on lui doit, quels sont ceux à qui vous la demandez? Créature faible et ridicule, vous êtes vain, et vous croyez être louable, et vous vous moquez de ceux qui ne vous louent pas; il vous appartient bien de railler les autres. J'abrège ici le sermon de la gouvernante, tout le monde peut l'achever. Je reviens à la critique; lors donc qu'elle n'est pas bonne, et que je me suis reproché de m'en être intérieurement moqué, je m'y prends d'une autre façon pour m'en divertir loyalement; je l'écoute en spectateur, et de cette manière j'ai mes coudées franches, j'en ris de tout mon coeur et sans scrupule, parce que ce n'est plus directement de celui qui critique que je ris alors; c'est de notre esprit, de nos fantaisies, de nos extravagances, de nos délicatesses puérides, des petits profits que nous croyons faire en montrant des dégoûts; enfin c'est des hommes en général que je ris, c'est de moi-même que je vois dans les autres.

Mais puisque je parle de critique, je ne saurais m'empêcher de dire une chose que je trouve en mon chemin. Qu'un homme qui a du jugement, ou qui n'en a pas, critique les ouvrages de nos meilleurs auteurs vivants, ou d'auteurs médiocres, qu'il les trouve absolument mauvais, cela lui est permis; il n'y a rien à lui dire, tant qu'il n'attaquera que les productions; ceux qui les ont faites n'ont qu'à ne plus écrire, si la critique d'un homme qui remarque bien, ou qui ne dit que des sottises, les scandalise. Mais que ce même homme, non content de critiquer bien ou mal un ouvrage, enveloppe insensiblement dans sa critique une satire contre l'auteur et jette un ridicule sur son caractère, il me semble que c'est ce qu'on ne devrait jamais lui passer, et que ce n'est pas assez ménager l'honnêteté publique que de donner passeport à de pareilles choses. Quand j'étais jeune, j'aurais vécu poliment avec mon critique, mais à l'égard d'un satirique, oh! il m'aurait déplu, et j'avais un honneur bouillant qui aurait eu besoin d'un tuteur pour être sage.

La réflexion que je fais là-dessus m'en fournit une autre. C'est un grand avantage que d'avoir beaucoup d'esprit, mais il ne faut pas tant l'envier à ceux qui l'ont; ils n'en jouissent pas impunément, et ils le paient bien ce qu'il vaut.

J'entrai l'autre jour dans un de ces endroits où s'assemblent de fort honnêtes gens, la plupart amateurs de belles lettres, ou savants; je les connais presque tous; ils sont dans le particulier de la plus aimable société du monde, raisonnables autant que spirituels; se trouvent-ils ensemble, vous ne les reconnaissez plus; ils sont à l'instant saisis de la fureur d'avoir plus d'esprit les uns que les autres.

Il part une question; l'un la décide hardiment, et sans appel; un autre condamne tout net ce que le premier a dit; un troisième s'élève qui les condamne tous deux: pendant qu'ils se disputent ensemble, un quatrième, par un ton qui se fait faire place, et qui vaut un coup de tonnerre, leur annonce sans cérémonie que tout ce qu'ils disent ne vaut rien; un cinquième survient qui voudrait les apaiser, en leur faisant convenir amiablement qu'il pense mieux qu'eux sur l'article; un sixième crie, s'offre pour arbitre et n'est plus entendu, mais à force de clameurs il prend toujours acte de ses diligences et de l'accommodement judicieux qu'il propose; un autre pour se distinguer ne dit mot, il secoue seulement la tête en homme qui renferme en lui, qui possède l'unique solution qu'on peut donner à la chose. Il confie la supériorité de ses lumières à son voisin paisible, qui écoute respectueusement le charivari spirituel qui se fait, et qui en même temps approuve l'idée de celui qui lui parle, sans savoir presque de quoi il s'agit. Quelques autres personnes, qui ne sont ordinairement là que comme les suivants des principaux acteurs, se répandent en petits pelotons dans la salle, agitent à l'écart la question, et se régalent incognito du plaisir de la décider, loin du danger et de la réprimande, car ils n'oseraient approcher de la bataille, on les écraserait comme des pygmées. Cependant la question qui a causé la dispute a disparu, il en a succédé vingt autres qui ont pris furtivement sa place, qu'on n'a point reconnues pour étrangères, et qu'on

agite toutes à la fois; enfin tant est procédé qu'il ne reste plus rien sur le tapis qu'une masse d'idées subtiles et bizarres, qui se croisent, qui ne signifient rien, et que l'emportement et l'orgueil de primer ont férocement entassées les unes sur les autres; alors chacun des disputants ne sachant plus à quoi s'en prendre, entêté confusément d'un sentiment quelconque, qui n'est pas celui qu'il avait d'abord, car il l'a perdu dans le combat, celui-là, mais de quelque autre sentiment qu'il a raccroché par mutinerie en entendant crier les autres, se retire avec une poitrine épuisée, qu'il a sacrifiée à la gloire de ses idées. La pauvre poitrine, que sa condition est malheureuse! Bref, que reste-t-il de la dispute? rien que des leçons de brusquerie (qui à la vérité ne sont pas perdues) et qu'un exemple bruyant de la misère de nos avantages.

Voilà l'histoire de ce que je vis dans l'endroit où j'étais entré. Un des principaux disputants laissa sortir tous les autres et vint se mettre auprès de moi; là, il voulut me faire convenir que c'était lui qui avait dû l'emporter sur les autres: Il n'y a pas moyen, me dit-il, de vider une question avec des gens qui s'égosillent jusqu'à perdre haleine. Et notez qu'en me disant cela, il avait lui-même un enrrouement qui faisait foi que Monsieur savait perdre haleine; là-dessus, le voilà qui recommence à disserter avec moi, et qui me somme de lui rendre justice; quand il eut bien argumenté: Que vous en semble? me dit-il. Que vous avez raison, lui répondis-je, à une chose près, c'est que j'ai vu naître le sujet de la dispute, et qu'il ne s'y agissait point du tout de cela. Parbleu, je ne me trompe point, s'écria-t-il. Voulez-vous, répondis-je, que je vous ramène la question? elle était fort simple, et je vois bien que vous ne la savez plus.

A ces mots que je lâchai sans songer à mal, je vis le visage de mon dissertateur s'allumer d'un feu qui me fit peur; apparemment qu'il regarda comme une insulte que j'eusse pensé qu'il avait perdu la question de vue; peut-être crut-il encore que je l'accusais de n'avoir pas l'esprit exact, ou peut-être s'imagina-t-il que j'entendais qu'il était un brouillon, un esprit court; que sais-je, moi, ce qu'il crut? Un bel esprit en pareil cas est si ombrageux, sa vanité lui donne des méfiances si subtiles, il est si sensible au moindre soupçon qu'il a qu'on ne l'estime point assez, et ce soupçon, il le prend sur si peu de chose qu'il ne faut qu'un geste pour irriter sa superbe délicatesse.

Aussi à la seule inspection des yeux de celui qui me parlait, n'osai-je presque me remuer; j'étais fort embarrassé. De quoi me suis-je avisé, disais-je en moi-même, de proférer la parole imprudente qui lui déplaît? me voilà perdu, cet homme-là ne me lâchera point qu'il n'ait cru m'avoir démontré que sa capacité est prodigieuse; non, voilà qui est fini, je ne sortirai point d'ici qu'il ne soit mis en repos sur l'opinion que j'aurai de ses lumières; il faudra qu'il pense que je l'admire, il va travailler à m'y forcer, et nous ne nous séparerons que quand il présumera que je me dira à moi-même: Cet homme-là est le meilleur esprit que je connaisse.

Tout ce que je dis me vint sur-le-champ dans la tête; il était une heure sonnée, c'est l'heure à peu près où l'on dîne, j'étais à jeun, lui de même peut-être, mais il ne sentait plus cela; il s'agissait de venger son esprit, cet intérêt-là était plus pressé que celui de son estomac, et je n'avais pas lieu d'espérer qu'il pût s'apercevoir qu'il avait appétit.

D'un autre côté, je n'avais point de poitrine à commettre avec la sienne; mais comment quitter cet homme? Quoi, lui dire que le coeur me manquait d'inanition, que le dîner m'attendait? et lui dire cela, dans quelle conjoncture, au milieu d'un raisonnement qu'il allait faire, qu'il faisait déjà, et où il n'y allait pas moins pour lui que de se purger auprès de moi du reproche de n'être pas le plus judicieux de tous les hommes, d'un raisonnement en vertu duquel il attendait réparation, d'un raisonnement dont la justesse et la force devaient faire taire tous mes besoins; non, je ne voyais point de moyens honnêtes de m'esquiver; j'avais blessé mon homme dans son amour-propre, et le laisser là sans lui donner secours, c'était l'assassiner, lui ôter son honneur, c'était être barbare. D'ailleurs une autre réflexion



m'embarrassait encore: s'il allait m'agacer, me disais-je en moi-même, s'il allait m'induire aussi à prendre le parti de mon esprit, que sait-on ce qui peut arriver? il y a quarante ans que je fais le métier de philosophe, et que je persécute mes faiblesses, mais je n'en suis pas plus sûr de moi; l'état où je suis, c'est comme une santé de convalescent, il ne faut presque rien pour causer une rechute.

J'étais donc sur les épines; enfin je pris mon parti, je filai doux avec cet honnête homme; je lui montrai un visage ami; je fis avec lui ce qu'on fait avec ces gros dogues, qui vous présentent d'abord les dents, mais qu'on apprivoise insensiblement en les caressant. Mon cher, lui dis-je donc d'un ton qui demandait grâce, quand j'ai dit que vous ne saviez plus quelle était la question dont il s'agissait dans la dispute, je n'ai prétendu parler que d'un pur oubli de votre part; ce n'est point que vous ne l'ayez pas bien comprise, au contraire, j'ai remarqué que c'est vous qui l'avez le plus maintenue dans ce qu'elle était, qui l'avez le mieux renfermée dans ses bornes, et je vous avouerai même que vous êtes le seul de tous ces messieurs-là qui ayez parlé sensément.

A ce discours emmiellé, son âme se calma, ses yeux redevinrent sereins; je n'y vis plus cette ardeur sauvage dont ils s'étaient allumés. Il y resta pourtant un peu de feu, mais ce feu n'était plus qu'une vanité contente qui brillait, et qui m'annonçait la paix.

Monsieur, me répondit-il, vous êtes bien obligé; il est vrai que j'ai cru tantôt mon sentiment raisonnable, cependant chacun a le sien; ces messieurs ont plus d'esprit que moi, mais ils crient trop, ils veulent trop avoir raison. D'ailleurs dans la dispute, il faut une certaine justesse, une finesse de vue qu'on trouve dans peu de gens: ce n'est pas assez que des idées, que de l'imagination, cela ne signifie rien, je n'en fais point de cas; j'ai voulu ramener les esprits, comme vous avez vu, mais on ne me suivait pas, et je ne saurais faire tant de bruit. Vous en avez pourtant fait, lui répartis-je, et je n'aime point qu'un homme aussi judicieux que vous se pique du fade honneur de briller dans des contestations où le tintamarre étouffe tout ce que vous dites de bon; cela n'est ni sage ni modeste. Voulez-vous que je vous dise? je ne saurais ajuster tant de faiblesse avec tant d'esprit.

J'ai tort, me répondit-il d'un ton de bienveillance. Ce n'est pas que ce que je lui disais fut extrêmement flatteur d'un certain côté, mais la pauvre dupe n'y voyait goutte, et de faux éloges l'étourdissaient sur de vraies injures; de sorte que se levant d'un air riant: Quelle heure est-il? me dit-il. A propos de l'heure, répartis-je, il est très tard; on ne s'ennuie point avec vous, et je devrais avoir dîné. Là-dessus nous sortîmes, par la grâce de Dieu, et il me quitta en me serrant la main avec une reconnaissance que je ne méritais guère.

De mon côté, je me rendis chez un de mes amis qui m'avait invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un marchand qu'il me nomma, et chez qui seul se trouvait un drap de certaine couleur dont il voulait un habit. Venez m'aider à n'être point trompé, me dit-il, car ce marchand-là passe pour un homme un peu trop ardent à l'intérêt, et je ne me connais à rien. Ma foi, lui dis-je, si vous n'avez que moi pour guide dans cette aventure, vous serez malmené; je vous avertis que je suis aveugle-né sur ces matières-là. Mais il me vint une idée; suppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez, je médite un coup qui va rendre votre marchand le plus accommodant et le plus consciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourse et suivez-moi, j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des secrets.

Nous partîmes, et nous voilà arrivés chez le marchand; nous demandons ce qu'il nous faut; deux ou trois garçons nous étalent plusieurs pièces du drap en question: à les en croire il n'y avait point de préférence à donner à aucunes; je m'étais attendu à ce verbiage: Messieurs, leurs dis-je, où est le maître? Je ne sais point choisir, il choisira pour moi. Là-dessus on va

l'avertir; il vient. Tenez, monsieur, lui dis-je, en l'abordant d'un air franc et tranquille; voilà ma bourse que je vous mets dans les mains. J'ai besoin pour un habit, du plus beau drap d'une telle couleur; vous êtes meilleur connaisseur que moi; donnez-moi ce qu'il me faut; faites couper le drap; payez-vous vous-même: je reprends ensuite ma bourse, et sans autre cérémonie je fais emporter la marchandise, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Asseyez-vous, monsieur, me dit le marchand d'un ton froid. Allons vite, ajouta-t-il, apportez-moi le paquet que vous voyez là-haut. Il fut obéi. Moi, pendant ce temps-là, je regardais de côté et d'autre, et m'amusais à parler avec mon ami. On déploya le drap: Coupez ce qu'il en faut, dit-il à ses garçons. Cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourse, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit ployer et emballer mon drap, et me rendit ma bourse aussi froidement qu'il l'avait reçue.

Je ne lui demandai point ce qu'il avait pris: on a tout vu quand on a de la confiance, et je jouais mon rôle d'après nature; lui, de son côté, ne me rendit point compte; l'honneur est cavalier dans ses façons et ne s'avise pas de formalités. Nous nous en allâmes; il nous reconduisit jusqu'à sa porte, me remercia laconiquement, presque d'un air distrait; je lui répondis dans le même goût, et nous courûmes au logis pour vérifier avec le tailleur la probité du marchand, qui se trouva non seulement sans reproche, mais même généreuse; le tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami se mit à rire. Savez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce marchand? me dit-il; lui mettre une bourse entre les mains, lui dire de se payer lui-même; prendre ce qu'il vous donne; ne s'informer de rien; ne regarder à rien: ma foi, la manière d'acheter est originale, mais je ne voudrais pas en tirer copie. Que pensiez-vous donc dans ce temps-là?

Ne m'avez-vous pas dit, répartis-je, que ce marchand vendait extrêmement cher, et qu'il n'était pas scrupuleux? Eh bien, que vouliez-vous que nous fissions avec un homme de ce caractère-là? ce n'était pas ce qu'il nous fallait. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eu affaire, me dit mon ami. Non pas, s'il vous plaît, répondis-je, ce n'est plus du tout le même homme; j'ai changé tout cela; le marchand qui nous a vendu n'est pas celui qui vend ordinairement; ce dernier est un homme avare et peu scrupuleux, et moi d'un coup de baguette j'ai endormi cet homme-là, ou plutôt ses vices, et lui ai glissé dans l'âme les vertus contraires; ainsi l'homme qui reste est tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de baguette? reprit mon ami en éclatant de rire. Oui, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un coup tellement pénétré des honneurs que lui prodiguait ma confiance, je l'ai rendu si vain du portrait flatteur qu'elle lui faisait de lui-même, que la tête lui en a tourné d'orgueil et de reconnaissance, et dans la chaleur de ces mouvements-là, passionné comme il était du plaisir d'être pris pour un si galant homme, hélas, il s'est laissé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'est; mais comme le charme que j'avais jeté sur lui ne devait pas durer beaucoup, vous avez vu que j'ai été vite en besogne, de crainte que l'homme avare que j'avais assoupi ne se réveillât et ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce qu'on veut par le moyen de son orgueil; il n'y a que manière de s'en servir.

### *Vingt-quatrième feuille*

[22 juillet 1724]

Je reprends enfin le Spectateur interrompu depuis quelques mois, et le reprends pour le continuer avec exactitude. Je l'avais quitté par une paresse assez naturelle aux personnes d'un âge aussi avancé que je le suis; et d'ailleurs, me disais-je, quand même ce que j'écrivais

serait excellent, ce qui n'est pas, qu'en arriverait-il? On dirait: celui qui nous donne le Spectateur écrit bien. Et à mon âge, quand on a passé sa vie à examiner les hommes, à réfléchir sur eux et sur soi-même, et sur la valeur de nos talents, en vérité l'estime qu'on peut s'acquérir en une infinité de choses devient bien indifférente: on se dégoûte de tout, louange et blâme, tout est regardé du même oeil; on ne méprise rien si vous voulez, mais on ne se soucie de rien non plus, et l'on n'en est pas plus philosophe pour cela, car cette indifférence où vous tombez ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée, elle vient de la nature des choses que vous avez examinées; elles vous donnent pour elles une tiédeur que vous n'attendiez pas, vous leur sentez un vide que vous n'aviez point dessein d'y trouver, et ce vide que vous leur sentez, vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y est réellement, et si vous avez raison de le sentir ou non, ce serait autant de fatigue inutile; vous restez comme vous êtes sans plus de curiosité, sans blâmer ceux qui ne sont pas comme vous; et voilà précisément l'état où je me trouve aujourd'hui.

Pourquoi donc est-ce que je reprends le Spectateur? Par une raison fort simple: c'est qu'il y a mille moments dans la journée où je m'ennuie de ne rien faire, et l'autre jour en relisant les aventures de l'Inconnu que j'ai interrompu dans mes dernières feuilles, je pris du plaisir à donner en moi-même plus d'étendue qu'il n'a fait aux réflexions que je vis dans son histoire, et là-dessus je résolus de poursuivre cette histoire telle qu'elle est, et de passer mon temps à augmenter ses réflexions des miennes, sans rien changer aux faits de son récit.

Je l'ai déjà dit ailleurs, ces aventures pourraient être utiles aux lecteurs et les instruire; je n'en attends pourtant pas un si grand bien, car je sais que presque tous les hommes ne lisent que pour s'amuser, et moi le plaisir de les amuser ne me tente plus. Ainsi j'en reviens toujours à dire que je ne cherche ici qu'à m'occuper moi-même.

Dans ma pénultième feuille, j'en suis demeuré à l'entretien que l'Inconnu et son père eurent ensemble sur le courtisan qu'ils rencontrèrent en se promenant à la campagne: voici ce qui suit; c'est toujours cet inconnu qui parle.

La nuit qui s'approchait pendant que nous nous entretenions, mon père et moi, nous fit reprendre le chemin de la maison.

En nous retirant, nous rencontrâmes un laboureur qui revenait de son travail, et qui chantait de toute sa force. Voici un homme qui a le coeur bien gai, dis-je à mon père. Il y a de bonnes raisons pour cela, me répondit-il; c'est que la terre avait besoin de pluie, et qu'il a plu.

Je ne pus m'empêcher de rire du ton sérieux dont mon père me tint ce discours. Le courtisan disgracié qui se promenait tout à l'heure a vu pleuvoir aussi, repris-je, mais son esprit n'en a pas reçu de soulagement. Tu me fais là une belle comparaison, me dit-il, d'un laboureur à un courtisan! le temps qu'il fait est excellent pour la terre; eh bien! le courtisan, quel avantage en peut-il espérer? que ses greniers en seront plus pleins de biens? qu'il en aura plus abondamment de quoi vivre? cela est vrai; mais sa vanité, de quoi vivra-t-elle? Ses besoins sont pour le moins aussi pressants que s'ils étaient raisonnables, et la pluie ni le soleil ne peuvent rien pour eux, au lieu qu'ils peuvent tout pour les besoins de ce laboureur qui ne veut que vivre, et qui voit que son champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainsi tu comprends bien qu'il a raison d'être gai, puisqu'il est presque sûr d'avoir ce qu'il souhaite. Ne le trouves-tu pas heureux d'être si borné dans ses désirs, qu'en dis-tu? que les hommes soient bons ou méchants, qu'ils se trahissent à la Cour ou à la Ville, qu'un ministre superbe les rebute ou les favorise, qu'ils courent après de grands emplois, qu'ils les manquent, ou qu'ils les perdent avec désespoir, tous leurs soucis, leurs différentes sortes d'intérêts, tout ce que l'orgueil et l'ambition peuvent leur donner de malins plaisirs, ou leur causer de honteuses peines; tout ce fatras d'inquiétudes et de besoins surnuméraires dont ils sont tourmentés, qui

naissent de leur corruption irritée, qui leur gâtent le coeur, qui égarent leur esprit, et les plongent, pour des bagatelles, dans un abîme de fourberies et de scélératesses les uns contre les autres; tout cela n'est point de la connaissance du laboureur, c'est un état de trouble et de misère que sa condition lui épargne; il pleut à propos, cela lui suffit, le voilà gai, mais gai comme un homme qui n'a eu que dès désirs innocents, et qui les voit satisfaits; sa gaieté ne suspend aucune autre inquiétude; il n'a d'autre affaire que d'en jouir; elle ne fait trêve à aucun intérêt qu'il faille ménager le lendemain; son âme se repose tout entière, et le bon homme se couche content, se lève de même, reprend son travail avec plaisir, et meurt enfin aussi tranquillement qu'il a vécu; car une vie passée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle est douce pendant qu'on en jouit, et qu'on ne s'y trouve point attaché, quand on la quitte.

Les adieux d'un paysan sont bientôt faits lorsqu'il meurt; son âme n'a pas contracté de grandes liaisons, n'a pas souffert de ces secousses violentes qui laissent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin quand il faut qu'elle parte; elle ne tient presque à rien.

Nous arrivâmes à la maison en nous entretenant ainsi; nous trouvâmes ma mère un peu indisposée. Le lendemain son indisposition augmenta, la fièvre la prit, et quelques jour après elle mourut.

Je passe la douleur que je ressentis à sa mort, et l'affliction où tomba mon père, qui ne put se consoler; elle mourut en lui serrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds de son lit, ma soeur et moi.

Ce ne fut que pleurs et que gémissements dans notre maison pendant un mois; aussi fîmes-nous une perte irréparable. Quelle union entre elle et mon père, que de tendresse elle avait pour ses enfants! Je ne me souviens pas de l'avoir jamais regardée comme une personne qui avait de l'autorité sur moi; je ne lui ai jamais obéi parce qu'elle était la maîtresse, et que je dépendais d'elle; c'était l'amour que j'avais pour elle qui me soumettait toujours au sien. Quand elle me disait quelque chose, je connaissais sensiblement que c'était pour mon bien; je voyais que c'était son coeur qui me parlait; elle savait pénétrer le mien de cette vérité-là, et elle s'y prenait pour cela d'une manière qui était proportionnée à mon intelligence, et que son amour pour moi lui enseignait sans doute, car je la comprenais parfaitement, tout jeune que j'étais, et je recevais la leçon avec le trait de tendresse qui me la donnait: de sorte que mon coeur était reconnaissant aussitôt qu'instruit, et que le plaisir que j'avais en lui obéissant, m'affectionnait bientôt à ses leçons mêmes.

Si quelquefois je n'observais pas exactement ce qu'elle souhaitait de moi, je ne la voyais point irritée, je n'essuyais aucun emportement, aucun reproche dur et menaçant, point de ces impatiences, de ces vivacités de tempérament qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, et qui les rendent pernicieuses par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non, ma mère ne tombait pas dans ces fautes-là et ne me donnait pas de nouveaux défauts en me reprenant de ceux que j'avais; je ne lui voyais pas même un air sévère; je ne la retrouvais pas moins accueillante; elle était seulement plus triste; elle me disait doucement que je l'affligeais, et me caressait même en me montrant son affliction; c'était là mon châtement, aussi je n'y tenais pas: un jeune homme né avec un coeur un peu sensible ne saurait résister à de pareilles manières. Non qu'il ne fût peut-être dangereux de s'en servir avec de certains caractères: il y a des enfants qui ne sentent rien, qui n'ont point d'âme. Pour moi, je pleurais de tout mon coeur alors, et je lui promettais en l'embrassant de ne lui plus donner le moindre sujet de chagrin, et je tenais parole; je me serais même fait un scrupule de la tromper quand je l'aurais pu. Ce mélange touchant de bontés et de plaintes, cette douleur attendrissante qu'elle me témoignait quand je faisais mal, me suivait partout; c'était une scène que je ne

pouvais me résoudre à voir recommencer; son coeur, que je ne perdais jamais de vue, tenait le mien en respect, et je n'aurais pas goûté le plaisir de la voir contente de moi, si je m'étais dit intérieurement qu'elle ne devait pas l'être, je me serais reproché son erreur. Ces sortes de choses paraîtront peut-être des délicatesses qui demandent de l'esprit; non, avec tout l'esprit possible, souvent on ne les a point; je le répète, il ne faut pour cela qu'un peu de sentiment, et qu'est-ce que ce sentiment? c'est un instinct qui nous conduit et qui nous fait agir sans réflexion, en nous présentant quelque chose qui nous touche, qui n'est pas développé dans de certaines gens, et qui l'est dans d'autres; ceux en qui cela se développe sont de bons coeurs qui disent bien ce qu'ils sentent; ceux en qui cela ne se développe pas le disent mal et n'en sont pas moins. Cependant, c'est toujours esprit de part et d'autre que cet instinct-là, seulement plus ou moins confus dans celui-ci que dans celui-là; mais c'est une sorte d'esprit dont on peut manquer, quoiqu'on en ait beaucoup d'ailleurs, et qu'on peut avoir aussi sans être spirituel en d'autres matières; et c'est là toute l'explication que j'en puis donner.

Quoi qu'il en soit, je rends compte de la manière dont je vivais avec ma mère; la mort me la ravit dans le temps où j'avais le plus besoin d'elle. J'entrais dans un âge sujet à des égarements que je ne connaissais pas encore et où ce tendre égard que j'avais pour elle m'aurait été plus profitable que jamais.

Mon père, à qui le Ciel l'avait unie, que j'aimais autant qu'elle, et dont le caractère ressemblait au sien, ne put survivre longtemps à sa perte; sa santé, qui était déjà très mauvaise, s'altéra encore davantage; plusieurs infirmités l'attaquèrent à la fois; il n'agissait plus, et bientôt il fut réduit à garder le lit; il ne vécut qu'un an dans ce triste état, et il mourut entre mes bras, pendant que ma soeur était absente pour une affaire domestique.

Mon fils, me dit-il, un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mère, vous allez me perdre, et je vous vois au désespoir, mais vous n'y serez pas toujours, le temps console de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie; vous lui répondrez un jour des vôtres, songez-y; au défaut des biens que je ne puis vous laisser, mon amour vous laisse cette pensée-là, ne la perdez point, vous y trouverez tous les conseils que je pourrais vous donner, et c'est elle qui doit désormais vous tenir lieu de père et de mère.

A peine eut-il achevé ce peu de mots qu'il tomba dans une faiblesse qui lui ôta la parole; il prononça encore quelque chose de mal articulé, et où je compris qu'il demandait sa fille; après quoi, ses yeux se fixèrent sur moi, et ne cessèrent de me regarder que lorsqu'il expira.

Je ne saurais peindre l'état où je me trouvais alors; en le voyant mourir, je crus voir encore une fois mourir ma mère, il me semblait que je venais de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne savais plus où j'étais, je restai dans un accablement qui me rendait stupide, et ma soeur était déjà de retour, m'avait parlé, avait poussé des cris, que je n'étais pas encore revenu à moi-même.

Que nous étions à plaindre! Nous n'avions point de parents dans la province; des amis, nous n'en connaissions point: qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune? Il n'y a point d'objet plus disgracié parmi les hommes, plus abandonné d'eux que l'homme pauvre et vertueux tout ensemble; tous les coeurs sont glacés pour lui; il est comme un étranger dans la nature. Un fripon indigent est peut-être plus méprisé, mais mieux servi, moins rebuté; du moins le mépris qu'on a pour lui est-il plus sans conséquence et de meilleure composition; que dire à cela? C'est que la qualité de fripon tranche moins que la vertu avec le caractère des hommes en général; il leur ressemble par là davantage, peut-être qu'il y gagne à n'être ni estimé ni estimable; les hommes qui sont vains en traitent plus commodément avec lui; il est rampant avec eux; cela les flatte; ils ont le plaisir de primer sur

lui quand ils le servent, au lieu que l'homme vertueux est honteux et respectable, et cela les dégoûte, parce qu'ils n'oseraient l'humilier en le secourant; il faudrait l'honorer malgré son indigence, et ils rougiraient de la comparaison qu'ils seraient obligés de faire avec lui. Voilà pourquoi mon père avait été si délaissé; ainsi il n'y avait personne qui s'intéressât à nous quand nous restâmes seuls, ma soeur et moi.

Dans un si grand abandon, ma soeur parut montrer plus de courage que moi; au milieu de sa douleur, elle songea à prendre un parti, et à m'en faire prendre un à moi-même.

Il n'est pas question, me dit-elle un jour, que nous restions comme ensevelis dans notre affliction; il s'agit de voir ce que nous deviendrons; nous n'appartenons ici à personne; nous n'avons point de bien, et le peu qui nous en reste, mille accidents peuvent nous l'ôter; prévenons-les, mon frère; vous entrez dans un âge où vous pouvez faire quelque chose, et ce ne sera pas ici que vous trouverez les occasions de vous avancer; ainsi il faut absolument nous séparer, votre intérêt le demande; je dois de mon côté m'assurer un état fixe.

Eh bien! lui dis-je, à quoi vous déterminez-vous donc, et que me conseillez-vous de faire? Vendons ce que nous avons ici, me répondit-elle; de l'argent que nous en tirerons, je n'en veux que ce qu'il en faudra pour me mettre dans un couvent; voilà quel est mon parti à moi; je n'en sache point de meilleur ni de plus sûr, et grâce au Ciel, il ne m'en coûte rien pour le prendre; je ne sacrifie rien en quittant le monde; heureusement j'ai reçu une éducation qui m'a mis dans l'habitude de penser, et de penser raisonnablement. Une fille à mon âge, et sans bien dans le monde, que peut-elle devenir? de quel côté se tourner? où est son asile? A votre égard ce n'est pas de même; il y a tant d'honnêtes ressources pour vous! vous avez mille moyens de vous avancer, mon frère; rendez-vous à Paris avec l'argent qui vous restera; vous savez que nos parents y sont; nous y en avons un dont mon père nous a souvent parlé, et qui y occupe un poste considérable; il est vrai que jusqu'ici nous n'en avons pas tiré un grand secours, mais aussi mon père ne l'a-t-il pas mis à de fortes épreuves. Aujourd'hui le cas où vous êtes exige de droit qu'il vous aide; il vous connaît, il vous a vu ici dans un voyage qu'il fit avant la chute de mon père; vous lui parûtes aimable; il vous caressa beaucoup et fut charmé du progrès que vous faisiez dans vos études; enfin il vous recevra sans doute avec quelque attendrissement; votre situation le touchera, votre éducation ne le fera pas rougir, et il ne pourra s'empêcher de donner quelques soins à votre fortune, et j'espère qu'elle deviendra meilleure que vous ne pensez.

J'écoutai ma soeur sans prendre beaucoup de goût à ce qu'elle me disait; j'insistai longtemps sur la peine que j'aurais à me séparer d'elle, car je l'aimais tendrement: cependant je me laissai conduire comme elle voulut, et nous cherchâmes dès lors à vendre notre petit bien de campagne.

Plusieurs personnes vinrent le voir et nous en offrirent bien moins qu'il ne valait. Parmi ceux qui voulurent l'acheter, vint un jeune homme qui avait une terre considérable assez près de notre maison; je n'étais point au logis alors; je m'en étais écarté en lisant, et il ne trouva que ma soeur; elle n'était pas belle, mais il n'y avait peut-être pas de beau visage qui n'eût gagné à ressembler au sien. Le jeune financier ne la vit pas impunément, il prit de l'amour et ne put s'empêcher de le faire paraître. Ma soeur, qui était la modestie même, feignit de ne rien entendre à tout ce qu'il mêlait de galant dans la conversation, et traita froidement avec lui; ils ne convinrent cependant de rien au sujet de la maison; ses offres étaient trop médiocres; peut-être voulut-il se ménager de nouveaux prétextes de revenir, ce qu'il fit effectivement, mais comme en passant et au retour de chasse. Nous ne décidâmes encore rien avec lui, et ses visites continuèrent pendant trois semaines, sans qu'il parlât davantage de l'achat de notre bien; il nous envoya même du gibier, voulut savoir notre situation, et parut s'y intéresser avec amitié pour moi, et avec beaucoup de tendresse pour ma soeur, qui de son côté ne

trouvait pas ses visites importunes, à ce que je remarquai, et qui ne s'impatientait plus de voir que nous ne finissions notre affaire avec personne.

Un jour qu'ils s'étaient promenés assez longtemps ensemble, elle revint avec un air triste dont je ne lui demandai point la raison, et le lendemain matin il se présenta une dame veuve qui nous offrit à peu près ce que nous voulions de notre bien; ma soeur me conjura de conclure avec elle; cela me surprit, mais le marché fut fait, et ma soeur m'engagea sur-le-champ à l'accompagner jusqu'à un couvent qui n'était qu'à demi-lieue de chez nous; nous partîmes; elle parla à la prieure, convint de ses faits avec elle, lui donna de l'argent, et arrêta d'entrer au couvent deux jours après.

En nous en retournant, nous rencontrâmes le jeune financier; à peine nous eut-il joint, que ma soeur m'arrêta: Mon frère, me dit-elle, vous avez regardé Monsieur comme un homme généreux, et je le regardais comme un homme estimable qui avait de l'inclination pour moi. Nous nous trompons tous deux; Monsieur a de l'argent et du crédit, et il emploierait volontiers l'un en votre faveur, si je voulais bien m'accommoder de l'autre; c'est du moins ce qu'il m'a fait entendre, et vous approuverez, je pense, que je le remercie pour nous deux. Adieu, monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant de son côté; toutes vos richesses ne valent pas le mépris que vous me donnez pour elles, et je dirais aussi pour vous, sans l'obligation que je vous ai de la disposition d'esprit où je me trouve.

Le jeune homme fut extrêmement touché de ce discours et lui demanda pardon presque la larme à l'oeil. Monsieur, lui dit-elle, je vous pardonne de bon coeur, mais je vais m'enfermer dans un couvent; je ne veux plus que mon indigence m'expose à de nouveaux affronts; l'essai que j'ai fait du coeur des hommes me suffit. Adieu, monsieur, voilà votre chemin, et voici le nôtre.

### *Vingt-cinquième feuille*

[31 août 1724]

J'ai déjà averti que je continuerais à donner l'histoire de l'Inconnu sans faire aucun préambule; ainsi j'entre d'abord en matière.

Ma soeur le quitta là-dessus, et je la suivis en examinant la contenance de ce jeune homme; il me parut qu'il était extrêmement embarrassé, et en effet il devait l'être: c'est un mauvais quart d'heure à passer pour un homme riche et vicieux que d'essayer en pareil cas le dédain d'honnêtes gens, pauvres comme nous l'étions; je crois qu'il se trouve bien petit devant eux, qu'il se sent bien lâche, et que leur indigence et leur vertu le rendent bien honteux de ses vices et de son opulence; car enfin, il n'a rien à répliquer; tout ce qu'il pourrait faire, ce serait d'être effronté, mais j'ai toujours remarqué que les gens qui n'ont point une certaine pudeur dans leurs moeurs, une sorte de générosité dans leurs sentiments, ne sauraient s'empêcher d'avoir honte devant les personnes vertueuses qui les méprisent.

Cela viendrait-il seulement de ce qu'on rougit toujours d'être méprisé, sans qu'il s'ensuive pour cela qu'on soit méprisable? Je n'en sais rien, mais je pencherais à croire que le vice brutal a en lui-même quelque chose de laid, qui demande qu'on lui fasse grâce, quelque chose de contraire à la fierté de l'âme, fierté qui a fait que les hommes quelconques ont mis en honneur certains sentiments naturels, et qu'ils en ont proscrit d'autres comme humiliants pour eux, malgré le plaisir qu'ils en pouvaient tirer.

Ce que je dis là de la laideur du vice, bien des gens le combattront sans doute, et il me semble voir à peu près ce qu'ils pourraient dire, mais il serait trop long de donner à mon

raisonnement toute son étendue, et en cas que je me trompe, j'aime mon erreur; la morale y gagne plus que la métaphysique n'y perd, et il siéra bien à tous les honnêtes gens de se tromper comme moi.

Quoi qu'il en soit, nous nous éloignâmes de ce jeune homme, dont je ne parlai plus à ma soeur, qui assurément avait quelque penchant pour lui, et trois jours après, la vente de notre maison faite, nous nous en retournâmes au couvent qu'elle avait choisi, et où je la laissai pour m'en aller en même temps à Paris; car la dame à qui nous avons vendu notre maison devait y entrer le même jour, et j'avais pris toute mes mesures pour partir à l'instant que j'aurais quitté ma soeur.

Je la quittai donc; nous nous embrassâmes à la porte du couvent; de là elle se rendit au parloir où je la revis encore, et où je lui parlai bien moins que je ne pleurai.

Elle n'oublia rien pour me consoler de notre séparation, pour me la faire juger moins douloureuse, moins durable que je ne pensais; elle-même s'efforçait de n'en paraître pas si touchée que moi. Elle espérait bien me revoir, disait-elle; elle en était sûre; elle ne pleurait pas comme moi, mais elle retenait ses larmes; elle en répandait malgré elle, et je voyais que ma situation la pénétrait de tristesse; elle me regarda souvent sans avoir la force de me rien dire.

Car enfin que devenais-je après l'avoir quittée? quel était mon sort? Moi qui sortais d'entre les mains d'un père qui m'avait conduit, sous les yeux de qui j'étais doucement accoutumé à vivre, sur qui je me reposais de ma sûreté, du soin de ma personne, et qui en tout ce qui me regardait avait pensé, délibéré pour moi; qui, dans toutes les peines que je lui avais données, ne m'avait demandé; pour ma part, que d'être docile aux conseils que sa tendresse lui inspirait pour moi; ce père n'était plus, et ma soeur qui depuis sa mort me semblait l'unique personne à qui la mienne fût encore quelque chose; qui empêchait que je ne fusse absolument seul dans le monde, enfin dont la compagnie avait soulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étaient arrivés: j'allais aussi la perdre, cette chère soeur, et dans une heure il n'allait plus me rester que moi pour moi-même, et qu'est-ce que c'était que moi?

Je succombais sous toutes ces idées-là; je me croyais perdu; je craignais tout sans savoir pourquoi, sans avoir d'objet fixe; je me regardais comme un homme entouré de périls, et mon esprit était dans un étourdissement qui me faisait des monstres de tout ce que je voyais.

J'avais plus de cent lieues à traverser pour arriver à Paris; ce n'est rien que cela pour un homme qui a quelque usage de la vie, mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avait jamais vu plus de six lieues d'étendue! que de mouvements à se donner! et quel objet d'épouvante que tous ces mouvements pour qui ne connaît rien, et qui sort d'une éducation aussi paisible que l'avait été la mienne!

Mais il n'y avait plus moyen de reculer; il fallait partir; je répétai vingt fois les derniers adieux; je finis enfin, et je me retirai. Comme ma soeur avait contrainst sa douleur pendant notre entretien, quand je l'eus quittée j'entendis en sortant du parloir qu'elle s'était évanouie; je me retournai et je la vis entre les bras d'une religieuse qui avait été présente, et qui appelait du secours. Je fus tenté de rentrer, sans autre dessein que celui de la voir encore et de m'arrêter là aussi longtemps que je le pourrais; mais la crainte de n'avoir plus la force de partir après me retint: je me hâtai donc de me retirer, ou plutôt je m'arrachai de ce lieu, et je montai vite à cheval avec un serrement de coeur, qui, dans les circonstances où je me trouvais, est un des plus pénibles états que l'on puisse imaginer.

Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une somme d'argent



assez médiocre; quittant un pays où j'étais né, dont je n'étais jamais sorti, où je ne laissais personne qui pût se ressouvenir de moi qu'une soeur qui était morte pour le monde, et que, suivant toute apparence, je ne reverrais jamais.

D'un côté je voyais le couvent qui l'enfermait pour toujours; de l'autre, dans la campagne, je voyais l'endroit où mon père et ma mère venaient d'être si récemment, et presque coup sur coup, enterrés tous deux.

Leur fils, autrefois l'objet de leurs soins et de leur complaisance, sans secours, maintenant sans expérience, et comme un enfant sans aveu, traversait en fugitif cette campagne qui ne lui offrait plus de retraite et s'en allait servir de jouet à la fortune.

Je passais par des lieux où je m'étais promené avec mon père, et comme on se parle quelquefois: Nous nous arrêtions souvent ici, me disais-je; nous nous sommes souvent assis dans cet endroit; je m'y ressouvenais même des discours qu'il m'avait tenus; je croyais encore entendre sa voix; mon fils, ce nom si tendre qu'il avait coutume de me donner, frappait encore mes oreilles. Hélas, c'en était fait, personne ne devait plus m'appeler ainsi; je n'étais plus sur la terre qu'un malheureux inconnu; je n'avais plus que des ennemis dans le monde, car n'y tenir à qui que ce soit, c'est avoir à y combattre tous les hommes, c'est être de trop partout.

Cependant j'avança; ma douleur et ma tristesse s'augmentaient à mesure que je m'éloignais davantage; je me retournais à tout moment; je craignais d'avancer; je ne pouvais renoncer à des objets qui me tuaient, et je mourais de penser que bientôt je ne les verrais plus.

Enfin je m'éloignai tant que je les perdis de vue; il se fit alors un changement en moi; je n'avais été jusque-là que triste et attendri sur moi-même; je n'avais songé à rien qu'à nourrir ma tristesse de tout ce qui pouvait me la rendre plus sensible; mais quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étaient si chers, et que l'éloignement où je me trouvais eut rompu, pour ainsi dire, le commerce que mes yeux et mon coeur aimaient à avoir avec eux, je fus à l'instant saisi de je ne sais quel esprit de défiance et de courage qui me rappela tout entier pour moi-même, et me rendit l'objet unique de toutes mes attentions; je regardai les périls que je croyais courir moins pour les craindre, comme j'avais fait auparavant, que pour prendre garde à moi; ma timidité me donna des forces, et je marchai armé d'une précaution soupçonneuse qui veillait à tout, et qui me tenait toujours en défense.

Comme je ne savais pas le chemin, je le demandais assez souvent aux personnes que je rencontrais, mais seulement à ceux qui n'avaient pas la mine d'abuser de mon ignorance; et quand je voyais de certains visages, de certaines figures équivoques, j'aimais mieux m'égarer que de leur exposer mon embarras; j'avais peur que cela ne les mît au fait de ma situation, et qu'ils ne devinassent que j'étais un jeune homme abandonné, qui voyageait sur la bonne foi du passant; ce qui aurait pu les tenter de faire un mauvais coup. Je poursuivais donc, sans rien dire, et fournis ainsi ma première journée, sans d'autre inconvénient que celui d'avoir fait quelques lieues de plus qu'il ne fallait.

J'en devins un peu plus hardi le jour d'après, et j'arrivai dans un village qui n'avait qu'une hôtellerie où j'entrai.

Je n'y rencontrai de voyageur qu'un homme vêtu simplement, dont la physionomie me parut bonne; il se chauffait dans la cuisine de l'auberge, en attendant qu'on lui eût préparé de quoi souper.

Il me fit honnêtement et s'entretint avec moi. Nous sommes seuls, me dit-il, voulez-vous, monsieur, que nous soupions ensemble? J'y consentis, et comme il y avait deux lits dans la

chambre qu'on lui avait donnée, l'hôtesse nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parce que ce jour-là, disait-elle, il lui venait pour l'ordinaire des équipages qu'il fallait loger; là-dessus nous nous regardâmes un instant l'inconnu et moi, et comme nous vîmes que nous hésitions un peu tous deux, cela nous rassura, car hésiter alors, c'était mutuellement nous faire sentir que nous étions d'honnêtes gens; ainsi nous répondîmes que nous le voulions bien.

On porta donc ma valise dans cette chambre, et nous allions y monter pour y souper, quand il entra dans la cour une chaise de poste escortée de quelques domestiques à cheval. De la chaise sortit un gros bénéficiaire qui revenait, à ce qu'on nous dit, d'une abbaye considérable qu'il avait à dix lieues de ce village.

Toute l'auberge se mit en mouvement à son arrivée: hôtesse, servantes; valets d'écurie, tout alla rendre hommage au train profane et environner la chaise comme pour remercier le maître de son nombreux équipage et des apprêts qu'exigeait sa friandise. Pour lui, il descendit de sa chaise d'un air sûr, en homme qui ne tromperait pas les gens dans leur calcul, et qui satisferait aux respects intéressés qu'on lui rendait.

Nous montâmes ensuite à notre chambre pour souper. Nous fûmes très mal servis; on nous avait comme oubliés; nous n'eûmes rien qu'à force de cris, et chaque chose dont nous avions besoin ne nous fut apportée que l'une après l'autre.

Voilà comme cela va dans le monde; tous les hommes, les uns envers les autres, ressemblent à notre hôtesse; ils prodiguent tout à celui qui a beaucoup, négligent celui qui a peu, et refusent tout à qui n'a rien. Caractère de coeur maudit qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, et qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a fait pour eux!

Cependant ces hommes, tels que vous les voyez, ont fait des lois contre leur iniquité; des lois justes et saintes en elles-mêmes: celui qui les viole est méchant; il ne s'est point contenté d'avoir ou de trouver un nécessaire, qui, malgré la mauvaise disposition des choses, ne manque presque jamais; il avait un libertinage et des vices qu'il voulait satisfaire; l'homme est né pour le travail, il voulait être un fainéant; en un mot, c'est un mauvais sujet, qui mérite d'être puni. Mais d'un autre côté, on serait tenté de dire que les hommes ne sont pas dignes de le voir punir, qu'ils ne méritent pas les lois justes qui les protègent; ce méchant que l'on punit, ce sont eux le plus souvent qui lui ont appris à le devenir; il se serait contenté de son nécessaire, de sa cabane, du revenu de son travail et de la médiocrité de ses plaisirs, s'il n'avait pas vu des hommes dont le luxe, les richesses, la mollesse et la fainéantise ont allumé son orgueil, son avarice et ses vices.

Mais passons; ces réflexions-là demandent de la modération; il y a des âmes gâtées qui abusent de tout, et je finirai par une réflexion que je crois raisonnable. J'interromps souvent mon histoire, mais je l'écris moins pour la donner que pour réfléchir.

Celui à qui son état et son opulence peuvent fournir tout à souhait, qui pour jouir de tout n'a qu'à le vouloir, que font les lois à son égard? dans quelle occasion peut-il en sentir le frein? fût-il né sans vertu, en les violant, que gagnerait-il qu'il n'ait pas déjà? Aime-t-il à faire bonne chère? il la fait; est-il glorieux? on le respecte; est-il ambitieux? il a du rang et de grands emplois; est-il vain et fastueux? il a de grands équipages et une foule de valets; est-il avare? il a de grands revenus, qu'il les ménage; est-il libertin? il a de l'argent en quantité, qu'il se pourvoie.

Mais il n'est pas prince; il n'est pas le premier homme de l'Etat; il est le maître ici, il voudrait aussi l'être là, et cela ne se peut pas; il n'a que dix lieues de terrain à lui, et il faut qu'il se

passé à cela; les lois lui défendent d'en usurper dix autres sur son voisin; il peut goûter de tous les plaisirs, cela est vrai, mais malheureusement il en a satiété; une seule chose le ragoûterait, dont la privation le chagrinerait, c'est la fille ou la femme d'un homme à qui il n'y a pas moyen de les ôter, les lois le défendent encore; quelle rigueur! N'est-ce pas cela qu'il veut dire? Je le plains beaucoup; pourquoi n'est-il pas roi d'un Etat? C'est encore trop peu; que n'est-il souverain de toute la terre? on lui donnerait tout ce qu'il souhaite. Mais aussi, où a-t-il pris de pareilles envies? elles ressemblent à ces fantaisies qui viennent dans la débauche; elles sont si bizarres qu'on aurait peine à les deviner; c'est une démence de cœur et d'esprit que ces désirs-là; et s'il fait un crime pour tâcher de les satisfaire, qu'on ne le punisse point comme coupable, il ne mérite pas cet honneur-là: qu'on le lie comme un insensé, comme un homme qui a le transport au cerveau. Aussi n'est-ce pas de lui dont je parle, mais d'un homme opulent qui jouit de tous les avantages de son opulence, et qui les sent. Et je demande encore une fois: Que font les lois à son égard? rien que le mettre à couvert des entreprises criminelles de celui qui n'a rien, et à qui son sort fait envie; le voilà sans difficulté dans une situation bien commode, et qui lui épargne bien des tentations qu'il aurait peut-être, s'il n'était pas si fort à son aise. Et je l'en félicite: il n'est pas défendu d'être mieux que les autres; la raison même dans beaucoup d'occasions veut que ceux qui sont utiles, qui ont de certaines lumières, de certains talents, jouissent d'une fortune un peu distinguée; et quand l'homme heureux n'aurait rien qui méritât ce privilège, il est un Etre supérieur qui préside sur nous et dont la sagesse permet sans doute cette inégale distribution que l'on voit dans les choses de la vie; c'est même à cause qu'elle est inégale que les hommes ne se rebutent pas les uns des autres, qu'ils se rapprochent, se vont chercher, et s'entraident. Ainsi, que les heureux de ce monde jouissent en paix de leur abondance, et du bénéfice des lois; mais que leur pitié pour l'homme indigent, pour le misérable, aille au-devant de la peine qu'il pourrait sentir à observer ces lois. Tout l'embarras en est de son côté: que leur humanité le console du sort qui lui est échu en partage; qu'elle lui aide à parer les mouvements de sa cupidité toujours affamée, de sa corruption toujours pressante. Ce qu'on leur dit là n'est-il pas raisonnable? Cette inégale distribution de biens, dont nous parlions tout à l'heure, lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai, mais le commerce qu'elle forme entre eux n'est-il pas trop dur pour les uns et trop doux pour les autres? et de cette différence énorme qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche et celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en serait-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avait pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeait pas aussi de plus d'obligations?

Ainsi vous, dont ce riche ne soulage pas la misère, prenez patience, c'est là votre unique tâche à cet égard-là; vivez comme vous faites à la sueur de votre corps; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve; mais vous, homme riche, vous payerez cette fatigue et ces langueurs où vous l'abandonnez; il y résiste; vous payerez la peine qu'il lui en coûte; c'est à vos dépens qu'il prend patience; c'est à vos dépens qu'il la perd; vous répondez de ses murmures, et de l'iniquité où il se livre, et en périssant il vous condamne.

Revenons à mon histoire; j'ai dit que nous fûmes très mal servis, parce qu'on ne songea qu'au bénéficiaire et à ses gens, mais ce ne fut pas là notre pire aventure; il n'y avait qu'un instant que nous avions soupé, quand nous vîmes entrer deux domestiques du bénéficiaire avec une servante. Celui avec qui j'étais, surpris de cela, demanda à la servante ce qu'elle venait faire: Mettre les valises de ces messieurs ici, dit-elle; il faut que vous ayez la bonté de leur céder la chambre, parce qu'ils y couchent toujours quand ils viennent; on tâchera de vous accommoder ailleurs, quoique nous ayons bien du monde. Voilà mon lit, dit alors brutalement un de ces domestiques. Et voilà le mien, dit son camarade.

Mon inconnu rougit là-dessus; je le vis indigné, mais reprenant presque sur-le-champ un

visage tranquille: Mes enfants, leur dit-il, tout ce que vous faites là est inutile, nous ne sortirons point, car je ne pense pas que vous poussiez la hardiesse jusqu'à nous faire violence.

Ils répondirent impertinemment à cela, et parlèrent haut; l'hôtesse monta au bruit, et leur maître vint demander ce que c'était; ils dirent que nous ne voulions pas sortir de leur chambre: Mes gens couchent toujours ici, dit leur maître à mon inconnu; c'est un endroit à eux, l'hôtesse le sait, et il n'y a pas à contester là-dessus. Les chambres d'une hôtellerie n'appartiennent jamais qu'aux premiers venus, répondit froidement l'inconnu; ainsi vos gens n'ont que faire ici; monsieur, faites-les retirer, qu'on ne les voie point; vous en serez plus respectable; ou du moins ordonnez-leur d'être paisibles, afin qu'on vous les pardonne.

### Section trois. L'Indigent philosophe

#### *Première feuille*

#### Première feuille

Je m'appelle l'Indigent philosophe, et je vais vous donner une preuve que je suis bien nommé; c'est qu'au moment où j'écris ce que vous lisez (si pourtant vous me lisez; car je ne suis pas sûr que ces espèces de Mémoires aillent jusqu'à vous, ni soient jamais en état d'avoir des lecteurs).

Donc, je dis qu'au moment que je les écris, je suis à plus de cinq cent lieues de ma patrie, qui est la France, et réduit en une extrême pauvreté. Bref, je demande ma vie, et le soir je me gîte où l'on veut bien me recevoir.

Voilà, je pense, une misère assez complète. Vous n'êtes peut-être pas fait pour être mieux, me direz-vous, mon cher et bénin lecteur. C'est ce qui vous trompe: je suis d'assez bonne famille, mon père était dans les affaires, issu lui-même d'un père avocat, qui avait des aïeux officiers militaires. Cela n'est pas si mauvais; je suis même né riche, mais j'ai hérité de mes parents un peu de trop bonne heure.

Je n'avais que vingt ans quand ils sont morts: à vingt ans aimant la joie comme je l'aimais, vif et séillant comme je l'étais, se trouver maître de cinquante mille écus de bien, je n'augmente pas d'un sol, serait-il naturel à votre avis que j'eusse de quoi vivre à présent que j'ai près de cinquante ans? Non, la vie que je mène aujourd'hui n'est pas bâtarde, elle vient bien en droite ligne de celle que j'ai menée, et que je devais mener de l'humeur dont j'étais.

Je n'ai que ce que je mérite, et je ne m'en soucie guère. Quand j'avais du bien, je le mangeais; maintenant je n'en ai plus, je m'en tiens à ce qu'on me donne; il est vrai que si on m'en donnait autant que j'en voudrais, j'en mangerais encore plus que je n'en ai mangé, je ne serais pas plus corrigible là-dessus. Il n'y avait que la pauvreté qui pût me mettre à la raison, et grâce au Ciel me voilà bien en sûreté contre ma faiblesse: je suis pauvre au souverain degré, et même un pauvre à peindre, car mon habit est en loques, et le reste de mon équipage est à l'avenant; Dieu soit loué, cela ne m'empêche pas de rire, et je ris de si bon coeur qu'il m'a pris envie de faire rire les autres.

Pour cela, je viens d'acheter quelques feuilles de papier pour me mettre par écrit, autrement dit pour monter ce que je suis, et comment je pense, et j'espère qu'on ne sera pas fâché de me connaître.

Au reste, dans le temps que j'étais en France, j'entendais qu'on disait souvent à l'occasion

d'un livre, ah! que cet homme-là écrit bien! qu'il écrit mal! Pour moi, je ne sais pas comment j'écrirai: ce que me viendra, nous l'aurons sans autre cérémonie; car je n'en sais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes pensées; et si mon livre ne vaut rien, je ne perdrai pas tout: car je ris d'avance de la mine que vous ferez en le rebutant: ma foi, cela me divertit d'ici; mon livre bien imprimé, bien relié, vous aura pris pour dupe, et par-dessus le marché, peut-être ne vous y connaîtrez-vous pas, ce qui sera encore très comique.

Enfin arrive ce qui pourra, je me suis fait un plaisir d'écrire, et je n'irai pas m'en abstenir dans la crainte que ce que j'écrirai ne vaille rien; c'est une pensée trop sérieuse pour moi, ou, si vous voulez, trop au-dessous d'un homme joyeux: oui, trop au-dessous; et je vous dirai que parmi les hommes je n'ai encore trouvé que la joie de raisonnable, parce que les gens qui aiment la joie n'ont point de vanité: tout va bien, pourvu qu'ils se réjouissent, et c'est penser à merveille: ce n'est pas avoir de l'esprit que d'être autrement. Vous moquez-vous de moi? Grand bien vous fasse: je ne me mets pas en peine; quand j'étais un enfant, j'étais vain; cela était à sa place: à présent que je suis un homme, je ne m'amuse plus à cela, j'ai mis toute ma vanité à ne faire de mal à personne, et toute ma sagesse à me divertir du reste. Car ce n'est pas le tout que d'être pauvre, ce n'est pas assez de porter des haillons, il faut savoir en faire son profit: et tel que vous me voyez, je ne prise l'estime des hommes que ce qu'elle vaut. Dites-moi, ne serai-je pas bien avancé quand vous direz que j'ai de l'esprit? Sera-ce un grand malheur quand vous direz que je n'en ai point? J'en ai peut-être, mais pour le montrer comme vous voudriez qu'il fût, il faudrait que je me donnasse de la peine, et cela ne me divertirait plus; ainsi je me contente de celui que j'ai à l'ordinaire, je ne me fatiguerai point à le trouver, je le tiens, et je n'ai rien à lui reprocher, car il m'a toujours réjoui.

Mais voilà assez de préambule: je suis naturellement babillard, il faut que cela se passe. Parlons de ma vie, à cette heure: je vais vous en donner des lambeaux sans ordre, car je n'ai pas chargé ma mémoire de dates, mais il faut remettre la partie à une autre fois, car le jour me manque, et je n'use pas d'autre lumière: je vais manger un morceau, on avale fort bien sans chandelle, et on digère de même: si votre souper ressemblait au mien, vous ne vous coucheriez pas de si bon coeur que je le ferai: mais pour moi ma friandise et ma philosophie sont les meilleurs amis du monde; ce que la dernière offre à l'autre, celle-ci le trouve toujours bon: l'appétit vient là-dessus qui s'entend encore avec elles, et moyennant ce trio-là je m'accommode on ne peut pas mieux.

Bonsoir, j'ai soupé, je me suis levé un peu matin, je me couche de bonne heure, je ne veux rien perdre.

Dieu aide les gens gaillards: hier en me couchant je n'avais pas un sol pour le lendemain, aujourd'hui je me retire avec plus d'argent qu'il ne m'en faut pour vivre dix jours; et je ne donnerais pas ces dix jours-là pour une année de la vie d'un ministre d'Etat; personne ne viendra m'escroquer les moments que je prétends passer à ne rien faire: vive les plaisirs de ceux qui n'en ont guère; il n'y a rien qui les rende si piquants que d'en avoir rarement, sans compter qu'il ne faut pas bien de l'apprêt pour être aise, quand on ne l'est pas souvent; on se réjouit où les autres ne sentent rien; il faut des machines aux gens du monde pour les divertir. A gens comme moi, il ne faut presque rien: par exemple, me voilà charmé parce que je vais être huit ou dix jours sans travailler. Allez-vous-en proposer l'oisiveté comme un plaisir à un ambitieux, à un homme de cour; c'est lui proposer un martyr: il faut qu'il aille, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il s'inquiète, qu'il n'ait ni le temps de dormir ni celui de manger: il ne vit plus dès qu'on lui laisse le temps de vivre. Et cependant le misérable qu'il est, de combien de choses qui me manquent son repos serait-il assaisonné? il est riche, il pourrait faire bonne chère, il a des maisons de campagne, il peut s'y aller promener, il a des amis qui valent mieux que lui, et qu'il pourrait avoir chez lui quand il voudrait, il est logé comme un roi dans

son Louvre, il a du vin de Champagne et de Bourgogne dans ses caves; et tout cela ne lui sert de rien, son âme jeûne de tout au milieu de cette abondance de douceurs, dont elle peut jouir; savez-vous bien pourquoi? c'est que la folle fait pénitence des excès de cupidité où elle s'est jetée: oh! parbleu, je n'ai jamais laissé prendre un si mauvais pli à la mienne, je l'ai stylée à tout, c'est une vraie aventurière: aujourd'hui que mon lit est dur, je n'en souhaite pas un plus mollet; je mets seulement mon ragoût à pouvoir y dormir la grasse matinée. Je n'ai point d'amis qui me viennent voir, mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues, je m'amuse des hommes qui passent, et quand je vois passer un coquin que je connais, je le méprise, sans avoir la peine maudite de lui faire encore des compliments, et de le traiter comme un homme estimable, comme je ferais si j'étais dans le monde. Je ne fais pas bonne chère, mais j'ai bon appétit; je ne bois pas de bon vin, mais comme je n'en bois guère en tout temps le mauvais me paraît du nectar; et quand je n'ai que de l'eau, je ne la bois qu'à ma soif, cela la rend délicieuse: et sans cela croirait-on que les malheureux, les gens pauvres pussent résister à leur état? Non, mais la nature est une bonne mère; quand la fortune abandonne ses enfants, elle ne les abandonne pas, elle. Un homme était riche, il devient pauvre: laissez-le faire, la nature en lui a pourvu à tout; c'est un soldat qui a armes et bagages: quand il était riche, il était délicat; à présent qu'il n'a plus rien, la friandise le quitte, l'amour des commodités le laisse là, son goût baisse, et devient ce qu'il faut qu'il soit pour s'ajuster à son état: il aimera le pain comme il aimait la perdrix, l'eau fraîche comme il aimait le bon vin, et le vin comme il aimait la plus exquise des liqueurs; en un mot, ses besoins s'humanisent, ils demandent peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup, et le peu qu'ils ont les satisfait mieux cent fois, que le beaucoup quand ils l'avaient.

Que dites-vous de ma morale? Elle n'est pas fort réfléchie: c'est qu'elle est naturelle. Il y a des gens qui moralisent d'une manière si sublime que ce qu'ils disent n'est fait que pour être admiré, mais ce que je dis là, moi, est fait pour être suivi; et voilà la bonne morale; le reste n'est que vanité, que folie. Les gens d'esprit gâtent tout, ils vont chercher tout ce qu'ils disent dans un pays de chimère, ils font de la vertu une précieuse qui est toujours en peine de savoir comment elle fera pour se guinder bien haut, pour se distinguer. Ils croient donc que c'est là la vertu; je leur apprends, moi, de dessus mon escabeau, qu'il n'y a rien de si simple que ce qu'on appelle vertu, bonne morale, ou raison: nous n'avons pas besoin d'un grand effort d'esprit pour agir raisonnablement; la raison nous coule de source, quand nous voulons la suivre; je dis la véritable raison: car celle qu'il faut chercher, cette raison qui est si fine, si spirituelle et sublime, ce n'est pas la bonne; c'est nous qui la faisons, celle-là, c'est notre orgueil qui la forge; aussi la fait-il gigantesque, afin qu'elle nous étonne. Il me vient une comparaison qu'il faut que je vous dise: imaginez vous un habit tout uni: quelque bien fait qu'il soit à votre taille, on ne dira guère en vous voyant passer: voilà un homme qui est bien habillé; mais portez-vous un habit chamarré, brodé d'or ou d'argent? oh! tous les passants s'arrêteront pour vous regarder: oh, le bel habit! dira-t-on. Eh bien! cette vertu simple et telle que la nature nous la donne, elle ne fait pas plus de bruit, elle n'est pas plus remarquable qu'un habit uni: personne n'y prend garde; au lieu que le faste que vous voyez dans de certaines actions qui vous paraissent des prodiges de raison ou de vertu, ce faste-là qui frappe tant, ressemble à la broderie de l'habit chamarré; et il en faut mettre partout de la broderie, il faut de l'étalage dans tout, sans quoi rien ne paraît dans le monde.

Je me souviens d'avoir vu autrefois un seigneur qui presque en même jour perdit son fils unique et la moitié de son bien; on s'attendait à des marques de douleur et d'affliction; mais malheureusement pour lui, c'était un homme qui passait pour un modèle de raison, pour un héros en fermeté d'âme, pour un sage, c'est tout dire; il avait pris goût à figurer comme cela dans le monde; il fallut donc soutenir la gageure dans le double malheur qui lui arriva. Je le plaignis de tout mon coeur, j'eus pitié de lui à cause des peines que lui donnerait cette

fermeté qu'il allait jouer; et en effet le pauvre martyr de l'orgueil ne versa pas une larme, il se montra inébranlable: il jeta un soupir ou deux, dit-on, pour rendre son courage plus vraisemblable, pour montrer aux gens que ce n'était pas faute de sensibilité qu'il n'était pas au désespoir, comme y aurait été un autre. Il fit voir qu'il ne tenait qu'à lui d'être sujet comme le reste des hommes aux faiblesses de la nature, mais qu'il avait la force de les repousser. Je le vis le lendemain de ses infortunes, je regardai son visage: mais je ne vis qu'un masque; car la sérénité même n'a pas l'air plus paisible que l'avait ce visage-là. Oh! je me dis à moi-même: la raison toute unie ne fait pas cet effet-là, il y a ici de la broderie; et je devinais juste: car je sus, à n'en pouvoir douter, que seul dans son cabinet mon homme pleurait et se désolait comme une femme, et qu'il s'en donnait à coeur joie, si l'on peut parler ainsi. Vraiment je le trouvais bien plus faible et plus femme quand il reprenait son masque devant le monde; il me paraissait bien plus pusillanime: car se donner le tourment de ressentir sa douleur, pour avoir la gloire de passer pour un homme admirable en fermeté, je pardonnerais cette vanité-là à une femme, parce qu'elle est d'un sexe plus faible que nous; et à mon gré il n'y a point de plus grande faiblesse que l'orgueil de feindre des vertus qu'on n'a pas; cette petitesse-là est digne d'une créature artificieuse et superbe comme la femme, n'est-il pas vrai?

Cependant on admira le comédien, à qui ses singeries coûtèrent cher; car autant qu'il m'en ressouvient, je crois qu'il mourut de la violence qu'il se fit pour les soutenir: sa comédie le tua; cela n'est pas sain, et mourir pour mourir, j'aimerais encore mieux mourir en homme faible, qu'en histrion qui fait le fort et qui ne l'est pas: j'aurais du moins l'avantage de n'avoir voulu tromper personne, et je remporterais l'honneur d'avoir été de bonne foi: quand on meurt franchement de douleur, la mort n'est que la punition de notre faiblesse, et cela n'est pas si laid qu'une mort qui est la punition d'une fourberie. Oh! l'impertinente mort, à mon gré! Je serais immortel, si je n'avais à finir que par là.

Mais c'est assez moraliser, laissons-là les folies des hommes; et si nous en faisons, comme absolument il en faut faire, du moins n'en faisons que de celles qui divertissent. Par exemple, j'ai mangé tout mon bien, moi: eh bien! c'est une grande folie, je ne conseille à personne de la faire; car pour avoir du plaisir, il n'est pas nécessaire de se ruiner, ni de devenir pauvre: la pauvreté est une cérémonie qu'on peut retrancher, ce n'est pas elle qui m'a rendu joyeux et content comme je le suis; je l'étais avant que d'avoir tout mangé; mais si j'avais à recommencer, si on me remettait dans mon premier état, j'aimerais mieux faire des folies ruineuses, qui seraient du moins gaies pendant qu'elles dureraient, que de faire de ces folies tristes, dures et meurtrières; j'aimerais mieux avoir le plaisir d'être fou, que d'avoir la douleur de faire le sage, avec tout l'honneur qui m'en reviendrait.

A propos de folies, l'autre jour je me trouvai dans une salle où un homme charitable de la ville assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'argent, et d'autres charités. Il y avait un grand miroir dans cette salle; je m'en approchai, pour voir un peu ma figure, qu'il y avait longtemps que je n'avais vue: j'étais si barbouillé que cela me fit rire, car il faut tirer parti de tout; je me regardais comme on regarde un tableau, et je voyais bien à ma physionomie que j'avais dû me ruiner, et il n'y avait pas l'ombre de prudence dans ce visage-là, pas un trait qui fût espérer qu'il y en aurait un jour; c'était le vrai portrait de l'homme sans souci, et qui dit: N'ai-je rien? je m'en moque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je en m'approchant de ma figure; voilà le libertin qui me fait porter des guenilles, et qui ne s'en soucie guère: voyez-vous le fripon? tout ce qu'il a fait, il le ferait encore.

Quelqu'un de mes camarades entra comme je finissais la conversation par un saut. Ami, vous êtes bien gaillard, me dit-il. Vraiment oui, répondis-je, je viens de voir un homme qui ne doit rien, et qui n'a rien à perdre. Pardi, je vaudrais bien cet homme-là, me dit-il; ainsi vous n'avez

qu'à faire une gambade en me voyant; sautez, sautez, je le mérite. Et pour m'en donner l'exemple, il sauta lui-même; et puis je sautai. Il me le rendit, je le rendis: je crois que nous sauterions encore, si nous n'avions pas entendu ouvrir la porte de l'appartement. C'était l'homme charitable qui venait à nous, et qui nous mit à chacun une pièce d'argent dans la main, en nous demandant nos prières pour lui: ce que je n'ai jamais manqué de lui accorder; car tout sans souci que je suis, je crains Dieu, j'ai toujours eu des sentiments de religion. Je ne les ai pas toujours mis en pratique: pendant que je me ruinais, mes actions n'allaient pas mieux que mon patrimoine; la dissipation de l'un entraînait le désordre des autres; mais maintenant que je suis pauvre, j'ai pris, comme on dit, aux cheveux, l'occasion d'être homme de bien, et voici comment j'ai raisonné: j'aimais les femmes, et les femmes aimaient mon argent; à présent que je n'en ai plus, qu'est-ce que je ferais de mon amour pour les femmes? Rien, elles ne voudraient plus de moi: il ne faut donc plus vouloir d'elles; aussi bien, en les souhaitant sans les avoir, je souffrirais, et je me damnerais d'un péché pénible: faisons donc de nécessité vertu. Depuis ce raisonnement, quand j'en ai vu quelqu'une, et que son idée me vient lanterner l'esprit, je mets tout d'un coup la main dans ma poche; je n'y trouve rien, et là-dessus je renvoie les désirs libertins à qui a le malheur de pouvoir en acheter la satisfaction; pour moi qui n'ai pas le sol, l'inutilité de me laisser tenter m'est démontrée; je brise avec la tentation, et je me dévoue à la continence par force; de là, je tâche de m'y dévouer par vertu; et ainsi, de main en main, et pour ainsi dire par cascade, j'arrive à traiter cet article-là assez chrétiennement; on appelle cela faire son salut cahin-caha, et fournir sa carrière en boiteux; mais on se tire d'affaire comme on peut, et un boiteux qui ne se lasse pas fait son chemin comme un autre.

### *Deuxième feuille*

Je vous parlais tout à l'heure de mon camarade avec qui je sautai tant l'autre jour; c'est un assez plaisant personnage: nous ne nous connaissions guère avant nos gambades, mais notre aventure nous a rendus bons amis. Au sortir de la salle, il riait encore de nos cabrioles, et je lui contai à l'occasion de quoi il m'avait vu sauter. Quand il sut ce que c'était: Je vous aime de cette humeur, me dit-il, allons boire chopine pour entretenir notre joie; je vous dirai qui je suis, à charge de revanche; et je payerai l'écot par-dessus le marché, car je trouvai hier une honnête dame qui m'a donné de quoi faire un bon repas. Tope! lui répondis-je, et puis nous entrâmes au cabaret: il ne m'avait promis que chopine; mais chopine au cabaret tient bien deux pintes.

Après avoir choqué le verre cinq ou six fois, ce vin-là est bon, me dit-il. Autrefois je l'aurais trouvé bien mauvais, mais ce temps-là n'est plus; j'ai appris à savourer le médiocre, et il n'y a plus aujourd'hui de vignoble que je n'estime, ils sont tous en Champagne pour moi: vive la pauvreté, mon camarade; les gueux sont les enfants gâtés de la nature: elle n'est que la marâtre des riches, elle ne produit presque rien qui les accommode. Les deux tiers de ses vignes ne leur conviennent pas: quelle perte pour eux, mon cher confrère, et quel plaisir pour nous! Nous buvons tout son vin, de quelque côté qu'il vienne, quelle bénédiction! Chantons là-dessus; je commence. Et il chanta: De la joie! de la joie! Notre bien n'est nulle part, et il est partout; quand un pays est grêlé, nous n'y avons rien, n'est-il pas vrai? Buvez, camarade, et tout plein: cela désaltère. A propos, je vous ai promis ma petite histoire; écoutez, je vous dirai tout, et cela sera bientôt fait. Mais j'ai soif: versez du vin, je tendrai mon verre. Ah! qu'il est beau, quand il est plein!

Là-dessus, il but, et puis il me fit le récit que je vais vous faire aussi; après quoi je parlerai de ma vie. Quand j'ai mis la plume à la main, je ne voulais vous entretenir que de moi, je vous l'avais dit; mais ne vous fiez pas à mon esprit, il se moque de l'ordre, et ne veut que se



divertir. Voulez-vous gager que mes rapsodies trouvent des imprimeurs, et que vous les lirez? Si ce n'est vous, ce sera un autre, et c'est à cet autre à qui je parle. Continuons, et ne nous fâchons pas: je ne dis plus mot, c'est mon camarade qui parle.

Je suis le fils d'un musicien fort habile dans son métier, fort grand ivrogne; mais il avait ses raisons pour l'être, ne le condamnez point sans l'entendre. Il disait qu'il n'y aurait jamais eu de musique s'il n'y avait pas eu de vin; et il n'en buvait beaucoup, de ce vin, que pour puiser la musique dans sa source. Vous voyez bien qu'il n'était ivrogne que pour exceller dans son art, et son intention était louable. Bien des gens prétendaient qu'il buvait encore mieux qu'il ne composait. Mais c'est qu'à vous dire le vrai, il avait un petit défaut: il chantait trop quand il était au cabaret; ses chansons usaient toute sa verve musicale, et puis lorsqu'il allait travailler chez lui, il avait presque perdu tout son feu; et de là venait que le vin ne lui profitait pas autant qu'il aurait fait, sans sa mauvaise habitude de chanter. Mais que voulez-vous? chaque homme fait des fautes; cela n'empêchait pas qu'il ne composât de très belles choses. J'ai hérité de lui d'un opéra qui était admirable: il le fit exécuter à Paris; mais mon père n'était pas heureux, il avait travaillé sur de mauvaises paroles, et la musique à cause de cela en parut pitoyable; pareil accident arrive tous les jours. Mon père s'excusa sur le poète, mais le poète était un glorieux qui rejeta tout sur le musicien: ces faiseurs de vers n'ont point de conscience. Cela dégoûta mon père, qui serra bien proprement son opéra dans son portefeuille, et s'en alla dans les provinces en faire chanter des lambeaux. A Lyon où il se trouva, il tomba malade d'un motet, dont il avait été prendre les beautés au cabaret, suivant sa coutume; mais l'excès nuit en tout: le transport qu'il prit dans le vin le tua; il fut enterré sans façon, et son motet aussi. Depuis ce temps-là, je n'aime pas les motets. Voilà la mort de mon père; voyons ma vie à présent.

Quand il mourut, j'étais soldat: la musique n'était point mon talent, et je n'avais jamais pu apprendre que la gamme; de façon que j'aurais déserté de bonne heure la maison paternelle: car qu'est-ce que j'aurais fait avec ma gamme? J'aimais pourtant beaucoup le vin, et comme mon père l'appelait la source de la musique, je m'obstinais à aller à cette source, pour y puiser la science: mais je n'y rencontrais jamais que de la joie, et je n'en revenais que plus joyeux, sans être plus savant. Il est vrai que cette joie vaut son prix, et depuis ce temps-là, je vais toujours la chercher où je l'ai prise. Prenons-en un petit doigt: à vous, confrère. Parbleu, il y a eu bien du malheur à mon fait: j'ai toutes les inclinations d'un musicien, j'aime le vin autant que l'aime un violon, remarquez la bizarrerie de mon tempérament, et je ne connais que le noir et le blanc dans les notes; je n'ai jamais pu chanter ma partie qu'en empêchant les autres de chanter la leur; je n'ai jamais pu exceller que dans les airs de Pont-Neuf: encore faut-il que je les chante tout seul, car ma voix ne peut tenir compagnie à celle de personne: aussi fait-elle autant de bruit qu'une orgue de paroisse, vous en avez eu la preuve. Mais revenons à mon métier de soldat: j'étais le premier homme du monde pour porter un mousquet, il n'y a qu'à le tirer que j'ai trouvé de la peine: c'est ce qui fait que je n'ai pas demeuré fantassin longtemps; d'ailleurs, il faut obéir à un capitaine, il a ses volontés, vous avez les vôtres, et volontés pour volontés, il vaut encore mieux faire les siennes que celles d'un autre.

Je m'ennuyais donc beaucoup de la vie de soldat, et comme j'étais d'une taille avantageuse, fort et nerveux, mon capitaine ne voulait point que je le quittasse. J'écrivis à mon père, et le priai de payer si bien mon congé qu'on me laissât aller; mais le bonhomme ne savait payer que les cabaretiers, et je n'eus point de réponse. Que fis-je? Puisque je n'ai pas d'argent pour me racheter, me dis-je en moi-même, il faut trouver un équivalent; et c'était la fuite: je désertai; cela faisait le même effet pour moi que si je m'étais racheté.

Me voilà donc parti. J'allais bon train. Je vendis mon mousquet à un paysan, et de l'argent

que j'en fis, je m'en aidai à poursuivre mon chemin; cependant j'eus peur qu'on ne me rattrapât, et pour esquiver à ce danger, je prenais toutes les routes détournées. Un soir que j'allais entrer dans un village, je vis un ecclésiastique que son cheval avait jeté dans un fossé; il y était jusqu'au col; je m'approchai, il me demanda du secours, et je lui en donnai. Ce ne fut pas sans peine que je le tirai de là; mais enfin je l'en tirai, je le remontai sur son cheval, et je le suivis au village dont il était curé. C'était dans le temps de la vendange. Il n'avait qu'une vieille gouvernante qui le servait, et deux arpents de vigne à vendanger: je m'offris d'en être le vendangeur; le curé qui m'avait obligation le voulut bien, il me retint, et le lendemain je me mis dans la vigne. L'autre lendemain c'était fête; le curé dit sa messe, je la servis: à midi il dîna, et je lui versai à boire pendant que la servante essuyait quelques meubles de bois vermoulu. Le curé, en faisant digestion, s'avisa de me demander qui j'étais; je lui fis là-dessus une histoire dont je ne me ressouviens plus, mais il en fut si content qu'il me proposa de le servir: dans l'embarras où j'étais, cela me venait à merveille, et j'y consentis de bon coeur; mais nous ne fûmes que deux mois ensemble: j'étais gourmand, le curé était avare, et la gouvernante acariâtre: on me reprochait mon pain, cela m'affamait; je pillais le garde-manger, je trouvais les oeufs des poules, je les dénichais, je vidais le reste des bouteilles, et je ruinais le bénéfice, disaient-ils; de sorte qu'un matin, on me dit: vas-t-en, et je m'en allai, avec trente sols de monnaie qu'on fut une heure à me compter sur un banc.

Pendant qu'on faisait ma somme, je passai un moment dans la cour, et je vis deux poules au nid; je pris les oeufs, par habitude, et pour ne pas séparer les mères d'avec les enfants, je logeai le tout dans mon havresac; on ne s'aperçut de rien, je vins recevoir mes trente sols, et un bâton blanc à la main, je saluai la maison curiale, et je partis avec ma volaille et coq en plume, et mes trente sols. Je crois qu'on courut après moi, car j'entendis de loin qu'on m'appelait en venant fort vite, mais le mot de petit fripon, de petit coquin qui frappa mes oreilles, ne me parut pas mériter de réponse, et je galopai un peu pour m'éloigner de ce bruit-là. Mais parlez donc, camarade, il me semble que j'ai passé deux mois chez le curé sans que nous ayons trinqué: vertubleu, le sot métier! Allons, frère, arrosons, le temps est sec. Bon, me voilà en chemin. A quelques jours de là, je trouvai une troupe de comédiens de campagne; oh! ma foi, c'était de bonnes gens, ceux-là; dès que je vis seulement leur mine, je devinai qu'ils m'accommoderaient. Je les trouvai en chemin comme ils rechargeaient leur bagage dans leur chariot qui avait versé; je leur offris mon secours, ils l'acceptèrent, et je travaillai de si bonne grâce que je leur plus: la troupe par hasard avait besoin d'un domestique, et ils me retinrent pour l'être. Jamais on ne prit maître de si bon courage que je le fis: une heure après avoir été avec eux, j'y étais comme si je les avais connus depuis dix ans. Ils chantaient en chemin, ils buvaient, ils mangeaient, ils faisaient l'amour: ah! la bonne vie! les rois ne la mènent pas, cette vie-là: elle est trop heureuse pour eux, et ils sont trop grands seigneurs pour elle. Testubleu! mon camarade, j'étais comme l'enfant qui tète, j'ouvrais les yeux sur eux, mon coeur s'épanouissait, je vivais: car je n'avais pas encore vécu. Vous jugez bien que mon plaisir me rendait gaillard, et comme ils n'étaient pas glorieux avec moi, nous familiarisions ensemble, et je disais le bon mot avec eux. Je n'étais pas laid au moins, je suis bien aise que vous le sachiez; j'étais gros et gras, et j'avais l'air espiègle; de l'esprit, je n'en manquais pas, de l'effronterie encore moins; j'aimais la vie dérangée, tantôt bonne, tantôt mauvaise, se chauffer aujourd'hui, avoir froid demain, boire tout à la fois, manger de même, travailler, ne rien faire, aller par les villes, et par les champs, se fatiguer, avoir du bon temps, du plaisir et de la peine, voilà ce qu'il me fallait, et j'eus contentement avec eux.

Nous arrivâmes dans une petite ville où, dès le soir même de leur arrivée, on leur demanda la comédie. Ainsi, dès ce jour-là, j'entrai en exercice de ma charge de domestique de théâtre: j'avais la science infuse pour ce service-là; ils admiraient mon habileté. Ils jouèrent, je ne me souviens plus quelle pièce, ils enchantèrent l'assemblée provinciale: c'est la cour du roi Pétaut qu'un spectacle comme celui-là; et il y a un agrément, c'est que des comédiens n'ont pas peur d'y être sifflés: plus ils sont mauvais, plus ils réussissent: le bon jeu glisserait sur le parterre, et le mauvais ressemble au vin dur et épais qui gratte le palais; il faut crier, faire contorsions, s'agiter comme des possédés, et puis vous entendez rire ou pleurer, suivant ce qu'on joue. Nos messieurs firent de l'argent ce soir-là, et quelques-uns même des conquêtes, qui leur valurent bien autant que leur part dans les pièces. D'ailleurs notre troupe mit toute la ville en rumeur, éveilla les esprits, rendit les filles et les femmes coquettes; elles se coiffaient et s'ajustaient pour venir voir la comédie; on leur en conta, le feu s'y mettait, et puis c'était des amours, des mariages prématurés; nous ne vîmes pas tous ces effets de notre passage, mais nous les apprîmes quelque temps après.

Je me divertis ma foi bien dans cette ville-là; car en qualité de serviteur de la comédie, il rejaillissait sur moi un peu de ces grâces que le métier de comédien donnait à mes maîtres. D'abord je ne fus couru que des servantes, et je jetais le mouchoir aux plus jolies; les femmes de chambre ensuite vinrent sur leur marché, et je choisissais. J'ai vu pleurer pour mes beaux yeux. J'étais bien fier, je mettais le chapeau sur l'oreille, la troupe me donnait de vieux bas rouges, et des nippes théâtrales dont je m'ajustais: cela renversait la cervelle de toutes les chambrières du premier et du second étage. Ma braverie tenta jusqu'à des

grisettes que la tentation emporta, et je soupçonnai quelques bourgeoises du premier rang de n'oser me dire ce qu'elles pensaient de moi. Je ne suis pas si timide qu'elles, camarade, je vous dirai bien ce que je pense de la bouteille: c'est qu'il la faut boire; avalons.

Nos comédiens ne s'oubliaient pas, et il y en avait d'assez bien faits dans la troupe: les bourgeoises les aimaient beaucoup, et ils n'en étaient pas ingrats; il reste encore dans plusieurs familles des marques de leur reconnaissance. A l'égard des femmes de la troupe, on en comptait deux de jolies, qui avaient l'air vif, un oeil coquet, une figure qui agaçait, et une façon galante qui donnait aux gens beaucoup plus d'amour que de tendresse. Aussi ne convient-il pas d'inspirer de la tendresse, quand on ne peut faire un long séjour dans les lieux; les sentiments tendres sont trop lambins, il faut tant de cérémonie avec eux; l'amour est bien moins formaliste.

La veille de notre départ, nous avons promis une jolie comédie. Je dis nous, car j'avais mon rôle, je mouchais les chandelles, et je vous avertis que sans un moucheur de chandelles on ne pourrait pas jouer la comédie; c'est lui qui répand la lumière sur l'action. Or la fièvre prit à un de nos acteurs qui avait un rôle d'amant volage dans notre pièce; voilà l'espérance d'une bonne recette confondue: toute la ville devait se trouver à nos adieux, et nous avons mis au double. Je vis le moment où l'on allait quereller l'acteur de ce qu'il s'avisait d'avoir la fièvre si mal à propos, et encore une fièvre qui menaçait d'être continue. Comment faire? On se désespérait. Parbleu, je proposai de prendre le rôle du malade. Dans un besoin on se sert de tout: ils me dirent: apprends-le, si tu peux. Je me mis donc à étudier jusqu'au lendemain, je m'enfermai avec du vin pour encourager ma mémoire. Et à propos de mémoire, si j'encourageais votre attention d'une petite rasade, cela ferait-il si mal? Je suis homme à vous tenir compagnie. Allons, voilà qui est bien; revenons dans ma chambre, où j'étudie fort et ferme.

Ma mémoire fit un coup d'essai immortel: le lendemain je sus mon rôle sur le bout du doigt, j'appelai mes camarades; car désormais mouche les chandelles qui voudra, je ne m'en mêlerai plus, j'ai fait fortune, et me voilà comédien moi-même; j'appelai donc mes camarades et les avertis du prodige qui s'était fait en moi. Répétons, leur dis-je, et que le malade ne se presse pas de guérir. Je vous assure qu'il aura du temps de reste pour avoir la fièvre. Allons, messieurs, voyons si le brodequin me siéra bien. Mon audace les fit rire, les mit de bonne humeur: c'était de l'argent qui leur venait, si on pouvait me produire. Allons, mon ami, c'est toi qui commence, me dirent-ils; héros, partez pour la gloire. Aussi fis-je; à peine eus-je déclamé quatre vers, qu'ils me promirent le laurier du premier jambon qu'ils mangeraient. Comment donc! Savez-vous qu'ils furent étonnés de m'entendre? Ils disaient que ce n'était plus moi, que j'avais une autre physionomie, ce n'était que battements de mains. Attendez, leur dis-je, ménagez vos admirations, il m'en faudra bien d'autres, ne me donnez pas tout à la fois, poursuivons; et nous poursuivîmes, et toujours gloire nouvelle. Enfin nous achevâmes, et je fus trouvé si prodigieux qu'ils allèrent tous embrasser le malade dans son lit pour lui rendre grâce de sa fièvre. Un d'eux opina pour m'afficher à la porte du logis, le sentiment fut approuvé, et sur une grande feuille de papier on me promit au public en gros et grands caractères. Là-dessus je rêvai à part moi sur l'honneur et le profit que j'allais leur faire; nous n'étions convenus de rien pour mes petits intérêts, l'affiche était faite, j'allais gagner de l'argent, et je conclus que je devais en avoir ma part. Je leur dis mes petits raisonnements, et à leur air je compris bien qu'ils n'auraient pas pensé comme moi: Messieurs, leur dis-je en riant, vous êtes les maîtres, mais je ne donnerai ma marchandise qu'au prix où vous donnez la vôtre. Vous partagez le gain ensemble, n'est-ce pas? Est-ce que j'ai la peste, moi, pour n'être pas admis au partage? Ne me fâchez point, vous êtes bienheureux de ce que vous ne m'achetez pas plus cher. Ne le voulez-vous pas? Voyez ailleurs, je reprendrai mes mouchettes comme à l'ordinaire; mais je ne saurais à moins. Il a raison, dit alors un gros

garçon d'entre eux, je lui donne ma voix: et nous, la nôtre, dirent-ils ensemble, et là-dessus ils m'embrassèrent. Il n'y eut que nos femmes qui me refusèrent la joue, et qui eurent de la peine à se faire à une égalité si subite avec moi; mais la représentation de notre pièce emporta ce reste de fierté qui me disputait l'honneur de leur bienveillance.

### *Troisième feuille*

Je fis ce jour-là les délices de l'assemblée, on me trouva fait au tour: il est charmant, ce garçon-là, disait-on, ce sera le premier comédien de l'Europe. Bien plus, c'est que pendant le cours de la pièce, mes camarades, étourdis des applaudissements qu'on me donnait, me regardaient presque avec respect; je les voyais devenir petits devant moi, et je les laissais faire, je m'accommodais fort bien de leur paraître important, leur respect était le bienvenu; je ne leur disais pas: Arrêtez-vous; au contraire la vanité me gagnait, je sentis que mon visage devenait hardi et cavalier, je parlais ferme, et je marchais de même derrière les coulisses, je leur tendais la main de l'air d'un capitaine qui caresse ses soldats, et mes soldats le prenaient de même.

Enfin la comédie finit: je reçus tant de compliments que j'en étais ivre. Les compliments de province sont toujours longs, de la part des hommes, et précieux de la part des femmes; mais la vanité d'être loué n'est pas délicate, et ils me firent tous plaisir. Mes camarades étaient muets, ils auraient été jaloux s'ils avaient osé, ou plutôt s'ils avaient pu; mais il n'y avait pas moyen de me regarder comme un rival: je confondais tout espoir de concurrence, et l'excès de mon mérite ne leur permettait qu'une admiration qui les rendait stupides. Aussi je n'en fis pas à deux fois, je pris dès ce jour-là la contenance d'un homme rare, d'un homme qu'on est trop heureux d'avoir, et qui a les bonnes recettes dans sa manche. Nous fûmes priés de donner encore le lendemain la même pièce: tout le monde ne m'avait pas vu, et tout le monde voulait me voir; et toujours au double. Je dînai chez le premier de la ville, j'y montrai beaucoup d'esprit: ma gloire m'en donnait plus qu'à l'ordinaire, ou bien elle défricha tout celui que j'avais; on ne pouvait se rassasier de m'entendre. Ajoutez que j'étais frais et potelé, ce qui est considérable auprès des femmes: cela fait grand bien à l'esprit qu'on a avec elles; aussi me regardaient-elles comme un objet fort intéressant. J'avais deux de mes camarades avec moi, qu'on laissait boire et manger en paix sans leur dire mot, ils ne me servaient que de frères lais.

Bref, enfin, pour vous le couper court, nous donnâmes notre seconde représentation, qui fit autant de plaisir que la première, et puis nous partîmes, parce qu'on nous attendait dans une autre ville. Buvons à la santé de celle que nous quittons: c'est une cité de bonnes gens; j'y laissai bien des coeurs qui auraient voulu faire connaissance avec le mien, ou bien avec moi, je ne sais lequel des deux; mais je crois que dans les sentiments que j'inspirais, il y entraît aussi un peu d'appétit pour ma figure. Je connaissais cela à la manière dont on me lorgnait: il y avait de tout dans les oeillades qu'on jetait sur moi. Mais il fallut m'arracher à toutes mes conquêtes ébauchées. J'en regrettai quelqu'une; il y avait surtout deux grands yeux noirs que j'eus bien de la peine à quitter, c'était une dame avec qui j'avais mangé. Par la corbleu, mon camarade, il y faisait chaud, ah! les beaux yeux! Si vous saviez comme ils tombaient sur moi; ma foi, je ne les soutenais pas: ils ne me faisaient point de quartier, et je ne demandais pas mieux que de me rendre. Mais il y avait un jaloux qui ne le voulut point, qui ne quitta jamais ma déesse, attendu qu'elle était sa femme, et qu'il avait surpris ses regards et les miens, et qu'il avait entendu à merveille les demandes et les réponses. Je lui pardonnai à cause de cela d'être inflexible, car je n'ai jamais été injuste: il avait raison et j'avais tort. Mais s'il ne m'avait pas lié les mains, qu'en pensez-vous? j'aurais eu encore plus de tort avec lui. Le pauvre homme! malepeste, la jolie femme que sa femme! Si vous l'aviez vue, vous feriez

chorus. Il me semble que je la vois encore, ces deux yeux me sont restés dans l'esprit, et le jaloux aussi. Et pour lui, il n'y a que quand je bois que je lui pardonne. Mais quand on a du vin, tout passe; il rend les gens bons et humains, c'est ce qui fait que je m'attache. Je vous exhorte à en faire autant, mon garçon: la bonté est une belle chose, on ne doit rien négliger pour en avoir. Ces vilains buveurs d'eau sont si rancuniers, si sérieux, et quand on est sérieux on est de si mauvaise humeur, on a une dent contre tout le monde; au lieu que le vin réjouit la bile, et de la bile nous en avons tous: ergo, il faut boire; il n'y a point de docteur de Sorbonne qui puisse disputer quelque chose à cet argument-là, il se moque du distinguo, et moi aussi. Allons, songeons à notre bile, la mienne a besoin d'une rasade; compère, vous êtes bilieux, songez à vous, et ne m'oubliez pas; poursuivons.

Nous quittâmes la ville: il y avait bien de la différence entre moi qui en sortais, et moi qui y étais venu; j'en sortais en héros, et j'y étais entré en moucheur de chandelles. Et voilà le monde: aujourd'hui petit, demain grand. Il y aurait de belles choses à dire là-dessus, mon ami: parmi les héros on trouverait bien des gens qui à leur manière n'étaient que des moucheurs de chandelles aussi bien que moi; et puis un hasard est venu qui les a faits acteurs; et puis, qui est-ce? ce sont des hommes admirables. Ce que je vous dis là est presque sublime, c'est du beau; mais il m'ennuie. Tant y a que me voilà le héros de ma troupe: marchons; je suis à la tête du chariot, je chante, je suis gai, j'en conte aux actrices qui n'en sont pas fâchées, je suis l'espoir des recettes. Il ne me reste plus qu'à étudier des rôles, et il est résolu qu'à la ville où nous allons je m'enfermerai huit jours pour en apprendre deux ou trois; car de ma mémoire j'en ferai ce que je voudrai, et pendant que je jouerai ceux que je saurai, j'en apprendrai d'autres; et, d'autres en autres, j'en aurai bientôt un magasin.

Nous voilà arrivés: je n'avais pris que huit jours pour étudier, et j'en eus douze, parce que mes camarades furent trois ou quatre jours à préparer leur théâtre; de sorte que je savais près de quatre rôles, quand je commençai à jouer. Je n'aime pas à me vanter, moi, je suis naturellement modeste, comme vous avez pu voir; mais cela n'empêchera pas que je ne vous dise que je parus comme un astre. Il y eut quelqu'un qui me compara à une comète; mais la comparaison d'un astre vaut mieux: car la comète, compère, on dit qu'elle pronostique malheur, et moi je ne procurais que du bonheur à mes camarades, et du plaisir aux autres.

Remarquez bien que je ne cessais d'étudier pour être en état de jouer toujours. Voilà qui est une fois dit, car je n'aime pas les répétitions, si ce n'est celle du plaisir, comme de boire, par exemple: ainsi je ne ferai point de difficulté de répéter encore un verre de vin avec vous, pour le peu que cela vous plaise; hem, qu'en dites-vous? Mine d'hypocrite, vous en avez bien envie; vous êtes un ivrogne, mon camarade; quand vous voyez une bouteille, vous l'avalez avant que de la boire; je vous le pardonne parce que cela me ressemble, trinquons. Ce qui me charme dans ma manière de conter une histoire, c'est le talent naturel que j'ai d'y glisser toujours qu'il faut boire; ce qui est une riche parenthèse au cabaret: ne la laissons pas passer sans y faire honneur: point de vide. Je suis comme la nature, je l'abhorre. Bon, me voilà bien; reprenons le fil de ma vie à cette heure qu'il est arrosé.

Or vous saurez que je fus admiré, et vous vous ressouviendrez que je le serai toujours; car ma modestie ne me permettra pas d'en parler davantage, et il ne faut pas que je perde rien à cause que je suis modeste.

Dans la ville où nous étions, il y avait une dame toute fraîche arrivée de Paris; ce qui la rendait très respectable à toutes les femmes du pays. Elle était ridicule on ne saurait dire combien: aussi on l'admirait, il fallait voir. Car il faut qu'une provinciale se soit fait moquer d'elle à Paris pendant trois ou quatre mois, pour avoir l'honneur d'être admirée dans sa province, c'est la règle. Or cette dame si admirable, à cause qu'elle était si ridicule, n'avait

pas voulu venir me voir la première fois que je parus: elle soutenait que je devais être détestable, et peut-être avait-elle raison; car moi-même, voyez le bon esprit, j'étais très vain de ce qu'on me trouvait tant de mérite, mais je n'étais pas certain de l'avoir, je n'y croyais pas tant que les autres, et je jouissais à tout hasard de l'opinion qu'on en avait. S'ils se trompent, c'est leur affaire, me disais-je quelquefois, prenons toujours, je suis le premier homme du monde ici; eh bien, monsieur le premier homme du monde, allez votre train: si vous êtes le dernier ailleurs, vous marcherez après les autres, et les autres seront les premiers: voilà qui est tout arrangé, point de bruit; allons, vive la joie. Où en suis-je, camarade? A cette dame qui soutenait que je devais être détestable, n'est-ce pas? Une troupe de campagne, disait-elle, ah! l'horreur! je ne saurais voir cela; je suis persuadée que cela soulève le coeur.

Cependant les autres femmes vinrent: Eh bien! leur dit-elle, vous êtes-vous bien diverties? Cet acteur si étonnant vous a-t-il remué l'âme? Car c'était dans une tragédie que j'avais joué. Eh! mais, répondirent-elles, vous devriez le voir, il y en a de pires que lui. Et remarquez, camarade, que pendant la représentation cet homme, qui n'était pas le pire de tous, leur avait fendu l'âme au lieu de la remuer; mais on n'osait pas le dire à Madame de peur de passer pour des ignorantes, s'il lui prenait fantaisie de me voir. Au reste, on lui rapporta que j'étais pourtant beau garçon, et que j'avais une figure assez revenante: Oui-da, dit-elle, eh bien, c'est quelque chose dans un acteur qu'une jolie figure. Mais se tient-il bien? n'est-il pas embarrassé de sa contenance? a-t-il des grâces? car il en faut, c'est ce qui pare; et je m'imagine qu'en disant que les grâces paraient, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour servir d'exemple.

Elle résolut qu'elle me verrait, au reste, à cause de ma jolie figure; et enfin elle arrive: je jouais la même tragédie. Dès que je parus, voilà tous les yeux sur elle pour savoir ce qu'elle en penserait. Elle écoute, mais négligemment, et comme une personne qui ne s'attend à rien de digne de son attention; cependant un petit signe de tête pareil à celui de Jupiter, quand il branle la sienne, et qu'il dit: Je consens, annonça d'abord que je n'étais pas si mauvais qu'elle l'avait cru. Connaissez-vous de ces gestes qui lorsqu'on regarde quelque chose signifient: pas mal, pas mal? Eh bien, ce fut de ce pas mal dont elle me gratifia. Mais à propos de Jupiter, avec quelle élégance ne l'ai-je pas mis là? Sans moi, camarade, vous n'y preniez pas garde; ah! qu'on trouve de belles choses à table! Mon ami Jupiter, dit-on, du temps qu'il régnait, n'avait qu'à branler la tête pour émouvoir et la terre et les cieux: suivez-moi; et la dame, en branlant la sienne, inspira du respect pour moi à toute l'assemblée. Corbleu! du respect! j'en mérite, au moins, pour avoir si bien dit. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais un peu de vénération me conviendrait assez. Vous riez, ma mine gâte tout. Ah! la peste de mine! Pour être un grand homme il ne m'en a jamais manqué que l'air; c'est ce qui m'a dégoûté du grand, et ce qui m'a fait embrasser le genre bouffon. Tenez, mon fils, on a beau faire et beau dire, c'est la mine des gens qui gouverne ordinairement les choses du monde. Vous me voyez aujourd'hui grenouiller sans façon avec vous au cabaret, n'est-il pas vrai? je passe une partie de ma vie dans cette bachique obscurité-là, et à cause de cela vous croyez que ce n'est rien qu'un homme comme moi: si je n'avais pas du vin, j'en pleurerais, de la pensée que vous avez. Mais je ne suis pas si sot que de pleurer, quand j'ai de quoi boire; tant y a que vous en croirez ce qu'il vous plaira, car je ne sais plus ce que je voulais dire: les réflexions me brouillent, ou bien elles me viennent toutes brouillées, lequel des deux? ne m'importe; je les donne comme je le sais, les bribes en sont bonnes. Et au surplus, comme dit le proverbe, les fous réfléchissent, et les sages font; et moi je bois: dans quelle classe suis-je? le proverbe n'en dit mot, cela m'embarrasse. Ne serais-je pas par hasard entre le ziste et le zeste? hem! qu'en pensez-vous? Tenez, je l'ai toujours dit, je le dis encore, et je le dirai tant qu'il y aura du vin, sans quoi je ne dis plus mot, c'est ma bouffonne de face qui me fait tort dans le monde, elle m'a coupé la gorge, tous les hommes s'y sont

trompés, on ne m'a jamais pris que pour un convive. Regardez-la, cette face: si mes souliers n'ont point de semelles, c'est elle qui en est cause; et remarquez que mes souliers n'en ont point, et que les vôtres ont tout l'air d'en avoir eu. Mais baste, consolons-nous, la semelle qui nous sert aujourd'hui se moque du savetier, jamais le vilain ne la raccommodera, c'est autant de cuir d'épargné. Attendez, j'oubliais de vous expliquer comme quoi ma face m'a réduit à la semelle qu'on ne raccommode point. C'est que quand je vis qu'on disait de moi: c'est un étourdi qui n'aime que la joie, et qu'on me croyait une tête de linotte: Oui-da, repris-je en moi-même, vous le prenez par là, messieurs les hommes, je suis donc une linotte: eh bien! les linottes chantent, et la linotte chantera; et depuis ce temps-là j'ai mis tout mon esprit en chansons, en chansons à boire, au moins, attendu que c'était le cabaret qui me servait de cage, et qu'on n'y apprend que des airs à boire. Aussi j'en ai appris, aha! allez, qu'on me cherche une linotte qui en sache autant, et qui les entonne aussi bien que moi: or par toutes les choses mises en ordre que je viens de vous expliquer, vous concevez, mon garçon, que c'est cette face joyeuse qui est l'origine du dépit qui m'a conduit à la taverne, où je me suis brouillé avec la vanité de la belle chaussure, et où j'ai bu de même que j'y boirai toutes les semelles qu'un autre aurait fait mettre à ses souliers. Qu'avez-vous à dire à cela? Il n'y manque pas un iota, voilà qui est clair et net: si je suis mal chaussé et mal peigné, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, c'est à ces hommes qui vous font perdre ou gagner votre procès sur la mine que vous portez. S'ils étaient aveugles, ils n'auraient fait que m'entendre, et ils m'auraient admiré, car je parlais d'or; mais ils ont des yeux, ils m'ont vu, et ma mine a tout perdu: ergo, si leurs yeux n'y voyaient goutte, leur jugement y verrait clair. Race de dupes, je vous le pardonne, et à ma face aussi. Je lui en veux si peu de mal que vous voyez tous les rubis dont je l'ai ornée, et j'espère qu'elle n'en manquera jamais. Savez-vous qu'elle me vaut une pièce de crédit au cabaret? tous les jours on me prête hardiment dessus, parce qu'on voit bien que celui à qui elle appartient ne manquera jamais de revenir dès qu'il aura de l'argent: il faut que ce drôle-là boive, ou qu'il crève; et on voit que je me porte bien. Je me porterais encore mieux si nous buvions, par exemple: à vous de tout mon coeur, en vérité. Où est-ce que j'ai laissé mon histoire? N'est-ce pas à Jupiter? Il valait bien une parenthèse; c'était un gaillard aussi, à ce que dit maître Ovide, qui en était un autre. Car, à propos, j'ai étudié, j'avais oublié de vous le dire: parlez-moi d'hoc vinum, hujus vini, voilà ce qui s'appelle un fier substantif. Savez-vous le décliner au cabaret? on commence par le genitivo parce qu'on dit en entrant au garçon: du vin; le garçon en apporte au nominativo: voilà le vin; il vous en verse après, et c'est au dativo; le dativo dure quelque temps, car vous en versez vous-même ensuite jusqu'à l'ablativo: c'est quand il n'y en a plus dans la bouteille; et puis vous rappelez le garçon pour en avoir, c'est le vocativo; et puis quand il en rapporte, vous recommencez par le genitivo en tendant votre verre, en disant: du vin; et par ce moyen vous faites votre déclinaison sans faute. Eh bien! ne suis-je pas un dru? ah, ah, ah, allons, mon ami, un peu du dativo dans mon verre, et chapeau bas, s'il vous plaît, malgré mes haillons.



### *Quatrième feuille*

Retournons à cette dame que j'ai si joliment comparée à Jupiter, et qui trouvait que je ne jouais pas mal, ensuite assez bien; après quoi: Mais ce garçon-là sera bon, s'écriait-elle à haute voix, je vous assure qu'il sera bon! (car elle ne s'embarrassait pas de nous interrompre, nous n'étions pas un spectacle assez grave pour elle), cet acteur-là promet beaucoup, il me surprend. Comment donc! il a du feu, des attitudes, une voix touchante; et ce n'était pas là ce qu'elle voulait dire, elle trichait sur sa véritable pensée, car je crois qu'elle n'entendait rien à ce que je valais, non plus qu'à ce que je ne valais pas: mais comme j'étais un gros garçon de bonne mine, qualité qui était fort de sa compétence, et qu'elle voyait aussi que les autres femmes me trouvaient ragoûtant, je suis persuadé qu'en me louant son intention était de me donner encore plus de relief dans l'esprit des autres, afin que le goût que je prendrais pour elle en fit plus d'honneur à ses charmes, car elle avait résolu que j'en prendrais, parce qu'elle avait dessein par galanterie d'en prendre elle-même, non pas à cause de mes beaux yeux, mais à cause du bel air; elle s'était mis dans l'esprit que c'était la manière du grand monde, voilà ce qu'elle avait rapporté de son voyage de Paris.

Mais, la pauvre dame! il ne lui appartenait pas de se donner de pareils airs avec son coeur de province; ces coeurs-là n'entendent pas raillerie, ils ne sont pas assez dégourdis pour cela, et cette femme du grand monde fit bientôt avec moi la franche provinciale: elle m'aima tout de bon, mais d'un amour de roman, de cet amour qui fait qu'on soupire, qui a des délicatesses qui ne finissent point, des langueurs, des sentiments à perte de vue. Elle allait au grand dessein, car elle en voulait à mon coeur directement; nous ne traitions que de cela ensemble, et que de la beauté sublime qu'il y avait à aimer bien tendrement: et effectivement, je crois que cela est beau quand on peut s'en entêter; mais moi je ne trouvais point de prise à ce beau-là, sa tendre spiritualité me faisait bâiller, il me semblait qu'elle passait tout son temps à admirer la finesse des choses qu'elle sentait, je crois que mon ingratitude l'amusait; car c'est ainsi qu'elle appelait mon défaut d'attention et de délicatesse. Jamais elle n'était si fort en goût de tendresse que quand elle n'était pas contente de moi; son coeur se délectait dans les reproches qu'elle me faisait; cela m'aurait pénétré l'âme si j'avais pu y entendre quelque chose: ah! les admirables sentiments! mais je n'en eus que cela, il ne tint qu'à mon coeur de faire bonne chère, et voilà tout. Si j'avais passé un an dans cette ville, peut-être cette âme si délicate se serait-elle humanisée; car, comme on dit, il n'y a point de chemin qui ne mène à Rome: ces personnes qui en fait d'amour ne veulent qu'un commerce de purs sentiments, qui ont mis toute leur complaisance à soupirer tendrement, et qui ne cherchent qu'à lutter de délicatesse avec vous, laissez-les faire, les pauvres gens. Tenez, toute cette tendresse les apprivoise pour l'amour, c'est un circuit que le diable leur fait faire, et qui les mène, sans qu'ils le sachent, où vous les attendez; ils y viendront, ne vous embarrassez pas. C'est seulement qu'ils prennent le plus long, mais on vous les étourdit pendant la marche; et ils arriveront comme vous les voulez.

Pour moi, je n'eus pas le loisir d'attendre la dame en question, et je la quittai dans le fort de ses délicatesses: je ne m'en souciais guère; car outre que je n'y trouvais pas grand ragoût, c'est qu'elle y mettait un ridicule qui les rendait encore plus fades.

Mais j'ai mal arrangé mon récit; voilà cette dame que je quitte et je ne vous ai pas encore conté comme quoi nous fîmes connaissance ensemble. Ma foi, arrangez cela vous-même, ou bien prenez que je n'aie encore rien dit de nos amours. Allons, retournons où j'en étais; je sais bien que je voulais boire, et jamais je ne me trompe, quand je me reprends là: c'est toujours où j'en suis; versez derechef; à vous, que le Ciel vous le rende; ah! je me retrouve. Je jouais une tragédie, et la dame louait mon jeu, n'est-ce pas? Voilà ce que c'est que le vin,

je lui découvre tous les jours de nouvelles qualités, il me donne de la mémoire, il me l'ôte, il fait comme je veux: aussi je l'aime, aussi j'en bois; et plus j'en bois, plus je l'aime, caractère du véritable amour.

Or donc (car si je me laissais faire, je ne finirais jamais quand je parle du vin, c'est un grand présent que le Ciel nous a fait: Primo, la vie, ensuite du vin; car si on ne vivait pas, comment boire? mais quelquefois boire console de vivre); or donc cette dame en question trouva que je jouais à son goût, et les éloges qu'elle me donna me firent tant de bien qu'on ne parlait plus de moi dans la ville, que comme d'un petit prodige: Madame une telle le trouve bon, disait-on, elle qui revient de Paris; et là-dessus, quand je passais, on me montrait du doigt: le voilà! et puis on me contemplait, mais passons cela, car je ne saurais le raconter sans rougir.

Quand la tragédie fut finie, tout le monde vint me féliciter, je ne savais à qui répondre. Vous m'avez enchanté, me disait l'un, du ton d'un homme à qui il était bien glorieux d'avoir plu, et puis s'en tenait là, mystérieusement; l'autre se brouillait dans un compliment qu'il voulait me faire; celui-ci cherchait des termes scientifiques qui ne s'attendaient pas de servir jamais à mon éloge. J'étais au milieu de tous ces admirateurs, quand la dame cria: Qu'il vienne, je veux lui parler. J'obéis, et j'allai saluer cette grande connaisseuse; elle était encore jeune, passablement jolie, d'un embonpoint entre le gras et le maigre, veuve par-dessus le marché: elle était assise, et la compagnie faisait un cercle autour d'elle, comme font des écoliers autour de leur magister. Vous irez loin, me dit-elle, d'un air prophétique et sans appel, vous irez loin; et toute la compagnie, faisant chorus, répétait: il ira loin. Quel âge avez-vous? me dit-elle. Vingt ans, madame (et par ma foi, je lui répondais par hasard, car je n'en savais rien moi-même; mais je le saurai toujours bien quand il me plaira, je n'en suis pas en peine: toujours vit qui n'est pas mort et je pense que je suis au monde du jouer que je naquis). Avez-vous été à Paris? Oui, madame. Oh! je ne m'étonne plus de la finesse de son jeu, il a vu les comédiens de Sa Majesté; mais à vingt ans jouer de cette force-là! en vérité, il effacera tout. Madame, vous avez bien de la bonté, je suis charmé d'avoir pu vous divertir. Oui, vous m'avez fait beaucoup de plaisir.

Tout le monde écoutait notre conversation en silence et la bouche ouverte, on croyait en me voyant voir tous les comédiens de Sa Majesté. Lieutenant, dit-elle alors, nous soupçons ce soir chez vous, emmenons-le avec nous. Lieutenant aussitôt de répondre qu'elle ne demandait pas mieux. Lieutenant son mari, qui était dans la foule, de crier brusquement: Oui-da, c'est bien dit, nous rions, car il a de l'esprit. Allons, notre cher, c'est fort bien imaginé. Avez-vous de l'appétit? il est en âge de cela. Mais il se fait tard, donnez-moi la main (c'est notre connaisseuse qui finit ainsi, et qui, en s'appuyant sur moi sans façon, humiliait par là les bourgeoises qui l'entouraient, et qui n'auraient pas osé être si dégagées qu'elle: c'était comme si elle leur avait dit: vous êtes trop sottes pour être aussi hardies que moi; et il semblait à la mine stupéfaite de ces bourgeoises qu'elles répondaient que cela était vrai).

Or je tenais donc cette dame sur le poing; Lieutenant marchait derrière nous avec sa femme qu'il tenait de même, et ce n'était qu'une singerie que sa femme lui faisait faire; car en retournant la tête pour voir cet écuyer, je vis qu'il était tout étonné de l'être, et qu'il était pris de respect pour cette cérémonie: il marchait comme s'il avait eu des entraves, et sa femme à son tour était toute émue de plaisir de se trouver menée par son mari: cela ne faisait plus un ménage de province, et elle rougissait de vanité.

Pour moi, la dame que je menais m'entretenait agréablement de mes talents pour le théâtre, il y avait même de la cajolerie dans ce qu'elle me disait, mais des cajoleries qui ne craignaient point d'être entendues, et qui se moquaient de la retenue provinciale: elle me trouvait hardiment de bonne mine, et d'une physionomie avantageuse; et moi, je m'extasiais à mon tour sur la gloire de ne pas déplaire à de si beaux yeux: c'était là ce qu'elle demandait,

car en province mettre de beaux yeux en avant, c'est dire qu'on aime, c'est donner son coeur, et demander celui des gens; je sentis tout cela à ses réponses, et nous n'étions pas encore arrivés chez le Lieutenant que je lui en contais dans les formes. Il y eut un endroit de notre conversation où je lui baisai la main, et il n'y eut point d'inconvénient à cela, je ne vis jamais de main si souple; cette main-là savait fort bien son grand monde, c'est ce qui fit que je répétais: Badin, je crois que ce n'est qu'une scène que vous jouez. Ah! Madame, c'est une vérité que je sens. Je n'en crois rien. Ah! Ma belle dame, repartais-je. Oh! pour belle, non; tout au plus jolie, à ce qu'on dit.

Nous en étions là, quand nous entrâmes dans la maison. On se mit à table, il y avait assez bonne chère, nous mangeâmes en gens qui ne se régalaient pas tous les jours, et je m'apercevais que ma dame faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'escamoter une partie de son appétit bourgeois et qu'elle voulait me paraître familiarisée avec les bons morceaux. Mais, ma foi, l'appétit prenait le dessus sur la vanité, elle avait beau faire l'hypocrite sur sa gourmandise, les mets la gagnaient malgré elle, et je voyais clairement qu'elle profitait de la fête aussi bien que moi, et de même que nos hôtes qui avalaient de grand coeur. Au reste, on boit en mangeant, c'est la coutume, il faut la suivre; allons, camarade, point de singularité, vivons comme tout le monde vit. Y a-t-il encore de ce jus dans le pot? Achéons s'il n'y en a guère; s'il y en a beaucoup, ne l'épargnons pas.

Ecoutez bien, je vais vous conter maintenant ce qui advint des galantries que nous nous dûmes, cette dame et moi, entre la poire et le fromage. La Lieutenante, qui se piquait d'être belle, m'avait sourdement lorgné pendant le repas, non pas qu'elle sentît rien pour moi, mais c'est qu'il lui fâchait d'être là sans tirer de moi à son tour une attestation qu'elle était aimable aussi bien que son amie, et peut-être plus. Son amie s'était aperçue de la diversion que la Lieutenante tâchait de faire, et je vis bien qu'elle trouvait cela ridicule, elle en souriait en me parlant; l'autre s'en aperçut aussi. Le Lieutenant, qui aimait le vin, s'amusait à le boire sans remarquer ce qui se passait, et moi je ne savais plus comment regarder pour ne point faire de jalouse; je ne me mettais à mon aise qu'en buvant, car alors je n'étais obligé qu'à regarder mon verre: hors de là j'étais épié pour voir ce que je ferais de mes yeux: l'une à droite semblait me dire: ne regardez donc que moi; l'autre me disait à gauche: pourquoi regardez-vous à droite? et pour ne fâcher personne, je ne regardais souvent que devant moi.

L'amie de la Lieutenante ne pouvait pas comprendre comment mon goût hésitait, je connaissais cela à son air; et la Lieutenante, oubliant le respect qu'elle devait à une femme qui avait été à Paris, était fort scandalisée de la hauteur avec laquelle son amie prétendait l'emporter sur elle: Paris tant qu'il vous plaira, on n'a que faire de l'avoir vu pour avoir un beau visage; et moi, malgré mon embarras, j'étais pourtant bien aise de me trouver comme cela entre deux vanités que j'avais fait naître, qui se disputaient ma faveur, et qui toutes deux attendaient leur sort de la fantaisie qui me prendrait. Je crus à la fin devoir partager mes faveurs, et honorer ces deux femmes de mes attentions à tour de rôle; mais cela ne décidait rien: la Lieutenante se serait bien contentée de mon indécision, car elle n'aspirait qu'à mettre les choses en litige, c'était assez pour ses charmes que d'être aussi avancés que des appas qui avaient pris le bon tour à Paris; mais les appas façonnés à Paris se croyaient insultés de ne lutter qu'à force égale contre de si rustiques rivaux: le combat n'était pas supportable, et la dame de Paris était outrée d'impatience. Enfin, n'y pouvant plus tenir: Ecoutez-moi, me dit-elle en me tirant par le bras avec véhémence et brusquerie, je veux vous voir jouer dans le comique, et mes avis ne vous seront pas inutiles, car je m'y connais, et personne ici ne saurait ce que vous valez sans moi. Ah! Madame, dit alors la Lieutenante, d'un souris moqueur, tout le monde n'a pas comme vous trois mois de séjour à Paris. Trois mois, madame! (c'est l'autre qui repart), dites cinq, s'il vous plaît, et quinze jours avec, entendez-vous? et ces cinq mois-là, sans vanité, m'en ont plus appris que vous n'en saurez peut-être

de votre vie. Ah! madame, je ne suis pas curieuse de savoir mépriser les autres, et il me paraît que vous n'avez que cet avantage-là. Vous ne vous y connaissez pas, madame, je n'ai appris là-dessus qu'à avoir pitié de leur ignorance. Et ici, madame, on a compassion de ces pitiés-là, dit l'autre. Et ici, madame, on devrait prendre garde à qui l'on parle, reprit-on. Héla, madame, ne sait-on pas qui vous êtes? Faut-il des lunettes pour vous reconnaître? En ce cas-là, prêtez-moi les vôtres. Qu'appellez-vous mes lunettes? Mais vous êtes bien hardie, femme d'Elu. Eh bien, qu'est-ce? Que vous a-t-il fait, cet Elu? reprit le mari de l'Elue. Que mal y a-t-il à porter lunettes? Je m'en servais à vingt-cinq ans, moi; vous pouvez bien en user à quarante, et vous n'en êtes pas plus vieille. Ah! monsieur, me dit-elle alors en se levant, j'étouffe, voilà des grossièretés qui me tuent; je me meurs, reconduisez-moi, je vous prie. Jasmin, éclairez; partons. Moi, quarante ans! A une femme comme moi! Et palsambleu, reprit l'Elu, est-ce que c'est offenser Dieu que d'avoir sa quarantaine? A qui en avez-vous donc, notre bonne amie? Taisez-vous, idiot, avec vos quarante sottises, s'écria-t-elle, en me prenant sous le bras, plus rouge que le feu, vous ne méritez pas l'honneur que je vous ai fait de venir chez vous. Eh bien, femme, il n'y a qu'à le reprendre, dit le bonhomme. Oh! la reprise sera petite, ajouta l'Elu. Mais l'autre était déjà en marche à ce dernier coup de langue, et se contenta de jeter un regard qui aurait voulu être un coup de foudre; et puis nous partîmes.

Mon camarade en était là de son histoire, quand nous entendîmes du bruit dans la rue; c'était un ambassadeur qui allait passer; nous n'avions plus de vin: mon camarade paya, et nous descendîmes; après quoi nous nous perdîmes dans la foule et je ne le revis plus du reste de la journée. Il me promit en me quittant de continuer son histoire quand nous nous reverrions; l'occasion ne s'en est pas encore trouvée, et cela viendra: c'est un gaillard qui me fera rire, mais je le lui rendrai bien, ma vie vaut bien la sienne.

Par ma foi, plus j'examine mon état, et plus je m'en loue. Si j'étais dans le monde, apparemment que j'aurais quelque charge, je serais marié, j'aurais des enfants. Sa charge, il faut la faire; sa femme, il faut la supporter, ses enfants, il faut les élever, et puis les marier après, c'est-à-dire ne garder que la moitié de sa vie, et se défaire de l'autre en leur faveur, c'est la règle: n'est-ce pas là quelque chose de bien touchant que ce tracas? Je connais des gens qui ont tout ce que je dis là, femme, charge, et enfants, et qui sont riches: je les vois pensants, ils rêvent creux, ils ont des physionomies sérieuses, qui servent de remède à l'envie de rire. Parlez-leur, ils se plaignent toujours: c'est de leur femme qui joue, c'est de l'Etat qui va mal, c'est du ciel, qui ne pleut pas à leur fantaisie; c'est du chaud, c'est du froid, d'un fils libertin, d'une fille coquette, d'une troupe de valets qui les servent mal, et les pillent bien; après cela, c'est des amis qu'il faut régaler, et qui ne seront peut-être pas contents, qui ont plus envie de compter vos plats que de les manger; c'est leur vanité qui vient voir si la vôtre soutient noblesse. Leur faites-vous trop bonne chère? Ils vous trouvent superbe et fastueux, vous les irritez parce que vous leur rendez la revanche onéreuse. Les régalez-vous de bon coeur, mais frugalement, faute de pouvoir faire mieux? Votre bon coeur est un sot qui ne leur apprête qu'à turlupiner de vos moyens. Serez-vous assez bien meublé pour eux, avez-vous assez de valets? Ils prendront garde à tout cela: vous le savez, vous craignez ce qu'ils en penseront, vous avez peur de rougir devant eux, il s'agit de leur considération ou de leur mépris, le coup de chapeau désormais sera plus honnête ou plus cavalier, selon l'état où ils vous trouveront; car enfin, tâtez-vous vous-même, voyez si suivant le hasard de ces choses-là, un homme ne vous est pas plus ou moins important dans le monde. Allez-vous manger volontiers chez des gens d'un étalage médiocre, qui donnent de tout leur coeur, mais qui ne peuvent que donner peu? Leur amitié vous pique-t-elle? Vous honorez-vous fort de les connaître? Parlez-vous d'eux souvent? non, ce sont de bonnes gens que vous aimez bien, mais pour les laisser là: leur commerce ne vous pare point, votre orgueil n'y gagne rien, ce

ne sont point là les connaissances qui vous donnent du nom, qui vous vantent dans l'esprit des autres; vous-même vous ne vous souciez guère de ceux qui n'ont que de pareils amis, vous voulez que les vôtres fassent du fracas, et vous voulez en faire aussi, pour être recommandé à leur amour-propre, pour être sur la liste de ceux qu'on peut voir en toute sûreté d'orgueil. Avec qui est-il? dira-t-on en vous montrant. Avec monsieur un tel, avec madame une telle. Oh! voilà qui va bien, on parlera de vous, on vous citera, vous en serez digne. Et qui est ce monsieur un tel dont le commerce vous est si honorable? Hélas, le plus souvent il n'est rien, lui, quant à son esprit, son coeur, et ses vertus; mais il a bon équipage, un bon cuisinier, il fait de la dépense, il se donne de bons airs, on le voit aux spectacles, les dames le saluent, les hommes l'accueillent: c'est un homme, enfin. Non, je dis mal, ce n'est pas un homme, c'est un riche, un possesseur de grandes places, un seigneur; et on voit partout des gens qui sont tout cela, sans mériter le grand nom d'homme; car qu'est-ce qu'un homme? Est-ce la naissance qui le fait? Non, appelez-le comme vous voudrez, elle ne le fait que le fils de son père, etc.

### *Cinquième feuille*

J'allais l'autre jour dire de belles choses sur l'homme, si la nuit n'était pas venue m'en empêcher; mais quand la nuit vient, mon luminaire finit; et puis, bonsoir à tout le monde.

Or sus, continuons mes rapsodies, j'y prends goût; elles ne sont peut-être pas si mauvaises, mais je les ai gâtées en disant que j'étais français, et si jamais mes compatriotes les voient, je les connais, ils ne manqueront pas de les trouver pitoyables. Car c'est une plaisante nation que la nôtre; sa vanité n'est pas faite comme celle des autres peuples: ceux-ci sont vains tout naturellement, ils n'y cherchent point de subtilité, ils estiment tout ce qui se fait chez eux cent fois plus que tout ce qui se fait partout ailleurs; ils n'ont point de bagatelles qui ne soient au-dessus de ce que nous avons de plus beau; ils en parlent avec un respect qu'ils n'osent exprimer, de peur de le gêner; et ils croient avoir raison; ou si quelquefois ils ne le croient point, ils n'ont garde de le dire, car où serait l'honneur de la patrie? et voilà ce qu'on appelle une vanité franche; voilà comme la nature nous la donne de la première main, et même comme le bon sens serait vain si jamais le bon sens pouvait l'être.

Mais nous autres Français, il faut que nous touchions à tout, et nous avons changé tout cela. Vraiment nous y entendons bien plus de finesse, nous sommes bien autrement déliés sur l'amour-propre: estimer ce qui se fait chez nous? eh! où en serait-on, s'il fallait louer ses compatriotes? ils seraient trop glorieux, et nous trop humiliés; non, non, il ne faut pas donner cet avantage-là à ceux avec qui nous vivons tous les jours, et qu'on peut rencontrer partout. Louons les étrangers, à la bonne heure, ils ne sont pas là pour en devenir vains; et au surplus nous ne les estimons pas plus pour cela, nous saurons bien les mépriser quand nous serons chez eux, mais pour ceux de notre pays, myrmidons que tout cela.

Voilà votre portrait, messieurs les Français. On ne saurait croire le plaisir qu'un Français sent à dédaigner nos meilleurs ouvrages, et à leur préférer des fariboles venues de loin. Ces gens-là pensent plus que nous, dit-il en parlant des étrangers; et dans le fond, il ne le croit pas; et s'il s'imagine qu'il le croit, je l'assure qu'il se trompe. Eh! que croit-il donc? rien; mais c'est qu'il faut que l'amour-propre de tout le monde vive. Primo, il parle des habiles gens de son pays, et, tout habiles qu'ils sont, il les juge: cela est hardi, cela lui fait passer un petit moment assez flatteur; il les humilie, autre irrévérence qui lui tourne en profondeur de jugement. Qu'ils viennent alors, qu'ils paraissent, ils ne l'étonneront point, il les verra comme d'autres hommes, ils ne déferont point monsieur: ce sera puissance contre puissance; et quand il met les étrangers au-dessus de son pays, monsieur n'est plus du pays, au moins:

c'est l'homme de toute nation; de tout caractère d'esprit, et, somme totale, il en sait plus que les étrangers même.

Ce n'était peut-être pas la peine de vous dire cela, lecteur français; car je m'imagine que vous ne vous souciez guère de quelle humeur vous êtes; ni moi non plus: je n'y prends nul intérêt; et si vous lisez mes paperasses, souvenez-vous que c'est l'homme sans souci qui les a faites.

Je gagerais pourtant bien que vous croyez que je suis à Paris, quoique je vous aie dit que j'en étais à plus de quatre cent lieues. Eh bien, si j'y suis, tant mieux pour moi, car j'aime à rire, et Paris est de tous les théâtres du monde celui où il y a la meilleure comédie, ou bien la meilleure farce, si vous le voulez: farce en haut, farce en bas; et plutôt à Dieu que ce fût toujours farce, et que ce ne fût que cela; plutôt à Dieu qu'on en fût quitte pour rire de ce qu'on voit faire aux hommes: je les trouverais bien aimables, s'ils n'étaient que ridicules; mais quand ils sont méchants, il n'y a plus moyen de les voir, et on voudrait pouvoir oublier qu'on les a vus: ah! l'horreur!

Je demandais l'autre jour ce que c'était qu'un homme, j'en cherchais un; mais je ne mettais pas le méchant au nombre de ces créatures appelées hommes, et parmi lesquelles on peut trouver ce que je cherche. Je ne sais où mettre le méchant: il ne serait bon qu'au néant, mais il ne mérite pas d'y être. Oui, le néant serait une faveur pour ce monstre qui est d'une espèce si singulière, qui sait le mal qu'il fait, qui goûte avec réflexion le plaisir de le faire, et qui, sentant les peines qui l'affligeraient le plus, apprend par là à vous frapper des coups qui vous seront les plus sensibles, enfin qui ne voit le mal qu'il peut vous faire, que parce qu'il voit le bien qu'il vous faut: lumière affreuse, si elle ne doit lui servir qu'à cela, ou bien l'emploi qu'il en fait est bien criminel; c'est à lui à vider la question, cela le regarde de plus près qu'un autre.

Il n'y a que le méchant dans le monde qui ait à prendre garde à son système, il n'y a que lui qui soit obligé d'être si sûr de son fait, qu'il ne se trompe point. Et remarquez que la plupart du temps les méchants sont les plus ignorants de tous les hommes; et si par hasard il y en a quelqu'un qui raisonne, qu'il examine un peu si ce ne serait pas pour se mettre en pleine liberté d'être méchant, qu'il s'est imaginé qu'il n'y avait point de mal à l'être. Cela se pourrait fort bien: car qu'il regarde les honnêtes gens, les gens de bien qui sont en petit nombre à la vérité, mais qui malgré cela soutiennent la société ici-bas, et la sauvent du désordre affreux que lui méchant et ses semblables y mettraient. Car que deviendrait la terre, si le peu qui y reste de vertu ne servait de contrepoids à l'énorme corruption qui s'y trouve? Bien nous en prend que cela soit ainsi, et que toujours un peu de bon conservé sur cette terre y maintienne un ordre que l'extrême quantité du mauvais emporterait sans une Providence. Mais c'est que Dieu est plus fort que l'homme: il faut que l'homme puisse toujours voir clair, et que le bien soit toujours là pour juger le mal, et le mal le respecte.

Revenons à notre méchant qui croit pouvoir l'être impunément; je disais qu'il regardât les gens de bien et assurément il y en a parmi eux qui ont autant ou plus d'esprit que lui: être homme de bien n'est pas être un sot, et de toutes les bêtises, la plus grande serait de le penser. L'homme d'esprit vertueux peut voir tout ce que voit le méchant, peut se dire tout ce que celui-ci se dit, et peut-être plus; car le vertueux a plus de dignité dans l'âme, il porte plus haut le sentiment de son excellence que nous avons tous: car c'est même l'abus de ce sentiment qui fait que nous sommes tous orgueilleux; en un mot, ce sentiment nous est naturel, et celui qui le consulte le plus peut en apprendre bien des choses inconnues à celui qui le néglige, il peut en tirer bien des pressentiments d'une haute destinée. Ces pressentiments, il est vrai, c'est toute âme, cela n'a point d'expression, et l'esprit alors aperçoit ce qu'il ne saurait dire, il n'aperçoit que pour lui; mais aussi ne serions-nous pas plus

divins dans ce que nous voyons comme cela, que dans ce que nous pouvons exprimer et que nous faisons nous-mêmes?

Quoi qu'il en soit, pourquoi l'homme vertueux, avec tout l'esprit qu'il a, trouve-t-il les raisonnements du méchant absurdes? pourquoi cette différence dans leurs sentiments? Car enfin l'homme vertueux serait quelquefois tenté d'être méchant: pourquoi y résiste-t-il, puisqu'il en sait autant que ce méchant qui n'y résiste pas, et qui croit que cela est sans conséquence? Oh! mais, dira ce dernier, c'est qu'il est retenu par une crainte que je n'ai point. Eh bien, pensez-vous qu'il y ait moins de bon sens dans sa crainte sublime, que dans votre désir avide et brutal de vous prouver qu'il n'y a point de risque à être ce que vous êtes? est-on moins aveugle dans votre cas que dans le sien? Et moi, je vous dis que c'est tout le contraire.

Un homme qui souhaite un bien avec ardeur, et qui brûle de l'envie de voir qu'il n'y a point de danger à y courir, a bientôt fait son affaire; cette extrême envie de jouir expédie bien vite les discussions: on n'est pas délicat sur les raisons légitimes de faire une chose, quand on veut absolument la faire. Mais l'homme qui, malgré le penchant qu'il aurait à la faire, craint en même temps le péril qu'il peut y avoir à s'y livrer, oh! c'est lui qui y regarde de près: et assurément s'il faut de la finesse dans l'examen, ce sera lui qui l'aura, et dans toutes les affaires de la vie, vous vous en fierez toujours bien plus à lui qu'à l'autre. Tenez, ôtez la peine qu'il y a à être bon et vertueux, nous le serons tous; il n'y a que cette peine qui a fait de si sottises philosophiques: les systèmes hardis, les erreurs les plus raisonnées, tout vient de là. On ne saurait croire ce que cette peine-là fait devenir notre pauvre esprit, ni jusqu'où elle le dupe; et malheureusement pour nous encore, la nature prête, quand nous voulons nous égarer dans nos considérations: elle a de quoi tromper celui qui la veut voir mal, comme elle a de quoi éclairer celui qui la veut voir bien.

Mais à propos de considérations, je m'avise de voir que je ne m'en suis pas mal donné: je ne sais point comment cela s'est fait; mais si elles ne sont pas bonnes pour vous, elles ont tout ce qui leur faut pour moi: c'est qu'elles me rendent meilleur; et, au surplus, si le Japon me venait en pensée, je parlerais du Japon: eh! pourquoi non? me suivre qui voudra. Au reste, quand on a mangé son bien, qu'on n'a plus de commerce avec la vanité de ce monde, et qu'on est vêtu de guenilles, enfin quand on ne jouit plus de rien, on raisonne de tout.

Les choses vont, et je les regarde aller; autrefois j'allais avec elles, et je n'en valais pas mieux; parlez-moi, pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'intérêt à rien. Autrefois, par exemple, je n'aurais pas pensé si juste sur une chose qui me frappe actuellement.

C'est que je vois de ma fenêtre un homme qui passe dans la rue, et dont l'habit, si on le vendait, pourrait marier une demi-douzaine d'orphelines. Voilà un vrai gibier pour un chasseur de mon espèce: ah! que j'aurai de plaisir à tirer dessus, du grenier où je suis. Voyons, voici un pauvre homme comme moi qui lui tend la main pour avoir quelque chose, et il ne lui donne rien: apparemment qu'il lui dit: Dieu vous bénisse; et c'est toujours quelque chose que de renvoyer à Dieu une charité qu'on ne veut point faire; parlons à notre homme: Ah! monsieur, que vous avez bonne mine! que vous êtes brillant! Je cherche un homme, c'est-à-dire quelqu'un qui mérite ce nom; par hasard ne seriez-vous pas mon fait? car vous avez grande apparence. Attendez un moment que ma raison vous regarde; c'est une excellente lunette pour connaître la valeur des choses. Ahi! il me semble que votre habit n'a plus tant d'éclat, votre or se ternit, je le trouve ridicule: qu'est-ce que vous faites de cela sur un vêtement? on vous prendrait pour une mine du Pérou. Eh! morbleu, n'êtes-vous pas honteux de mettre sur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les distribuer en monnaie à tant de malheureux que voici, et qui meurent de faim? Ne leur donnez rien, si vous voulez, gardez tout pour vous; mais ne leur prouvez pas qu'il ne tient

qu'à vous de leur racheter la vie: n'en voient-ils pas la preuve sur votre habit? Eh! du moins, cachez-leur votre coeur, ôtez cet habit qui insulte à leur misère, et qui n'a ni faim ni soif. Ne savez-vous pas bien qu'il serait barbare de jeter votre argent dans la rivière, pendant que vous pourriez en secourir des affamés qui n'auraient pas de quoi vivre? Eh bien, n'est-ce pas le jeter dans la rivière que de le jeter sur un vêtement qui n'en a que faire, qui n'en devient ni plus chaud pour l'hiver, ni plus frais pour l'été? Eh! pour qui le galonnez-vous, ou le brodez-vous tant? Est-ce pour moi? Est-ce afin de m'inspirer plus de considération pour vous? Je ne donne plus dans ce piège-là; j'ai vécu plus d'un jour, le marchand ni le tailleur ne rendent point un homme respectable, et d'ailleurs je ne saurais vous regarder dans cet état-là, sans que les larmes m'en viennent aux yeux. Retirez-vous; je ne suis point un barbare: je vois des gens qui souffrent, je vois le bien que vous pourriez leur faire, et votre vue m'afflige. Allez, vous dis-je, vous n'êtes point un homme, et j'en cherche un. Si je voulais un tigre, je vous donnerais la préférence sur tous les tigres à quatre pattes; car ils ne sont pas si tigres que vous, puisqu'ils ne savent point qu'ils le sont, et qu'il ne tient qu'à vous de connaître que vous l'êtes.

Voyons ailleurs. Je vois là-bas bien des hommes, n'y en aura-t-il pas un tel qu'il me le faut? Attendez; j'en vois un devant qui tout le monde se courbe. Qui est-il? C'est un homme titré, les conventions l'ont fait un Grand; c'est-à-dire qu'elles lui ont donné le privilège d'être encore plus petit que les autres. S'en sert-il? je n'en sais rien: mais c'est une terrible chose que de n'avoir pas besoin de mérite pour être respecté; et ceux qui le saluent voudraient bien n'en avoir pas plus besoin que lui: ce n'est pas lui qu'ils saluent, c'est son privilège. Quand ces gens-là se plaignent d'un Grand, quand ils disent qu'il est dur, qu'il est ingrat, qu'il les méprise, laissons-les dire: en vérité, ils ne le méritent pas meilleur; car ils haïssent moins ses mauvaises qualités, qu'ils ne lui envient la liberté qu'il a de les produire.

J'ai connu dans ma vie un homme qui ne pouvait souffrir l'orgueil des grands seigneurs; il n'y avait rien de plus beau que la morale qu'il débitait là-dessus: s'il faisait jamais fortune, ce serait le plus raisonnable de tous les hommes, disait-on. Cette fortune lui vint, il fut mis en place: je n'ai jamais rien vue de si sot et de si superbe que lui alors. Et d'où vient qu'il avait paru si différent? C'est que quand un homme est dans une condition médiocre, il n'ose pas donner l'essor à son orgueil: il faut qu'il lui retienne la bride, il faut que notre homme file doux, en bon Français; car s'il s'émancipe, on l'humilie; et cela est mortifiant; de sorte que par orgueil prudent il s'humilie lui-même, afin que personne ne s'en mêle. Après cela, vous le voyez bon, simple, accommodant, ne pouvant comprendre les grands airs de certaines gens, n'imaginant point comment on peut être orgueilleux, levant les épaules sur tous ceux qui le sont. Ah! le bon apôtre! Tenez, voici ce qu'il pense: puisque je ne saurais montrer mon orgueil, il faut que je m'en venge sur ceux qui ont la liberté de montrer le leur, et qui le montrent. Il faut que je dise qu'ils me font pitié, cela les rendra plus petits aux yeux des autres, et empêchera qu'on ne les voie si fort au-dessus de moi; car ces gens-là, je ne saurais les souffrir, on ne paraît rien auprès d'eux, et je me soulage en les abaissant. Outre cela, c'est qu'en faisant profession de regarder l'orgueil comme une sottise, on croira que je n'en ai point, et que ce serait peine perdue d'en avoir avec moi, parce que je le mépriserais sans en être piqué, ou bien que je n'y prendrais pas garde.

Hem! l'entend-il bien, notre hypocrite? Soyez bien sûr qu'il pense tout ce que je lui fais dire, et partout où vous trouverez de ces esprits raisonnables, qui ont tant de pitié de l'orgueil des autres, ayez en toute sûreté pitié du leur: c'est un prisonnier qui voudrait être libre, et qui cherche querelle à tout orgueil qui a ses coudées franches, comptez là-dessus.

Mais je m'admire, moi, de tout ce que j'ai dit depuis une heure; je n'en voulais pas dire un mot, j'ai toujours été entraîné, je ne sais comment. Quand j'ai mis la plume à la main, j'ai cru



que j'allais continuer la suite de mon discours de l'autre jour, où il s'agissait de savoir ce que c'était qu'un homme, et de le définir. Point du tout, je l'ai oublié. Oh bien! que cela vienne à propos ou non, je veux pourtant dire ce que c'est que cet homme. Ce n'est ni la naissance ni les richesses qui le font, ce n'est pas non plus celui qui a de l'esprit, ce n'est pas la créature qui pense; car la pensée et le sentiment et tout ce que vous avez, enfin, appartient bien à l'homme, mais cela ne fait pas l'homme: je n'appellerais cela que les outils avec lesquels on doit le devenir. Or qu'est-ce donc encore une fois qu'un homme? Hélas, je ne le dirai, j'en suis sûr, que d'après vous-même, et d'après tout le monde, qui en irait bien mieux, si nous en avions quantité d'hommes.

Un homme, c'est cette créature avec qui vous voudriez toujours avoir affaire, que vous voudriez trouver partout, quoique vous ne vouliez jamais lui ressembler. Voilà ce que c'est: vous n'avez qu'à étendre ce que je dis là; tous les hommes la cherchent, cette créature, et par là tous les hommes se font leur procès, s'ils ne sont pas comme elle. Adieu, l'homme sans souci n'y voit plus goutte.

### *Sixième feuille*

Je viens de relire ce que j'ai écrit la dernière fois, et je ne l'ai pas trouvé mauvais; ma foi, je l'ai trouvé bon. C'est de l'excellente morale: en profite qui pourra, il ne la faut pas meilleure pour les honnêtes gens. A l'égard de ceux qui ne se soucient pas de l'être, je ne les compte pas, car ou ils n'ont point d'esprit, ou ils n'ont que de cela; et si c'est le dernier, c'est encore pis, ils ne liront ma morale que pour voir si elle est bien pensée. Voilà toute la tâche de ces messieurs-là: ils ressemblent à ceux à qui on donnerait de l'or, et qui ne s'en serviraient point, mais qui se contenteraient de le peser pour savoir à quel carat il serait. Ne serait-ce pas là un beau gain? eh bien, je les avertis qu'avec tout leur bel esprit, je ne les reconnais point pour juges en fait de morale. L'esprit ne sait ce que c'est, quand il en juge tout seul, et que le coeur n'est pas de la partie: il faut que ces deux pièces-là marchent ensemble, sans quoi on ne tient rien.

Mais, à propos de morale, je m'avise de penser que celle que j'ai mise la dernière fois fera une plaisante bigarrure avec ce qui la précède.

D'abord on voit un homme gaillard qui se plaît aux discours d'un camarade ivrogne, et puis tout d'un coup ce gaillard, sans dire gare, tombe dans les réflexions les plus sérieuses; cela n'est pas dans les règles, n'est-il pas vrai? Cela fait un ouvrage bien extraordinaire, bien bizarre: eh! tant mieux, cela le fait naturel, cela nous ressemble.

Regardez la nature, elle a des plaines, et puis des vallons, des montagnes, des arbres ici, des rochers là, point de symétrie, point d'ordre, je dis de cet ordre que nous connaissons, et qui, à mon gré, fait une si sottie figure auprès de ce beau désordre de la nature; mais il n'y a qu'elle qui en a le secret, de ce désordre-là; et mon esprit aussi, car il fait comme elle, et je le laisse aller.

Je vous l'ai déjà dit, je me moque des règles, et il n'y a pas grand mal: notre esprit ne vaut pas trop la peine de toute la façon que nous faisons souvent après lui; nous avons trop d'orgueil pour la capacité qu'il a, et nous le chargeons presque toujours de plus qu'il ne peut.

Pour moi, ma plume obéit aux fantaisies du mien, et je serais bien fâché que cela fût autrement: car je veux qu'on trouve de tout dans mon livre, je veux que les gens sérieux, les gais, les tristes, quelquefois les fous, enfin que tout le monde me cite, et vous verrez qu'on me citera. Bref, je veux être un homme et non pas un auteur, et ainsi donner ce que mon esprit fait, non pas ce que je lui ferais faire. Aussi, je ne vous promets rien, je ne jure de rien;

et si je vous ennuie, je ne vous ai pas dit que cela n'arriverait pas; si je vous amuse, je n'y suis pas obligé, je ne vous dois rien; ainsi le plaisir que je vous donne est un présent que je vous fais; et si par hasard je vous instruis, je suis un homme magnifique, et vous voilà comblé de mes grâces.

Vous riez, peut-être levez-vous les épaules; mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un auteur méthodique? comment pour l'ordinaire s'y prend-il pour composer? Il a un sujet fixe sur lequel il va travailler; fort bien: il s'engage à le traiter, l'y voilà cloué; allons, courage: il a une demi-douzaine de pensées dans la tête sur lesquelles il fonde tout l'ouvrage; elles naissent les unes des autres, elles sont conséquentes, à ce qu'il croit du moins; comme si le plus souvent il ne les devait pas à la seule envie de les avoir, envie qui en trouve, n'en fût-il point, qui en forge, qui les lie ensuite, et leur donne des rapports de sa façon, sans que le pauvre auteur sente cela, ni s'en doute. Car il s'imagine que le bon sens a tout fait, ce bon sens si difficile à avoir, ce bon sens qui rendrait les livres si courts, qui en ferait si peu, s'il les composait tous; à moins qu'il n'en fît d'aussi peu gênants que l'est le mien, ce bon sens si simple, parce qu'il est raisonnable, qui sait mieux critiquer les sciences humaines, et quelquefois s'en moquer, que les inventer; qui n'a point de part à une infinité de doctrines qui sont les délices de la curiosité des hommes, enfin ce bon sens qui ne saurait durer avec aucune folie, comme avec la vanité d'avoir de l'esprit par exemple; et qui lorsque nous écrivons, et qu'il nous éclaire, nous a bientôt dit sur notre sujet ce qu'il en faut dire, car il ne se prête point à nos allongements, et c'est avec eux que nous faisons des volumes.

Aussi voit-on des ouvrages si languissants; j'admire comment l'auteur peut les finir; car à la vingtième page son esprit à demi mort ne va plus, il se traîne, et vous qui lisez son livre, vous le trouvez solide à cause qu'il est pesant; vous autres lecteurs, vous êtes pleins de ces méprises-là.

Je vous dis vos vérités sans façon, car je suis l'homme sans souci, et je ne vous crains point; vous ne verrez point de préface à la tête de mon livre, je ne vous ai point prié de me faire grâce, ni de pardonner à la faiblesse de mon esprit, cherchez ce verbiage-là dans les auteurs, il leur est ordinaire, et il est étonnant qu'ils ne s'en corrigent point, mais c'est qu'ils sont si enfants qu'avec cette finesse-là ils s'imaginent que vous ne pourrez pas vous empêcher de leur vouloir du bien, et qu'ils vont vous remplir d'une bonté, d'une charité à la faveur de laquelle ils feront glisser l'admiration qu'ils méritent: vous serez le lion qui n'aura plus de griffes, tant vous serez bien amadoué. La plaisante idée! elle me divertit.

Quand un auteur regarde son livre, il se sent tout gonflé de la vanité de l'avoir fait, il en perd la respiration, il plie sous le faix de sa gloire; et ce livre, il va le faire imprimer: les hommes en connaîtront-ils la beauté? crieront-ils au miracle? il voudrait bien leur dire que c'en est un, mais ils n'aiment pas qu'on leur dise cela; ils veulent au contraire qu'on soit humble avec eux: c'est leur fantaisie. Allons, soit, dit notre auteur, faisons comme il leur plaît.

Là-dessus il dresse une préface dans l'intention d'être humble, et vous croyez qu'il va l'être, il le croit, lui aussi; mais comment s'y prendra-t-il? Oh! voici le beau: imaginez-vous un géant qui se baisse pour paraître petit: il a beau se baisser, le Pantalon qu'il est, on lui voit toujours ses grandes jambes qui se haussent de temps en temps parce que la posture le fatigue. Eh bien, ce géant-là c'est la vanité de notre auteur: tenez, regardez bien, la voilà qui va se baisser. Lecteur, la matière dont j'entreprends de parler, dit-elle, est si grande, et surpasse tellement mes forces, que je n'aurais osé la traiter, si je n'avais compté sur ton indulgence: fort bien: c'est ici où le géant se fait petit.

Chut, poursuivons: ce n'est pas que quelques amis dont je respecte les lumières n'aient tâché de me persuader que mon travail ne déplairait pas; et il est vrai que l'étude profonde

que j'ai fait sur ma matière a dû, si je ne me flatte, m'en donner une assez grande connaissance. Voilà les jambes qui se redressent. Quelle singerie! je n'ai point d'esprit, j'en ai plus qu'un autre; on aurait pu mieux faire que moi, personne ne l'entend mieux; soyez indulgent, admirez-moi; mon sujet me surpasse, il ne me surpasse point. Tout cela s'agence dans la préface d'un auteur sans qu'il s'en aperçoive.

Faibles créatures que nous sommes! nous ne faisons que du galimatias, quand nous voulons parler de nous avec modestie.

Et à propos de modestie, l'autre jour un honnête domestique (si j'étais dans le monde, je dirais un valet ou un laquais, parce que ma vanité serait en haleine, et que le langage des honnêtes gens du monde me serait apparemment familier; mais aujourd'hui, je vois les choses tout simplement: dans un domestique, je vois un homme; dans son maître, je ne vois que cela non plus, chacun a son métier; l'un sert à table, l'autre au barreau, l'autre ailleurs: tous les hommes servent, et peut-être que celui qu'on appelle valet est le moins valet de la bande; c'est là tout ce que le bon sens peut voir là-dedans, le reste n'est pas de sa connaissance, et dans l'état où je suis, on n'a que du bon sens, on perd de vue les arrangements de la vanité humaine).

Or donc cet honnête domestique, à l'occasion de qui ma parenthèse me paraît fort raisonnable, me prêta l'autre jour un livre qui traitait de la modestie, et qui disait qu'il n'y en avait nulle part de la véritable: aurait-il raison? je n'en sais rien; mais effectivement, il me semble, à moi, que la modestie de tout le monde a l'air gauche.

Nous ne manquons pas de gens qui croient être modestes, et qui le croient de bonne foi; ils le paraissent même, à ne regarder que la superficie de cela. Mais examinez-les d'un peu près; celui-ci ne se loue point, par exemple, n'ayez pas peur qu'il se vante d'avoir la moindre qualité, il n'oserait presque dire qu'il est un honnête homme, il ne se sert là-dessus que de phrases mitigées, encore les bégaye-t-il; il est bon, il est généreux, serviable, franc, simple, il est tout cela sans en avoir jamais dit un mot. Oh! c'est qu'il vous trompe; il l'a dit, et le dit toujours; car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui rougit quand vous le louez, vous l'embarrassez tant qu'il ne sait que vous répondre, il perd contenance: oh! celui-là est modeste; non, c'est qu'il a tant d'amour-propre, qu'il en est timide, et inquiet, vous le louez en compagnie; tout le monde le regarde, et il n'aime pas à voir l'attention de tout le monde fixée sur lui; il est en peine, pendant que vous le louez, de ce que les autres en pensent; il a peur qu'on ne l'épluche en ce moment-là, et qu'il n'y perde; il a peur qu'on ne croie qu'il prend plaisir à ce que vous dites, et que cela n'indispose la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen de lui persuader que tout le monde est aussi charmé de l'entendre louer qu'il le serait lui-même, et vous verrez s'il sera embarrassé; il vous aidera à dire, il se livrera à vous comme un enfant, il vous dira: mettez encore cela, et puis encore cela. Ainsi ce n'est pas votre éloge qu'il craint, il le savourerait mieux qu'un autre; mais c'est l'esprit injuste et dédaigneux de ceux qui écoutent; appelez-vous cela modestie?

Je connais un homme qui, bien loin de se louer, se ravale presque toujours, il combat tant qu'il peut la bonne opinion que vous avez de lui; eût-il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle, il n'y songeait pas quand il l'a faite, il ne savait pas qu'il faisait si bien, et si vous insistez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout son cœur, et c'est parce que vous êtes prévenu en sa faveur que vous ne les voyez pas; que voulez-vous de plus beau? Ah! le fripon, il sait bien qu'il ne vous persuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réussir; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il disait; eh bien, son coup est fait, vous voilà pris; de quel mérite ne vous paraîtra pas un

homme qui, tout estimable qu'il est, ne sait pas qu'il l'est, et ne croit pas l'être? peut-on se défendre d'admirer cela? non, à ce qu'il a cru: aussi vous attendait-il là, et vous y êtes.

Je m'ennuierais de les compter, les faux modestes de cette espèce, ils sont sans nombre, il n'y a que de cela dans la vie; et comme dit mon livre, la modestie réelle et vraie n'est peut-être qu'un masque parmi les hommes: il est vrai qu'il y a tel masque qu'il est difficile de ne pas prendre pour un visage. Il y en a aussi quantité de si grossiers qu'on les devine tout d'un coup; et ceux-là, je les pardonne volontiers, à cause qu'ils me font rire ou qu'ils me font pitié.

Je connais de bonnes gens très plaisants, par exemple; c'est que, sachant le cas qu'on fait de ceux qui ne se louent point, ils ont là-dessus fait leur plan, ils ont dit: je serai modeste, allons, cela est arrêté, et ils le sont. Ce n'est pas là tout: c'est que si après cela vous ne leur disiez point qu'ils le sont, ils vous le diraient eux-mêmes, et, si vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur coeur, ils vous rapportent des exemples de leur modestie, ils vous marquent les temps, les lieux, les actions avec une satisfaction, une naïveté pleine d'innocence; après cela, ils concluent, ils disent: cela est vrai, mon défaut n'est pas d'être vain; et pour preuve de cela, c'est qu'ils en font vanité, de n'être pas vains. Aussi ces gens-là, je ne dis pas qu'ils sont masqués, car ils ne portent point leur masque, ils ne l'ont qu'à la main, et vous disent: tenez, le voilà; et cela est charmant. J'aime tout à fait cette manière-là d'être ridicule; car enfin, il faut l'être; et de toutes les manières de l'être, celle qui mérite le moins de blâme ou de mépris, du moins à mon gré, c'est celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induit pas à erreur sur notre compte; il n'y a que les vanités fines et souples qui me révoltent.

Les ridicules bien francs, qui ne se cachent point comme je dis, qui se livrent à toute ma critique, à toute la moquerie que j'en puis faire, je ne leur dis mot, je les laisse là, ce serait les battre à terre; mais ces fourberies d'une âme vaine, ces singeries adroites et déliées, ces impostures si bien concertées qu'on ne sait presque pas où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, et qui mettent presque tout le monde de leur parti; oh! que je les hais, que je les déteste!

Cependant il faut faire semblant de n'en rien voir, car il faut vivre avec tout le monde: il ne s'agit pas de marquer ses dégoûts, et les gens qui se piquent de ne pouvoir souffrir ces sortes de défauts-là, qui les persécutent dans les personnes qui les ont, je ne les aime pas trop non plus, ces gens-là; ils ne sont point aimables: et qu'ils n'aillent point dire qu'ils n'en agissent comme cela que parce qu'ils sont amis de la vérité; ce discours-là ne vaut rien, ces grands amis de la vérité ne la disent point quand ils parlent ainsi. Ce n'est pas le parti de la vérité qu'ils prennent là-dedans; c'est qu'ils sont extrêmement vains eux-mêmes, et que leur vanité ne saurait endurer le succès des fausses vertus des autres: cela fatigue leur amour-propre, et non pas leur raison. Entendez-vous, messieurs les véridiques, ne nous vantez point tant votre caractère, je n'en voudrais pas, moi; vous n'êtes que des hypocrites aussi, avec cette haine vigoureuse dont vous faites profession contre certains défauts, et des hypocrites peut-être plus haïssables que les autres: car, sous ce beau prétexte d'antipathie vertueuse sur ce chapitre, vous ne trouvez personne à votre gré, vous satirisez tout le monde, aussi bien l'imposteur qui joue des vertus qu'il n'a pas, que l'honnête homme qui les a; vous êtes ennemis déclarés de tous les honneurs d'autrui; vous n'en voudriez que pour vous; tout ce qui est loué et estimé vous déplaît; et je ne suis point votre dupe. Laissez les gens en paix, souffrez la vertu, pardonnez aux autres hommes leur vanité, elle est plus supportable que la vôtre, elle vit du moins avec celle de tout le monde; les autres hommes ne sont que ridicules, et vous par-dessus le marché vous êtes méchants; ils font rire, et vous, vous offensez; ils ne cherchent que notre estime, et vous ne cherchez que nos affronts: est-il de personnage plus ennemi de la société que le vôtre?

Cependant on a la bonté de vous craindre; c'est à qui sera de vos amis, afin de n'être pas mordu; j'ai remarqué même que votre protection (car votre amitié en est une) gêne ceux à qui vous l'accordez; ils ne s'inquiètent plus d'eux; il leur semble, parce que vous les aimez, que leur fortune est faite, ils ne se gênent plus, ils parlent haut, ils raisonnent sur les autres, ils les jugent; et en effet on les écoute, on les entoure, et pendant que tout le monde n'ouvre la bouche sur votre chapitre qu'avec crainte et respect, eux ils jouissent superbement de l'avantage de parler de vous d'une manière aisée et familière; et on voudrait bien être à leur place: ils racontent vos reparties, vos jugements, vos audaces, ils ajoutent qu'ils vous querellent tous les jours, qu'ils vous retiennent, mais que vous n'entendez pas raison sur certaines choses. C'est un étrange homme, disent-ils, il faut marcher droit avec lui, les caractères faux ne l'accommodent pas, du reste le meilleur garçon du monde, et le plus simple; je lui dis ce que je veux, moi; quelquefois il se fâche, et il me divertit; mais on ne le changera point.

Tout ce que je dis là, au reste, je l'ai vu arriver comme je le raconte, et je le rends trait pour trait.

### *Septième feuille*

Ecoutez, mon lecteur futur, je vous mépriserais bien, si vous ressembliez à certaines gens qu'il y a dans le monde. Oh! que l'esprit de l'homme est sot, et que les bons auteurs sont de grandes dupes, quand ils se donnent la peine de faire de bons ouvrages! encore s'ils n'écrivaient que pour se divertir, comme je fais à présent, moi, passe. Un lecteur, quelque ostrogot qu'il soit par exemple, ne saurait mordre sur le plaisir que j'y prends; je l'en défie. Qu'il dise, s'il veut, que mon livre ne vaut rien; que m'importe, il n'est pas fait pour valoir mieux. Je ne songe pas à le rendre bon, ce n'est pas là ma pensée, je suis bien plus raisonnable que cela, vraiment; je songe qu'à me le rendre amusant.

Est-ce qu'il y a des lecteurs dans le monde? je veux dire des gens qui méritent de l'être.

Hélas! si peu que rien; je dis même à Paris, qui est une ville où il y a tant de beaux esprits, tant de jeunes gens qui font de si jolis petits vers, de la petite prose si délicate; où il y a tant de femmes qui sont si aimables, et qui à cause de cela sont si spirituelles; tant d'hommes qui ont du jugement, parce qu'ils sont graves et flegmatiques, tant de pédants qui ont l'air de penser si mûrement; enfin, à Paris où il y a tant de gens qui font mine d'avoir du goût, et qui ont appris par coeur je ne sais combien de formules d'approbation ou de critique, de petites façons de parler avec lesquelles il semble qu'on y entend finesse.

Mais laissons cela, je n'en parle qu'à l'occasion de deux personnes que je viens en passant d'entendre raisonner sur un excellent livre, et qui en raisonnaient pitoyablement; et dans le fond il n'y a pas grand inconvénient à tout cela: car qu'est-ce que l'esprit, pour qu'on se scandalise tant des injures qu'on lui fait? je jetterais à croix et à pile de dire que j'en ai beaucoup, ou que je n'en ai point du tout, je n'y croirais ni gagner ni perdre. Quelques idées de plus qui n'aboutissent à rien qu'à faire souvent du mal, qui ne donnent que du babil et de l'orgueil à celui qui les a, n'est-ce pas là l'esprit? je ne vois presque que le papetier qui ait intérêt qu'on ne le méprise point. Croyez-moi, celui qui n'en a guère est tout aussi avancé que celui qui en a beaucoup, et celui qui n'en a point s'en passe avec un peu de sens commun; car il ne faut que de cela dans la vie, il n'y a que de cela non plus, et je crois que les hommes ne vont pas plus loin: des passions et du sens commun, voilà leur lot, cela est en eux comme le sang est dans leurs veines, voilà ce qu'ils reçoivent de la nature; de l'esprit et des livres, voilà ce qu'ils y ajoutent, et on se passerait bien de leurs présents. Quand je parle de sens commun, les faiseurs de livres diront qu'ils ne cherchent que lui quand ils écrivent: mais celui qui est cherché ne vaut rien, il n'y a que celui qui nous vient dans le besoin qui est bon, c'est le véritable, et il arrive assez sans qu'on le cherche; il est simple, il ne sait point se redresser, se mettre sur ses ergots pour faire le prédicateur à propos de rien, il laisse faire cela à l'esprit qui son singe; c'est ce singe-là qui est philosophe et qui nous donne souvent des visions au lieu de sciences.

Je me souviens qu'un jour à la campagne nous disputions, deux de mes amis et moi, sur l'âme. Un bon paysan qui travaillait auprès de nous, entendit notre dispute, et me dit après: Monsieur, vous avez tant parlé de nos âmes: est-ce que vous en avez vu quelqu'une? et il avait raison de me demander cela, et je le demanderais à tous ceux qui en disputent.

Et à propos de science, il me revient encore dans l'esprit un fait qu'il faut que je dise. J'ai eu autrefois une maîtresse qui était savante. Sa folie était de philosopher sur les passions, pendant que je lui parlais de la mienne; cela m'impacienta, et je me mis à mon tour à philosopher dans mon petit particulier contre elle. J'avais remarqué qu'elle était glorieuse de savoir si bien jaser, je pris donc le parti de la louer beaucoup, et de faire le surpris de sa pénétration; elle m'en croyait enchanté. Savez-vous bien ce qui arriva? C'est que pendant qu'elle définissait les passions, je lui en donnai en tapinois une pour moi, que sa vanité lui fit prendre par reconnaissance, et qui m'ennuya à la fin, parce que j'en méprisai l'origine. Elle fut fâchée de la retraite que je fis; mais elle ne perdait pas tout: car, comme elle aimait à philosopher, je lui laissais de la besogne pour cela en me retirant. Elle ne parlait des passions que par théorie, comme de l'amour, de la jalousie, et de ses faiblesses: il n'y avait que son esprit qui les connaissait, et je les lui mis dans le coeur, afin de les approcher de plus près d'elle, de sorte qu'il ne tint qu'à elle de les connaître encore mieux. Mais je crois qu'elle s'occupa plus à les sentir qu'à les examiner; on ne songe guère à ce qu'elles sont quand on les a, et, depuis ce temps-là, j'ai conçu qu'on ne les connaît bien, que lorsqu'on ne les a plus.

Si les femmes lisent cet article-ci, elles m'en voudront du mal. Mais qu'elles me le pardonnent: c'est la seule fois de ma vie que j'ai été inconstant; encore ne l'ai-je été que

parce que je ne m'étais fait aimer que par espièglerie, et que je ne pouvais pas songer à l'amour de ma maîtresse sans le trouver comique, et sans la trouver elle-même ridicule de l'avoir pris; et je crois que j'avais raison, mon inconstance était de bon sens.

Un homme de ma connaissance fit un jour à peu près comme moi. C'était un fort honnête homme, mais il n'était pas riche, il plaidait, sa fortune dépendait du gain de son procès, et tout ce qu'il avait d'argent passait à la nourriture de ce procès, et au profit des défenseurs de son bon droit; cela rendait sa garde-robe modeste, il était fort simplement vêtu.

Dans cet état il prit de l'amour pour une très jolie demoiselle; notez qu'il était garçon de bonne mine; mais ses habits étaient trop bruns: la demoiselle ne fit que jeter les yeux sur sa figure si peu décorée, et voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus. Il avait de l'esprit, et sentit fort bien la cause de sa disgrâce. De crainte pourtant de se tromper, il ne se rebute point, il revient et soupire plus fort: hélas! loin qu'on l'entendît, on ne savait pas seulement qu'il fût là, son misérable habit était une nuée qui le couvrait. Mais attendez, il gagna son procès, et courut vite chez le marchand acheter de quoi se défaire de sa nuée; et deux jours après retourne chez la demoiselle, brillant comme un soleil. Oh! le soleil éblouit, échauffa, pour le coup. Ce n'était plus le même homme; on n'avait plus des yeux que pour lui, on lui répondait avant qu'il eût parlé; tout ce qu'on lui disait était un compliment: Que vous êtes bien habillé! que cet habit est galant! qu'il est de bon goût! et puis, laissez-moi, car je vous crains, ne revenez plus; et puis, quand vous reverra-t-on? Jamais, ma belle demoiselle, répondit à la fin notre homme, jamais; mais je vous enverrai la belle décoration où je me suis mis, puisque vous en êtes si touchée. Quant à moi, ce n'est que par méprise que vous me dites de revenir, car il y a deux mois que vous me voyez, et que vous ne le savez pas: ainsi ce n'est pas à moi à qui vous en voulez, car je n'ai point changé; j'ai pris d'autres habits, voilà tout, et c'est eux qui sont aimables, et non pas moi, je vous le dis en conscience; adieu, mademoiselle; et cela dit, il sortit, et ne la revit jamais.

Qu'il y a de femmes dans le monde comme cette fille-là! Etes-vous laid et mal fait? allez chez le marchand, sa boutique est un magasin de belles tailles et de jolis visages; les pierreries rendent encore un homme bien redoutable, on ne saurait croire le bon air qu'elles donnent.

Par ma foi, la nature a besoin qu'il y ait des femmes dans le monde, et nous aussi; mais si on les regardait bien fixement d'un certain côté (je dis en général, car il y des exceptions partout), elles paraîtraient trop risibles pour avoir rien à démêler avec notre coeur, elles cesseraient d'être aimables, et ne seraient plus que nécessaires.

En voilà pourtant assez contre elles, et je m'étonne moi-même d'en avoir parlé sur ce ton-là, car personne n'a plus été leur humble serviteur que moi. Mais tout ce que j'en dis là ne leur fera jamais de tort: ceux qui disent du mal d'elles et qui prêchent leurs défauts sont aux Invalides, répondait un jour un de mes amis à un vieillard qui voulait lui inspirer de l'indifférence pour elles; et j'y suis aussi, moi, aux Invalides, aussi bien que ce vieillard-là, car ma pauvreté vaut bien de la vieillesse avec elles, surtout avec les femmes du monde, et je ne dis pas assez: l'état d'un vieillard n'est pas si désespéré que le mien: encore, quand il est riche, lui passent-elles qu'il est jeune; mais quand on est pauvre, il n'y a plus de ressource, on est mort, ou bien autant vaut. Le mal est qu'on n'est mort qu'à leur compte, et qu'on ne l'est pas pour soi; au contraire, jamais on ne sent tant que l'on vit, que lorsqu'elles vous retranchent du nombre des vivants. C'est que le diable ne veut rien perdre: quand il voit qu'elles ne veulent plus de vous, il vous fait faire les deux mains, comme on dit au jeu, c'est-à-dire qu'avec tout le goût que vous avez pour elles, il vous donne encore le goût qu'elles ont perdu pour vous; des deux parts il n'en fait qu'une, et à vous la masse: n'êtes-vous pas bien à votre aise après cela?

Une de mes parentes fut mariée à un homme extrêmement âgé, elle était jeune et aimable, cela ne lui convenait point; mais elle était née si sage, et si raisonnable, qu'on crut que l'inégalité des âges serait sans conséquence; elle-même n'y sentit pas grand inconvénient quand elle se maria, elle épousa son vieillard sans chagrin, et pleine de confiance en ses forces, d'autant plus qu'il était extrêmement riche, et qu'il lui faisait un bon parti. Mais comme on dit proverbialement, c'était compter sans son hôte que de croire qu'elle s'en accommoderait; et cet hôte, c'est le diable, ou nous.

A peine y avait-il deux mois que la pauvre fille était mariée, que je lui vis les yeux plus éveillés, plus languissants, et plus inquiets que de coutume; car tout cela y était. Rien de plus serein, de plus paisible, et de plus tranquille que ces yeux-là auparavant. Comme nous étions, elle et moi, très familiers ensemble, je lui demandai à qui elle en avait: Je vous trouve différente de ce que vous étiez, lui dis-je; vous n'êtes pas contente. Tais-toi, mon cousin, me dit-elle, ne parlons point de cela. J'insistai: Conte-moi ce qui en est, lui dis-je, y a-t-il quelque chose qui vous chagrine? Je n'ai, me dit-elle, qu'un mot à te répondre: mon mari est si vieux. Eh! ne savez-vous pas bien qu'il l'était quand vous l'avez épousé? lui dis-je. Non, reprit-elle, je ne songeais pas à cela, et je ne savais pas que j'y songerais. Elle ne m'en dit pas davantage, et je devinai le reste; c'est que nous sommes des esprits de contradiction: pendant qu'on peut choisir ce qu'on veut, on n'a envie de rien; quand on a fait son choix, on a envie de tout; fût-il bon, on s'en lasse; comment donc faire? Est-on mal, on veut être bien; cela est naturel; mais est-on bien, on veut être mieux; et quand on a ce mieux, est-on content? oh que non! Quel remède à cela? Sauve qui peut.

Voyez, voilà deux jeunes gens qui s'aiment, on ne veut pas les marier ensemble, ils sèchent sur pied, ils se meurent; mariez-les, vous leur rachetez la vie, ils ne veulent que cela; ils ne se soucient pas d'avoir de quoi vivre, ils vivront assez du plaisir d'être ensemble. Enfin les voilà unis, et par-dessus le marché, ils sont riches; que de joie! que de transports! qu'ils vont être heureux! Point du tout; regardez-les, deux mois après: Monsieur sort déjà de son côté, et Madame du sien; ils se voient, parce qu'ils se rencontrent; qu'est donc devenu leur amour? il s'est perdu quand il a eu ses coudées franches, on le gênait plus, il n'était plus contrarié, on l'a laissé libre; il est mort de sa liberté. A présent que nos jeunes gens sont mariés, s'il venait une défense de s'aimer et de se voir, qu'il leur fût interdit de se trouver bien ensemble, vous verriez tout d'un coup renaître leur tendresse, ou plutôt leur esprit de contradiction, comme je l'ai déjà dit: oui, je crois que pour faire cesser tous les mauvais ménages, il n'y aurait qu'à défendre les bons.

Il y a des peuples dans l'Europe qui aiment la liberté jusqu'à sacrifier tout pour elle; ils sont devenus furieux quand on a voulu la leur ôter. Veut-on les assujettir? ce n'est pas par la violence qu'il faut s'y prendre. Rendez-les si libres, laissez-les jouir d'une liberté si outrée qu'ils s'en ennuient et qu'elle les choque eux-mêmes; ne prenez pas garde à eux, laissez-les faire, ne vous mêlez de rien, oubliez-les: ils viendront vous dire de les mettre aux fers, ils vous reprocheront votre patience; ils vous donneront en un jour plus de pouvoir contre eux que la violence ne vous en donnerait en cent ans: ils voudront un maître parce qu'ils n'en auront point, et vous pouvez vous reposer sur eux de l'étendue des droits qu'ils vous donneront alors.

J'ai une fois en ma vie aimé une femme avec passion, parce qu'à l'occasion de quelque chose, elle avait dit qu'elle ne pouvait me souffrir, et qu'elle ne me verrait jamais: je m'irritai de ce qu'elle avait des volontés si mutines; et quand je crus l'avoir un peu adoucie, je lâchai prise; voilà l'homme. De qui dans la vie veut-on se faire aimer? de ceux qui ne se soucient pas de nous. Il y a des gens qui donneraient deux de leurs meilleurs amis, pour avoir l'amitié d'un homme qui les fuit. Dire du mal de quelqu'un n'est le plus souvent qu'une manière de se



plaindre de son indifférence pour nous. Dans le temps que j'étais dans le monde, on me disait qu'il y avait un homme qui marquait toujours de l'aigreur dans ses discours, quand il parlait de moi; je m'avisai tout d'un coup de songer que je le saluais froidement quand je le rencontrais. Je le tiens, dis-je alors en moi-même, cet homme-là veut que je l'aime, il l'a mis dans sa tête, parce qu'il s'est imaginé que je ne l'aimais pas; et j'avais raison de penser cela, car dès que je l'eus salué d'un air riant, il me marqua tant d'amitié que je n'en savais que faire. Mais, malheureusement, j'en pris pour lui aussi, et cela fit qu'il m'aima toujours bien, mais qu'il ne me fêtait plus. Puisque je rapporte de temps en temps de petits traits de ma vie, ne vaut-il pas mieux que je vous la donne tout entière? cela ne m'empêchera pas de m'écarter quand il me plaira: vous voyez bien que j'écris comme si je vous parlais, je n'y cherche pas plus de façon, et je n'y en mettrai jamais davantage.

Au reste, je ne vous entretiendrai pas ce soir bien longtemps; car je suis prié d'un repas avec mes camarades: vous entendez bien que je veux dire un repas de gueux, et je vous en promets le récit quand j'en serai revenu; ce sera pour vous une leçon de joie. Ces repas-là ne sont pas les plus mauvais, je vous assure: la politesse n'y gêne personne. Aussi n'a-t-on que faire d'elle, quand on veut se divertir: ce n'est pas le plaisir qui l'a inventée; au contraire, je ne doute pas qu'il ne la chasse quelque jour. Je parle de cette politesse, ou si vous voulez de cette bienséance, de ce bel air que les gens du monde ont dans leurs festins, où il faut s'observer et avoir une façon de boire et de manger qui est de convention: diantre, cela est sérieux, prenez garde à vous; si vous haussez trop le coude en buvant, on dira que vous n'êtes qu'un provincial, qu'un petit bourgeois qui n'a pas coutume d'être en bonne compagnie; voyez ce que c'est: ô gens du monde, que vous êtes de pauvres gens!

Je disais un jour à un gentilhomme qui était tout frais débarqué de sa province, et que des personnes de considération avaient prié à souper: Eh! monsieur, où allez-vous vous fourrer? Vous êtes bien hardi de vouloir vous présenter tout de go à pareille fête, vous qui ne savez tout simplement manger, et couper vos morceaux, qu'à la manière de votre pays. Croyez-vous qu'il suffise d'avoir bon appétit? vraiment vous n'y êtes pas: c'est même le père des incongruités que l'appétit dans un homme qui ne sait pas le conduire en ce pays-ci. Comment remercieriez-vous ceux qui boiront à votre santé? je vous vois d'ici, vous pencherez civilement la tête, et vous serez un joli garçon avec cette contorsion-là. Dites-moi, aurez-vous en mangeant cet air libre et aisé qu'il convient d'avoir avec sa fourchette, son assiette, son verre et son couteau? Savez-vous le nom des plats qu'on vous servira? Avez-vous étudié votre dictionnaire de friandise et de gourmandise? il faut qu'un galant homme le sache, sous peine de ne paraître qu'un manant. Comment serez-vous assis? Vous tiendrez-vous bien droit à table? vous ne serez qu'un échalas. Y serez-vous sans façon? ah! le paysan! Le gentilhomme, épouvanté de ce que je lui disais, prit la chose très sérieusement, et aima mieux être malade que d'aller à son repas: il m'avoua même, six mois après, que j'avais raison et qu'il voyait bien qu'il m'avait eu obligation.

Les hommes avec toutes leurs façons ressemblent aux enfants: ces derniers s'imaginent être à cheval quand ils courent avec un bâton entre les jambes; de même les hommes: ils s'imaginent, à cause de certaines belles manières qu'ils ont introduites entre eux pour flatter leur orgueil, ils s'imaginent en être plus considérables, et quelque chose de plus grand; les voilà à cheval. Il y a tel homme dans le monde qui est si fort sur son droit, sur son quant-à-soi, qu'il aimerait mieux essayer une fourberie qu'une impolitesse. A combien de sots coupe-t-on la bourse en cajolant leur vanité! tout le monde est bourgeois gentilhomme, jusqu'aux gentilshommes mêmes. Les hommes sont plus vains que méchants; mais je dis mal: ils sont tous méchants, parce qu'ils sont tous vains. Y a-t-il rien de si malin, de si peu charitable que la vanité offensée? Je suis bon, disait un ancien, dont le nom ne me revient pas, je suis généreux; mon bien, ma vie, tout ce que je possède est à mes amis, aux indifférents même: me trahit-on? je l'oublie; me nuit-on? me fait-on du mal? je le pardonne; mais ne m'humiliez pas.

### *Le cabinet du philosophe*

Première feuille

Voici, ami lecteur, ce que c'est que l'ouvrage qu'on vous donne.

Un homme d'esprit, très connu dans le monde, mourut il y a quelque temps.

Parmi plusieurs choses qu'il laissa en mourant à un de ses amis, s'est trouvé une cassette pleine de papiers.

Le défunt, pendant sa vie, n'avait rien fait imprimer; et quoiqu'on estimât ses lumières, qu'on le sût capable de bien penser, qu'on souhaitât même qu'il mît ses pensées au jour, on ne se doutait point qu'il écrivît en secret, ni qu'il fût auteur clandestin; il l'était pourtant. Cette cassette contenait toutes ses productions, et ce sont elles qu'on vous donne. Il n'y en a pas une de longue haleine. Il ne s'agit point ici d'ouvrage suivi: ce sont, la plupart, des morceaux détachés, des fragments de pensée sur une infinité de sujets, et dans toutes sortes de tournures: réflexions gaies, sérieuses, morales, chrétiennes, beaucoup de ces deux dernières; quelquefois des aventures, des dialogues, des lettres, des mémoires, des jugements sur différents auteurs, et partout un esprit de philosophe; mais d'un philosophe

dont les réflexions se sentent des différents âges où il a passé.

Voilà ce que vous allez voir ici dans le style d'un homme qui écrivait ses pensées comme elles se présentaient, et qui n'y cherchait point d'autre façon que de les bien voir, afin de les exprimer nettement; mais sans rien altérer de leur simplicité brusque et naïve.

Attendez-vous à ce que je vous dis là; tâchez même de vous en faire un spectacle qui n'est pas commun.

Jusqu'ici vous ne connaissez presque que des auteurs qui songent à vous quand ils écrivent, et qui, à cause de vous, tâchent d'avoir un certain style.

Je ne dis pas que ce soit mal fait; mais vous ne voyez pas là l'homme comme il est. La coquetterie des attentions qu'il a là-dessus vous le déguise; et il me semble qu'il peut être curieux de voir un homme à cet égard-là.

En voici un, et ce n'est point un homme neuf. L'éducation, le commerce du monde, et l'habitude de réfléchir, l'ont mis en état de parler et d'être entendu; il s'est façonné à l'école des hommes, et n'a rien pris des leçons de l'amour-propre, c'est-à-dire de cette envie secrète que les autres écrivains ont de briller et de plaire.

Mais, dites-vous, pourquoi distribuer ces ouvrages-là par feuilles, et ne pas les faire imprimer tout à la fois?

C'est qu'ils sont en trop grande quantité, qu'il y en aurait pour plusieurs gros volumes, et que l'impression, telle que vous la dites, serait d'une dépense trop forte.

Au lieu que, de la manière dont on s'y prend, la vente de chaque feuille, (si cette vente est heureuse, sans quoi tout cesse), facilitera l'impression de chaque feuille; et ainsi, de feuilles en feuilles, on donnera sans se fatiguer tout ce qui est dans la cassette.

Il est vrai qu'en France un ouvrage distribué par feuilles ne paraît pas à son avantage; c'est tenter le jugement des lecteurs, que de le produire sous cette forme-là; c'est risquer qu'on ne le méprise.

La feuille semble ne promettre qu'une bagatelle, et n'est souvent que le coup d'essai d'un jeune auteur, ou de quelque aventurier de belles-lettres, de quelque petit esprit suffisant, qui se met à rêver dans son cabinet quelques platitudes, et qui en compose une brochure, dont l'impression ne régale que lui seul.

Mais un volume est respectable, et quoiqu'il puisse ne valoir rien dans ce qu'il contient, du moins porte-t-il une figure qui mérite qu'on l'examine et qui empêche qu'on ne le condamne sans le voir.

Car enfin c'est le prendre sur un ton très sérieux avec le public que de lui présenter un volume; c'est lui dire: prenez garde à ce que vous allez lire: et voilà ce qu'on ne lui dit point, quand on ne lui présente qu'une feuille; il semble même qu'on lui dise le contraire, et qu'on le prie de ne la lire que par distraction, qu'en passant et ne sachant que faire.

Ce n'est pourtant point ce qu'on vous demande ici, ami lecteur; ce n'est point en passant que nous vous proposons de lire ces feuilles; nous ne vous disons point non plus qu'elles méritent toute votre attention; nous ne les vantons ni peu ni beaucoup; nous vous les donnons seulement. Prenez la peine de voir ce qu'elles sont; ne les jugez point sous la forme où elles se présentent; n'en attendez d'avance ni plaisir ni dégoût; ne les lisez que dans la simple curiosité de savoir ce qu'elles valent, et suivant ce que vous en penserez, estimez-les, ou les laissez là.

Commençons. Voici ce que contiennent les premiers papiers que nous trouvons à l'ouverture

de la cassette; car nous les tirons au hasard, et ce sera toujours de même.

Allez dire à une femme que vous trouvez aimable et pour qui vous sentez de l'amour: Madame, je vous désire beaucoup, vous me feriez grand plaisir de m'accorder vos faveurs. Vous l'insulterez: elle vous appellera brutal.

Mais dites-lui tendrement: Je vous aime, madame, vous avez mille charmes à mes yeux: elle vous écoute, vous la réjouissez, vous tenez le discours d'un homme galant.

C'est pourtant lui dire la même chose; c'est précisément lui faire le même compliment: il n'y a que le tour de changé; et elle le sait bien, qui pis est.

Non, me répondrez-vous, elle ne le sait pas, elle ne l'entend pas ainsi.

Et moi je vous dis qu'elle ne saurait l'entendre autrement, et que je défie de s'y tromper.

Rien de ce qu'il y a de grossier dans ce: Je vous aime, ne lui échappe. Vous dirai-je plus? c'est ce grossier même qui fait le mérite de la chose, qui rend la déclaration si piquante et si flatteuse; elle n'est de conséquence qu'à cause de cela.

Cette prude n'en baisse les yeux, ou n'en paraît effarouchée, que parce qu'elle est au fait. Cette dévote ne rougit, ne s'enfuit, ou ne se fâche, que parce qu'elle y est aussi.

Celle-ci s'y méprend-elle, qui en redouble de minauderies, pour en avoir plus de charmes? N'est-ce pas en l'honneur de la chose qu'elle se rend les yeux tantôt si doux, tantôt si vifs?

Que veut dire celle-là, quand elle ôte son gant, pour vous montrer une belle main qu'elle a? Si elle ne vous entend pas, que vient faire là cette main?

Je le répète encore: toute femme entend qu'on la désire, quand on lui dit: Je vous aime; et ne vous sait bon gré du: Je vous aime, qu'à cause qu'il signifie: Je vous désire.

Il le signifie poliment, j'en conviens. Le vrai sens de ce discours-là est impur; mais les expressions en sont honnêtes, et la pudeur vous passe le sens en faveur des paroles.

Quand le vice parle, il est d'une grossièreté qui révolte; mais qu'il paraît aimable, quand la galanterie traduit ce qu'il veut dire!

Toutes ces traductions-là n'épargnent que les oreilles d'une femme; car son âme n'en est pas la dupe.

Je brûle d'amour pour vous, par exemple: c'est ce qu'on dit tous les jours, c'est ce qu'on chante, c'est ce qu'on écrit. Comment ferait-on pour exprimer cela, sans le Dictionnaire de la galanterie? Aussi ne puis-je m'empêcher de rire en moi-même, quand je vois une femme se scandaliser de quelques mots hardis qu'on lui dit, parce que ce n'est qu'une traduction qui l'offense. J'avoue pourtant qu'il faut être bien libertin pour ne pas prendre la peine de traduire quand on n'y perd rien, et que la vertu s'en contente.

De toutes les façons de faire cesser l'amour, la plus sûre, c'est de le satisfaire.

De toutes les indifférences que peut essayer une femme, la plus humiliante pour elle, c'est l'indifférence d'un homme qui l'aimait, et dont elle a fait cesser l'amour.

Un jour à la campagne on s'était longtemps entretenu de contes de fées dans une nombreuse compagnie. On avait parlé de toutes les qualités dont elles douaient un enfant qui venait de naître, quand elles en aimaient la mère.

Une jeune dame prête d'accoucher, et qui était un peu bel esprit, se frappa l'imagination de ce qu'on avait dit là-dessus; et voici en conséquence le rêve qu'elle fit la nuit suivante. C'est elle-même qui me l'a raconté.

Je rêvai, dit-elle, que j'allais accoucher, et que, par je ne sais quelle puissance invisible, je me sentis légèrement transportée dans l'appartement du monde le plus brillant. Un côté de cet appartement, pourtant, n'était garni que de petits tiroirs, mais si jolis, si bien travaillés qu'il n'y avait point d'ornement pareil à cela. Je regardais cette singularité, quand je vis entrer une femme d'un air majestueux, qui s'approcha de moi, et qui me dit en souriant: Je suis fée, j'ai lu dans le fond de ton coeur hier pendant qu'on t'entretenait des dons que nous pouvions faire aux enfants dont nous chérissons les mères. Tu souhaitas que les fées ne fussent pas des contes en l'air, et qu'il y eût quelqu'une qui voulût douer l'enfant que tu vas mettre au jour: je pénétrai ta pensée, je te sus bon gré d'avoir souhaité que nous existassions. Nous existons en effet, et je viens te récompenser de l'attention avec laquelle tu écoutais ce qu'on te disait de nous. C'est moi qui t'ai fait transporter ici. Tu fais cas de l'esprit, tu en as toi-même; et j'ai démêlé aussi que tu voudrais que ton fils fût doué de cette qualité. C'est moi qui la donne: je parle de la qualité d'esprit la plus estimable; car il y a des sortes d'esprit que je ne donne pas, et toutes les sortes en sont dans les tiroirs que tu vois.

Chaque tiroir a sa fée qui en dispose: je préside au premier, qui, aussi bien que les autres, contient une poudre que nous faisons respirer à l'enfant qui vient de naître.

La poudre de mon tiroir est celle du bon esprit, de l'esprit sage, et en même temps de l'esprit sublime; car il n'y a de sublimité que dans les bons esprits. Veux-tu de cette poudre-là pour ton fils? Car c'est un homme que tu vas mettre au monde. Dès que tu seras déterminée, tu accouches, et dans l'instant j'emploie ma poudre.

Au reste, je t'avertis d'une chose; c'est que tout sage, tout estimable, tout grand et sublime que soit l'esprit dont j'offre de douer ton fils, ce ne sera pas l'esprit ni le plus brillant, ni le plus estimé, ni celui qui fera le plus de fracas parmi les hommes: il est trop raisonnable pour cela, et ce n'est pas la raison qui fait le plus de fortune chez eux; elle ne les amuse pas assez, elle se refuse à tout ce qui nuit, elle ne fait de mal à personne. Hé! qui est-ce qui en ferait mieux qu'elle, si elle voulait? Mais elle est paisible, généreuse; en un mot, elle n'a ni malice ni étourderie, et il n'y a que ces deux choses-là qui divertissent les hommes. C'est toujours à leurs dépens qu'il faut avoir de l'esprit, quand on veut rendre son esprit extrêmement célèbre. En revanche, l'esprit le plus célèbre par là n'est jamais dans le fond qu'un assez petit esprit, qui ne se connaît point en gloire, qui est pourtant pressé d'en avoir, mais qui ne saurait y être délicat, et qui court à la fausse; c'est-à-dire à la première venue qu'il ne distingue pas de la véritable.

Vois donc à présent si tu t'en tiens aux faveurs que je destine à ton fils: veux-tu qu'il soit un grand esprit, au hasard de briller ou moins, ou plus tard, et toujours plus difficilement que le petit esprit? Prononce.

A ces mots, me dit cette dame qui me contait son rêve, j'hésitai à prendre mon parti: ce fracas qu'on ne promettait point à l'esprit que recevrait mon fils me paraissait pourtant bien considérable et bien séduisant; enfin je ne me déterminais point.

Qu'en arriva-t-il? que ma fée, sans doute indignée de me voir hésiter, disparut; et qu'à sa place, je me trouvai entourée de cinq ou six autres fées, qui tenaient à la main un de ces petits tiroirs dont je vous ai parlé.

Les fées s'approchent et ne me disent mot: elles me montraient seulement leurs tiroirs, sur chacun desquels était un petit écrit, en guise d'étiquette, qui apprenait ce qu'ils contenaient.

Sur le premier tiroir que je lus, étaient ces mots: poudre de l'esprit de bagatelle, autrement dit, de l'esprit frivole.

Esprit de bagatelle! m'écriai-je. Est-ce là un présent?

Comment! si c'en est un, me dit la fée qui tenait le tiroir, si c'en est un! Le don d'homme à bonnes fortunes, le mérite de bon convive, le don des petits vers, des chansonnettes et une infinité d'autres menus avantages de cette force-là y tiennent, et rien ne met un homme dans une si aimable posture que l'esprit que je te présente.

Je ne répondis rien, et jetai mes yeux sur un autre tiroir, dont je remarquai qu'on avait effacé la moitié de l'étiquette. Voici ce qu'on y lisait, et qui n'apprenait rien: poudre alchimique de l'esprit... On ne pouvait lire le reste.

D'où vient, madame, qu'on a rayé la définition de cet esprit-ci? dis-je à la fée.

Que cela ne t'arrête pas, me répondit-elle, je vais te dire la vérité.

C'est la Raison qui a fait les étiquettes de toutes les sortes d'esprit qui sont renfermées dans nos tiroirs, et la définition qu'elle avait donnée à cet esprit-ci m'a paru de si méchante humeur que j'ai trouvé à propos de l'effacer. Si je l'avais laissée, il n'y aurait point eu de mère qui eût voulu de ma poudre pour son fils; et c'eût pourtant été grand dommage assurément: car malgré tout ce que la Raison en pense, c'est par le moyen de cette poudre qu'on acquiert l'esprit de la réputation la plus rapide et la plus bruyante.

Eh! pourquoi donc, dis-je alors, la Raison en fait-elle si peu de cas, et l'a-t-elle tant maltraité dans l'étiquette?

C'est, me répondit-elle, que la Raison est trop difficile, et qu'elle n'estime que ce qui lui plaît; mais, encore une fois, que cela ne te rebute pas, prends ma poudre, si tu veux assurer de la gloire à ton fils pendant sa vie.

Qu'appellez-vous: pendant sa vie, répartis-je. Est-ce que cette gloire ne lui survivra pas? Oh! me dit-elle, tu m'impatientes, cherche ailleurs des gloires qui survivent; tu n'en sais pas le défaut, de ces gloires-là. Apprends qu'on n'en jouit souvent qu'à la fin de ses jours, comme qui dirait à l'article de la mort. C'est un trésor d'avare, il n'y a que les héritiers qui en profitent: si tu veux l'immortalité pour ton fils, je n'ai pas ce qu'il te faut.

L'esprit que vous distribuez, lui dis-je alors, est sans doute celui dont m'a parlé la première fée que j'ai vue. Je m'en accommoderais volontiers, madame; mais ces licences qu'il prend, qui divertissent les uns et qui chagrinent les autres, ce goût qu'il a pour une célébrité facile à obtenir, je n'en voudrais point; aussi bien n'y a-t-il pas grand mérite à briller de cette façon-là. Mais si vous pouvez lui ôter les mauvaises qualités que je vous dis, sans rien retrancher de sa valeur, et du bruit que vous dites qu'il fait, je lui donne la préférence.

Apparemment que ce que je demandais était impossible, et que l'esprit en question ne pouvait se soutenir que par ses défauts, et qu'appuyé de la malice des hommes, car on ne me répondit rien, toutes mes fées disparurent comme avait fait la première; et je me retrouvai dans ma chambre, où je me réveillai.

Il y a des gens qui damnent, dans la seule crainte du ridicule qu'il y a dans le monde à vouloir se sauver.

Croirait-on qu'à respecter les idées des hommes, il serait plus honteux d'être converti que d'être un fripon?

Le monde ne veut ni qu'on se donne à Dieu, ni qu'on le quitte.

Achetez-moi, dit la Vie éternelle aux chrétiens, par le sacrifice de cette vie passagère.

Achetez ma durée, dit la vie passagère, par le retranchement d'une infinité de plaisirs qui m'abrégeraient; achetez mes douceurs, par le sacrifice de cette vie éternelle.

L'Eternité et le temps parlent donc le même langage; et il n'est question que de sacrifice dans la vie. Sacrifiez-moi votre liberté, dit la cour, dit le prince, dit ce seigneur, dit cette femme; sacrifiez-moi votre santé, disent ces plaisirs; sacrifiez-moi ces plaisirs, dit la Santé; votre honneur, dit la Fortune; votre fortune, dit l'Honneur: partout sacrifice.

Il y en a un qui est si beau, qu'il en impose à ceux mêmes qui ne le font pas; c'est le sacrifice du vice à la vertu, du crime à l'innocence, de l'improbité à son contraire. Chaque homme en particulier a besoin que tout homme avec qui il vit fasse avec lui ce dernier sacrifice.

Voilà ce qui rend ce sacrifice bien respectable, ce qui le met bien à l'abri de la raillerie. Or ce sacrifice-là fait déjà plus de la moitié de la religion.

Le reste de cette religion, ce sont ses mystères qu'il faut croire; et c'est là où cette Religion crie à son tour: Sacrifiez-moi, non votre raison, mais les raisonnements d'un esprit si borné qu'il ne se connaît pas lui-même.

## Deuxième feuille

Je me suis toujours défié en amour des passions qui commencent par être extrêmes; c'est mauvais signe pour leur durée. Les gens faits pour être constants, destinés à cela par leur caractère, sont difficiles à émouvoir.

Vient-il un objet qu'ils aimeront? ils le distinguent longtemps avant que de l'aimer: il ne fait d'abord sur eux qu'une impression imperceptible; ils se plaisent froidement à le voir, ne le sentent presque pas absent, et peut-être point du tout, quand il l'est; ils se passeraient de le retrouver, le retrouvent pourtant avec plaisir; mais avec un plaisir tranquille; s'en sépareront encore sans aucune peine, mais plus contents de lui. Ensuite ils pourront le chercher; mais sans savoir qu'ils le cherchent: le désir qu'ils ont de le revoir est si caché, si loin d'eux, si reculé de leur propre connaissance, qu'il les mène sans se montrer à eux, sans qu'ils s'en doutent.

A la fin, pourtant, ce désir se montre, il parle en eux, ils le sentent, et n'en vont guère plus vite; mais ils vont, et savent qu'ils vont, et c'est beaucoup. La lenteur ne fait rien à l'affaire; le tout dans ces gens-là, c'est d'aller, de chercher l'objet, et de se dire: je le cherche.

Après cela, pourtant, ne les croyez pas encore entièrement pris.

Cette paresse, ou cette lenteur de sentiments qu'ils ont, pourra fort bien faire qu'ils en restent là, si quelque difficulté les arrête en chemin, s'il faut de la peine pour retrouver ce qu'ils cherchent, si le hasard ne les sert pas; car ils n'aideront à rien.

Ils seront pourtant fâchés en ce cas-là: ils voudraient bien ne pas perdre leurs pas; mais ils s'accommodent de les avoir perdus, et se tiennent en repos aussi froidement qu'ils se sont mis en haleine.

N'y a-t-il point de difficultés à vaincre? Ils vont, comme je l'ai dit: ils cherchent avec ce paisible désir de voir, qu'ils satisfont tout doucement et à leur aise, qui, petit à petit, prend des forces, qui demande ensuite à être satisfait par préférence à d'autres envies, qui obtient cette préférence; ensuite qui la veut sur tout, et qui l'emporte; mais sans déranger le sang-froid de ces âmes-là, l'amour s'y introduit sans bruit, s'y établit, et s'en rend le maître de même.

Voilà comment cela se passe dans les gens dont je parle.

Jamais vous ne les voyez hors d'eux-mêmes: il n'y a point de transport chez eux, point de ces mouvements violents, de ces fougues impétueuses d'amour qui prennent à d'autres

personnes, et qui, à vrai dire, ne sont que des débauches de tendresse, dont le coeur, pour l'ordinaire, ne sort que vide et épuisé de sentiments, parce qu'il dissipe en un jour ce qui devrait lui durer des mois entiers.

Rien de tout cela dans ceux-ci: ce sont des coeurs bons ménagers, pour ainsi dire, qui ne dépensent leur amour qu'avec économie, qui en amassent de jour en jour, et qui en ont toujours beaucoup au-delà de ce qu'ils en montrent.

Aussi, ni l'habitude ni le temps ne les ruinent pas aisément, ces coeurs-là, et il faudra que vous ayez grand tort avec eux, s'ils vous quittent.

Les coeurs ardents et sensibles, au contraire, ne cessent bientôt d'aimer que parce qu'ils se hâtent trop et d'aimer et de sentir qu'ils aiment. Ils ne se donnent pas le temps de faire un fond, ils dissipent presque tout leur amour à mesure qu'il vient; et comme il ne leur en vient pas toujours, non plus qu'à personne, il s'ensuit que bientôt ils ne s'en trouvent plus.

Prévenez-vous un homme inconstant? Votre amour cesse-t-il avant le sien? il éclate, il crie, il s'agite, il se désespère; et le voilà guéri, le voilà sans rancune: son coeur, et peut-être même sa vanité, vous pardonne.

En fait d'amour, ce sont des âmes d'enfants que les âmes inconstantes. Aussi n'y a-t-il rien de plus amusant, de plus aimable, de plus agréablement vif et étourdi que leur tendresse.

Quittez-vous un homme constant? cessez-vous de l'aimer? vous le blessez mortellement; mais il sera affligé à peu près comme il est amoureux; c'est-à-dire sans bruit, sans faire d'éclats. Sa douleur ne sort presque point; il pourrait mourir de sang-froid. Il n'y a que le temps qui le secoure.

Aussi sont-ce des âmes trop sérieuses à cet égard-là, que les âmes constantes: elles n'entendent pas assez raillerie là-dessus. J'aimerais mieux l'enfance des autres; elle sied encore mieux à l'amour.

A peindre l'amour comme les coeurs constants le traitent, on en ferait un homme.

A le peindre suivant l'idée qu'en donnent les coeurs volages, on en ferait un enfant; et voilà justement comme on l'a compris de tout temps.

Et il faut convenir qu'il est mieux rendu, et plus joli en enfant, qu'il ne le serait en homme.

C'est une qualité dans un amant bien traité, que d'être d'un caractère exactement constant; mais ce n'est pas une grâce, c'est même le contraire: on dirait d'un mari qui fait bon ménage.

Tout ce qui sent la règle, tout ce qui n'est que conduite mesurée, enfin tout ce qui n'est qu'estimable, est trop froid aux yeux de l'amour. Il veut plus de grâces que de vertus.

Aussi les amants constants ne sont-ils pas les plus aimés. La constance leur donne quelque chose de grave et d'arrangé, qui glace l'amour, qui n'est plus dans son esprit, et qui ne s'ajuste point à son humeur folâtre.

On commence pourtant par louer beaucoup de pareils amants; mais on finit par perdre le goût qu'on a pour eux.

En amour, querelle vaut mieux qu'éloge.

Tenez toujours les gens inquiets, et jamais tranquilles. Paraissez plutôt coupable que trop innocent. Du moins soyez constant avec art, je veux dire, qu'il ne soit jamais bien décidé si vous le serez, ni même si vous l'êtes.

On se plaindra quelquefois de vous avec cette méthode-là, et tant mieux; rassurez les gens



alors; mais répondez à leurs reproches par plus d'amour que de bonnes raisons; soyez plus tendre que bien justifié.

Voilà en quoi consiste toute l'industrie des amants de part et d'autre. Est-elle praticable? peut-être que non: la raison la recommande bien; mais le coeur n'en saurait faire usage.

Si l'amour se menait bien, on n'aurait qu'un amant, ou qu'une maîtresse en dix ans; et il est de l'intérêt de la nature qu'on en ait vingt, et davantage.

Et voilà, sans doute, pourquoi la nature n'a eu garde de rendre les amants susceptibles de prudence; ils s'aimeraient trop, et cela ne ferait pas son compte.

Pour savoir de quelle manière il faudrait gouverner l'amour, voyez combien un amant est aimé, quand il est ingrat, ou combien lui est chère une ingrante dont il se plaint.

Je ne voudrais pourtant paraître absolument ni ingrat ni ingrante; et je consentirais à n'être point aimé, plutôt qu'à ne devoir la tendresse d'un coeur qu'à la douleur où je le plongerais: je veux qu'on soit adroit et point cruel; et ma maxime est que pour entretenir l'amour qu'on a pour nous, il est bon quelquefois d'alarmer la certitude qu'on a du nôtre.

Pourquoi les gens qui payent pour être aimés (et il y en a tant de ces gens-là) aiment-ils plus longtemps que ceux que l'on aime gratis?

C'est qu'ils ne sont jamais bien sûrs qu'on les aime; c'est qu'ils se méfient toujours un peu d'un coeur qu'ils achètent, ils ne savent pas s'il s'est livré, ils se flattent pourtant qu'ils l'ont; mais ils se doutent en même temps qu'ils pourraient bien se tromper; et ce doute, qui ne les quitte pas, fait durer le goût qu'ils ont pour la personne qu'ils aiment; ils souhaitent toujours d'être aimés, et on ne saurait souhaiter cela, qu'on n'aime toujours à bon compte soi-même.

Au lieu que la certitude d'être aimé nous distrait du désir de l'être. On dit: je suis aimé, et tout est fait: on en reste là.

Comment peut-on se flatter d'être aimé d'une femme dont on achète les faveurs? Dès que son avarice vous a vendu ce que son coeur pouvait vous donner, de quoi son coeur se mêlerait-il encore? il n'a plus de présents à vous faire.

Il y a un certain degré d'esprit et de lumière au-delà duquel vous n'êtes plus senti. Celui qui le passe sait qu'il le passe, mais le sait presque tout seul; ou du moins si peu de gens le savent avec lui, que ce n'est pas la peine de le passer.

Bien plus, c'est que c'est même un désavantage qu'une si grande finesse de vue; car ce que vous en avez de plus que les autres se répand toujours sur tout ce que vous faites, et embarrasse leur intelligence; vous ajoutez à ce que vous dites de sensible des choses qui ne le sont pas assez; de sorte que ce qu'on entend bien dans vos pensées dégoûte de ce qu'on y entend mal: on vous croit obscur, et non pas fin; on vous accuse de vouloir briller, quand vous n'avez point d'autre tort que celui d'exprimer tout ce qui vous vient.

Peignez la nature à un certain point; mais abstenez-vous de la saisir dans ce qu'elle a de trop caché, sinon vous paraîtrez aller plus loin qu'elle, ou la manquer.

En fait d'esprit, dans le monde, on confond deux sortes d'hommes: l'homme qui tâche d'être fin, et l'homme qui l'est naturellement.

Le langage de ces deux hommes-là a je ne sais quel air de ressemblance, qui fait qu'on ne les distingue point. Il faut avoir de bons yeux pour distinguer la finesse du raffinement.

Je n'ai guère vu de gens qui ne prennent l'un pour l'autre; et malheureusement ceux qui en savent assez pour ne pas s'y tromper se joignent assez volontiers à ceux qui s'y trompent: ils appuient leur méprise; et ce défaut de sincérité en eux est une marque que, tous bons esprits qu'ils sont, il leur manque encore quelque chose. Quand on est éclairé soi-même à un certain point, on ne saurait être injuste sur l'esprit des autres; on est leur juge, et jamais leur partie.

Rarement la beauté et le je ne sais quoi se trouvent ensemble.

J'entends par le je ne sais quoi: ce charme répandu sur un visage et sur une figure, et qui rend une personne aimable, sans qu'on puisse dire à quoi il tient.

J'ai lu quelque part sur ce sujet-là une fiction assez singulière: elle est d'un homme qui supposait avoir trouvé la demeure de la Beauté et du Je ne sais quoi.

Et voici à peu près ce qu'il disait. Cela est court; car je ne rapporterai que le précis de la fiction.

Un jour, dit-il, me promenant à la campagne, je rêvais à une des plus belles femmes du monde, que je voyais depuis huit jours à la campagne où j'étais, que j'avais regardée avec admiration la première fois que je l'avais vue, dont j'avais été moins touché à la seconde, et qu'enfin j'étais parvenu à voir avec indifférence, toute belle que je la trouvais toujours, toute belle qu'elle était en effet; et je me demandais pourquoi cette beauté digne d'admiration m'était devenue si insipide, pourquoi même la Beauté en général n'inspirait pas des sentiments d'une plus longue durée.

Je cherchais donc les raisons de ce que je vous dis là, quand je m'aperçus que j'étais entre deux jardins, dont l'un me paraissait superbe, et l'autre riant.

Les portes de ces deux jardins étaient l'une vis-à-vis de l'autre.

Sur celle du jardin superbe, on lisait ces mots en lettres d'or: LA DEMEURE DE LA BEAUTE.

Sur celle du jardin riant était écrit en caractères de toutes sortes de couleurs fondues ensemble, et qui en faisaient une qu'on ne pouvait définir: LA DEMEURE DU JE NE SAIS QUOI.

La demeure de la Beauté! dis-je d'abord en moi-même; oh, je la verrai: car qui dit Beauté, dit quelque chose de bien plus imposant que le Je ne sais quoi, de bien plus considérable à voir.

De sorte qu'entraîné par la force du mot, je n'hésitai pas à donner la préférence au jardin de Beauté, et à laisser là celui du Je ne sais quoi, dont je reviendrais m'amuser ensuite.

Tout déterminé que j'étais en faveur du premier, je jetai pourtant encore un regard sur le dernier qui me semblait si riant, et j'aurais souhaité qu'il eût été possible de les voir tous deux à la fois; mais vraisemblablement il n'y avait pas de comparaison à faire de l'un à l'autre; il fallait commencer par le plus curieux. C'est ce que je fis.

En entrant donc dans le jardin de Beauté, je remarquai les pas de plusieurs personnes qui y étaient entrées aussi, mais j'en remarquai bien autant de personnes qui en étaient sorties.

J'avance, et plus je découvre, plus j'admire.

Je ne vous peindrai point tout ce que j'y vis de beau; la description de ces lieux-là me passe: mais je fus étonné, je fus frappé. Figurez-vous tout ce qui peut entrer de grand, de superbe, de magnifique dans un jardin; tout ce que la symétrie la plus exacte, et la distribution la

mieux entendue peuvent faire de surprenant; à peine vous figurerez-vous ce que je vis.

Mais comment vous peindre ce que c'était que le palais que je trouvai, après avoir marché quelque temps? j'y renonce.

Si j'avais à faire des récits, ce serait de la personne que j'y vis sur une espèce de trône, autour duquel étaient rangés plusieurs hommes, qui, à ce qu'ils me dirent, ne m'avaient précédé dans ce lieu-là que d'une heure, et qui tous semblaient être immobiles, et comme en extase à la vue de cette femme assise sur le trône.

Jugez s'ils avaient tort: c'était la Beauté même, en personne, qui, de temps en temps, laissait négligemment tomber sur chacun d'eux, aussi bien que sur moi, des regards qui nous faisaient écrier à tous: Ah! les beaux yeux! et un moment après, ah! la belle bouche! ah! le beau tour de visage! ah! la belle taille!

A ces exclamations, la Beauté, en souriant, baissait un peu les yeux, d'un air plus modeste qu'embarrassé; et, sans rien répondre, recommençait à nous regarder tous, comme pour nous confirmer dans les sentiments d'admiration que nous avons pour elle, et par intervalle aussi redressait la tête avec un air de hauteur; qui semblait nous dire: Joignez le respect à l'admiration. C'était là tout son langage.

Dans le premier quart d'heure, le plaisir de la contempler nous fit oublier son silence; à la fin cependant j'y pris garde, et les autres aussi.

Quoi! dîmes-nous tous, rien que des souris, des airs de tête, et pas un mot: cela ne suffit point. N'y aura-t-il que nos yeux de contents? ne vit-on que du plaisir de voir?

Là-dessus, un de nous s'avança pour lui présenter un fruit qu'il avait cueilli dans le jardin: elle le reçut toujours en souriant, et avec la plus belle main du monde, mais sans ouvrir la bouche: elle ne remercia que du geste: il fallut nous en tenir à la regarder.

Apparemment que chacun de nous s'en lassa, car, petit à petit, notre compagnie diminuait; je voyais mes camarades s'éclipser; et bientôt, de tous les admirateurs avec qui je m'étais trouvé, il ne resta plus que moi, qui me retirai à mon tour.

En traversant une allée, pour m'en retourner, je rencontrai une femme qui paraissait extrêmement fière, et à qui, en passant, je fis une profonde révérence.

Où vas-tu? me dit-elle d'un air dédaigneux et mécontent. Je viens d'admirer la BEAUTE, lui dis-je, et je me retire. Eh! pourquoi te retirer? me répondit-elle. La Beauté n'a-t-elle pas dû te fixer auprès d'elle? que te reste-t-il à voir après l'avoir vue?

Rien sans doute, lui dis-je: mais je l'ai assez vue; je sais ses traits par coeur; ils sont toujours les mêmes: c'est toujours un beau visage qui se répète, qui ne dit rien à l'esprit, qui ne parle qu'aux yeux, et qui leur dit toujours la même chose; ainsi, il ne m'apprendrait rien de nouveau. Si la Beauté entretenait un peu ceux qui l'admirent, si son âme jouait un peu sur son visage, cela le rendrait moins uniforme, et plus touchant: il plairait au coeur autant qu'aux yeux; mais on ne fait que le voir beau, et on ne sent pas qu'il l'est: il faudrait que la Beauté prît la peine de parler elle-même, et de montrer l'esprit qu'elle a; car je ne pense pas qu'elle en manque.

Eh! qu'importe qu'elle en ait, ou qu'elle n'en ait point? me dit alors cette femme; en a-t-elle besoin, faite comme elle est? Va, tu n'y entends rien: s'il était question d'un visage ordinaire, je serais de ton avis; il serait avantageux que l'esprit l'animât, cela lui ferait grand bien, et suppléerait aux grâces qu'il n'aurait pas. Mais souhaiter que l'esprit aille jouer sur un beau visage, c'est souhaiter l'altération de ses charmes; l'esprit peut ajouter quelque chose à des traits informes; mais il nuirait à des traits parfaits: il ne serait bon qu'à les déranger. Un beau

visage est aussi achevé qu'il le peut être: il ne saurait mieux faire que de demeurer tel qu'il est: ce que les mouvements de l'esprit y mettraient en troublerait l'économie, puisqu'il est précisément au point qu'il le faut, et qu'il ne peut en sortir qu'à son dommage; ainsi, tu critiques sans jugement: c'est moi qui te le dis, qui suis l'immobile Fierté des belles personnes, et la compagne de la Beauté, qui ne m'écarte point d'elle, et qui ai grand soin de tenir son esprit froid et tranquille, afin qu'il laisse son visage en repos, et qu'il n'en diminue pas la noble décence. Il est vrai qu'heureusement je n'ai pas grande peine à tempérer l'esprit de la Beauté; il est de lui-même assez paisible pour l'ordinaire, ou du moins il n'ignore pas combien il est de conséquence qu'il reste grave, et qu'il ne fasse aucun désordre sur ce beau visage: il en respecte trop les intérêts pour songer aux siens.

Ce fut là le discours que me tint cette femme, et qui me parut si singulier, que je n'y répondis que par une révérence, après laquelle je la quittai, pour gagner promptement la demeure du Je ne sais quoi, où je retrouvai tous ceux qui m'avaient laissé chez la Beauté.

Il n'y avait rien de surprenant dans ce lieu-ci, et qui plus est, rien d'arrangé: tout y était comme jeté au hasard; le désordre même y régnait, mais un désordre du meilleur goût du monde, qui faisait un effet charmant, et dont on n'aurait pu démêler ni montrer la cause.

Enfin, nous ne désirions rien, là, et il fallait pourtant bien que rien n'y fût fini, ou que tout ce qu'on avait voulu y mettre n'y fût pas, puisqu'à tout moment nous y voyions ajouter quelque chose de nouveau.

Et malgré la fable qui ne conte que trois Grâces, il y en avait là une infinité, qui, en parcourant ces lieux, y travaillaient, y retouchaient partout; je dis: en parcourant, car elles ne faisaient qu'aller et venir, que passer, que se succéder rapidement les unes aux autres, sans nous donner le temps de les bien connaître; elles étaient là, mais à peine les voyait-on qu'elles n'y étaient plus, et qu'on en voyait d'autres à leur place, qui passaient à leur tour, pour faire place à d'autres. En un mot, elles étaient partout, sans se tenir nulle part; ce n'en était pas une, c'en était toujours mille qu'on voyait.

Eh bien, messieurs, dis-je alors à ceux qui étaient avec moi; ce séjour là est charmant; j'y passerais ma vie; mais celui qui l'habite, le JE NE SAIS QUOI, où est-il? menez-moi à lui, je vous prie; car vous l'avez vu, apparemment?

Pas encore, me répondirent-ils, et depuis que nous sommes ici, nous le cherchons sans avoir encore pu le trouver; il est vrai que nous le cherchons agréablement; car avec la plus grande envie du monde de le voir, nous ne nous impatientons point de ne savoir où il est; et dussions-nous ne le jamais trouver, nous sommes résolus de le chercher toujours.

Il faut pourtant qu'il soit ici, répondis-je; et je n'eus pas plutôt prononcé ces mots, que nous entendîmes une voix qui nous dit: Me Voilà.

Nous nous retournâmes tous alors, parce que nous n'apercevions rien devant nous, et nous eûmes beau nous retourner, nous ne vîmes rien non plus.

Où êtes-vous donc, aimable JE NE SAIS QUOI? dîmes-nous tous à la fois.

Me voilà, vous dis-je, nous répondit encore la même voix.

Et nous, de nous retourner encore, attendant toujours à le voir, et ne voyant jamais rien.

Vous nous dites: me voilà, repris-je, et vous ne vous offrez point à nous. Vous ne voyez pourtant que moi, nous dit-il. Dans ce nombre infini de grâces qui passent sans cesse devant vos yeux, qui vont et qui viennent, qui sont toutes si différentes, et pourtant également aimables, et dont les unes sont plus mâles et les autres plus tendres, regardez-les bien, j'y suis; c'est moi que vous y voyez, et toujours moi. Dans ces tableaux que vous aimez tant,

dans ces objets de toute espèce, et qui ont tant d'agréments pour vous, dans toute l'étendue des lieux où vous êtes, dans tout ce que vous apercevez ici de simple, de négligé, d'irrégulier même, d'orné ou de non orné, j'y suis, je m'y montre, j'en fais tout le charme, je vous entoure. Sous la figure de ces grâces je suis le Je ne sais quoi qui touche dans les deux sexes: ici le Je ne sais quoi qui plaît en peinture; là, le Je ne sais quoi qui plaît en architecture, en ameublements, en jardins, en tout ce qui peut faire l'objet du goût. Ne me cherchez point sous une forme, j'en ai mille, et pas une de fixe: voilà pourquoi on me voit sans me connaître, sans pouvoir ni me saisir ni me définir: on me perd de vue en me voyant, on me sent et on ne me démêle pas; enfin vous me voyez, et vous me cherchez, et vous ne me trouverez jamais autrement; aussi ne serez-vous jamais las de me voir.

### Troisième feuille

J'ai près de soixante ans, et il y en a trente-cinq que je n'ai pas passé un jour sans écrire quelques réflexions qui me sont venues sur-le-champ.

Je ne sais pas ce qu'elles deviendront, car je ne les donnerai jamais: je ne les estime pas assez pour cela: mais je ne les méprise point non plus; et si par hasard on les trouve, je suis, d'avance, d'accord avec ceux qui n'en feront point de cas, et je suis aussi de l'avis de ceux qui les croiront bonnes.

Je ne me souviens point qu'en les écrivant j'aie jamais songé qu'elles seraient lues, sinon à présent qu'apparemment j'y songe, puisque je m'avise d'avertir que je n'y ai pas songé.

Cependant pourquoi les ai-je écrites? est-ce pour moi seul? mais écrit-on pour soi? J'ai de la peine à le croire.

Quel est l'homme qui écrirait ses pensées, s'il ne vivait pas avec d'autres hommes?

Vous verrez que, sans m'en être douté, ce sont aussi les autres hommes qui sont cause que j'ai écrit les miennes: je n'ai pas eu dessein de les montrer moi-même; mais je n'ai pas oublié qu'on pouvait les voir.

A propos de pensée, il m'en vient une.

Je crois que ceux qui font des livres les feraient bien meilleurs, s'ils ne voulaient pas les faire si bons; mais, d'un autre côté, le moyen de ne pas vouloir les faire bons? Ainsi, nous ne les aurons jamais meilleurs.

Quand un auteur songe aux lecteurs qu'il aura, assurément il s'efforce de penser de son mieux, pour les satisfaire; et s'il a naturellement beaucoup d'esprit, il me semble que, par là, il va écrire les plus belles choses du monde.

Elles seront belles en effet, mais de quelle beauté? C'est de quoi il s'agit. D'une beauté qui n'est qu'un objet de curiosité pour l'âme, et jamais un profit pour elle: elle ne se méprend point à ces choses-là; elle les regarde, elle les admire même: elle dit: cela est beau, mais beau à voir, et voilà tout; elle ne s'y livre point, elle s'y amuse; ce sont d'adroites singeries, d'industrielles façons de l'Art, qu'elle loue comme intelligente, c'est tout ce qu'elle en peut faire, et elle ne s'y attache point comme sensible.

Je trouve que la plupart des prédicateurs ne sont que des faiseurs de pensées, que des auteurs.

Lorsqu'ils composent leurs sermons, c'est la vanité qui leur tient la plume, et la vanité a bien de l'esprit! Mais tout son esprit n'est que du babil.

Quand elle rencontre une idée pathétique, elle ne la quitte point qu'elle ne l'ait vidée de sentiment, pour la remplir de spiritualité; et de spiritualité, peu de gens en ont: voilà pourquoi les prédicateurs ne parlent la plupart du temps qu'à des sourds.

Pour du sentiment, tout le monde en a; aussi a-t-il la clef de tous les esprits: il n'y a que lui qui les pénètre et qui les éclaire; il ne trouve point de contradictions: toutes les âmes s'entendent avec lui; on ne lui fait point de chicane; il soumet.

En fait de religion, ne cherchez point à convaincre les hommes; ne raisonnez que pour leur coeur: quand il est pris, tout est fait. Sa persuasion jette dans l'esprit des lumières intérieures, auxquelles il ne résiste point.

Il y a des vérités qui ne sont point faites pour être directement présentées à l'esprit. Elles le révoltent quand elles vont à lui en droite ligne; elles blessent sa petite logique; il n'y comprend rien; elles sont des absurdités pour lui.

Mais faites-les, pour ainsi dire, passer par le coeur, rendez-les intéressantes à ce coeur; faites qu'il les aime: parce qu'il faut qu'il les digère, qu'il les dispose, il faut que le goût qu'il prend pour elles les développe. Imaginez-vous un fruit qui se mûrit, ou bien une fleur qui s'épanouit à l'ardeur du soleil: c'est là l'image de ce que ces vérités deviennent dans le coeur qui s'en échauffe, et qui peut-être alors communique à l'esprit même une chaleur qui l'ouvre, qui l'étend, qui le déploie, et lui ôte une certaine roideur qui lui bornait sa capacité, et empêchait que ces vérités ne le pénétrassent.

On ne saurait expliquer autrement la docilité subite de certaines gens, et la prompte conviction qui les entraîne.

Il faut bien qu'il se passe alors entre l'esprit et le coeur un mouvement dont il n'y a que Dieu qui sache le mystère. Est-ce que la persuasion de l'un serait la source des lumières de l'autre?

En fait de religion, tout est donc ténèbres pour l'homme, en tant que curieux; tout est fermé pour lui, parce que l'orgueilleuse envie de tout savoir fut son premier péché; mais le mal n'est pas sans remède; l'esprit peut encore se réconcilier avec Dieu par le moyen du coeur. C'est en aimant que notre âme rentre dans le droit qu'elle a de connaître. L'amour est humble et c'est cette humilité qui expie l'orgueil du premier homme.

Ceux qui connaissent Dieu, parce qu'ils l'aiment, qui sont pénétrés de ce qu'ils en voient, ne peuvent, dit-on, nous rapporter ce qu'ils en connaissent: il n'y a point de langue qui exprime ces connaissances-là; elles sont la récompense de l'amour, et n'éclairent que celui qui aime; et quand même il pourrait les rapporter, le monde n'y comprendrait rien; elles sont à une hauteur à laquelle l'esprit humain ne saurait atteindre que sur les ailes de l'amour. Cet esprit humain est à terre, et il faut voler pour aller là.

Ceux qui aiment Dieu communiquent pourtant ce qu'ils en savent à ceux qui leur ressemblent; ce sont des oiseaux qui se rencontrent dans les airs.

Quelles étranges choses que tout cela pour le profane!

A bien examiner l'esprit de l'homme, à voir les efforts impuissants de sa curiosité, n'est-ce pas un être enchaîné, qui voudrait rompre ses fers, et dont l'impuissance est plus un effet d'accident que de nature?

Dans le monde, nous n'avons garde de juger du fond d'une affaire que nous savons mal, dont nous ne sommes instruits qu'en partie; nous trouvons qu'il serait contre le bon sens d'en décider, quand même elle ne nous regarderait pas; nous attendons pour en juger que nous en sachions davantage: et voilà ce qu'on appelle se conduire avec raison.

Or notre âme et son avenir sont pour nous une furieuse affaire; ceux qui prennent le parti, non seulement de ne pas s'en embarrasser, mais de décider qu'il n'y a qu'à la laisser là, qu'on ne doit pas s'en inquiéter, qu'elle n'aura que telles et telles suites; qui vous disent qu'ils en sont sûrs, et qui agissent conséquemment à ce qu'ils disent; ces gens-là savent donc le fond de cette grande affaire?

Ne serait-ce pas qu'on croit toujours être assez bien instruit de ce qu'on ne se soucie guère de savoir?

Car pour être au fait de cette affaire, ou du moins pour en connaître l'importance, que de choses faut-il savoir que nous ne savons pas, dont la première est Nous, qui sommes une énigme à nous-mêmes!

Et d'un autre côté, combien aussi savons-nous de choses là-dessus, qui nous font soupçonner l'importance de celles que nous ne savons pas!

Quand un ministre d'un puissant empire fait quelque grand mouvement, et que nous le voyons prendre de certaines mesures, sur les motifs desquelles il garde le secret, qu'est-ce que cela signifie? disons-nous. A quoi cela aboutira-t-il? Quel est son projet? Car nous concluons sur-le-champ qu'il en a un qui est particulier, et qui aura des suites.

Or, regardez l'homme; et fait comme il est, voyez s'il n'y a pas lieu de demander: Qu'est-ce que Dieu en veut faire? Y eut-il jamais d'ouvrage qui annonçât tant de dessein, qui donnât matière à de si grandes conjectures que son âme?

Voilà comment nous raisonnerions, si nous pouvions nous séparer de nous-mêmes, et nous considérer dans l'homme. Mais nous nous familiarisons tellement avec ce que nous sommes; il nous est si naturel d'être Nous, et d'aller avec notre étonnante façon d'être, que nous ne prenons point garde à ce qu'elle est, ni à ce qu'elle peut signifier.

On a beau nous crier: regardez-vous! L'habitude de nous voir est faite; nous sommes nous-mêmes le prodige dont il est question, nous vivons avec lui. Le moyen que nous le remarquions? nous sommes plus pressés d'aller, de jouir de nous, que de nous voir.

Y a-t-il rien de plus singulier que nous? D'une part, un corps qui occupe si peu de place, qu'on a tant de peine à transporter.

Et de l'autre, un esprit qui va si loin, qui se transporte où il veut, qu'aucun éloignement d'un lieu à un autre n'arrête, qui franchit tous les espaces en un instant, qui mesure les cieux, qui se rend présents l'avenir et le passé. Joignez à cela cette masse d'idées dont il est capable, où entrent celle d'un Dieu, celle de l'Infini, d'Immortalité, d'Eternité et de mille autres choses de ce genre, qui seraient si superflues, si mal assorties à la condition d'une créature destinée à ne faire que passer.

Si les femmes y pensaient bien, elles rougiraient des égards et du respect que nous avons pour elles; mais leur amour-propre en jouit, sans en approfondir les causes.

Une femme en colère dit des injures à un homme du monde, et il ne lui en répond point, parce qu'elle a droit de pouvoir les lui dire impunément; mais il a droit, lui, de les mépriser, et cela est bien humiliant pour elle.

Nous interrompons ici les pensées de l'auteur, pour mettre le lecteur au fait des scènes, ou

des dialogues, que nous allons lui donner, et qui sont une suite des papiers que nous trouvons dans la cassette. Ce morceau porte pour titre:

Le chemin de fortune

Il faut qu'on se représente une belle campagne, et dans l'enfoncement un beau palais, auquel on ne peut aborder qu'en sautant un large fossé. On voit sur les bords du fossé de petits mausolées.

Lucidor, arrivant d'un côté, en mauvais habit.

La Verdure, arrivant aussi.

Lucidor, à part, voyant la Verdure. - Me voici, je pense, sur les terres de la déesse Fortune: ne serait-ce pas un homme de ces cantons-ci?

La Verdure, à part. - Si ce gentilhomme-ci ne cherche pas la Fortune, il a plus de tort qu'un autre; car il me paraît en avoir affaire. Sachons ce qu'il veut. (Il salue Lucidor.) Monsieur, je suis votre serviteur; vous êtes étranger, sans doute?

Lucidor. - Oui, très étranger, surtout en ce pays-ci, comme vous le voyez à ma parure.

La Verdure, riant. - C'est ce qui me semblait.

Lucidor. - Et vous, n'êtes-vous pas d'ici?

La Verdure. - Non, j'y arrive.

Lucidor. - A votre habit, je vous aurais pris pour un naturel du pays.

La Verdure. - Pas encore: je tâcherai de m'y faire naturaliser; et vous aussi, sans doute?

Lucidor. - Oui, si je puis. Mais n'est-ce pas là le palais de la Fortune?

La Verdure. - Sans doute; et si ce n'est pas le sien, ce serait du moins celui de quelqu'un de ses parents, ou de ses meilleurs amis: car voilà qui est superbe.

Lucidor. - Mais nous ne remarquons pas une chose; c'est que nous sommes entourés de petits mausolées et qui ont chacun leur épitaphe. Lisons: "Ci-gît la fidélité d'un ami."

La Verdure. - Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que la fidélité de cet ami est morte là, de son vivant à lui?

Lucidor. - Apparemment que c'est dans ce sens-là qu'il faut l'entendre, et que cela marque un ami devenu traître.

La Verdure. - Parbleu! c'est dommage de la défunte! Continuons: "Ci-gît la parole d'un Normand." C'est toujours marque qu'il en avait une.

Lucidor. - Voici qui est plaisant: "Ci-gît la morale d'un philosophe et le désintéressement d'un druide." A ce que je vois, il y a ici une furieuse mortalité sur les vertus.

La Verdure. - Ah! c'est que les vertus ont la vie courte.

Lucidor. - "Ci-gît l'innocence d'une jeune fille."

La Verdure. - Et plus bas: "Ci-gît le soin que sa mère avait de la garder." Plus bas encore: "Ci-gît la peine qu'elles avaient à vivre."

Lucidor. - Il valait mieux être sobre. Ce que nous lisons là ne présage rien de bon pour ceux qui viennent ici.

La Verdure. - Oui, tous ces défunts-là méritent qu'on les regrette: ils étaient d'un assez bon



commerce; mais que nous importe? Ce qui est mort est mort. Avançons pour aller au palais de la Fortune.

Lucidor. - Allons.

Autre scène

Lucidor, La Verdure, Le Scrupule

Le Scrupule, sortant d'un petit bois, les arrête. - Halte-là, Messieurs, n'allez pas si vite; prenez garde à ce fossé qui vous ferme le passage.

La Verdure. - Par la sambleu! je ne l'avais pas vu; et si vous ne m'en aviez pas fait peur, je l'aurais peut-être sauté sans réflexion; à présent je n'oserais.

Le Scrupule. - Vous ne pouvez le sauter que malgré moi.

Lucidor. - Et qui êtes-vous?

Le Scrupule. - Je m'appelle le Scrupule.

La Verdure. - Le Scrupule! Eh! comment n'êtes-vous pas gîté avec tous ces Messieurs-ci? Car vous êtes à peu près de la même espèce: gageons que votre emploi est de rendre poltrons tous ceux qui se présentent ici.

Le Scrupule. - Je les dégoûte autant que je puis de l'envie de faire ce saut-là, qui est d'une dangereuse conséquence; mais malheureusement il y en a peu qui me croient.

Lucidor. - Pour moi, je vous en crois, et m'en voilà dégoûté.

La Verdure. - Oh! parbleu, non pas moi; je ne prétends pas que vous m'arrêtiez, et je sauterai: gare! (Il pousse le Scrupule.)

Le Scrupule, l'arrêtant. - Doucement.

La Verdure. - Retirez-vous, vous dis-je.

Le Scrupule. - Je vous en empêcherai.

La Verdure. - Ma foi, Monsieur le Scrupule, je vous sauterai vous-même.

Le Scrupule. - Tant pis pour vous!

La Verdure. - Enseignez-moi donc quelque détour pour aller chez la Fortune.

Le Scrupule. - Tenez, prenez par là, c'est le chemin de l'Honneur.

La Verdure. - Bon, le chemin de l'Honneur! Appelez-vous cela un détour? Le joli voyage qu'il nous conseille! sans compter que par ce chemin-là nous allons tourner le dos à celui de la Fortune.

Le Scrupule. - J'en conviens; mais quelquefois il conduit bien, et on ne risque rien en le prenant.

La Verdure. - Ce vieux rêveur se moque de nous; nous avons affaire à droite, et il veut nous mener à gauche: gare encore une fois que je ne saute! (Il fait des efforts: le Scrupule le retient par un bras, et il ne saurait franchir le fossé.) Il n'y a pas moyen. Depuis que ce personnage-là m'a parlé je n'ai pas le courage de prendre ma secousse: je n'ai jamais été si pesant.

Autre scène

Les personnages susdits, une dame qui paraît.

La Dame. - D'où vient donc le bruit que j'entends?

Le Scrupule, se retirant. - C'est la Cupidité, et je fuis.

La Dame. - Que demandez-vous? Est-ce que vous voulez passer de ce côté-là?

La Verduce. - Oui, Madame, et voici un saut qui m'épouvante, tout la Verduce que je suis.

La Dame. - Vous êtes pourtant de métier à être dispos; mais vous avez sans doute parlé au bonhomme Scrupule: il est toujours aux environs de ces lieux-ci; et cette pesanteur qui vous tient est un fruit de sa conversation.

Lucidor. - Il était avec nous tout à l'heure.

La Dame. - Vraiment! vous n'avez qu'à l'écouter, il vous mènera loin. (A la Verduce.) Donnez-moi la main, je vous aiderai à sauter.

La Verduce lui présente la main timidement, puis la retire à plusieurs fois, et dit en riant. - Eh, eh, eh, je n'oserais, il faut que j'y rêve encore; j'ai des réflexions qui m'engourdissent.

La Dame. - A vous, des réflexions! vous n'y pensez pas, Mons de la Verduce. Vous ne méritez ni le nom ni l'habit que vous portez; vous les déshonorez tous les deux; et votre camarade sera plus raisonnable. Allons, Monsieur, suivez-moi.

Lucidor. - Non, Madame, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

La Dame. - Quoi, des réflexions aussi dans cet équipage-là!

Lucidor. - Mon équipage n'est point un crime, et cela me console; d'ailleurs le Scrupule nous a dit qu'il y avait un autre chemin, et j'aime mieux le prendre, tout long qu'il est.

La Dame, riant. - Ah, ah, ah! Oui, il est un peu long, et l'on y court pas la poste. N'est-ce pas de jolis gens pour y regarder de si près? Adieu, Messieurs les chercheurs de fortune sur le chemin de l'Honneur; vous y trouverez des gîtes un peu maigres, et vous avez l'air d'être faits à la fatigue.

La Verduce, l'arrêtant. - Eh! Madame, encore un moment par charité, ne vous en allez pas si tôt; tenez, je suis trop fâché d'être si poltron, cela ne durera pas; faites-moi encore un petit mot d'exhortation, donnez-moi du coeur.

La Dame. - Eh! vous devriez déjà être dans l'antichambre de la Fortune.

La Verduce. - Cela est vrai, dans son cabinet peut-être.

Lucidor. - Avant que de vous en aller, Madame, voudriez-vous bien nous dire ce que c'est que toutes ces Vertus enterrées? Que sont devenus les possesseurs de ces Vertus-là? Sont-ils morts avec elles?

La dame. - Non, vraiment; et ils ne s'en portent que mieux de ne les avoir plus. Ce sont elles qui leur rendaient la vie difficile, et qui les empêchaient de sauter ce fossé.

Lucidor. - Cela est bon à savoir.

La Verduce. - Vous verrez que ce sont mes vertus qui m'appesantissent aussi, et qu'il faudra que je me mette à la légère et pourpoint bas.

Lucidor. - Mais sur ce pied-là, concluons, Madame. Il n'est donc passé de l'autre côté qu'un ami perfide; qu'un philosophe lâche et corrompu; qu'un dévot hypocrite; que des femmes effrontées et sans moeurs, comme je l'apprends là; qu'un mari sans coeur, comme je lis ici; qu'une jeune fille sans pudeur avec son indigne mère. Voilà tout ce que vous avez de l'autre côté et cela ne fait pas bonne compagnie. Je ne suis pas tenté d'augmenter le nombre de

ces personnages-là.

La Dame. - Ces personnages-là ont meilleur mine que vous, mon petit Monsieur: ils n'ont que faire de vous et ne manqueront pas de camarades. Il y aura plus de presse à être de leurs amis que des vôtres: et quand on est si délicat, ce n'est pas la peine de se présenter ici: la Fortune n'y tient point école de morale, et vous n'avez qu'à porter vos haillons ailleurs.

La Verdure. - Eh, jarni! commençons par devenir riches, pour avoir le moyen d'être honnêtes gens: tout ce que nous voyons là, peut-être que nous l'entendons mal.

La Dame, riant. - Il l'explique à la manière du Scrupule.

La Verdure. - Et le Scrupule est trop scrupuleux.

La Dame. - Ces petits écrits qui nous environnent sont de sa façon et il ne les y met que pour épouvanter les sots.

La Verdure. - Je le crois volontiers.

La Dame. - Sans doute, quand quelqu'un est déterminé à franchir le fossé, et qu'il a de petites vertus incommodes qui ne sauraient le suivre, il les laisse là. Le Scrupule vient et les ramasse et leur dresse malicieusement ce grotesque mausolée que vous voyez et que les gens sensés ne regardent pas. Mais j'entends une symphonie qui nous annonce que la Fortune arrive, pour donner ses audiences à tous les poltrons comme vous qui refusez de sauter; il y a déjà ici plusieurs personnes qui l'attendent; si vous voulez lui parler, que l'un de vous se retire, et que l'autre reste.

Lucidor. - Comme je ne suis pas pressé, je cède le pas à Monsieur la Verdure: il me paraît vouloir être expédié.

La Verdure. - Oui, je crois que je m'épargnerai le détour; je sens que mes scrupules tirent à leur fin, et qu'ils auront bientôt leur petit mausolée.

Ici la Fortune arrive et se place sur un trône. Plusieurs personnes l'abordent, et entre autres une jeune femme nommée Clarice qui s'avance, et à qui une des suivantes de la Fortune dit d'approcher.

La Suivante. - Venez, Madame, approchez, et saluez bien profondément la Déesse; encore plus bas, vos révérences ne sauraient être trop humbles; que demandez-vous?

Clarice. - Quelques faveurs de la Fortune qui ne m'en a jamais accordé.

La Suivante. - Jamais! cela est difficile à croire: vous êtes trop jeune et trop aimable; et la Fortune ne saurait vous avoir négligée autant que vous le dites; mais peut-être n'avez-vous pas profité de tout ce qu'elle a fait pour vous?

Clarice.- J'ai pourtant pris toutes les mesures qui pouvaient m'obtenir ses bontés.

La Suivante. - Voyons, qui êtes-vous?

Clarice. - La veuve d'un des plus honnêtes hommes du monde, qui m'a laissée sans bien et qui a toujours eu du malheur dans tout ce qu'il a entrepris.

La Suivante. - Ah! que voulez-vous? Quand on a le plaisir d'être le plus honnête homme du monde, il ne faut guère s'attendre au plaisir d'être heureux; on ne saurait avoir tant de plaisirs à la fois. Mais à votre âge, faite comme vous êtes, comment vivez-vous?

Clarice. - Oh! d'une manière irréprochable. Je défie la médisance de pouvoir attaquer ma conduite.

La Suivante. - Fort bien: vous êtes donc très retirée?

Clarice. - Autant que la plus rigide vertu l'exige. Je ne vois point d'homme chez moi; et quand il y en a quelqu'un qui m'aborde ailleurs, je lui parle avec une réserve, avec une modestie qui doit certainement m'attirer son estime et même son coeur, s'il est vrai que je sois aimable, comme je l'ai souvent entendu dire.

La Suivante. - A merveille! Et avec tout le soin que vous prenez de fuir les hommes, il ne s'en présente pas un?

Clarice. - Pas un seul.

La Suivante. - Est-il possible?

Clarice. - Pas un du moins qui parle de mariage.

La Suivante. - Ah! la beauté indigente, dans la plus honnête femme du monde, a encore ce malheur-là; presque personne ne l'épouse.

Clarice. - Vraiment, si je voulais des amants, j'en trouverais de reste.

La Suivante. - Et des amants riches?

Clarice. - Opulents et même généreux; mais qu'est-ce que j'y gagne? Ces amants si riches n'ont que de l'amour pour moi.

La Suivante. - Eh! que voulez-vous donc? qu'ils aient de la haine?

Clarice. - Je veux dire qu'ils ne sont qu'amoureux et point tendres; ils ne pensent point sérieusement, ils ne proposent que d'aimer.

La Suivante. - Mais la proposition est galante.

Clarice. - Oui, ils veulent bien de moi et non pas de ma main; ils ne soupirent pas dans les règles.

La Suivante. - Ah! oui-da, je vous comprends. Eh bien?

Clarice. - Eh bien, je viens prier la Fortune de me procurer un mari qui me mette à mon aise au lieu de tant d'amants dont les intentions m'offensent.

La Fortune, qui de dessus son trône a entendu tout ce dialogue, se lève et dit. - Ah! quel verbiage! Renvoyez cette femme-là, renvoyez-la: elle tient des discours d'une fadeur, d'une platitude qui me donne des vapeurs.

#### Quatrième feuille

La source la plus ordinaire des crimes qui se commettent dans le monde, ce n'est pas la pauvreté, comme on le croirait; c'est la honte qu'elle fait à ceux qui la souffrent.

Mille gens seraient pauvres avec patience, s'ils n'avaient que la peine de l'être; ou du moins, ils ne feraient point d'efforts criminels pour sortir de leur pauvreté, si elle n'était que fatigante; mais elle est honteuse.

Un homme fait mauvaise chère, il est mal vêtu, mal logé, mal chauffé; il n'y a pas encore là de quoi le tenter d'être coupable, pour cesser d'être malheureux.

Mais on le méprise parce qu'il est pauvre; ou bien on le méprisera si on sait qu'il l'est; et à la fin on le saura, car il n'a pas de quoi empêcher qu'on ne le découvre: il faut du bien pour pouvoir cacher qu'on en manque: de sorte qu'il est méprisé, ou qu'il va l'être; et voilà ce qui le

perd.

Son voisin est riche, et il lui pardonnerait de dîner mieux que lui; mais son voisin est glorieux de ce qu'il dîne mieux que lui. Son voisin a des amis qui l'honorent; et lui, tout le monde le laisse là. On dit en parlant de lui: ce pauvre monsieur un tel! Il entre dans une maison, dans une assemblée; il sent qu'on le reçoit comme une figure hétéroclite et moquable, dont on a la pudeur de ne pas rire encore; mais dont il est sûr qu'on rira quand elle n'y sera plus; sa présence fait tomber la conversation: on lui dit: Allez-vous-en, à force de ne lui rien dire. Va-t-il ailleurs? il n'est rien, en quelque endroit qu'il aille, il n'a ni tort ni raison avec personne; il ne vaut la peine ni d'être persuadé ni contredit. Voilà ce que la pauvreté a d'affreux.

Quelle folle, quelle impertinente, quelle funeste inconséquence dans les moeurs des hommes! Ils punissent de mort celui qui est convaincu d'avoir fait un crime pour cesser d'être pauvre, et punissent de mépris celui qui a le courage de rester pauvre.

Quel monstrueux mélange de démence et de raison, de dépravation et de justice!

La plus étonnante chose du monde, c'est qu'il y ait toujours sur la terre une masse de vertu qui résiste aux affronts qu'elle y souffre, et à l'encouragement qu'on y donne à l'iniquité même; car tous les honneurs sont pour l'iniquité, quand elle peut échapper aux lois qui la condamnent.

Et assurément il y a plus de coupables honorés dans le monde qu'il n'y en a de punis.

Combien de fois rachète-t-on son crime par le gain du crime même?

Il faut que les hommes portent dans le fond de leur âme un furieux fond de justice et qu'ils aient originairement une bien forte vocation pour marcher dans l'ordre, puisqu'il se trouve encore d'honnêtes gens parmi eux.

L'iniquité devrait absorber toute la terre, à la manière dont on vit.

La peur du châtement arrête beaucoup de méchants, dira-t-on. J'en conviens; mais pensez-vous que cette peur-là pût suffire pour la sûreté générale? vous imaginez-vous que ce soit là tout le mystère de la conservation des hommes, et qu'il ne faille que cela pour mettre le monde à l'abri du déluge de crimes qui l'inonderait?

Vous vous trompez. S'il n'y avait que ce ressort-là qui jouât en notre faveur, il manquerait bientôt. Il est pourtant fort; mais c'est parce qu'il est joint à d'autres, car il ne serait rien tout seul.

L'iniquité abolirait bientôt jusqu'à ces châtements qu'elle s'est donnés pour frein à elle-même.

Ce qui garantirait l'homme inique, ce ne serait donc pas la prudence qu'il aurait de faire des lois contre ceux qui lui ressemblent. Il ne les respecterait pas lui-même, et donnerait l'exemple de ne les pas respecter.

Le nombre des coupables qu'il faudrait punir ouvrirait les yeux aux coupables mêmes.

Ils seraient bientôt absous, puisqu'ils seraient les plus forts.

A quoi bon les lois que nous avons établies pour notre sûreté? diraient-ils; quel serait l'abus de les suivre, puisque le remède qu'elles apportent est aussi cruel que le mal que nous avons prétendu arrêter par elles! Si on voulait les observer, il faudrait leur sacrifier autant d'hommes que notre méchanceté s'en immolerait. Ce n'est donc pas la peine d'avoir égard à ces lois; et tout bien compté, il n'y a qu'à rester comme nous sommes, et nous entre-déchirer comme à l'ordinaire. Que chacun prenne ses précautions; cela sera plus simple, et reviendra au même.

Figurez-vous, par exemple, qu'on fît le discours suivant:

Nous sommes tous méchants: ainsi nous allons tous nous entre-détruire.

Pour remédier à cela, convenons de mettre à mort ceux qui feront tel et tel désordre.

Et voilà la convention faite. Il ne manque à ce prudent traité, pour sa validité, qu'une petite chose; c'est d'être passé entre des créatures capables de l'observer.

Mais ceux qui ont eu l'esprit de le faire sont des méchants, qui, à la fin, s'indigneront eux-mêmes et de le voir violé par leurs camarades, et de l'impudence que ces camarades auront de prétendre qu'ils l'observent, et de l'abus immanquable qu'on fera de ce traité-là au préjudice des uns, et en faveur des autres; et voilà le désordre et la confusion qui recommencent.

Mais à ces créatures, à qui le besoin de vivre heureux a fait faire ces lois, et à qui le même besoin les fera mépriser, glissez-leur dans le fond de l'âme, comme Dieu a fait, la connaissance de ce Dieu même: frappez-les d'une impression de la crainte de ce Dieu, d'une impression d'amour pour la vertu; mettez en eux une certaine lumière, qui leur rende le crime aussi horrible, aussi condamnable qu'il est funeste; et l'innocence aussi louable qu'elle est utile et nécessaire: donnez-leur enfin des idées de justice.

Et après cela qu'ils fassent des lois, qu'ils jurent de détruire ceux qui oseront les enfreindre.

Je comprends alors que le traité tiendra et que la peur du châtiment, ajoutée à tout ce que je viens de dire, balancera leur iniquité, et leur procurera une certaine médiocrité de paix, telle que nous l'avons en ce monde, et telle que nous ne l'aurions point, si tout ce que j'ai dit manquait à l'homme.

La crainte de ce Dieu que les hommes connaîtront s'affaiblira; ils oublieront Dieu même. N'importe, l'idée en restera parmi eux; elle ne périra jamais, elle fera des vertueux ou des hypocrites: et les hypocrites seront des méchants qui n'oseront l'être autant qu'ils le voudraient bien.

L'hypocrisie, tout affreuse qu'elle est, sert à l'ordre.

Un homme qui aime la vertu en force dix autres qui n'en ont point à faire comme s'ils en avaient.

Il faut en avoir, ou en feindre, ou du moins dire qu'on en a, même avec ceux qui n'en ont point. On ne saurait donner un autre ton au monde, tout corrompu qu'il est.

L'homme est glorieux, et on ne doit pas s'en étonner. Il n'était fait que pour avoir un maître, qui est Dieu; et le péché lui en a donné mille, dont la supériorité lui est toujours étrangère et douloureuse, quelque nécessaire qu'elle lui soit aujourd'hui.

Cette supériorité même, ceux qui l'ont sur les autres n'en sont pas plus heureux; ils n'étaient pas faits pour une place que le péché est cause qu'ils occupent; ils devaient être mieux qu'ils ne sont.

Les gens pieux, ceux qui servent Dieu, sont, de tous les hommes, les plus fiers et les plus superbes; car ils n'ont que Dieu pour maître, ils n'obéissent qu'à lui-même, en obéissant aux hommes. C'est toujours Dieu qu'ils voient dans chaque homme à qui Dieu veut qu'ils soient soumis; c'est toujours lui qu'ils servent: aussi n'y a-t-il point de serviteurs ni plus fidèles ni plus sûrs.

Les rois de la terre, (il doit être permis de le leur dire), n'ont point de meilleurs sujets que ceux qui ne sont soumis qu'au Maître des rois même.

Voici la suite des scènes que nous avons trouvées, et qui roulent sur le projet dont nous avons déjà donné quelque chose dans la dernière feuille, et qui porte pour titre:

Le chemin de la fortune

La suivante de la fortune, qu'on a ci-devant nommée la dame, la verdure, la fortune sur son trône.

La Suivante. - Déesse, fera-t-on approcher tous les étrangers qui sont venus vous demander du secours?

La Fortune. - Qu'ils paraissent.

La Verdure (C'était apparemment lui qui parlait le premier à la Fortune, mais nous n'avons trouvé sa scène que la seconde. Il salue et dit). - Madame.

La Suivante. - Taisez-vous, vous manquez de respect à la Déesse; il est trop familier de s'adresser directement à elle. Je vous interrogerai, vous me répondrez, et la Déesse décidera: c'est ainsi que cela se pratique; apprenez la cérémonie.

La Verdure, saluant. - Je supplie Sa Majesté sublime de pardonner à l'ignorance de son très humble sujet.

La Suivante. - Vous n'êtes pas non plus dans une posture assez soumise: on ne paraît qu'en esclave devant elle. A genoux, la Verdure, à genoux!

La Verdure. - M'y voilà.

La Fortune, de dessus son trône. - Interrogez-le avec bonté; je suis volontiers favorable aux mortels de son espèce; j'ai du faible pour eux. Je trouve celui-ci un joli garçon; il a je ne sais quoi d'ardent et de hardi dans la physionomie, qui me plaît. Son ajustement même est de mon goût; cet habit-là me gagne.

La Verdure, dans sa joie, relevant un genou. - Ah! Madame, mon habit, ma physionomie et moi, nous sommes tous trois bien honorés de vous plaire, et Votre Hautesse me traite d'une manière...

La Suivante. - Paix, vous dis-je, et à genoux!

La Verdure. - Excusez mon transport.

La Fortune. - Passez-lui quelque chose; je ne me pique pas d'être si fière avec lui.

La Verdure, charmé. - Ah! ah!

La Fortune. - Demandez-lui ce qu'il veut. Pourquoi ne l'ai-je pas déjà trouvé chez moi? Le saut qu'il fallait faire l'aurait-il arrêté? Comment le désir de venir à moi ne lui a-t-il pas fermé les yeux? Vite, qu'il nous dise ce qui l'a arrêté. Mais que notre ami réponde à son aise, et qu'il prenne une posture moins gênante; je lui épargne cet abaissement-là.

La Suivante. - Levez-vous.

La Verdure. - J'obéis.

La Suivante. - Qui êtes-vous?

La Verdure. - Chevalier de l'arc-en-ciel.

La Suivante. - Je le vois bien, et je vous demande ce qu'étaient vos parents.

La Verdure. - Je n'en sais rien, je ne les ai jamais connus.

La Suivante. - Vous les avez donc perdu au berceau?

La Verdure. - Non, ce sont eux qui m'ont perdu, et je fus retrouvé par un commissaire.

La Fortune, descendant de son trône. - Ah! je n'y saurais tenir: venez, mon fils, venez, digne objet de ma complaisance, que je vous embrasse. Combien de qualités n'apportez-vous pas pour me plaire! Je ne m'étonne plus du penchant que j'avais pour vous.

La Suivante, à part. - La Fortune deviendra folle de ce garçon-là. (Haut.) Pourquoi n'avez-vous pas sauté? Où est l'intrépidité que doit vous inspirer une aussi heureuse naissance? Chez qui êtes-vous aujourd'hui?

La Fortune se remet sur son trône.

La Verdure. - Chez un homme que la Déesse a comblé de ses grâces, dans le temps qu'elle logeait rue Quincampoix; t il ne tient pas à lui que je ne change d'état; il y aurait longtemps que je disposerais moi-même de la couleur de mon habit, si je voulais l'en croire.

La Suivante. - Eh! que vous dit ce seigneur moderne?

La Verdure. - Qu'il me donnera des emplois; qu'il me fera riche, si je veux épouser Lisette, ci-devant une petite femme de chambre extrêmement jolie, tout à fait mignonne vraiment, et parfaitement nippée. Ce serait, ma foi, un bon petit ménage tout dressé, et qui n'attend que moi pour devenir honnête; mais néant.

La Suivante. - Eh! qu'est-ce qui vous arrête?

La Verdure. - C'est que je ne l'épouserai qu'en secondes noces. Mon maître m'est un peu suspect; je n'aime pas les veuves dont le mari vit encore.

La Fortune. - Ah! le benêt! ah! le sot! J'en allais faire mon enfant gâté. Allons, qu'il se retire: je ne veux plus le voir.

La Verdure. - Mais, ma Déesse...

La Suivante. - Allez-vous-en, vous reviendrez une autre fois; mais ne reparaissiez que bien déterminé.

Autre scène

En ce moment paraît M. Rondelet, qui passe en chantant, et qui dit. - Ta, la, ra, ra, ra... Bonjour, Mesdemoiselles; ou bien, bonjour Mesdames: car vous autres, filles ou femmes, vous vous ressemblez toutes, n'est-ce pas?

La Suivante. - Vous avez l'abord familier.

M. Rondelet. - C'est que je suis sans façon: je n'ai point le talent des compliments; aussi je n'en fais guère.

La Suivante. - Ce n'est pas de cette manière qu'on se présente ici.

M. Rondelet. - Eh! comment donc s'y prendre? On ne saurait se présenter qu'en se montrant: eh bien! je me montre, me voilà. À qui en avez-vous? Qui est-ce qui vous fâche?

La Suivante. - A peine avez-vous fait la révérence! M. Rondelet. - J'en ai fait plus de trois; mais c'est que je les tire un peu courtes: c'est ce qui fait qu'elles ne paraissent rien. Tenez, en voilà encore une, et puis deux, et puis des compliments. Bonjour, mes beaux enfants, serviteur très humble. Comment vous portez-vous? dites-moi que vous vous portez bien, je dirai que j'en suis bien aise et puis voilà qui est fini.

La Fortune rit de son siège. - Ah, ah, ah, ah! Il me divertit beaucoup.



M. Rondelet. - Tout de bon? Ah, ah, ah, folichonne.

La Suivante. - Ah, ah, ah! il est en effet très plaisant.

M. Rondelet. - Elles sont, ma foi, charmantes!

La Suivante. - Que cherchez-vous ici?

M. Rondelet. - Rien: je passe.

La Fortune, riant. - Rien! dit-il; il ne cherche rien:

ah! qu'il est original! il n'a pas seulement l'esprit de me chercher.

M. Rondelet. - J'ai pourtant l'esprit de te trouver, comme tu vois, mon petit coeur

La Suivante. - En voici bien d'une autre! Déesse, il vous tutoie.

M. Rondelet. - Voilà comme Monsieur Rondelet en use avec ceux qu'il aime.

La Fortune. - Rondelet! il s'appelle Rondelet? son nom même est comique.

La Suivante. - Connaissez-vous la Fortune?

M. Rondelet. - Non.

La Suivante. - Avez-vous envie de la voir, et d'être de ses amis?

M. Rondelet. - Oui-da, il n'y a qu'à dire; il n'y aura point de mal à cela: qui est-ce qui en empêche?

La Suivante, à la Fortune. - Admirez-vous comme il traite cette matière-là? Saluez la Déesse, Monsieur Rondelet; voilà la Fortune elle-même à qui vous parlez.

M. Rondelet. - La Fortune! Eh! pardi, tant mieux, m'amour; je suis bien aise que nous ayons fait connaissance: embrassons-nous. Qu'elle est gentille! Où demeures-tu, mignonne? je veux t'aller voir.

La Suivante, riant. - Et le tout sans cérémonie!

La Fortune, lui tendant les bras. - Viens, mon gros benêt; lourdaud mon ami, viens: je veux que tu ailles chez moi. Tu sauteras bien le fossé, toi; rien ne t'arrêtera: tu n'y entends point de finesse, et je te tiendrai la main moi-même. Saute, je vais t'aller joindre.

M. Rondelet, sautant. - Grand merci; je t'attends, au moins.

Autre scène

La Suivante, la Fortune, Hermidas

La Suivante. - Voici un nouveau client, reprenez votre gravité ordinaire.

La Fortune. - Je n'ai garde de faire autrement, je ne badine pas avec tout le monde.

Monsieur Hermidas s'avance.

Hermidas, à La Suivante. - Me tromperais-je, Madame? N'est-ce pas ici la Fortune? et ce prodige de beauté, dont l'aspect enchante, ne m'annonce-t-il pas que c'est la Fortune elle-même qui paraît à mes yeux?

La Suivante, imitant son ton. - Pouvez-vous en douter à la prodigieuse éloquence qu'elle vous inspire? (A part.) Quel original!

Hermidas. - Puis-je avoir l'honneur de la haranguer?

La Suivante. - Non, J'opine à la suppression de la harangue. La Déesse n'a point de goût pour la période.

Hermidas. - Je me flatte que ma harangue lui plairait.

La Suivante. - Celles de Cicéron l'étourdissent.

Hermidas. - A l'air sérieux que vous prenez aurais-je le malheur d'être importun?

La Suivante. - C'est un accident qui vous menace.

Hermidas. - Fasse le Ciel qu'il ne m'arrive pas!

La Suivante. - Vous l'éviterez en abrégeant; expédions: quel homme êtes-vous?

Hermidas. - Un amateur des belles-lettres.

La Suivante. - Quoi! des lettres de l'alphabet?

Hermidas. - Non. Je suis ce qu'on appelle communément un bel esprit.

La Fortune, s'écriant de son trône, d'un air ennuyé. - Un bel esprit!

La Suivante, en bâillant. - Un bel esprit! c'est fort bien fait à vous.

La Fortune bâille. - Ah!

Hermidas. - Que dit la Déesse?

La Suivante. - Elle bâille.

Hermidas. - Aurait-elle la bonté d'accepter un livre que je lui dédie?

La Suivante, nonchalamment. - Eh! comme il vous plaira: mais la Déesse ne lit guère, et je vous dis qu'elle bâille.

La Fortune. - Dites-lui que je le remercie. Bonsoir. Qu'on tire mon rideau.

Hermidas. - Est-ce que la Déesse va s'endormir?

La Suivante. - Oui, c'est votre livre et sa dédicace qui opèrent: tout ce qui est bel esprit l'invite assez au sommeil; et moi qui vous parle, je lui ressemble un peu là-dessus. Bonsoir.

Hermidas. - Comment! bonsoir? J'allais vous lire quelque chose de mon livre.

La Suivante. - Oh! cela n'empêche pas que vous lisiez, surtout la préface: nous n'en dormirons que mieux.

Hermidas. - Est-ce là l'accueil qu'on fait ici aux gens comme moi? il me prend envie de vous réveiller avec une chanson.

La Suivante. - Ah! oui-da: c'est une autre affaire. Voyons.

La Fortune, se réveillant. - Il me semble que j'entends parler de chanson. Est-elle jolie?

Hermidas. - Oui, Madame, c'est une chanson de guinguette.

La Fortune. - Ah! c'est encore ce bel esprit. Que me veut-il? Est-ce un laurier qu'il demande? Je n'en ai point qui lui convienne. Cet homme-là se méprend: qu'il s'adresse à Apollon; qu'il lui porte ses belles-lettres, je ne connais que des lettres de change; rendez-lui son portefeuille; qu'Apollon y fasse honneur; ce n'est point à moi à payer ses dettes.

Elle se rendort.

Hermidas. - Je vous demande pardon de vous avoir cru sensibles à de belles choses.

La Suivante. - Monsieur le bel esprit, vous faites quelquefois des vers sans doute?

Hermidas, s'en allant. - Vous en saurez des nouvelles.

La Suivante. - N'y manquez pas, voilà de quoi faire contre nous une belle et bonne épigramme qui nous apprenne à vivre; car cela est honteux.

Hermidas. - Vous ne la sentiriez pas.

La Suivante. - Attendez: nous ne vous donnons rien; mais du moins emportez un conseil. Au lieu de faire de si belles choses, et de les dédier à la Fortune, qui n'y entend rien, dédiez vos ouvrages à la Malice humaine; elle est riche, elle vous paiera bien; la bonne dame n'est pas délicate sur tout ce qui l'amuse. Avec elle, il vous en coûtera la moitié moins de peine, pour avoir de l'esprit: vous brillerez avec une commodité infinie; et ce sera le Pérou pour vous.

Hermidas sort, en levant les épaules.

Autre scène

La Fortune, La Suivante

La Fortune, ouvrant les yeux et comme se réveillant. - Ce harangueur est-il parti?

La Suivante. - Oh! il emporte son congé en bonne forme.

La Fortune. - Je me sauve de peur qu'il ne revienne; qu'on m'attelle mon char pour l'Opéra-Comique.

La Suivante. - Voici encore un client. (C'est Lucidor qui paraît.) Mais il ne vous arrêtera pas, ce n'est qu'un honnête homme.

La Fortune. - Eh bien! cet honnête homme, qu'il saute, ou que le Ciel l'assiste.

La Fortune s'en va avec toute sa suite.

La Suivante, à Lucidor. - Vous avez entendu ce qu'a dit la Fortune: "Eh bien! qu'il saute." Et moi je vous répète après elle: Eh bien! sautez donc!

Lucidor. - Mes petites vertus me sont chères, et je voudrais bien ne point les donner à ramasser au Scrupule; j'aimerais mieux qu'on fît mon épitaphe que la leur.

La Suivante. - En ce cas-là, que le Ciel vous assiste, comme dit la Déesse; mais tenez, voici le Grand-Prêtre de la Déesse: remettez-vous entre ses mains. Il va vous débarrasser de vos scrupules par la plus petite opération du monde.

Cinquième feuille

Réflexions sur les Coquettes.

Les coquettes ne s'aiment pas, et ne sont pourtant bien que lorsqu'elles sont ensemble. Savez-vous ce qu'elles cherchent en se prenant pour compagnes? le plaisir de l'emporter l'une sur l'autre: elles vont pourvoir à la nourriture de leur vanité, et faire assaut de charmes; ce sont des visages, des tailles, des mines et de bons airs qui vont lutter ensemble.

Assurément je suis ou plus belle, ou plus jolie, ou plus aimable que Doris, dit Julie en son particulier; mais à la certitude que j'en ai, et que mon miroir m'en donne, il serait délicieux d'y ajouter une autre preuve; et c'est la preuve de fait.

Julie ne me vaut pas, dit de son côté Doris: je l'efface; j'ai bien d'autres grâces qu'elle, et je n'ai pas besoin d'en être plus sûre que je le suis; mais quelques certitudes de plus ne

gâteront rien; allons les multiplier, pour les rendre plus vives: mon amour-propre se chicane quelquefois là-dessus; allons le rassasier d'évidence.

Et voilà Doris et Julie qui vont se trouver. Elles s'embrassent en s'examinant sourdement d'un oeil critique. Doris croit étonner Julie par ses grâces, et Julie s'imagine que les siennes inquiètent Doris, et lui font peur.

Il est cinq ou six heures du soir; où ira-t-on? Au spectacle, ou aux Tuileries? et là, de quelque manière que les choses tournent, que leur vanité ait lieu de s'y applaudir, ou non, ne craignez pas qu'il y ait aucune de nos deux femmes qui rabatte de sa confiance.

L'amour-propre des femmes veut bien avoir le régal de se convaincre qu'il ne s'en fait pas trop accroire: mais s'il arrive quelque chose qui ne lui soit pas favorable, il saura bien y remédier; tout ce qui prouvera contre lui ne prouvera rien.

Menons nos deux coquettes aux Tuileries: vous les voyez qui s'y promènent; elles se tiennent sous le bras. Ah! les bonnes amies! Que croyez-vous qu'elles pensent, et que chacune d'elles dise intérieurement à l'autre?

Venez, madame, venez, coquette que vous êtes; venez orner mon triomphe, et voir confondre la vanité que vous avez sans doute de croire que vous êtes aussi aimable que moi; avancez, que je vous montre le contraire: nous voici en bon lieu pour vider notre différend.

Et là-dessus, elles marchent à grands pas; vous les entendez éclater de rire en parlant.

Eh! de quoi parlent-elles? elles ne le savent pas elles-mêmes; ce sont des mots qu'elles prononcent, afin d'ouvrir la bouche avec grâce.

De quoi rient-elles? de rien. Ce n'est là qu'une coquetterie; ce n'est que pour faire du bruit, pour en paraître plus vives, plus bruyantes, plus dissipées; pour en tenir plus de place; pour attirer l'attention de ces hommes qui se promènent aussi, qui viennent à elles, et qui en passant vont juger nos coquettes.

Quatre hommes sont passés. Il y en a trois qui n'ont regardé que moi, dit Doris en elle-même, et j'aurais eu le quatrième, s'il n'avait pas regardé ailleurs en passant, ou si par hasard ses yeux ne s'étaient pas d'abord trouvés sur Julie.

Ainsi je pense qu'il est clair que je vau mieux qu'elle: il n'y a pas à en douter; c'est une affaire de calcul: j'ai trois contre un; et cet un, je l'aurai au retour.

Que répond à cela Julie? convient-elle qu'elle a perdu? oh! que non. Elle a fort bien vu ces trois hommes n'honorer effectivement que sa compagne de leurs regards; elle n'a eu que le quatrième, elle le sait: c'est un fait qu'elle ne peut contester.

Mais qu'est-ce que cela conclut? Rien. C'est que Doris a fixé les trois autres par un fracas de coquetterie supérieure à la sienne, par un éclat de rire, par un ton de voix d'une hauteur indécente, par des regards effrontés qui ne manquent jamais d'arrêter les hommes, qui les débauchent, qui subornent leur jugement. Doris n'a pas les yeux plus beaux qu'elle, pas même si beaux: mais elle les a plus hardis; elle les jette à la tête, et c'est parce qu'ils ont moins de modestie, moins de pudeur, qu'on s'y est arrêté préférablement aux siens, qui, à modestie égale, n'auraient pas souffert de concurrence.

Que Doris plaise à ce prix-là, ajoute Julie, je ne lui envie pas la misérable vanité qu'elle en tire; et si elle appelle cela être plus aimable qu'une autre, à la bonne heure: mais si on voulait étaler sa gorge, comme elle, avoir les épaules aussi découvertes, l'air aussi déhanché, et une figure aussi cavalière, elle n'aurait pas beau jeu.

Pendant que Julie tient ce petit dialogue en elle-même, et se console ainsi du désagrément de cette première aventure, une autre troupe d'hommes passe; et Julie, dont la gorge (quoi qu'elle en dise) n'est pas mieux vêtue que celle de Doris, ne s'y prend pas plus honnêtement ni plus loyalement que sa rivale, pour triompher cette fois-ci. Elle imagine à son tour quelque vivacité, quelque folie; par exemple, un cri pour un faux pas, et qui fait que ces hommes la regardent la première.

Il est vrai qu'ensuite pour retenir leurs yeux sur elle, il en coûte aux siens autant de hardiesse et de corruption qu'elle en a reproché à ceux de sa compagne; mais tout cela lui échappe; elle ne s'en aperçoit pas: sa rivale n'a d'abord gagné qu'en trichant; pour elle, elle a gagné de bon jeu, comme qui dirait par la force des cartes.

Mais, mesdames, leur dirais-je, est-ce là vaincre? Etes-vous venues disputer d'effronterie ou de beauté? Car aucune de vous, ce me semble, ne peut se flatter de l'emporter ici comme belle.

Et en ceci pourtant je crois que je me trompe moi-même.

Entre deux femmes qui en pareil cas se ménagent aussi peu l'une que l'autre, c'est, sans difficulté, l'immodestie de la plus jolie qui pique le plus.

Ainsi, il y a toujours combat de beauté entre elles.

La coquette ne sait que plaire, et ne sait pas aimer; et voilà aussi pourquoi on l'aime tant.

Quand une femme nous aime autant qu'elle nous plaît, pour l'ordinaire elle ne nous plaît pas longtemps: son amour nous a bientôt fait raison du pouvoir de ses charmes.

La femme vertueuse, avérée pour telle, et par conséquent inaccessible à la fleurette, quelque aimable qu'elle soit, n'a plus de sexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'est plus une femme pour eux, elle ne leur est bonne à rien. Dites-leur: elle est belle femme; ils vous répondront: fort belle. Mais c'est un mot qu'ils disent, et non pas une réflexion qu'ils font avec vous.

Les vraies coquettes n'ont l'âme ni tendre ni amoureuse; elles n'ont ni tempérament ni coeur. Je crois qu'il ne leur en coûterait rien d'être sages, s'il ne fallait pas quelquefois manquer de sagesse pour garder leurs amants; leurs bontés, toujours rares, ne sont pas des faiblesses, ce sont des prudences. Elles n'ont pas besoin d'être faibles; mais vous avez besoin qu'elles le soient un peu.

Un homme serait bien honteux de tous les transports qu'il a auprès d'une coquette qu'il adore, s'il pouvait savoir tout ce qui se passe dans son esprit, et le personnage qu'il fait auprès d'elle; car elle n'a point de transports, elle est de sang-froid, elle joue toutes les tendresses qu'elle lui montre, et ne sent rien que le plaisir de voir un fou, un homme troublé, dont la démence, l'ivresse et la dégradation font honneur à ses charmes. Voyons, dit-elle, jusqu'où ira sa folie; contemplons ce que je vaudrais dans les égarements où je le jette. Que de soupirs! Que de serments! Que de discours emportés et sans suite! Comme il m'adore! Comme il m'idolâtre! Comme il se tait! Comme il me regarde! Comme il ne sait ce qu'il dit! Allons, ma vanité doit être bien contente: il faut que je sois prodigieusement aimable; car il est prodigieusement fou.

Quelquefois aussi se trompe-t-elle. Cet homme, qu'elle appelle fou; peut n'être de son côté qu'un fripon, qui croit avoir attendri la friponne, et qui s'écrie en lui-même: Ah! que je suis aimable, et qu'elle est folle!

On parle des coquettes, on en parle devant des coquettes même. On leur dit qu'il est honteux de l'être. Elles le disent aussi de la meilleure foi du monde. Elles ne s'avisent pas de

penser qu'on parle d'elles; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on n'en parle point non plus. Elles plaisent à tout ce qu'il y a d'hommes là; et on ne trouve point coquette une femme qui plaît, on ne la trouve qu'aimable.

Je n'aime pas les coquettes, vous dit un homme qui fait le délicat en fait de femmes; et de toutes les femmes, la plus coquette, c'est celle qu'il aime et qu'il adore.

Que veulent dire la plupart des romans? Ils nous font des amants si fidèles, qu'ils ont le courage de faire les cruels avec les plus belles femmes du monde qui se jettent à leur tête. Ils ne sont pas seulement tentés de jeter un regard sur elles: le tout parce qu'ils ont une maîtresse. Cela ne vaut rien, et n'est ni vrai ni vraisemblable.

Il serait pourtant beau qu'un homme en pareil cas résistât; encore serait-ce du beau qui choquerait la vue. On le souffrirait dans un chrétien, on ne l'aimerait pas dans un galant homme.

Des Femmes mariées.

Les hommes disent que les femmes ont la faiblesse en partage; cela peut être vrai en soi. Mais avons-nous droit de le dire, ou même de le croire? Examinons, par exemple, la distribution des devoirs que nous avons faite dans le mariage entre des créatures si faibles, et nous qui sommes si forts; et nous verrons si la balance est égale.

Marions une fille à un brutal: il n'y a que trop de ces messieurs-là; de quel ton quelquefois ne parle-t-il pas à sa femme? Taisez-vous, madame; je le veux; laissez-moi en repos; vous ne savez ce que vus dites; je le veux.

Que ce superbe je le veux est humiliant! Le dernier des esclaves s'y accoutume-t-il? Y a-t-il d'âme pour qui il ne soit pas sanglant? il écrase l'amour-propre; et j'ai pitié d'une femme dont on outrage jusque-là la dignité de compagne, dont on anéantit la volonté jusqu'à cet excès.

L'infortunée se plaint-elle? (vous diraient les femmes) c'est encore pis; le brutal s'en offense. Se révolte-t-elle à force de récidive? Elle est perdue; les lois l'attendent pour la condamner, pour la punir de n'avoir pas la force de mourir dans le silence.

Que faut-il donc qu'elle fasse? - Hélas! lui dira-t-on, cela est bien fâcheux; tâchez de prendre patience; vous n'avez de ressource que dans vos vertus. Et c'est comme si on lui disait: Souffre, pleure, gémis, soupire, pratique des vertus impraticables, et tâche de te traîner ainsi jusqu'à la mort, d'attraper le mieux que tu pourras la fin de ta vie; voilà tous les remèdes qu'on sache à ta peine: la patience et la mort.

Qu'on nous cite un seul article où nous ne soyons pas maltraitées (ajouteront les femmes, car c'est toujours elles que je fais parler).

Une femme se comporte mal; elle a des amants; elle trahit la fidélité conjugale. Point de quartier pour elle: on l'enferme, on la séquestre, on la réduit à une vie dure et frugale, on la déshonore, et elle le mérite.

Mais que fait-on à un mari qui est infidèle, qui a des maîtresses, qui vit avec elles, qui se ruine pour elles, lui, sa femme et ses enfants? Que lui fait-on? Le voilà dans le cas où l'on enferme sa femme.

Et remarquez que cette femme a caché son libertinage autant qu'elle a pu; elle était même hypocrite, de peur d'être scandaleuse. Son vice était timide, il se sauvait dans les ténèbres, à peine en a-t-elle joué.

Jetez les yeux sur un mari infidèle. Y a-t-il rien de plus effronté que son libertinage? Prend-il quelques mesures pour le cacher à sa femme? Eh! qu'importe qu'elle le sache? Il en sera

quitte pour la voir pleurer. Le cachera-t-il à ses amis? Ils n'en feront que rire. Aux indifférents? Que lui diraient-ils? N'est-il pas le maître de ses actions? Ne lui est-il pas permis de corrompre les mœurs, et de donner des exemples de vice? Bagatelle que tout cela.

Mais sa femme est punie, encore une fois. Eh! que lui fait-on, à lui? Nous le demandons. Que lui en arrive-t-il?

Où sont les maris qu'on enferme, qu'on séquestre? Sont-ils seulement déshonorés dans le monde? Point du tout.

Monsieur un tel est un homme qui se dérange, dira-t-on. Sa femme est aimable, sa maîtresse ne la vaut pas.

Qu'est-ce que cela signifie: Sa femme est aimable? Est-ce là tout ce qu'il y a à dire?

Et quand lui-même n'est qu'un magot, qu'il est laid de visage et d'esprit, vous ne pardonnez pas à cette aimable femme de le trahir, pendant que vous lui pardonnez, à lui, de la trahir avec éclat, tout aimable qu'elle est; cette injustice-là passe l'imagination.

Nous disons qu'on lui pardonne, à ce mari; vraiment, qu'on ne s'en tient point là!

Comment donc! Son libertinage, ou plutôt sa galanterie, le rend illustre; elle en fait un héros qu'on est curieux de voir; on se le montre au spectacle; on épie le moment qu'il vous salue. Où est-il? se dit-on; il vient de paraître; tenez, le voilà: c'est lui, c'est là ce fameux violateur de l'ordre.

Aussi faut-il voir combien il se tient droit, les airs qu'il se donne, et avec quelle superbe confiance il produit son visage.

Eh! pour qui donc nous prend-on? (continueront les femmes). Que les hommes s'expliquent: nous abandonnent-ils l'exercice de la vertu comme une chose aisée, et qui ne passe pas nos forces? Ou bien cette vertu est-elle si pénible, qu'elle ne puisse appartenir qu'à nous? Nous seules, à cause de l'excellence de notre sexe, méritons-nous d'en avoir, de la suivre, et d'être punies quand nous en manquons?

Les hommes au contraire ne sont-ils pas dignes d'être vertueux? Leur indignité est-elle sans conséquence? Si cela est, qu'ils se déclarent, et nous ne dirons mot, nous serons les premières à trouver justes ces punitions dont on nous accable quand nous nous égarons, et qui seront alors des titres de grandeur.

Mais que les hommes aient l'audace de nous mépriser comme faibles, pendant qu'ils prennent pour eux toute la commodité des vices, et qu'ils nous laissent toute la difficulté des vertus, en vérité cela n'est-il pas absurde?

Nous accusons les femmes d'être coquettes, d'être fourbes et méchantes. Laissons-les parler là-dessus.

Si notre coquetterie est un défaut, tyrans que vous êtes (nous diraient-elles), qui devons-nous en accuser que les hommes?

Nous avez-vous laissé d'autres ressources que le misérable emploi de vous plaire?

Nous sommes méchantes, dites-vous? Osez-vous nous le reprocher? Dans la triste privation de toute autorité où vous nous tenez, de tout exercice qui nous occupe, de tout moyen de nous faire craindre comme on vous craint, n'a-t-il pas fallu qu'à force d'esprit et d'industrie, nous nous dédommageassions des torts que nous fait votre tyrannie? Ne sommes-nous pas vos prisonnières; et n'êtes-vous pas nos geôliers? Dans cet état, que nous reste-t-il, que la ruse? Que nous reste-t-il, qu'un courage impuissant, que vous réduisez à la honteuse

nécessité de devenir finesse? Notre malice n'est que le fruit de la dépendance où nous sommes. Notre coquetterie fait tout notre bien. Nous n'avons point d'autre fortune que de trouver grâce devant vos yeux. Nos propres parents ne se défont de nous qu'à ce prix-là; il faut vous plaire, ou vieillir ignorées dans leurs maisons: nous n'échappons à votre oubli, à vos mépris, que par ce moyen; nous ne sortons du néant, nous ne saurions vous tenir en respect, faire figure, être quelque chose, qu'en nous faisant l'affront de substituer une industrie humiliante, et quelquefois des vices, à la place des qualités, des vertus que nous avons, dont vous ne faites rien, et que vous tenez captives.

Un amant est une espèce de créancier qui a donné son coeur à une femme, et qui vient lui demander d'en être payé en même valeur.

Donnez-moi le vôtre, lui dit-il d'abord; elle le renvoie, et ne veut point entendre parler de cette dette-là.

Là-dessus, grand procès entre eux: il l'assiège de galantries, de respects, d'assiduités, de mille tendres soins. C'est la manière de plaider de l'Amour.

Elle y répond par des froideurs, par des refus redoublés, par des fiertés, par des fuites, par des assurances qu'il prend des peines inutiles; et enfin, ne sachant plus que dire, par des incrédulités sur le besoin insupportable qu'il a, dit-il, d'être payé:

Laissez-moi, vous me fatiguez; vous êtes importun; et puis, vous me parlez d'une chimère, je ne vous dois rien. Elle a beau dire, point de trêve de la part de l'amant: c'est un plaideur obstiné qui redouble de chicanes, c'est-à-dire d'empressements, d'ardeur, de plaintes, de désespoir et d'écritures en billets doux.

Que fera-t-elle? Il faut bien en venir à un accommodement.

Mais est-il bien vrai que je vous doive? La dette est-elle constante? Je ne saurais me le persuader.

Ne tient-il qu'à cela? L'amant en jure, et en est cru sur son serment.

Eh! bien, nous verrons, ne me pressez point. Soit, dit-il, mais donnez-moi toujours quelque chose à compte. Et quoi? Un mot; dites seulement que je ne vous déplaïs point. Eh! qui vous dit que vous me déplaïs?

A ce discours, elle rougit; c'est-à-dire qu'elle entre en paiement. Sa réponse et sa rougeur sont deux acomptes.

On est interrompu, l'amant sort. Quand vous reverra-t-on? Autre acompte.

Il revient le lendemain, et plus tard qu'à l'ordinaire. On boude. Encore un acompte.

Il s'excuse, il a eu des affaires indispensables; il se met à ses genoux, il soupire: on ne boude plus. Autre acompte.

Et ainsi d'acomptes en acomptes, qu'elle lui distribue petit à petit, qu'elle fait durer plus ou moins: Il est enfin temps de vous payer tout à fait, lui dit-elle; je vous ai disputé mon coeur autant que je l'ai pu: mais il est juste que vous l'ayez, je vous le dois tout entier; je vous le donne, et je vous aime. Vous m'aimez! s'écrie-t-il. Ah! vous me ravissez! est-il bien vrai?

Oui, je vous aime. Mais prouvez-le moi donc... En faut-il d'autres preuves que ce que je vous dis? Oui, madame, vous ne me donnez pas tout ce qui m'est dû: vous me payez mon coeur; mais vous ne m'en payez pas les intérêts, ajoute-t-il, en lui serrant les mains qu'elle lui permet de baiser mille fois, pendant qu'elle lui dit: Eh! bien, vos intérêts, les voilà: êtes-vous content? Il ne répond rien; car elle est bien loin de son compte: mais elle y viendra. Rien ne



va si vite que le paiement de ces intérêts-là, quand il est une fois commencé.

Si pourtant elle ne l'achève pas, si elle refuse de le consommer, elle gardera longtemps son créancier.

Si elle le consomme, serviteur à la débitrice; la chance tourne: c'est elle qui devient la créancière, et le tout finit par une banqueroute qui la déshonore, quoique ce soit à elle à qui on la fasse.

Il y a bien de la différence entre un homme fier et un homme glorieux.

La fierté part d'un sentiment noble et louable: c'est une vertu, quand elle est réglée; ce n'est qu'un vice quand elle ne l'est pas.

Mais la vaine gloire est toujours un ridicule.

On peut dire à un homme: Vous êtes trop fier; mais on ne lui dit point: Vous êtes trop glorieux, parce que c'est dire une injure, c'est l'appeler fat.

Il sied bien à un homme d'être fier dans de certaines occasions; il n'y a point d'occasion où il ne se dégrade, quand il est glorieux.

Ordinairement même, le glorieux n'est pas fier. L'homme fier veut être intérieurement content de lui. Il suffit au glorieux d'avoir contenté les autres: c'est assez pour lui que ses actions paraissent louables. L'autre veut que les siennes le soient à ses yeux mêmes.

En un mot, l'homme fier a du coeur, le glorieux n'a que l'orgueil de persuader qu'il en a. L'un a des vraies vertus dans l'âme; l'autre en joue qu'il n'a pas, et qu'il ne se soucie pas d'avoir.

L'un a du plaisir à être honnête homme, l'autre voudrait bien souvent s'exempter de faire comme s'il l'était. Il ne tient pas à la probité, il tient à l'honneur qu'elle procure. Aussi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne sait point. L'homme fier est un bon ami; c'est à vous personnellement que son amitié s'adresse.

Le glorieux n'est ami de personne; et quand il paraît le vôtre, ce n'est pas vous qu'il aime; c'est votre rang, c'est votre fortune, c'est l'éclat qui vous environne, et l'estime où vous êtes dans le monde: c'est-à-dire qu'il vous aime comme riche, comme grand seigneur, comme puissant, comme accrédité, comme honoré des autres, et jamais comme homme qu'il estime et qui lui plaît. Vous n'êtes rien pour lui; vous ne valez pas votre habit: il l'aime mieux que vous, quand il est magnifique.

Distinguez pourtant le fanfaron du glorieux: on prendrait souvent le glorieux pour un fanfaron; mais l'homme qui n'est que fanfaron peut être un très honnête homme, il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre; son défaut, c'est de les avoir avec faste, de vouloir les rendre étonnantes; et quelquefois il a dans l'âme de quoi pouvoir les rendre telles, de quoi tenir tout ce qu'il promet; c'est seulement dommage qu'il le promette. Il peut être respectable dans le fond, pendant qu'il est un fanfaron dans la forme. Il n'a quelquefois tort que dans les manières.

Sixième feuille

Du Style.

J'entends quelquefois parler de style, et je ne comprends rien aux éloges, ni aux critiques qu'on fait de celui de certaines gens.

Vous voyez souvent des gens d'esprit vous dire: le style de cet auteur est noble, le style de

celui-ci est affecté, ou bien obscur, ou plat, ou singulier.

Enfin c'est toujours du style dont on parle, et jamais de l'esprit de celui qui a ce style. Il semble que dans ce monde il ne soit question que de mots, point de pensées.

Cependant ce n'est point dans les mots qu'un auteur qui sait bien sa langue a tort ou raison.

Si les pensées me font plaisir, je ne songe point à le louer de ce qu'il a été choisir les mots qui pouvaient les exprimer.

C'est un homme, qui, comme je l'ai déjà dit, sait bien sa langue, qui sait que ces mots ont été institués pour être les expressions propres, et les signes des idées qu'il a eu; il n'y avait que ces mots-là qui pussent faire entendre ce qu'il a pensé, et il les a pris. Il n'y a rien d'étonnant à cela; et encore une fois, je ne songe point à lui en tenir compte: ce n'est pas là ce qui fait son mérite, et c'est d'avoir bien pensé que je le loue; car pour les expressions de ses idées, il ne pouvait pas faire autrement que de les prendre, puisqu'il n'y avait que celles-là qui pussent communiquer ses pensées.

Cet homme-là au contraire pense mal, ou faiblement, ou sans justesse; tout ce qu'il pense est outré; ce que je ne connais que par les mots dont il s'est servi pour me communiquer ses pensées.

Dirai-je qu'il a un mauvais style? m'en prendrai-je à ses mots? Non, il n'y a rien à y corriger. Cet homme, qui sait bien sa langue, a dû se servir des mots qu'il a pris, parce qu'ils étaient les seuls signes des pensées qu'il a eu.

En un mot, il a fort bien exprimé ce qu'il a pensé; son style est ce qu'il doit être, il ne pouvait pas en avoir un autre; et tout son tort est d'avoir eu des pensées, ou basses, ou plates, ou forcées, qui ont exigé nécessairement qu'il se servît de tels et tels mots qui ne sont ni bas, ni plats, ni forcés en eux-mêmes, et qui entre les mains d'un homme qui aura plus d'esprit, pourront servir une autre fois à exprimer de très fines ou de très fortes pensées. Ce que je dis là est incontestable: il faut seulement un peu raisonner pour le sentir; mais on ne se met au fait de rien, à moins qu'on ne raisonne.

Je suppose une femme qui connaisse toutes les couleurs; elle imagine un meuble où il en entre quatre. Elle ordonne ce meuble, on le lui apporte. Vous êtes présent, et le meuble ne vous plaît point.

Direz-vous à cette femme: cela est mal exécuté, ce ne sont pas là les couleurs que vous deviez employer pour avoir un meuble comme vous l'avez imaginé? Non, ce ne serait pas lui parler raison; car ces couleurs disposées comme elles sont, font bien l'effet qu'elle a imaginé: elle ne pouvait avoir ce meuble qu'avec ces mêmes couleurs arrangées comme elles le sont.

Et en quoi donc a-t-elle tort? C'est d'avoir imaginé ce meuble dans ce goût-là; c'est son imagination qui ne vaut rien, quoique très bien rendue par les couleurs qui sont bonnes.

Ces couleurs sont ici comme le style de la chose; et la chose étant ce qu'elle est, voilà ce que le style en devait être.

Pour achever d'éclaircir ce que je veux dire, posons quelques principes qui seront aisés à comprendre.

Je les ai quelquefois dit à des gens d'esprit, et même à des femmes; et je les ai fait convenir que ces discours qu'on tient sur le style ne sont qu'un verbiage, que l'ignorance et la malice ont mis à la mode, pour diminuer le prix des ouvrages qui se font distinguer.

Il s'agit encore ici d'un petit raisonnement: il y sera question d'idées et de pensées, matière qui a toujours l'air un peu abstraite, et qui effarouche; mais je n'ai que deux mots à dire, et je

tâcherai d'être clair.

Je distingue entre pensée et idée, et je dis que c'est avec plusieurs idées qu'on forme une pensée.

Qu'est-ce donc que j'appelle une idée? Le voici.

J'ai vu un arbre, un ruban, etc., j'ai vu un homme en colère, jaloux, amoureux; j'ai vu tout ce qui peut se voir par les yeux de l'esprit, et par les yeux du corps: car pour abrégé, je confonds sous le nom d'idée ce qui a corps et ce qui n'en a point, ce qui se voit et ce qui se sent, quoique je sache bien la différence qu'on y met.

Or, en voyant ces différentes choses, j'ai pris de chacune d'elles ce que j'appelle l'idée; il m'en est resté ou l'image ou la perception dans l'esprit.

A présent que j'ai l'idée de ces différentes choses qui m'ont frappé, comment ferai-je, quand je songerai à un arbre, pour instruire les autres que je songe à un arbre, ou à une autre chose qui me viendra dans l'esprit, surtout quand elle ne sera pas présente?

Les hommes entre eux ont pourvu à cela; ils ont institué des signes, c'est-à-dire des expressions qui sont les signes de l'idée qu'on a dans l'esprit. On est convenu que le mot d'arbre signifiera l'idée que nous avons d'un arbre: et dès que je prononce ce mot, on m'entend, et ainsi du reste.

Le nombre des mots, ou des signes, chez chaque peuple, répond à la quantité d'idées qu'il a.

Il y a des peuples qui ont peu de mots, dont la langue est très bornée; et c'est qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'idées: c'est la disette d'idées qui fait chez eux la disette de leur langue, ou de leurs mots.

Il y a des peuples dont la langue est très abondante; et c'est qu'il y a parmi eux une grande quantité d'idées, à chacune desquelles il a fallu un mot, un signe.

Ils ont, par exemple, démêlé dans l'homme, dans ses passions, dans ses mouvements, mille choses qu'un autre peuple n'y a pas vues; c'est une finesse d'esprit et de vue qui est générale parmi eux, et qui les a obligés d'inventer autant de mots qu'elle leur a procuré d'idées.

S'il venait en France une génération d'hommes qui eût encore plus de finesse d'esprit qu'on n'en a jamais eu en France et ailleurs, il faudrait de nouveaux mots, de nouveaux signes pour exprimer les nouvelles idées dont cette génération serait capable: les mots que nous avons ne suffiraient pas, quand même les idées qu'ils exprimeraient auraient quelque ressemblance avec les nouvelles idées qu'on aurait acquises: il s'agirait quelquefois d'un degré de plus de fureur, de passion, d'amour, ou de méchanceté qu'on apercevrait dans l'homme; et ce degré de plus, qu'on n'apercevrait qu'alors, demanderait un signe, un mot propre qui fixât l'idée qu'on aurait acquise.

Mais je suppose, comme il est peut-être vrai, que nous avons aujourd'hui tout autant d'idées que l'homme sera jamais capable d'en avoir.

Je dis que chacune de ces idées en tout genre a son signe, son mot que je n'ai qu'à prononcer pour apprendre aux autres à quoi je songe.

Nous voilà donc fournis des idées de chaque chose, et des moyens de les exprimer, qui sont les mots.

Que faisons-nous de ces idées et de leurs mots?

De ces idées, nous en formons des pensées que nous exprimons avec ces mots; et ces

pensées, nous les formons en approchant plusieurs idées que nous lions les unes aux autres: et c'est du rapport et de l'union qu'elles ont alors ensemble, que résulte la pensée.

Penser, c'est donc unir plusieurs idées particulières les unes aux autres.

Je songe aux charmes d'une femme. Ces charmes, voilà une idée.

Après cela je songe à une femme, autre idée. Je songe à quelque chose d'intérieur à moi, sur qui tombe cet effet: encore autre idée.

Mais ce n'est encore là avoir que des idées; lions-les ensemble, pour en former une pensée quelconque:

Les charmes d'une femme égarent la raison.

Cette pensée n'est encore que dans mon esprit, et n'est pas exprimée. Comment fais-je pour l'exprimer? Je me sers du mot qui est le signe de chacune de mes idées.

L'idée de charmes s'exprime par le mot charmes. L'idée d'une femme, par le mot de une, et par celui de femme.

L'idée précise que j'ai de l'effet que ces charmes produisent s'exprime par le mot d'égarer, qui, moyennant la conjugaison que j'en fais pour marquer le temps, me rend égarent, et puis l'idée que j'ai de la chose qui est égarée s'exprime par le mot de raison.

A l'égard du petit mot de les, qui précède celui de charmes, et du mot de la, qui précède celui de raison, ce sont encore de petites conjonctions qu'on a imaginées, pour aider à la liaison des idées entre elles, et dont nous apprenons l'usage, en apprenant les mots.

De sorte que j'ai d'abord eu des idées, qui ont chacune leur mot.

De ces idées j'en ai formé une pensée.

Et cette pensée, je l'ai exprimée, en donnant à chacune de ces idées, le signe qui la signifie.

Ainsi, un homme qui sait bien sa langue, qui sait tous les mots, tous les signes qui la composent, et la valeur précise de ces mots conjugués ou non, peut penser mal, mais exprimera toujours bien ses pensées.

Venons maintenant à l'application de tout ce que j'ai dit.

Vous accusez un auteur d'avoir un style précieux. Qu'est-ce que cela signifie? Que voulez-vous dire avec votre style?

Je vois d'ici un jeune homme qui a de l'esprit, qui compose, et qui, de peur de mériter le même reproche, ne va faire que des phrases; il craindra de penser finement, parce que s'il pensait ainsi, il ne pourrait s'exprimer que par des mots qu'il soupçonne que vous trouveriez précieux.

De sorte qu'il rebute toutes les pensées fines et un peu approfondies qui lui viennent, parce que, dès qu'il les a exprimées, il lui paraît à lui-même que les mots propres, dont il n'a pu s'empêcher de se servir, sont recherchés.

Ils ne le sont pourtant pas; ce sont seulement des mots qu'on ne voit pas ordinairement aller ensemble, parce que la pensée qu'il exprime n'est pas commune, et que les dix ou douze idées, qu'il a été obligé d'unir pour former sa pensée, ne sont pas non plus ordinairement ensemble.

Mais ce jeune homme ne raisonne pas ainsi: la critique qu'il vous entend faire ne lui en apprend pas tant; elle ne parle que de style et de mots, et il ne prend garde qu'à ses mots.

Qu'en arrive-t-il? Que, pour avoir un style ordinaire, il n'ose employer que des mots qu'on a l'habitude de voir ensemble, et qui conséquemment n'expriment que les pensées de tout le monde; car ces mots ne sont d'ordinaire ensemble que parce que la liaison des idées, dont ils sont le signe, est familière à tout le monde.

Mais si on lui avait dit: l'auteur qu'on accuse d'être précieux sait bien sa langue, et ne pèche point dans son style; il ne voulait dire que ce qu'il a dit et il l'a fort bien exprimé, mais ce qu'il a fort bien exprimé n'est pas bien pensé; c'est un auteur dont les pensées sortent du vrai; qui dans les objets, dans les sentiments qu'il peint, y ajoute des choses qui n'y sont pas, qui y sont étrangères, ou qui n'y appartiennent pas assez. Il ne saisit pas les vraies finesses de ses sujets, il les peint d'après lui, et non pas d'après eux: il pense subtilement, et non pas finement; il invente, il ne copie pas. Voilà son tort; voilà ce que la critique qu'on fait de lui devrait vous apprendre, et ce qu'elle ne vous apprend pas.

Elle ne parle que de son style, où il n'y a rien à redire. Du moins le vice de ce style, s'il y en a un, n'est qu'une conséquence bien exacte du vice de ses pensées.

Qu'elle nous montre donc le vice de ses pensées, et qu'elle laisse là le style qui ne saurait être autrement qu'il est; car quand cet homme-là pensera mieux, quand il ne mettra rien d'inutile, rien d'outré, rien d'ampoulé, rien de faux dans ses pensées, il n'y aura conséquemment plus de vice dans son style, et il paraîtra s'exprimer fort bien, sans qu'il apprenne pourtant à s'exprimer mieux; car encore une fois, il sait sa langue, et ne la saura jamais mieux qu'il la sait; et pour s'exprimer bien, il n'est question que de la savoir. Aussi cet auteur s'exprime-t-il bien, même en pensant mal.

Mais est-il vrai qu'il pense mal? C'est ce qu'il faut prouver; et s'il y a un reproche à lui faire, il ne peut tomber que là-dessus, et non pas sur le style, qui n'est qu'une figure exacte de ses pensées, et qui, peut-être encore, n'est accusé d'être mauvais, d'être précieux, d'être guindé, recherché, que parce que les pensées qu'il exprime sont extrêmement fines, et qu'elles n'ont pu se former que d'une liaison d'idées singulière; lesquelles idées n'ont pu à leur tour être exprimées qu'en approchant des mots, des signes qu'on a rarement vu aller ensemble.

Ne serait-il pas plaisant que la finesse des pensées de cet auteur fût la cause du vice imaginaire dont on accuse son style?

Cela se pourrait bien; et sur ce pied-là, l'homme qui pensera beaucoup donnera souvent beau jeu à ceux qui s'acharnent sur le style.

L'homme qui pense beaucoup approfondit les sujets qu'il traite: il les pénètre, il y remarque des choses d'une extrême finesse, que tout le monde sentira quand il les aura dites; mais qui, en tout temps, n'ont été remarquées que de très peu de gens: et il ne pourra assurément les exprimer que par un assemblage et d'idées et de mots très rarement vus ensemble.

Voyez combien les critiques profiteront contre lui de la singularité inévitable de style que cela va lui faire. Que son style sera précieux! Mais aussi de quoi s'avise-t-il de tant penser, et d'apercevoir, même dans les choses que tout le monde connaît, des côtés que peu de gens voient, et qu'il ne peut exprimer que par un style qui paraîtra nécessairement précieux? Cet homme-là a grand tort. Il faudrait lui dire de penser moins, ou prier les autres de vouloir bien qu'il exprime ce qu'il aura pensé, et de souffrir qu'il se serve des seuls mots qui peuvent exprimer ses pensées puisqu'il ne peut les exprimer qu'à ce prix-là.

Quand elles seront exprimées, il faudra voir si on les entend.

Sont-elles obscures? Qu'on lui dise alors: il vous a été permis d'unir telles idées, et conséquemment tels mots qu'il vous a plu, pour former vos pensées; peu nous importe que

telles idées aussi bien que tels mots soient ordinairement ou rarement ensemble: nous ne demandons pas mieux, même, que l'union en soit singulière, parce que cela nous promet des pensées ou neuves, ou rares, ou fines; mais vous vous mêlez de faire le grand esprit, d'avoir besoin de cette singularité d'union dans vos idées, et conséquemment dans vos mots, et cela ne vous procure que des pensées qui ne sont pas intelligibles, ou qui peignent les choses autrement qu'elles ne sont, qui y ajoutent des finesses qui n'y sont pas; pensez donc avec netteté, avec justesse, etc.

Oh! voilà des reproches sérieux, raisonnés et raisonnables, pourvu qu'on en prouve la justice.

Eh! comment la prouvera-t-on? en examinant chaque pensée, en voyant si elle s'entend: car il faut qu'elle soit nette et claire; après cela, est-elle allongée, ou ne l'est-elle pas? Pourrait-on la former avec moins d'idées qu'elle n'en a qui la composent, et par conséquent l'exprimer avec moins de mots, sans rien ôter de sa finesse, et de l'étendue du vrai qu'elle embrasse?

Ensuite, est-elle vraie? l'objet qu'elle peint, regardé dans ce sens-là, est-il conforme au portrait qu'elle en fait? par exemple:

L'esprit est souvent la dupe du coeur.

C'est M. de la Rochefoucauld qui l'a dit; supposons que cela ne fût dit que d'aujourd'hui par quelque auteur de nos jours. Ne l'accuserait-on pas de s'être exprimé dans un style précieux? Il y a bien de l'apparence.

Pourquoi, s'écrierait un critique, ne pas dire que l'esprit est souvent trompé par le coeur, que le coeur en fait accroire à l'esprit? c'est la même chose.

Non pas, s'il vous plaît, lui répondrais-je; vous n'y êtes point; ce n'est plus là la pensée précise de l'auteur; vous la diminuez de force, vous la faites baisser: le style de la vôtre (puisque vous parlez de style) ne nous exprime qu'une pensée assez commune. Le style de cet auteur nous en exprime une plus particulière et plus fine, et qui nous peint ce qui se passe quelquefois entre le coeur et l'esprit.

Cet esprit, simplement trompé par le coeur, ne me dit pas qu'il est souvent trompé comme un sot, ne me dit pas même qu'il se laisse tromper. On est souvent trompé sans mériter le nom de dupe; quelquefois on nous en fait habilement accroire, sans qu'on puisse nous reprocher d'être de facile croyance; et cet auteur a voulu nous dire que souvent le coeur tourne l'esprit comme il veut, qu'il le fait aisément incliner à ce qui lui plaît, qu'il lui ôte sa pénétration, ou la dirige à son profit; enfin qu'il le séduit, et l'engage à être de son avis, bien plus par les charmes de ses raisons, que par leur solidité. Cet auteur a voulu nous dire que l'esprit a souvent la faiblesse, en faveur du coeur, de passer pour raisonnable, pour possible, pour vrai, ce qui ne l'est pas; et le tout, sans remarquer qu'il a cette faiblesse-là.

Voilà bien des choses, que l'idée de dupe renferme toutes, et que le mot de cette idée exprime toutes aussi.

Or si l'idée de l'auteur est juste, que trouvez-vous à redire au signe dont il se sert pour exprimer cette idée?

Il y a des gens qui, en faisant un ouvrage d'esprit, ne saisissent pas toujours précisément une certaine idée qu'ils voudraient joindre à une autre. Ils la cherchent, ils l'ont dans l'instinct, dans le fond de l'âme; mais ils ne sauraient la développer, et par paresse, ou par nécessité, ou par lassitude, ils s'en tiennent à une autre qui en approche, mais qui n'est pas la véritable, et qu'ils expriment pourtant bien, parce qu'ils prennent le mot propre de cette idée à peu près ressemblante à l'autre, et en même temps inférieure.

Si Montaigne avait vécu de nos jours, que de critiques n'eût-on pas fait de son style! car il ne parlait ni français, ni allemand, ni breton, ni suisse. Il pensait, il s'exprimait au gré d'une âme singulière et fine. Montaigne est mort, on lui rend justice; c'est cette singularité d'esprit, et conséquemment de style, qui fait aujourd'hui son mérite.

La Bruyère est plein de singularité; aussi a-t-il pensé sur l'âme, matière pleine de choses singulières.

Combien Pascal n'a-t-il pas d'expressions de génie?

Qu'on me trouve un auteur célèbre qui ait approfondi l'âme, et qui dans les peintures qu'il fait de nous et de nos passions, n'ait pas le style un peu singulier?

De la critique

Je ne suis pas surpris qu'il y ait des gens qui critiquent impoliment, malhonnêtement, injurieusement, et qui aient recours à ce moyen honteux pour donner quelque débit à leurs livres: il y a de mauvais sujets dans tous les métiers (si métier peut se dire ici); ce qui me surprend, c'est que des approbateurs puissent accorder un passeport aux insultes que font ces gens-là, et les laissent maltraiter d'honnêtes gens qu'une critique, de quelque part qu'elle vînt, honorerait toujours, si elle était décente, et qui du moins ont cela de respectable, qu'ils n'ont jamais eu de l'esprit contre personne, tout aisé peut-être qu'il leur serait d'en avoir, même du plus cruel sans impolitesse, si le plaisir de faire du bruit aux dépens des autres pouvait être du goût d'un honnête homme.

Je lus l'autre jour ces mots dans je ne sais quel livre où l'on parlait d'un auteur: Son style est ridicule, il faut le dire hautement.

Je demande si ce n'est pas là parler d'une manière offensante; de raison, il ne saurait y en avoir dans ce verbiage-là, je viens de le prouver. On n'y voit donc qu'une insulte, et une insulte en pure perte pour la raison. Et cette insulte, d'où arrive-t-elle jusqu'à la personne sur qui elle tombe? De l'endroit même par où doivent passer toutes les critiques, pour être purgées de tout ce qui blessera l'honnêteté publique: en un mot, de chez l'approbateur, de chez celui à qui la loi a confié le soin de vous garantir de toute offense à cet égard.

Le Voyageur dans le Nouveau Monde

De tous les pays qu'on connaît, il n'en est point assurément de si curieux que celui que j'ai découvert, que j'appelle Nouveau Monde, ou autrement le Monde vrai, et dont je vais faire la relation le mieux que je pourrai.

Par ce Monde vrai, je n'entends pas un monde plus réel que le nôtre, plus véritablement existant; car de ce côté-là, ce me semble, il n'y a rien à redire au nôtre, et le pyrrhonien le plus déterminé ne doutera jamais de sa réalité que par raison de système, et jamais par sentiment.

Ainsi, par ce mot de Monde vrai, c'est des hommes vrais que j'entends, des hommes qui disent la vérité, qui disent tout ce qu'ils pensent, et tout ce qu'ils sentent; qui ne valent pourtant pas mieux que nous, qui ne sont ni moins méchants, ni moins intéressés, ni moins fous que les hommes de notre monde; qui sont nés avec tous nos vices, et qui ne diffèrent d'avec nous que dans un seul point, mais qui les rend absolument d'autres hommes; c'est qu'en vivant ensemble, ils se montrent toujours leur âme à découvert, au lieu que la nôtre est toujours masquée.

De sorte qu'en vous peignant ces hommes que j'ai trouvés, je vais vous donner le portrait des hommes faux avec qui vous vivez, je vais vous lever le masque qu'ils portent. Vous savez ce qu'ils paraissent, et non pas ce qu'ils sont. Vous ne connaissez point leur âme, vous allez la

voir au visage, et ce visage vaut bien la peine d'être vu; ne fût-ce que pour n'être point la dupe de celui qu'on lui substitue, et que vous prenez pour le véritable.

On aura la suite de cela dans les feuilles suivantes.

## Septième feuille

Suite du Monde vrai.

Comme c'est ici la suite du dernier article commencé dans la feuille précédente, nous le continuerons dans cette feuille-ci, sans égard à l'interruption.

Mais que gagnerai-je à cela? me direz-vous peut-être. En me faisant connaître les hommes, vous allez me dégoûter d'eux. Je ne me soucierai plus de leur commerce. Je m'occupe aujourd'hui du soin de mériter leur estime; il m'est doux de l'obtenir, ou de croire l'avoir obtenue, et je n'en voudrai plus. Je perdrai celle que j'ai pour eux, et qui me fait plaisir. Mon coeur et ma raison rompront avec eux, ne serai-je pas bien avancé? Non, vous dis-je, laissez-moi comme je suis; ma condition dans ce monde est de jouir, et non pas de connaître. Je sais bien en gros que les hommes sont faux; que dans chaque homme il y en a deux, pour ainsi dire: l'un qui se montre, et l'autre qui se cache. Celui qui se montre, voilà le mien aujourd'hui; voilà celui avec qui je dois vivre: à l'égard de celui qui se cache, sans doute il aura son tour pour être vu; car enfin il faudra que tout se retrouve. L'éternité des temps n'est pas toute consacrée au mensonge; mais ne dérangeons point l'ordre des choses, n'anticipons point sur les spectacles. Si de même que nos corps sont habillés, nos âmes à présent le sont aussi à leur manière, le temps du dépouillement des âmes arrivera, comme le temps du dépouillement de nos corps arrive quand nous mourons. Mais pour aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je vois; gardez vos découvertes; je ne vous les envie point, et je vous crois fort à plaindre de les avoir faites.

Moi, point du tout, vous vous trompez; je ne saurais vous exprimer le repos, la liberté, l'indépendance dont je jouis. Je n'ai jamais été si content; je ne me suis jamais diverti de si bon coeur que depuis ma découverte. Je suis à la comédie depuis le matin jusqu'au soir.

Je vois bien ce qui vous fait peur. Quand vous cesserez d'estimer les hommes, vous ne vous soucierez plus d'en être estimé vous-même, dites-vous, et vous vous imaginez qu'alors il n'y aura rien de si languissant que votre état, que vous périrez d'ennui et de mélancolie; mais vous êtes dans l'erreur, croyez-m'en sur mon expérience.

Vous ne pouvez à présent regarder les choses qu'à travers votre goût pour le commerce des hommes, qu'à travers la flatteuse idée que vous vous faites de leur estime, qu'à travers tous les intérêts, toutes les passions dont cela vous remue; et vous êtes comme un amant qui ne voudrait pas qu'on lui prouvât que sa maîtresse est une infidèle, une perfide, et qui dirait: laissez-moi ignorer ce qu'elle est, ne me désabusez point sur son compte; je n'en perdrai peut-être pas l'amour que j'ai pour elle, vous ne m'ôteriez que le plaisir qu'il me fait, et je n'aurais que le désespoir de l'aimer encore, tout indigne que je saurais qu'elle en serait.

Mais ici, il n'y aura rien de tout cela; vos passions s'en iront, votre amour vous quittera, vous ne le regretterez point; et à la place du plaisir qu'il vous fait aujourd'hui, vous aurez le plaisir de voir clair qui dans cette occasion-ci en est un pour le moins aussi sensible.

Car ne vous imaginez pas que vous allez haïr le monde, et le fuir quand vous serez éclairé.

Non, cette méchante humeur-là ne vient qu'à ceux qui, dans le cours de leur vie, ont de jour en jour la douleur de voir que les hommes les trompent; qui de la douleur passent à l'indignation contre ces hommes, de l'indignation vont à la haine, qui enfin les conduit en



droite ligne à une misanthropie où ils achèvent tristement de vivre, comme s'ils voulaient se punir des torts que les autres ont avec eux.

Cela n'est pas raisonnable, et c'est aussi ce qui ne vous arrivera pas. Je vais instruire votre esprit sans affliger votre coeur; je vais vous donner des lumières, et non pas des chagrins; vous allez devenir philosophe, et non pas misanthrope. Et le philosophe ne hait ni ne fuit les hommes, quoiqu'il les connaisse; il n'a pas cette puérité-là; car sans compter qu'ils lui servent de spectacle, en qualité d'homme il est lui-même uni à eux par une infinité de petits liens dont il sent l'utilité et la douceur, mais qu'il tient toujours si aisés à rompre en cas de besoin, que son âme en badine, et n'en n'est jamais gênée: et ce que je vais vous dire vous apprendra à badiner des vôtres, à n'en point avoir de plus incommodes.

Ainsi ne craignez rien: il ne sera ici question, qu'autant que vous le voudrez bien, ni de votre maîtresse, si vous en avez une, ni de vos amis, ni d'aucun de ceux avec qui vous vivez, et à qui le sang et l'amitié vous lient.

Je n'ai point de faits à vous révéler contre ces gens-là. Je n'ai à vous donner qu'une simple relation de mon voyage dans un monde que j'aurais pris pour le nôtre, sans une seule chose qui le distingue, et qui est l'étonnante naïveté avec laquelle les hommes y disent ce qu'ils pensent. Lisez ma relation, ne fût-ce que pour vous amuser.

Je n'avais encore que vingt-sept à vingt-huit ans, quand une lettre que je reçus m'apprit qu'on me faisait les deux plus cruelles perfidies que pût essuyer un homme de mon âge.

C'était mon meilleur ami qui écrivait cette lettre à une femme que j'adorais. Sans doute qu'il m'en écrivait une en même temps, et qu'il se méprit d'adresse sur les deux lettres.

Celle que je reçus était courte, en voici les termes:

"Le chevalier (c'était moi) va demain matin à deux lieues de Paris voir notre ami D... Il en reviendra le soir; on m'apporte un billet de lui où il m'invite d'être de la partie; je vais lui répondre que je le veux bien; mais c'est sans conséquence, et demain matin je serai malade. Je n'ai garde d'y manquer. Ne badinons pourtant point là-dessus: car j'irai passer la journée avec vous, marquise, et si on meurt de plaisir, je n'en réchapperai pas. Que j'ai d'obligation à D... de ce qu'il est à la campagne! que j'aime le chevalier de l'aller voir! que je le trouve aimable de croire qu'il a votre coeur, de ne savoir pas que je vous adore, et que vous le voulez bien. A demain, belle marquise."

Et par apostille:

"Si par hasard le chevalier ne partait pas demain, il me serait inutile d'être malade; mais vous n'auriez qu'à l'être pour lui, et vous porter bien pour moi, et je n'y perdrais rien. N'est-ce pas, marquise?"

Je devins furieux à la lecture de cette lettre, et sans m'amuser ni à soupirer ni à me plaindre, je sortis pour chercher le chevalier et pour lui arracher la vie: projet digne d'un homme qui a perdu l'esprit.

Je le trouvai chez lui, pâle et tenant un billet de la marquise, où elle l'informait de la méprise qu'il avait faite.

Au premier regard que je jetai sur lui, il comprit bien de quoi il était question. Je sais ce qui vous amène, me dit-il, vous venez de recevoir une lettre qui n'était pas pour vous, et vous êtes instruit. Oui, lui dis-je, sans daigner ajouter rien de plus. Sortons.

Il me suivit, nous allâmes nous battre. Je le blessai, il tomba; et comme il venait du monde, je m'enfuis, et le laissai nageant dans son sang.

De là, je me hâtai de retourner chez moi, où je donnai quelques ordres, et je pris quelque argent. Après quoi je partis, le désespoir dans le coeur, et croyant avoir tué le chevalier, dont je me reprochais la mort, tout indigne qu'il était de vivre. Je quittai la France et me mis à voyager dans les pays étrangers, où je reçus des nouvelles de mon affaire, bien meilleures que je n'en attendais.

Le chevalier n'avait été que blessé. Ceux que j'avais vu venir à nous quand je m'enfuis lui avaient donné du secours; il était parfaitement guéri, il avait tué notre combat, et s'était dit blessé par un inconnu avec qui il avait pris querelle.

On me mandait encore que, pendant qu'on avait travaillé à le guérir, la marquise, qui était veuve, avait épousé un jeune homme de bonne maison que je connaissais, qui n'était pas riche, et dont elle avait presque subitement fait la fortune; ce qui me fut fort indifférent. Tout mon amour s'était épuisé pour elle; il ne m'en était resté qu'une tristesse qui venait de ne savoir plus à qui je pourrais désormais me fier, puisque j'avais été trahi par les personnes qui m'avaient été les plus chères, et dont j'avais le plus estimé le caractère.

Il ne tenait donc qu'à moi de revenir en France; mais je sentis que j'avais encore besoin d'en être absent quelque temps, et que je n'étais pas assez fort pour revoir si tôt les lieux où j'avais éprouvé tant de malheurs.

Je restai donc dans la ville où j'étais alors, et où j'avais fait quelques connaissances avec qui je tâchais de me distraire du ressouvenir de mon aventure.

Parmi ceux que je voyais quelquefois se trouvait un homme de distinction, étranger comme moi, âgé à peu près de cinquante ans, de très bonne mine, et de la plus belle physionomie du monde.

Il me paraissait avoir beaucoup d'esprit et de raison, et je m'empêchais de l'aimer; car je ne voulais plus avoir d'amis. Mais je préférais sa compagnie à celle des autres; et de son côté, malgré la différence des âges, il semblait se plaire avec moi: de sorte que nous étions souvent ensemble, et je n'avais pu même me dispenser de manger une ou deux fois chez lui.

Je pars après-demain pour ma campagne, me dit-il un jour que nous nous promenions ensemble; voulez-vous y venir? Vous n'avez pas de grandes affaires ici, je pense, et nous y passerons huit jours, plus ou moins, suivant le goût que vous y prendrez.

J'y consentis: il me le proposait de si bonne grâce qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre, et je lui promis de me tenir prêt pour le jour qu'il avait arrêté.

Il y avait déjà trois ou quatre jours que nous étions à cette campagne, quand il me dit: Je vous surprends quelquefois dans des tristesses que je crois étrangères à votre caractère; il faut que vous ayez des chagrins: je n'ai pas la curiosité de les savoir; mais j'aurais une extrême envie de vous être bon à quelque chose, et souvent on se soulage à dire ses peines aux gens qui nous aiment.

L'air sincère avec lequel il me tint ce discours me toucha; je n'y résistai point.

Oui, lui dis-je, vous ne vous trompez pas, j'ai des chagrins: ils sont d'une espèce à pouvoir se dire; et quand la prudence m'engagerait à les cacher, je suis persuadé que je ne risquerais rien à vous les déclarer.

Je suis charmé que vous le pensiez ainsi, me dit-il, et vous me rendez justice. De quoi s'agit-il?

Là-dessus je lui fis le récit de mon aventure, qu'il trouva aussi cruelle qu'elle l'était en effet: Mais ce qui me décourage le plus dans tout ce que je viens de vous dire, ajoutai-je en

finissant, c'est qu'après ce qui m'est arrivé, je sens que je n'oserai plus aimer personne, et qu'ainsi je dois me condamner à m'ennuyer toute ma vie. Ce n'est pourtant pas le plaisir d'avoir de l'amour que je regrette, on vit bien sans cela: on n'a que faire de maîtresse pour être heureux; mais du plaisir d'avoir un ami, comment s'en passer? N'est-ce pas être seul en ce monde, que de n'y avoir pas un coeur à qui l'on puisse ouvrir le sien?

Pas un! Ah, c'est trop dire, me répondit-il; les honnêtes gens sont rares, j'en conviens; mais il y en a.

Par exemple, vous, monsieur, n'êtes-vous pas un honnête homme? Ne vous garantiriez-vous pas pour tel? Ne sentez-vous pas bien que vous êtes incapable d'une perfidie?

Le fond de mon coeur m'en assure, lui dis-je; mais cependant je pardonnerais à quiconque craindrait de se fier à moi, et qui en m'examinant, dirait: il me paraît honnête homme, et peut-être me trompé-je. Oui, quoique sa méfiance fût injuste, je dirais à mon tour: il est vrai qu'il a tort avec moi; mais pareille méfiance lui a déjà fait ailleurs éviter tant de pièges; il a eu raison de se tenir sur la réserve avec tant d'hommes qu'il a trouvés faux, et dont il avait aussi bonne opinion que de moi, que c'est sagesse à lui de ne pas se livrer plus à moi qu'aux autres: il ne saurait me connaître mieux qu'il n'a cru les connaître: les hommes se contrefont si bien qu'il n'y a rien de sûr avec eux.

Seriez-vous curieux, me dit-il, d'en connaître qui ne se contrefont point? Oh! très curieux, répondis-je; mais où sont-ils? En avez-vous vu de pareils? Oui, me dit-il, j'ai passé une partie de ma vie avec eux, et ce sera parmi eux que je mourrai. Tel que vous me voyez, ajouta-t-il, j'ai beaucoup voyagé, j'ai fait bien des découvertes; et celle dont je vous parle, quand on est bien conduit, ne demande pas un long voyage. Voulez-vous que j'en recommence un pour vous?

Si vous êtes aussi libre que moi, lui dis-je, et que rien ne vous retienne ici, j'accepte votre offre, et nous partirons quand il vous plaira.

Il n'y a point d'homme plus indépendant que moi, me répondit-il; je suis un étranger qui n'ai ni femme ni enfants; je ne me suis arrêté en ce pays-ci que pour y être tranquille; j'y loue cette maison de campagne où nous sommes, et celle où je loge en ville: il m'est aisé de les quitter toutes deux; mon bien ne m'oblige à aucune résidence, mes revenus se portent partout, et je suis tout prêt de vous tenir parole. Retournons demain à la ville, nous nous y fournirons des choses nécessaires pour notre voyage, et nous fixerons le jour de notre départ. Mais en attendant, ajouta-t-il, il ne vous sera pas inutile de lire une assez ample relation que j'ai faite de tout ce que j'ai vu dans le monde où je vous conduirai; venez, elle est dans mon cabinet, et je vais vous la donner tout à l'heure.

Nous allâmes la prendre, et il avait raison de dire qu'elle était ample; on aurait fort bien pu en faire trois ou quatre volumes.

Après qu'il me l'eut mis entre les mains, il tira encore quelques livres fort rares, qui m'étaient inconnus, et entre lesquels il y en avait un qui avait pour titre: l'Histoire du Coeur humain.

Si l'historien; lui dis-je, a possédé sa matière, ce doit être là un livre bien instructif.

Nous l'emporterons avec nous, reprit-il: il faut que nous le lisions ensemble; mettons-le à part, aussi bien que ces autres livres. Vous y puiserez la connaissance des hommes avec qui nous vivons actuellement; et vous en verrez mieux ce que ces hommes-là ont de commun avec ceux que nous allons trouver. Il est bon d'être un peu au fait de notre monde, pour juger sainement de l'autre; et je vous dirai même que tout homme qui nous connaît bien n'a que faire de voyager pour chercher cet autre monde dont je vous parle: il sait à n'en pouvoir

douter qu'il existe; il croit y être; il le voit; et vous éprouverez dans les suites la vérité de ce que je vous dis là.

Ce langage qu'il me tenait me paraissait obscur; mais je devais avoir l'éclaircissement de ce qu'il me disait dans le monde où nous allions, et je ne lui demandai pas de s'expliquer mieux.

J'abrège, pour en venir aux faits les intéressants de ma relation.

Nous partîmes quatre jours après cette conversation, ou pour mieux dire, nous nous embarquâmes. Il aurait pourtant pu nous épargner l'embarquement; car il n'est pas besoin d'aller sur mer, pour trouver les hommes qu'il avait promis de me montrer: on va fort bien chez eux par terre; je le compris après.

Mais il avait ses raisons pour en user ainsi. Un peu de navigation donnait à notre voyage un air d'importance et de difficulté qui en imposait à mon imagination, et me persuadait mieux que je verrais quelque chose de rare et de nouveau.

D'ailleurs cela allongeait notre chemin, et employait un temps qu'il me faisait passer à lire son manuscrit et ses livres, et à réfléchir tantôt seul et tantôt avec lui sur ce que je lisais.

Vos livres et nos réflexions, lui disais-je de jour en jour, me réconcilient avec les hommes; leur commerce n'est pas si dangereux que je l'ai cru depuis mon aventure; il me semble qu'on peut en effet vivre avec eux sans en être la dupe, et qu'il n'est pas si difficile de démêler ce qu'ils sont à travers ce qu'ils paraissent; c'est faute d'attention et d'expérience que je me suis trompé sur les façons de mon ami, et sur celles de la marquise.

Vous songez à épouser cette femme-là, chevalier; et elle est aimable, je n'en disconviens pas, me disait-il souvent, de l'air d'un homme qui s'inquiétait obligeamment de ce qui m'arriverait; mais qui s'en inquiétait tant que je devais sentir que c'était un jeu. Oui, j'avoue qu'elle est aimable; mais elle vous aime trop: je n'ai rien vu d'égal à la contrainte où elle vous tient; sa jalousie est insupportable, et je tremble qu'avec tout son amour vous ne soyez pas heureux avec elle.

Chevalier, je souffre votre ami, disait de son côté la marquise; mais je vous avertis que je le haïrai; il faut absolument que vous l'aimiez plus que moi; car on ne vous voit ici que quand il veut bien ne vous point mener ailleurs.

Voilà de quelle manière ils s'y prenaient tous deux, pour m'abuser; et à présent que j'y songe, est-ce que cela ne signifiait pas qu'ils s'aimaient, et qu'ils travaillaient de concert à m'inspirer une confiance aveugle? Où avais-je l'esprit alors? car aujourd'hui je n'y serais pas trompé. Les hommes sont faux; mais ce qu'ils pensent dans le fond de l'âme perce toujours à travers ce qu'ils disent et ce qu'ils font.

Vous n'en seriez donc plus la dupe? me dit mon homme. Non certes, lui répondis-je, grâce aux lumières qui me sont venues, et aux réflexions que nous avons faites ensemble. C'est ce que nous verrons en temps et lieu, me dit-il.

Cependant nous continuons notre voyage, et je me trouvai en pays perdu; car je ne m'orientais pas, je ne savais ce que c'était que les terres dont nous approchions quelquefois; et je m'en fiais à mon guide.

A la fin pourtant, nous entrâmes dans un port et nous débarquâmes.

A un quart de lieue du port, était une ville très peuplée, où nous allâmes loger, et où je fus tout surpris d'entendre parler français.

Quoi! lui dis-je, est-ce que nous sommes en France? Non pas dans la France que vous connaissez, me répondit-il, mais dans celle de ce nouveau monde où je vous mène, et qui

est exactement le double du nôtre.

A ce discours je jetai sur mon homme un regard inquiet, et je crois qu'il me passa dans l'esprit que c'était un magicien à qui j'avais affaire.

Quoi qu'il en soit, il sourit de l'inquiétude où j'étais et qui allait jusqu'à l'émotion. Vous défiez-vous de moi? me dit-il. Non, repris-je; mais tout ceci me paraît extraordinaire. C'est donc ici le pays où nous allons trouver des hommes vrais.

Oui, me dit-il, nous voici arrivés. Mais tout vrais que sont ces hommes, observez-les avec autant d'attention que s'ils ne l'étaient pas; méfiez-vous d'eux comme s'ils étaient faux; servez-vous avec eux des lumières que vous avez acquises: car quoiqu'ils soient vrais, ils voudraient souvent ne l'être pas; ils ne le sont par force; et vous vous apercevrez bien un peu des efforts inutiles qu'ils font d'abord pour se déguiser.

C'était en allant à la ville qu'il me parlait ainsi; et nous y arrivâmes un instant après.

A peine y entrions-nous que je vis de loin un homme qui avait la figure d'un jeune officier de mes amis, et qui paraissait me regarder attentivement.

Que signifie ce que je vois là? dis-je alors à mon guide. Je jurerais que cet homme-ci est de ma connaissance; il ressemble trait pour trait à un jeune homme avec qui j'ai vécu dans notre monde, et que je ne crois pas d'humeur à voyager pour faire des découvertes; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il me semble que celui-ci m'examine à son tour, comme s'il me connaissait aussi. Apparemment qu'il se méprend.

Ne soyez point étonné de cela, me répondit mon guide: il n'y a pas une figure d'homme ni de femme dans notre monde, dont vous ne retrouviez ici une copie si exacte, que vous la prendrez pour l'original. Attendez-vous à ce que je vous dis là. Tout ce que vous avez connu de gens chez nous, vous croirez quelquefois les revoir ici trait pour trait; comme de leur part ils croiront vous connaître.

Bien plus, c'est que tout ce qui se passe dans notre monde, se passe ici. L'histoire du nôtre, et l'histoire de celui-ci, c'est la même chose.

Quoi! m'écriai-je, mon aventure avec la marquise s'est répétée ici, et il y a eu un faux ami avec qui une femme appelée la marquise de... a trahi un homme qui me ressemble, et qui s'appelle le chevalier de...? Oui, vous dis-je, me répondit-il; et encore une fois, il en est ainsi de tout ce qui est arrivé dans notre monde.

A peine achevait-il sa réponse, que le jeune officier que j'avais vu de loin accourut à moi les bras ouverts, et vint m'embrasser avec la familiarité permise entre des amis qui se retrouvent.

Eh! c'est donc toi, mon cher chevalier, me dit-il; je te croyais de retour à Paris. J'ai entendu parler de ton affaire, elle a un peu transpiré. Sais-tu bien que ta maîtresse est mariée? Que je t'aurais donné de bons mémoires sur son compte, si tu m'avais consulté! Mais tu ne me faisais pas l'honneur de me confier les secrets de ton coeur. Je me marie au reste; j'étais venu en ce pays-ci pour y faire quelque argent d'une petite terre que j'y ai. Le jeu m'avait ruiné là-bas. A peine ai-je été arrivé que j'ai entendu parler de la petite personne que j'épouse, qui est jeune, riche et maîtresse d'elle, et qui était assiégée de tous les provinciaux du pays qui se la disputaient, avec des grâces qui n'ont pas tenu contre les nôtres. On les a congédiés quand j'ai paru; je m'y attendais: en un mot, je t'invite à ma noce pour la semaine qui vient, et à venir dès à présent dîner chez moi, où je veux que tu loges; et cette après-midi je te mènerai chez ma conquête, à condition que tu ne me l'enlèves pas. Monsieur, lui dit mon guide en riant, vous êtes assurément fort aimable; mais à votre place, je ne lui mènerais

point un homme fait comme le chevalier: les femmes sont légères. Ah! ah! ah! reprit le jeune homme, en souriant aussi, je me connais, Monsieur, et les dangers de cette espèce-là ne me regardent pas; c'est moi qui les fait courir aux autres.

Huitième feuille

Suite du Monde vrai.

Il est vrai que ce ne sont pas là positivement les expressions dont il se servit; mais je rapporte sa pensée, et voilà pour le moins ce qu'il dit, ou ce qu'il voulait dire.

Tu ne ressembles que de visage à ce jeune officier que je connais, dis-je en moi-même; mais tu ne penses pas comme lui, il n'est pas si vain que toi.

Et il est certain que celui que j'avais vu à Paris, et qui portait la même physionomie, ne m'avait jamais paru si fat que cet homme-ci; j'avais bien entrevu, quelquefois, qu'il croyait en valoir un autre. Mais de cette bonne opinion de lui-même, si ridicule et si grossièrement déclarée, je ne l'en avais jamais soupçonné.

Cependant je n'avais encore rien répondu; je regardais cet homme-ci comme un étranger, et j'avais de la peine à me conformer à la méprise où je croyais qu'il tombait à mon égard.

A la fin pourtant, je fis comme mon guide m'avait recommandé de faire en pareil cas, et je me mis à lui parler comme au jeune homme que je connaissais, mais à qui, à mon avis, il ne ressemblait que de figure.

Aussi le traitai-je à l'avenant: Oui-da, lui dis-je, je verrai ta maîtresse avec plaisir, mais à condition que j'essayerai de lui plaire et que, si j'y réussis, tu me le pardonneras; car je te déclare que j'y tâcherai; vois si cela te convient.

Ah! ah! ah! reprit-il en riant encore de pitié sur moi, toute permission au suppliant, chevalier. Bien plus, c'est que, si tu veux, je t'épargnerai les frais de la déclaration; ce sera moi qui lui dirai: le chevalier vous aime. Et ce ne sera pas un petit service que je te rendrai au moins; car elle est aimable, et tu pourras fort bien l'aimer tout de bon, je t'en avertis; je t'y exhorte même: il faut que tu grossisses le nombre de ses conquêtes, et celui de mes victoires. Allons messieurs, dites à vos gens de vous suivre chez moi: il est heure de dîner; et d'ailleurs, je veux donner au chevalier le temps de changer d'habit: il faut qu'il s'ajuste.

C'est bien mon intention, lui répondis-je, et, sans autre compliment, nous nous retirâmes chez lui.

Nous dînâmes. J'allai changer d'habit, et me mettre en état de paraître.

Quand je fus habillé, je rentrai dans la salle où nous avions dîné; et me présentant à lui: Folville (c'était ainsi que s'appelait celui dont je ne lui voyais que la ressemblance), notre partie tient-elle? lui dis-je d'un air badin; regarde-moi, je te donne encore le temps de la réflexion.

Il me semble que tu recules, reprit-il sur le même ton. Mais, messieurs, avez-vous dessein de faire ici un séjour un peu long? Non, répondit mon ami, nous n'y sommes que pour huit ou dix jours.

Vous vous trompez, monsieur, dit Folville, vous y serez bien plus longtemps que vous ne dites; c'est moi qui vous en assure. A moins que vous ne quittiez ce garçon-là, ajouta-t-il en me regardant; car il va devenir amoureux, et je le condamne à six mois de martyre ici, pour m'amuser.

J'éclatai de rire à ce discours, dont encore une fois je ne rapporte pas les véritables termes, non plus que de tous ceux qu'il m'avait déjà tenus, qu'il me tiendra encore, et que me tiendront toutes les personnes à qui je parlerai.

Et pour achever de m'expliquer là-dessus, par ce Monde vrai, je n'entends pas des hommes qui prononcent précisément ce que je leur fais dire, leur naïveté n'est pas dans leurs mots (j'ai peut-être oublié d'en avertir): elle est dans la tournure de leurs discours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leur geste, même dans leurs regards: et c'est dans tout ce que je dis là que leurs pensées se trouvent bien nettement, bien ingénument exprimées; des paroles prononcées ne seraient pas plus claires. Tout cela forme une langue à part qu'il faut entendre, que j'entendais alors dans les autres pour la première fois de ma vie, que j'avais moi-même parlé quelquefois, sans y prendre garde, et sans avoir eu besoin de l'apprendre, parce qu'elle est naturelle et comme forcée dans toutes les âmes. Langue, qui n'admet point d'équivoque; l'âme qui la parle ne prend jamais un mot l'un pour l'autre: et qu'on se ressouvienne que c'est d'après ce qu'on me disait dans cette langue-là, que je rapporte tous les discours que m'ont tenu les personnes avec qui j'ai eu affaire. Revenons à mon histoire.

Nous sortîmes, Folville, mon guide et moi, pour nous rendre chez la maîtresse du premier, où nous trouvâmes très bonne compagnie d'hommes et de femmes.

Il avait eu raison de dire que cette jeune personne était aimable; c'était de ces traits qui font un visage plein de douceur et de modestie; c'était les yeux du monde les plus tendres; tout, en elle, était dans ce goût-là, jusqu'au son de sa voix, qui avait son charme particulier.

Observez qu'au travers de ces grâces on démêlait je ne sais quelle coquette et modeste intention de plaire, qui achevait de se manifester dans sa conversation, et qui se manifestait d'un air un peu provincial; aussi la demoiselle n'avait-elle jamais eu d'école que sa province, dont elle n'était point sortie.

Folville, après que nous eûmes salué la compagnie, s'avança vers elle: Mademoiselle, lui dit-il, je vous amène un de mes amis, que j'ai rencontré ce matin comme il arrivait; c'est un garçon qui a quelque mérite et que j'estime assez, et je vous demande en grâce de vouloir bien que je vous le présente; il faut que je lui tienne compagnie, et j'aurais de la peine à la lui tenir ailleurs qu'ici.

Je ne compte pas vous accorder une grâce en le recevant, répondit-elle; un homme fait comme monsieur n'en demeure pas à être souffert: on le voit avec plaisir.

Je répondis à cet accueil le plus poliment qu'il me fut possible; elle me regarda beaucoup, mais d'une façon si bien ménagée qu'on n'eût pas dit que c'était exprès, ou que ce n'était que par attention de politesse.

La compagnie était nombreuse, on se partagea; les uns s'en allèrent se promener dans le jardin, qui était de plain-pied à la salle; les autres se mirent à jouer.

On me proposa le jeu; je priai qu'on m'en dispensât. Folville fut obligé, par complaisance, d'être d'une partie de quadrille, pour tenir la place de Mlle Dinval (c'était le nom de sa maîtresse), qui ne se souciait point de jouer, dit-elle; et je restai tête à tête avec elle, assez loin des tables où l'on jouait.

Ce tête-à-tête ne plut point trop au présomptueux Folville: Pourquoi donc, aujourd'hui, refusez-vous de jouer, mademoiselle, lui dit-il de loin, vous qui aimez le jeu? Voilà la première fois que cela vous arrive. Est-ce par politesse pour le chevalier? Vous croyez-vous obligée de le défrayer de conversation? Non, Mademoiselle, ce n'est pas la peine, ne vous gênez point: approchez-vous, du moins. Chevalier, mademoiselle fait des façons avec toi; je

t'en avertis, afin que tu ne le souffres pas.

A ces mots je me levai, comme voulant la quitter; mais elle me retint, et s'adressant à Folville: Que vous êtes importun! lui dit-elle. Ne vous embarrassez point de moi. Si vous êtes jaloux, on n'y saurait que faire; je ne veux ni jouer, ni m'approcher du jeu: vos observations me sont désagréables, et vous m'obligerez de ne pas prendre garde à moi. Je me plais ici, c'est-à-dire avec vous, ajouta-t-elle tout bas, en joignant encore à cette apostrophe le regard le plus flatteur. Oui, Monsieur le chevalier, continua-t-elle, d'un ton par lequel elle semblait vouloir tempérer un peu la force de ce qu'elle me disait; oui, monsieur, vous me plaisez, je vous l'avoue; je vous trouve d'une figure aimable, extrêmement aimable; et vous le jugez bien à ma façon de vous regarder. Si j'osais, mes regards seraient encore plus intelligibles; mais tout modestes qu'ils sont, je crois que vous ne laissez pas que de les entendre. Voyez comme je baisse les yeux, quand vous les surprenez sur vous; c'est afin que vous concluez que je prends plaisir à vous voir, mais que par pudeur je voudrais bien que vous ne le vissiez pas.

Que mon ami est heureux! lui dis-je sans faire attention au sens caché de ses discours; et que tous les hommes qui vous voient doivent envier son sort, Mademoiselle!

Il vous a donc dit que j'allais l'épouser dans quelques jours, me répondit-elle. Oui, Mademoiselle, repris-je, c'est la première nouvelle qu'il m'a apprise. Il est vrai que cela est arrêté, et que tout le monde en est instruit, dit-elle, mais je ne sais plus ce qui en sera; je voudrais à présent n'avoir point été si vite; eh! dites-moi, Monsieur, est-ce que vous voudriez être à sa place? Parlez-vous de son bonheur avec envie? Osez dire ce que vous pensez là-dessus, laissez paraître vos sentiments, je les attends; je me suis promise, et non pas donnée; je trouverais bien moyen de rompre. Le goût que j'avais pour ce mariage-là vient de s'affaiblir extrêmement, il me devient bien insipide, et vous en êtes cause; plus je vous vois, plus votre ami y perd; il ne vous vaut pas, il s'en faut bien. Allons, un peu de hardiesse, dites-moi quelque chose d'un peu fort: il n'y a encore que vos yeux qui parlent; joignez les discours aux regards: il me sera si doux d'être sûre que je remue le coeur d'un homme comme vous, qui a de si bons airs! Vous revenez de Paris, vous avez vu la cour; vous sortez de chez ce monde qui a le goût exquis; vous avez dû plaire à nombre de jolies femmes; et n'eussiez-vous que ces avantages, cela est bien considérable, il serait flatteur pour moi de vous toucher: ce serait une aventure d'une grande distinction pour mes appas en ce pays-ci, et peut-être que je vous aime bien autant à cause de cela qu'à cause de tout ce que vous avez d'aimable.

Là-dessus elle se déganta, comme pour travailler à un petit ouvrage de broderie qui était à côté d'elle: mais c'était parce qu'elle avait la main jolie, et qu'elle était bien aise que je la visse: les femmes, et même les plus sages, ont tant de ces petites industries-là!

Vous n'avez pas vu ma main, me dit-elle, n'est-il pas vrai qu'elle est belle? Que de grâces dans toute ma personne! ajouta-t-elle, comme enchantée d'elle-même. Elles vous frappent assurément, vous les sentez, vous les admirez, mais trop sourdement; éclatez un peu davantage. Allons, Monsieur, ouvrez-moi votre coeur, osez m'entretenir de ce qui s'y passe; embarrassez-moi, faites-moi rougir en insinuant que vous m'aimez; mon penchant et ma vanité sont pour vous; parlez, régalez-moi de quelques expressions tendres et naïves.

Folville, lui dis-je, en me menant ici, Madame, ne m'a pas traité en ami. Eh bien! après? reprit-elle, en m'agaçant par mille petites singeries de modestie, qui signifiaient: cela n'est point encore assez clair, expliquez-vous mieux sans que je m'en mêle. Voulez-vous dire qu'il a exposé votre coeur à un danger dont il ne se tirera pas? est-ce cela que vous entendez? poursuivez.



Sans Folville que j'ai rencontré, ajoutai-je, je ne vous aurais jamais vue, Mademoiselle; et c'est un étourdi qui ne m'a pas ménagé.

Nous en étions là de cet entretien si plaisant, quand une dame qui entra avec son mari nous interrompit. Mademoiselle Dinval se leva pour les recevoir; d'autres personnes qui se promenaient dans le jardin arrivèrent, et la conversation devint générale.

A l'égard de mon guide, dont je n'ai point parlé dans tout ceci, il regardait jouer.

Malgré tout ce qu'on vient de m'entendre dire à Mademoiselle Dinval, je n'avais nul dessein sur son coeur, je me réjouissais.

Quant à elle, il est certain qu'elle se sentait du penchant pour moi, ou que, du moins, elle croyait de bonne foi en sentir; car cela était assez équivoque.

Lui plaisais-je parce que j'arrivais de Paris, que j'avais vu la cour, et qu'elle me trouvait les bons airs du grand monde? Ou bien était-ce ma personne qu'elle aimait? C'est ce qu'il était difficile de décider, et ce qu'elle n'aurait pu décider elle-même.

Quoi qu'il en soit, que ce fût son coeur, ou son imagination qui se fût allumée pour moi, je fis réflexion que Folville ne gagnait ni à l'un ni à l'autre, et je me promis de ne plus retourner chez elle.

Revenons à cette dame et à son mari qui nous avaient interrompus, et aux personnes qui du jardin étaient rentrées dans la salle.

La dame était une personne de cinquante-cinq ans, à peu près, et peut-être de soixante; mais encore de très bonne mine, avec un peu trop d'embonpoint, et qui, dans la force de ses charmes, devait, sans contredit, avoir été une des plus belles femmes du monde. Elle avait encore des grâces; c'était des appas plus âgés que flétris qui se passaient, mais qui n'étaient pas passés, et qui, dans cet état, avaient encore de quoi se venger tout doucement de quiconque aurait cru les regarder sans conséquence.

J'aurais pour le moins autant aimé cette femme-là que trois ou quatre jeunes femmes qui étaient présentes. Tout son tort était d'être un peu trop ajustée; non pas que son ajustement ne lui allât à merveille: elle n'avait nul tort à nos yeux; elle ne choquait seulement que le préjugé où l'on est qu'une femme d'un certain âge ne doit pas être si galamment parée.

Et la distinction que je fais là en sa faveur, toutes les femmes de la compagnie la faisaient aussi: elles sentaient bien tout ce qui restait de mérite à cette dame âgée; mais elles ne le dirent à personne qu'à moi, à qui elles ne pouvaient pas le cacher, parce qu'elles le disaient dans cette langue dont j'ai parlé, et que j'entendais.

Ah! la belle robe! qu'elle siérait bien à qui n'a que vingt ans, lui dit dans cette même langue une jeune qui n'avait que l'âge dont elle parlait.

Vous me l'enviez donc, Madame, lui répondit en rougissant la dame critiquée: il est vrai qu'elle est belle, et peut-être trop gaie pour les femmes qui ne sont plus jeunes; mais je crois qu'elle réussit encore plus mal aux femmes de vingt ans qui sont laides; vous m'entendez bien, Madame?

Et moi, Madame, je crois avec tout le monde que ce qu'il y a de plus laid à cet égard-là, c'est la vieillesse; car avec elle on est vieille et ridée: vous m'entendez bien aussi? reprit la jeune, d'un air distrait; après quoi elle parla à une personne qui était à côté d'elle.

Et voilà quel fut le dialogue secret qu'elles eurent ensemble.

Je me trouvais par hasard auprès de la jeune, et comme elle s'entretint avec moi de Paris,

qu'elle me demanda si j'y connaissais une dame de ses parentes, ses questions et mes réponses nous mirent tous deux en conversation particulière.

Elle ne manquait pas d'esprit; mais elle était maligne.

Vous avez, lui dis-je, furieusement mortifié votre voisine par l'éloge que vous avez fait de sa robe, et qu'elle a pris pour une critique contre elle.

Oh! je ne m'y joue plus, me répondit-elle en plaisantant: elle m'en a punie, et je suis bien trompée si elle ne m'a pas dit honnêtement que j'étais une laide; mais il faut s'en consoler, car elle a peut-être raison; d'ailleurs j'ai le défaut d'être jeune, et toutes les femmes de son âge et de son caractère ont beaucoup d'aversion pour ce défaut-là, à cause de la faveur qu'il s'attire de la part des autres. Savez-vous bien que cette femme-ci ne loue que les vieilles, quoiqu'elle n'aime que les jeunes, et qu'elle ne troquerait pas les antiquités de son visage contre la jeunesse du mien?

Ce qu'elle vous a répondu de malin ne signifie rien, lui dis-je, et ne saurait vous regarder; mais est-elle si vieille? ajoutai-je. Eh! ne le voyez-vous pas? me dit-elle. Il faut donc, repris-je, qu'elle ait été d'une grande beauté?

Oui-da, répondit-elle, on s'aperçoit bien que cette femme-là a eu des traits. J'ai même entendu dire à une de mes tantes, qui a près de soixante et quinze ans, et qui a passé sa jeunesse avec elle, qu'elle l'avait vue fort aimable; et je la crois sur sa parole, d'autant plus que ce sont de ces choses qu'on ne peut guère savoir aujourd'hui que sur le rapport d'autrui, car vous m'avouerez qu'elle est bien passée.

Pas tant, ce me semble, lui dis-je: je la trouve encore de fort bonne mine, et son ajustement même, qui devrait être plus modeste, ne lui sied point si mal aux yeux de ceux qui ne savent pas son âge. Regardez-la bien, elle est fraîche, elle a des dents, de l'embonpoint, et de la douceur dans le regard. Oui, me dit-elle, ses yeux sont doux, parce qu'ils n'ont plus la force d'être vifs; à l'égard de l'embonpoint, il y a peu de vieilles femmes qui en manquent, il est l'apanage de la vieillesse; et cette vieillesse a aussi son espèce de fraîcheur, qui n'en serait pas une pour la jeunesse.

Quoi qu'il en soit, lui dis-je, elle n'est pas encore désagréable. J'ai vu des hommes amoureux de femmes aussi âgées qu'elle, et qui ne s'étaient pas si bien soutenues; car vous m'avouerez aussi qu'elle est bien faite, et qu'elle a le teint beau.

Oui, Monsieur, me dit-elle avec vivacité; il est vrai qu'à tout prendre, cette femme-là cache son âge, et qu'elle a de beaux restes; j'en conviens; mais il est pourtant ridicule, quand on date d'aussi loin qu'elle, de venir se présenter en compagnie comme quelque chose d'aimable, sous prétexte qu'on peut effectivement le paraître encore. Oui, je vous le répète, elle a bonne mine, elle a des yeux, du teint, des grâces, je ne le nierai point: je ne sais pas comment cela se fait: mais c'est une vérité; et voilà ce qui sauve un peu l'impertinence de sa parure, et de ses rubans, et ce qui fait qu'elle soutient cet attirail galant, et pourtant si déplacé, dans lequel elle est: mais elle le soutiendra, Monsieur, tant qu'il lui plaira, cela n'empêchera point qu'elle ne soit vieille, et qu'il ne soit sot et extravagant à elle de vouloir nous en imposer à présent avec une figure qui nous trompe, et qui ne continue d'être aimable, tout ancienne qu'elle est, que parce que le temps a glissé sur elle, et que les années n'ont pas fait leur ravage ordinaire sur ce visage qui devrait être usé, et qui est censé l'être. En un mot, un pareil étalage est digne de risée. C'est se moquer des gens. Ne faut-il pas se rendre justice? Est-ce qu'on a un visage à soixante ans passés? Je n'ai que vingt ans, moi; je ne sais pas si je suis aimable, ou non: on m'a toujours traitée comme si je l'étais, et il me serait permis de me persuader que je le suis. Je ne parle pas de beauté, d'autant plus

que souvent on n'en a que faire: il y a des physionomies qui s'en passent, et qui peut-être n'en valent que mieux de n'en point avoir. Quoi qu'il en soit, je suis jeune, et comme jeune, il me serait pardonnable de vouloir plaire: me voilà dans l'âge où l'on plaît, et où l'on mérite de plaire. Mais si je parviens à l'âge de cette femme-là, que le temps ne m'ait pas plus maltraitée qu'elle, et qu'enfin mon visage puisse encore en faire accroire à ceux qui me verront, et les induire, contre toute raison, à me vouloir autant de bien qu'il me paraît que vous en voulez à cette femme-ci, je leur dirai: Messieurs, vous vous méprenez: telle que vous me voyez, je serais votre aïeule; mes agréments ne sont que tricherie; mon visage est un imposteur, dont vous êtes les dupes; et il ne m'appartient plus de vous paraître aimable. Voilà, Monsieur, comment je leur parlerai, et je le promets.

Vous le promettez de si loin, lui dis-je en riant, que vous ne vous ressouviendrez plus de votre promesse quand il sera temps de la tenir.

Ce discours la fit rire à son tour. N'allez pas au reste, me dit-elle, révéler ce que je vous ai dit. J'ai un procès, et le petit homme noir avec lequel elle est entrée, et que vous voyez là-bas, est son mari et mon juge; elle a du pouvoir sur lui, et pourrait fort bien l'indisposer contre moi. J'ai besoin de faveur dans mon affaire; elle n'est pas des mieux fondée, à la prendre dans un certain sens; et ce sens-là n'est pas le plus faible.

Vous feriez donc prudemment de vous accommoder, lui dis-je. Vous avez raison, reprit-elle, mais notre partie adverse n'est pas dans le goût d'un accommodement, d'autant plus que c'est nous qui demandons. Et qui demandez ce que vous sentez ne vous être pas trop dû, lui dis-je doucement. Peut-être bien, répondit-elle, mais on s'étourdit en pareil cas. Le procès vient de mon chef, et je ne veux pas me donner la peine de trop approfondir mon droit, de peur de voir que j'ai tort. D'ailleurs mon mari a plus de crédit que celui contre lequel nous plaidons, et cela tente; c'est un avantage dont on est bien aise de profiter, pour éprouver ce qui en arrivera; et quand même nous n'aurions pas le droit de notre côté, si les juges nous donnent gain de cause, ce ne sera pas notre faute.

Dans le moment qu'elle tenait ce discours, le petit homme, mari de la belle femme âgée, vint à passer auprès de nous, pour aller causer dans le jardin avec un autre.

Monsieur! Monsieur! lui dit-elle en l'arrêtant, vous devez nous juger la semaine qui vient, et j'ai envie de m'appuyer auprès de vous de la recommandation de madame..., qui était sa femme.

Et tout de suite s'avançant vers cette dame qui nous regardait: Venez, Madame, lui dit-elle, venez, s'il vous plaît, solliciter mon juge; et si, pour vous y engager, il ne tient qu'à vous donner de l'encens, je ne vous l'épargnerai pas. Tenez, en voilà du plus fort. Oui, Madame, venez me recommander à monsieur; ce sera la beauté même qui parlera pour moi. On dit que tout lui cède, essayons son pouvoir: voyons si elle me fera gagner mon procès. Ce sont là des yeux bien en état de m'obtenir gain de cause; ils sont d'une vivacité, d'une douceur... Vous êtes aujourd'hui d'un brillant, d'un resplendissant...

On aura la suite dans l'autre feuille.

## Neuvième feuille

Suite du Monde vrai.

Vous riez: mon compliment vous réjouit? Que vous êtes sotté de croire que je vous loue sincèrement! mais j'ai besoin que vous le croyiez. Ce qui me fâche, c'est que réellement vous ne laissez pas que d'être encore assez belle, et qu'à vue d'oeil, il n'y a à retrancher de mes

éloges que l'excès que j'y mets. Il n'y aurait pas le sens commun à vous flatter d'une beauté si prodigieuse, si effectivement il ne vous en restait pas un peu; et c'est de là qu'il faut que je parte, malgré que j'en aie. Je ne fais malheureusement qu'une exagération, et non pas un mensonge; et voilà de quoi vous rendre bien glorieuse; mais d'un autre côté, j'espère que cette exagération vous nuira. Vous êtes si éloignée d'être ce que je dis, que cela empêchera qu'on ne voie ce que vous êtes; de sorte que vous y perdrez, que vous serez pourtant contente, et moi vengée.

Oui, Madame, répondit l'autre, je sens la juste vanité que je dois tirer de vos discours. Il est sûr que vous n'iriez pas parler de beauté sur mon compte si je n'avais pas du moins de quoi fonder vos compliments. Oui, je suis belle, cela commence par là: sans quoi vous m'insulteriez grossièrement, et ce n'est pas votre dessein. Mais voici en quoi vous êtes maligne; c'est que vous croyez qu'il n'y a qu'à outrer vos éloges, et à m'en donner beaucoup plus que je n'en mérite, afin de réduire le tout à rien, et le tourner même en critique contre moi. Mais vous n'y gagnez rien; car vous n'outrerez point: tout me va bien, vous me peignez telle que je suis; et je vous en sais si bon gré, que je vous en récompenserai comme si vous le faisiez de la meilleure foi du monde. Ne vous inquiétez pas: je prétends que mon mari vous traite avec faveur. Monsieur, servez madame, je vous en prie; ce sera m'obliger moi-même.

Il se passa bien d'autres scènes assez curieuses chez Mademoiselle Dinval, mais il me tarde d'en venir au plus intéressant de mon histoire, et d'entrer dans le grand monde, c'est-à-dire d'arriver au Paris de cette France dont je parle; ainsi abrégeons sur ces aventures-ci.

Toutes les parties de jeu finirent; la nuit vint. Folville me mena souper chez lui, malgré Mademoiselle Dinval, qui voulait absolument nous retenir, et à qui il dit que nous avions affaire ensemble.

Quand nous eûmes soupé: As-tu quelques commissions à me donner pour Paris? dis-je à Folville; car je t'avertis que nous partons demain, si monsieur n'a rien qui l'arrête ici, ajoutai-je en parlant à mon guide, qui me répondit que j'étais le maître.

Comme tu voudras, reprit Folville, d'un air assez content de ce prompt départ; et si j'ai paru souhaiter que tu restasses quelques mois ici, ce n'est pas que j'aie tant d'amitié pour toi; car de ce côté-là, ton séjour m'est assez indifférent; je voulais seulement t'apprendre tout ce que je vaux, te montre la conquête que j'ai faite ici, et te rendre témoin du prodigieux amour que Mademoiselle Dinval avait pour moi. Voilà quelle était mon intention, que je n'ai plus. Ainsi tu partiras quand il te plaira, et je te verrai partir encore de meilleur coeur que je ne t'ai vu arriver. Mais tu avais dessein, toi, de séjourner quelques jours ici? Peut-on savoir pourquoi tu as changé d'avis?

A te dire la vérité, répondis-je, c'est que si je demeurais, j'aurais peur de te faire tort; je craindrais que ta maîtresse ne devînt inconstante; et soit goût pour moi, soit pure coquetterie, je lui sentis hier des dispositions qui pourraient te nuire, et qui m'empêchent de la revoir: en un mot, ce serait mettre ta fortune en danger, que de retourner chez elle. Monsieur te l'avait bien dit, les femmes sont légères. Ne badinons point avec leur coeur en fait de fidélité, ne les tentons point: on est presque toujours la dupe de l'épreuve qu'on ose faire de leur constance.

Je le veux croire, me répondit-il, tout incroyable qu'il soit qu'on puisse m'abandonner pour un autre. Au surplus, n'aie pas la présomption de penser que tu me nuirais dans le coeur de Mademoiselle Dinval: ce n'est pas ce que je crains, moi; ou du moins, si je le crains, ne t'attends pas que j'en convienne avec toi, puisque je n'en conviendrais pas avec moi-même; et en effet, je le répète encore, il serait en pareil cas, d'une singularité inouïe, qu'après avoir vu ma figure, on pût faire quelque attention à la tienne: il y a quelque différence entre nous

là-dessus, et une différence bien sensible. Non, monsieur le chevalier, il n'est pas ici question de goût pour vous; ne vous figurez pas que vous plaisez, qu'on vous trouve aimable; cela n'est pas possible; et Mademoiselle Dinval n'est ni sottise ni aveugle, mais elle est femme, comme vous le dites fort bien, et par conséquent coquette; voilà en vertu de quoi vous la vîtes hier si prévenante. Ce n'est pas son coeur qui se soucie de vous, c'est sa coquetterie qui vous agace; et si vous vous imaginez autre chose, vous êtes bien crédule, vous me connaissez bien peu et vous ne vous connaissez guère. Ce n'est pas que vous n'ayez du mérite; mais il y a bien loin de celui que vous en avez à celui j'ai; bien loin du caractère du vôtre au caractère du mien; il y a de vous à moi, à cet égard-là, une distance infinie. Croyez-moi, des hommes comme vous disparaissent auprès de ceux qui me ressemblent. Ce n'est jamais par degrés qu'on m'a aimé, moi, c'est tout d'un coup; et si, dans le fond, je pouvais me défaire de je ne sais quelle jalousie que je ne veux pas même apercevoir, et que m'a laissé, malgré que j'en aie, l'accueil que Mademoiselle Dinval vous fit hier, j'aurais un grand plaisir à vous retenir, pour vous montrer ce que vous êtes en comparaison de ce que je suis: mais je n'ose risquer de vous donner cette leçon-là, peut-être ne me réussirait-elle pas. Au reste, il se fait tard, et puisque, demain, vous devez, sans doute, partir de grand matin, il est temps de prendre congé de vous, et de vous laisser reposer. Bonsoir; n'allez pas vous raviser et remettre votre départ, au moins. Embrassons-nous dès ce soir pour la dernière fois, et que demain, à mon lever, vous ne soyez plus ici.

Oui, lui dis-je, il fait jour dès trois heures du matin, et nous serons déjà à plus de six lieues d'ici, quand tu te lèveras.

Tant mieux, me répondit-il, adieu. Donne-moi de tes nouvelles quand tu seras à Paris, n'y manque point: non pas que j'en sois curieux; quand tu m'oublieras, je ne m'en apercevrais guère: mais comme nous vivons ensemble sur le pied d'amis, il faut bien que je t'en demande, et que je paraisse empressé d'en recevoir par respect pour cette amitié qui est censée nous unir.

Là-dessus je l'embrassai, et nous allâmes nous coucher, mon guide et moi, après avoir pris quelques mesures pour notre départ le lendemain.

Que de fatuité dans les jeunes gens de ce monde-ci! lui dis-je, lorsque nous fûmes seuls. Ressemblent-ils tous à ce jeune homme-ci?

A peu près, me dit-il; qui plus, qui moins, comme chez nous. Qu'appellez-vous comme chez nous? m'écriai-je: y avez-vous jamais rien vu de pareil? Vous n'y songez pas.

Ne vous ai-je pas déjà dit à plusieurs reprises, me répondit-il, que les personnes de ce pays-ci sont exactement le double des personnes du nôtre?

Oui, lui dis-je, le double quant aux figures, mais quant à l'esprit et au caractère, je le nie; et le Folville d'ici n'est pas le Folville de là-bas; il n'en a que les traits et la taille.

Il en a tout, reprit-il: le Folville que vous connaissez est précisément tel que celui-ci vous paraît, et n'en diffère qu'en ce que vous entendez tout ce que celui-ci pense, et que vous n'avez jamais entendu de l'autre que ce qu'il vous a dit.

Et dans ce Paris où nous allons, repris-je, je vais donc y retrouver la ressemblance de tous les amis que j'ai dans le Paris de notre monde? Vous l'y trouverez si exactement, me dit-il, que vous croirez être dans notre Paris même: et bien plus, c'est que vous n'aurez pas besoin, pour lier commerce avec eux, de vous informer de l'endroit où ils demeurent, vous le savez déjà.

Moi! lui dis-je. Eh! comment le saurais-je, puisque je ne suis jamais venu ici?

Le pays vous paraît nouveau, et vous avez raison, me répondit-il, il l'est pour vous; mais ne savez-vous pas, par exemple, où loge votre marquise, dans ce que vous appelez notre Paris? Sans doute, repris-je, parce qu'elle est dans un Paris dont je connais les différents quartiers.

Eh bien, me dit-il, ce Paris où nous allons n'est pas disposé autrement que le nôtre, et dès que vous savez où votre marquise loge dans le nôtre, vous savez conséquemment où l'autre marquise loge dans celui-ci, et vous le verrez.

Vous badinez, lui dis-je: mais hâtons-nous de nous coucher; il ne nous reste tout au plus que quatre heures à dormir, employons-les. Demain, en voyageant, nous plaisanterons tant qu'il vous plaira. Pour à présent, si je veillais davantage, il n'y aurait résolution de partir qui pût tenir; je me connais, je ne pourrais pas me lever demain matin, et malheur à Folville, si je séjournais encore un jour ici. Nous sommes tous trois retenus pour dîner demain chez Mademoiselle Dinval: il faudrait bien que Folville nous y menât; car sous quel prétexte s'en dispenserait-il? et si Mademoiselle Dinval me revoit, peut-être est-ce fait de l'amour qu'elle a pour lui, peut-être achèverai-je de la rendre infidèle sans retour; et tout vain, tout sot et ridicule qu'est ce Folville-ci, il serait cruel de ruiner ses espérances; je ne lui veux point de mal, et serais fâché de lui en faire; il faut qu'il épouse sa maîtresse, elle est aussi digne de lui, qu'il est digne d'elle.

Je me couchais en tenant ce discours, que je finis par lui dire bonsoir. Nos gens nous éveillèrent le lendemain dès que le jour parut; nous nous levâmes, et nous voilà partis.

J'oublie pourtant une chose, c'est qu'au moment que nous partions, le valet de chambre de Folville se présenta à nous, pour nous souhaiter un bon voyage de sa part; nous le chargeâmes à notre tour de mille compliments pour lui: Et dites-lui, ajoutai-je pour mon compte, que si jamais un hasard pareil à celui qui m'a amené dans son monde, l'amenait aussi dans le nôtre... En voilà assez, dit là-dessus mon guide, en m'interrompant assez brusquement, monsieur de Folville ne doutera point de notre reconnaissance; profitons de la fraîcheur de la matinée, et hâtons-nous d'avancer. Marche, dit-il tout de suite à notre postillon, qui obéit si promptement, que je n'eus pas le loisir d'achever ce que j'avais commencé à dire au valet de chambre.

Je ne laissai pas d'être étonné de la brusque saillie de mon guide; et ne sachant à quoi l'attribuer: D'où vient donc, lui dis-je en riant, que vous m'avez interrompu au milieu de ma période? ce n'est assurément ni par ennui, ni par impatience, et votre mouvement part sans doute d'une autre raison?

Est-ce que vous ne la devinez pas? me dit-il. Le Folville d'ici et tous ceux qui vous ont vu, vous ont regardé comme un homme raisonnable et ils auraient cessé d'avoir cette opinion de vous si le valet de chambre de Folville leur avait rapporté le discours que vous alliez lui tenir, et que je vous ai empêché d'achever. Imaginez-vous ce qu'ils penseraient d'un homme qui parle d'un autre monde que du leur comme s'il venait de l'empire de la lune. Ils croiraient, ou que l'esprit vous a subitement tourné en partant, ou que vous n'avez eu avec eux qu'un heureux intervalle de raison; d'autant plus qu'ils ne connaissent pas cet autre monde dont vous entreteniez ce valet de chambre. Avez-vous pris garde à la mine qu'il a fait, et combien le préambule de votre compliment lui a paru étrange? Ç'aurait été bien pis, si vous l'aviez fini: il y avait de quoi nous faire passer, vous et moi, pour des visionnaires; car on n'aurait pas cru ma tête en meilleur état que la vôtre: et d'ailleurs, que savez-vous si vous ne reviendrez pas ici, et même si vous n'y resterez pas? J'ose vous prédire que vous n'en sortirez jamais que fort à contrecœur.

Jusqu'ici, lui dis-je, je n'ai pas dessein de m'y fixer; cependant j'y resterais volontiers malgré

l'inconcevable ridicule des naturels du pays; n'était qu'on préfère sa patrie à tout autre lieu, et que j'ai une extrême envie de retourner dans notre monde, pour voir si les personnes que j'y connais ont une ressemblance aussi exacte que vous le dites avec les gens que j'ai déjà vus, et que je verrai encore dans ce monde-ci; et c'est de quoi je m'instruirai bien vite, moyennant l'examen attentif que je ferai des caractères, quand je serai de retour chez nous.

Quoi qu'il en soit, me dit-il, tâchons encore une fois de ne quitter ce monde-ci que le plus tard que nous pourrons, et pour cause; en temps et lieu vous serez de mon sentiment, j'en suis bien sûr.

Il serait trop long de faire le détail des entretiens que nous eûmes, pour nous amuser pendant le voyage; mais je ne savais que penser de mille choses que me disait mon guide; et je conjecturais seulement qu'il y avait je ne sais quoi qu'il me cachait, et dont la connaissance m'éclaircirait tout ce que je trouvais d'énigmatique dans ses raisonnements.

Nous ne nous arrêtâmes pendant la journée que pour boire un coup sans descendre de notre chaise, et le soir nous arrivâmes à une petite ville dont le nom ne m'était pas inconnu.

Il y a une ville de ce nom-là dans la France de là-bas, lui dis-je. Eh! vraiment, ce sera toujours de même; vous n'ignorez le nom d'aucune des villes que nous allons trouver sur la route, puisque cette France où nous sommes est exactement pareille à la nôtre.

J'éclatai de rire à ce discours, sans bien savoir de quoi je riaais, sinon que je ne pouvais m'accoutumer à des réponses aussi extraordinaires que les siennes.

La nuit vint, et nous nous arrêtâmes à une hôtellerie qui était à l'entrée d'un gros bourg, et qui me parut considérable.

A quelle heure voulez-vous souper, Messieurs? nous dit l'hôtesse, de l'air d'une femme accoutumée au plus grand fracas et qui sait distinguer ses gens.

Le plus tôt qu'on pourra nous servir, lui dis-je, car nous sommes presque à jeûn. Nous ferez-vous faire bonne chère? Je l'espère, Monsieur, me répondit-elle, je vous donnerai du moins ce que j'ai de meilleur, sans égard à ce qu'il vous en coûtera; je vous vois une bonne chaise de poste, qui jointe aux deux valets de chambre de bonne mine avec lesquels vous courez, m'apprend que c'est une aubaine qui m'arrive et qu'il ne faut pas vous ménager sur la dépense; aussi, messieurs, puis-je vous répondre qu'elle sera digne de votre train; nous savons, Dieu merci, les égards qui sont dus aux voyageurs d'un certain air, aussi bien que le faste avec lequel il les faut servir; et nous croirions leur manquer de respect si nous faisons difficulté de gagner excessivement avec eux: ainsi, Messieurs, reposez-vous sur moi du souper que je vous donnerai; il sera délicat et extrêmement cher, et même si cher que vous vous en plaindriez, si vous l'osiez; mais comme je ne gagnerai beaucoup que par considération pour vous, la satisfaction d'être si honorés vous fera avaler la pilule: les seigneurs comme vous sont trop glorieux pour être économes.

Elle nous tint parole; on ne saurait être plus respectés que nous le fûmes, c'est-à-dire ni mieux traités, ni mieux volés.

Deux ou trois jours après, nous arrivâmes à ce Paris que j'étais si curieux de voir.

Où irons-nous loger? dis-je à mon guide. Descendez-moi d'abord en quelque endroit, me répondit-il froidement, et puis vous vous ferez mener chez vous.

Qu'appellez-vous chez moi? lui dis-je. Est-ce que j'ai une maison ici? Sans difficulté, reprit-il; il me semble vous avoir entendu dire que vous en aviez une à ce Paris de là-bas, et par conséquent vous en avez une ici, où vous retrouverez les mêmes figures de domestiques que vous avez laissés dans la vôtre. Ne vous ferez-vous jamais à cette idée-là, que tout se

passe dans ce monde-ci comme dans l'autre?

Quoi! lui dis-je, j'ai un chez moi dans cette ville-ci et des gens qui m'y attendent? Sur ce pied-là, ajoutai-je, allons y descendre tout droit, et en arrive ce qui pourra. Je n'aurais jamais deviné que j'avais deux ménages, ni que je vivais ailleurs, pendant que je vivais à Paris. Ce qu'il y a d'heureux à tout cela, c'est que je n'ai point senti que je faisais double dépense: ainsi, je ne regrette point l'argent qu'il m'en a coûté sans le savoir.

Et en tenant gaillardement ce discours, je dis au postillon de nous mener en tel quartier, qui était le mien, et de s'arrêter en tel endroit.

Il n'y manqua pas, je vis une rue comme la mienne, je crus voir aussi ma maison; la porte en était ouverte. Je congédiai le postillon, j'entrai, il n'y avait personne dans la cour: j'entendais pourtant quelque bruit dans un appartement; je monte mon escalier, la porte de ma salle était entrouverte, et la première chose que j'aperçois en entrant, c'est la ressemblance de ma gouvernante qui était à table avec trois autres personnes, et qu'en ce moment un jeune homme d'assez bonne façon tenait, d'un bras, embrassée par la tête, pendant qu'il tendait l'autre à mon cuisinier, qui lui versait du vin dans son verre.

La gouvernante, de son côté, riait à gorge déployée. Cette gouvernante, ou du moins la mienne, était une veuve, à peu près de cinquante ans, qui était avec moi depuis quatre ou cinq ans, et que mes parents m'avaient donnée pour avoir soin de ma maison, pour y mettre l'ordre et l'économie convenable: c'était, à ce qu'on m'avait dit, et à ce que j'avais cru moi-même, un vrai trésor dont on m'avait fait présent.

Jusque-là, je n'avais rien connu de si sérieux que cette femme; je ne l'avais jamais vu rire, et je pensai la méconnaître, à l'épanouissement de joie où je la vis.

Elle était même parée, ajustée, et mise en femme qui fait cas de sa figure, et qui veut plaire.

Quand je dis que je pensai la méconnaître, cela ne signifie pas que je la pris pour ma gouvernante; je croyais vraiment la véritable bien loin, et ne convins en moi-même que de la parfaite ressemblance de celle-là avec la mienne.

Cette femme-ci copie mal celle que j'ai laissée à la garde de ma maison, dis-je à mon guide; et mon ménage de ce monde-ci n'est pas, à beaucoup près, si bien réglé que celui de là-bas.

Vous vous trompez, me dit-il, il n'y a point ici de fausse copie, et l'on se régale dans votre maison, comme vous voyez qu'on se régale dans celle où nous sommes.

Nous n'étions pas encore rentrés dans la salle, quand nous parlions ainsi. Je m'étais arrêté à considérer toutes ces figures, dont pas une ne m'avait encore aperçu, et je ne comptais pas déranger beaucoup en me présentant; car à chaque instant je perdais de vue les raisonnements de mon guide, et je me regardais toujours comme un inconnu pour tous les gens du pays où j'étais.

Mais quel fut mon étonnement, quand j'entrai, de voir ces quatre joyeux convives se lever honteux et décontenancés; de voir cette Madame Marie qui pâlisait de surprise, et dont le visage, auparavant si réjoui, se couvrait d'une confusion égale à celle qu'aurait eue la véritable Marie, si je l'avais trouvée en pareille partie! Quoi! pensai-je en moi-même, on dirait que cette femme-là avait intérêt que je lui crusse autant de prudhommie qu'à ma gouvernante: on dirait d'une hypocrite qu'on démasque.

Hélas, mes enfants, leur dis-je à tous, ne vous troublez point; de quoi vous alarmez-vous? Je ne suis point un fâcheux.

J'eus beau vouloir les rassurer, il y en eut trois qui s'esquivèrent si vite qu'à peine les vit-on



disparaître; il ne resta que cette Marie, qui prononça d'abord quelques mots d'excuse sans suite, en balbutiant et dans la plus sotte contenance. Et puis se remettant un peu:

Monsieur, me dit-elle, c'est mon compère avec qui je me régalaï par hasard. Je le vois bien, lui dis-je alors, en prenant un ton plus approchant de celui d'un maître, comme pour me divertir de la méprise que je croyais qu'elle faisait, je le vois bien. Mais, Marie, je ne vous avais jamais connu ce compère-là? Il me semble qu'il est bien de vos amis?

Oui, Monsieur, me dit-elle, c'est un garçon qu'il y a longtemps que je connais, qui est de mon pays, et que j'empêche de venir ici, quand vous y êtes, à cause qu'il est jeune et joli, et que vous pourriez soupçonner que je l'aime, comme cela est vrai; mais il ne fallait pas que vous le sussiez, parce que cela vous aurait ôté la bonne opinion que vous aviez de moi, et par conséquent aurait diminué votre confiance; il faut bien se ménager un peu dans la vie.

Je suis ravi, lui dis-je, de vous voir en si bonne disposition; mais il n'y a pas plus de trois semaines, ce me semble, que vous m'avez écrit que vous étiez malade, languissante, et dégoûtée; ce qui a fait que je vous ai recommandé d'avoir grand soin de vous, de ne rien épargner pour votre santé, et de chercher à vous ragoûter par tout ce qu'il y aurait de plus propre à vous remettre en appétit. Pourquoi donc feigniez-vous cette langueur et ce dégoût que vous n'aviez pas?

C'est, ne vous déplaie, me dit-elle, que j'avais envie de me réjouir un peu avec mes amis, pendant votre absence; et pour se réjouir, il en coûte une dépense dont je voulais que vous fissiez les frais, sans que vous y trouvassiez à redire: et pour cela, je me suis imaginé de vous mander que j'étais indisposée, Monsieur, sachant bien que vous m'aimez, que vous me choyez, à cause de ma fidélité prétendue, que vous auriez peur de me perdre, et que vous m'écririez: n'épargnez rien pour vous rétablir; et puis à votre retour, je devais vous dire: j'ai dépensé tant pour tâcher de me ravoïr; et de cette manière vous auriez payé mes divertissements, en ne croyant payer que des drogues, des médecines et des bouillons; et j'aurais eu du bon temps; sans aucun reproche de votre part, ni de la mienne: car je ne suis pas scrupuleuse.

Etonné de ce discours, et doutant même si ce n'était pas un rêve: Mais, lui dis-je, serait-il possible que vous fussiez ma gouvernante? Est-ce bien vous, Marie? Suis-je chez moi? Oui, Monsieur, me dit-elle, vous êtes chez vous, et c'est moi qui vous parle, et plutôt à Dieu que ce ne fût pas moi, car je sens bien que cette aventure-ci me va faire un grand tort dans votre esprit: mais aussi de quoi vous avisez-vous de revenir sans avertir de votre retour?

Nous en étions là, quand je vis entrer mon cocher, qui revenait ivre, et chancelant.

Comment! coquin, lui dis-je, je te croyais à ton village! Ne m'as-tu pas demandé la permission de mettre un de tes amis à ta place pour avoir soin de mes chevaux, parce que tu étais obligé, m'as-tu écrit, d'aller voir ton père qui se mourait?

Eh! pardi oui, me répondit-il fort naïvement: mais c'est que mon père, avant que de mourir là-bas, est venu me voir ici. C'est pourquoi je n'ai pas mis à ma place d'autre personne que la mienne pour avoir soin de vos chevaux, afin de gagner mon argent moi-même, et d'avoir de quoi boire avec mon père, à vos dépens; car vous m'avez dit que vous payeriez mon ami, sans rien rabattre de mes gages: et cela est cause que j'ai été mon ami moi-même.

Dixième feuille

Suite du Monde vrai.

Ce cocher ressemblait si fort au mien, et par le ton de voix et par la figure; il me représentait

si exactement le mien, jusque dans l'habit même (car il portait ma livrée), qu'il me fut impossible d'y tenir davantage.

Monsieur, dis-je alors à mon guide, je ne saurais rester dans l'embarras où vous me mettez; en vérité, l'esprit m'en tourne; dites-moi naturellement ce que je dois penser de tout ceci.

Mon guide alors ne me répondit que par un éclat de rire.

Parlez, ajoutai-je, en le pressant, sont-ce là mes gens? En pouvez-vous douter? reprit-il alors: Mais, lui dis-je en reculant, si ce sont eux, par quelle aventure se trouvent-ils ici, et dans une maison comme la mienne?

Vous les avez laissés chez vous, et vous les y retrouvez; voilà tout le mystère, me dit-il.

Quoi! m'écriai-je alors; c'est donc ici notre Paris? et vous m'assurez que je suis chez moi! Je m'y perds.

C'est notre navigation qui vous a fait illusion, me répondit-il; vous avez cru que nous allions loin, et que je vous menais dans un pays inconnu. Je vous avais promis un monde que j'appelais le double du nôtre. Il y a longtemps que nous voyageons; nous nous sommes arrêtés sur les côtes de France; vous vous êtes imaginé à la descente du vaisseau que nous étions enfin arrivés à ce nouveau monde; et préoccupé comme vous l'étiez de cette idée dans laquelle j'avais soin de vous entretenir, vous avez pris la France et Paris où nous sommes, pour cette France, et ce Paris imaginaire, dont je vous disais avoir fait la découverte. Mais que toute illusion cesse: le Folville que vous avez rencontré est le vrai Folville, celui que vous connaissez; ce sont là vos domestiques, et c'est là votre maison. Il est pourtant vrai que je ne vous ai point trompé dans l'essentiel, et que je vous ai tenu parole à l'égard des personnes, si ce n'est à l'égard du pays. Vous n'aviez jamais vu d'hommes vrais; je vous avais promis de vous en faire voir, et vous les avez vus. Ce ne sont pas d'autres gens que ceux de notre monde, j'en conviens; mais ils n'en sont pas moins nouveaux pour vous, puisque vous les avez pris pour des hommes d'une espèce différente, et que vous n'en avez reconnu que la physionomie, et non pas le caractère. Les voilà tels qu'ils sont, au reste; et à présent que la lecture des livres que je vous ai donnés, et que les réflexions que vous avez faites en conséquence, vous ont appris à connaître ces hommes, et à percer au travers du masque dont ils se couvrent, vous les verrez toujours de même, et vous serez le reste de votre vie dans ce Monde vrai, dont je vous parlais comme d'un monde étranger au nôtre...

Nous interrompons cette histoire, parce que le premier cahier que nous en avons donné finit ici. Quelques autres papiers viennent ensuite que nous donnons comme ils se présentent, conformément à ce que nous avons dit que nous ferons toujours. On verra dans la feuille suivante la continuation de l'histoire du Monde vrai, qui nous promet des matières plus intéressantes que les premières.

Qui est-ce qui voudrait prendre sa partie pour juge? C'est pourtant ainsi que se conduit le déiste; lui qui se fait sa religion à lui-même, il me semble qu'il est juge et partie dans sa cause, et gare que la partie ne corrompe le juge!

J'ai lu quelque part une assez plaisante idée. Une veuve de quarante-cinq à cinquante ans, encore aimable, fort riche, et sans enfants, vivait de manière à persuader qu'elle avait envie de se remarier. Aussi, nombre de jeunes gens de bonne maison, mais d'une fortune médiocre, essayaient-ils de lui plaire, pour pouvoir l'épouser.

Il y en avait même quelques-uns parmi eux qui l'aimaient d'assez bonne foi, et qui, peut-être, l'auraient encore plus fortement aimée, s'ils n'avaient pas songé au mariage avec elle: car quand on ne s'attache à une femme que par intérêt, pour l'épouser, n'eût-elle que dix-huit

ans, fût-elle charmante, on est toujours plus occupé du dessein qu'on a que des appas de la femme; on songe plus à la gagner qu'à l'aimer.

Cependant les amants de celle-ci ne laissaient pas de l'aimer, malgré la grave intention qu'ils avaient de l'épouser: mais soit qu'elle n'eût du penchant pour aucun d'eux, soit qu'elle aperçût dans leurs sentiments une certaine médiocrité d'amour qui ne la flattait pas assez, elle ne faisait que s'amuser de leurs hommages, et ne se déclarait pour personne.

Dans ces circonstances, arrive un étranger d'environ quarante ans, qui venait recueillir une succession dans la ville où elle était.

Il la voit aux promenades, aux assemblées, aux spectacles; il lui trouve beaucoup de ressemblance avec une jeune dame qu'il avait vue ailleurs, et qu'il aurait adorée, si le hasard ne la lui avait pas subitement enlevée.

Cette ressemblance, jointe à ce que cette femme-ci avait de particulièrement aimable, enflamme son coeur pour elle. Le voilà épris; il cherche à la connaître, à lui être présenté, on le mène chez elle: il y retourne, il lui dit qu'il l'aime, et le dit avec des yeux, avec un feu, avec des discours, et d'un ton qui prouvent que cela est vrai, et qui la pénètrent elle-même.

Cet étranger-ci, d'ailleurs, était très bien fait, et de bonne mine, d'un âge où un homme vaut encore son prix, et qui mettait moins de distance entre la veuve et lui qu'il n'y en avait entre elle et les jeunes gens dont j'ai parlé.

Elle traita d'abord de compliment, de pure galanterie, tout l'amour qu'il disait avoir pour elle, et ne lui donna point d'autre espérance que de souffrir qu'il l'entretînt de cet amour aussi longtemps et aussi tendrement qu'il le voulût.

C'est ainsi que se passèrent les premiers jours de leur connaissance.

Ensuite elle l'écouta d'un air moins badin, d'un air qui ne signifiait plus tant: je vous laisse dire; elle paraissait lui savoir meilleur gré de ses visites.

Il répétait toujours qu'il l'aimait, lui demandait toujours son coeur, soupirait de ne pouvoir lui plaire. Il en dit tant qu'elle lui répondit: Vous ne me déplaitez pas; et puis: vous me plaisez, et les voilà qui s'aiment et qui songent à s'épouser.

Convenance de condition, de fortune, d'inclination; tout s'y trouvait, à l'exception de l'âge.

L'étranger n'aurait pas été trop jeune, s'il n'avait été question que d'être son amant, mais elle était un peu trop âgée pour être sa femme.

Aussi ce projet de mariage gâta tout. Ils ne purent se hâter de se marier. La veuve avait quelques intérêts à démêler avec la famille de défunt son mari; il fallait les vider avant que de passer à de secondes noces; cela retarda leur union, et il se passa un intervalle de temps, pendant lequel l'amant vit une jeune beauté qui n'avait besoin de ressembler à personne pour être aimée.

Celle-ci n'était pas riche, et n'apportait presque pour toute dot que ses charmes. Et quelquefois c'est tant mieux; cela attendrit pour une jeune et belle personne: car avec l'amour qu'on prend pour elle, on a encore le plaisir de pouvoir être généreux avec elle, et de lui faire sa fortune; et c'est un grand attrait que ce plaisir-là pour les âmes délicates.

Notre étranger la plaignit d'abord, dans son coeur, de n'avoir pas de bien: il était extrêmement riche, lui; et sans son engagement avec la veuve, il sentit qu'il aurait volontiers partagé son bien avec elle.

Il s'approche, il lui parle; il lui tient les discours les plus obligeants; elle les reçoit avec une

modestie attirante. Quand une fille n'est que belle, et qu'elle n'est pas riche, elle se fait d'autres ressources, et met à la place du bien qui lui manque des manières qui engagent les gens, et qui la rendent si aimable qu'on oublie qu'elle est pauvre, et qu'on est même quelquefois bien aise qu'elle le soit, comme je l'ai déjà dit.

Celle-ci était assez habile pour n'avoir précisément que l'espèce de coquetterie qu'il fallait dans sa situation; et j'entends, par cette coquetterie, je ne sais quel air humble et reconnaissant au moindre discours flatteur qu'on lui tenait.

D'ailleurs le cavalier était de son goût, et un peu de penchant pour les gens ne nuit point à l'adresse qu'on emploie pour les attirer.

Il la revit plusieurs fois; il en vint à la chercher, quand il ne la trouvait pas, et enfin à ne pouvoir plus se passer d'elle.

Il ne se rendait plus exactement chez la veuve aux heures où il avait coutume de la voir; il n'était plus impatient de voir finir ses affaires; il lui échappait même quelquefois de lui conseiller de ne rien hâter: en un mot, ce n'étaient plus ces empressements qu'il avait eu pour elle; il ne lui parlait plus d'amour que comme un homme qui se ressouvenait qu'il fallait bien en parler, il ne s'en avisait plus que par bienséance.

Elle s'aperçut d'un changement si considérable; elle s'en plaignit, il se justifia moins qu'il ne s'excusa. Quelquefois même il s'ennuyait de s'excuser, et ne cachait pas son ennui. Elle le querellait, il sortait; c'était dire franchement: je ne vous aime plus; et elle le sentit.

Jugez de sa douleur; elle s'informe de ses actions, elle apprend qu'il va souvent en telles et telles maisons; qu'il a de fréquents tête-à-tête avec une jeune demoiselle qu'elle ne connaît point et dont elle ne sait que le nom.

Cette jeune personne demeurait pour l'ordinaire à la campagne avec une de ses tantes, et n'avait même séjourné si longtemps à la ville, qu'à cause que le cavalier l'aimait. Elle voulait voir à quoi aboutirait cet amour, qu'il lui avait enfin déclaré en termes bien formels, et qu'elle eût elle-même préféré à tout autre amour.

Quelle est donc celle qui m'enlève son coeur? disait la veuve au désespoir. Sans vanité, je ne connais ni fille ni femme ici, qui me vaille: on ne cite que moi quand on parle de beauté dans la ville; nous y avons des personnes assez passables, et dont je n'ai pas la jeunesse: mais je n'en ai que faire. On ne me la désire point, l'âge que j'ai ne m'ôte rien encore, et j'ai mille avantages que ces femmes n'ont pas. Comment donc ai-je pu perdre cet homme qui m'aimait tant? Non, on se trompe, il n'aime point ailleurs; il est seulement las de m'aimer; ce n'est qu'un inconstant, et non pas un infidèle. Cependant on m'assure que j'ai une rivale; il faut donc qu'elle ait bien des charmes, puisque l'ingrat lui en trouve plus qu'à moi. Je veux absolument la connaître.

Cette résolution prise, elle court aux assemblées; elle visite les personnes de la ville chez qui se rend la meilleure compagnie: elle va dans les temples, aux heures où tout ce qu'il y a de jolies coquettes vont se donner en spectacle.

Elle a beau chercher, elle ne trouve rien que des figures qu'elle connaît depuis longtemps, et qu'elle ne saurait craindre.

La rivale en question était alors un peu indisposée, elle ne sortait point de chez elle, et le cavalier ne la quittait presque pas.

A un quart de lieue de la ville, demeurait un homme qu'on appelait communément le magicien, et dont, en effet, la science avait été d'un grand secours à bien des gens dans une infinité de cas. On citait de lui des choses incroyables; c'était un homme extraordinaire.

Notre veuve, qui ne pouvait se consoler de la désertion du cavalier, partit un matin pour aller le consulter sur les moyens de rappeler son perfide, ou de s'en venger.

Elle avait même relevé ses charmes de tout ce que la parure avait pu lui fournir de plus galant, afin que le magicien en sentît mieux l'indignité du coupable.

Elle arrive chez lui. Vous voyez une femme dans la plus grande et la plus juste affliction du monde, lui dit-elle; je vais devenir la fable d'une ville où j'étais adorée il n'y a que six semaines. Je m'y voyais l'objet de tous les coeurs. Un étranger y est venu: il a pris de la passion pour moi; mais une passion si tendre, qu'elle m'a rendue sensible; et j'allais bientôt l'épouser, quand il a changé tout à coup, et que j'ai vu l'indifférence et la froideur succéder dans son coeur à tout ce qu'on peut imaginer de plus vif et de plus ardent.

Calmez-vous, lui dit le magicien, qui joignait beaucoup de raison et d'adresse d'esprit à tout ce qu'il avait de science. Dites-moi, madame, êtes-vous son aînée, à cet étranger?

De quelque chose, dit-elle. Eh! Quel âge a-t-il? reprit-il encore.

Trente-cinq ans à peu près, dit-elle, quoiqu'elle sût bien qu'il en eût quarante; mais elle le faisait plus jeune, pour se faire moins âgée.

A ces mots, le magicien tira de sa poche un petit instrument, ou de mathématique, ou de magie, qu'il parut consulter pendant quelques moments.

Et puis: Vous vous trompez, madame, lui dit-il; le cavalier dont vous parlez a cinq ans de plus.

Nous sommes donc à peu près du même âge, répondit-elle, en rougissant un peu.

Attendez, reprit-il, je vais aussi vous dire le vôtre à une minute près; il n'y a point de baptistaire plus exact, ni plus fidèle là-dessus que cet instrument-ci.

Eh! non, seigneur, lui dit-elle; venons au secours que je vous demande. A quoi bon chercher son âge et le mien? Ce n'est pas la peine, ne perdons point le temps à une chose aussi inutile.

Pas si inutile, reprit-il doucement: il y a un certain milieu de la vie où un peu plus, et un peu moins d'âge font une grande différence; et ce milieu de la vie n'est pas le même pour les femmes que pour les hommes. Mais laissons ce détail, puisqu'il vous ennuie. Avez-vous une rivale?

On m'assure que oui, répondit-elle. La dit-on jeune? continua-t-il, et voulez-vous que je consulte l'instrument pour savoir son âge? Eh non! Seigneur, s'écria-t-elle, venons au fait; car cet instrument chicanait son amour-propre.

Est-elle jolie? demanda-t-il encore. Je ne l'ai point vue, reprit-elle; mais j'ose vous dire que tout ce qu'il y a de jeunes personnes de mon sexe, dans notre ville, me sont inférieures et me cèdent. Vous pouvez vous-même en savoir quelque chose; et je n'ai point entendu dire que dans nos campagnes voisines, il y eût quelque femme qui pût aller de pair avec moi. Tout ce qui me fâche, c'est que mon ingrat ne m'a sans doute abandonnée pour une autre que par mauvais goût, que par pur caprice.

Vous lui pardonneriez donc, lui dit-il, s'il n'était infidèle qu'en faveur de quelque dame qui vous valût?

Du moins serait-il plus excusable, dit-elle la larme à l'oeil; mais c'est une excuse que personne ne peut lui fournir ici.

Entrons dans mon cabinet, et voyons ce qui en est, dit le magicien; nous y trouverons une

grande glace, à travers laquelle j'ai le secret de faire paraître toutes les personnes qu'on souhaite y voir.

Elle le suivit dans ce cabinet; il y traça sur le plancher quelques figures; après quoi: Regardez dans la glace, lui dit-il, vous y verrez, trait pour trait, la personne que votre infidèle aime aujourd'hui.

Elle regarde avidement; une jeune dame de vingt ans, de la physionomie la plus modeste, et la plus intéressante y était représentée tenant un livre à la main.

Quoi! dit la veuve au magicien, est-ce donc là celle qu'il me préfère? et pensez-vous que ce visage-là puisse lui servir d'excuse? Quelle affreuse maigreur! (et il est vrai que la jeune dame manquait un peu d'embonpoint; mais cela lui donnait un air plus mignon que maigre).

A peu de chose près, ajouta la veuve, ce serait une naine (c'est vrai qu'elle n'était pas grande, mais elle n'était pas petite non plus).

Vous m'avouerez, dit le magicien, qu'elle a quelque chose de bien doux. Oui, de si doux qu'elle en est fade, dit la veuve; et je lui défie d'avoir de l'esprit avec cet air-là: vous vous moquez de vouloir me faire remarquer quelque chose d'aimable dans une pareille nabote; et il n'est pas possible que mon perfide n'ouvre les yeux, et ne revienne à moi; ou bien vous me trompez, et vous ne me montrez pas ma rivale.

Attendez, dit-il, je ne vous trompe point; j'y vais de bonne foi, mais je crois pourtant que vous avez raison, que ce n'est pas là sa maîtresse, et que j'ai manqué à une formalité dont le défaut est cause de la méprise.

A ce discours, il trace de nouvelles figures: C'en est fait, dit-il après, j'avais réellement omis quelque chose de nécessaire: mais pour à présent, c'est votre rivale, c'est la véritable que vous allez voir: regardez et considérez attentivement; car encore une fois c'est elle.

Elle jette alors les yeux sur la glace avec encore plus de curiosité que la première fois; et il y paraissait une autre dame de vingt-un à vingt-deux ans, à l'aspect de laquelle le magicien s'écria: Etes-vous contente? convenez que celle-là vous vaut, qu'elle est charmante, et que pour cette fois-ci, l'excuse de votre infidèle est bien valable.

Qu'entends-je? dit la veuve. Vous trouvez que cette grande figure-là l'excuse? Vous êtes gagné, seigneur; il faut qu'il vous ait prévenu en sa faveur. Mais, dit le magicien en insistant, regardez donc avec application cette physionomie si vive, ces grands yeux noirs si bien ouverts, ce tour de visage, cet air noble et spirituel.

Je ne vois rien de tout cela, dit la veuve; l'autre était une naine, celle-ci est une géante (c'est qu'elle était grande et bien faite). Cette physionomie, que vous trouvez vive et spirituelle, ne me paraît, à moi, qu'étourdie, évaporée, et même trop hardie. Est-ce d'ailleurs cet air de présomption, et de vaine gloire que vous prenez pour de la noblesse? ou bien, appelez-vous belle fierté, la rudesse de ces yeux, noirs, il est vrai, mais si grands qu'ils en sont ridicules?

Ridicules! s'écria le magicien: ils ne sont pas plus grands que les vôtres qui sont très beaux; et pour tout dire en un mot, ce sont les vôtres, madame: c'est vous que vous voyez dans la glace; vous-même, telle que vous étiez à l'âge de vingt-un ans: regardez-vous bien, vous ne pouvez pas manquer de vous reconnaître; et je n'osais pas espérer que vous vous méconnaissiez. Voulez-vous encore une nouvelle preuve que c'est vous? On vous peignit à vingt-deux ans; vous avez conservé le portrait qu'on fit de vous, et qui était parlant: retournez-vous; jetez les yeux sur celui qui va se présenter à vous; et voyez si ce n'est pas le même.

Ce l'était effectivement; elle le regarda, et, sans s'informer par quel hasard on l'avait apporté

chez lui, elle jeta un grand soupir, et ne dit plus mot.

La première dame que vous avez vue dans la glace, lui dit alors le magicien, est cette rivale pour qui votre étranger a pris de l'amour; elle est dans la fleur de son âge: vous ne l'avez pas trouvée digne de plaire, vous avez méprisé ses grâces; mais jugez de la justice que vous lui avez rendue par le mépris que vous avez fait de votre beauté même, de cette beauté dont vous êtes pourtant si vaine, que vous croyez actuellement incomparable, et qui en effet n'avait presque point d'égale, quand vous étiez à l'âge brillant où vous venez de vous voir représentée dans la glace.

Adieu, seigneur, dit alors la veuve, outrée de ne savoir que répondre; vous pouvez me convaincre que j'ai tort, mais vous ne m'en persuaderez jamais.

On parle d'une espèce d'incrédules qu'on appelle athées; et s'il y en a, ce que je ne crois pas, ce n'est point à force de raisonner qu'ils le deviennent. Quand ils auraient tout l'esprit possible, quand ils en feraient l'abus le plus fin et le plus subtil, ce n'est point de là que leur incrédulité tire sa force.

Avec beaucoup de subtilité d'esprit, on peut s'égarer jusqu'à essayer de ne rien croire, mais je crois qu'on n'y parviendra jamais. Il faut encore autre chose pour cela: il faut être fait d'une certaine façon. On ne devient fermement incrédule que quand on est né avec le malheureux courage de l'être. De ce courage, les uns en ont plus, les autres moins: il se développe plus tard chez les uns, plus tôt chez les autres; chez quelques-uns, tout d'un coup.

Ce courage, le raisonnement ne le donne point; c'est en soi qu'on le trouve, et il vient, ou d'une incapacité naturelle de se mettre en peine de la question, d'une indifférence profonde et presque insurmontable pour tout ce qui peut en arriver; ou d'une impossibilité comme absolue de se gêner, supposé qu'il fallût prendre un autre parti que celui qu'on a pris.

Otez dans l'incrédule les choses que je dis là; ne lui laissez que son esprit et ses raisonnements; je lui défie qu'il s'y fie: mais avec ces mêmes choses, il n'a que faire de ses raisonnements, il les a de trop pour devenir ce qu'il lui plaira.

Je demandais un jour à un de mes amis, qui était garçon à l'âge de soixante ans, pourquoi il ne s'était point marié.

J'ai pensé l'être un jour, me dit-il, et je l'ai échappé belle: voici, continua-t-il, ce qui m'est arrivé à cet égard-là.

Après bien des aventures galantes dans ma jeunesse, je devins très sérieusement amoureux d'une belle fille, qui était sa maîtresse, comme j'étais mon maître: nous n'avions tous deux ni père ni mère.

Elle ne fut point insensible, et elle m'aima à son tour; c'était un bon parti, je lui convenais; j'avais écarté tous mes rivaux; et en pareil cas, on finit par se marier. Nous en étions convenus, et le jour fut pris pour passer le contrat.

La veille de ce jour arrêté, j'étais le soir chez elle, et j'allais la quitter, quand elle appela sa femme de chambre, pour lui demander compte de je ne sais quelle commission qu'elle lui avait donnée.

Cette femme de chambre s'en était apparemment mal acquittée, et elle l'en gronda avec assez de dureté. La femme de chambre répondit un peu trop brusquement. L'autre gronde encore plus fort; et enfin si fort, avec tant de furie, et d'un ton qui marquait un caractère si emporté, que j'en fus surpris, car je la croyais douce; et même à la voir, on eût juré qu'elle l'était.

Mais alors je ne vis plus la même personne. De jolie qu'elle avait coutume d'être, elle était devenue laide de fureur, désagréable à voir.

Allons, Mademoiselle, courage, lui dit la femme de chambre en s'en allant: voilà un bel avis que vous donnez là sur votre humeur, à Monsieur qui doit vous épouser.

Ma maîtresse pâlit de rage à ce discours, elle en sentit toute la conséquence, et je la vis tentée de battre la femme de chambre, et de se jeter sur elle.

Un moment après, elle se trouva mal: on la secourut; et je partis le coeur blessé et épouvanté de ce que je venais de voir.

Quoi! dis-je en moi-même, se posséder si peu! n'avoir pu se retenir devant moi, dans les circonstances où nous sommes! quelle furieuse!

Je me couchai avec cette idée; elle me roula dans l'esprit toute la nuit. Au point du jour, je pris mon parti; je ne l'épouserai point, dis-je, c'en est fait.

Cette résolution me tranquillisa; et voici ce que je lui écrivis à neuf heures du matin.

"Vous êtes emportée dans votre colère, j'en eus hier la preuve; je suis furieux dans la mienne; voyez si ma main serait un présent à vous faire! Adieu, mademoiselle."

A peine mon billet était-il parti, qu'on m'en apporta un de sa part, dont voici les termes:

"Je me flatte que vous m'aimez encore, mais je vous prouvai hier que je ne suis pas toujours aimable; et il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que nous restions comme nous sommes."

Je ne montrai que son billet dans le monde, je tus celui que je lui avais écrit. Il parut que c'était elle qui rompait; et une année après, elle épousa un homme, qu'on dit qu'elle a fait mourir de chagrin.

Onzième feuille

Suite du Monde vrai.

Ma gouvernante et mon cocher s'étaient retirés, pendant que mon guide me tenait ce discours.

Quand il eut fini, je restai quelque temps immobile, et comme absorbé dans mes réflexions; puis, je me mis à rire du meilleur de mon coeur, et de ma crédulité sur ce nouveau monde qu'il m'avait promis, et où j'avais cru être, et de la comédie que m'allaient donner désormais les hommes avec qui je vivais.

Il me tardait d'être avec eux, de les entendre; et charmé d'avance du plaisir singulier que j'en attendais, j'embrassai mon guide avec une joie infinie.

Ne remettons point à jouer, lui dis-je: il est de bonne heure, allons changer d'habit et sortons; courons par le monde.

A peine avais-je dit ces mots, que nous vîmes, de la salle où nous étions, un carrosse s'arrêter à ma porte, duquel il sortit un de mes parents, qui tenait une lettre à la main.

Comme il ne pouvait pas encore être informé de mon arrivée, il me vint une fantaisie qui fut d'appeler Madame Marie, et de lui ordonner d'aller lui parler, sans l'instruire de mon retour.

Nous nous cachâmes, mon guide et moi, dans un petit cabinet à côté de la salle, et d'où je pouvais tout entendre; et ma gouvernante alla au-devant de mon parent.

Il commença par demander beaucoup de mes nouvelles, et puis: Croyez-vous qu'il arrive



bientôt? ajouta-t-il: il est fâcheux qu'il soit absent, sa présence serait ici fort nécessaire, monsieur un tel est malade depuis hier. (Il parlait d'un riche vieillard dont nous étions tous deux les seuls héritiers, et avec qui j'étais alors un peu brouillé, mais qui avait toujours paru m'aimer plus que ce parent-ci.) Voilà une lettre par laquelle je le presse d'arriver, dit-il à ma gouvernante; hâtez-vous de la lui faire tenir le plus tôt que vous pourrez, tous les moments sont chers, il n'y en a pas un à perdre.

Là-dessus il se retire: je sors du cabinet; et Madame Marie me donne la lettre.

Allez le rappeler, lui dis-je, avant qu'il soit remonté en carrosse; avouez-lui que je suis ici, que je ne fais que d'arriver, mais que j'avais donné ordre qu'on n'en dît rien, parce que je voulais me reposer.

Et en effet, je crus devoir paraître, pour être plus amplement instruit de la nouvelle que je venais d'apprendre, et qui m'inquiétait.

Mon parent remonta, pendant que je gagnais mon appartement avec sa lettre à la main, que je n'avais pas encore lue, et que je venais de décacheter.

D'aussi loin que je le vis, je courus me jeter à son cou, tenant toujours la lettre.

A juger par cette lettre qu'il m'écrivait, et qu'il avait tant recommandé qu'on me fît tenir; à juger par ce qu'il venait de dire à ma gouvernante, par ce vif intérêt qu'il avait paru prendre à ce qui me regardait, je comptais qu'il serait ravi de me voir tout arrivé.

Point du tout: je vis un homme qui pâissait en m'abordant; il ne m'embrassa point, ce fut moi qui l'embrassai. Je n'ai jamais vu d'homme si déconcerté, malgré tous les efforts qu'il faisait pour ne le pas paraître; on eût dit qu'il était pris pour dupe, et on eût dit vrai.

Je ne fis pas semblant de voir son embarras que je ne savais à quoi attribuer; je lui témoignai toute l'amitié possible. Il n'y répondit que par des mots mal arrangés, sans suite: Je ne vous savais pas si près; je vous croyais bien loin; vous me déroutez, je me passerais bien de vous; quel contretemps! Voilà tout ce que je pus tirer du fond de son coeur.

Après quoi, me voyant sa lettre à la main: Elle est à présent inutile, me dit-il: si vous la lisez, vous n'auriez pas lieu d'en être content. Non, lui dis-je, curieux de ce que signifiait son empressement pour la ravoir; non, laissez-moi la lire, afin que j'apprenne toute l'étendue de l'obligation que je vous ai; et en disant cela, je la lisais. En voici, mot pour mot, le contenu.

"Eh! vite, mon cher cousin, partez. Hâtez-vous de revenir; je suis bien fâché que, dans la lettre que vous avez écrite depuis votre départ de Paris, vous ne m'ayez point donné d'autre moyen de vous adresser ma réponse, que de la porter chez vous; je crains la négligence de vos domestiques. Je vais leur dire de quelle importance il est que ma lettre vous soit promptement rendue. Ce n'est peut-être pourtant qu'une fausse alarme que je vous donne ici: il n'y a encore rien de si pressant, mais demain, ce soir, tout peut le devenir; et en pareil cas, mon amitié pour vous ne saurait être moins inquiète. Notre oncle se porte assez mal depuis hier; il me semble qu'il est extrêmement baissé. Au moment où je vous écris, il est au lit avec un peu de fièvre, et son grand âge me fait trembler pour sa vie, surtout dans la faiblesse où je le vois tombé. Partez donc, partez, mon cher cousin, ne remettez pas un instant: tirez-moi de l'inquiétude où vous me jetez pour vous; que diantre faites-vous si longtemps absent? arrivez."

Le chagrin qu'il avait montré en me voyant ne m'empêcha pas d'être pénétré de reconnaissance à la lecture de cette lettre; je me laissai aller à ma sensibilité, et elle continua de l'embarrasser.

Je ne vous demande que le temps de changer d'habit, lui dis-je, et puis nous irons chez le

malade.

Quoi! Tout à l'heure? me répondit-il. J'ai peur que vous ne puissiez pas le voir; car il est dans un étrange état. Eh! il n'a encore, dites-vous, qu'une petite fièvre? Et je suis persuadé, lui répondis-je, qu'il sera bien aise de mon retour: nous sortirons, s'il repose, et nous retournerons sur le soir.

J'avertis ici que, dans tous les discours que je vais faire tenir aux gens avec qui j'aurai affaire, je ne rapporterai jamais leurs expressions, mais leurs pensées que j'entendais clairement. C'est un avertissement que j'ai donné une ou deux fois, et que je réitère, parce que, si on l'oubliait, on prendrait les récits que je ferai pour des extravagances auxquelles on ne comprendrait rien.

Revenons au cousin. Ma foi, me dit-il, je ne saurais vous accompagner; je ne veux point être présent à l'étonnement où vous allez être.

Que trouverais-je donc de si étonnant? lui dis-je. C'est qu'à vous parler franchement, me dit-il, si notre oncle n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux. Je l'ai laissé à l'agonie.

Eh! D'où vient ne me le dites-vous pas? m'écriai-je. Pourquoi dans votre lettre m'écrivez-vous qu'il n'y a rien de si pressant?

C'est, me dit-il, que malgré l'extrémité où il se trouve, il pourrait encore différer de quelques jours à mourir; et cela supposé, si je vous avais mandé qu'il se meurt, vous n'auriez pas manqué de partir sur-le-champ, dans l'espérance de le voir encore, et peut-être en effet, auriez-vous eu le temps d'arriver assez tôt; et il était de mes intérêts que vous ne le vissiez pas, qu'il demeurât fâché contre vous, qu'il ne vous laissât rien, ou peu de chose, ainsi qu'il a fait, et que j'héritasse de tout. Voilà pourquoi je vous ai caché son état, et que j'ai réduit tout son mal à un peu de fièvre, en feignant pourtant d'en craindre les suites, et d'avoir peur qu'il ne mourût à cause de son âge; le tout afin de vous paraître très attentif à ce qui vous regarde, et par cette raison, trop épouvanté du petit mal dont je vous informais: de façon que vous auriez pris le temps de vous arranger, et laissé à notre oncle celui de mourir en votre absence; sans que vous eussiez pu vous plaindre de moi, quoiqu'il y ait un mois que le mourant traîne: et si on vous l'avait appris à votre retour, j'aurais dit que j'avais pris sa langueur pour une faiblesse ordinaire à son âge.

Il y a donc longtemps, lui dis-je, qu'il est malade. Oui, répondit-il, malade au jugement de qui aurait voulu vous instruire bien fidèlement: mais rien que plus infirme qu'à l'ordinaire, au rapport d'un héritier qui trouvait son avantage à abuser des termes, et à vous tenir éloigné du bon homme.

Comme je ne répondais qu'à ses expressions, et non pas à ses pensées, qu'il ne pouvait pourtant pas cacher au point qu'on ne le démêlât dans ce qu'il disait, je me contentai de battre froid, de supprimer l'accueil et les remerciements que je lui avais faits; et me hâtant de le quitter: C'en est assez, lui dis-je, allez à vos affaires, et moi je vais de ce pas chez lui; adieu. Et c'était en le reconduisant que je lui disais cela; après quoi, je lui tournai le dos sans autre cérémonie.

Cet homme-là m'a bien trompé! dis-je alors à mon guide, qui avait été présent à notre conversation; mais souffrez que je vous laisse, et que je me hâte de sortir. Le mourant dont il s'agit m'a véritablement aimé; j'en ai reçu mille témoignages de tendresse particulière; je ne suis brouillé avec lui que par le refus que j'ai fait de conclure un mariage qu'il me proposait; je ne doute point que mon fourbe de parent n'ait tâché de l'irriter contre moi, et de me perdre dans son esprit; et sans songer à son bien, je souffre au-delà de ce que je puis vous dire de l'opinion qu'on lui a peut-être donnée de mon coeur.

Courez-y, me dit mon guide: vos motifs n'ont rien que de généreux et de louable, et j'ai un pressentiment que le Ciel les bénira.

Je m'habillai donc, et me rendis chez le malade: il n'y avait qu'un quart d'heure qu'on l'avait cru mort, quand j'arrivai, et il était alors revenu de sa faiblesse. Tous les domestiques m'aimaient et me virent avec grand plaisir.

Ils coururent m'annoncer. Quoi! mon neveu! l'entendis-je s'écrier. Puisqu'il vient, il a donc pensé que j'étais mort; car il y a trois semaines qu'il a refusé de venir.

Moi! mon cher oncle, m'écriai-je à mon tour en entrant tout d'un coup, et en homme pénétré de l'injustice du reproche. Eh! qui est-ce qui m'a noirci de cette manière-là auprès de vous? continuai-je, les larmes aux yeux. Qui est-ce qui a osé m'imputer une aussi lâche ingratitude à votre égard? Monsieur, il n'y a qu'une heure que je suis à Paris, et c'est dans ce moment que j'apprends votre maladie.

Tout le monde s'écarta pendant que je lui parlais. Quoi! mon neveu, me dit ce tendre vieillard, en me tendant la main: un tel..., qui était mon cousin, ne vous a-t-il pas mandé mon état? Je l'en avais chargé: il m'a dit l'avoir fait, et qu'il n'avait point reçu de réponse.

Ah! monsieur, lui dis-je, laissons l'homme que vous me citez; je viens de le connaître, et je n'en pourrais parler qu'à son désavantage: il nous a trompé tous deux. Il vous a dit qu'il m'avait écrit; mais il a dû vous dire aussi que ce n'est que d'aujourd'hui.

Je lui fis là-dessus le détail de ce qui était arrivé chez moi, quand ce cousin était venu y apporter sa lettre; et la tirant de ma poche, car je l'avais gardée: La voilà, lui dis-je, et vous verrez, monsieur, qu'elle n'est datée que de ce matin.

Ce bon homme, convaincu de mon innocence, me serra les mains, pendant que je baisai les siennes en pleurant.

Eh! vite, dit-il après: pendant qu'il me reste un peu de force, qu'on rappelle les notaires, qui n'étaient pas encore sortis; et vous, mon neveu, passez dans une autre chambre, et ne me quittez point: donnez-moi la consolation de vous savoir auprès de moi.

Je vous entends, monsieur, lui dis-je tout naturellement: vous voulez me faire du bien, vous m'en avez fait toute ma vie, et je ne vous empêche point de continuer; mais je vous proteste que ce qui m'en plaît le plus, c'est que cela m'annonce le retour de votre tendresse, et me justifie de tout ce qu'on vous a dit contre moi.

Je m'éloignai après ces mots. Apparemment qu'il changea son testament; car il me fit son légataire universel, et ne laissa qu'un legs à mon fourbe de parent, qu'il avait, à ce qu'on m'apprit, bien mieux traité deux heures auparavant.

On me dit aussi que ce parent était venu voir ce qui se passait; mais que sachant que j'étais là, et qu'on avait fait revenir les notaires, il n'avait pas jugé à propos de paraître.

A peine mon oncle eut-il congédié les notaires, qu'il retomba dans sa faiblesse; on m'appela, j'accourus, il n'eut que le temps de me prendre la main, et il expira.

Je ne dis rien de mon affliction, qui fut vive et sincère; j'aimais véritablement le défunt; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Me voilà héritier d'un grand bien, dont une partie était pourtant bien embarrassée d'un procès, qui, à la vérité, ne pouvait pas me faire grand tort, de quelque manière qu'il tournât.

Je reçus quantité de visites après la mort de mon oncle. Il y en eut une qui me surprit: ce fut celle d'un homme de condition, qui avait une fille pour laquelle je m'étais autrefois senti du

penchant. Je l'aurais volontiers épousée; mon oncle même en avait alors fait parler au père; mais cela n'avait pas réussi. Ce père avait négligé de nous répondre.

C'était un homme glorieux et superbe, qui s'estimait bien plus que nous, et qui, apparemment, ne nous jugea pas dignes de son alliance. A son gré, tout ce qu'il y avait de plus grand la méritait à peine; il avait pourtant tort, et nous le valions bien pour le moins, mais il y a des gens dont l'orgueil est visionnaire, et leur surfait tout ce qu'ils font.

Cet homme si fier vint donc me voir, à mon grand étonnement, comme je l'ai déjà dit: je n'avais jamais été qu'une fois chez lui; encore ce n'avait été qu'en accompagnant une autre personne. Je l'avais assez souvent rencontré dans de certaines maisons; mais sans lier de conversation avec lui: nous nous contentions de nous saluer froidement, et voilà tout.

Je viens, dit-il, vous faire mon compliment sur la perte que vous avez faite, monsieur, et je suis sûr que vous ne vous y attendiez pas: mais la succession qui vous est échue est si grande, et vous êtes à présent si riche, que je voudrais bien que vous eussiez encore envie d'épouser ma fille. J'entends dire qu'on vous offre les meilleurs partis, et que c'est à qui vous aura, et je vous fais l'honneur en cette occasion-ci de vous rendre une visite, pour voir un peu ce que vous me direz sur ce projet hardi que vous conçûtes autrefois de devenir mon gendre. Dans ce temps-là, je n'en fis que rire: mais aujourd'hui ce ne serait plus de même. N'allez pourtant pas croire que je ne vienne ici que pour cela. Figurez-vous plutôt que, tout fier que j'ai droit de l'être, tout distingué que je suis par le nom que je porte, j'ai pourtant cru vous devoir cette démarche-ci. Vous me direz que nous ne nous connaissons guère, et que j'ai eu soin de me tenir sur mon quant à moi avec vous et les vôtres; mais c'est à quoi il ne faut pas prendre garde: allons, monsieur, soyons amis. J'estimais beaucoup feu monsieur votre oncle; je le voyais quelquefois à la cour. Il est vrai que je ne lui parlais que fort peu: je suis en commerce avec ce qu'il y a de plus grand; il avait des amis moins puissants, et d'une considération inférieure; je suis un homme de grande qualité; je ne le regardais que comme un bon gentilhomme, et j'évitais de familiariser. Mais aujourd'hui, monsieur, les choses sont changées, le bon homme est mort, il vous a laissé de très grands biens, et il me valait, monsieur, il me valait: de votre côté, vous valez ma fille, et j'en conviendrai tant qu'on voudra.

Monsieur, lui dis-je, en ne répondant qu'à ses discours, et non pas à ses pensées; je suis très sensible à votre attention; je vous en rends mille grâces, et j'aurai l'honneur d'aller vous en remercier.

Vous avez un procès, ajouta-t-il, en m'interrompant, je veux vous y servir, j'ai du crédit; j'ai du moins bonne opinion du cas qu'on ferait de ma recommandation dans le monde, et je ne négligerai rien pour vous être utile. Mais dites-moi, au reste, n'êtes-vous pas bien flatté de mes honnêtetés? J'ai compté que vous le seriez, et je ne me suis pas trompé, je pense; cela ne saurait être autrement. Revenons au motif de ma visite: vous aimiez ma fille, il vous est à présent permis d'aspirer jusqu'à elle; glissez-moi quelque chose qui signifie légèrement que vous l'aimez encore; elle n'est pas mariée: osez m'en parler en homme qui voudrait bien être à elle. Ne savez-vous pas comment vous y prendre pour entamer actuellement cette matière? Eh bien! je vais l'entamer pour vous, moi. Vous allez voir. J'ai pensé remettre ma visite à demain pour aller voir aujourd'hui ma fille, qui est un peu indisposée à la campagne, et à qui j'ai bien des choses à dire: car il y a deux personnes qui me la demandent en mariage; et cela n'est pas vrai: mais je vous le dis, afin que vous me répondiez là-dessus.

Son indisposition est-elle dangereuse, monsieur? lui dis-je. Oh! non: je ne sache pas même qu'elle ait le moindre mal; et je ne vous parle de cette indisposition que pour amener la conversation sur son chapitre. Elle est avec sa mère. Et à propos de sa mère, elle ne vous a vu que deux fois; vous savez qu'elle passe pour une femme judicieuse; et vous êtes, de tous

les hommes de votre âge, celui dont elle a la plus grande idée: ce que je vous dis pourtant à tout hasard, et sans savoir ce qu'elle en pense; car elle ne m'en a jamais ouvert la bouche. Elle m'a chargé, à ce que je dis aussi, de vous marquer la part qu'elle prend à tout ce qui vous est arrivé: car il est bon que vous croyiez que nous nous intéressons extrêmement à tout ce qui vous regarde, pourvu que vous soyez encore dans le goût d'épouser notre fille; sans quoi j'aurais grand regret à tous les honneurs que je vous prodigue. Je vais après-demain les voir toutes deux à la maison de campagne où elles sont; soyez de la partie; venez-y vous soustraire de l'embarras de vos visites: qu'en dites-vous? voilà de furieuses avances que je vous fais: ne réveillent-elles pas votre ambition d'autrefois, cet ancien dessein d'entrer dans notre alliance?

J'accepterais volontiers la partie de campagne que vous me proposez, monsieur, lui dis-je, sans des affaires indispensables qui m'obligent de rester à Paris.

Il prenait congé de moi quand je lui parlais ainsi, et je le reconduisais; il m'accabla d'embrassements, d'assurances d'estime, en me quittant, me répéta mille fois de songer à sa fille, dont je lui demandais des nouvelles avec un air d'intérêt que je croyais contrefaire, mais qui était pourtant plus naturel que je ne pensais; car dès qu'il fut sorti, cette jeune personne me revint dans l'esprit avec toutes les grâces que je lui avais trouvées.

La certitude de l'obtenir était bien tentante: je n'avais rien dans le coeur, et je méditais déjà de la revoir pour achever de me déterminer, quand un de mes amis entra dans ma chambre.

Celui-ci était un homme grave et sérieux, et d'une réputation irréprochable du côté du caractère, estimé généralement comme l'homme du monde le plus vrai, et le plus droit dans tous ses procédés; et de tous ceux qui le connaissaient, j'étais assurément celui qui en faisait le plus de cas.

Après quelque léger entretien sur la situation où j'étais: Jeune et riche comme vous l'êtes, me dit-il, je crois que vous allez être bien recherché. Quelles sont vos dispositions? Penchez-vous pour le mariage? Je vous le conseillerais.

Je n'en suis pas éloigné, lui dis-je, et vous m'avez surpris rêvant à une très aimable personne; c'est mademoiselle une telle: son père sort d'ici, qui, à vue de pays, ne me serait pas contraire.

Mademoiselle une telle! s'écria mon ami: oubliez-vous qu'on vous l'a presque refusée il y a quelques années? non, il ne doit jamais être question d'elle pour vous. D'ailleurs vous pouvez trouver mieux; c'est une fille de condition, j'en conviens, mais pas assez riche. Tenez, savez-vous ce qui m'amène ici? C'est que, sans faire semblant de rien, sans que vous vous aperceviez que je viens exprès, j'ai à vous proposer la nièce d'un homme en grande charge; elle n'a pas plus de bien que l'autre, peut-être moins, mais n'importe; laissez-moi dire. Vous estimez mes conseils; vous avez de la confiance en moi; vous me croyez d'une intégrité à toute épreuve, et je vais vous prouver, moyennant tout cela, que vous devez épouser cette fille préférablement à l'autre. Je sens pourtant bien que cette préférence n'est pas raisonnable dans le fond: mais je le sens le moins que je le puis; je tâche de me tromper moi-même, afin de vous tromper sans scrupule; parce que j'ai intérêt que vous épousiez cette nièce qui ne vaut pas l'autre. J'ai une affaire de la dernière conséquence, dont le succès dépend tout entier de son parent, de cet homme en place qui m'a promis de m'y servir, si je pouvais vous porter à ce mariage en question qui ne vous convient pas. Ainsi laissez-vous séduire; car, actuellement, je vous parle de bonne foi: je suis parvenu à croire que vous ferez fort bien, de faire si mal. Cet homme en place est puissant, accrédité chez les ministres: vous jouirez de tout son crédit, j'en jouirai aussi, et il n'y a pas à hésiter...

Ici finit totalement l'histoire du Monde vrai.

Apparemment que le philosophe, à qui l'idée de ce Monde était venue, n'a pas cru qu'il fût nécessaire de la pousser plus loin; attendu sans doute que cette idée une fois donnée, tout le monde peut l'étendre, et s'en imaginer toutes les suites. Passons à autre chose.

Il y a deux sortes d'ambition: celle d'amasser du bien, celle d'amasser des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la première; d'autres, que la seconde; d'autres, qui les ont toutes deux. Les premiers sont des avarés que je méprise: ils n'ont point d'âme; les seconds sont des superbes qui en ont trop; les troisièmes sont des âmes ordinaires; le monde en est plein: gens qui voudraient de tout, mais rien avec assez d'ardeur.

Les premiers sont toujours en danger d'être fripons, et le sont souvent; les seconds, quoique généreux, toujours en danger d'être méchants, et le sont, quand il faut; les troisièmes, communément, n'ont ni assez de force pour être méchants, ni assez d'avarice pour être fripons.

Je serais tenté d'estimer les seconds, s'ils n'étaient pas dangereux; les troisièmes ne méritent pas qu'on les remarque; il n'y a que les premiers de méprisables.

## Section V. Œuvres diverses postérieures à 1740

### *Lettre sur la paresse, écrite l'an 1740.*

Oui, mon cher ami, je suis paresseux, et je jouis de ce bien-là, en dépit de la fortune qui n'a pu me l'enlever et qui m'a réduit à très peu de chose sur tout le reste: et ce qui est fort plaisant, ce qui prouve combien la paresse est raisonnable, combien elle est innocente de tous les blâmes dont on la charge, c'est que je n'aurais rien perdu des autres biens si des gens qu'on appelait sages, à force de me gronder, ne m'avaient pas fait cesser un instant d'être paresseux. Je n'avais qu'à rester comme j'étais, m'en tenir à ce que j'avais, et ce que j'avais m'appartiendrait encore: mais ils voulaient, disaient-ils, doubler, tripler, quadrupler mon patrimoine à cause de la commodité du temps, et moitié honte de paraître un sot en ne faisant rien, moitié bêtise d'adolescence et adhérence de petit garçon au conseil de ces gens sensés, dont l'autorité était regardée comme respectable, je les laissai disposer, vendre pour acheter, et ils me menaient comme ils voulaient. Un abbé Maingui surtout, devant Dieu soit son âme, fit taire mon peu d'avidité naturelle, et cet honnête homme, vraiment homme d'honneur, à force de bonté, de soins et d'intérêt pour ce blanc-bec, qu'il appelait le petit garçon de la société, dénatura tant de bribes de mon aveu qu'il ne leur est pas resté miette de nature. Ah! sainte paresse! salutaire indolence! si vous étiez restées mes gouvernantes, je n'aurais pas vraisemblablement écrit tant de néants plus ou moins spirituels, mais j'aurais eu plus de jours heureux que je n'ai eu d'instant supportables. Mon ami, le repos ne vous rend pas plus riche que vous ne l'êtes; mais il ne vous rend pas plus pauvre: avec lui vous conservez ce que vous n'augmentez pas, encore ne sais-je pas si l'augmentation ne vient pas quelquefois récompenser la vertueuse insensibilité pour la fortune.

M. le marquis de ... est arrivé avec Madame. Il est venu ici, je n'y étais pas. Madame a envoyé une carte chez moi pour m'inviter à dîner. J'ai été chez eux, je n'ai pu vous mettre sur le tapis; j'ai promis d'y retourner mardi, vous ferez un article de mon colloque. Le mari part jeudi pour Compiègne; le prince de ... doit le prendre pour voyager avec lui. Je ne lui envie pas sa course, qu'il me céderait pour rien s'il pouvait, à ce que je pense; mais il a l'honneur d'appartenir à un prince, il faut qu'il marche; et moi j'ai la douceur de n'appartenir qu'à moi, et

je ne marcherai point.

Rendez mille grâces pour moi à Madame la comtesse de ... de l'obligeante mention qu'elle fait quelquefois de moi. Vous êtes bien mieux chez elle qu'on ne sera à l'armée, et le culte que vous rendez à son bon coeur et à sa belle âme, aux grâces de son caractère et à sa raison, est bien plus noble, bien plus libre, plus consolant que ne l'est le service du plus grand des princes. Dites-lui que je me mets à genoux devant son idée, comme devant une image, l'hommage de mon âme n'a jamais appartenu qu'à ce qui lui ressemble, ni mon estime qu'à ceux qui pensent et sentent comme vous. Bonjour, mon ami, je vous embrasse mille fois; Mlle de ... vous embrasse une.

*Lettre sur les ingrats, écrite l'an 1740.*

N'en doutez pas, mon cher ami, Dieu récompense toujours les bons coeurs; à la vérité ce n'est pas toujours par ceux que les bons coeurs ont obligé. Il y a des ingrats de qui vous ne tirez rien, mais en revanche il y a des belles âmes qui vous paient pour eux, et qui regardent comme un service tout rendu, la seule envie que vous auriez de leur en rendre; ainsi vous ne perdez rien, ainsi les ingrats sont punis, parce qu'ils vous perdent pendant qu'il vous reste sur eux l'avantage de les connaître et de les laisser honteux du tort qu'ils ont avec vous: car ils ont beau faire, mon ami, leur conscience ne saurait être ingrate, tout s'y retrouve. Elle a des replis, où les reproches que nous méritons se conservent, où nos devoirs se plaignent de n'avoir pas été satisfaits; oui, mon ami, des replis où se sauve la dignité de notre être, et où elle se venge contre nous de lui avoir manqué. Ainsi, mon cher enfant, si vous avez souffert des injustices, tant pis pour les injustes, et tant mieux pour vous que la Providence en dédommage par le caractère de Madame la comtesse de .... Je lai toujours, sur sa physionomie, soupçonnée d'être une de ces âmes dont la noblesse et la vertu servent d'équilibre à la mesure du mal qui se trouve sur la terre, et je ne suis point du tout surpris de tous les motifs que vous avez de vous louer d'elle. Sa physionomie, dont je vous parlais tout à l'heure, m'a dit les qualités de son coeur. Je connais le vôtre, il est digne d'en trouver de bons, et ce sera toujours lui qui paiera ses dettes, et non pas une autre. Remerciez cette dame pour moi, mon cher ami, du souvenir dont elle m'honore, et assurez-la de mon respect. Je n'envie pas votre place, mais je voudrais y être et la partager avec vous. J'ai passé quelques jours à la campagne, et je vous répons dès que j'arrive. Adieu.

*Discours de réception à l'académie française*

Messieurs,

L'instant où j'appris que j'avais l'honneur d'être élu me parut l'instant le plus cher et le plus intéressant que vous puissiez jamais me procurer. Je me trompais, je ne l'avais pas encore comparé à celui où j'ai la joie de voir tous mes bienfaiteurs assemblés, et j'avoue que la nouvelle de mon élection ne m'a pas fait plus de plaisir que j'en ai à vous marquer ma reconnaissance.

Voici le seul jour où il m'est permis de la rendre éclatante; le public n'en sera témoin qu'une fois, ce sont vos usages; mais mon coeur s'en dédommagera en vous la conservant toujours.

Je vous l'expose ici, MESSIEURS, sans aucun ornement, telle qu'elle se présente à moi; le nouvel académicien qui m'a précédé me réduit à la laisser dans toute sa simplicité. Il vient de me donner un exemple de toute la délicatesse de sentiment, de tout le goût, de toutes les grâces qu'on peut répandre dans un discours comme le nôtre, et la seule ressource qui me

reste, pour être du moins souffert après lui, c'est de céder à la difficulté de l'imiter. J'ai vu souvent qu'en pareil cas on pardonne à qui ne prétend à rien, et j'espère que vous voudrez bien me traiter de même.

Je n'abuserai point, MESSIEURS, du parti que je prends d'exprimer tout uniment ce que je sens; ma reconnaissance sera naïve, et non pas imprudente; je ne vous la témoignerai pas en méprisant moi-même les efforts que j'ai faits pour attirer vos regards; ce serait là vous remercier mal, et vous compromettre. Je sais la valeur de mes ouvrages, je n'ai pas de peine à penser qu'ils ne méritaient pas vos suffrages; mais vos suffrages méritent d'être ménagés, et ils ne doivent point souffrir de la médiocre opinion que j'ai de moi-même.

Non, MESSIEURS; j'écarterais tous ces aveux d'insuffisance dont la sincérité est toujours suspecte, et qui ne rapportent à celui qui les fait de bonne foi que l'affront de n'en être pas cru. Pour fonder les motifs que j'ai d'être reconnaissant, je n'ai seulement qu'à dire ce que vous êtes.

Si les hommes ne s'accoutumaient pas à tout, si les idées les plus hautes, les plus capables de leur en imposer, ne leur devenaient pas familières, avec quel plaisir, avec quelle avidité, et même avec quel étonnement respectueux ne vous verraient-ils pas? C'est leur raison que j'en atteste: que pourrait-elle trouver de plus frappant pour elle, de plus digne de son admiration, qu'une compagnie d'hommes qui, malgré l'inégalité du rang, de la naissance et de la fortune, viennent se dégager ici de toutes les distinctions de l'orgueil humain, les anéantissent, et ne forment plus qu'une société d'esprits, entre qui toute différence d'état et de condition cesse, comme absolument étrangère à eux; parmi lesquels enfin j'en vois à qui, pour obtenir la place qu'ils occupent, il n'a servi de rien d'être grands dans l'ordre des dignités du monde, et que vous n'avez reçus que parce qu'ils étaient grands dans l'ordre des esprits; dans cet ordre où les rois même, tout puissants qu'ils sont, ne sauraient élever personne.

Aussi, MESSIEURS, doit-on vous regarder comme autant d'intelligences chargées de présider à l'esprit de la nation.

N'est-ce pas d'ici, en effet, que sont partis tant de rayons de lumière, qui ont éclairé les ténèbres de cet esprit autrefois égaré dans de mauvais goûts, et dans l'ignorance de toute règle et de toute méthode?

Ces hommes à jamais illustres, ces prodiges dans tous les genres, les Corneille, les Racine, les La Fontaine, les Despréaux, si je les nommais tous, il faudrait, MESSIEURS, vous nommer vous-mêmes; n'est-ce pas à vous à qui nous les devons? Tout disparus que sont ceux que je viens de citer, ils vivent encore pour nous, puisque leur esprit nous reste; nous les retrouvons dans leurs ouvrages, nous les retrouvons dans les vôtres, qui même, en nous les conservant, les multiplient.

C'est là que l'orateur apprend l'art d'attaquer et de défendre; que le poète trouve un modèle de ce désordre toujours sage, de cet enthousiasme toujours raisonné, de ce sublime toujours vrai qui doit régner dans sa poésie; c'est là que l'historien va puiser cette simplicité mâle et majestueuse qui doit accompagner ses récits; c'est là que le théologien même apprend à enseigner avec succès les vérités de la foi, le prédicateur à les faire aimer; c'est là où nous prenons nous-mêmes cette finesse de goût, cet amour du beau, cette émulation de penser qui entretient parmi nous, qui même augmente l'élévation des esprits et la dignité des sentiments, qui sont en effet les vraies sources du courage, et les forces les plus intarissables d'un empire.

Pourquoi notre langue a-t-elle passé dans presque toutes les cours de l'Europe? L'attribuerons-nous aux conquêtes de Louis XIV? Mais des ennemis humiliés ou vaincus



aiment-ils à parler la langue de leur vainqueur, quand la nécessité de s'en servir est passée? Des rois inquiets et jaloux la préfèrent-ils à la leur? Non, MESSIEURS; c'est la raison qui a fait cet honneur à la nôtre; c'est le plaisir de nous lire, de penser et de sentir comme nous, qui les a gagnés; c'est ce génie, c'est cet ordre, c'est ce sublime, ce sont ces grâces, ces lumières, répandus dans vos ouvrages, ou dans ceux de nos écrivains que vous avez inspirés, qui ont acquis cette espèce de triomphe à la langue française.

A de si grands effets d'un établissement comme le vôtre, on reconnaît celui qui vous fonda: ils représentent le génie de ce grand homme qui pensait tant lui-même; qui fut lui-même une intelligence si distinguée sur la terre, et dont la vie a passé, mais dont la gloire et le ressouvenir ne passeront jamais, et dureront autant que le monde, autant que vous, et pour tout dire, autant que Louis XIV, qui voulut être votre protecteur, pour unir son immortalité à la vôtre; qui vous fit l'objet de ses complaisances, qui vous donna son palais pour asile, qui vous mit à l'abri de son trône dont il crut que vos fonctions augmenteraient encore la majesté, qui vous a légué la protection de tous ses successeurs, celle de son petit-fils, que nos coeurs choisiraient pour maître, si c'était à nos coeurs à le choisir, qui vient tout récemment de faire éclater des preuves d'une bonté si rare et si bien assortie au caractère d'une nation si généreuse elle-même, qui chérit tant ses rois, et à qui ce prince a donné, j'ose dire, la joie de le voir soupirer et s'attendrir, en apprenant la mort d'un ministre que nous perdons tous, et qu'en qualité de confrères vous perdez, MESSIEURS, plus particulièrement que les autres.

Il était le confident, le conseil et l'ami de son maître; il était l'ami de tous ses sujets. Ministre d'un génie bien neuf et bien respectable; ministre sans faste et sans ostentation, dont les opérations les plus profondes et les plus dignes d'estime n'avaient rien en apparence qui les distinguât de ses actions les plus ordinaires; qui ne les enveloppa jamais de cet air de mystère qui fait valoir le ministre; qui par là n'y oublia que lui, et qui, à la manière des sages, songea bien plus à être utile qu'à être vanté. D'autres que moi sont destinés à faire son éloge, et s'en acquitteront mieux. Sa perte, MESSIEURS, n'est plus la seule que vous avez faite; je me trouve aujourd'hui à la place d'un homme à qui je succède sans le remplacer, et dont je ne puis parler qu'avec confusion. Son livre de la Religion prouvée par les faits est l'ouvrage de la plus grande capacité d'esprit, et de la piété la plus persuasive qui ait peut-être paru en ce genre; ce n'était qu'avec ces deux forces réunies ensemble, qu'il pouvait remplir son projet: il a confondu l'incrédulité des esprits; il ne reste plus que l'incrédulité de coeur, qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de vaincre.

Il serait difficile d'imaginer un commerce plus doux qu'était le sien; naturellement né modeste, il semblait, dans la conversation, qu'il voulût vous dérober la supériorité de son esprit; un grand prince lui avait confié le soin de ses livres, et l'aimait: son éloge était fait, si je l'avais dit d'abord; c'était la vertu même qui s'intéressait à lui. Je puis hardiment m'exprimer ainsi sur ce prince sans être accusé de flatterie; le public, d'autant plus libre dans ses opinions qu'on peut dire de lui, quand il s'explique, que ce n'est personne qui parle, et que c'est tout le monde, ce public, qui dans un prince ne voit jamais qu'un homme, est à cet égard-là aussi flatteur que moi, si je le suis.

Je finis, MESSIEURS, par vous assurer que, ne pouvant jamais espérer de réparer votre perte, je ferai du moins tous mes efforts pour la diminuer.

### *Réponse de l'archevêque de Sens*

Pour vous, Monsieur, quoique vous ayez acquis la place que vous venez occuper parmi nous par une multitude d'ouvrages que le public a lus avec avidité, ce n'est point tant à eux que vous devez notre choix qu'à l'estime que nous avons faite de vos moeurs, de votre bon coeur, de la douceur de votre société, et si j'ose le dire, de l'amabilité de votre caractère. Voilà ce que vos amis ont connu en vous, et ce qu'ils ont peint à ceux qui ne vous connaissaient pas encore. C'est là ce qui concilie nos suffrages plus aisément que les écrits brillants et les dissertations savantes. Combien de personnages dont le public a vanté la poésie, et dont l'Académie a craint la langue, ou l'humeur ou l'irrégularité, et qu'elle a exclu de l'espérance d'y être associés!

Par une raison contraire, elle s'est empressée de vous choisir, et elle aime en vous d'avance ce caractère liant, affable, sociable, obligeant, d'un coeur sans vanité, sans humeur, sans ces petitessees dont l'amour-propre se pare et se nourrit, tandis qu'il offense et qu'il révolte celui des autres. On dirait que cet amour-propre, si commun parmi les hommes, et qui est en eux comme une seconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je? il ne vous est pas connu. Vous le connaissez si bien que, dans vos feuilles philosophiques, vous en avez dépeint tous les traits, creusé toutes les subtilités, démasqué toutes les adresses: vous l'avez poursuivi jusque dans ses retranchements les plus cachés, la fausse humilité, la modestie hypocrite, et la fastueuse sincérité.

Ce n'est pas là le seul vice de l'homme que vous ayez poursuivi. Théophraste moderne, rien n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil du courtisan, l'impertinence des petits-maîtres, la coquetterie des femmes, la pétulance de la jeunesse, la sotte gravité des importants, la fourberie des faux dévots: tout a trouvé en vous un peintre fidèle et un censeur éclairé. Tantôt sous l'écorce d'une parabole, tantôt sous les aventures d'un roman, vous avez dévoilé les passions malignes et intéressées qui dévorent le coeur de la plupart des hommes, et qui rendent leur société, toute polie qu'elle est, plus dangereuse que les forêts où les tigres habitent, et où les voleurs exercent leurs brigandages. Ceux qui ont lu vos ouvrages racontent que vous avez peint sous diverses images la licence immodeste des moeurs, l'infidélité des amis, les ruses des ambitieux, la misère des avarés, l'ingratitude des enfants, la bizarre austérité des pères, la trahison des grands, l'inhumanité des riches, le libertinage des pauvres, le faste frivole des gens de fortune; que tous les états, tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé dans vos peintures le tableau fidèle de leurs défauts, et la critique de leurs vices; que, creusant plus avant dans le coeur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, et ce fond d'orgueil et de vanité qui enveloppe et cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands hommes, et qui souvent sont, au fond, de vrais monstres. Le célèbre La Bruyère paraît, dit-on, ressusciter en vous, et retracer, sous votre pinceau, ces portraits trop ressemblants, qui ont autrefois démasqué tant de personnages et déconcerté leur vanité.

Voilà, m'a-t-on dit, ce qui se trouve répandu dans cette foule d'écrits, de romans, de pièces de théâtre, de brochures amusantes, que vous avez donnés au public avec une prodigieuse fécondité. C'est dans ces pièces diverses que vous avez semé, à pleine main, cette vivacité, ce brillant qui vous est propre; chaque phrase, chaque mot quelquefois, est une pensée. Les expressions figurées, les métaphores hardies, coulent naturellement de votre plume. Elles sont employées souvent avec succès, quelquefois hasardées aussi avec un peu trop de confiance. Car vos nouveaux confrères, en approuvant ce qu'il y a de beau dans votre style, veulent que j'y ajoute cette légère critique, dans la crainte que ceux qui, sous nos auspices,

aspirent à la perfection, ne s'autorisent de votre exemple et de son suffrage, pour copier d'après vous quelques expressions et quelques métaphores que votre génie fertile vous a fait risquer. Ce brillant même de votre esprit et le feu de votre imagination qu'on trouve, dit-on, prodigué dans vos portraits, vous attire encore une critique; mais le beau défaut de montrer trop d'esprit! Ceux dont la morale est ennuyeuse à force d'être raisonnable, en vous dérobant une partie des grâces de votre style pour s'en orner, vous en laisseraient encore assez pour plaire à vos lecteurs.

Mais vous avez avec les gens de bien une querelle bien plus importante. Je n'ai pas assez lu vos ouvrages, pour y voir tout ce qu'on y trouve d'amusant et d'intéressant; mais dans le peu que j'en ai parcouru, j'y ai reconnu bientôt que la lecture de ces agréables romans ne convenait pas à l'austère dignité dont je suis revêtu, et à la pureté des idées que la religion me prescrit. Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui, j'ai appris qu'on y voyait partout la fécondité de votre imagination, son feu, son agrément, sa vivacité; j'ai appris même que vous paraissiez vous proposer pour terme une morale sage et ennemie du vice; mais qu'en chemin vous vous arrêtiez souvent à des aventures tendres et passionnées; que, tandis que vous voulez combattre l'amour licencieux, vous le peignez avec des couleurs si naïves et si tendres, qu'elles doivent faire sur le lecteur une impression toute autre que celle que vous vous proposez; et qu'à force d'être naturelles, elles deviennent séduisantes. La peinture trop naïve des faiblesses humaines est plus propre à réveiller la passion qu'à l'éteindre: de quelque précepte qu'on l'assaisonne, un jeune homme y prendra plus de goût pour le vice, que vos morales ne lui en inspireront pour la vertu; et votre Paysan, parvenu à la fortune par des intrigues galantes, aura beau prêcher la modestie et la retenue qu'il n'a pas pratiquées; il aura beau exagérer les périls de l'amour et ses suites funestes; il trouvera plus de gens disposés à copier ses intrigues, que de ceux qui voudront bien profiter de ses leçons.

Voilà ce qu'on dit de vos brillants ouvrages parmi les gens sagement scrupuleux, et sur leur récit, j'ai fait cette réflexion. Vous qui connaissez si bien le coeur de l'homme, qui en avez développé cent fois tous les replis, comment avez-vous pu ignorer sa faiblesse? Les peintures vives de l'amour profane qu'on emploie pour en garantir le coeur humain, suffisent souvent pour l'y faire germer et y porter des impressions funestes, que la plus sage morale n'efface point. Eh! mon Dieu! n'approchons pas tant d'un précipice où sont tombés tant de gens qui croyaient avoir le pied ferme. Quand on mesure de si près les profondeurs de cet abîme, dont les bords sont glissants, on est en danger de s'y perdre. Vous avez beau avertir les hommes du péril auquel vous les exposez vous-même; le penchant naturel de leur coeur les y entraînera malgré vous, malgré vos morales, et, pour ainsi dire, malgré eux-mêmes.

J'ai rendu justice, MONSIEUR, à la beauté de votre génie, à sa fécondité, à ses agréments: rendez-la, je vous prie, de vote part, au ministère saint dont je suis chargé; et en sa faveur, pardonnez-moi une critique qui ne déroge point, ni à ce qui est dû d'estime à votre aimable caractère; ni à ce qui est dû d'éloge à la multitude, à la variété, à la gentillesse de vos ouvrages.

### *Réflexions sur Thucydide*

Il n'est point question ici d'un ouvrage régulièrement suivi; il ne s'agit pas non plus de pensées détachées; celles-ci ont toujours une certaine liaison les unes avec les autres; elles vont toutes au même but: je dis seulement qu'elles n'y vont pas avec autant d'ordre, avec autant d'exactitude qu'un plus habile homme que moi aurait pu y en mettre.

Aussi ne leur ai-je point donné d'autre titre que celui de réflexions; chacune d'elles en a insensiblement fait naître une autre, et tout cela avec si peu de dessein de ma part, que,

lorsque la première me vint dans l'esprit, je ne savais pas moi-même qu'elle en amènerait une seconde. En effet, comment aurais-je soupçonné qu'une simple observation sur une remarque de d'Ablancourt me mènerait si loin? Voici ce que c'est.

D'Ablancourt, en commençant sa traduction de Thucydide, au lieu de dire littéralement comme l'auteur grec: Thucydide, Athénien, écrit la guerre, etc., le fait commencer ainsi: J'entreprends d'écrire l'histoire, et le reste.

Et dans ses remarques sur sa traduction, il dit, pour raison du changement qu'il fait, qu'une traduction plus littérale serait plate, et ferait tort à Thucydide.

Mais par là, peut-on lui répondre, vous nous faites tort à nous lecteurs, qui serions charmés de connaître Thucydide tel qu'il est. Nous croyons voir l'auteur grec, l'ancien auteur, avec le tour d'esprit qu'on avait de son temps, et vous le travestissez, vous lui ôtez son âge; ce n'est plus là Thucydide. Il serait plat, dites-vous, si vous ne le corrigiez pas: Eh! qu'importe! Nous aimerions mieux sa platitude même que vos corrections que nous ne demandons point dans cette occasion-ci.

Quand vous travaillerez sur un sujet que vous aurez imaginé, ôtez les platitudes qui vous seront échappées, vous ferez fort bien, et nous ne les regretterons point; elles ne pourraient être que des platitudes de notre siècle, et celles-là nous les connaissons, nous n'en sommes pas curieux.

Mais de celles de Thucydide ou de tout autre auteur d'une antiquité aussi reculée, il n'en est pas de même. En les retranchant, vous nous privez d'un spectacle qui serait neuf pour nous, car il y a apparence qu'elles ne ressemblent point aux nôtres, et supposé qu'elles y ressemblassent, ce serait encore une singularité que nous verrions avec plaisir.

En un mot, c'est l'histoire de l'esprit humain que vous nous dérobez dans cette partie-là. Nous n'en avons que la moitié, quand vous ne nous rendez que les beautés des Anciens, et que vous supprimez les défauts.

C'est pour l'honneur des Anciens, que vous prenez cette précaution-là, dites-vous; mais dans le fond leur honneur doit nous être assez indifférent; il nous serait aussi agréable de les connaître, que de les estimer plus qu'ils ne valent.

Votre manière de traduire Thucydide et votre attention pour sa gloire, direz-vous, n'ôtent rien à l'histoire des faits qu'il raconte: je n'en sais rien. On peut encore vous arrêter là-dessus: s'il est vrai qu'il y ait un rapport entre les événements, les moeurs, les coutumes d'un certain temps, et la manière de penser, de sentir et de s'exprimer de ce temps-là; ce rapport que je crois indubitable se trouve assurément dans ce que Thucydide a pensé, a senti, a exprimé.

Vous ne pouvez donc altérer sa façon de raconter, sans nuire à ce rapport, sans altérer ces faits même, sans changer un peu la sorte d'impression qu'ils nous feraient. Je serais tenté de croire qu'ils perdent quelque chose de leur air étranger, et que vos tours modernes en affaiblissent le caractère.

Je n'insiste pourtant pas sur ce que je dis là; je me contente de penser qu'on peut le dire. Je veux bien aussi que d'Ablancourt ait eu raison d'en user comme il a fait dans son Thucydide. Une traduction trop littérale, en pareil cas, rebuterait peut-être la plupart des lecteurs: on aurait beau leur conserver une simplicité à la grecque, ils ne se soucieraient guère de ses trois mille ans d'antiquité, et ne la trouveraient pas meilleure qu'une simplicité de nos jours. Je dis ici simplicité, et non pas platitude, car je ne suis pas du sentiment de d'Ablancourt sur l'endroit de Thucydide qu'il a corrigé.

Thucydide, Athénien, écrit la guerre, ne me paraît point plat; je n'y vois que du simple et du naïf: à la vérité, ce n'est ni le simple ni le naïf de notre temps, et il serait presque impossible que ce fût la même chose.

Voyons la raison de cette impossibilité; elles ne seront pas difficiles à sentir, quoiqu'elles demandent un peu d'attention.

Sans remonter plus haut que Thucydide, le monde, depuis cet auteur grec jusqu'à nous, a si souvent changé de face; les passions des hommes, leurs vices et leurs vertus se sont déployés en tant de manières différentes; les hommes ont successivement passé par tant d'espèces de corruption, de sagesse et de folie; ils ont été tant de fois et si différemment polis et grossiers, bons et méchants, sociables et féroces, si différemment raisonnables et sots, si différemment hommes et enfants; ils se sont vus par tant de côtés, qu'il doit aujourd'hui leur en rester un fonds d'idées considérablement augmenté.

En un mot, l'esprit que nous avons à présent nous vient de trop loin, il a trop fermenté avant que d'arriver jusqu'à nous, pour n'être pas très différent de ce qu'il a été.

Je ne parle pas seulement de ce qu'on appelle bel esprit, de l'esprit de belles-lettres, mais de l'esprit des nations en général.

Tous les pays du monde, à cet égard, se ressentent de la durée et des événements de l'humanité, de la diversité des lois, des coutumes et des gouvernements qu'elle a éprouvés, du nombre infini de guerres, de ravages et d'invasions qu'elle a essuyés. Sésostris, Cyrus, Alexandre, les successeurs de ce dernier, et surtout les Romains mêmes, n'ont pu troubler ni agiter la terre, ni lui donner de si violentes secousses, sans y jeter de nouvelles idées, sans causer de nouveaux développements dans la capacité de penser et de sentir des hommes.

Je ne compte pas une infinité de moindres événements qui se sont passés dans l'intervalle de ces grandes révolutions, mais qui insensiblement ont porté coup, et dont l'impression, quoique plus lente, est encore venue accroître, nourrir ce fond d'idées dont je parle, et n'a peut-être nulle part laissé les hommes dans un état d'esprit, et de moeurs uniforme.

Il est vrai que nous n'avons pas toute la suite des idées des hommes; le fond qui nous en reste est bien au-dessous de ce qu'il pourrait être; chaque révolution arrivée sur la terre, en y excitant de nouvelles idées, en a dissipé, éteint, et comme anéanti beaucoup de celles qui y étaient.

Les conquérants que nous venons de citer et les peuples conquis, les uns avant que de soumettre, les autres avant que d'être soumis, avaient eu des moeurs, des coutumes et des façons de pensées différentes de celles qu'ils eurent après.

Les vainqueurs en prirent de conformes à l'orgueil et à la prospérité de leur état; les vaincus en reçurent de conformes à leur abaissement, et à la volonté de leurs nouveaux maîtres; et de ces lois, tant anciennes que nouvelles, de ces moeurs, de ces coutumes et du tour d'imagination qui en résultait, nous n'en avons pas, je l'avoue, une connaissance bien complète, mais enfin tout n'en a pas été perdu; la tradition, les monuments et l'histoire nous

en ont conservé d'assez amples détails; et quelquefois la plus grande partie.

Comparons ce qui nous reste à de simples débris. Jamais l'amas de ces débris n'a été si grand qu'il l'est aujourd'hui, à compter depuis les Grecs, ou même depuis les Assyriens jusqu'à nous.

Nous avons donc plus de relations de l'humanité que les Assyriens, les Grecs et les Romains n'en avaient, et par conséquent aussi un plus grand fond d'idées qu'eux tous, et un fond en vertu duquel nous ne devons être ni naïfs, ni simples, ni plats comme on l'était autrefois. Ce que je dis là ne paraît pas douteux. Voici cependant ce qu'on peut m'objecter: c'est que les faits ne s'accordent pas avec mon raisonnement.

Jetons les yeux sur les nations les plus célèbres, me dira-t-on. Les Grecs, et parmi eux les Athéniens, lorsqu'ils commencèrent à s'assembler, durent, selon vous, trouver un assez grand fond d'esprit et d'idées déjà tout amassé, car sans doute le monde avait déjà éprouvé beaucoup d'aventures que nous ne savons pas.

Ce même fond d'idées devait être considérablement grossi quand il parvint aux Romains; il a dû être immense quand nous l'avons reçu.

Cependant voyons l'avantage que les premiers Athéniens et les premiers Romains en retirèrent, et à quoi il nous a servi à nous-mêmes.

Qu'est-ce que c'était que les Athéniens, malgré les avantages que vous leur supposez? Des sauvages, des hommes brutes et féroces, qui surent à peine se bâtir des cabanes, et à qui il fallut que Cécrops, Egyptien, apprît à avoir des lois et des dieux.

Reconnaissez-vous à cela des hommes qui devaient avoir hérité de cette succession d'idées dont vous parlez? Et ces aventuriers qui fondèrent Rome, qui n'ont d'abord ni lois civiles ni magistrats, qui font brutalement consister tout leur mérite à être féroces et braves, sont-ils ce qu'ils doivent être dans les temps où ils arrivent? Dira-t-on, à les voir, que la sagesse d'Egypte, et même l'esprit d'Athènes ont déjà paru sur la terre?

Nous-mêmes qui sommes venus bien plus tard; nous à qui l'univers agité depuis longtemps devait avoir transmis une si vaste et si profonde expérience, quel usage avons-nous fait de cette prodigieuse collection d'idées qui, selon vous, nous était échue en partage? Nos commencements sont-ils dignes de tout l'esprit que le monde avait avant nous? Se ressentent-ils, comme vous le dites, de la durée de l'humanité, et du passage des Egyptiens, des Grecs et des Romains? En avons-nous eu moins de barbarie dans nos moeurs, moins d'ignorance, moins de grossièreté dans nos préjugés?

S'il a donc fallu que les hommes recommençassent à se former sur nouveaux frais; si tout le développement de l'esprit qui s'était fait avant eux ne les a sauvés nulle part de la nécessité d'essayer la même enfance et les mêmes misères d'esprit, il faut bien que ce fond d'esprit venu de si loin, que cette succession d'idées que les hommes se transmettent, à ce que vous prétendez, ne soit pas vraie, et qu'en tout temps les révolutions l'aient rendue impossible.

Elle n'est pas même plus sensible dans nos progrès que dans nos commencements. Notre esprit est bien inférieur à ce qu'il devrait être; il n'y a point de proportion entre ce que nous en avons et ce que nous en aurions reçu, si cette succession était vraie. N'y cherchons donc point tant de mystère, et convenons que les hommes en tout pays se forment eux-mêmes; qu'ils peuvent bien recevoir quelque chose de leurs voisins ou de leurs contemporains; mais qu'à cela près, ils tirent tout de la société qui les unit, et du commerce que les esprits mis en commun y ont ensemble.

Ainsi, l'école d'une nation, c'est la nation même; ainsi chaque peuple a la sienne, où il fait

d'âge en âge plus ou moins de progrès, où il acquiert plus ou moins d'idées, de finesse et de goût, suivant qu'il sort plus ou moins de lumière de la totalité des esprits qui forment son école.

Car c'est de ce nombre infini de jugements, de réflexions, d'idées folles et sensées, que la totalité des esprits répand dans la nation; c'est de la diversité d'opinions vraies ou fausses qu'elle y verse, que chaque particulier tire la matière de nouvelles idées qu'il a lui-même, et qui vont à leur tour s'ajouter à la source dont elles lui viennent. Oui, vous dites vrai, l'école d'une nation, en fait d'esprit, est la nation même: mais cette succession d'idées dont nous parlons n'en est pas moins sûre.

Car le choc continu des esprits qui composent cette nation suffirait seul pour accroître insensiblement la mesure d'esprit qui s'y trouve, suffirait, de votre propre aveu, pour y jeter la matière de nouvelles idées: pour y produire de nouveaux accidents de lumière et de connaissance; mais ce n'est pas là tout.

Cette nation n'est pas séparée des autres par des barrières impénétrables, et ce que vous appelez son école se fortifie continuellement de ce que les hommes d'une autre nation y portent, et s'augmente encore de la différence de l'esprit étranger qui vient se mêler au sien.

### *Réflexions sur l'esprit humain à l'occasion de Corneille et de Racine*

Il y a deux sortes de grands hommes à qui l'humanité doit ses connaissances et ses mœurs, et sans qui le passage de tant de conquérants aurait condamné la terre à rester ignorante et féroce: deux sortes de grands hommes, qu'on peut appeler les bienfaiteurs du monde, et les réparateurs de ses vraies pertes.

J'entends, par les uns, ces hommes immortels qui ont pénétré dans la connaissance de la vérité, et dont les erreurs même ont souvent conduit à la lumière. Ces philosophes, tant ceux de l'antiquité dont les noms sont assez connus, que ceux de notre âge, tels que Descartes, Newton, Malebranche, Locke, etc.

J'entends, par les autres, ces grands génies qu'on appelle quelquefois beaux esprits; ces critiques sérieux ou badins de ce que nous sommes; ces peintres sublimes des grandeurs et des misères de l'âme humaine, et qui même en nous instruisant dans leurs ouvrages, nous persuadent à force de plaisir, qu'ils n'ont pour objet que de nous plaire, et de charmer notre loisir; et je mets Corneille et Racine parmi ce qu'il y a de plus respectable dans l'ordre de ceux-ci, sans parler de ceux de nos jours, qu'il n'est pas temps de nommer en public, que la postérité dédommagera du silence qu'il faut qu'on observe aujourd'hui sur eux, et dont l'envie contemporaine, qui les loue à sa manière, les dédommage dès à présent en s'irritant contre eux.

Communément dans le monde, ce n'est qu'avec une extrême admiration qu'on parle de ceux que je nomme philosophes; on va jusqu'à la vénération pour eux, et c'est un hommage qui leur est dû.

On ne va pas si loin pour ces génies entre lesquels j'ai compté Corneille et Racine; on leur donne cependant de très grands éloges: on a même aussi de l'admiration pour eux, mais une admiration bien moins sérieuse, bien plus familière, qui les honore beaucoup moins que celle dont on est pénétré pour les philosophes.

Et ce n'est pas là leur rendre justice; s'il n'y avait que la raison qui se mêlât de nos jugements, elle désavouerait cette inégalité de partage que les philosophes même, tout philosophes qu'ils sont, ne rejettent pas, qu'il leur siérait pourtant de rejeter, et qu'on ne peut

attribuer qu'à l'ignorance du commun des hommes.

Ces hommes, en général, ne cultivent pas les sciences, ils n'en connaissent que le nom qui leur en impose, et leur imagination, respectueusement étonnée des grandes matières qu'elles traitent, achève de leur rendre ces matières encore plus inaccessibles.

De là vient qu'ils regardent les philosophes comme des intelligences qui ont approfondi des mystères, et à qui seuls il appartient de nous donner le merveilleux spectacle des forces et de la dignité de l'esprit humain.

A l'égard des autres grands génies, pourquoi les met-on dans un ordre inférieur? pourquoi n'a-t-on pas la même idée de la capacité dont ils ont besoin?

C'est que leurs ouvrages ne sont une énigme pour personne; c'est que le sujet sur lequel ils travaillent a le défaut d'être à la portée de tous les hommes.

Il ne s'y agit que de nous, c'est-à-dire de l'âme humaine que nous connaissons tant par le moyen de la nôtre, qui nous explique celle des autres.

Toutes les âmes, depuis la plus faible jusqu'à la plus forte, depuis la plus vile jusqu'à la plus noble, toutes les âmes ont une ressemblance générale: il y a de tout dans chacune d'elles, nous avons tous des commencements de ce qui nous manque, par où nous sommes plus ou moins en état de sentir et d'entendre les différences qui nous distinguent.

Et c'est là ce qui, nous procurant quelques lumières communes avec les génies dont je parle, nous mène à penser que leur science n'est pas un grand mystère, et n'est dans le fond que la science de tout le monde.

Il est vrai qu'on n'a pas comme eux l'heureux talent d'écrire ce qu'on sait; mais à ce talent près, qui n'est qu'une manière d'avoir de l'esprit, rien n'empêche qu'on n'en sache autant qu'eux; et on voit combien ils perdent à cette opinion-là.

Aussi tout lecteur ou tout spectateur, avant qu'il les admire, commence-t-il par être leur juge, et presque toujours leur critique; et de pareilles fonctions ne disposent pas l'admirateur à bien sentir la supériorité qu'ils ont sur lui; il a fait trop de comparaison avec eux pour être fort étonné de ce qu'ils valent. Et d'ailleurs de quoi les loue-t-il? ce n'est pas de l'instruction qu'il en tire, elle passe en lui sans qu'il s'en aperçoive; c'est de l'extrême plaisir qu'ils lui font, et il est sûr que ce plaisir-là leur nuit encore, ils en paraissent moins importants; il n'y a point assez de dignité à plaire: c'est bien le mérite le plus aimable, mais en général, ce n'est pas le plus honoré.

On voit même des gens qui tiennent au-dessous d'eux de s'occuper d'un ouvrage d'esprit qui plaît; c'est à cette marque-là qu'ils le dédaignent comme frivole, et nos grands hommes pourraient bien devoir à tout ce que je viens de dire, le titre familier, et souvent moqueur, de beaux esprits, qu'on leur donne pendant qu'ils vivent, qui, à la vérité, s'ennoblit beaucoup quand ils ne sont plus, et qui d'ordinaire se convertit en celui de grands génies, qu'on ne leur dispute pas alors.

Non qu'ils aient enrichi le monde d'aucune découverte, ce n'est pas là ce qu'on entend: les belles choses qu'ils nous disent ne nous frappent pas même comme nouvelles; on croit toujours les reconnaître, on les avait déjà entrevues, mais jusqu'à eux on en était resté là, et jamais on ne les avait vues d'assez près, ni assez fixement pour pouvoir les dire; eux seuls ont su les saisir et les exprimer avec une vérité qui nous pénètre, et les ont rendues conformément aux expériences les plus intimes de notre âme: ce qui fait un accident bien neuf et bien original. Voilà ce qu'on leur attribue.

Ainsi ils ne sont sublimes que d'après nous qui le sommes foncièrement autant qu'eux, et



c'est dans leur sublimité que nous nous imaginons contempler la nôtre.

Ainsi ils ne nous apprennent rien de nous qui nous soit inconnu; mais le portrait le plus frappant qu'on nous ait donné de ce que nous sommes, celui où nous voyons le mieux combien nous sommes grands dans nos vertus, terribles dans nos passions, celui où nous avons l'honneur de démêler nos faiblesses avec la sagacité la plus fine, et par conséquent la plus consolante; celui où nous nous sentons le plus superbement étonnés de l'audace, et du courage, de la fierté, de la sagesse, j'ose dire aussi de la redoutable iniquité dont nous sommes capables (car cette iniquité, même en nous faisant frémir, nous entretient encore de nos forces); enfin le portrait qui nous peint le mieux l'importance et la singularité de cet être qu'on appelle homme, et qui est chacun de nous, c'est à eux à qui nous le devons.

Ce sont eux, à notre avis, qui nous avertissent de tout l'esprit qui est en nous, qui y reposait à notre insu, et qui est une secrète acquisition de lumière et de sentiment que nous croyons avoir faite, et dont nous ne jouissons qu'avec eux; voilà ce que nous en pensons.

De sorte que ce n'est pas précisément leur esprit qui nous surprend, c'est l'industrie qu'ils ont de nous rappeler le nôtre; voilà en quoi ils nous charment.

C'est-à-dire que nous les chérissons parce qu'ils nous vantent, ou que nous les admirons parce qu'ils nous valent; au lieu que nous respectons les philosophes parce qu'ils nous humilient.

Et je n'attaque point ce respect-là, qui n'est pas d'ailleurs si humiliant qu'il le paraît.

Ce n'est pas précisément devant les philosophes que nous nous humilions, il ne faut pas qu'ils l'entendent ainsi; c'est à l'esprit humain, dont chacun de nous a sa portion, que nous entendons rendre hommage.

Nous ressemblons à ces cadets qui, quoique réduits à une légitime, s'enorgueillissent pourtant dans leurs aînés de la grandeur et des richesses de leur maison.

Mais les autres grands génies sont-ils moins dans ce sens nos aînés que les philosophes? et pour quitter toute comparaison, sont-ils en effet partagés d'une capacité de moindre valeur, ou d'une espèce inférieure?

Nous le croyons, j'ai déjà dit en passant ce qui nous mène à le croire; ne serions-nous pas dans l'erreur? il y a des choses qui ont un air de vérité, mais qui n'en ont que l'air, et il se pourrait bien que nous fissions injure au don d'esprit peut-être le plus rare, au genre de pensée qui caractérise le plus un être intelligent.

Je doute du moins que le vrai philosophe, et je ne parle pas du pur géomètre ou du simple mathématicien, mais de l'homme qui pense, de l'homme capable de mesurer la sublimité de ces deux différents ordres d'esprit; je doute que cet homme fût de notre sentiment.

Au défaut des réflexions qu'il ferait là-dessus, tenons-nous-en à celles que le plus simple bon sens peut dicter, et que je vais rapporter, après avoir encore une fois établi bien exactement la question.

Une science, je dis celle de nos grands génies, où nous sommes tous, disons-nous, plus ou moins initiés, qui n'est une énigme pour personne, pas même dans ses profondeurs qu'on ne nous apprend point, qu'on ne fait que nous rappeler comme sublimes, quand on nous les présente, et jamais comme inconnues; une science, au moyen de laquelle on peut bien nous charmer, mais non pas nous instruire; une science qu'on apprend sans qu'on y pense, sans qu'on sache qu'on l'étudie, ne le cède-t-elle pas à des sciences si difficiles que le commun des hommes est réduit à n'en connaître que le nom, qui donnent à ceux qui les savent des connaissances d'une utilité admirable; à des sciences apparemment plus étrangères à l'esprit

humain en général, puisqu'il faut expressément et péniblement les apprendre pour les savoir, et que peu de gens, après une étude même assidue, y font du progrès?

Voilà des objections qui paraissent fortes, et c'est leur force apparente qui fait qu'on s'y repose, et qu'on s'y fie.

Tâchons d'en démêler la valeur.

Le vrai philosophe dont je parlais tout à l'heure ne voudrait pas qu'on s'y trompât même en sa faveur: une imposture de notre imagination, si ce que nous pensons en est une, n'est pas digne de lui.

A l'égard de ces hommes qui nous abandonneraient volontiers à notre illusion là-dessus, pour profiter de l'injuste et faux honneur qu'elle leur ferait, ils ne méritent pas qu'on les ménage: examinons donc.

La science du coeur humain, qui est celle des grands génies, appelés d'abord beaux esprits, n'est, dit-on, une énigme pour personne; tout le monde l'entend, et qui plus est, on l'apprend sans qu'on y pense: d'accord.

Mais de ce qu'il nous est plus aisé de l'apprendre que les autres sciences, en doit-on conclure qu'elle est par elle-même moins difficile ou moins profonde que ces autres sciences? non, et c'est ici où est le sophisme.

Car cette facilité que nous trouvons à l'apprendre plus ou moins, et qui nous dissimule sa profondeur, ne vient point de sa nature, mais bien de la nature de la société que nous avons ensemble.

Ce n'est pas que cette science soit effectivement plus aisée que les autres, c'est la manière dont nous l'apprenons qui nous la fait paraître telle, comme nous le verrons dans un moment.

D'un autre côté, il faut étudier très expressément et très péniblement les autres sciences pour les savoir; d'accord aussi.

Mais ce n'est pas non plus qu'à force de profondeur elles aient par elles-mêmes le privilège particulier, et comme exclusif, d'être plus difficiles que la science de nos grands génies. C'est encore la nature de notre société qui produit cette difficulté accidentelle, et le travail solitaire et assidu qu'elles exigent; on pourrait les acquérir à moins de frais.

En un mot, c'est cette société qui nous oblige à de très grands efforts pour les savoir, et qui ne nous ouvre point d'autre voie.

C'est aussi cette société qui nous dispense de ces mêmes efforts pour savoir l'autre, et je vais m'expliquer.

Figurons-nous une science d'une pratique si urgente, qu'il faut absolument que tout homme, quel qu'il soit, la sache plus ou moins et de très bonne heure, sous peine de ne pouvoir être admis à ce concours d'intérêts, de relations, et de besoins réciproques qui nous unissent les uns et les autres.

Mais en même temps figurons-nous une science que par bonheur tous les hommes apprennent inévitablement entre eux.

Telle est la science du coeur humain, celle des grands hommes dont il est question.

D'une part, la nécessité absolue de la savoir; de l'autre, la continuité inévitable des leçons qu'on en reçoit de toutes parts font qu'elle ne saurait rester une énigme pour personne.

Comment, en effet, serait-il possible qu'on ne la sût pas plus ou moins?

Ce n'est pas dans les livres qu'on l'apprend, c'est elle au contraire qui nous explique les livres, et qui nous met en état d'en profiter; il faut d'avance la savoir un peu pour les entendre.

Elle n'a pas non plus ses professeurs à part, à peine suffiraient-ils pour vous en donner la plus légère idée, et rien de ce que je dis là n'en ferait une connaissance inévitable. C'est la société, c'est toute l'humanité même qui en tient la seule école qui soit convenable, école toujours ouverte, où tout homme étudie les autres, et en est étudié à son tour; où tout homme est tour à tour écolier et maître.

Cette science réside dans le commerce que nous avons tous, et sans exception, ensemble.

Nous en commençons l'insensible et continuelle étude presque en voyant le jour.

Nous vivons avec les sujets de la science, avec les hommes qui ne traitent que d'elle, avec leurs passions, qui l'enseignent aux nôtres, et qui même en nous trompant nous l'enseignent encore; car c'est une instruction de plus que d'y avoir été trompé: il n'y a rien à cet égard-là de perdu avec les hommes.

Voilà donc tout citoyen du monde, né avec le sens commun le plus simple et le plus médiocre; le voilà presque dans l'impossibilité d'ignorer totalement la science dont il est question, puisqu'il en reçoit des leçons continuelles, puisqu'elles le poursuivent, et qu'il ne peut les fuir.

Ce n'est pas là tout, c'est qu'à l'impossibilité comme insurmontable de ne pas s'instruire plus ou moins de cette science qui n'est que la connaissance des hommes, se joint pour lui une autre cause d'instruction que je crois encore plus sûre, et c'est une nécessité absolue d'être attentif aux leçons qu'on lui en donne.

Car où pourrait être sa place? et que deviendrait-il dans cette humanité assemblée, s'il n'y pouvait ni concourir ni correspondre à rien de ce qui s'y passe, s'il n'entendait rien aux moeurs de l'âme humaine, ni à tant d'intérêts sérieux ou frivoles, généraux ou particuliers qui, tour à tour, nous unissent ou nous divisent?

Que deviendrait-il si, faute de ces notions de sentiment que nous prenons entre nous et qui nous dirigent, si dans l'ignorance de ce qui nuit ou de ce qui sert dans le monde, et si par conséquent exposé par là à n'agir presque jamais qu'à contresens, il allait misérablement heurtant tous les esprits, comme un aveugle va heurtant tous les corps?

Il faut donc nécessairement qu'il connaisse les hommes, il ne saurait se soutenir parmi eux qu'à cette condition-là.

Il y va de tout pour lui d'être à certain point au fait de ce qu'ils sont pour savoir y accommoder ce qu'il est, pour juger d'eux, sinon finement, du moins au degré suffisant de justesse qui convient à son état et à la sorte de liaison ordinaire ou fortuite qu'il a avec eux.

Il y va toujours de sa fortune, toujours de son repos, souvent de son honneur, quelquefois de sa vie; quelquefois du repos, de l'honneur, de la fortune et de la vie des autres.

### *Suite des réflexions sur l'esprit humain à l'occasion de Corneille et de Racine*

Il est donc indispensable à tout homme dans le monde de connaître un peu les hommes: il y va toujours de sa fortune, toujours de son repos, souvent de son honneur, quelquefois de sa vie; quelquefois du repos, de l'honneur, de la fortune et de la vie des autres.

Il lui importe, de tout ce que je dis là, qu'il soit instruit.

Mais comment se pourrait-il qu'il ne le fût pas, avec le besoin toujours urgent qu'il a de l'être, avec cette extrême et presque inévitable commodité qu'il a d'apprendre une science qui lui est enseignée par autant de maîtres qu'il y a d'hommes qui l'entourent?

Aussi en arrive-t-il qu'il ne sent ni la continuité, ni la fatigue de l'étude secrète qu'il en fait, aussi l'apprend-il comme son insu, sans qu'il y pense, sans que son expresse réflexion s'en mêle.

Ce serait une distraction à lui, que de songer qu'il étudie.

Ce n'est donc ni au caractère, ni à la faiblesse de la science, ni à son peu de profondeur qu'il faut attribuer l'apparente facilité qu'il trouve à l'apprendre; mais à la force de l'état où je le mets, mais à la manière unique dont il l'étudie, mais aux leçons continuelles, inévitables et toujours nécessaires qu'on lui en donne, enfin à la nature de la société qui, comme je l'ai déjà dit, en tient une école ouverte, et qui par là le dispense des efforts pénibles et fatigants dont il est impossible de l'exempter dans l'étude des autres sciences, parce que la société, qui nous laisse parfaitement libres d'ignorer ou de savoir ces sciences, ne se mêle plus de nous alors, et ne fait plus les frais de notre instruction, dès qu'il s'agit d'elles et de toute science qui n'est pas dans le cas de la nôtre, et je ne sache que la nôtre qui y soit.

J'en excepte pourtant la langue nationale de chaque pays, qui s'insinue dans l'esprit aussi aisément, aussi infailliblement que notre science, et d'une manière peut-être encore plus singulière.

Car, qu'on me permette de le dire en passant, ni l'intérêt qu'un enfant a de savoir sa langue, et que je ne crois pas qu'il sente d'abord, ni la commodité qu'il a de l'apprendre au milieu de tant d'hommes qui la parlent, qui sont ses maîtres sans y songer, et dont il est le disciple sans qu'il y pense; rien de tout cela, qui cependant lui sert beaucoup, n'est le véhicule le plus immédiat des instructions qu'il commence à recevoir.

Que cet enfant retienne tous les mots qu'il entend dire, on le comprend; mais que de chaque mot qui ne va jamais seul, et que nous mettons toujours avec d'autres, il parvienne à en saisir le sens que nous ne lui disons jamais, il entre dans cette opération-là plus de façon qu'on ne se l'imagine: c'est presque deviner, et non pas apprendre, c'est un secret entre la nature et lui, qui n'est guère explicable.

Un cerveau tendre, une âme neuve, vide d'idées, plus étonnée qu'elle ne le sera jamais des sons que nous articulons et qui la frappent, par conséquent plus attentive qu'on ne peut le dire à l'air et à la manière dont nous prononçons les mots, cherchant à savoir à quoi ils aboutissent et ce qu'ils signifient, et le cherchant avec une curiosité dont l'exactitude, la finesse et l'activité ne se retrouvent plus, et ne sont jamais attachées qu'aux premiers étonnements que l'âme éprouve; voilà vraisemblablement ce qui met encore un enfant en état de s'éclairer sur les mots de sa langue, voilà ce qui lui en révèle la signification, dont la connaissance, à mesure qu'il acquiert, l'introduit tout de suite dans l'étude imperceptible de notre science, ou de la connaissance des hommes. Mais revenons où nous en étions, sans pourtant renoncer à la liberté de m'interrompre quelquefois.

Je disais donc, en exceptant la langue nationale, que parmi le reste des connaissances humaines, à remonter des plus petites jusqu'aux plus grandes, on n'en trouvera pas une qui soit dans le cas de la science de nos grands génies, pas une dont l'ignorance nous retranche du commerce des hommes, pas une, je le répète encore, qui soit inévitable et absolument nécessaire; deux conditions sans lesquelles on n'apprend rien, pas même à lire, sans une étude expresse, et par la magie desquelles il n'y a rien dont on ne puisse être instruit sans qu'on s'en aperçoive. Voilà tout le mystère du peu d'effort qu'on croit faire en apprenant plus

ou moins notre science, qui n'est la nôtre, qui n'est celle de tout le monde, qui ne s'insinue si aisément dans l'esprit que par un pur bénéfice de la société, quoique l'étude en soit plus continue, beaucoup plus intérieure, mais si involontaire, qu'elle n'avertit pas de ce qu'elle coûte; tandis qu'il n'est si difficile d'acquérir plus ou moins les sciences des philosophes, que parce qu'elles sont l'objet d'une étude particulière, que la société ne secourt point.

Voilà aussi tout le mystère de l'extrême résistance qu'elles nous font; il n'y faut pas entendre plus de finesse.

Et cependant c'est de cette résistance dont on n'observe pas la source, c'est de cette fatigue accidentelle qu'elles exigent, que dans le monde on infère qu'elles sont bien supérieures à notre science, et qu'on va même jusqu'à les regarder comme plus étrangères à l'esprit humain: autre distinction chimérique qui ne les honore point, et dont elles n'ont pas besoin pour être vraiment sublimes.

Ce n'est pas plus étrangères, c'est plus inusitées qu'il faut dire, et notre imagination se méprend de terme.

Car enfin, nous ne les avons pas créées, il n'y en a pas une qui, à la prendre dans son origine, et à remonter à ses premières notions, ne soit aussi naturelle à l'esprit humain que notre science.

Nous mesurons, nous calculons, nous comparons, nous observons tous d'après les objets matériels qui nous environnent, et dont nous ne pourrions pas nous démêler sans cela, qui souvent exposeraient notre existence, sans ces différentes sortes de jugements que nous portons d'eux, que nous avons à tout moment besoin d'en porter, et qui font essentiellement partie des conditions de notre état, et de cette espèce d'association que nous avons avec ces mêmes objets.

Or toutes les sciences émanent de là, et en voilà les principes jetés dans tous les esprits. Elles ne sont devenues des sciences que par le déploiement de ces principes; de sorte que tout homme est nécessairement un philosophe commencé, qui n'en demeurerait pas là dans un besoin urgent, et qui, moyennant ses commencements, et par le secours de l'étude, aurait eu droit à toute espèce de connaissance, proportionnellement à sa capacité plus ou moins bornée; car il y a des esprits plus forts, il y en a de plus faibles, de plus moins faits pour chacune des sciences humaines, sans en excepter la nôtre. De toutes les routes que l'esprit humain peut suivre, aucune ne m'est interdite. Un autre y va mille fois plus loin que moi; mais j'y entre de droit, et la suis comme lui.

La force d'y aller loin, et en peu de temps, appartient à peu; mais le pouvoir d'y entrer, et d'y avancer lentement, difficilement et à certain point, appartient à tous et ne saurait, ce me semble, n'y pas appartenir, à moins que la nature ne manque ordinairement la formation des créatures de notre espèce; mais pourquoi la manquerait-elle, pourquoi ne serait-elle si souvent en défaut que sur nous?

Entre-t-il plus de sortes de choses dans notre formation, et lui serait-il plus difficile de l'arranger que celle d'un oiseau, d'un lion, d'un poisson, d'un arbre, d'une fourmi même?

Il n'y a pas d'apparence; car, aussi bien que dans la formation de la créature humaine, il entre de tout dans tout ce qui végète et ce qui respire, et cependant la formation des autres êtres n'est presque jamais manquée, et se trouve toujours suffisamment ce qu'elle doit être.

Entrons dans un examen de cette formation, dont je crois avoir besoin pour bien établir ce que je vais dire.

Je commence par dire qu'il y a une formation permanente et fixement arrêtée pour chaque

espèce d'être, et je vais développer ce que je dis là. Supposons que la nature, qu'à la vérité nous ne connaissons pas bien, mais dont le nom nous sert du moins de point d'appui dans nos conceptions, et dont nous pouvons d'ailleurs observer le procédé invariable et constant; supposons, dis-je, qu'elle n'ait jamais agi que sur des préparations primordiales et antérieures, que sur des dispositions générales qui attendaient son action; c'est-à-dire, supposons que les différents principes qui la composent, se soient, en se développant, rangés et distribués, unis et séparés d'une manière si invariable, qu'en conséquence, la première production d'un nombre infini d'êtres une fois faite, cette nature, sur quoi qu'elle ait agi depuis, et qu'elle agisse encore aujourd'hui, ait été et soit jusqu'ici assujettie à une répétition des mêmes êtres, et trouve partout des modèles, ou des destinations établies qui la contiennent dans un plan qu'elle ne peut franchir, qui se prête pourtant à ses écarts, à ce qu'elle produit quelquefois d'irrégulier ou d'excédant; mais qui s'y prête comme à des accidents sans conséquence. Quoi qu'il en soit de toutes ces suppositions, nous la voyons dans tous les temps ramener fidèlement les mêmes sortes de productions, toujours retrouver dans les différents êtres qu'elle produit, tous les points ou tous les principes assignés dont elle a besoin pour reproduire de semblables êtres, et pour perpétuer les espèces, qui de leur côté sont comme invinciblement inclinés à les restituer, je ne dis pas toujours si bien conditionnés, si complets, ou si fort à l'abri de tout accident dans leur développement, qu'ils arrivent toujours à bien, mais du moins à les restituer dans leur caractère si distinct, qu'aucun de ces points, ou de ces principes bien entiers, ne peut être employé, ni mis en mouvement, qu'il n'en arrive, si aucun accident ne s'en mêle, qu'il n'en arrive invariablement une créature ou un être d'une certaine espèce, et non pas d'une autre, et un être qui, en vertu de la sorte d'organisation qu'il acquiert, et de sa formation complète et commune aux êtres de son espèce, ne peut manquer d'être doué, non d'une partie seulement, mais de la généralité des attributs attachés à la formation complète et commune de cette même espèce. Je dis doué de la généralité des attributs; car comme il serait absurde de penser qu'une cause à qui rien ne manquerait pour produire plus ou moins fortement ou faiblement, un certain nombre d'effets, ne produisît pourtant que les deux tiers, ou que la moitié, ou que le quart du nombre de ces effets forts ou faibles, de même il serait absurde de penser qu'une formation, telle que je la suppose pour chaque espèce d'être, n'entraînât qu'une partie, ou des propriétés, ou des attributs inséparables d'une pareille formation; sorte d'accident qui ne peut jamais résulter que d'une formation qui n'est pas distincte, commune et complète.

Il n'y aurait qu'une lacune ou qu'une tournure totalement étrangère dans quelque partie de cette formation particulière, qui pût interrompre, faire cesser la généralité de propriétés ou d'attributs particulière à chaque espèce, et y mettre un vide; ce qui ferait des monstres, et les monstres sont rares dans toutes les espèces.

Je n'entends pas au reste que cette formation particulière à chaque espèce d'être soit toujours exactement la même, et n'ait qu'une seule manière d'être complète et commune; elle devient au contraire ce que je dis là en autant de diverses manières, et avec autant de sortes d'uniformités variées, qu'il y a d'êtres de la même espèce qui la reçoivent.

Ainsi les oiseaux volent, font leur nid, ont d'autres attributs que nous ne savons pas; le tout en vertu de leur formation uniforme, complète et commune entre eux, infailliblement suivie dans chacun d'eux de cette généralité d'attributs particulière à leur espèce.

Mais chacun d'eux jouit de sa généralité plus ou moins bien, ou plus ou moins mal, chacun d'eux vole d'une aile plus ou moins forte ou faible, fait son nid dans une perfection plus ou moins délicate, ou grossière, suivant la tournure particulière dans laquelle la formation est devenue complète, uniforme et commune, et ce que je dis ici de l'oiseau, je le dis de tous les animaux, de tout ce qui végète et ce qui respire; je le dis enfin de la créature qu'on appelle

homme, et pour qui tout va de même à certain point, toute distinguée qu'elle est des autres créatures.

Il y a pour nous une formation aussi invariablement arrêtée, aussi diversement commune et complète que celle de chacun des autres êtres; mais qui toute diverse qu'elle est, ne sortant jamais d'un certain cercle de variété convenable et propre à notre être, et qui par là toujours générale, toujours uniforme, quoique toujours différente, se rapproche ou s'écarte plus ou moins, dans chacun de nous, de la meilleure manière de formation commune et complète, de la meilleure espèce de conformité générale de figure et d'organes intérieurs qu'on puisse recevoir, et produit conséquemment autant de sortes de généralités d'attributs communs, qu'elle prend de formes différemment communes; généralités qui, comme diverses, amènent toutes les différences plus ou moins considérables, souvent énormes qui nous distinguent, et comme généralités communes, nous conservent toutes les ressemblances qui nous rejoignent.

Tout homme ressemble donc à un autre, en ne ressemblant pourtant qu'à lui.

Il n'y a donc point d'homme qui, en qualité de créature humaine, ne doive être et ne soit en effet partagé à sa manière de tous les attributs qu'on voit dans les autres hommes; attributs au reste bien plus étendus que ceux des autres êtres, et d'un ordre bien supérieur, comme résultant de l'union de deux substances très distinctes, mais destinées à former un ensemble.

Point d'homme donc, quelque pesant, quelque faible et maladroit que vous le supposiez, qui ne soit pourtant plus ou moins propre et pliable à tous les exercices possibles de corps, qui n'ait son universalité, ou sa totalité d'attributs à cet égard. J'entends par là qui n'ait sa part de force, d'agilité, d'adresse, etc.

Quant aux affections de l'âme humaine, à toutes les façons de sentir, à tous les mouvements d'intérêt dont elle est capable ici-bas, et qu'on peut tous enfermer sous le nom d'amour-propre; point d'homme qui n'aime sa vie, son bien, son plaisir, sa gloire, ses avantages, qui ne tende à son bonheur quelconque, et qui, en vertu de ces principaux penchants que nous venons de nommer, ne soit plus ou moins susceptible d'une infinité de sensibilités qui en dérivent, et qui n'ait en lui de quoi se plaire à l'estime et à la bienveillance des hommes; de quoi se plaire à faire une action de bonté, d'humanité, de générosité, de justice, de fidélité, de reconnaissance; de quoi préférer d'être vrai à être faux, s'il y voit le même avantage passager ou durable; car on ne ment point par amour du mensonge, mais par quelque intérêt d'instant sérieux ou frivole. Mentir, c'est souvent vouloir étonner ou plaire; c'est craindre le mépris ou le blâme; c'est aimer sa gloire, son bien, quelquefois même sa vie; c'est céder à quelqu'une de ces diverses sensibilités que nous avons dites, et dont l'une, en de certains moments, l'emporte à propos ou mal à propos sur les autres.

Point d'homme enfin dont la formation commune et complète, de quelque étrange façon qu'elle soit, n'entraîne fortement ou faiblement en lui une possibilité, une disposition universelle d'être remué par tous les penchants qu'on voit dans les autres hommes, et que j'appelle attributs, parce qu'en eux-mêmes, et tout vicieux qu'ils deviennent, ils n'ont rien que de bon et d'utile, rien que de nécessaire, et que chacun d'eux peut être très bien placé dans ce tourbillon de dépendances et de circonstances où notre condition d'homme nous jette ici-bas, et que tantôt ils sont nos moyens légitimes de conservation personnelle, et tantôt les liens du commerce inévitable que nous contractons les uns avec les autres.

Point d'homme enfin, et voici de quoi il s'agit ici; car je n'ai parlé des attributs du corps, et de ceux de l'âme considérée comme sensible, que pour mieux montrer la ressemblance qui se trouve en nous à tous égards.

Point d'homme qui n'ait sa part universelle d'intelligence et de capacité, autrement dit son aptitude générale pour tout ce qui peut occuper et exercer l'esprit humain.

Il doit suffire de voir une science ou un art parmi les hommes, pour en conclure que chacun d'eux est nécessairement né avec la possibilité plus ou moins courte ou étendue d'y faire un certain progrès.

Voilà donc les trois sortes d'attributs que nous avons tous, et qu'il est impossible que nous n'ayons pas avec une formation commune, uniforme et complète; et voilà ce qu'on peut appeler la source ou l'origine, ou, si vous voulez, la matière commune de nos avantages ou de nos qualités de tout genre. Mais cette source ou cette matière, dira-t-on, que devient-elle donc dans la plupart des hommes qui paraissent si différents de ce qu'ils devraient être en tout sens? D'où leur viennent tant de misères qui déshonorent surtout leur âme et leur esprit? et quelle en est la source? Il n'y en a pas deux, c'est la même, celle dont on vient de parler, et que j'ai appelée la matière de nos avantages; car d'iniquité, de bassesse et de petitesse d'âme, de stupidité ou d'infériorité d'esprit positives, primitives, distinctes et proprement dites, il n'y en a point: rien de pareil n'a été créé pour nous.

Toutes les âmes se valent, il n'y en a ni de différentes espèces ni d'originellement plus sottes, plus médiocres, ou plus corrompues les unes que les autres par leur nature, ou par leur création, et nous n'avons besoin que de nos attributs, que de cette matière, ou de cette origine, ou de cette source commune de nos qualités même pour tout expliquer.

Et à commencer par ce que j'ai appelé les attributs du corps, la formation, telle qu'on l'a reçue, ne leur permet-elle d'agir ni de se répartir autant qu'il faut ni comme il faut? Nous voilà faibles, pesants et maladroits, cette même formation ne laisse-t-elle suffisamment percer aucune des sensibilités, aucun des penchants dont notre âme est généralement susceptible? ne leur donne-t-elle ni assez de liberté ni assez d'essor? Nous voilà de nulle valeur en fait d'âme, et d'une telle faiblesse ou médiocrité de caractère, soit en bien, soit en mal, que nous ne méritons pas d'être définis.

Ou bien parmi les affections, ou les penchants que j'ai appelés attributs, y en a-t-il quelques-uns, et seulement un ou deux, comme l'amour de notre intérêt, ou de notre plaisir, ou de notre gloire quelconque, à qui notre sorte de formation accorde une activité excessive et bien supérieure à celle qu'elle laisse à d'autres affections qui pourraient leur servir de frein, et nous solliciter avec succès, si elles avaient plus de sortie en nous? Comme alors cela rompt l'harmonie, l'économie, je dirais volontiers la police intérieure qui doit se trouver entre les penchants de notre âme, et qui, lorsqu'elle y est, fait qu'ils se corrigent, qu'ils se tempèrent, qu'ils se balancent, qu'ils se secourent, et qu'ils sont, tour à tour et dans l'occasion, le remède du désordre que tour à tour ils peuvent exciter en nous. Voilà notre âme livrée à l'irruption de ces penchants, trop dominants, trop sortants, qui disposent d'elle, et qui



deviennent ou des vices, ou des faiblesses, ou des passions, ou des vertus vicieuses à force d'être outrées.

Il en est de même des attributs ou des aptitudes de l'âme considérée comme intelligente, autrement dit de l'esprit. Cette formation ne leur fait-elle pas assez de jour; l'impulsion de chacune de ces aptitudes trouve-t-elle trop d'obstacle, est-elle trop ralentie? nous voilà courts d'esprit, et d'une intelligence très bornée.

Enfin tous ces degrés de force ou de faiblesse, d'agilité ou de pesanteur de corps; tout ce qu'on peut imaginer de sortes de mérite ou d'indignité, de hauteur ou de petitesse, d'orgueil ou de bassesse, d'audace ou de timidité de l'âme humaine; tous ces degrés de capacité ou d'incapacité, d'engourdissement, de paresse ou de vivacité, de justesse et de netteté d'esprit; tout ce que nous remarquons de vices et de vertus quelconques, et tous ces mélanges infinis, incroyables, inexplicables, souvent contradictoires de bonnes et de mauvaises qualités qu'on voit en nous; tout vient de cette matière ou de cette origine que nous avons dite; tout se compose de ces différents attributs qui, quoique très bons et très nécessaires en eux-mêmes, comme nous l'avons déjà remarqué, nous font pourtant plus ou moins d'honneur ou de tort, suivant le jeu qu'ils ont en nous, suivant la manière dont ils percent à travers notre sorte de formation, qui non seulement sert de passage à l'action de chacun d'eux sur nous, mais qui communique encore à cette action toutes les perfections et tous les défauts des issues qu'elle lui offre: issues quelquefois heureuses, aisées et favorables, mais très souvent embarrassées, étroites, difficiles, tortueuses, bizarres, et trop inégales entre elles, surtout dans l'intérieur; je veux dire dans ces organes invisibles, et à nous inconnus, dont la conformité plus ou moins hétéroclite ou régulière, recèle ordinairement la cause de ce qu'il y a de fort ou de faible, de bon ou de mauvais dans l'âme et dans l'esprit de tous les hommes. Je dis de tous, sans en excepter un seul; car qui de nous est exempt de ce mélange, et peut se vanter d'avoir une formation si heureuse, qu'elle n'oppose encore quelque obstacle au meilleur jeu possible de nos trois sortes d'attributs, et par conséquent qu'elle n'altère, ou ne diminue plus ou moins les trois sortes de bénéfice que nous en pourrions tirer!

Mais aussi n'y a-t-il point d'homme à qui sa formation, quelque bizarrement commune et complète quelle soit, ne laisse le droit de dire: J'ai pourtant une petite, une insensible portion de tout ce qu'on appelle bonne qualité. Les autres hommes tirent plus de bénéfice que moi de chacune de leurs trois sortes d'attributs, leurs avantages sont beaucoup plus étendus que les miens; mais ils n'en ont pas un qui me soit étranger, pas un dont l'espèce me manque, et puisse totalement me manquer avec la formation que j'ai. Ainsi nos vices, nos défauts, nos mauvaises qualités de tout genre, ne marquent en nous la privation d'aucun des attributs humains; et ne signifient que l'emploi désavantageux que notre sorte de formation peut faire de ces attributs qui sont infailliblement en nous, qui résultent de notre ensemble, et dont même jamais le bénéfice ne disparaît tout entier dans qui que ce soit de nous. Où est en effet l'homme faible, pesant et mal adroit de corps, en qui vous ne démêlerez pas la part de force, d'agilité et d'adresse que j'ai dit qu'il avait, et dont, en l'examinant, vous le verrez faire en mille manières sourdes et secrètes, un usage journalier dont il ne s'aperçoit pas lui-même, et dont très souvent sa propre conservation dépend?

Quant aux attributs les plus estimables de l'âme sensible, et qu'on soupçonnerait le moins dans de certaines gens, où est l'homme vil, méprisables et pervers, en qui dans le cours de sa vie, et indépendamment de tout artifice, vous ne surprendrez pas des apparitions momentanées de toutes les sortes de vertus, de sentiments, ou de mouvements louables qu'on peut avoir? Et qui plus est; c'est qu'il n'est souffert dans la société des autres hommes, dans la société de ceux qui lui ressemblent, et qui ne valent pas mieux que lui; il ne s'y

soutient que par cette teinte, que par cette portion imperceptible qu'il y met de toutes ces sortes de mouvements dont je parle, qui à la vérité ne parviennent à se montrer, qui ne font en lui de ces apparitions que j'appelle momentanées, qu'à la faveur du silence et de l'inaction où restent quelquefois les mouvements habituels auxquels il est sujet, qui ne sont devenus mauvais et supérieurs à ceux qui les régleraient, que par l'excès démesuré avec lequel ils percent en lui.

Quoi qu'il en soit, ce pervers lui-même ne supporterait pas la société de ses semblables, sans ce léger et presque insensible contingent de vertus que chacun d'eux y porte, et qui, tout léger qu'il est, empêche qu'ils ne se désunissent, et fait la balance réciproque de la perversité de leurs moeurs.

Je dis enfin qu'il n'y a point d'homme, quelque défaillant d'intelligence qu'il nous paraisse, en qui pourtant on ne découvre cette aptitude générale d'esprit dont nous avons parlé. Imaginez l'emploi, la fonction ou l'exercice d'esprit que vous voudrez, et montrez-nous un homme qui se trouve aussi incapable de s'en occuper, qu'un aveugle l'est de voir les couleurs. C'est cependant ce qui devrait arriver dans la plupart des hommes, sans cette aptitude générale d'esprit que nous avons tous, et dont ils tirent, non pas de quoi briller, mais de quoi se soutenir dans l'art ou dans la science, dans le métier ou dans l'emploi où l'on les a mis, comme ils en eussent tiré de quoi se rendre supportables dans toute autre fonction, ou dans tout autre exercice d'esprit qu'on leur eût fait embrasser; et c'est ce dont on ne saurait douter à voir comment les choses se passent dans ce monde, et vu la destination arbitraire et souvent fortuite qu'on fait d'eux.

Allons plus loin, l'homme à qui ces trois sortes d'attributs font le moins d'honneur ou le plus de tort, et en qui on les remarque le moins, ne peut-il vous les rendre plus reconnaissables, ne peut-il vous montrer qu'il les a que par cette petite et presque inapercevable portion de bénéfice que j'ai dit qu'il en tire? Est-il condamné sans retour à n'être que ce que la bizarrerie ou la malignité de sa formation veut qu'il soit? L'expérience nous prouve souvent le contraire. Il faut bien que la formation la plus ingrate et la plus défectueuse ne soit pas irrémédiable, et puisse devenir meilleure ou moins maligne, si nous le voulons. Il faut bien, malgré sa peu favorable ou sa trop dangereuse tournure, qu'il y ait en elle une flexibilité qui la soumette elle-même à la force de l'éducation, aux efforts de notre volonté, et qui la rende encore susceptible de notre part d'une dernière façon, et comme d'un dernier pli qui la corrige, ou qui diminue considérablement ses défauts; et ce qui prouve qu'elle obéit à son tour, et qu'on peut insensiblement, je ne dis pas la corrompre ou l'altérer, ce qui n'est que trop vrai, mais la disposer à donner un jeu plus favorable à chacune des trois sortes d'attributs que nous avons tous, c'est que tout fils de sauteur, bien ou mal fait, faible ou fluet, et en apparence le plus destitué de force, d'agilité et d'adresse, et à qui en effet, si on ne l'avait pas exercé, ces attributs-là, comme captifs, n'eussent jamais rapporté qu'un bénéfice presque inapercevable: c'est, dis-je, que ce fils de sauteur, élevé dans le métier de son père, peut devenir et devient en effet un sauteur lui-même, à la vérité médiocre, parce qu'il a de grands obstacles de formation à diminuer ou à vaincre; mais il passera dans le nombre, et peut-être n'aurait-il besoin que d'une jeunesse extrêmement prolongée pour pouvoir un jour se mettre au pair des meilleurs sauteurs: c'est qu'un méchant homme, un homme sans moeurs, un débauché à toute outrance, c'est qu'un homme sans honneur, en un mot un malhonnête homme se réforme: on en a des exemples, et on en aura toujours. Je ne parle pas de conversion, c'est une autre affaire; mais d'un changement moral auquel il arrive, ou par des attentions réitérées et victorieuses sur son propre intérêt mieux connu, ou sur la douceur de mener une vie dont le repos et l'innocence lui paraissent préférables aux satisfactions inquiètes, brutales, périlleuses ou criminelles qu'il avait coutume de se permettre, ou sur le plaisir aussi utile que flatteur d'acquérir l'estime et la bienveillance des hommes.

Enfin pour nous arrêter à notre objet principal, n'y a-t-il pas des hommes qu'on croyait être très bornés et sans esprit, qu'on regardait comme incapables d'une science, d'un art, ou d'un emploi quelconque, et qu'on a pourtant vu se révolter contre leur incapacité prétendue absolue, qu'on a vu passablement s'avancer, quelquefois même devenir assez habiles? et à force de temps, de désir, d'obstination et de patience, vaincre en partie les difficultés d'une formation rebelle, qui refusait de laisser suffisamment percer l'action des attributs d'esprit qu'ils avaient besoin d'avoir plus actifs pour réussir, et qui étaient comme enfouis en eux.

Poursuivons. Nous avons donc en nous une vocation, une possibilité plus ou moins déterminée pour tout ce qu'on veut que nous soyons, ou pour tout ce que nous avons besoin d'être. Nous naissons donc commencés pour tout, et il ne tient donc qu'à nous de partir de là pour nous avancer plus ou moins en tout. Ainsi de ce que d'habiles gens livrés à certaines études, à certains exercices d'esprit où ils excellent, font encore, quand il leur plaît, un peu de progrès dans d'autres exercices d'esprit, dans les mathématiques, dans la géométrie, ce n'est pas qu'ils aient le don particulier d'être universels; car, universel, qui est-ce qui ne l'est pas plus ou moins, en vertu de la formation, et de l'union de l'âme et du corps? Cette preuve de force qu'on croit qu'ils donnent, et qui paraît unique, n'est à cet égard qu'une preuve de leur universalité d'attributs, de leur généralité d'aptitudes, et de leur ressemblance générale avec tous les êtres de leur espèce. Excellent-ils dans cette nouvelle science à laquelle ils se livrent? il est certain qu'alors ce sont des hommes très rares, à qui les attributs ou les aptitudes d'esprit que nous avons tous font beaucoup d'honneur, et qui en jouissent plus heureusement et par plus de côtés que les autres hommes. Au surplus, quand un homme extrêmement supérieur dans d'autres talents, et fort de cette supériorité de génie qu'il y montre, vous dit hardiment et sans façon, comme je l'ai vu arriver quelquefois (car que ne voit-on pas?), qu'il n'a nulle aptitude pour les mathématiques, pour la géométrie, ou pour quelque science de ce genre; quand il parle gaiement du plus ou moins de disposition qu'il y faut, comme il parlerait d'un sens qui lui aurait été refusé, et dont il ne se soucie guère; car vraisemblablement il ne s'explique ainsi qu'avec la vanité d'espérer que, vu tout l'esprit qu'il a d'ailleurs, il n'en paraîtra que plus singulier, sans qu'il y perde; je lui réponds à mon tour qu'il ne juge pas bien de lui, qu'il n'a pas l'honneur d'être un monstre, qu'il prend sa paresse pour de l'impossibilité, que cette lacune dont il se vante n'est pas en lui, qu'il a comme nous son aptitude particulière pour chacune de ces sciences; que tous les jours il l'exerce, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, qu'il ne tient qu'à lui de se surprendre usant de tous les commencements qu'il en a, mesurant, calculant, comparant, observant, voyant les rapports prochains d'une infinité de choses, suivant l'exigence de mille cas inévitables, dont il ne se tirerait pas sans cette aptitude qu'il nie d'avoir, sans ce commencement qu'il faut qu'il ait de toutes les sciences: commencement où il en demeure, et qui ne fait nul progrès chez lui, non plus que chez la plupart de tous les hommes qui, loin de l'employer pour aller plus loin par l'étude, ne font pas seulement réflexion qu'ils l'ont, et s'en servent sans soupçonner qu'il est en eux.

Pour achever de prouver qu'il est dans tout le monde comme la possibilité plus ou moins forte ou faible de connaître les hommes à certain point, imaginons un peuple très nombreux chez qui par hasard les mathématiques, et surtout la géométrie, fissent le bien unique de la société: prenons qu'on ne peut y être utile que par là, qu'on ne peut ni obéir, ni commander aux autres, ni avoir d'état ou de condition qu'avec plus ou moins de connaissance de ces sortes de sciences ou de cette géométrie; supposons en un mot qu'il n'y fût question que de ces sciences, et que sans elles on y fût condamné à n'avoir de commerce et de liaison avec qui que ce soit de ce peuple, à n'y être entendu de personne: doute-t-on que chez ce peuple nombreux la société n'enseignât inévitablement et nécessairement à devenir dès le berceau plus ou moins fort ou faible mathématicien, à devenir astronome, géomètre, physicien, de même que notre société, montée comme elle l'est, nous apprend à tous à devenir, dès le berceau; plus ou moins forts ou faibles connaisseurs d'hommes? Ce serait la même chose.

Supposons à présent qu'à côté de cette nation toute savante, il y eût, dans une ville ou dans un petit canton à part, un certain nombre de gens dont la société ressemblât précisément à la nôtre, et roulât sur les objets et sur les passions qui nous remuent.

La nation toute géomètre, toute astronome, toute physicienne, en parlant de ses propres savants les plus distingués, jugerait-elle bien d'eux, si, sous prétexte que leurs ouvrages rouleraient sur des sciences si faciles qu'elles ne seraient chez elle une énigme pour

personne, et y seraient plus ou moins celles de tout le monde, elle n'accordait à ces savants qu'une sorte de capacité d'esprit bien inférieure à celle des grands génies qu'elle verrait dans le petit canton, et qu'elle croirait doués d'un don d'esprit beaucoup plus rare, parce qu'ils excellerait dans une science, à son avis, bien plus étrangère à l'esprit humain, dans une science si sublime, si mystérieuse, dirait-elle, et si difficile, qu'on ne pourrait y rien entendre, sans aller l'étudier péniblement sous eux et dans leurs livres? Je demande si ce raisonnement serait bon: nous n'en faisons pas un meilleur, et nous nous trompons de même dans notre façon d'estimer nos plus beaux esprits. Ce qui contribue encore à rendre notre estime pour eux moins sérieuse qu'elle ne devrait l'être, c'est le nombre infini d'auteurs médiocres que nous avons dans notre science: mais il n'en faut pas conclure qu'il soit plus aisé ni moins admirable d'y exceller.

Souvenons-nous donc que notre public en tient une école inévitable et toujours ouverte, et qu'à la faveur de cette école, où tout le monde s'instruit un peu, beaucoup de gens, comme je le fais, peut-être s'imaginent en savoir assez pour pouvoir s'aventurer à écrire, et que plus il y aura de ces gens-là, plus il y aura aussi d'auteurs plats et médiocres. La nation toute savante en aurait autant que nous; et pourquoi en serait-il de même chez elle? En voici la raison, qui est fort simple. C'est que la variété possible des formations qui ne nous donnent que des aptitudes plus ou moins médiocres pour tout exercice d'esprit, est immense. Aussi, en toute science, en tout art quelconque, en tout ce qui demande de l'intelligence, ne voit-on presque que des médiocrités de différents degrés parmi les hommes. C'est à quoi en général les opérations de la nature aboutissent pour nous à cet égard, et autant qu'on en peut juger: médiocrité diverse de bonnes et de mauvaises qualités qui est, soit dit en passant, notre lot le plus ordinaire comme celui de tous les êtres.

#### *Lettre à la comtesse de Vertillac*

Je vous reconnais, Madame, à l'intérêt que vous voulez bien prendre pour moi dans cette occurrence-ci, et je me sens à mon tour pénétré d'une véritable reconnaissance; il est bien doux et bien consolant de se voir en quelque chose l'objet du ressouvenir d'un aussi honnête et d'un aussi bon coeur que le vôtre, madame. Je n'en connais point de plus estimable, je l'ai toujours dit, je le dirai toujours, et en vérité il me tarde de le répéter à vous-même. Mme de Tencin n'est plus. La longue habitude de la voir qui m'avait lié à elle n'a pu se rompre sans beaucoup de sensibilité de ma part; il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour la durée de la vie des personnes qui vous ressemblent qui sont extrêmement rares, et qui avec autant d'esprit que Mme de Tencin ont une âme digne de l'éternel attachement des plus honnêtes gens. J'ai l'honneur d'être avec respect,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DE MARIVAUX.

A Paris, ce 14e dé(cem)bre 1749.

P.-S. - Permettez-moi de faire ici mille très humbles compliments à M. le comte de Verteillac, et à M. de Verteillac le fils.

#### *Compliment à M. Le Chancelier*

Monseigneur, il y a des respects réservés pour les dignités éminentes, des respects accompagnés d'éclat et de cérémonie, mais qui ne sont souvent qu'extérieurs, qui n'ont pas

besoin d'être sentis pour être rendus, et qui par là ne sauraient flatter qu'une âme vaine.

Il y en a de libres, d'indépendants et d'intérieurs qui ne se joignent pas toujours aux premiers, et que nulle loi, nulle police d'Etat ne peut exiger pour aucune dignité, pour aucun rang du monde, qui se refusent à la force même, et que l'estime publique n'a jamais gardé que pour la vertu.

Qu'il est doux, monseigneur, de pouvoir, dans un même instant, les rendre et les unir ensemble! Que l'union de ces deux sortes de respects fait un spectacle touchant! Et voilà l'instant où nous sommes; tel est le spectacle que l'Académie française vous présente, et dont elle jouit actuellement elle-même.

Non seulement c'est au chef de la justice, au premier magistrat du royaume, revêtu de la première dignité de l'Etat, c'est aussi au magistrat éclairé, issu d'un sang illustre qu'il ennoblit encore, c'est à l'ami éprouvé de la justice, c'est à l'homme choisi par son roi pour la protéger, c'est à l'objet de la vénération publique que nous adressons notre hommage.

### *Compliment à M. Le Garde des Sceaux*

Monseigneur, voici le moment de nous livrer à tout l'empressement de nos respects, et à tous les motifs qui nous les inspirent: cependant nous n'en jouirons qu'avec la modération qui vous convient. L'Académie française a résolu de vous plaire, et ce ne serait pas le moyen d'y parvenir, que de céder à l'extrême envie qu'elle a de vous louer. On doit même ce respect à vos pareils de ne jamais les confronter, pour ainsi dire, avec les vérités qui les louent; ils y voient toujours je ne sais quelle image de flatterie qui les rebute, et qui répugne à la noble, à la modeste et fière simplicité de leur âme.

D'ailleurs, quel éloge pourrions-nous faire de vous, qui ne soit déjà fait dans tous les esprits, et que le roi lui-même n'ait confirmé par l'éminente dignité dont il vous honore?

Il ne faut pas le dissimuler, monseigneur; vous êtes aujourd'hui l'objet intéressant des attentions du public; vous éprouverez le sort de ces ministres que l'admiration et l'envie ont loués à leur manière; de ces ministres que leurs lumières supérieures, que leur fermeté pour les intérêts de l'Etat, que leur invariable amour pour l'ordre, et leur zèle ardent pour la grandeur de leur maître, et que leur illustre naissance ont consacrés à l'Histoire.

Il nous sied bien de vous le dire, à nous que regarde principalement le soin de transmettre à la postérité, et la gloire du roi, et les grandes qualités des ministres qui auront illustré son règne, et par conséquent les vôtres.

Voilà, monseigneur, le seul mot d'éloge qui nous échappe, et que vous voudrez bien nous pardonner.

### *Réflexions*

Dire d'un homme...

Dire d'un homme qu'il a trop de prudence, trop de sagesse, trop de bonté, trop de courage, trop d'esprit, ce n'est point dire qu'il a une prudence, un esprit, un courage infini; de toutes les qualités dont je parle là, on n'en a jamais trop quand on n'en a qu'infiniment, et jamais on n'en a infiniment quand on en a trop.

La trop grande prudence va pourtant bien loin, mais trop loin, et d'un loin qui sort de la ligne

de l'infinité de prudence, infinité qui ne signifie autre chose qu'une justesse infinie de vue; une prudence infinie n'est jamais excessive, elle n'a pas ce défaut-là; sa justesse infinie de vue l'en garantit: trop de prudence fait qu'on en manque, comme trop de finesse fait qu'on n'est plus fin.

Etre toujours infiniment prudent, c'est ne l'être jamais plus qu'il ne faut; une prudence infinie vous apprend jusqu'à quel point vous devez porter vos mesures en tel ou tel cas; vous fait sentir que vous les trahiriez, si vous les portiez plus loin, et que vous les trahiriez par telle ou telle raison.

Ainsi voir les raisons qui doivent vous empêcher de porter vos précautions plus loin; voir précisément le point où il faut les borner, voir celles qu'il faut négliger, celles qu'il faut cacher ou montrer; voilà ce qu'on appelle voir avec une justesse infinie; et c'est en tout cela que consiste l'infinité de prudence.

Trop de courage fait le téméraire; avec trop de courage on se perd; avec un courage infini on se sauve, ou l'on triomphe; on fait tout ce qu'il est possible de faire, on ne s'arrête qu'à l'impossible; il n'y a jamais de qualité infinie qui ne soit sage; point de qualité excessive qui ne soit folle; quelque quantité de vues que fournisse le trop de prudence, il n'y en a pas une qui soit une conséquence nécessaire de l'autre; ce sont autant de vues imperceptiblement détachées.

Où le trop d'une qualité commence, la qualité finit et prend un autre nom. Ainsi le trop libéral n'est qu'un prodigue, dont on aime la prodigalité, sans pouvoir la trouver raisonnable.

Le trop courageux n'est qu'un furieux, qu'un téméraire qui peut tout perdre: le trop prudent, qu'un rêveur, qui passe toujours le but de la prudence qu'il faut; qui ajoute à la difficulté de ses entreprises, par la multiplicité des précautions qu'il prend mal à propos, et qui se cache en tant d'endroits, qu'à la fin on le découvre.

Le trop sage n'est qu'un homme hétéroclite, qu'un fou grave; l'ami excessif, qu'un homme souvent nuisible, aussi dangereux qu'un ennemi même; le trop spirituel, qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour contenir le sien, pour ne pas noyer la force ou la finesse de ses idées dans l'abondance de ses idées mêmes; qui n'a jamais assez d'esprit pour savoir la juste mesure qu'il en faut avoir, et d'où dépend en toute occasion le succès de l'esprit même.

## I. Sur les Romains

Il n'y a point eu d'Empire avant celui des Romains, qui ait été si difficile à établir que le leur. Aussi n'y a-t-il point eu de peuple qui ait été préparé de si longue main pour devenir le maître du monde.

Ce qui mit autrefois les Perses en état de fonder leur monarchie, ce fut l'éducation austère qu'ils recevaient chez eux; et pour parler plus exactement, ce fut une grande place, où suivant les âges et dans différentes classes, on les accoutumait à une vie sobre, à des exercices qui les rendaient sains et robustes, où on leur inspirait du courage, de l'honneur et de la soumission à leurs chefs, où on leur apprenait à dire la vérité et à détester l'ingratitude; ce qui donne en effet à l'âme un caractère mâle et généreux: et ce fut de cette place que sortirent les vainqueurs de l'Asie; ce fut là qu'ils se formèrent; il ne leur en fallut pas davantage alors pour être supérieurs à toutes les nations qu'ils attaquèrent. Lorsqu'ensuite les Macédoniens vinrent renverser leur Empire, ils eurent besoin à leur tour d'être plus formés et plus avancés que ne l'avaient été les Perses. Il n'était plus si aisé de soumettre le monde; il avait déjà éprouvé plusieurs dominations, et il devait être capable de plus de

résistance, parce qu'il avait été plus agité.

Il est vrai que les Perses, depuis la fondation de leur Empire, étaient devenus bien efféminés et bien mols, et on en conclurait que dans cet état on pouvait les subjuguier aussi aisément qu'ils avaient subjugué les autres; mais il faut observer que leur mollesse n'était plus qu'un abus de la puissance et de la prospérité qu'ils avaient acquises, et que c'était la mollesse d'une nation plus instruite et moins neuve.

Ils avaient le ressouvenir orgueilleux de leurs conquêtes passées, aussi bien que l'histoire de tous les événements qui les avaient précédés, et ce sont là des lumières et même de vraies forces.

Ajoutez-y leurs fréquents démêlés avec les Grecs, les révoltes de leurs propres satrapes qu'ils étaient obligés de réduire, et tout cela ensemble en faisait une nation plus superbe, qui se croyait plus respectable, qui avait le secours de plus de connaissances, et dont la défaite devait coûter plus de peine.

Ainsi, ces leçons domestiques de courage et de vigueur, qui avaient autrefois suffi aux Perses pour s'établir, n'auraient pas suffi aux Macédoniens pour les vaincre.

Aussi en reçurent-ils de bien plus sûres et de bien plus instructives.

Ce fut dans les combats, et pendant plus de vingt ans d'exercice, qu'ils apprirent à devenir soldats sous les meilleurs maîtres de ce temps-là, sous Philippe qui les commandait, qui était le premier homme de son siècle, et on peut dire aussi sous les Grecs à qui Philippe avait le plus souvent à faire, et qui étaient alors la seule nation du monde qui entendît la guerre, et qui pouvait, par conséquent, en donner les meilleures leçons à ses ennemis même.

Du temps des premiers empereurs de Rome, on ne pouvait pas dire que l'Etat eût un maître, eût un gouvernement assuré. Tout y était une espèce de fiction de république et de monarchie.

En voici la preuve; c'est que depuis César, qui lui-même avait affecté de gouverner avec le Sénat, Auguste, qui lui succéda, ne se disait point le maître, ou du moins se faisait conserver sa charge de maître par le Sénat, de qui il feignait de recevoir son pouvoir, à chaque fois qu'il paraissait expirer.

Enfin, c'est que Tibère en fit autant, et de façon qu'il n'y avait rien de moins établi, rien de moins décidé dans les esprits que les droits d'un vrai maître.

Et à quoi pouvait aboutir un pareil gouvernement, où le citoyen n'était ni sujet ni libre, où il n'y avait que de lâches esclaves, qui affectaient une liberté qu'ils n'avaient plus, et un maître hypocrite qui affectait d'observer une égalité dont il ne laissait que la chimère?

Pourquoi soutenait-on le mensonge de part et d'autre? Pour ne pas supprimer l'idée que la république était toujours la maîtresse, et cette idée, quoique réduite à n'être que cela, sauvait la fierté du nom romain, et dissimulait l'insolence du nom de maître.

## II. Sur les hommes

En général, il peut y avoir un degré d'ignorance meurtrière parmi les hommes en fait de morale.

Il y a un degré de connaissance qui leur nuit peut-être encore davantage.

Il y a une médiocrité de connaissance dont ils se trouveraient mieux, et qui est le point où il faudrait qu'ils fussent.



Dans ce degré médiocre, ils en sauraient assez pour savoir se rendre suffisamment heureux, et pas assez pour savoir échapper aux reproches d'être méchants.

Plus les hommes, par la finesse de leur esprit, connaissent d'iniquités de coeur, et plus ils commettent de crimes.

En vain cette même finesse leur apprend-elle de nouvelles vertus, ils s'en tiennent à les savoir, et ne les exercent pas; mais pour des crimes, malheur à toute société d'hommes qui ont assez d'esprit et d'expérience pour savoir en combien de façons fines, secrètes et impunies, on peut manquer d'honneur, de justice et de vertu.

Il faudrait donc pour le bonheur des hommes, qu'ils ne fussent ni trop ignorants ni trop avancés.

Trop d'ignorance leur donne des moeurs barbares; le trop d'expérience leur en donne d'habilement scélérates.

La médiocrité de connaissance leur en donnerait de plus douces.

Une des plus fortes raisons des conquêtes et de la supériorité des Romains sur toutes les nations, c'était la fierté qu'un Romain recevait avec son éducation.

C'était cette opinion superbe qu'il avait de la dignité de son nom; c'était l'opinion que les autres peuples en avaient eux-mêmes.

Ce nom de Romain assujettissait leur imagination, c'était un titre sous lequel elle pliait: la haine même qu'on avait pour les Romains tirait son origine de l'épouvante et du respect qu'ils inspièrent.

Aujourd'hui cette haute opinion qu'un peuple aurait de lui-même, celle que les autres peuples en auraient, ne ferait plus tant de fracas.

Les hommes ne sont plus susceptibles de cet abattement, ni de ce tour d'imagination en faveur d'une autre nation. On s'est trop éprouvé de part et d'autre, et l'orgueil d'une nation n'en imposerait pas jusque-là.

Mais cet orgueil, malgré le médiocre effet qu'il produirait aujourd'hui, en produirait encore un assez grand, pour rendre une nation extrêmement respectable, pour faire chez elle d'excellents soldats, qu'on regarderait comme excellents ailleurs.

Enfin, ce serait en tout temps un furieux avantage pour un peuple, que cette idée altière qu'il aurait de lui-même: c'est une espèce d'arme qui ajouterait à la force, et qui ferait une partie de la faiblesse des autres.

Il est, pour ainsi dire, heureux de battre les esprits, avant qu'on batte les corps.

Combien y a-t-il de Sylla, de Crassus, de Marius, de César même, étouffés sous un gouvernement monarchique?

Eh! tant mieux! Ces gens-là ne sont bons que dans l'histoire, où pourtant nous aurions intérêt de ne les pas mettre, où nous avons la cruauté de nous amuser des spectacles sanglants qu'ils ont donnés; et si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guère.

Toutes les fois qu'un grand homme, un grand politique a besoin d'un crime pour réussir dans son entreprise, dressez-lui des statues s'il ne le commet pas.

Voilà l'homme digne d'exciter le sentiment de notre excellence à le proclamer grand.

Mais quand nous admirons des hommes qui auraient mérité d'expié dans les supplices les moyens dont ils se sont servis pour arriver au succès; des hommes qui ont prostitué leur âme

au besoin qu'ils avaient d'un crime, qui n'ont pas eu la force de se refuser aux expédients de ces scélérats qu'on extermine, notre admiration ici n'est plus qu'une démente.

Les discours d'enthousiaste et d'inspiré que Cromwell tenait souvent dans l'armée, et qui auraient dû le ruiner de crédit, lui qui n'était encore qu'officier général, la réussite de ces mêmes discours, la continuation de sa faveur auprès de tant de bons esprits ses camarades, tout cela marque que dans de longs démêlés, et qu'à force de partis, de raisonnements et de cabales dans une grande affaire; tout cela marque, dis-je, qu'il se fait une telle fermentation dans les meilleurs esprits, qu'ils s'écartent tant de la raison et du bon sens, qu'ils s'en éloignent par un écart si insensible, quoique journalier, qu'on peut assurer que la tête des hommes en cet état, n'est plus la tête qu'ils avaient avant leurs débats; qu'elle est totalement altérée, et à leur insu; ce ne sont plus les mêmes hommes; et ceux qui gardent tout leur esprit, qui restent comme ils étaient auparavant, et avec le même flegme, sont des hommes vraiment supérieurs aux autres; mais peut-être par-là même bien plus hors de service, alors, que ces vigoureuses imaginations, comme était celle de Cromwell, de qui les esprits, dans l'état où ils étaient, relevaient bien plus qu'ils n'eussent relevé d'une raison sagement sublime, mais trop peu ardente pour eux.

A l'égard de Cromwell, on dira qu'il jouait ses inspirations; soit: mais il fallait une furieuse ardeur d'imagination pour espérer quelque succès de ces ridicules inspirations, et pour être délivré de la pudeur qui les lui aurait défendues; il ne se croyait pas inspiré, il n'avait pas cette folie-là; mais il avait le degré d'emportement qu'il fallait pour oser espérer qu'il réussirait, s'il se disait inspiré.

Cet emportement, par l'événement, a passé pour une politique prudente; mais n'importe: tant de chaleur ne va pas sans quelques grains de fine extravagance, qui donnent le courage de hasarder certains moyens.

Il y a les ressources d'une politique sensément profonde.

Il y a les ressources d'une politique excessivement hardie et presque impudente, à force d'audace et de grossièreté dans ses moyens; il faut quelquefois de ces dernières ressources-là; c'est-à-dire que, dans de certaines occasions, il faut des fous d'un puissant esprit.

Un sage avec les lumières les plus sublimes périrait là, un fou d'un puissant esprit périrait ailleurs.

A quoi bon faire des livres pour instruire les hommes? les passions n'ont jamais lu; il n'y a point d'expérience pour elle, elles se lassent quelquefois, mais elle ne se corrigent guère, et voilà pourquoi tant d'événements se répètent.

Entre gens de même profession, de même métier ou de même talent, toute la justice que les hommes peuvent se rendre, c'est d'estimer très sobrement ceux qui sont très estimables.

Ils ne s'avouent pas entre eux plus d'estime que cela; ce qu'ils en doivent de plus est dans le fond de leur conscience, où ils ne veulent pas la voir. Leur amour-propre fait si bien, qu'il ne la sait pas lui-même, quoiqu'il ait toujours besoin de se persuader qu'il l'ignore.

Qu'on demande par quel art ce que je dis là peut se passer dans l'esprit, et comment il est possible qu'un homme connaisse une vérité, et en même temps se garde le secret de la connaissance qu'il en a!

C'est ce qui serait si difficile à expliquer qu'on ne s'entendrait pas.

*L'éducation d'un prince*

Ces dialogues qu'on donne au public sont très anciens. Un seigneur qui hérita, il y a quelque temps, d'un de ses parents, les trouva dans le château où ce parent était mort; ils étaient confondus avec d'autres papiers extrêmement anciens aussi; on n'en a changé que le langage gaulois, par lequel il paraît, au jugement de quelques savants, qu'il y a pour le moins quatre siècles qu'ils sont écrits. On ne sait pas non plus quel en est l'auteur; tout ce qu'on en peut croire, c'est qu'ils ont servi à l'éducation de quelqu'un de nos rois, ou de quelques princes destinés à régner. Quoi qu'il en soit, en voici le premier, dont les détails sont assez simples. C'est un gouverneur et un jeune prince qui s'entretiennent ensemble, tous deux apparemment sous des noms supposés, puisque le prince a celui de Théodose, et le gouverneur celui de Théophile.

Premier dialogue

Théophile. - Voici un lieu fort champêtre, prince; voulez-vous que nous nous y arrêtions?

Théodose. - Comme il vous plaira.

Théophile. - Vous me paraissez aujourd'hui bien sérieux; la promenade vous ennuie-t-elle? Auriez-vous mieux aimé rester avec ces jeunes gens que nous venons de quitter?

Théodose. - Mais je vous avoue qu'ils m'amusaient.

Théophile. - Vous me savez donc bien mauvais gré de vous avoir amené ici: n'est-il pas vrai que vous me trouvez dans mille moments un homme bien incommode? je pense que vous ne m'aimerez guère quand vous serez débarrassé de moi.

Théodose. - Pourquoi me dites-vous cela? vous vous trompez.

Théophile. - Combien de fois me suis-je aperçu que je vous fatiguais, que je vous étais désagréable?

Théodose. - Ah! désagréable, c'est trop dire; vous m'avez quelquefois gêné, contrarié, quelquefois fait faire des choses qui n'étaient pas de mon goût; mais votre intention était bonne, et je ne suis pas assez injuste pour en être fâché contre vous.

Théophile. - C'est-à-dire que mes soins et mes attentions ne m'ont point encore brouillé avec vous; que vous me pardonnez tout le zèle et même toute la tendresse avec laquelle j'ai travaillé à votre éducation: voilà précisément ce que vous voulez bien oublier en ma faveur.

Théodose. - Ce n'est point là ma pensée, et vous me faites une vraie chicane; je viens d'avouer que vous m'avez quelquefois chagriné, mais que je compte cela pour rien, que je n'y songe plus, que je n'en ai point de rancune; que puis-je dire de plus?

Théophile. - Jugez-en vous-même. Si quelqu'un vous voyait dans un grand péril, qu'il ne pût vous en tirer, vous sauver la vie qu'en vous faisant une légère douleur, serait-il juste, lorsque vous seriez hors de danger, de vous en tenir à lui dire: Vous m'avez fait un petit mal, vous m'avez un peu trop pressé le bras, mais je n'en ai point de rancune, et je vous le pardonne?

Théodose. - Ah! vous avez raison, il y aurait une ingratitude effroyable à ce que vous me dites là; mais c'est de quoi il n'est pas question ici: je ne sache pas que vous m'ayez jamais sauvé la vie.

Théophile. - Non, le service que j'ai tâché de vous rendre est encore plus grand; j'ai voulu vous sauver du malheur de vivre sans gloire. Je vous ai vu exposé à des défauts qui auraient fait périr les qualités de votre âme, et c'est à la plus noble partie de vous-même que j'ai, pour ainsi dire, tâché de conserver la vie. Je n'ai pu y réussir qu'en vous contrariant, qu'en vous gênant quelquefois: il vous en a coûté de petits chagrins; c'est là cette légère douleur dont je parlais tout à l'heure. Vous contenterez-vous encore de dire: Je n'y songe plus?

Théodose. - Non, Théophile, je me trompais, et je me dédis de tout mon coeur; je vous ai en effet les plus grandes obligations.

Théophile. - Point du tout, je n'ai fait que mon devoir, mais il y a eu du courage à le faire: vous m'aimeriez bien davantage si je l'avais voulu; il n'a tenu qu'à moi de vous être extrêmement agréable, et de gagner pour jamais vos bonnes grâces; ce n'eût été qu'à vos dépens, à la vérité.

Théodose. - A mes dépens, dites-vous?

Théophile. - Oui, je n'avais qu'à vous trahir pour vous plaire, qu'à négliger votre instruction, qu'à laisser votre coeur et votre esprit devenir ce qu'ils auraient pu, qu'à vous abandonner à vos humeurs, à vos impatiences, à vos volontés impétueuses, à votre dégoût pour tout ce qui n'était pas dissipation et plaisir. Convenez-en, la moindre petite contradiction vous irritait, vous était insupportable; et ce qui est encore pis, j'ai vu le temps où ceux qui vous entouraient n'étaient précisément pour vous que des figures qui amusaient vos yeux; vous ne saviez pas que c'était des hommes qui pensaient, qui vous examinaient, qui vous jugeaient, qui ne demandaient qu'à vous aimer, qu'à pouvoir vous regarder comme l'objet de leur amour et de leur espérance. On peut vous dire cela aujourd'hui que vous n'êtes plus de même, et que vous vous montrez aimable; aussi vous aime-t-on, aussi ne voyez-vous autour de vous que des visages contents et charmés, que des respects mêlés d'applaudissement et de joie; mais je n'en suis pas mieux avec vous, moi, pour vous avoir appris à être bien avec tout le monde.

Théodose. - Laissons là ce que je vous ai répondu d'abord, je le désavoue; mais quand vous dites qu'il n'y avait qu'à m'abandonner à mes défauts pour me plaire, que savez-vous si je ne vous les aurais pas reprochés quelque jour?

Théophile. - Non, prince, non, il n'y avait rien à craindre, vous ne les auriez jamais sus; il faut avoir des vertus pour s'apercevoir qu'on en manque, ou du moins pour être fâché de n'en point avoir; et des vertus, vous n'en auriez point eu: la manière dont je vous aurais élevé y aurait mis bon ordre; et ce lâche gouverneur qui vous aurait épargné la peine de devenir vertueux et raisonnable, qui vous aurait laissé la misérable douceur de vous gâter tout à votre aise, vous serait toujours resté dans l'esprit comme l'homme du monde le plus accommodant et du meilleur commerce, et non pas comme un homme à qui vous pardonnez tout au plus le bien qu'il vous a fait.

Théodose. - Vous en revenez toujours à un mot que j'ai dit sans réflexion.

Théophile. - Oui, prince, je soupçonne quelquefois que vous ne m'aimez guère, mais en revanche on vous aimera, et je suis content; voilà ce que je vous devais à vous, et ce que je devais à tout le monde. Vous souvenez-vous d'un trait de l'histoire romaine que nous lisons ce matin? Qu'il me tue, pourvu qu'il règne, disait Agrippine en parlant de Néron: et moi, j'ai dit, sans comparaison, qu'il me haïsse pourvu qu'on l'aime; qu'il ait tort avec moi pourvu qu'il ne manque jamais à sa gloire, et qu'il n'ait tort ni avec la raison ni avec les vertus qu'il doit avoir.

Théodose. - Qu'il me haïsse, dites-vous; vous n'y songez pas, Théophile; en vérité, m'en soupçonnez-vous capable?

Théophile. - La manière dont vous vous récriez semble promettre qu'il n'en sera rien.

Théodose. - Je vous en convaincras encore mieux dans les suites, soyez-en persuadé.

Théophile. - Je crois vous entendre, prince, et je suis extrêmement touché de ce témoignage de votre bon coeur; mais de grâce, ne vous y trompez point; je ne vous rappelle pas mes soins pour les vanter. Si je tâche de vous y rendre sensible, c'est afin que vous les récompensiez de votre confiance, et non pas de vos bienfaits. Nous allons bientôt nous quitter, et j'ai besoin aujourd'hui que vous m'aimiez un peu; mais c'est pour vous que j'en ai besoin, et non pas pour moi; c'est que vous m'en écouterez plus volontiers sur ce qui me reste à vous dire pour achever votre éducation.

Théodose. - Ah! parlez, Théophile; me voici, je vous assure, dans la disposition où vous me souhaitez; je sais d'ailleurs que le temps presse, et que nous n'avons pas longtemps à demeurer ensemble.

Théophile. - Et vous attendez que je n'y sois plus, n'est-il pas vrai? vous n'aurez plus de gouverneur, vous serez plus libre, et cela vous réjouit, convenez-en.

Théodose. - Franchement il pourrait bien y avoir quelque chose de ce que vous dites là, et le tout sans que je m'impatiente d'être avec vous; mais on aime à être le maître de ses actions.

Théophile. - Raisonons. Si jusqu'ici vous aviez été le maître absolu des vôtres, vous n'en auriez peut-être pas fait une qui vous eût fait honneur; vous auriez gardé tous vos défauts, par exemple.

Théodose. - J'en serais bien fâché.

Théophile. - C'est donc un bonheur pour vous de n'avoir pas été votre maître. N'y a-t-il pas de danger que vous le soyez aujourd'hui? ne vous défiez-vous pas de l'extrême envie que vous avez de l'être? Votre raison a fait du progrès sans doute; mais prenez garde; quand on est si impatient d'être défait de son gouverneur, ne serait-ce pas signe qu'on a encore besoin de lui, qu'on n'est pas encore aussi raisonnable qu'on devrait l'être? car si on l'était, ce gouverneur ne serait plus si incommode, il ne gênerait plus; on serait toujours d'accord avec lui, il ne ferait plus que tenir compagnie: qu'en pensez-vous?

Théodose. - Je rêve à votre réflexion.

Théophile. - Il n'en est pas de vous comme d'un particulier de votre âge, votre liberté tire à bien d'autres conséquences; on saura bien empêcher ce particulier d'abuser longtemps et à un certain point de la sienne; mais qui est-ce qui vous empêchera d'abuser de la vôtre? qui est-ce qui la réduira à de justes bornes? quels secours aura-t-on contre vous que vos vertus, votre raison, vos lumières? et quoiqu'aujourd'hui vous ayez de tout cela, êtes-vous sûr d'en avoir assez pour ne pas appréhender d'être parfaitement libre? Songez à ce que c'est qu'une liberté que votre âge et que l'impunité de l'abus que vous en pouvez faire, rendront si dangereuse. Si vous n'étiez naturellement bon et généreux, si vous n'aviez pas le meilleur fond du monde, prince, je ne vous tiendrais pas ce discours-là; mais c'est qu'avec vous il y a bien des ressources, je vous connais, il n'y a que des réflexions à vous faire faire.

Théodose. - A la bonne heure, mais vous me faites trembler; je commence à craindre très sérieusement de vous perdre.

Théophile. - Voilà une crainte qui me charme, elle part d'un sentiment qui vaut mieux que tous les gouverneurs du monde: ah! que je suis content, et qu'elle nous annonce une belle âme!

Théodose. - Il ne tiendra pas à moi que vous ne disiez vrai; courage, mettons à profit le

temps que nous avons à penser ensemble; nous en reste-t-il beaucoup?

Théophile. - Encore quelques mois.

Théodose. - Cela est bien court.

Théophile. - Je vous garantis que c'en sera plus qu'il n'en faut pour un prince capable de cette réponse-là, surtout avec un homme qui ne vous épargnera pas la vérité, d'autant plus que vous n'avez que ce petit espace de temps-ci pour l'entendre, et qu'après moi personne ne vous la dira peut-être; vous allez tomber entre les mains de gens qui vous aimeront bien moins qu'ils n'auront envie que vous les aimiez, qui ne voudront que vous plaise et non pas vous instruire, qui feront tout pour le plaisir de votre amour-propre, et rien pour le profit de votre raison.

Théodose. - Mais n'y a-t-il pas d'honnêtes gens qui sont d'un caractère sûr, et d'un honneur à toute épreuve?

Théophile. - Oui, il y en a partout, quoique toujours en petit nombre.

Théodose. - Eh bien, j'aurai soin de me les attacher, de les encourager à me parler; je les préviendrai.

Théophile. - Vous le croyez, que vous les préviendrez; mais si vous n'y prenez garde, je vous avertis que ce seront ceux qui auront le moins d'attrait pour vous, ceux pour qui vous aurez le moins d'inclination et que vous traiterez le plus froidement.

Théodose. - Froidement! moi qui me sens tant de dispositions à les aimer, à les distinguer!

Théophile. - Eh! vous ne la garderez pas, cette disposition-là, leur caractère vous l'ôtera. Et à propos de cela, voulez-vous bien me dire ce que vous pensez de Sostène? C'est un des hommes de la cour que vous voyez le plus souvent.

Théodose. - Et un fort aimable homme, qui a toujours quelque chose d'obligeant à vous dire, et qui vous le dit avec grâce, quoique d'un air simple et naturel. C'est un homme que j'aime à voir, malgré la différence de son âge au mien, et je suis persuadé qu'il m'aime un peu aussi. Je le sens à la manière dont il m'aborde, dont il me parle, dont il écoute ce que je dis; je n'ai point encore trouvé d'esprit plus liant, plus d'accord avec le mien.

Théophile. - Il est vrai.

Théodose. - Je ne pense pas de même de Philante.

Théophile. - Je vous crois.

Théodose. - Quelle différence! celui-ci a un esprit raide et sérieux; je pense qu'il n'estime que lui, car il n'approuve jamais rien; ou s'il approuve, c'est avec tant de réserve et d'un air si contraint, qu'on dirait qu'il a toujours peur de vous donner trop de vanité; il est toujours de votre avis le moins qu'il peut, et il vaudrait autant qu'il n'en fût point du tout. Il y a quelques jours que, pendant que vous étiez sur la terrasse, il m'arriva de dire quelque chose dont tout le monde se mit à rire, comme d'une saillie assez plaisante; lui seul baissa les yeux, en souriant à la vérité, mais d'un sourire qui signifiait qu'on ne devait pas rire.

Théophile. - Peut-être avait-il raison.

Théodose. - Quoi! raison contre tout le monde? est-ce que jamais tout le monde a tort? avait-il plus d'esprit que trente personnes?

Théophile. - Trente flatteries font-elles une approbation? décident-elles de quelque chose?

Théodose. - Comme vous voudrez; mais Philante n'est pas mon homme.

Théophile. - Vous avez cependant tant de disposition à aimer les gens d'un caractère sûr et d'un honneur à toute épreuve?

Théodose. - Assurément, et je le dis encore.

Théophile. - Eh bien! Philante est un de ces hommes que vous avez dessein de prévenir et de vous attacher.

Théodose. - Vous me surprenez, cette honnêteté-là a donc bien mauvaise grâce à l'être.

Théophile. - Tous les honnêtes gens lui ressemblent, les grâces de l'adulation et de la fausseté leur manquent à tous; ils aiment mieux, quand il faut opter, être vertueux qu'agréables. Vous l'avez vu par Philante; il n'a pu, dans l'occasion et avec sa probité, louer en vous que ce qu'il y a vu de louable, et a pris le parti de garder le silence sur ce qui ne l'était pas; la vérité ne lui a pas permis de donner à votre amour-propre toutes les douceurs qu'il demandait, et que Sostène lui a données sans scrupule: voilà ce qui vous a rebuté de Philante, ce qui vous l'a fait trouver si froid, si peu affectueux, si difficile à contenter; voilà ce caractère qui dans ses pareils vous paraîtra si sec, si austère, et si critique en comparaison de la souplesse des Sostène, avec qui vous contracterez un si grand besoin d'être applaudi, d'être encensé, je dirais presque d'être adoré.

Théodose. - Oh! vous en dites trop; me prendrai-je pour une divinité? me feront-ils accroire que j'en suis une?

Théophile. - Non, on ne va pas si loin, on ne saurait, et je pense que l'exemple de l'empereur Caius, dont nous lisons l'histoire ces jours passés, ne gênera à présent personne.

Théodose. - Vous me parlez d'un extravagant, d'une tête naturellement folle.

Théophile. - Il est vrai; mais malgré la faiblesse de sa tête, s'il n'avait jamais été qu'un particulier, il ne serait point tombé dans la folie qu'il eut, et ce fut la hauteur de sa place qui lui donna ce vertige. Aujourd'hui les conditions comme la sienne ne peuvent plus être si funestes à la raison, elles ne sauraient faire des effets si terribles; la religion, nos principes, nos lumières ont rendu un pareil oubli de soi-même impossible; il n'y a plus moyen de s'égarer jusque-là; mais tout le danger n'est pas ôté, et si l'on n'y prend garde, il y a encore des étourdissements où l'on peut tomber, et qui empêchent qu'on ne se connaisse: on ne se croit pas une divinité, mais on ne sait pas trop ce qu'on est ni pour qui l'on se prend; on ne se définit point. Ce qui est certain, c'est qu'on se croit bien différent des autres hommes: on ne se dit pas: Je suis d'une autre nature qu'eux; mais de la manière dont on l'entend, on se dit à peu près la valeur de cela.

Théodose. - Attendez donc; me tromperais-je quand je me croirai plus que les autres hommes?

Théophile. - Non, dans un sens, vous êtes infiniment plus qu'eux; dans un autre vous êtes précisément ce qu'ils sont.

Théodose. - Précisément ce qu'ils sont! quoi! le sang dont je sors...

Théophile. - Est consacré à nos respects, et devenu le plus noble sang du monde; les hommes se sont fait et ont dû se faire une loi inviolable de le respecter; voilà ce qui vous met au-dessus de nous. Mais dans la nature, votre sang, le mien, celui de tous les hommes, c'est la même chose; nous le tirons tous d'une source commune; voilà par où vous êtes ce que nous sommes.

Théodose. - A la rigueur, ce que vous dites là est vrai; mais il me semble qu'à présent tout cela n'est plus de même, et qu'il faut raisonner autrement; car enfin pensez-vous de bonne

foi qu'un valet de pied, qu'un homme du peuple est un homme comme moi, et que je ne suis qu'un homme comme lui?

Théophile. - Oui, dans la nature.

Théodose. - Mais cette nature, est-il encore ici question d'elle? comment l'entendez-vous?

Théophile. - Tout simplement; il ne s'agit pas d'une pensée hardie, je ne hasarde rien, je ne fais point le philosophe et vous ne me soupçonnez pas de vouloir diminuer de vos prérogatives?

Théodose. - Ce n'est pas là ce que j'imagine.

Théophile. - Elles me sont chères, parce que c'est vous qui les avez; elles me sont sacrées, parce que vous les tenez, non seulement des hommes, mais de Dieu même; sans compter que de toutes les façons de penser, la plus ridicule, la plus impertinente et la plus injuste serait de vouloir déprimer la grandeur de certaines conditions absolument nécessaires. Mais à l'égard de ce que nous disions tout à l'heure, je parle en homme qui suit les lumières du bon sens le plus ordinaire, et la peine que vous avez à m'entendre vient de ce que je vous disais tout à l'heure, qui est que dans le rang où vous êtes on ne sait pas trop pour qui l'on se prend; ce n'est pas que vous ayez eu encore à faire aux flatteurs, j'ai tâché de vous en garantir, vous êtes né d'ailleurs avec beaucoup d'esprit; cependant l'orgueil de ce rang vous a déjà gagné; vous ne vous connaissez déjà plus, et cela à cause de cet empressement qu'on a pour vous voir, de ces respects que vous trouvez sur votre passage; il n'en a pas fallu davantage pour vous jeter dans une illusion, dont je suis sûr que vous allez rire vous-même.

Théodose. - Oh! je n'y manquerai pas, je vous promets d'en rire franchement si j'ai autant de tort que vous le dites; voyons, comment vous tirerez-vous de la comparaison du valet de pied?

Théophile. - Au lieu de lui, mettons un esclave.

Théodose. - C'est encore pis.

Théophile. - C'est que j'ai un fait amusant à vous rapporter là-dessus. J'ai lu, je ne sais plus dans quel endroit, qu'un roi de l'Asie encore plus grand par sa sagesse que par sa puissance avait un fils unique, que par un article d'un traité de paix il avait été obligé de marier fort jeune. Ce fils avait mille vertus; c'était le prince de la plus grande espérance, mais il avait un défaut qui déparait tout; c'est qu'il ne daignait s'humaniser avec personne; c'est qu'il avait une si superbe idée de sa condition, qu'il aurait cru se déshonorer par le commerce des autres hommes, et qu'il les regardait comme de viles créatures, qu'il traitait doucement, parce qu'il était bon, mais qui n'existaient que pour le servir, que pour lui obéir, et à qui il ne pouvait déceintement parler que pour leur apprendre ses volontés, sans y souffrir de réplique; car la moindre discussion lui paraissait familière et hardie, et il savait l'arrêter par un regard, ou par un mot qui faisait rentrer dans le néant dont on osait sortir devant lui.

Théodose. - Ah! la triste et ridicule façon de vivre! Je prévois la fin de l'histoire, ce prince-là mourut d'ennui?

Théophile. - Non, son orgueil le soutenait; il lui tenait compagnie. Son père, qui gémissait de le voir de cette humeur-là, et qui en savait les conséquences, avait beau lui dire tout ce qu'il imaginait de mieux pour le rendre plus raisonnable là-dessus. Pour le guérir de cette petitesse d'esprit, il avait beau se proposer pour exemple, lui qui était roi, lui qui régnait et qui était cependant accessible, lui qui parlait à tout le monde, qui donnait à tout le monde le droit de lui parler, et qui avait autant d'amis qu'il avait de sujets qui l'entouraient: rien ne touchait le



fil. Il écoutait son père; il le laissait dire, mais comme un vieillard dont l'esprit avait baissé par les années, et à l'âge duquel il fallait pardonner le peu de dignité qu'il y avait dans ses remontrances.

Théodose. - Ce jeune prince avait donc été bien mal élevé?

Théophile. - Peut-être son gouverneur l'avait-il épargné de peur d'en être haï. Quoi qu'il en soit, le roi ne savait plus comment s'y prendre, et désespéra d'avoir jamais la consolation de le corriger. Il le corrigea pourtant, sa tendresse ingénieuse lui en suggéra un moyen qui lui réussit. Je vous ai dit que le prince était marié; ajoutez à cela que la jeune princesse touchait à l'instant de lui donner un fils; du moins se flattait-on que c'en serait un. Oh! vous remarquerez qu'une de ses esclaves se trouvait alors dans le même cas qu'elle, et n'attendait aussi que le moment de mettre un enfant au monde. Le roi, qui avait ses vues, s'arrangea là-dessus, et prit des mesures que le hasard favorisa. Les deux mères eurent chacune un fils; et qui plus est, l'enfant royal et l'enfant esclave naquirent dans le même quart d'heure.

Théodose. - A quoi cela aboutira-t-il?

Théophile. - Le dernier (je parle de l'esclave) fut aussitôt porté dans l'appartement de la princesse, et mis subtilement à côté du petit prince; ils étaient tous deux accommodés l'un comme l'autre; on avait seulement eu la précaution de distinguer le petit prince par une marque qui n'était sue que du roi et de ses confidents. Deux enfants au lieu d'un, s'écria-t-on avec surprise dans l'appartement, et qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce qui a osé apporter l'autre? comment se trouve-t-il là? et puis à présent comment démêler le prince? Jugez du bruit et de la rumeur.

Théodose. - L'aventure était embarrassante.

Théophile. - Sur ces entrefaites, le prince, impatient de voir son fils, arrive et demande qu'on le lui montre. Hélas! seigneur, on ne saurait, lui dit-on d'un air consterné; il ne vous est né qu'un prince, et nous venons de trouver deux enfants l'un auprès de l'autre; les voilà, et de vous dire lequel des deux est votre fils, c'est ce qui nous est absolument impossible. Le prince, en pâissant, regarde ces deux enfants, et soupire de ne savoir à laquelle de ces petites masses de chair encore informes il doit ou son amour ou son mépris. Eh! quel est donc l'insolent qui a osé faire cet outrage au sang de ses maîtres, s'écria-t-il? A peine achevait-il cette exclamation, que tout à coup le roi parut, suivi de trois ou quatre des plus vénérables seigneurs de l'Empire. Vous me paraissez bien agité, mon fils, lui dit le roi; il me semble même avoir entendu que vous vous plaignez d'un outrage; de quoi est-il question? Ah! seigneur, lui répondit le prince, en lui montrant ces deux enfants, vous me voyez au désespoir: il n'y a point de supplice digne du crime dont il s'agit. J'ai perdu mon fils, on l'a confondu avec je ne sais quelle vile créature qui m'empêche de le reconnaître. Sauvez-moi de l'affront de m'y tromper; l'auteur de cet attentat n'est pas loin, qu'on le cherche, qu'on me venge, et que son supplice effraye toute la terre.

Théodose. - Ceci m'intéresse.

Théophile. - Il n'est pas nécessaire de le chercher: le voici, prince, c'est moi, dit alors froidement un de ces vénérables seigneurs, et dans cette action que vous appelez un crime, je n'ai eu en vue que votre gloire. Le roi se plaint de ce que vous êtes trop fier, il gémit tous les jours de votre mépris pour le reste des hommes; et moi, pour vous aider à le convaincre que vous avez raison de les mépriser, et de les croire d'une nature bien au-dessous de la vôtre, j'ai fait enlever un enfant qui vient de naître, je l'ai fait mettre à côté de votre fils, afin de vous donner une occasion de prouver que tout confondus qu'ils sont, vous ne vous y

tromperez pas, et que vous n'en verrez pas moins les caractères de grandeur qui doivent distinguer votre auguste sang d'avec le vil sang des autres. Au surplus, je n'ai pas rendu la distinction bien difficile à faire; ce n'est même pas un enfant noble, c'est le fils d'un misérable esclave que vous voyez à côté du vôtre: ainsi la différence est si énorme entre eux, que votre pénétration va se jouer de cette faible épreuve où je la mets.

Théodose. - Ah! le malin vieillard!

Théophile. - Au reste, seigneur, ajouta-t-il, je me suis ménagé un moyen sûr de reconnaître votre fils, il n'est point confondu pour moi; mais s'il l'est pour vous, je vous avertis que rien ne m'engagera à vous le montrer, à moins que le roi ne me l'ordonne. Seigneur, dit alors le prince à son père, d'un air un peu confus, et presque la larme à l'oeil, ordonnez-lui donc qu'il me le rende. Moi! prince, lui repartit le roi; faites-vous réflexion à ce que vous me demandez? est-ce que la nature n'a point marqué votre fils? si rien ne vous l'indique ici, si vous ne pouvez le retrouver sans que je m'en mêle, eh! que deviendra l'opinion superbe que vous avez de votre sang? il faudra donc renoncer à croire qu'il est d'une autre sorte que celui des autres, et convenir que la nature à cet égard n'a rien fait de particulier pour nous.

Théodose. - Il avait plus d'esprit que moi, s'il répondit à cela.

Théophile. - L'histoire nous rapporte qu'il parut rêver un instant, et qu'ensuite il s'écria tout d'un coup: Je me rends, seigneur, c'en est fait: vous avez trouvé le secret de m'éclairer; la nature ne fait que des hommes et point de princes: je conçois maintenant d'où mes droits tirent leur origine, je les faisais venir de trop loin, et je rougis de ma fierté passée. Aussitôt le vieux seigneur alla prendre le petit prince qu'il présenta à son père, après avoir tiré de dessous les linges qui l'enveloppaient un billet que le roi lui-même y avait mis pour le reconnaître. Le prince, en pleurant de joie, embrassa son fils, remercia mille fois le vieux seigneur qui avait aidé le roi dans cet innocent artifice, et voulut tout de suite qu'on lui apportât l'enfant esclave dont on s'était servi pour l'instruire, et qu'il embrassa à son tour, comme en reconnaissance du trait de lumière qui venait de le frapper. Je t'affranchis, lui dit-il, en le pressant entre ses bras; on t'élèvera avec mon fils; je lui apprendrai ce que je te dois, tu lui serviras de leçon comme à moi, et tu me seras toujours cher, puisque c'est par toi que je suis devenu raisonnable.

Théodose. - Votre prince me fait pleurer.

Théophile. - Ah! mon fils, s'écria alors le roi, pénétré d'attendrissement, que vous êtes bien digne aujourd'hui d'être l'héritier d'un Empire! que tant de raison et que tant de grandeur vous vengent bien de l'erreur où vous étiez tombé!

Théodose. - Ah! que je suis content de votre histoire! me voilà bien raccommoqué avec la comparaison du valet de pied; je lui ai autant d'obligation que le prince en avait au petit esclave. Mais dites-moi, Théophile, ce que vous venez de dire, et qui est si vrai, tout le monde le sait-il comme il faut le savoir? Je cherche un peu à m'excuser. La plupart de nos jeunes gens ne s'y trompent-ils pas aussi? je vois bien qu'ils me mettent au-dessus d'eux, mais il me semble qu'ils ne croient pas que tout homme, dans la nature, est leur semblable; ils s'imaginent qu'elle a aussi un sang à part pour eux; il n'est ni si beau si distingué que le mien, mais il n'est pas de l'espèce de celui des autres; qu'en dites-vous?

Théophile. - Que non seulement ces jeunes gens ne savent pas que tout est égal à cet égard, mais que des personnages très graves et très sensés l'oublient: je dis qu'ils l'oublient, car il est impossible qu'ils l'ignorent; et si vous leur parlez de cette égalité, ils ne la nieront pas, mais ils ne la savent que pour en discourir, et non pas pour la croire; ce n'est pour eux qu'un trait d'érudition, qu'une morale de conversation, et non pas une vérité d'usage.

Théodose. - J'ai encore une question à vous faire: ne dit-on pas souvent, en parlant d'un homme qu'on estime, c'est un homme qui se ressent de la noblesse de son sang?

Théophile. - Oui, il y a des gens qui s'imaginent qu'un sang transmis par un grand nombre d'aïeux nobles, qui ont été élevés dans la fierté de leur rang; ils s'imaginent, dis-je, que ce sang, tout venu qu'il est d'une source commune, a acquis en passant, de certaines impressions qui le distinguent d'un sang reçu de beaucoup d'aïeux d'une petite condition; et il se pourrait bien effectivement que cela fit des différences. Mais ces différences sont-elles avantageuses? produisent-elles des vertus? contribuent-elles à rendre l'âme plus belle et plus raisonnable? et la nature là-dessus suit-elle la vanité de notre opinion? il y aurait bien de la vision à le croire, d'autant plus qu'on a tant de preuves du contraire; ne voit-on pas des hommes du plus bas étage qui sont des hommes admirables?

Théodose. - Et l'histoire ne nous montre-t-elle pas de grands seigneurs par la naissance qui avaient une âme indigne? Allons, tout est dit sur cet article: la nature ne connaît pas les nobles, elle ne les exempte de rien, ils naissent souvent aussi infirmes de corps, aussi courts d'esprit.

Théophile. - Ils meurent de même, sans compter que la fortune se joue de leurs biens, de leurs honneurs, que leur famille s'éteint ou s'éclipse; n'y a-t-il pas une infinité de races, et des plus illustres, qu'on a perdu de vue; que la nature a continuées, mais que la fortune a quittées, et dont les descendants méconnus rampent apparemment dans la foule, labourent ou mendient, pendant que de nouvelles races sorties de la poussière, font aujourd'hui les fières et les superbes, et s'éclipseront aussi, pour faire à leur tour place à d'autres, un peu plus tôt ou un peu plus tard? c'est un cercle de vicissitudes qui enveloppe tout le monde, c'est partout misères communes.

Théodose. - Changeons de matière; je me sens trop humilié de m'être trompé là-dessus, je n'étais guère prince alors.

Théophile. - En revanche vous l'êtes aujourd'hui beaucoup. Mais il se fait tard; rentrons, prince, et demain, si vous voulez, nous reprendrons la même conversation.

Le dialogue qu'on vient de lire est de M. de Marivaux. Il n'y a personne qui ne sente que des développements de cette nature sont très propres à rendre plus raisonnables et meilleurs ceux que leur naissance appelle au trône. Nous prévoyons avec joie que l'auteur ne pourra pas se refuser au désir que le public lui marquera de voir l'exécution entière d'un des plus beaux projets qu'on puisse former pour le bien de la société.

### *Le miroir*

Si vous aimez, monsieur, les aventures un peu singulières, en voici une qui a de quoi vous contenter: je ne vous presserai point de la croire; vous pouvez la regarder comme un pur jeu d'esprit, elle a l'air de cela; cependant c'est à moi qu'elle est arrivée.

Je ne vous dirai point au reste dans quel endroit de la terre j'ai vu ce que je vais vous dire. C'est un pays dont les géographes n'ont jamais fait mention, non qu'il ne soit très fréquenté; tout le monde y va, vous y avez souvent voyagé vous-même, et c'est l'envie de m'y amuser qui m'y a insensiblement conduit. Commençons.

Il y avait trois ou quatre jours que j'étais à ma campagne, quand je m'avisai un matin de me promener dans une allée de mon parc; retenez bien cette allée, car c'est de là d'où je suis parti pour le voyage dont j'ai à vous entretenir.

Dans cette allée je lisais un livre dont la lecture me jeta dans de profondes réflexions sur les

hommes.

Et de réflexions en réflexions, toujours marchant, toujours allant, je marchai tant, j'allai tant, je réfléchis tant, et si diversement, que sans prendre garde à ce que je devenais, sans observer par où je passais, je me trouvai insensiblement dans le pays dont je parlais tout à l'heure, où j'achevai de m'oublier, pour me livrer tout entier au plaisir d'examiner ce qui s'offrait à mes regards, et en effet le spectacle était curieux. Il me sembla donc, mais je dis mal, il ne me sembla point: je vis sûrement une infinité de fourneaux plus ou moins ardents, mais dont le feu ne m'incommodait point, quoique j'en approchasse de fort près.

Je ne vous dirai pas à présent à quoi ils servaient; il n'est pas encore temps.

Ce n'est pas là tout; j'ai bien d'autres choses à vous raconter. Au milieu de tous les fourneaux était une personne, ou, si vous voulez, une divinité, dont il me serait inutile d'entreprendre le portrait, aussi n'y tâcherai-je point.

Qu'il vous suffise de savoir que cette personne ou cette divinité, qui en gros me parut avoir l'air jeune, et cependant antique, était dans un mouvement perpétuel, et en même temps si rapide, qu'il me fut impossible de la considérer en face.

Ce qui est de certain, c'est que dans le mouvement qui l'agitait, je la vis sous tant d'aspects que je crus voir successivement passer toutes les physionomies du monde, sans pouvoir saisir la sienne, qui apparemment les contenait toutes.

Ce que je démêlai le mieux, et ce que je ne perdis jamais de vue, malgré son agitation continuelle, ce fut une espèce de bandeau, ou de diadème, qui lui ceignait le front, et sur lequel on voyait écrit LA NATURE.

Ce bandeau était large, élevé, et comme partagé en deux miroirs éclatants, dans l'un desquels on voyait une représentation inexplicable de l'étendue en général, et de tous ses mystères; je veux dire des vertus occultes de la matière, de l'espace qu'elle occupe, du ressort qui la meut, de sa divisibilité à l'infini; en un mot de tous ses attributs dont nous ne connaissons qu'une partie.

L'autre miroir qui n'était séparé du premier que d'une ligne extrêmement déliée, représentait un être encore plus indéfinissable.

C'était comme une image de l'âme, ou de la pensée en général; car j'y vis toutes les façons possibles de penser et de sentir des hommes, avec la subdivision de tous les degrés d'esprit et de sentiment, de vices et de vertus, de courage et de faiblesse, de malice et de bonté, de vanité et de simplicité que nous pouvons avoir.

Enfin tout ce que les hommes font, tout ce qu'ils peuvent être, et tout ce qu'ils ont été, se trouvait dans cet exemplaire des grandeurs et des misères de l'âme humaine.

J'y vis, je ne sais comment, tout ce qu'en fait d'ouvrages, l'esprit de l'homme avait jusqu'ici produit ou rêvé, c'est-à-dire j'y vis depuis le plus mauvais conte de fée, jusqu'aux systèmes anciens et modernes les plus ingénieusement imaginés; depuis le plus plat écrivain jusqu'à l'auteur des Mondes: c'était y trouver les deux extrémités. J'y remarquai l'obscur philosophie d'Aristote; et malgré son obscurité, j'en admirai l'auteur, dont l'esprit n'a point eu d'autres bornes que celles que l'esprit humain avait de son temps; il me sembla même qu'il les avait passées.

J'y observai l'incompréhensible et merveilleux tour d'imagination de ceux qui durant tant de siècles ont cru non seulement qu'Aristote avait tout connu, tout expliqué, tout entendu, mais qui ont encore cru tout comprendre eux-mêmes, et pouvoir rendre raison de tout d'après lui.

J'y trouvai cette idée du Père Malebranche, ou, si vous voulez, cette vision aussi raisonnée que subtile et singulière, et qui n'a pu s'arranger qu'avec tant d'esprit, qui est que nous voyons tout en Dieu.

Le système du fameux Descartes, cet homme unique, à qui tous les hommes des siècles à venir auront l'éternelle obligation de savoir penser, et de penser mieux que lui; cet homme qui a éclairé la terre, qui a détruit cette ancienne idole de notre ignorance; je veux dire le tissu de suppositions, respecté depuis si longtemps, qu'on appelait philosophie, et qui n'en était pas moins l'ouvrage des meilleurs génies de l'antiquité; cet homme enfin qui, même en s'écartant quelquefois de la vérité, ne s'en écarte plus en enfant comme on faisait avant lui, mais en homme, mais en philosophe, qui nous a appris à remarquer quand il s'en écarte, qui nous a laissé le secret de nous redresser nous-mêmes; qui, d'enfants que nous étions, nous a changés en hommes à notre tour, et qui, n'eût-il fait qu'un excellent roman, comme quelques-uns le disent, nous a du moins mis en état de n'en plus faire.

Le système du célèbre, du grand Newton, et, par la sagacité de ses découvertes, peut-être plus grand que Descartes même, s'il n'avait pas été bien plus aisé d'être Newton après Descartes, que d'être Descartes sans le secours de personne, et si ce n'était pas avec les forces que ce dernier a données à l'esprit humain, qu'on peut aujourd'hui surpasser Descartes même. Aussi voyais-je qu'il y a des génies admirables, pourvu qu'ils viennent après d'autres, et qu'il y en a de faits pour venir les premiers. Les uns changent l'état de l'esprit humain, ils causent une révolution dans les idées. Les autres, pour être à leur place, ont besoin de trouver cette révolution toute arrivée, ils en corrigent les auteurs, et cependant ils ne l'auraient pas faite.

J'observai tous les poèmes qu'on appelle épiques, celui de l'Illiade dont je ne juge point, parce que je n'en suis pas digne, attendu que je ne l'ai lu qu'en français, et que ce n'est pas là le connaître; mais qu'on met le premier de tous, et qui aurait bien de la peine à ne pas l'être, parce qu'il est grec, et le plus ancien. Celui de l'Énéide qui a tort de n'être venu que le second, et dont j'admirai l'élégance, la sagesse et la majesté; mais qui est un peu long.

Celui du Tasse, qui est si intéressant, qui est un ouvrage si bien fait, qu'on lit encore avec tant de plaisir dans la dernière traduction française qu'un habile académicien en a faite; qui y a conservé tant de grâces; qui ne vous enlève pas, mais qui vous mène avec douceur, par un attrait moins aperçu que senti; enfin qui vous gagne, et que vous aimez à suivre, en français comme en italien, malgré quelque petits concettis qu'on lui reproche, et qui ne sont pas fréquents.

Celui de Milton, qui est peut-être le plus suivi, le plus contagieux, le plus sublime écart de l'imagination qu'on ait jamais vu jusqu'ici.

J'y vis le Paradis terrestre, imité de Milton, par Mme Du... Bo..., ouvrage dont Milton même eût infailliblement adopté la sagesse et les corrections, et qui prouve que les forces de l'esprit humain n'ont point de sexe. Ouvrage enfin fait par un auteur qui partout y a laissé l'empreinte d'un esprit à son tour créateur de ce qu'il imite, et qui tient en lui, quand il voudra, de quoi mériter l'honneur d'être imité lui-même.

Celui de la Henriade, ce poème si agréablement irrégulier, et qui à force de beautés vives, jeunes, brillantes et continues, nous a prouvé qu'il y a une magie d'esprit, au moyen de laquelle un ouvrage peut avoir des défauts sans conséquence.

J'oubliais celui de Lucain qui mérite attention, et où je trouvai une fierté tantôt romaine et tantôt gasconne, qui m'amusa beaucoup.

Je n'aurais jamais fait si je voulais parler de tous les poèmes que je vis; mais j'avoue que je

considèrai quelque temps celui de Chapelain, cette Pucelle si fameuse et si admirée avant qu'elle parût, et si ridicule dès qu'elle se montra.

L'esprit que Chapelain avait eu de son vivant était là aussi bien que son poème, et il me sembla que le poème était bien au-dessous de l'esprit.

J'examinai en même temps d'où cela venait, et je compris, à n'en pouvoir douter, que si Chapelain n'avait su que la moitié de la bonne opinion qu'on avait de lui, son poème aurait été meilleur, ou moins mauvais.

Mais cet auteur, sur la foi de sa réputation, conçut une si grande et si sérieuse vénération pour lui-même, se crut obligé d'être si merveilleux, qu'en cet état il n'y eut point de vers sur lequel il ne s'appesantit gravement pour le mieux faire, point de raffinement difficile et bizarre dont il ne s'avisât; et qu'enfin il ne fit plus que des efforts de misérable pédant, qui prend les contorsions de son esprit pour de l'art, son froid orgueil pour de la capacité, et ses recherches hétéroclites pour du sublime.

Et je voyais que tout cela ne lui serait point arrivé, s'il avait ignoré l'admiration qu'on avait eue d'avance pour sa Pucelle.

Je voyais que Chapelain moins estimé en serait devenu plus estimable; car dans le fond il avait beaucoup d'esprit, mais il n'en avait pas assez pour voir clair à travers tout l'amour-propre qu'on lui donna; et ce fut un malheur pour lui d'avoir été mis à une si forte épreuve que bien d'autres que lui n'ont pas soutenue.

Il n'y a guère que les hommes absolument supérieurs, qui la soutiennent, et qui en profitent, parce qu'ils ne prennent jamais de ce sentiment d'amour-propre que ce qu'il leur en faut pour encourager leur esprit.

Aussi le public peut-il présumer de ceux-là tant qu'il voudra, il n'y sera point trompé, et ils n'en seront que mieux. Ce n'est qu'en les admirant un peu d'avance, qu'il les met en état de devenir admirables; ils n'oseraient pas l'être sans cela, ou peut-être ignoreraient-ils combien ils peuvent l'être.

Voici encore des hommes d'une autre espèce à cet égard-là, et que je vis aussi dans la glace. L'estime du public perdit Chapelain, elle fut cause qu'il s'excéda pour s'élever au-dessus de la haute idée qu'on avait de lui, et il y périt: ceux-ci au contraire se relâchent en pareil cas; dès que le public est prévenu d'une certaine manière en leur faveur, ils osent en conclure qu'il le sera toujours, et qu'ils ont tant d'esprit, que même en le laissant aller cavalièrement à ce qui leur en viendra, sans tant se fatiguer, ils ne sauraient manquer d'en avoir assez et de reste, pour continuer de plaire à ce public déjà si prévenu.

Là-dessus ils se négligent, et ils tombent. Ce n'est pas là tout. Veulent-ils se corriger de cet excès de confiance qui leur a nui? je compris qu'ils s'en corrigent tant, qu'après cela ils ne savent plus où ils en sont. Je vis que dans la peur qui les prend de mal faire, ils ne peuvent plus se remettre à cet heureux point de hardiesse et de retenue, où ils étaient avant leur chute, et qui a fait le succès de leurs premiers ouvrages.

C'est comme un équilibre qu'ils ne retrouvent plus, et quand ils le retrouveraient, le public ne s'en aperçoit pas d'abord: il renonce difficilement à se moquer d'eux; il aime à prendre sa revanche de l'estime qu'il leur a accordée; leur chute est une bonne fortune pour lui.

Il faut pourtant faire une observation: c'est que parmi ceux dont je parle, il y en a quelques-uns que leur disgrâce scandalise plus qu'elle ne les abat, et qui ramassant fièrement leurs forces, lancent, pour ainsi dire, un ouvrage qui fait taire les rieurs, et qui rétablit l'ordre.

En voilà assez là-dessus: je me suis peut-être un peu trop arrêté sur cette matière; mais on

fait volontiers de trop longues relations des choses qu'on a considérées avec attention.

Venons à d'autres objets: j'en remarquai quatre ou cinq qui me frappèrent, et qui, chacun dans leur genre, étaient d'une beauté sublime.

C'était l'inimitable élégance de Racine, le puissant génie de Corneille, la sagacité de l'esprit de La Motte, l'emportement admirable du sentiment de l'auteur de Rhadamiste, et le charme des grâces de l'auteur de Zaïre.

Je m'attendrissais avec Racine, je me trouvais grand avec Corneille; j'aimais mes faiblesses avec l'un, elles m'auraient déshonoré avec l'autre.

L'auteur de Zaïre ennoblissait mes idées; celui de Rhadamiste m'inspirait des passions terribles; il sondait les profondeurs de mon âme, et je pensais avec La Motte... Permettez-moi de m'arrêter un peu sur ce dernier.

C'était un excellent homme, quoiqu'il ait eu tant de contradicteurs: on l'a mis au-dessous de gens qui étaient bien au-dessous de lui, et le miroir m'a appris d'où cela venait en partie.

C'est qu'il était bon à tout, ce qui est un grand défaut; il vaut mieux, avec les hommes, n'être bon qu'à quelque chose, et La Motte avait ce tort.

Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui ne se contente pas d'être un des meilleurs esprits du monde en prose, et qui veut encore faire des opéras, des tragédies, des odes pindariques, anacréontiques, des comédies même, et qui réussit en tout ce que je dis là, qui plus est? Cela est ridicule.

Il faut prendre un état dans la république des Lettres, et ce n'est pas en avoir un que d'y faire le métier de tout le monde; aussi ses critiques ont-ils habilement découvert que La Motte, avec toute sa capacité prétendue, n'était qu'un philosophe adroit qui savait se déguiser en ce qu'il voulait être, au point que sans son excellent esprit, qui le trahissait quelquefois, on l'aurait pris pour un très bel esprit; c'était comme un sage qui aurait très bien contrefait le petit-maître.

On dit que la première tragédie dont on ignorait qu'il fut l'auteur, passa d'abord pour être un ouvrage posthume de Racine.

Dans ses fables même qu'on a tant décriées, il y en a quelques-unes où il abuse tant de sa souplesse, que des gens d'esprit, qui les avaient lues sans plaisir dans le recueil, mais qui ne s'en ressouvenaient plus, et à qui un mauvais plaisant, quelque temps après, les récitait comme de La Fontaine, les trouvèrent admirables, et crurent en effet que c'était La Fontaine qui les avait faites. Voilà le plus souvent comme on juge, et cependant on croit juger. Car pourquoi leur avaient-elles paru mauvaises la première fois qu'ils les avaient lues? c'est que la mode était que l'auteur ne réussît pas; c'est qu'ils savaient alors que La Motte en était l'auteur; c'est qu'à la tête du livre ils avaient vu le nom d'un homme qui voulait avoir trop de sortes de mérite à la fois, qui effectivement les aurait eus, si on n'avait pas empêché le public de s'y méprendre, et qui même n'a pas laissé de les avoir à travers les contradictions qu'il a éprouvées; car on l'a plus persécuté que détruit, malgré l'espèce d'ostracisme qu'on a exercé contre lui, et qu'il méritait bien.

Il faut pourtant convenir qu'on lui fait un reproche assez juste, c'est qu'il remuait moins qu'il n'éclairait; qu'il parlait plus à l'homme intelligent qu'à l'homme sensible; ce qui est un désavantage avec nous, qu'un auteur ne peut affectionner ni rendre attentifs à l'esprit qu'il nous présente qu'en donnant, pour ainsi dire, des chairs à ses idées. Ne nous donner que des lumières, ce n'est encore embrasser que la moitié de ce que nous sommes, et même la moitié qui nous est la plus indifférente: nous nous soucions bien moins de connaître que de jouir, et en pareil cas l'âme jouit quand elle sent.

Mais je fais une réflexion; je vous ai parlé de La Motte, de Corneille, de Racine, des poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton, de Chapelain, des systèmes des philosophes passés, et il n'y a pas de mal à cela.

Beaucoup de gens, je pense, ne seront pas de l'avis du miroir, et je m'y attends, si par hasard vous montrez mes relations, comme je vous permets de le faire.

Mais en ce cas, supprimez-en, je vous prie, tout ce qui regardera les auteurs vivants. Je connais ces messieurs-là, ils ne seraient pas même contents des éloges que j'ai trouvés pour eux.

Je veux pourtant bien qu'ils sachent que je les épargne, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de rapporter leurs défauts qui se trouvaient aussi; qu'à la vérité, j'ai vu moins distinctement que leurs beautés, parce que je n'ai pas voulu m'y arrêter, et que je n'ai fait que les apercevoir.

Mais c'est assez que d'apercevoir des défauts pour les avoir bien vus; on a malgré soi de si bons yeux là-dessus! Il n'y a que le mérite des gens qui a besoin d'être extrêmement considéré pour être connu; on croit toujours s'être trompé quand on n'a fait que le voir. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué les défauts de nos auteurs, et je m'abstiens de les dire. Il me semble même les avoir oubliés: mais ce sont encore là de ces choses qu'on oublie toujours assez mal, et je me les rappellerais bien s'il le fallait; qu'on ne me fâche pas.

A propos d'auteurs ou de poètes, j'aperçus un poème intitulé le Bonheur, qui n'a point encore paru, et qui vient d'un génie qui ne s'est point encore montré au public, qui s'est formé dans le silence, et qui menacerait nos plus grands poètes de l'apparition la plus brillante: il irait de pair avec eux, ou, pour me servir de l'expression de Racine, il marcherait du moins leur égal, si le plaisir de penser philosophiquement en prose ne le débauche pas, comme j'en ai peur.

Il était sur la ligne des meilleurs esprits; il y occupait même une place à part, et était là comme en réserve sous une très aimable figure, mais en même temps si modeste qu'il ne tint pas à lui que je ne le visse point.

Mais venons à d'autres objets; je parle des génies du temps passé ou de ceux d'aujourd'hui, suivant que leur article se présente à ma mémoire; ne m'en demandez pas davantage. Il y en



aura beaucoup d'autres, tant auteurs tragiques que comiques, dont je ferai mention dans la suite de ma relation.

Entre tous ceux de l'antiquité qu'on admire encore, et par l'excellence de leurs talents, et par une ancienne tradition d'estime qui s'est conservée pour eux; enfin par une sage précaution contre le mérite des Modernes, car il entre de tout cela dans cette perpétuité d'admiration qui se soutient en leur faveur.

Entre tant de beaux génies, dis-je, Euripide et Sophocle furent de ceux que je distinguai le plus dans le miroir.

Je les considérai donc fort attentivement et avec grand plaisir, sans les trouver, je l'avoue, aussi inimitables qu'ils le sont dans l'opinion des partisans des anciens. L'idée qui me les a montrés n'est d'aucun parti, elle leur fait aussi beaucoup plus d'honneur que ne leur en font les partisans des Modernes.

Il est vrai que le sentiment de ceux-ci ne sera jamais le plus généralement applaudi; car ils disent qu'on peut valoir les Anciens, ce qui est déjà bien hardi: ils disent qu'on peut valoir mieux, ce qui est encore pis.

Ils soutiennent que des gens de notre nation, que nous avons vus ou que nous aurions pu voir; en un mot, que des Modernes qui vivaient il n'y a guère plus d'un demi-siècle, les ont surpassés; voilà qui est bien mal entendu.

Car cette possibilité de les valoir, et même de valoir mieux, une fois bien établie, et tirée d'après des Modernes qui vivaient il n'y a pas longtemps, pourquoi nos illustres Modernes d'aujourd'hui ne pourraient-ils pas à leur tour leur être égaux, et même leur être supérieurs? il ne serait pas ridicule de le penser; il ne le serait pas même de regarder la chose comme arrivée; mais ce qui est ridicule et même insensé, à ce que marque la glace, c'est d'espérer que cette possibilité et ses conséquences puissent jamais passer.

Quoi! nous aurons parmi nous des hommes qu'il serait raisonnable d'honorer autant et plus que d'anciens Grecs ou d'anciens Romains?

Eh mais, que ferait-on d'eux dans la société? et quel scandale ne serait-ce point là?

Comment! des hommes à qui on ne pourrait plus faire que de très humbles représentations sur leurs ouvrages, et non pas des critiques de pair à pair comme en font tant de gens du monde, qui, pour n'être point auteurs, ne prétendent pas en avoir moins d'esprit que ceux qui le sont, et qui ont peut-être raison?

Des hommes vis-à-vis de qui tant de savants auteurs et traducteurs des Anciens ne seraient plus rien, et perdraient leur état? car il en ont très distingué, et qu'ils méritent, à l'excès près des privilèges qu'ils se donnent. Un savant est exempt d'admirer les plus grands génies de son temps; il tient leur mérite en échec, il leur fait face; il en a bien vu d'autres.

Des hommes enfin qui rompraient tout équilibre dans la république des Lettres? qui laisseraient une distance trop décidée entre eux et leurs confrères? distance qui a toujours plus l'air d'une opinion que d'un fait.

Non, monsieur, jamais il n'y eut de pareils Modernes, et il n'y en aura jamais.

La nature elle-même est trop sage pour avoir permis que les grands hommes de chaque siècle assistassent en personne à la plénitude des éloges qu'ils méritent, et qu'on pourra leur donner quelque jour; il serait indécent pour eux et injurieux pour les autres qu'ils en fussent témoins.

Aussi dans tous les âges ont-ils affaire à un public fait exprès pour les tenir en respect, et

dont je vais en deux mots vous définir le caractère.

Je commence par vous dire que c'est le public de leur temps; voilà déjà sa définition bien avancée.

Ce public, tout à la fois juge et partie de ces grands hommes qu'il aime et qu'il humilie; ce public, tout avide qu'il est des plaisirs qu'ils s'efforcent de lui donner, et qu'en effet ils lui donnent, est cependant assez curieux de les voir manquer leur coup, et l'on dirait qu'il manque le sien, quand il est content d'eux.

Au surplus la glace m'a convaincu d'une chose; c'est que la postérité, si nos grands hommes parviennent jusqu'à elle, ne saura ni si bien, ni si exactement ce qu'ils valent que nous pouvons le savoir aujourd'hui. Cette postérité, faite comme toutes les postérités du monde, aura infailliblement le défaut de les louer trop, elle voudra qu'ils soient incomparables; elle s'imaginera sentir qu'ils le sont, sans se douter que ce ne sera là qu'une malice de sa part pour mortifier ses illustres Modernes, et pour se dispenser de leur rendre justice. Or, je vous le demande, dans de pareilles dispositions, pourra-t-elle apprécier nos Modernes qui seront ses Anciens? Le mérite imaginaire qu'elle voudra leur trouver ne l'empêchera-t-il pas de discerner le mérite réel qu'ils auront? Qui est-ce qui pourra démêler alors à quel degré d'estime on s'arrêterait pour eux, si on n'avait pas envie de les estimer tant? au lieu qu'aujourd'hui je sais à peu près au juste la véritable opinion qu'on a d'eux, et je suis sûr que je le sais bien, car il me l'a dit, à moins qu'elle ne lui échappe.

Je pourrais m'y tromper si je n'en croyais que la diversité des discours qu'il tient; mais il se hâte d'acheter et de lire leurs ouvrages, mais il court aux parodies qu'on en fait, mais il est avide de toutes les critiques bien ou mal tournée qu'on répand contre eux; et qu'est-ce que tout cela signifie, sinon beaucoup d'estime qu'on ne veut pas déclarer franchement?

Eh! ne sommes-nous pas toujours de cette humeur-là? n'aimons-nous pas mieux vanter étranger qu'un compatriote? un homme absent qu'un homme présent? Prenez-y garde, avons-nous deux citoyens également illustres? celui dont on est le plus voisin est celui qu'on loue le plus sobrement.

Si Euripide et Sophocle, si Virgile et le divin Homère lui-même revenaient au monde, je ne dis pas avec l'esprit de leur temps, car il ne suffirait peut-être pas aujourd'hui pour nous; mais avec la même capacité d'esprit qu'ils avaient, précisément avec le même cerveau, qui se remplirait des idées de notre âge; si, sans nous avertir de ce qu'ils ont été, ils devenaient nos contemporains, dans l'espérance de nous ravir et de nous enchanter encore, en s'adonnant au même genre d'ouvrage auquel ils s'adonnèrent autrefois, ils seraient bien étourdis de voir qu'il faudrait qu'ils s'humiliassent devant ce qu'ils furent; qu'ils ne pourraient plus entrer en comparaison avec eux-mêmes, à quelque sublimité d'esprit qu'ils s'élevassent; bien étourdis de se trouver de simples modernes apparemment bons ou excellents, mais cependant des poètes médiocres auprès de l'Euripide, du Sophocle, du Virgile et de l'Homère d'autrefois, qui leur paraîtraient, suivant toute apparence, bien inférieurs à ce qu'ils seraient alors. Car comment, diraient-ils, ne serions-nous pas à présent plus habiles que nous ne l'étions? Ce n'est pas la capacité qui nous manque; on n'a rien changé à la tête excellente que nous avons, et qui fait dire à nos partisans qu'il n'y en a plus de pareilles. L'esprit humain, dont nous avons aujourd'hui notre part, aurait-il baissé? au contraire il doit être plus avancé que jamais; il y a si longtemps qu'il séjourne sur la terre, et qu'il y voyage, et qu'il s'y instruit; il y a vu tant de choses, et il s'y est fortifié de tant d'expérience, diraient-ils... Vous riez, monsieur; voilà pourtant ce qui leur arriverait, et ce qu'ils diraient. Je vous parle d'après la glace, d'où je recueille tout ce que je vous dis là.

Il ne faut pas croire que les plus grands hommes de l'antiquité aient joui dans leur temps de

cette admiration que nous avons pour eux, et qui est devenue, avec justice, comme un dogme de religion littéraire. Il ne faut pas croire que Démosthène et que Cicéron (et c'est ce que nous avons de plus grand) n'aient pas su à leur tour ce que c'était que d'être modernes, et n'aient pas essuyé les contradictions attachées à cette condition-là. Figurez-vous, monsieur, qu'il n'y a pas un homme illustre à qui son siècle ait pardonné l'estime et la réputation qu'il y a acquises, et qu'enfin jamais le mérite n'a été impunément contemporain.

Quelques vertus, quelques qualités qu'on ait, par quelque talent qu'on se distingue, c'est toujours en pareil cas un grand défaut que de vivre.

Je ne sache que les rois qui, de leur temps même et pendant qu'ils règnent, aient le privilège d'être d'avance un peu anciens; encore l'hommage que nous leur rendons alors est-il bien inférieur à celui qu'on leur rend cent ans après eux. On ne saurait croire jusqu'où va là-dessus la force, le bénéfice et le prestige des distances.

Leur effet s'étend si loin qu'il a point aujourd'hui de femme qu'on n'honorât, qu'on ne parût flatter en la comparant à Hélène; et je vous garantis, sur la foi de la glace, qu'Hélène, dans son temps, fut extrêmement critiquée, et qu'on vantait alors quelque ancienne beauté qu'on mettait bien au-dessus d'elle, parce qu'on ne la voyait plus, et qu'on voyait Hélène. Je vous assure que nous avons actuellement d'aussi belles femmes que les plus belles de l'antiquité; mais fussent-elles des anges dans leur sexe (et je ris moi-même de ce que je vais dire) ce sont des anges qui ont le tort d'être visibles, et qui, dans notre opinion jalouse, ne sauraient approcher des beautés anciennes que nous ne faisons qu'imaginer, et que nous avons la malice ou la duperie de nous représenter comme des prodiges sans retour.

Revenons à Sophocle et à Euripide dont j'ai déjà parlé; et achevons d'en rapporter ce que le miroir m'en a appris.

C'est qu'ils ont été, pour le moins, les Corneille, les Racine, les Crébillon et les Voltaire de leur temps, et qu'ils auraient été tout cela du nôtre; de même que nos Modernes, à ce que je voyais aussi, auraient été à peu près les Sophocle et les Euripide du temps passé.

Je dis à peu près, car je ne veux blasphémer dans l'esprit d'aucun amateur des anciens; il est vrai que ce n'est pas là ménager les Modernes; mais je ne fais pas tant de façon avec eux qu'avec les partisans des Anciens, qui n'entendent pas raillerie sur cet article-ci; au lieu que les autres, en leur qualité de modernes et de gens moins favorisés, sont plus accommodants, et le prennent sur un ton moins fier.

J'avouerai pourtant que la glace n'est pas de l'avis des premiers sur le prétendu affaiblissement des esprits d'aujourd'hui.

Non, monsieur, la nature n'est pas sur son déclin, du moins ne ressemblons-nous guère à des vieillards, et la force de nos passions, de nos folies, et la médiocrité de nos connaissances, malgré les progrès qu'elles ont faits, devraient nous faire soupçonner que cette nature est encore bien jeune en nous.

Quoi qu'il en soit, nous ne savons pas l'âge qu'elle a, peut-être n'en a-t-elle point, et le miroir ne m'a rien appris là-dessus.

Mais ce que j'y ai remarqué, c'est que depuis les temps si renommés de Rome et d'Athènes, il n'y a pas eu de siècle où il n'y ait eu d'aussi grands esprits qu'il en fut jamais, où il n'y ait eu d'aussi bonnes têtes que l'étaient celles de Cicéron, de Démosthène, de Virgile, de Sophocle, d'Euripide, d'Homère même, de cet homme divin, que je suis comme effrayé de ne pas voir excepté dans la glace, mais enfin qui ne l'est point.

Voilà qui est bien fort! m'allez-vous dire; comment donc votre glace l'entend-elle?

Où sont ces grands esprits, comparables à ceux de l'antiquité? Et depuis les Grecs et les Romains, où prendrez-vous ces Cicéron, ces Démosthène, etc., dont vous parlez?

Sera-ce dans notre nation, chez qui, pendant je ne sais combien de siècles, et jusqu'à celui de Louis XIV, il n'a paru, en fait de belles-lettres, que de mauvais ouvrages, que des ouvrages ridicules?

Oui, monsieur, vous avez raison, très ridicules, le miroir lui-même en convient, et n'en fait pas plus de cas que vous; et cependant il assure qu'il y eut alors des génies supérieurs, des hommes de la plus grande capacité.

Que firent-ils donc? de mauvais ouvrages aussi, tant en vers qu'en prose; mais des ouvrages infiniment moins mauvais (pesez ce que je vous dit là), infiniment moins ridicules que ceux de leurs contemporains.

Et la capacité qu'il fallut avoir alors pour n'y laisser que le degré de ridicule dont je parle, aurait suffi dans d'autres temps pour les rendre admirables.

N'imputez point à leurs auteurs ce qu'il y resta de vicieux, prenez-vous-en aux siècles barbares où ces grands esprits arrivèrent, et à la détestable éducation qu'ils y reçurent en fait d'ouvrages d'esprit. Ils auraient été les premiers esprits d'un autre siècle, comme ils furent les premiers esprits du leur; il ne fallait pas pour cela qu'ils fussent plus forts, il fallait seulement qu'ils fussent mieux placés.

Cicéron aussi mal élevé, aussi peu encouragé qu'eux, né comme eux dans un siècle grossier, où il n'aurait trouvé ni cette tribune aux harangues, ni ce Sénat, ni ces assemblées du peuple devant qui il s'agissait des plus grands intérêts du monde, ni enfin toute cette forme de gouvernement qui soumettait la fortune des nations et des rois au pouvoir et à l'autorité de l'éloquence, et qui déferait les honneurs et les dignités à l'orateur qui savait le mieux parler.

Cicéron, privé des ressources que je viens de dire, ne s'en serait pas mieux tiré que ceux dont il est ici question; et quoique infailliblement il eût été l'homme de son temps le plus éloquent, l'homme le plus éloquent de ce temps-là ne serait pas aujourd'hui l'objet de notre admiration; il nous paraîtrait bien étrange que la glace en fît un homme supérieur, et ce serait pourtant Cicéron, c'est-à-dire un des plus grands hommes du monde, que nous n'estimerions pas plus que ceux dont nous parlons, et à qui, comme je l'ai dit, il n'a manqué que d'avoir été mieux placés.

Quand je dis mieux placés, je n'entends pas que l'esprit manquât dans les siècles que j'appelle barbares. Jamais encore il n'y en avait eu tant de répandu ni d'amassé parmi les hommes, comme j'ai remarqué que l'auraient dit Euripide et Sophocle que j'ai fait parler plus bas.

Jamais l'esprit humain n'avait encore été le produit de tant d'esprits, c'est une vérité que la glace m'a rendu sensible.

J'y ai vu que l'accroissement de l'esprit est une suite infaillible de la durée du monde, et qu'il en aurait toujours été une suite, à la vérité plus lente, quand l'écriture d'abord, ensuite l'imprimerie n'auraient jamais été inventées.

Il serait en effet impossible, monsieur, que tant de générations d'hommes eussent passé sur la terre sans y verser de nouvelles idées, et sans y en verser beaucoup plus que les révolutions, ou d'autres accidents, n'ont pu en anéantir ou en dissiper.

Ajoutez que les idées qui se dissipent ou qui s'éteignent, ne sont pas comme si elles n'avaient jamais été; elles ne disparaissent pas en pure perte; l'impression en reste dans

l'humanité, qui en vaut mieux seulement de les avoir eues, et qui leur doit une infinité d'idées qu'elle n'aurait pas eues sans elles.

Le plus stupide ou le plus borné de tous les peuples d'aujourd'hui, l'est beaucoup moins que ne l'était le plus borné de tous les peuples d'autrefois.

La disette d'esprit dans le monde connu n'est nulle part à présent aussi grande qu'elle l'a été, ce n'est plus la même disette.

La glace va plus loin. Partout où il y a des hommes bien ou mal assemblés, dit-elle, quelque inconnus qu'ils soient au reste de la terre, ils se suffisent à eux-mêmes pour acquérir des idées; ils en ont aujourd'hui plus qu'ils n'en avaient il y a deux mille ans, l'esprit n'a pu demeurer chez eux dans le même état.

Comparez, si vous voulez, cet esprit à un infiniment petit, qui par un accroissement infiniment lent, perd toujours quelque chose de sa petitesse.

Enfin, je le répète encore, l'humanité en général reçoit toujours plus d'idées qu'il ne lui en échappe, et les malheurs même lui en donnent souvent plus qu'ils ne lui en enlèvent.

La quantité d'idées qui était dans le monde avant que les Romains l'eussent soumis, et par conséquent tant agité, était bien au-dessous de la quantité d'idées qui y entra par l'insolente prospérité des vainqueurs, et par le trouble et l'abaissement du monde vaincu.

Chacun de ces états enfanta un nouvel esprit, et fut une expérience de plus pour la terre.

Et de même qu'on n'a pas encore trouvé toutes les formes dont la matière est susceptible, l'âme humaine n'a pas encore montré tout ce qu'elle peut être; toutes ses façons possibles de penser et de sentir ne sont pas épuisées.

Et de ce que les hommes ont toujours les mêmes passions, les mêmes vices et les mêmes vertus, il ne faut pas en conclure qu'ils ne font plus que se répéter.

Il en est de cela comme des visages; il n'y en a pas un qui n'ait un nez, une bouche et des yeux; mais aussi pas un qui n'ait tout ce que je dis là avec des différences et des singularités qui l'empêchent de ressembler exactement à tout autre visage.

Mais revenons à ces esprits supérieurs de notre nation, qui firent de mauvais ouvrages dans les siècles passés.

J'ai dit qu'ils y trouvèrent plus d'idées qu'il n'y en avait dans les précédents, mais malheureusement ils n'y trouvèrent point de goût; de sorte qu'ils n'en eurent que plus d'espace pour s'égarer.

La quantité d'idées en pareil cas, monsieur, est un inconvénient, et non pas un secours; elle empêche d'être simple, et fournit abondamment les moyens d'être ridicule.

Mettez beaucoup de richesses entre les mains d'un homme qui ne sait pas s'en servir, toutes ses dépenses ne seront que des folies.

Et les Anciens n'avaient pas de quoi être aussi fous, aussi ridicules qu'il ne tiendrait qu'à nous de l'être.

En revanche, jamais ils n'ont été simples avec autant de magnificence que nous; il en faut convenir. C'est du moins le sentiment de la glace, qui en louant la simplicité des Anciens, dit qu'elle est plus littérale que la nôtre, et que la nôtre est plus riche; c'est simplicité de grand seigneur.

Attendez, me direz-vous encore, vous parlez de siècles où il n'y avait point de goût, quoiqu'il

eût plus d'esprit et plus d'idées que jamais; cela n'implique-t-il pas quelque contradiction?

Non, monsieur, si j'en crois la glace; une grande quantité d'idées et une grande disette de goût dans les ouvrages d'esprit peuvent fort bien se rencontrer ensemble, et ne sont point du tout incompatibles. L'augmentation des idées est une suite infaillible de la durée du monde: la source de cette augmentation ne tarit point tant qu'il y a des hommes qui se succèdent, et des aventures qui leur arrivent.

Mais l'art d'employer les idées pour des ouvrages d'esprit peut se perdre: les lettres tombent, la critique et le goût disparaissent; les auteurs deviennent ridicules ou grossiers, pendant que le fond de l'esprit humain va toujours croissant parmi les hommes.

*Ceci est mon testament.*

Je lègue soixante livres aux pauvres de ma paroisse.

Je désire être enterré avec le moins de dépense et le plus simplement qu'il sera possible.

Je veux et demande qu'on fasse dire cinquante messes basses le jour de mon enterrement.

Je fais et j'institue ma légataire universelle Mademoiselle Angélique Gabrielle Anquetin de la Chapelle Saint-Jean, et la nomme mon exécutrice testamentaire.

Je révoque tout testament et codicille que j'ai pu faire avant ce présent testament.

A Paris ce vingt janvier mil sept cent cinquante-huit. Pierre Carlet de Marivaux de l'Académie française.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)